

Princeton University Library



32101 060182936

1333
457

Library of



Princeton University.

SCHOOL OF PUBLIC AND
INTERNATIONAL AFFAIRS



Centre of
S. America.
200

W143

**LA REINE
DES ANTILLES**

ou

SITUATION ACTUELLE DE L'ILE DE CUBA

—
IMPRIMERIE CENTRALE
DES CHEMINS DE FER, DE NAPOLEON CHAIX ET C^{ie},
RUE DEUGÈRE, 20.
—

LA REINE DES ANTILLES

OU

SITUATION ACTUELLE DE L'ILE DE CUBA

PRÉCIS TOPOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE
HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, AGRICULTURE, COMMERCE, ADMINISTRATION
ET MŒURS

Par le V^{te} Gustave D'HEPPEL D'HARPONVILLE

ANCIEN CAPITAINE DE CAVALERIE
AU SERVICE DU ROI D'ESPAGNE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE
DE SAINT-FERDINAND.



PARIS

GIDE ET BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5

1850

INTRODUCTION.

La prospérité croissante de l'île de Cuba, l'étendue de ses relations commerciales avec toutes les nations, sa situation spéciale, comme la seule grande colonie où l'esclavage soit maintenu, le nombre des étrangers et surtout des Français qui l'habitent, tout ce concours de circonstances nous a paru mériter une étude approfondie. Peut-être y a-t-il quelque témérité de notre part à nous engager dans une voie frayée avec tant de savoir, éclairée avec tant de lumières par un des princes de la science, M. de Humboldt (*Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826), et si brillamment parcourue depuis par le savant Espagnol, don Ramon de la Sagra (*Histoire politique, physique et naturelle de l'île de Cuba*, 5 vol. in-folio, 1843) (1). Il est vrai que, comprenant toute la hardiesse de cette entreprise, nous n'avons point fait un pas sans chercher un appui chez nos illustres devanciers.

Strictement limité à l'utile, sans rien négliger de ce qui pouvait peindre les mœurs du pays, qu'un séjour assez prolongé à Cuba nous a permis d'apprécier, notre attention s'est portée principalement vers les grands

(1) Cet ouvrage est écrit en espagnol.

1-2-2-35
S.B.F. Dubl. Aff. St. Louis, 2.00
(RECAP)
1335
457

772458

intérêts qui ont développé les richesses de l'île. Nous avons trouvé chez les historiens de la conquête ce qui devait concerner la partie historique, et chez les auteurs contemporains, de Humboldt, La Sagra, Vazquez Queipo, tout ce qui pouvait nous éclairer sur la partie descriptive et géographique, sur la statistique et l'administration.

Dix-huit mois de recherches et d'études à Madrid ont enrichi ces travaux de nombreux extraits de la statistique de Cuba, de 1846, statistique dressée par une commission de huit personnes, dont la plupart ingénieurs, et imprimée uniquement pour le gouvernement espagnol. Nous y avons joint quelques balances commerciales des dernières années.

Ces documents, ajoutés à nos propres observations, nous font espérer d'avoir donné à la topographie, à la statistique, à l'agriculture, au commerce et à l'administration tous les développements que comportent les limites d'un volume, enfin d'avoir groupé les éléments propres à former un guide que l'habitant, le négociant et le voyageur pourront, même plus tard, consulter avec fruit.

Après avoir mis tous nos efforts à faire ressortir la brillante situation actuelle de la plus grande des Antilles, nous avons sérieusement examiné les éventualités qui l'attendent dans l'avenir. Puisse Cuba voir réaliser un jour, pour son bonheur, les destinées que, d'après la marche ascendante des choses, nous avons cru pouvoir lui présager en terminant !

(REVUE)

LA

REINE DES ANTILLES

OU

SITUATION ACTUELLE DE L'ILE DE CUBA.

APERÇU HISTORIQUE.

Cuba fut la première terre importante de l'Amérique, découverte par Christophe Colomb. Après avoir reconnu, le 12 octobre 1492, la petite île de Guanahani, une des Lucayes, à laquelle il donna le nom de *San-Salvador*, il continua sa route au sud et découvrit Cuba vers le soir du 27 octobre 1492, débarqua le lendemain à l'embouchure de la rivière Maximo, dans la baie de Sabinal, qu'il appela aussi *San-Salvador*, longea les côtes du nord de la nouvelle terre, en se dirigeant à l'ouest, et le 31 il doubla la pointe de Yana, qu'il appela *Cubo de Palmas* (cap des Palmiers), revint sur ses pas pour redescendre à l'est jusqu'à l'embouchure de la rivière Caonao-Grande, à laquelle il donna le nom de *Mares* (lacs), sans doute pour la quantité d'eaux enfermées entre le continent de l'île et les îlots Coco, Romano et Guayaba, qui s'étendent en cordon le long des côtes du nord, et que, à cause de leur étendue, il nomma Jardins du Roi. Ayant trouvé ce port bien abrité et commode, il y resta quelques jours pour réparer ses caravelles, et envoya quelques présents de la part de ses souverains au cacique de la province, qui ha-

bitait dans une ville que les indigènes appelaient Caonao. Non loin d'elle il y en avait une autre appelée Camagüei, capitale de la province du même nom, située à l'endroit même où s'élève aujourd'hui Puerto-Principe, principale ville du département central. Ses envoyés, Rodrigue de Jerez et Louis de Torres, revinrent lui apprendre qu'ils avaient été fort bien reçus et avaient trouvé dans Caonao cinquante et une maisons et mille habitants; que chaque maison était longue, spacieuse et contenait un grand nombre de familles; que les terres par où ils avaient passé produisaient du coton sauvage, de très-bons fruits, une infinité de racines, de grains, de légumes, parmi lesquels ils avaient reconnu le maïs, l'igname, et différentes espèces de pois. Une circonstance excita principalement leur curiosité : les Indiens qu'ils avaient rencontrés sur leur route portaient dans une main un tison allumé et dans l'autre des feuilles sèches roulées en cartouche; de temps à autre ils portaient ces feuilles à la bouche, les allumaient avec le tison, et en aspiraient la fumée; d'autres aspiraient cette fumée par le nez et paraissaient s'endormir sous son influence. Chose étrange! la plante qui devait donner tant de réputation à ce pays et introduire chez les peuples de l'Europe une jouissance inconnue, fut la première, par l'usage qu'en faisaient les Indiens, qui attira l'attention des Européens. Cette sensualité d'origine sauvage devait grandir et se généraliser avec la civilisation.

Le 12 novembre, Colomb leva l'ancre et continua ses explorations des côtes du nord, toujours en se dirigeant à l'est, et reconnut successivement les caps, les embouchures de toutes les rivières et de toutes les baies, distingua entre autres la baie de Nuevitas, qu'il dénomma *Nuevitas-del-Principe*, nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours; il jeta l'ancre le 27 novembre à Baracoa, qu'il appela *Puerto-Santo* (port saint), et après avoir suivi toutes les sinuosités de la côte jusqu'à la pointe orientale de Maysi, il s'en sépara le 5 décembre, se dirigea à l'est pour aller découvrir Haïti, et donna à la nouvelle terre, à laquelle il avait consacré plus d'un mois d'examen, le nom de *Juana*

(Jeanne) (1), en l'honneur de la fille de ses rois. Pendant dix-huit mois il ne fut plus question de cette île; les occupations de l'amiral furent consacrées à la colonisation d'Haïti ou d'Española, comme il l'avait surnommé, à un voyage en Europe, et ce ne fut que quelque temps après son retour qu'il s'embarqua à Isabella, qu'il avait fondée, pour venir reprendre la reconnaissance de Cuba où il l'avait laissée. — Puis il doubla le cap Maysi, cotoya les côtes du sud, et en continuant le tour de l'île, il se dirigea de l'orient à l'occident, débarqua le 1^{er} mai dans la baie de Guantanamo, acheta quelques vivres aux indigènes, qu'il trouva réunis sur le rivage se préparant à célébrer une de leurs fêtes. Après quoi, il s'éloigna des côtes, vira de bord vers le sud, où il découvrit la Jamaïque, le 5 mai, revint ensuite vers Cuba, et entra le 14 dans la baie de Santiago de Cuba. En continuant sa route il reconnut et doubla le cap Cruz le 18 mai, débarqua dans la rade de Manzanillo et sur plusieurs points de la côte. Reçu partout avec affabilité et confiance par les habitants, il faisait avec eux des échanges. Dans cette exploration, se présentèrent à sa vue, pour la première fois, les différentes espèces d'animaux du pays, les péruches, les flamans, les agoutis et une race de chien, dont tous les historiens ont parlé, qui avait la particularité de ne pas aboyer. Ces chiens, appelés *guaquinages*, et quelques autres animaux vivaient apprivoisés dans les cabanes des Indiens. Après l'embouchure du fleuve Cauto, il pénétra avec difficulté dans la baie de Virama; la navigation devint très-dangereuse, surtout près des cayes de douze lieues, qu'il surnomma Jardins de la Reine. Après avoir suivi toutes les sinuosités que forme la côte aux environs de Trinidad, reconnu les baies de Jagua, de Cochinos, il débarqua dans la plupart de ces endroits, s'avança lentement et avec la plus grande peine au milieu des récifs qui bordent les plages marécageuses de Zapata (*Cienega de Zapata*);

(1) Jeanne-la-Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et mère de Charles-Quint.

ses caravelles touchaient et s'embourbaient à chaque instant; il était obligé de sonder continuellement. Après avoir fait le tour du golfe de Broa, il débarqua sur la plage de Batabano, où il fit des provisions, s'avança au sud-ouest et arriva jusqu'à la baie de Cortez (1). Voyant que les côtes prenaient une nouvelle direction par la courbe si prononcée qu'elles tracent à cette extrémité de l'île, il se persuada que cette route, commencée au sud-ouest, allait être interminable; et comme il avait, depuis le cap Maysi, parcouru déjà plus de 250 lieues de l'est à l'ouest, il crut avoir acquis moralement la preuve que cette terre était le continent. Le 12 juin, il fit dresser par l'écrivain de l'escadre un acte spécifiant que ces côtes, dont il n'atteignait pas la fin, étaient celles du continent asiatique, et réunit ses équipages pour le faire signer aux chefs et aux pilotes; tandis que par une singulière fatalité, il se trouvait près de l'extrémité occidentale, et qu'il lui restait si peu de chemin à faire pour doubler le cap Saint-Antoine. Le 13, il vira de bord vers le sud-est et découvrit l'île de Pinos, qu'il appela île Evangéliste.

Cuba fut reconnu pour être une île, seize ans après sa découverte, par le capitaine Ocampo, que le gouverneur d'Española (Haïti) Ovando, envoya en 1508 avec deux caravelles pour faire une nouvelle reconnaissance des côtes. Il commença le tour en sens inverse de celui qu'avait pris Colomb, et de Nuevitas se dirigea vers l'occident, en suivant les côtes septentrionales, jeta l'ancre dans plusieurs baies, entre autres dans celle de la Havane, qu'il appela Carenas, et poursuivant vers l'ouest, il fut le premier qui doubla le cap Saint-Antoine et lui en donna le nom, fit le tour de l'île et connut sa véritable étendue.

En 1511, don Diego, fils de Christophe Colomb, amiral et gouverneur général des possessions d'Amérique, titres qu'il avait hérités de son père, forma, à Española, une expédition de trois cents hommes pour aller prendre possession de Cuba, et

(1) Ce fut dans cette baie, appelée aussi baie des Pirates, que Fernand Cortez rallia les bâtiments de son expédition du Mexique.

en confia la direction à don Diego Velazquez, natif de Cuellar, compagnon de Christophe dans son premier voyage. Cette expédition débarqua à Baracoa, le port oriental de Cuba le plus près d'Haïti; quelques auteurs la font débarquer à Palmas, entre la pointe Maysi et la baie de Guantanamo (1). Baracoa, pour avoir été reconnu avec beaucoup d'attention par Christophe Colomb à son premier voyage, et avoir été dès le principe le lieu où les Espagnols recevaient leurs secours, dut plus probablement être le port choisi pour leur débarquement. Dès 1512, ils y fondèrent la première ville européenne. Fernand Cortez, Juan de Grijalva, neveu de Velazquez, Hernando de Cordova, le père Las-Casas, et quelques hommes devenus célèbres, faisaient partie de l'expédition. Velazquez envoya Panfilo Narvaez, Andalou comme lui, avec cinquante hommes, pour reconnaître l'intérieur; ce détachement s'interna jusqu'à la province de Camagüei, aujourd'hui lieutenance de gouvernement de Puerto-Principe; en 1513 il l'envoya de nouveau avec cent Espagnols et mille Indiens qui portaient les bagages, pour faire une reconnaissance plus étendue. Les Espagnols pénétrèrent cette fois jusqu'à la province de Guaniguanico, à l'extrémité occidentale près du cap Saint-Antoine. Ce fut dans cette excursion, dont faisait partie le père Las-Casas, né à Séville, si célèbre pour avoir été le zélé défenseur des Indiens, que se commirent les premières violences contre ce peuple doux, inoffensif et tellement hospitalier, qu'il accueillit avec empressement les Européens dans ses cabanes, et leur fit partager toutes ses provisions, les produits de sa chasse et de sa pêche. Cette généreuse réception n'empêcha pas le premier sang indien de couler sans risque pour les agresseurs. Les premiers principes de l'art de la guerre étaient entièrement inconnus aux naturels de Cuba; ils ressemblaient, au physique comme au moral, à ceux d'Española; ils étaient encore plus doux et plus dociles.

(1) Velazquez débarqua au Puerto-de-Palmas près du cap Maysi, appelé alors Alfa-y-Omega. (M. de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, tom. 1, p. 158.)

L'idée ne leur serait pas venue de s'opposer à la conquête, si le cacique Hatuei, émigré de Haiti, avec quelques compagnons d'infortune, n'était venu jeter l'alarme parmi eux en leur apprenant qu'ils allaient être, comme leurs voisins, victimes de l'oppression étrangère s'ils ne s'empressaient de résister. Leur peau était de couleur cuivrée, leurs cheveux d'un noir jais, plats et gros; pas de barbe ou très-peu; ils ne portaient aucun vêtement; les femmes seules se couvraient de la ceinture aux genoux, avec un tissu grossier de coton ou des feuilles de banane. La polygamie était chez eux en usage; leur vie se passait dans une heureuse indolence, sans efforts d'imagination ou de travail manuel; leurs seules occupations consistaient dans la culture de quelques racines, la chasse et la pêche; leur langue était facile, simple et circonscrite à leurs besoins; un sentiment inné les rapprochait du christianisme; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtimens après la mort, et à un seul être suprême: aussi furent-ils les plus disposés, parmi les habitants de l'Archipel des Antilles, à recevoir le baptême. Ils appelaient le ciel *Turey*, Dieu *Semi* ou *Vagamona*, le diable *Maluya*, leurs prêtres *Behiques*.

L'île se divisait en vingt-neuf provinces dont les noms étaient, en les prenant de l'occident à l'orient: Guanacabibes, Guaniguanico, Marien, Habana, Macuriges, Hanabana, Sabana ou Sabaneque, Cubanacau, Jagua, Guamuhaya, Magon, Ornofai, Camagüei, Guaimaros, Cayaguago, Cueiba, Maniabou, Guacanayabo, Macaca, Bayamo, Maige, Maquanos, Guaimaya, Bayaquitiri, Barajagua, Bajucu, Sagua, Baracoa, Maysi. La plupart de ces noms existent encore et sont appliqués aux villes, aux baies, aux caps et aux rivières. Les Indiens étaient gouvernés par des chefs auxquels ils donnaient le nom de cacique; chacun d'eux administrait une province, avait une autorité paternelle et absolue. Bien que l'âge donnât généralement la prééminence en tout, par le respect qu'on lui rendait, ils se divisaient en deux classes: *naitainos*, les nobles; *navorrios*, les plébéiens. Les caciques avaient le titre de *matuseri*,

altesse ; les *naitainos*, celui de *loari*, seigneur ; et les gens du peuple s'appelaient entre eux *guajoli*. Ils avaient quatre genres d'édifices : les *cancies*, maisons ou palais habités par leurs caciques ; les *barahaques*, d'une fort grande étendue, où ils vivaient quatre ou cinq cents dans une seule ; les *bohios*, de forme carrée ; les *caneyes*, de forme conique. Toutes ces maisons, indistinctement, étaient en bois, de même que les meubles, fort grossièrement travaillés : les chaises, des troncs d'arbre taillés de différentes manières, représentaient généralement des têtes d'animaux ; ils avaient pour lit des hamacs en coton, et les appelaient *duches*. Aux cours de leurs habitations ils donnaient le nom de *batei*, de *conucos* aux jardins qui les entouraient. Ces deux dernières expressions se sont conservées à Cuba, pour les cours des habitations et les jardins des nègres. Ils cultivaient dans leurs jardins le maïs, les ignames, le manioc, les patates douces, différentes espèces de pois, des racines et quelques fruits indigènes ; ils cultivaient aussi le tabac, dont ils faisaient sécher la feuille, l'allumaient et en faisaient sortir la fumée par la bouche et par le nez, au moyen de deux petits tuyaux de canne se terminant en un seul en forme d'Y ; ils l'appelaient *cohiba*. Cette manière de fumer les endormait. Leurs aliments se composaient de fruits, de racines, de poissons, d'agoutis et des oiseaux qu'ils apprivoisaient autour de leur demeure. Leurs barques, pour aller à la pêche (1), étaient des troncs de cèdre creusés avec des pierres coupantes ; ils les appelaient *cayucos* ; leurs armes de chasse, des lances d'un bois dur, avec la

(1) M. de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, pages 361, 362, 363, tome I^{er} :

« Les indigènes de Cuba se servaient alors d'un petit poisson pour prendre de grosses tortues de mer. Ils attachaient une corde très-longue à la queue du *revès* (c'est le nom que les Espagnols donnaient à cette espèce du genre *Eche-neis*) ; le poisson pêcheur, au moyen du disque aplati garni de sucoirs qu'il porte sur sa tête, se fixait sur la carapace de la tortue de mer. *Le revès*, dit Christophe Colomb, *se laisserait plutôt mettre en pièces que de lâcher involontairement le corps auquel il adhère*. Par la même corde les Indiens retiraient le poisson pêcheur et la tortue. »

pointe en os affilé et des flèches terminées par une arête de poisson ; leurs ustensiles de cuisine, des calebasses ou des cocos, les nègres en font aussi usage. Ils s'éclairaient avec des *cocuyos*, gros scarabés phosphorescents, qu'ils mettaient dans une calebasse percée de trous (1). On se sert encore à Cuba de cet éclairage naturel, par distraction ou utilité ; chez les personnes aisées, au lieu de calebasses ce sont des cages en fer, de forme élevée, se terminant en pointe, avec plusieurs étages, sur lesquels on place par rangées ces insectes luisants. Une dame havanaise, en nous dépeignant les mœurs de son pays, nous apprend que le cocuyo prête sa discrète lumière aux jeunes filles pour lire secrètement des missives d'amour ou pour y répondre ; dans la campagne, les muletiers et les charretiers, pour s'éclairer la nuit sur les chemins, les attachent à la tête des bêtes de somme.

La conquête de l'île se fit presque sans résistance ; le Haïtien Hatuei fut le seul qui, dans la partie orientale, parvint à organiser une insurrection ; mais il ne tarda pas à être pris dans une rencontre, et Velazquez le fit mettre à mort, en 1513, sur les terres de Bayamo. Cet Indien refusa de se faire chrétien pour ne pas se trouver dans l'autre monde avec les Espagnols. Il

(1) M. de Humboldt raconte ainsi l'effet que lui produisit la quantité de cocuyos qu'il vit à son départ de Trinidad de Cuba, *Essai politique*, pages 36, 37, tome II :

« Dans le chemin qui conduit au port, nous fûmes sigulièrement frappés du » spectacle qu'un séjour de deux ans dans la partie la plus chaude des tropi- » ques aurait dû nous rendre familier. Nulle part ailleurs je n'ai vu cette in- » nombrable quantité d'insectes phosphorescens. Les herbes qui couvraient » le sol, les branches et le feuillage des arbres, tout brillait de ces lumières » rougeâtres et mobiles dont l'intensité varie selon la volonté des animaux qui » les produisent. On aurait dit de la voûte étoilée du firmament abattue sur la » savanne ! Dans la case des habitants de la campagne, une quinzaine de co- » cuyos placés dans une calebasse criblée de trous servent à chercher des ob- » jets pendant la nuit. Il suffit de secouer fortement le vase pour exciter l'ani- » mal à augmenter l'éclat des disques lumineux qui se trouvent placés de » chaque côté de son corselet. Le peuple dit, avec une vérité d'expression très- » naïve, que les calebasses remplies de cocuyos sont des lanternes qui restent » toujours allumées ; elles ne s'éteignent en effet qu'avec la maladie ou la mort » des insectes, qu'il est aisé de nourrir au moyen d'un peu de canne à sucre. »

demanda au prêtre qui le préparait à mourir si, dans le ciel dont il lui parlait, il y avait des Espagnols. — Sans doute, reprit le prêtre; mais les bons seulement. — Dans ce cas, dit-il, je ne veux pas y aller; car ni bons, ni mauvais, je ne veux en rencontrer nulle part!... Dès 1515, l'île fut entièrement soumise et sa surface reconnue. Velazquez, après s'être assuré sa facile conquête, fit bâtir quelques villes qui, avec les premières déjà fondées, s'élevèrent au nombre de sept: *Baracoa*, *Santiago de Cuba* (Saint-Jacques de Cuba), *Bayamo*, *Santa-Maria de Puerto Príncipe* (Sainte-Marie de Port au Prince), *Santo-Espiritu* (Saint-Esprit), *la Trinidad* (la Trinité), *la Habana* (la Havane). Cette dernière fut bâtie, à cette époque, sur la côte du sud.

La population était très-petite relativement à la grandeur de l'île. Selon les auteurs qui l'ont estimée au plus haut, il n'y avait pas plus de 300,000 habitants (1). Les conquérants se les répartirent, ainsi que les terres; les meilleurs lots tombèrent entre les mains de Velazquez, Vasco Porcallo, Cortez et quelques hidalgos qui figuraient parmi les premiers chefs. Velazquez changea le nom de l'île, et au lieu de *Juana*, l'appela *Fernandina*, pour l'avoir conquise sous le règne de Ferdinand V, père de la princesse Jeanne; plus tard on lui donna le nom de *Santiago* (Saint Jacques), patron de l'Espagne, et celui d'Ave-

(1) Nous ne voulons parler ici que des auteurs contemporains de la conquête, les mieux autorisés, car il y en a qui ont porté la population indienne de Cuba à un million, et ce le d'Haiti, à cinq. M. le baron de Humboldt ne croit pas davantage à 300 et 200,000 habitants qu'à un million, et dit à ce sujet, dans son *Essai politique sur l'île de Cuba*, page 150, 151, tome I :

« Pour concevoir combien doivent être vagues les évaluations faites par les premiers voyageurs espagnols, à une époque où l'on ne connaissait la population d'aucune province de la péninsule, on n'a qu'à se rappeler le nombre des habitants que le capitaine Cook et d'autres navigateurs attribuaient à Taïti et aux îles Sandwich. » Il ajoute dans une note : « Nous savons avec quelque certitude, par les rapports des missionnaires qui ont changé la face des choses à Taïti en profitant des dissensions intérieures, que tout l'archipel des îles de la Société ne renfermait, en 1818, que 13,900 habitants, dont 8,000 à Taïti. » Doit-on croire aux 100,000 qu'on supposait dans Taïti seul, du temps de Cook ? »

Maria, en l'honneur de la Vierge. Elle perdit toutes ces dénominations, et reprit le nom qui lui convenait le mieux ; Cuba est celui qu'elle portait lors de sa découverte. Les géographes, à cause de sa forme et du scabreux de ses côtes, l'appellent langue d'oiseau. Par son avantageuse position, à l'entrée du golfe du Mexique, elle devint le centre d'où allaient partir toutes les entreprises pour de nouvelles conquêtes. Le 8 février 1517, F. Hernandez de Cordova sortit de la Havane du sud avec une expédition forte de cent dix hommes et de trois bâtiments, pour aller reconnaître les côtes du Mexique. Débarqué à Campêche, trente mille Indiens vinrent à sa rencontre, le battirent à Potonchan ; cinquante-six Espagnols restèrent sur le champ de bataille, lui-même se retira blessé ainsi que douze des siens, et vint mourir au port de Carenas (la Havane d'aujourd'hui). L'année suivante, Velazquez prépara une autre expédition dont il donna le commandement à son neveu. Elle sortit le 6 avril 1518 du port de Sautiago de Cuba ; elle se composait de deux cent cinquante hommes et quatre bâtiments. Grijalva aborda les mêmes côtes où avait été battu Cordova, vengea sa mort par une victoire qu'il remporta sur les Indiens, et revint, le 26 octobre, à Santiago, sans en avoir retiré d'autre avantage. Comptant recueillir de meilleurs résultats avec une expédition plus considérable, Velazquez réunit six cent dix-huit fantassins, seize chevaux, onze pièces de canon, dix bâtiments, et les mit aux ordres de Fernand Cortez, qui lui avait déjà donné des preuves de son talent et de son intrépidité. Cet homme qui allait acquérir une si grande célébrité, fut sur le point d'avoir une autre destinée. Soit caprice, défiance ou jalousie, à peine Velazquez lui eut-il donné ce commandement qu'il s'en repentit. Il donna l'ordre de le retenir dans les ports du Sud où il devait toucher avant de partir. Soit que Cortez eût pressenti ce contre-ordre, ou qu'il en eût connaissance, il sut l'éviter en pressant son départ ; il leva l'ancre, de la Havane du Sud, en février 1519, et fit voile vers le pays qui devait immortaliser son nom. Velazquez, exaspéré d'apprendre son départ, arma aussitôt une quatrième expédition de neuf cents fan-

tassins, quatre-vingt-cinq chevaux, douze pièces de canon et dix-huit bâtiments, la mit sous la direction de son ami et compatriote Panfilo Narvaez, avec ordre de prendre et de ramener Cortez mort ou vif. Narvaez sortit avec cette forte escadre du port de Santiago, en mars 1520, et se dirigea vers le Mexique. Deux mois après, dans la nuit du 24 mai, l'habile Cortez fit prisonnier à Campoala celui qui avait fait tant de chemin pour venir le prendre, et joignit toutes ses troupes aux siennes. Cette circonstance, qui devait le perdre, lui facilita, par un renfort inattendu, la conquête du Mexique, qu'il n'aurait pas pu achever s'il eût été réduit à ses propres forces. Velazquez, inconsolable de voir ses projets déjoués, entama un procès en Espagne contre lui ; il le perdit et en mourut de chagrin en 1524. Cette même année, furent introduits à Cuba les premiers nègres ; les Indiens avaient déjà diminué de près des deux tiers : les uns périssaient exténués par les fatigues de la servitude, les autres par le suicide ; quelques-uns se faisaient mourir en mangeant de la terre et des cailloux. Pour les en détourner, Vasco Porcallo, un de ceux qui avaient pris une des plus fortes parts dans les répartitions, adopta des mesures d'une barbarie inouïe ; il faisait mutiler les moribonds et les forçait à manger leur propre chair, ou leur faisait brûler la bouche. Ce genre de cruauté eut lieu dans la ville de Saint-Esprit ; le coupable fut mis en jugement (1).

Après la mort de Velazquez, don Manuel Rojas, alcalde de Santiago, prit provisoirement le commandement de l'île, et, en 1525, don Diego Colomb le donna à Gonzalo de Guzman. En septembre 1531, la municipalité de Santiago et les principaux habitants adressèrent des plaintes à Charles-Quint contre ce gouverneur ; ils l'accusaient de s'être approprié les Indiens, de les avoir distribués à ses parents et à ses amis. Ce document se termine en ces termes : « Depuis quatre mois Dieu a envoyé la » peste chez les Indiens ; ceux qui en sont atteints ne vivent

(1) Don Ramon de la Sagra, *Histoire de Cuba*, 1843.

» pas plus de deux ou trois jours ; il est déjà mort près d'un tiers de la population. Les nègres que Votre Majesté doit envoyer seront très-utiles, et, pour éviter toutes difficultés, elle devrait permettre que l'on frêtât d'ici pour la Guinée, et que l'on revint en droite ligne. » Comme il n'est pas dit de quel genre d'épidémie les Indiens étaient attaqués, on doit la supposer d'origine européenne; la petite vérole et d'autres maladies contribuèrent en effet beaucoup à les décimer. Un long rapport, daté du 20 avril 1532, adressé de la ville de Puerto Principe à l'empereur, justifie l'administration de Guzman, le qualifie de juste et paternel, et, sur l'illégalité de la répartition des Indiens, dit qu'en 1512, il avait été ordonné que personne ne devait en posséder plus de trois cents ; mais que cet ordre n'avait pas été exécuté, parce qu'on jugea plus convenable de les donner en plus grand nombre à ceux qui les traitaient le mieux. Il est assez difficile de reconnaître le bon droit dans ces différends ; ce qu'il y a de certain, c'est que les Indiens disparaissaient entre oppresseurs et protecteurs. Ni la paternelle sollicitude des rois d'Espagne, qui, depuis Isabelle la Catholique jusqu'à Charles II inclusivement, ne cessèrent de donner décret sur décret en leur faveur pour les soustraire à l'esclavage ; ni l'intérêt de les conserver, chez ceux mêmes qui, contrairement aux ordonnances royales, se les étaient adjugés pour les voir se reproduire et perpétuer leur service, rien ne put les sauver.

Don Louis Colomb, petit-fils de Christophe, amiral et gouverneur des Indes, résidant à Española, remplaça Guzman, en 1532, par son prédécesseur, don Manuel Rojas. Dans un des rapports que ce dernier faisait sur l'état de l'île, on lit : « La vérité est que les Indiens étant bien, et même médiocrement (*medianamente*) traités par leurs maîtres, sont aussi amis de leurs maisons et de leur nature que nous. » Cette observation d'un lieutenant gouverneur prouve que le suicide qui enleva un si grand nombre d'habitants ne provenait pas d'une manie, mais du désespoir, et il est à remarquer qu'elle était faite à la même époque où le licencié Vadillo écrivait de Santiago de Cuba, le

1^{er} mai 1532, à l'impératrice : « qu'il restait en tout quatre ou cinq mille Indiens, entre les naturels de l'île et ceux amenés des autres points d'Amérique. » Une lettre du 9 juillet de la même année, adressée par les officiers royaux à la même souveraine, ratifiait cette assertion ; de sorte qu'en vingt et un ans, à peine s'il existait vestige d'une population de trois cent mille habitants, et cependant les habitants blancs alors ne dépassait pas le nombre de cinq cents. L'historien La Sagra attribue cette diminution extraordinaire aux différentes expéditions qui en enlevèrent, dit-il, *porcion no despreciable*, un nombre assez considérable. En admettant ce motif, il faudrait aussi tenir compte de la grande quantité de Caraïbes ramassés dans les îles du Vent, et d'Indiens de la côte ferme, transportés tant à Haïti qu'à Cuba (1). En 1532, on avait déjà introduit cinq cents nègres.

(1) M. de Humboldt ne croit pas non plus à ce dépeuplement extraordinaire et l'attribue à de fausses évaluations de la population indienne :

« Quelque activité qu'on veuille supposer aux causes de destruction, à la tyrannie des conquistadores, à la déraison des gouvernants, aux travaux trop pénibles dans les lavages d'or, à la petite vérole et à la fréquence des suicides, il serait difficile de concevoir comment, en trente ou quarante ans, je ne dirais pas un million, mais seulement trois ou quatre cent mille Indiens auraient pu disparaître entièrement, etc.

« En supposant, avec Gomara, que sous le gouvernement de Diégo Majarigos (1554-1564), il n'y avait plus d'Indiens, on doit nécessairement admettre que c'étaient des restes très-considérables de cette peuplade qui se sont sauvés sur des pirogues en Floride, croyant, d'après d'anciennes traditions, retourner dans le pays de leurs ancêtres, etc.

« Chez un peuple traité comme esclave, exposé à la déraison et à la brutalité des maîtres, à l'excès du travail, au manque de nourriture et aux ravages de la petite vérole, quarante-deux ans ne suffisent pas pour ne laisser sur la terre que le souvenir de ses malheurs. »

(HUMBOLDT, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, pages 150, 151, 152, 153, 155.)

L'histoire, malheureusement, ne laisse aucun doute sur le sort des premiers habitants d'Haïti, que les écrivains les plus réservés estimèrent à un million, et que d'autres portèrent à 5 millions; ils disparurent en soixante ans. Un demi-siècle auparavant, au nombre de 100,000, dans les plaines de la Vega, ils livraient à Christophe Colomb la première bataille qui ensanglanta les terres du Nouveau-Monde.

Les premiers qui virent en Amérique furent amenés, en 1505, à Española, de Séville et autres points de l'Andalousie; ensuite ils furent achetés à Lisbonne; on en fit venir du cap Vert, et on permit, au moyen d'un contrat avec le gouvernement, d'en transporter de la Guinée. Les premiers vinrent à Cuba en 1524, et, à mesure que les Indiens allaient diminuant, les conquérants sentirent la nécessité de les remplacer par des nègres. Le 26 avril de la même année, le trésorier de Santiago, Lope Hurtado, écrivait à Charles-Quint : « Dans la ville de la Havane, à trois cents lieues d'ici, il y a un excellent port où viennent beaucoup de navires de Castille et de Yucatan; les droits donnent 200 piastres par an; il serait nécessaire d'envoyer quelqu'un pour s'en occuper. »

Le 4 décembre 1535, le Conseil des Indes écrivait de Madrid : « Hernando de Castro, négociant, offre d'établir à Cuba une sucrerie, si on lui donne permission pour emmener cinquante nègres libres de droit. Cela convient, car ce serait la première que l'on établirait dans l'île..... » Ici apparaissent les deux premières pensées, mères du commerce et de l'agriculture. Manuel de Rojas étant mort en 1537, on donna le gouvernement à Diego de Soto, qui se trouvait en Espagne. En attendant, Francisco de Guzman fut chargé du commandement de Santiago, et don Juan de Rojas, de celui de la Havane. Aussitôt son arrivée, Soto entreprit la conquête des Florides, dont il avait été nommé *adelantado* (lieutenant), et laissa en 1538 les pouvoirs à doña Isabela de Bovadilla, sa femme, qui pendant son absence gouverna Santiago. La Havane continua sous la direction de Juan Rojas. Depuis Soto, le premier gouverneur indépendant de la vice-royauté de Santo-Domingo, jusqu'à nos jours, y compris l'actuel capitaine général Roncali, Cuba a eu quatre-vingt-quinze gouverneurs ou capitaines généraux. La première capitale, ou résidence des autorités, fut Baracoa; en 1518, son église fut déclarée cathédrale par une bulle de Léon X. De trois évêques nommés, aucun ne vint prendre possession du diocèse. En 1522, on transféra la cathédrale à Santiago, qui dès-lors

devint la résidence du gouverneur. L'empereur Charles-Quint donna 1500 piastres, et les habitants 800 pour la construction de l'église. On peut juger de ce qu'était cette ville à cette époque, lorsqu'en 1529, l'évêque, don Miguel Ramirez, se plaignait à l'empereur de ce que les habitants eussent fait bâtir un monastère à son préjudice. « Quelle subvention, dit-il, peut donner une ville qui n'a guère plus de trente familles? » Il finit par menacer d'excommunication deux moines franciscains qui, appelés par les habitants, voulaient s'y établir. Le 4 mai de la même année, le trésorier de Santiago, Lope Hurtado, écrivait à Charles-Quint pour se plaindre de l'évêque, l'accusait de thésauriser, et ajoutait que quant à lui-même, son emploi ne lui rendait pas assez et qu'il mourait de faim.

A peine les sept villes fondées par Velazquez avaient-elles vingt-cinq ans d'existence et se trouvaient dans l'état peu prospère de la capitale, qu'elles allaient être exposées à de grandes épreuves par les incursions des flibustiers, disparaître, au milieu du pillage et de l'incendie, pour être tour à tour rebâties et détruites, pendant l'espace d'un siècle et demi. La Havane fut la première à souffrir de leurs déprédations; dès 1538, ils la saccagèrent et l'incendièrent. La ville, sur le côté du Sud, qui avait d'abord pris ce nom, fut abandonnée et transférée, en 1519, au port de Carenas, qui perdit le sien pour prendre celui de la Havane. Les villes situées sur les côtes, étant plus à la portée des incursions, furent toutes visitées par les Frères de la côte, comme s'appelaient entre eux les flibustiers. En 1539, on choisit pour résidence du gouvernement Bayamo, à cause de sa position dans l'intérieur des terres; l'évêque resta à Santiago jusqu'en 1554; don Diego Sarmiento occupait alors le siège épiscopale. Dans une pétition à l'empereur, on le peint comme un homme actif, ferme, charitable, cherchant à ranimer les habitants, leur prêtant de l'argent dans leur détresse, et les engageant à faire bonne contenance à l'ennemi. En 1554, les Français attaquèrent deux fois la ville à deux mois de distance; la seconde fois, ils la surprirent et s'en emparèrent. Don Diego

Sarmiento raconte, qu'entre butin et rançons, ils enlevèrent 50,000 ducats, que lui-même perdit tout le mobilier qu'il avait apporté d'Espagne. Il ajoute qu'ils eurent un très-grand respect pour les églises, prirent seulement quelques barres d'argent du Saint-Sacrement, et qu'ils restèrent trente-six jours à Santiago comme s'ils eussent été dans leurs propres maisons. En 1555, ce fut le tour de la Havane d'être saccagée; quatre-vingts de ses habitants furent massacrés. Les côtes étaient tellement inquiétées par les flibustiers, que du plus loin que les habitants apercevaient une voile, ils abandonnaient leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient, pour se réfugier dans les montagnes. Cette persécution incessante et les nouvelles conquêtes contribuèrent à dépeupler l'île : les uns s'en furent, avec Pizarre, au Pérou, avec Balboa, à l'isthme de Darien; les autres, avec Cañete, au Chili; d'autres, dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, attirés par les mines d'or et d'argent du Mexique. Cuba fut sur le point de devenir entièrement déserte. Le 20 avril 1556, l'évêque don Diego Sarmiento écrivait de Bayamo, où il s'était réfugié : « Tout manque ici, même le vin pour dire la messe; tout le » monde s'empresse d'abandonner le pays; ceux qui ne le quit- » tent pas, c'est qu'ils ne trouvent pas à se défaire de leurs ter- » res, même en les vendant trois fois au-dessous de leur valeur; » une simple feuille de papier vaut un réal (1), et une vare de » grosse toile un castellanó (2). » Des quatre à cinq mille Indiens qu'il y avait encore en 1532, six ans après, à l'arrivée du gouverneur Soto, à peine s'il en restait quelques-uns, et les derniers, qui erraient dans l'île sans feu ni lieu, furent réunis, en 1554, à Guanabacoa, à deux lieues de la Havane. De 1551 à 1556, dans les lettres que les gentilshommes de Séville écrivaient de Bayamo au roi Philippe II, on lit : *Los Indios se van acabando, y no se multiplican, porque los Espanoles, y mestizos por falta de mugeres se casan con Indios, y el Indio que*

(1) Réal d'Amérique, 67 centimes 1/2

(2) Ancienne pièce d'or espagnole qui, au commencement du XVI^e siècle, valait environ 11 francs.

puede haber una de ochenta anos, lo tiene a buena ventura. (Les Indiens finissent et ne se multiplient pas, parce que les Espagnols et les métis, faute de femmes, se marient avec les Indiennes, et l'Indien qui peut en avoir une de quatre-vingts ans, la considère comme une bonne fortune.) Conquis et conquérants étaient donc sur le point de disparaître en même temps du sol, et le gouvernement, après avoir épuisé en vain tous les moyens pour conserver les Indiens, eut recours à des mesures d'une rigueur extrême pour conserver les habitants blancs. La confiscation des biens, la menace de la peine de mort, ne suffirent pas pour contenir l'émigration. Du *xvi^e* à la fin du *xvii^e* siècle, continuèrent les descentes des flibustiers, des corsaires ; la Havane, Santiago, Puerto-Principe, Santo-Espiritu, Trinidad et San-Juan de los Remedios, fondée en 1545, furent l'une après l'autre incendiées et saccagées. Vers le milieu du *xvii^e* siècle, les deux principales villes, la Havane et Santiago, commencèrent à se garnir de fortifications et à présenter une certaine résistance, qui n'imposèrent pas davantage mais rendirent les attaques plus difficiles. Bayamo, la seule ville à l'abri par sa position dans l'intérieur, partagea alternativement avec Santiago la résidence des autorités, jusqu'en 1607, où l'île fut divisée en deux provinces, avec Santiago et la Havane pour chefs-lieux ; cette dernière fut déclarée capitale, et a conservé ce titre jusqu'à présent. Du moment où les villes offrirent plus de sûreté, l'on commença à leur envoyer des garnisons ; la population, sans augmenter, se maintint en équilibre, et l'agriculture, encore dans l'enfance, apparut. On s'occupa d'abord à élever des bestiaux, que l'on considérait comme de plus grand rapport. Dès 1550 commença la culture des céréales et de quelques plantes alimentaires ; en 1580, celle du tabac ; à peu près à la même époque s'établit la première sucrerie. Le tabac prit quelques développements ; la canne à sucre n'en prit aucun jusqu'à la fin du *xviii^e* siècle. En 1656, lorsque la Jamaïque tomba au pouvoir des Anglais, huit mille émigrés vinrent s'établir à Cuba. En 1690, quelques habitants abandonnèrent les villes les plus

exposées, et donnèrent lieu à la fondation de Santa-Clara ; trois ans après, les invasions s'étant calmées, on fonda, en 1693, Matanzas. En 1700, l'on comptait déjà douze villes et bourgs. Avec le commencement du XVIII^e siècle, cessèrent les surprises des flibustiers ; il fallut se défendre contre les Anglais et les Hollandais, qui annonçaient vouloir s'emparer de l'île, et armaient contre elle des expéditions considérables. En même temps que la guerre devenait plus régulière, la défense s'organisait sur un pied plus respectable ; à la Havane et à Santiago les fortifications et la garnison furent augmentées. Parmi le grand nombre d'agressions de cette époque, celle de 1762 fut sur le point de faire passer l'île sous le joug de l'Angleterre. Après un siège de deux mois, les Anglais, au nombre de vingt huit mille hommes, s'emparèrent, le 10 août 1762, de la Havane, mais ne parvinrent pas à étendre leurs conquêtes sur le reste de l'île, et, par le traité de Fontainebleau, se virent obligés de l'évacuer, après un séjour d'un an. Aussitôt leur départ, en 1763, apparut une ère nouvelle : la culture coloniale s'introduisit peu à peu ; la cire et le miel, originaires de la Floride, dont on avait importé les abeilles, figurèrent au premier rang des exportations, la population augmenta de près du double. De cette époque à 1790 eurent lieu, presque en même temps, les travaux de nouvelles fortifications, les constructions de bâtiments de guerre, la création d'institutions sociales, de bienfaisance, de progrès pour l'agriculture et le commerce ; le mouvement fut rapide et général dans toutes les branches d'amélioration ; cependant la colonie était encore à charge à sa métropole. De 1765 à 1778, le Trésor perçut une moyenne de 345,190 piastres par an, et de 1779 à 1791, cette moyenne s'éleva à 577,159 piastres, tandis que les dépenses étaient de trois fois autant. Jusqu'en 1791, la métropole envoya du Mexique 700,000 piastres pour l'escadre et l'arsenal, 290,000 pour la garnison de la province de la Havane, 146,000 pour celle de Santiago de Cuba, 150,000 pour les fortifications, et 500,000 pour l'achat du tabac dont la culture n'était pas encore libre ; un total de 1,786,000 piastres.

En 1791, Saint-Domingue, la première reine des Antilles, perdit sa couronne dans les plaines du Cap : commença alors l'émigration des colons français ; elle alla en augmentant jusqu'en 1795 et se termina en 1803 ; ils amenèrent avec eux à Cuba les débris de leur opulence, quelques esclaves, et apportèrent surtout leur savoir, leur expérience et leur activité. Dès ce moment les rôles furent changés entre les deux grandes Antilles : Saint-Domingue rentra dans la barbarie, Cuba mit le pied sur le char de la fortune. Avant la chute de la grande colonie française, la culture de la canne était fort réduite, celle du café n'existait pas ; en 1796 il n'y avait encore que huit à dix caféières. De 1793 à 1814, l'île donna au Trésor 1,166,593 piastres (1) par an, et de 1815 à 1818, la somme fut presque doublée, et s'éleva à 2,189,428. Dès 1797, elle ouvrit ses ports aux nations étrangères ; la liberté du commerce s'introduisit furtivement avec les besoins qu'engendre la guerre. En 1813, elle s'étendit et se généralisa, et en 1818 Ferdinand VII lui donna la sanction royale. Les Cortès, de 1820 à 1822, furent sur le point d'enchaîner le commerce de nouveau ; 1823 lui rendit sa liberté, et on conserva le seul avantage que l'on devait au gouvernement constitutionnel, l'entrepôt commercial, établi en 1822 à la Havane, et qui devint par la suite une des sources de sa prospérité.

En 1829 sortit de la Havane une expédition dirigée contre les côtes de Tampico ; son chef, le général Barradas, revint, peu de temps après, ayant capitulé et perdu la moitié de son monde. Le gouvernement du capitaine-général don Miguel Tacon, de 1834 à 1838, fut, sans contredit, pour l'île, l'événement le plus remarquable de ce siècle. Ce général lui ouvrit les portes de la civilisation, la délivra des bandits qui l'infestaient, la corrigea des coutumes vicieuses, héritage d'un long désordre, et donna à la Havane ce caractère de propreté, de régularité et de magnificence dans les édifices qui convient à une capitale.

(1) La Sagra, *Histoire de Cuba*, tome II.

L'historien de la Sagra, se reportant à l'année 1841, estime le capital agricole de l'île de Cuba à 638,256,283 piastres, et les produits bruts de chaque année à 57,196,815 piastres ; on en exportait alors une valeur de 20 millions, en échange de denrées et marchandises montant à 25 millions. Ce mouvement commercial donnait au Trésor 7 millions de piastres, qui, joints à 4 millions et demi d'autres impôts, formaient un total d'entrées générales de 11 millions et demi, avec lesquels on pourvoyait à tous les besoins du pays, administration, marine et armée, et dont il restait un surplus de 4 millions pour satisfaire à différentes charges étrangères et aux demandes de la métropole. En 1847, dernière année dont on connaît la balance et qui sera plus avantageuse que celles de 1848 (1) et de 1849, Cuba a eu une exportation de 27,996,470 piastres, en échange de denrées et marchandises, montant à 32,389,119 piastres. Ce mouvement commercial et les autres impôts ont donné au Trésor, d'entrées générales, 13 millions de piastres ; et d'après le calcul antérieur, il y aurait eu un surplus de 6 millions, après avoir satisfait à toutes les exigences du pays. En suivant cette proportion pour les produits bruts qui se consomment dans l'île, le capital agricole de Cuba doit dépasser 800 millions de piastres, ou 4 milliards de francs.

On peut résumer l'histoire de Cuba en trois époques distinctes : la conquête, la transition et la colonie.

La première est une époque d'instabilité, d'inquiétude ; chacun est encore incertain de savoir quel est, parmi les nouvelles découvertes, le pays qui lui donnera le plus d'or et d'es claves.

La seconde commence avec les invasions : les colons sont déjà enfants du pays ; ils luttent entre l'amour de la patrie et la crainte d'un ennemi qu'ils rencontrent partout où ils cherchent à s'établir ; ils campent dans l'île et n'en sont pas encore les habitants ; leurs mœurs sont demi-nomades, demi-guerrières. Cette époque

(1) On a reçu depuis la balance de 1848 ; elle est à la fin du chapitre qui traite du commerce.

est le moyen-âge de la colonisation : on en sort avec la fin du xviii^e siècle, pour préparer les voies à la colonie.

La troisième époque date de 1763. La colonie commence lorsque la persistance des Anglais à vouloir s'emparer de Cuba fait connaître au gouvernement toute son importance comme position militaire à l'entrée du golfe du Mexique, et comme possession, par sa fertilité et sa vaste superficie ; elle s'accroît jusqu'en 1790. Ses forces doublent dès que Saint-Domingue lui cède la première place, et que la liberté du commerce l'y porte rapidement. Aujourd'hui elle marche vers l'apogée de l'opulence, et s'y maintiendra si elle ne rencontre sur son chemin l'ambition des États-Unis qui la convoite depuis longtemps, ou si de folles idées d'indépendance ne la précipitent dans le même abîme où a disparu Saint-Domingue.



APERÇU GÉOGRAPHIQUE.

La géographie de Cuba mérite quelque attention. La longueur de cette île, que Christophe Colomb prit pour la pointe du continent asiatique, sa grande périphérie, le nombre des montagnes qui abondent en minéraux et où le cuivre, une des principales bases de sa richesse, domine; la quantité des rivières, dont quelques-unes sont navigables; les côtes, tant au sud qu'au nord, bordées d'une infinité de rochers et d'îlots; le grand nombre de ports ouverts à l'étranger et au commerce de cabotage, rendent indispensable la parfaite connaissance de sa position. Son corps fluet et de longueur interminable, s'avance entre les flancs du grand continent; sa tête à l'occident garde l'entrée du golfe du Mexique; son extrémité orientale entourée, au sud, de la Jamaïque, est suivie à courte distance, à l'est, d'Haïti; viennent après, successivement, Puerto-Rico, les îles Vierges, et toutes les îles de cet archipel, qui se déploient en fer à cheval pour, à la Trinidad, rejoindre presque la côte ferme. Cuba, la première et la plus grande, semble être leur mère. Ces îles ferment, au sud-est, la mer des Antilles, au nord-ouest, le golfe du Mexique, et se divisent, les premières, en petites, les secondes, en grandes Antilles et Lucayes. Les premiers navigateurs les appelaient Lentilles, d'où leur sera venu leur nom, à cause de la forme ronde de la plupart, et le peu de distance qui existe entre les unes et les autres.

Cuba est placé au commencement boréal de la zone toride, entre les 23° 12' 45" et 19° 48' 30" de latitude nord, et les 78° 39' 15" et 67° 46' 45" de longitude occidentale du méridien de Cadix. Les extrémités de ces limites sont : le cap San-Antonio, à l'ouest ; la pointe Maysi, à l'est ; la pointe Hicacos, au nord ; celle de l'Ingles, au sud, près du cap Crux. La partie occidentale, qui fait face à l'embouchure du golfe du Mexique, forme, avec le continent, deux passages pour entrer dans le golfe : l'un au nord-ouest, large de trente-deux lieues et demie marines, entre la pointe Hicacos et la Floride orientale ; l'autre au sud-ouest, large de trente-huit lieues, entre le cap San-Antonio et la péninsule de Yucatan. Les points limitrophes de l'extrémité orientale sont : à quatorze lieues au sud-est, le mole Saint-Nicolas-d'Haiti, et à trente-sept lieues au sud, le cap Dona-Maria de la même île ; à quinze lieues au nord-est du cap Maysi, l'île de Inagua, une des Lucayes, et à vingt-cinq lieues au sud du cap Crux, les côtes de la Jamaïque. L'île est excessivement irrégulière, longue, étroite, et forme un arc convexe qui regarde le pôle arctique. Sa longitude s'étend de l'est au sud-est, ensuite à l'ouest-nord-ouest et finit au sud-ouest ; elle est comprise entre les 10° 52' 30" du parallèle septentrional 22, où chaque degré a 55' 631 millièmes, ce qui, en ligne droite du cap Maysi au cap San-Antonio, correspond à 576 milles géographiques, ou cent quatre-vingt-dix lieues marines deux tiers. En suivant la courbe la plus courte qui passe par le centre, elle a deux cent vingt lieues marines de long ; sa plus grande largeur ou latitude du nord au sud, est de trente-neuf lieues, depuis l'extrémité nord de la pointe Sabinal, jusqu'à la côte du sud, au commencement occidental de l'anse Mora. Cette ligne passe par sept lieues et demie de mer, et de l'embouchure orientale de la baie de Nuevitas dans la même direction du nord au sud, jusqu'à la côte opposée au pic de Tarkin, elle a trente-sept lieues de large ; sa partie la plus étroite est de sept lieues et demie, depuis l'embouchure de la baie de Mariel jusqu'à la rive septentrionale de l'anse de Majana, et de neuf lieues un tiers depuis le château du Morro de la Havane

jusqu'à la plage de Batabanó. L'historien La Sagra lui donne une moyenne de quatorze à quinze lieues de large; la statistique de 1846 lui donne la même moyenne, mais sans l'assurer comme positive. En suivant le long des côtes la voie la moins tortueuse, coupant les caps, les baies et les ports à leur entrée, son contour est de cinq cent soixante-treize lieues, dont deux cent soixante-douze appartiennent à la côte du nord et trois cent une à la côte du sud. En prenant pour base sa longueur géométrique de cent quatre-vingt-dix lieues deux tiers, et la moyenne de quatorze à quinze lieues pour la largeur qu'on lui suppose, elle aurait seulement deux mille sept cent soixante-dix lieues marines carrées; mais la récapitulation des mesures agraires de son territoire représente, pour le continent de l'île, une surface de deux mille neuf cent soixante-treize lieues carrées et demie(1).

(1) L'historien La Sagra estime la superficie comprise entre les limites que trace la périphérie de l'île, en coupant à leur entrée les baies, les ports, les anses, à 31,478 milles géographiques carrés. 9 milles = une lieue marine carrée.

	lieues marines carrées.
Cette somme correspond donc à	3,477 55
Lorsqu'il traite de l'agriculture, il évalue le nombre total des cavaleries du territoire à 486,523 cavaleries; le côté de la cavalerie de terre, mesure agraire des colonies espagnoles, = 336 mètres 336 millimètres; la seconde somme correspond donc à	2,102 40
Différence entre les deux résultats.	1,375 15

D'après cette différence, les eaux prendraient plus d'un tiers de la surface.

La statistique de 1846, faite par une commission spéciale composée de huit personnes, se rapportant aux données publiées par le gouvernement espagnol en 1835, adopte pour le même genre de superficie 34,233 milles géographiques carrés, ou soit.

3,803 65	
Dans ses tableaux de biens en nature, elle divise le territoire en 731,770 cavaleries de terre, dont il faut extraire 45,766 qui font partie de l'île de Pinos et des autres îlots; les 686,010 cavaleries qui restent correspondent à.	2,964 55
Différence entre les deux résultats.	839 10

D'après cette différence, les eaux prendraient près d'un quart de la surface.

Si cette dernière donnée est exacte, elle aurait une moyenne à peu près de quinze à seize lieues de large (1); on estime la superficie des îles, îlots et principaux rochers voisins de la côte, à 197 lieues carrées, réparties de la manière suivante :

Ile de Pinos	90	lieues	
Îlots et rochers principaux.	107	75	197 75

La surface du territoire de Cuba et des terres qui l'environnent est donc de 3,162 lieues marines carrées un tiers, réparties ainsi :

Continent de l'île de Cuba.	2,964	55 lieues	
Îles et îlots.	197	75	3,162 30

Le territoire de l'île de Cuba est généralement bas, quoique sujet à des ondulations. La grande humidité de l'atmosphère, jointe à une température chaude, donne une force extraordinaire à la végétation. La grande quantité de terre végétale qui

Lieues marines carrées.

La statistique de 1846 estime la superficie des îles et îlots voisins de la côte à 1,780 milles géographiques carrés, qui correspondent à	197	75
---	-----	----

L'historien La Sagra estime la même superficie, d'après une statistique antérieure, à 1,340 milles géographiques carrés, ou soit à	148	90
--	-----	----

Différence entre les deux résultats. 48 08

En citant ces résultats si différents, nous ne prétendons pas avoir trouvé le véritable, obligés que nous sommes de nous servir des mêmes données ; nous avons cherché seulement à nous en rapprocher.

Pour donner à cette question plus de latitude encore, nous ajouterons ici les réflexions que faisait M. de Humboldt en 1826, dans son *Essai politique sur l'île de Cuba*, pages 41 et 42, tome I.

« M. de Lindeneau avait trouvé, d'après les travaux que le Deposito avait publiés jusqu'en 1807 la surface de l'île de Cuba, sans les îlots voisins, de 2,255 lieues géographiques carrées (de 15 au degré); avec les îlots qui l'entourent, de 2,318 lieues carrées géographiques. Ce dernier résultat équivaut à 4,102 lieues marines carrées (de 20 au degré). M. Ferrer, d'après des matériaux un peu différents, s'arrêtait à 3,848 lieues carrées marines. Pour présenter dans cet ouvrage le résultat le plus exact qu'on puisse obtenir dans l'état actuel de nos connaissances astronomiques, j'ai engagé M. Bauza, qui

(1) 2955,25 moyenne exacte.

couvre la surface de son continent repose sur un banc de roches calcaires, poreuses et inégales, que l'on reconnaît dans plusieurs endroits de sa longitude; et vers la côte septentrionale on remarque de grands espaces de pierres d'ardoises qui sortent des rives, se prolongent sous la mer, s'étendent en général au nord-ouest jusqu'à la partie australe du vieux canal de Bahama, et paraissent servir de fondement à la masse calcaire de l'île; les mêmes indices, mais moins notables, s'observent aussi sur la côte méridionale. Sur presque toute l'étendue de sa longitude, et dans la partie la plus centrale de sa latitude, elle a une crête montagneuse, aride, rarement interrompue par de douces ondulations, et dont les versants septentrionaux et méridionaux, directement ou par leur ramification, communiquent avec toutes les chaînes de montagnes calcaires qui dominent la surface du territoire.

Les plus hautes montagnes sont à l'extrémité sud-est. Pour commencer par la partie la plus importante de l'île, nous remonterons de l'occident à l'orient, depuis le cap San-Antonio jusqu'à la hauteur des baies Guadiana et Cortez, qui retrécissent les terres en forme de gorge. Le pays est plat et coupé de quelques lacs; aussitôt après, l'île s'élargit, et il s'élève en même temps une chaîne de montagnes dont la masse principale est plus rapprochée de la côte du nord que de celle du sud, et continue parallèle à la première, pendant environ quarante lieues, jusqu'à la montagne d'Anafe, à l'est du port de Mariel. Elle est connue, surtout à sa naissance occidentale, sous le nom de Los

« m'honore de son amitié, et dont le nom est illustré par de grands et solides
« travaux, de calculer l'area d'après la carte de l'île de Cuba, en 4 feuilles,
« qu'il va bientôt terminer. Ce savant géographe a bien voulu céder à ma prière;
« il a trouvé (en juin 1825) la surface de l'île de Cuba, sans l'île de Pinos, de
« 3,520 lieues marines carrées; avec cette île, de 3,615. Il résulte de ce calcul,
« qui a été répété deux fois, que l'île de Cuba est de 1/7 plus petite qu'on ne
« l'avait cru jusqu'ici; qu'elle est de 33/100 plus grande qu'Haiti ou Saint-Domingue;
« que sa surface atteint celle du Portugal et à 1/8 près celle de l'Angleterre, sans le pays de Galles; que si tout l'archipel des Antilles présente
« une area grande comme la moitié de l'Espagne, l'île de Cuba seule égale presque
« que en surface les autres grandes et petites Antilles. »

Organos (les Orgues); au méridien de Bahia-Honda, on la nomme **mornes d'Aguacate**, et à son extrémité orientale, plateaux de **Mariel**. Les points les plus élevés sont : le **Pan de Guajaibon**, au sud-est de Bahia-Honda, de 700 vares (1) au-dessus du niveau de la mer ; au nord, les monts **Cajabana**, **Guacamayos**, **Peña Blanca**; au sud, **Las Galeras**, **Peña-Blanca de Linares**, **Peña-blanca de Santa-Crux**, **Brujito**, **Basergas**, **Manantiales**; à l'est, les **mornes Cornas de San-Diego**, où il y a des carrières de marbre blanc et gris foncé. Ces montagnes, à leur extrémité occidentale, et aux limites qui regardent les côtes du milieu d'un fond de graviers arides et sablonneux, laissent voir des veines de cuivre, et dans quelques endroits des traces d'autres minéraux. Leurs vallées ont d'excellentes terres, leurs gorges même sont cultivées; quelques-unes, jadis très-fertiles, ont été dépouillées de leur terre végétale par les pluies, malgré les palissades qu'avaient employées les agriculteurs pour les retenir, et sont devenues stériles. Les hauteurs les plus inaccessibles sont couvertes de forêts peuplées de bois de prix, et d'une dimension qui annonce l'origine primitive; leurs cimes sont couronnées de pins gigantesques. Cette première chaîne se termine avec les plateaux de **Mariel**; le terrain continue ensuite, accidenté avec de légères ondulations, jusqu'au port de la **Havane**. La seconde chaîne de montagnes est moins élevée; elle commence au sud de la ville de **Santiago de Las Vegas**, par la **Sierra de Bejucal**, suit la longitude de l'île pendant vingt lieues marines, et se termine après **Camarioca**, où elle domine les plaines de **Lagunillas**; plusieurs branches se détachent du tronc principal dans différentes directions, quelques-unes se rapprochent des côtes du sud. Les points culminants sont : **Las Tetas de Managua**, les **mornes de Camoa**, l'**escalier de Jaruco**, les **arcs de Canasi**, de 270 vares au-dessus du niveau de la mer; **Pan de Matanzas**, de 460 vares, et **las Tetas de Camarioca**. Il y a en outre quelques groupes de collines dans les environs des marécages de la côte septentrionale, et au nord de **Guines**, les **mornes de Candela**, que **M. le baron de Hum-**

(1) La vare de Cuba est de 848 millimètres.

holdt cite pour offrir, de leur sommet, les plus belles vues du monde. La plupart de ces hauteurs ont d'excellentes terres végétales et sont cultivées presque partout. Les groupes arides et accidentés contiennent des sources d'eaux minérales, connues sous les noms de Guanabacoa, Madruga, San-Pedro, Santa-Ana.

La troisième chaîne de montagnes domine le centre de l'île ; elle est très-éloignée de l'antérieure, et a son siège principal sur les côtes du sud, à l'ouest de Trinidad. Ses ramifications s'étendent plus à l'ouest, vers Cienfuegos, sous le nom de San-Juan ; au nord, vers Villa Clara, sous celui de Morne-de-l'Escambray, célèbres par leurs mines de cuivre et d'argent ; et à l'est, vers *Santo Espiritu*. Les points les plus élevés sont : *Pico Blanco* (Pic-Blanc), *Cabeza-del-Muerto* (Tête du Mort), que les marins appellent Saint-Jean ; le morne de la *Vija*, près de *Trinidad* ; le pic *Potrерillo*, auquel on donne 1,200 vares d'élévation ; le pic *Caballero*, la *Bendicion*, vers *Santo Espiritu* et la *Siguanou*, limite entre les terres de *Cienfuegos* et de *Villa Clara*. Cet espace, presque partout montueux, a près de 130 lieues carrées. Tantôt en chaîne, qui se déploie par de tortueuses routes, tantôt en groupes élevés, ces masses calcaires, en raison de leur nombre, de leurs formes variées et de leur direction si différente, ne peuvent être désignées que fort superficiellement, dans la crainte d'apporter quelque confusion par une trop longue nomenclature. La connaissance, d'ailleurs, que l'on a d'elles est fort superficielle ; bien que dans l'intérieur les terres soient excellentes, qu'il y ait beaucoup d'eaux courantes, le pays est tellement escarpé, que les seules communications sont des sentiers étroits, et elles sont séparées par des fondrières, des rivières et de profonds précipices.

D'autres montagnes s'étendent parallèles à la côte septentrionale, sous le nom de *Sierra Madre* ou de *Sierra Morena*, depuis *Sagua-la-Grande*, au nord-ouest, jusqu'à *San Juan de los Remedios*, au sud-est. Aussitôt après commence un autre groupe considérable, de forme circulaire, et d'une hauteur absolue de 600 vares, connu d'abord sous le nom de *Matahambre*, et après,

sous celui de *Mornes de Caonao*. Ce terrain montueux se prolonge de l'ouest à l'est, mais avec moins d'élévation, jusqu'à la montagne de Cubitas, près de *Puerto Principe*. Les points les plus remarquables sont : à l'ouest, la *Sierra de Jatibonico*; à l'est, les mornes *Limones*, *Tabaguey*, *Cumajan*; au sud de *Nuevitas*, les monts *Rompe*, *Carcamisa*, en suivant toujours de l'occident à l'orient, entre le méridien de *Nuevitas* et celui de *Santiago de Cuba*. Après les plateaux de *Manati* et les mornes de *Dumanuecos*, viennent les masses calcaires *Sacarreno*, *Candelaria*, au nord et à l'ouest du port de *Jibara*; au sud de *Holguin*, les montagnes *Baitiquiri*, *Pilon*, *Cuaba*; au nord-ouest, *Brenosa*, de la *Mula*; au nord-est, *Bijarru*, *Tacajó*, *Baguano*, *Tacamara*; à l'est, *Almiquel*. Ces montagnes séparées terminent, au nord, les groupes secondaires.

Au sud-est, aussitôt après le cap *Cruz*, le terrain s'élève considérablement; là commence la principale chaîne de montagne de l'île, connue sous le nom de *Sierra Maestra*. Elle borde la côte méridionale pendant quarantelieues. Cette grande masse présente un aspect sévère; elle est on ne peut plus escarpée; ses gorges, de temps à autre, s'avancent jusque sur les rives, et laissent entre elles d'énormes précipices, à côté desquels des pics s'élèvent à perte de vue, avec des formes bizarres. L'aridité est générale. Cependant, à côté de ces montagnes nues, à de longs intervalles, apparaît la belle végétation, et après elles, des plages de sable. Cet ensemble, dans ses contrastes, est singulier et imposant. Les versants septentrionaux sont de fort grande étendue, et généralement de pentes assez douces. Ils reprennent peu à peu leur aspérité, et se divisent en plusieurs ramifications qui se dirigent au nord-est. La plus orientale s'arrête aux mornes de *Guisa*, continue au nord-est, interrompue quelquefois, jusqu'à ce qu'elle atteigne le territoire de *Jiguani*. La seconde s'étend sur les rives du fleuve *Cauto*. La troisième, la plus considérable, se termine non loin de la baie de *Guantanamo*. Les points les plus élevés sont, en commençant à l'ouest : *El Ojo del Toro* (l'Œil du Taureau), à cinq lieues est du principe de la

chaîne de montagnes. Ce pic a 1,200 vares au-dessus du niveau de la mer. Viennent après les plus hautes cimes de l'île, le pic de *Tarquin* et les montagnes de cuivre, si riches de ce métal, qui ont plus de 2,800 vares d'élévation. De leurs sommets, lorsque le temps est clair, on découvre les montagnes Bleues de la côte septentrionale de la Jamaïque, qui sont éloignées de vingt-cinq lieues. Les Alpes de la *Sierra Maestra* offrent, sur plusieurs points, non-seulement les hauteurs les plus considérables de Cuba, mais de toutes les Antilles; elles sont plus élevées que celles de la Jamaïque, que la Selle et la Hotte d'Haïti; elles communiquent sous mer, au sud et à l'est, avec ces deux grandes Antilles; les feux souterrains volcaniques le démontrent: les tremblements de terre se font sentir à la même minute, à la même seconde, à la Jamaïque, à Haïti et dans la partie orientale de Cuba, très-souvent visitée par ce fléau; tandis que la partie occidentale éprouve fort rarement des secousses, et qu'elles n'ont jamais eu de funestes résultats (1).

La grande baie de *Guantanamo* coupe cette chaîne en deux. Aussitôt après, au nord-est, une autre commence, moins élevée et moins suivie que la première; elle a plusieurs embranchements, dont les uns se dirigent vers le sud, sous le nom de montagnes *Veba* et *Purial*, retourne ensuite à l'est, sous celui de *Imias*, et cette dernière va se réunir aux montagnes escarpées appelées *Cuchillas* (Couperets) de *Baracoa* et de *Quivican*, parallèles à la côte du sud. Elles indiquent assez par leur nom la situation inaccessible de leurs crêtes. Elles forment un groupe de grande étendue, qui commence à cinq lieues du cap *Maysi*, et s'élève à mesure qu'il s'approche vers le nord-est; le morne *Tibesial* s'en détache, pénètre jusqu'à une lieue de la côte du

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, page 66, tome I :

« Les tremblements de terre, moins funestes, en général, à Cuba qu'à Porto-rico et Haïti, se font le plus sentir dans la partie orientale, entre le cap *Maysi*, « Santiago de Cuba et la Ciudad de Puerto Principe. C'est peut-être vers « ces régions que s'étend latéralement l'action d'une crevasse que l'on croit « traverser la langue de terre granitique, entre le Port-au-Prince et le cap « Tiburon, et sur laquelle, en 1770, des montagnes entières se sont écroulées. »

nord, et se divise ensuite en deux bras principaux ; le plus occidental, à l'ouest-sud-ouest, se partage en plusieurs échelons, s'unit aux montagnes de *Cristalle* et *Micaro*, continue, au nord-ouest, en collines peu élevées, jusqu'à ce qu'il rejoigne les montagnes de *Nipe*. L'autre se prolonge, au sud, sous le nom de *Cuchillas de Santa Catalina*, et après, retourne à l'ouest, sous les noms de montagnes *del Maguei* et *Tiguabos*, qui touchent à la partie la plus orientale de la *Sierra Maestra*. Cette extrémité de l'île, si montagneuse est presque abandonnée et est entièrement inconnue, si l'on en juge par l'épaisseur des forêts et des bois qui couvrent les hauteurs. Les terres sont d'une grande fertilité ; mais l'*inaccessibilité* de la plupart, et surtout leur peu de population, ne permettent pas de jouir des richesses qu'elles contiennent, soit en minéraux, soit par la bonté de leurs terres végétales.

Les rivières diffèrent considérablement entre elles, selon le territoire qu'elles arrosent. Dans la partie occidentale, l'île étant fort étroite, et partagée, dans cette courte latitude, par une chaîne de montagnes très-rapprochées de la côte du nord, les eaux qui se jettent sur cette côte sont des torrents ; celles qui se jettent sur la côte opposée ont un peu plus d'étendue, puisque les versants des montagnes en sont plus éloignés (1). Dans le département du Centre, l'île étant plus large, les cours des rivières sont plus ou moins larges, selon que les versants des montagnes se rapprochent ou s'éloignent des côtes, et les rivières, qui généralement y prennent leur source, suivent cette proportion, et ont un volume d'eau plus ou moins considérable ou un cours plus ou moins rapide. Dans la partie orientale, le

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, pages 66 et 67, tome I :

« Le peu de largeur de l'île, la fréquence et le déboisement des plaines, la proximité des montagnes, là où elles forment une chaîne sur la côte méridionale, peuvent être considérés comme les causes principales du manque de rivières et de la sécheresse qu'éprouve surtout la partie occidentale de Cuba. Sous ce rapport, Haïti, la Jamaïque et plusieurs des petites Antilles qui renferment des pitons volcaniques, couverts de forêts, sont plus favorisés par la nature. »

fleuve *Cauto*, le seul de l'île qui mérite ce nom, fait exception. Son cours a lieu de l'est à l'ouest et s'étend dans la longueur de manière à recevoir une infinité d'affluents descendant des hauteurs qui bordent le littoral des côtes opposées, ce qui lui permet d'être assez régulier, de parcourir cinquante lieues et d'être navigable pendant vingt. Parmi les rivières de Cuba, celles qui méritent le nom de torrents par leur cours rapide et de peu de distance, sont souvent celles qui, à leur embouchure, forment des cales, des anses et d'assez bons abris. Celles, au contraire, qui parcourent un terrain plat et ont un cours prolongé, ont des embouchures étroites, d'une eau sale, sont quelquefois inabordables, et les plus grandes ont l'eau la moins potable. Quelques-unes ont des rives plates et étendues, et, en arrivant sur les côtes marécageuses, se perdent dans les sables ou dans les mangliers ; d'autres jettent leurs eaux à travers les roches poreuses des cavernes, disparaissent sous terre, et reparaissent quelquefois pour se perdre de nouveau dans les marais des côtes, ou se jettent dans la mer en continuant leur cours souterrain. Quelques-unes, au contraire, tombent de rochers en rochers, et forment des cascades qui ont jusqu'à 120 varas d'élévation. Leurs rives sont en général bordées de bois que l'on appelle dans le pays *cejas* (sourcils). A l'approche des côtes, ces bois sont remplacés par des mangliers. Les *cejas* remontent ordinairement de l'occident à l'orient. Les principales rivières qui déchargent leurs eaux sur la côte septentrionale, depuis le cap *San-Antonio* jusqu'au cap *Maysi*, sont : *Camarones*, *Baja*, *Nombre de Dios*, *El Rosario*, *Rio Puercos*, *Manimani*, *la Ortigosa*, *Domínica*, *Mosquitos*, *Guajaibon*, *Basas*, avec une tour fortifiée à son embouchure, *Baracoa*, *Jaimanitas*, *Chorrera*, *Lugano*, *Cojiman*, *Bacuranao*, *Guanabo*, *Jaruco*, avec une batterie qui protège son embouchure ; *Yumuri*, *San Juan*, *Canimar*, se jettent dans la baie de *Matanzas*. Les deux premières entourent la ville et sont navigables pendant une demi-lieue, la troisième l'est une lieue et demie pour des barques. Viennent ensuite *Cimarrones*, *la Palma* et *Sierra Morena*, la dernière du département occidental.

Sagua-lu-Grande, forte rivière, navigable pour les barques du cabotage, avec un petit quai et un bourg, chef-lieu de juridiction, à sept lieues au-dessus de son embouchure. *Sagua-la-Chica* (la petite), navigable pendant trois lieues pour les caboteurs, reçoit la rivière *Camaguani* dans son cours, *Jatibonico-del-Norte* (du nord), *las-Chambas*, *los-Perros*, navigable pendant trois quarts de lieue pour des canots; *Caunao*, *Jiguei*, *Maximo*, *Saramaguacan*, qui reçoit les affluents *Magantilla*, *Concepcion*, *Arenillas*, et est navigable pendant une lieue pour des canots. *Las-Cabreras*, dernière rivière du département central. *Yarigua*, *Chaparra*, *Paradas*, *Santo-Domingo*, *Cacoyuguin*, *Yabason*, *Camayen*, *Tacajó*, qui reçoit les affluents *Bijarru*, *Baguano*, dans son cours, et est navigable pendant 2 lieues. La forte rivière *Mayari*, qui reçoit beaucoup d'affluents, est navigable aussi pendant quelques milles au-dessus de son embouchure. *Saltadero*, *Nipe*, *Beita*, *Sagua*, troisième rivière de ce nom, est navigable pendant deux lieues. *Moa* disparaît dans une caverne, au milieu de son cours, et forme ensuite une cascade qui tombe de près de cent vares de haut. *Toar* est la dernière rivière un peu forte des côtes du nord. La terre se rétrécit à l'extrémité orientale et devient fort montagneuse; il n'y a plus que des torrents. Après le cap *Maisi*, en suivant le tour de l'île, et revenant de l'orient à l'occident, jusqu'au cap *San-Antonio*, les principales rivières sont : *Jauco*, *Sabana-la-Mar*, *Yateras*, *Guaso*, *Guantanamo*, qui reçoit *Tigua-bos* ou *Jaiba* dans son cours; vient ensuite *Baconao*. Depuis cette rivière jusqu'au cap *Cruz*, les montagnes de la *Sierra-Maestra* bordent la côte, et il n'y a que des torrents. *Tarquino* est celui qui a le plus grand volume d'eau. Aussitôt après le cap *Cruz*, une infinité de ruisseaux et de petites rivières descendant des versants septentrionaux et nord-ouest de la *Sierra-Maestra*, viennent se jeter dans le coude occidental que forme la côte. Les principaux sont, selon leur ordre : *Limones*, *Niguero*, *Sevilla*, *Macara*, *Vicana*, *Tana*, *Jibacoa* ou *Gua*, *Yara*, *Jicotea*, *Buey*. Vient après le fleuve *Cauto*, de cinquante lieues de cours, ou trente-neuf en ligne directe, et navigable pendant vingt. Ses

principaux affluents sont : *Yarayabo*, *Contramaestre*, *Guaninira*, *Cautillo*, *Bayamo* et *Salado*. Toutes sont enrichies dans leurs cours par d'autres rivières, particulièrement la dernière, à laquelle s'unissent *Matamoros*, *Cabezuelas*, *Holguin*, *Rioja*, *Majibacoa*. En continuant à l'ouest, viennent *Jobabo*, limite du département oriental, sur les côtes du sud, *Sevilla*, *San-Juan* ou *Najara*, *San-Pedro*, *Altamira*, *Malafama*, *Guiros*, *Munoz*, *Jatibonico-del-Sur* (du sud). *Saza*, navigable pour les barques du cabotage jusqu'à quatre lieues de son embouchure, où elle a un port de première classe, protégé par un fort ; les canots peuvent la remonter pendant neuf lieues, et elle en a vingt de cours. *Calabazas*, *Banao*, *Tallabacoa*, *Iguanojo*, *Agabama* ou *Manati*, navigable pendant deux lieues pour des barques, et pendant quatre pour des canots ; *Ay*, *Seibabo*, *Unimaso*, sont ses principaux affluents. *Guaurabo*, *Canas*, *Cabagan*, *Rio-Hondo*, *Yaguanabo*, *San-Juan*, *Gavilan*, *Arimao*, navigable pendant une demi-lieue, reçoit parmi ses affluents *Hanabanilla*, remarquable pour former la cascade *Siguanea*, la plus grande de l'île ; *Caonao*, *Damuji* déchargent leurs eaux dans la baie de *Jagua*. *Damuji*, navigable pendant quatre lieues pour des barques, est, sur cette côte, la dernière rivière notable du département central. En suivant la côte bourbeuse de la *Cienega de Zapata*, *Hatiguanico* est la seule forte rivière qui se forme au milieu de cette grande surface marécageuse, Viennent ensuite *Rosario*, *Mariabeque*, *Cajio*, *Palacios*, *San-Diego*, *la Coloma*, *Pinar-del-Rio*, *San-Juan-y-Martinez*, *Galafré*, *Guane*, et la plus considérable du département occidental, sur la côte du sud, *Cuyagualeque*, qui reçoit onze petites rivières et seize ruisseaux ; par elle se termine le tour de l'île, tel que nous l'avons suivi.

Les côtes de Cuba sont peut-être, de toutes les côtes, les plus difficiles qu'il y ait pour la navigation ; elles sont généralement bourbeuses, marécageuses, et même parmi les espaces de terrain élevé, sec, et les plages de sable, beaucoup sont entourés de récifs qui s'avancent jusqu'à trois milles dans la mer ; sur la plus grande partie de la périphérie, les terres sont

basses, entrecoupées de marécages, qui rendent inaccessibles leurs abords, non-seulement pour débarquer, mais pour pénétrer dans l'intérieur. Les marais se perpétuent pendant les sécheresses, augmentent et deviennent des lacs pendant les pluies. Ces parages, déjà inabornables par eux-mêmes, sont encore défendus par des archipels de cayes, de bas-fonds, d'îlots, ouvrages avancés de ces fortifications naturelles. Il y a de larges entrées pour arriver dans les ports, mais elles ont quelquefois peu de fond et sont parsemées de récifs. On peut juger par là de quelle difficulté est la navigation, surtout pour la marine étrangère. Les rives de toutes les côtes sont bordées d'une grande quantité de mangliers qui, selon la nature marécageuse du terrain, pénètrent plus ou moins dans l'intérieur. Les points les plus élevés en sont seuls exempts; les plages même les produisent et en sont couvertes. Malgré les obstacles qui empêchent l'accès des côtes, elles s'ouvrent en maints endroits et présentent un grand nombre de baies, de ports, d'anses et de mouillages. Parmi les baies, il y en a d'une étendue et d'un abri tels, qu'elles peuvent être comparées aux plus belles et aux meilleures du globe. Outre les masses d'eaux qui ont leurs bassins dans les terres, la lune, les équinoxes, influant sur la marée, intro luisent l'eau de mer en si grande abondance au-dessus des rives, qu'elles forment des dépôts d'eau stagnante, qui dégénèrent en lagunes, en marais, en temps de pluie, et dans les sécheresses, donnent, sans l'aide d'aucune industrie, des salines qui produisent une quantité assez considérable de sel pour pourvoir aux besoins d'une grande partie de la population. Ces débordements d'eau salée et les lacs sont plus fréquents sur la côte septentrionale que sur la côte méridionale. Les rochers et les îlots qui entourent l'île s'étendent principalement le long de la partie convexe que tracent les côtes septentrionales et dans la partie concave des côtes méridionales. Les premiers furent surnommés par Colomb, Jardins du Roi, et les seconds, ceux de l'ouest, Petits Jardins; ceux de l'est, Jardins de la Reine, appelés aujourd'hui Cayes des douze lieues. Les plus notables, sur

la côte du nord, sont les îlots *Cayo-Romano*, *Turiguano*, *Gujaba*, *Cayo-Cruix*, *Coco*, *Cayo-Fragoso*, *Carenero*; sur la côte du sud, en commençant par l'ouest, les cayes de *San-Felipe*, et, près des grands marécages de Zapata, *El Blanco*, les cayes de *Diego-Perez*; à l'est de l'île de *Pinos*, les petits jardins *Jardinillos*, rochers et récifs à l'infini, dont *Cayo-Largo* est le plus grand. En poursuivant vers l'est, cette chaîne est interrompue pendant de courts intervalles, et se prolonge jusqu'aux Cayes des douze lieues, où vient après, au sud-est, vis-à-vis de *Manzanillo*, le grand banc de Bonne-Espérance. Les principaux canaux sont, pour entrer en plein océan Atlantique, lorsque de la partie occidentale on quitte les côtes du nord, le nouveau canal de *Bahama*, entre la pointe occidentale de la Floride, et le grand banc de *Bahama*; et pour continuer la mer des Antilles, le vieux canal de *Bahama*, entre le même banc et la longueur des côtes septentrionales de Cuba; le canal de *los Barcos*, en face de l'embouchure de la rivière de *la Palma*; celui de *Pargo*, plus à l'est; et sur les côtes du sud, celui *del Hacha*, en face de *Batabanó*. Les principaux ports de la côte du nord susceptibles de recevoir de grands bâtiments sont, de l'occident à l'orient, *Bahia-Honda* (1), *la Havane*, *Matanzas*, *Nuevitas*, *el Padre*, *Naranjo*, *Nipe*, *Levisa*, *Tanamo*, *Baracoa*; et ceux de la même côte qui ne peuvent recevoir des bâtiments que d'un certain tirant d'eau, sont: *Cabanas*, *Mariel*, *San-Juan-de-los-Remedios*, *Guanaja*, *Manati*, *Nuevas-Grandes*, *Malagueta*, *Gibara*, *Jururu*, *Bariay*, *Vita*, *Sama*, *Banes*, *Cabonico*, *Cebollas*, *Cananova*, *Yaguaneque*, *Jaragua*, *Taco*, *Cayaguaneque*, *Navas*, *Maravi*, *Mata*. Les principaux ports sur la côte du sud, en suivant le tour de l'île de l'orient à l'occident, sont: *Puerto-Escondido*, *Guantanamo*, *Cuba*, *Casilda*, *Jagua*; et ceux qui ne peuvent recevoir des bâtiments que d'un certain tirant d'eau, sont, sur la même côte: *Batiqueri*, *Manzanillo*, *Santa-Cruz*,

(1) Les ports désignés par des lettres italiques sont ceux de première classe pour le commerce étranger.

Cochinos, Cortes, Corrientes. Tant au nord qu'au sud, il y a une infinité d'anses, de mouillages aux embouchures des rivières, de cales, qui sont fréquentés par les barques de cabotage, et dont beaucoup peuvent donner abri même aux grands bâtiments. Nipe est la plus grande baie de l'île : elle a soixante-cinq milles carrés de superficie, une large entrée et d'excellents abris ; la baie de Nuevitas a cinquante-sept milles carrés, un large canal et de très-sûrs ancrages. Guantanamo a vingt-sept milles carrés, avec un grand nombre de ports séparés, dans chacun desquels peut s'abriter une escadre. Jagua a vingt-cinq milles carrés, un canal de deux milles et demi de long à son entrée ; cette baie est aussi bien abritée que vaste. La plupart des principaux ports de la côte septentrionale sont plus grands que celui déjà si renommé de la Havane, mais ils sont encore déserts.

ILE PINOS.

L'île de Pinos se trouve en face des côtes du sud du département occidental, dans l'endroit où Cuba présente la courbe la plus marquée, et où elle enferme un golfe entre les pointes Gorda à l'est, et Fisga à l'ouest ; elle est éloignée de dix lieues du point le plus rapproché de Cuba, et de dix-huit de la plage de Batabanó ; elle est comprise entre les $21^{\circ} 27' 15''$ et $21^{\circ} 58' 17''$ de latitude boréale, et les $76^{\circ} 11' 11''$ et $76^{\circ} 52' 6''$ de longitude occidentale, du méridien de Cadix. Sa plus grande étendue depuis la pointe de l'est jusqu'au cap Français, à l'ouest, est de treize lieues marines ; et sa plus grande largeur du nord au sud, de dix lieues un tiers ; la moyenne des deux est de neuf sur dix, ou une surface de quatre-vingt-dix lieues marines carrées. Sa périphérie est de cinquante-deux lieues. Toute la partie est-nord-est est tellement basse, qu'elle est presque partout au niveau de la mer, et se trouve inondée continuellement et couverte de mangliers en certains endroits, jusqu'à 600 mètres dans l'intérieur. Les innombrables rochers

qui l'entourent rendent la navigation difficile, même pour les petits bâtiments.

Depuis l'embouchure de la rivière Santa-Fé à l'est, jusqu'au grand mouillage (*Estero-Grande*), la côte est inaccessible depuis là jusqu'à la partie de l'Est; l'on débarque seulement au débarcadère Caudal, aux pointes Rancho-Viejo et Piedras. Les mangliers continuent de border la plage jusqu'à la côte du Sud. Cette partie méridionale de l'île, depuis la pointe de l'est jusqu'au port Français, est rocailleuse, coupée de marécages, de fondrières et de précipices, et est absolument impénétrable. Le Port-Français (*Puerto-Frances*) est une baie à l'ouest, comprise entre la pointe Pedernales et la langue de terre Rancheria, avec assez d'eau pour les bâtiments marchands. En suivant la côte occidentale, du sud au nord, jusqu'à la pointe Buena-vista, est le petit mouillage del-Soldado; viennent après celui del-Pino, qui a deux entrées; ensuite une plage de sable, jusqu'au mouillage del-Capitan et la pointe de los-Barcos; de ce dernier endroit jusqu'à la rivière Sierra-de-Casas, sur la rive gauche de laquelle est bâtie la petite ville Nueva-Gerona, la côte du nord reprend son terrain bas et de nature marécageuse.

L'île de Pinos a vingt-deux montagnes, dont les plus hautes sont Sierra-de-la-Cañada, de 467 mètres au-dessus du niveau de la mer; la Daguilla, de 417; los-Caballos, de 303; la Sierra-de-Casas, de 292.

Les principales rivières sont Santa-Fé, Sierra-de-Casas, las Nuevas, los Indios, el Ingles; les trois premières sont navigables par des canots, un peu au-dessus de leur embouchure.

Le marais Siguanea traverse l'île de l'est à l'ouest, et de ce côté forme une grande baie qui porte le même nom. Les principaux caps sont, à l'ouest: Cabo-Frances, Buena-Vista, Cocodrilo; à l'est: Pointe de l'Est et Santa-Fé.

APERÇU ZOOLOGIQUE.

Lors de la découverte de l'île, on reconnut plusieurs espèces de quadrupèdes, dont il reste encore quatre qui, toutes, se rattachent à la classe des rongeurs; la plus abondante est celle des agoutis. Cet animal a environ un demi-mètre de long; sa couleur est d'un gris obscur, semblable à celle du rat; sa tête est à peu près celle du lapin, un peu plus allongée; ses pattes sont de grandeur disproportionnée avec le corps. Il se nourrit de feuilles et de fruits, habite dans les creux des arbres et sur les branches; sa chair, quoique très-fade, peut se manger. Il y en a deux espèces: la première, appelée communément à Cuba *Hutia Conga* (*Capronigs Furnieri*), a la queue courte et sans poils: elle s'apprivoise facilement; la seconde, appelée Carabali (*Capronigs prehensilis*), diffère de l'autre en ce qu'elle a la queue longue et chargée de poils, et est extrêmement sauvage. Viennent après le *Curiel*, espèce de lapin que les Indiens appelaient *Cori*; le *Guaniniquinar*, espèce de blaireau, animal insectivore dont les Indiens aimaient beaucoup la chair; ce dernier est devenu fort rare, on ne le trouve que dans quelques endroits montueux. A propos de lui, le père Las Casas dit: « Il y avait à Cuba une espèce de gibier fort profitable et abondant, que les Indiens appelaient *Guaniniquinar*, de la taille d'un petit chien; sa chair était succulente. Il y en avait en grande

quantité; on les tuait en leur cassant les pieds avec un bâton, et on en prenait davantage avec les chiens, parce qu'ils étaient fort maladroits à courir. » Lorsqu'on introduisit d'Europe les cochons, ils les exterminèrent aussi promptement qu'à Saint-Domingue les agoutis. Les chiens muets et d'autres animaux ont été peu décrits. Relativement aux premiers, il y a dissidence entre les écrivains modernes, dont quelques-uns prétendent qu'ils n'ont jamais existé; cependant tous les historiens de la conquête en ont parlé. Oviedo dit : « Ces chiens étaient de toutes les couleurs, comme ceux qui sont en Espagne. Les eût-on assommés de coups jusqu'à les tuer, ils ne se plaignaient, ni ne gémissaient, ni ne savaient aboyer. Les compagnons de Colomb, dans son premier voyage, mourant de faim, les mangèrent tous. » Gomara, en traitant de Saint-Domingue, parle de ces chiens, qu'il appelle *gozguzos*. « Ils étaient, dit-il, de différentes couleurs, ne gémissaient ni n'aboyaient, allaient à la chasse avec les Espagnols, qui, lorsqu'ils devenaient gras, les mangeaient. » D'après ces auteurs, ils avaient la tête et la forme du renard, seulement le poil un peu plus rude. Outre les quatre espèces de quadrupèdes originaires du pays, il y a des chiens marrons appelés *jibaros*, qui proviennent des chiens d'Europe; ils se sont propagés à l'infini, et bien qu'ils proviennent de race et de couleur différentes, ils ont dégénéré en une seule espèce; ils sont de taille moyenne, d'une couleur fauve sale, ont les oreilles courtes et droites, sont carnivores et d'instinct féroce comme le loup, sans être aussi dangereux pour l'homme, contre lequel ils se défendent seulement lorsqu'ils sont poursuivis de près. Ils vivent dans les cavernes et dans les bois inhabités, n'en sortent que pour faire la chasse aux porcs abandonnés, attaquer le gros bétail dans les pacages, et font beaucoup de tort aux troupeaux. Il y a une espèce de chat sauvage qui détruit la volaille dans la campagne; il tire aussi son origine d'Europe. Le lamantin (*manati*), quadrupède amphibie, espèce de loutre, vit aux embouchures des grandes rivières. L'on compte vingt espèces de chauves-souris, dont cinq principales :

il y en a qui, par leur grandeur et par les membranes qu'elles ont sur le nez, paraissent appartenir au genre vampire.

L'ornithologie de Cuba, à cause de la position de l'île, est la plus riche de cet archipel et du continent. On divise les oiseaux en six séries :

1^o Ceux qui habitent en même temps l'Amérique méridionale;

2^o Ceux qui viennent de l'Amérique septentrionale;

3^o Ceux qui se trouvent sur les deux parties nord et sud du continent;

4^o Ceux qui, distribués sur un plus grand espace, vivent simultanément dans les deux hémisphères de l'ancien et du nouveau monde;

5^o Ceux qui ont pour patrie les deux Amériques et l'Europe;

6^o Ceux qui paraissent les véritables habitants de l'île ou des Antilles, et qui ne sont pas vus sur la partie du continent voisin.

La collection générale se compose de cent vingt-neuf espèces, dont vingt-sept seulement sont sédentaires à Cuba, leur véritable patrie. En dehors de la collection, de grandes révolutions dans l'atmosphère amènent aussi d'autres espèces. Après l'ouragan de 1844, on vit dans le département occidental des oiseaux du plus joli plumage, avec les couleurs les plus tranchantes et variées, auxquels on donna le nom espagnol de *los aparecidos* (les aperçus).

Les plus remarquables par la beauté de leur plumage et de leur forme sont, parmi les naturels de l'île :

Sylvia caeruleascens, vulgairement appelé à Cuba *bijirita*. Son plumage est bleu, noir et blanc;

Orthorhynchus colubris, le colibri, rouge pourpre sous la gorge, la tête verte, les ailes violettes, corsage bleu, naissance des ailes vert. La seconde classe de la même espèce : le corsage vert foncé, mourant en vert tendre, le bout des ailes violet;

Tanagra zena, de diverses couleurs, connu sous le nom espagnol de *cabrero*;

Passerina olivacea, d'un fond couleur olive, la gorge jaune et noire, les ailes vert d'olive; connu sous le nom espagnol *tomeguin del Pinar*;

Linaria caniceps, corsage jaune, plumage verdâtre; vulgairement connu sous le nom espagnol *tomeguin*;

Pirrhula nigra, d'un fort beau noir, quelques plumes blanches ressortent du milieu de ses ailes noires; vulgairement appelé *negrito*;

L'alcyon ou le martin-pêcheur;

Colaptes superciliaris, *el carpintero* (le charpentier). Cet oiseau, gros comme le merle, a un long bec, perce l'écorce des arbres avec sa langue en forme de poinçon. L'écho des coups de bec qu'il donne sur les arbres retentit dans les bois. Il est très-commun. Sa chair est assez estimée. Son plumage est d'un fond blanc; il a sur la tête une huppe rouge ponceau;

Colaptes Fernandinæ, seconde classe de la même espèce, a le plumage tacheté, tigré brun et jaune, et la huppe couleur fauve;

Saurothera Merlini, vulgairement connu sous le nom espagnol *arriero*, a un long bec, le corsage couleur fauve, le bout des ailes vert olive et rougeâtre;

Turdus rubripes, espèce de grive, connue sous le nom espagnol *zorzal*;

Quiscalus atrovirens, d'un violet tirant sur le noir, voleur de sucre et de grains. Son nom vulgaire est *toti*.

Turdus multicolor, vulgairement appelé *peorrera*, est peut-être le plus remarquable par la variété de ses couleurs; il a le dos d'un vert clair, la gorge rouge ponceau, le corsage blanc et rouge, mêlé avec du bleu, du jaune, du violet, et différentes nuances de vert.

Parmi les grands oiseaux, se trouvent le rouge-flamman et plusieurs espèces de perdrix, de ramiers et de tourterelles, entre lesquelles se distingue la *columba portoricensis*, appelée à Cuba *columba morada*; pigeon ramier d'un délicieux corsage, avec les plus jolies couleurs, à reflets, sur un fond obscur.

Il y a des perruches, des oiseaux aquatiques, des oiseaux

de nuit et de proie, de toutes grandeurs. Parmi les oiseaux de proie, on voit souvent, à la Havane et dans ses environs, des vautours qui inspirent beaucoup de dégoût. Ils sont noirs, ont la tête pelée et rouge, et ressemblent de loin à des dindons (*vulturide vigor*). A l'approche des orages, ils s'abattent par bandes sur les faubourgs. On a remarqué que lorsque l'on en tuait un, ils disparaissaient pendant quelque temps de l'endroit. A Santiago de Cuba, on les surnomme *vautours teigneux*. Ils dorment sur les rochers, mais plus ordinairement s'envolent vers la campagne lorsque la nuit s'approche.

Le poisson de rivière est abondant; celui de mer est le même dans tout l'Archipel, et offre une nomenclature de près de cent espèces. Si on doit le juger par celui de la Havane et de plusieurs autres baies, il est loin, par le goût et par le choix, de valoir celui de la plupart des Antilles; ce que l'on attribue aux côtes généralement bourbeuses. Sur le littoral, il y a une telle quantité de crabes de terre, qu'ils embarrassent le passage à pied ou à cheval, et rendent la route dangereuse, à cause du grand nombre de leurs trous, qui, rapprochés les uns des autres, minent le terrain, quelquefois à près d'une demi-lieue dans l'intérieur. Leur chair a un goût agréable, quoique considérée comme malsaine. Dans certains endroits, les cochons les mangent. Les plus grands ont jusqu'à sept pouces de diamètre sans les pattes.

Crocodilus rhombifer. Le crocodile vit dans les golfes, les baies, les lacs, et à l'embouchure des rivières. On en connaît deux espèces. Sous le cou, ils ont des glandes d'où s'échappe une odeur de musc tellement forte, qu'elle empeste ou embaume l'air, selon le goût de chacun, à plus de cent pas aux alentours. Cette particularité n'existe que pour ceux qui vivent dans l'eau douce. Le crocodile, qui diffère du cayman par la forme, la couleur et surtout par la denture, bien qu'il soit généralement connu par les habitants sous le nom de cayman, ne peut pas être confondu avec ce dernier. Il a jusqu'à trois vares de long. Le plus fort ne résiste pas à l'attaque de l'homme, mais il se jette quelquefois sur les bestiaux.

Dutertre parle, relativement à Cuba, de trois espèces de serpents, dont aucune n'est venimeuse ni en grand nombre.

Typlops Cubæ, a une petite tête; sur son fond obscur ressortent des lignes noires. Sa longueur ne dépasse pas un mètre.

Tropidophus melanurus, boa. Ce serpent a la partie supérieure olive et rougeâtre, avec de grandes taches irrégulières noires et blanches, la queue noire, et le dessous du corps jaunâtre. D'ordinaire, il n'a pas plus de 685 millimètres de long.

Leonatus maculatus, appelé vulgairement à Cuba *jubo*, est de la même espèce, quoique généralement plus petit.

Dromicus angulifer, vulgairement connu à Cuba sous le nom de *maja*, a jusqu'à 8 ou 9 pouces de diamètre, et 3 mètres 75 c. de long.

Les deux espèces les plus connues sont celles que l'on appelle dans l'île *jubo* et *maja*. Le premier a environ 2 mètres de long. Poursuivi par l'homme, toute sa défense consiste à l'envelopper, et lui donner une espèce de coup de fouet avec la queue.

Le *maja* ou boa de la grande espèce est beaucoup plus fort et plus long. Il vit sur les toits et dans les maisons de campagne, se cache dans les bois et sur les arbres, reste inoffensif tant qu'il n'est pas attaqué, et se nourrit d'oiseaux, de volailles, d'agoutis; il est très-friand de petits poulets. On prétend qu'il tombe en léthargie du mois d'octobre au mois de février. Sa chair est grasse, et on l'emploie pulvérisée dans quelques maladies. On connaît aussi la petite couleuvre appelée, dans les colonies françaises, *couresse* (*dromicus cursor*); elle a le corps effilé et la tête taillée en amande. Elle est l'ennemie déclarée du serpent, et par conséquent très-aimée de l'homme, dans les endroits où les serpents sont vénéreux, comme à la Martinique, Sainte-Lucie et autres îles.

Il y a une infinité de lézards de toutes grandeurs, depuis l'anolis aux brillants reflets jusqu'au *cyclaro*, d'un demi-mètre de long, et dont la chair est très-délicate. Cette espèce est rare, et n'habite ordinairement que dans les terrains bas et déserts. On l'appelle à Cuba *iguana*.

Les tortues se divisent en tortues de mer, de terre, d'eau douce, et chaque classe se subdivise en plusieurs espèces; celle de mer se divise en deux principales : l'une est fort appréciée, à cause de la bonté de sa chair, l'abondance de ses œufs, et pèse jusqu'à cinq cents livres. La carette ou l'écaïlle a un goût dés-agréable, mais est d'un très-grand rapport par le précieux de ses plastrons. Les endroits où cette pêche se fait abondamment sont le vieux canal de Bahama, l'île de Pinos, les Cayes des douze lieues et autres parages.

Parmi les insectes, l'abeille est au premier rang comme utile. On la classe en deux espèces, l'euro péenne et la créole. On suppose que cette dernière diffère de l'autre; toutes deux ont la même origine : elles furent importées d'Espagne à la Floride, et de la Floride à Cuba.

Le Cocuyo (*elater nocticulus*), espèce de scarabée, d'une brillante lumière phosphorescente, doit être considéré au nombre des insectes utiles : une douzaine de cocuyos, enfermés dans une cage, donnent assez de lumière pour pouvoir lire. On les conserve vivants pendant trois mois, en ayant soin de les laver de temps à autre, et de leur donner à manger des morceaux de canne à sucre.

Les insectes nuisibles se montrent par milliers. Il y a d'abord ceux que l'on connaît en Europe, qui se sont multipliés à l'infini, en Amérique. Parmi les naturels de l'île, les plus incommodés sont : le ravet, très-sale et répugnant; les bêtes à mille pieds, dont la piqûre cause une vive inflammation; les fourmis de toute espèce qui envahissent les maisons par myriades, et contre lesquelles il n'existe aucun moyen de défense; la chique, puce imperceptible qui s'introduit dans les chairs; les moustiques, qui par nuages habitent les côtes, les marais, et se subdivisent en plusieurs classes. Une seule nuit leur suffit pour défigurer la victime qui leur est livrée sur un lit sans moustiquaire. La bête rouge, imperceptible, qui cause des plaies inflammatoires; le pou de bois, destructeur des charpentes; la mouche du cheval, espèce de taon qui dévore les bestiaux; l'araignée de bois, d'un

velours violet et d'un diamètre de deux à trois pouces; sa piqûre est inflammatoire. Le scorpion seul n'est pas aussi dangereux qu'en Europe. Un des insectes les plus préjudiciables aux intérêts de l'agriculture est une espèce de papillon appelé dans l'île *palomilla*; il fait beaucoup de tort à la canne à sucre.



APERÇU STATISTIQUE.

ADMINISTRATION.

L'administration se partage en six divisions, qui sont : l'ecclésiastique, le civil, le militaire, la marine, la justice, les finances. Chacune partage le territoire de différentes manières.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE.

Jusqu'en 1789, le seul évêché fut celui de Santiago de Cuba. A cette époque, on érigea la paroisse de la Havane en évêché, et en 1804 Santiago de Cuba fut déclaré archevêché.

L'archevêché de Cuba a une cathédrale, 26 paroisses, 13 succursales, 9 vicaires ecclésiastiques, dont un vicaire général. *Mayari, Baracoa, Bayamo, Jiguani, Manzanillo, Tunas, Holguin, Puerto-Principe*, sont la résidence d'un vicaire ecclésiastique.

L'évêché de la Havane a une cathédrale, 16 paroisses, 11 succursales et 9 vicaires ecclésiastiques, dont un vicaire général : *Matanzas, Macuriges, San-Juan-de-los-Remedios, Santa-Clara, Santo-Espiritu, Trinidad, Cienfueyos, Pinar-del-Rio*, sont la résidence d'un vicaire ecclésiastique.

DIVISION CIVILE.

Sous le règne de Philippe III, en 1609, l'île fut divisée, au

civil, en deux provinces : celle de l'occident ou de la Havane, et celle de l'orient ou de Santiago de Cuba. Elle se subdivise aujourd'hui en cinq gouvernements, dont celui de la Havane est le supérieur; dix-huit lieutenances de gouvernement, quatre municipalités et un district colonial. Chacune de ces subdivisions a sa juridiction à part. Les gouvernements sont : *la Havane, Matanzas, Trinidad, Jagua, Cuba*

Les lieutenances de gouvernement sont, à l'ouest, *Cardenas, Nueva-Filipina, Mariel, Guines, Bejucal, Guanabacoa*; au centre, *Santa-Clara, Sagua-la-Grande, Santo-Espiritu, San-Juan-de-los-Remedios, Puerto-Principe, Nuevitas*; à l'est, *Bayamo, Holguin, Baracoa, Manzanillo, Jiguani, Saltadero*.

Les quatre municipalités sont, à l'ouest, *Santiago-de-las-Vegas, Jaruco, Santa-Maria-del-Rosario, San-Antonio*. Le district colonial est, au centre, la colonie de Santo-Domingo.

DIVISION MILITAIRE.

La division militaire, telle qu'elle fut introduite par le capitaine-général don F. D. Vivès, compte trois départements : l'occidental, le central et l'oriental. Chacun de ces départements a un commandant-général, et, selon le système de défense adopté en 1827, doit avoir un commandant en second et un chef de détail; en temps ordinaire, la Havane seule a un second chef. Le détail est sous la direction du secrétaire et des aides-de-camp du gouverneur.

Chaque département se divise en plusieurs sections : onze pour l'occidental, cinq pour le centre et quatre pour l'oriental. Chaque section est aux ordres d'un chef qui est officier de place ou commandant d'armes, et comprend un certain nombre de cantons ruraux.

Chaque canton se divise en plusieurs quartiers, et est gouverné civilement par un chef (*capitan de partido*) qui remplit les fonctions de juge de paix, et a sous ses ordres des chefs de

ronde chargés de veiller à la police du quartier, et au besoin à leur défense.

Il est question de ne plus nommer de commandant d'armes pour les sections, vu que les lieutenants-gouverneurs, en leur qualité de chef civil et militaire, ont, dans leur gouvernement respectif, les mêmes attributions.

DIVISION MARITIME.

La division maritime, telle qu'elle fut établie par don A. Laborde, le 31 décembre 1828, comprend cinq provinces : *La Havane, Trinidad, San-Juan-de-los-Remedios, Nuevitas, Cuba.*

Chaque chef-lieu porte le nom de sa province, et le commandant y a sa résidence.

La Havane se divise en six districts :

La Havane, où réside le commandant général, un commandant en second et un aide-de-camp; *Matanzas, Cardenas, Batabanó, Pinar-del-Río, Mariel.* Dans chacun il y a un délégué de la marine, qui, dans les trois derniers, est en même temps capitaine du port.

Trinidad se divise en trois districts : *Trinidad*, chef-lieu; *Santa-Cruz* et *Fernandina-de-Jagua.*

San-Juan-de-los-Remedios se divise en deux districts : *Remedios*, chef-lieu, et *Sagua-la-Grande.*

Nuevitas se divise en trois districts : *Nuevitas*, chef-lieu; *Guanaja* et *Jibara.*

Cuba comprend aussi trois districts : *Santiago-de-Cuba*, chef-lieu; *Manzanillo* et *Baracoa.*

Quelques-uns de ces districts se subdivisent encore en subdélégations, et quelques subdélégations, en mairies maritimes, dans les plus petits ports de cabotage; les premières sont sous les ordres de subdélégués de la marine, les secondes sous ceux d'alcades maritimes.

DIVISION JUDICIAIRE.

La division judiciaire comprend deux cours royales d'appel, l'une transférée de *Santo-Domingo* à *Puerto-Principe*, en 1800, et qui étend sa juridiction sur les départements central et oriental; l'autre, installée à la Havane en 1839, étend la sienne sur le département occidental. Le capitaine général est premier président des deux; chacun a un président (*regente*), six conseillers et un ou deux procureurs généraux. Les tribunaux de première instance sont en nombre égal aux corporations, et certaines corporations en ont plusieurs.

Les tribunaux civils sont composés de gouverneurs et de lieutenants-gouverneurs civils et militaires, qui remplissent les fonctions de corrégidors, ou sont à la fois juges et préfets.

La Havane, Santiago-de-Cuba, Matanzas, Trinidad, Cienfuegos, ont un certain nombre d'alcades majors, reçus avocats, qui remplissent les fonctions de juges de première instance; il est question d'en nommer pour toutes les juridictions. Viennent ensuite les tribunaux d'alcades ordinaires, ou juges sans titres dans la jurisprudence, et dont les places, avant 1845, étaient pour la plupart héréditaires; puis ceux de la *Santa Hermandad*, dans toutes les cités, villes, avec municipalités, où il n'y a pas de lieutenants-gouverneurs ni d'alcades majors. Les tribunaux correctionnels pour le vagabondage sont du ressort des gouverneurs et lieutenants-gouverneurs, celui de l'administration des postes a pour juge délégué le capitaine-général, avec faculté d'appel de ses jugements à la Cour royale.

Le tribunal ou la commission mixte d'Anglais et d'Espagnols décide sur les cas relatifs à la traite; les tribunaux des biens des défunts, des rentes ecclésiastiques, de la Sainte-Croisade (1), ceux du commerce à la Havane, Matanzas, Cuba, avec droit d'appel aux cours royales, le tribunal des employés de la maison royale

(1) Pour les indulgences.

(Real Bureo), enfin le tribunal de la milice, qui est civil et militaire, et n'est ni l'un ni l'autre. Les tribunaux militaires sont celui du capitaine-général, d'une commission militaire appelée à juger les vols et meurtres commis sur les grands chemins, les cas de rébellion et d'émeute. Chacun des gouvernements a un tribunal et une commission semblables. L'artillerie et le génie ont le privilège d'une juridiction à part, chacun dans son corps.

Les tribunaux de la marine sont : celui du commandant général avec son auditeur, ceux du commandant ou préfet maritime de chaque province, et celui de révision supérieure.

Les tribunaux de l'intendance ou des finances sont composés, dans chaque province, de l'intendant, de l'assesseur et du fiscal assisté d'un greffier. On peut appeler de leur jugement à une commission qui porte le nom de Junte supérieure du contentieux.

Les tribunaux ecclésiastiques se composent, dans les diocèses des vice-royautés ou des gouvernements militaires des deux provinces, des dignitaires de l'archevêché et de l'évêché; ils comprennent la partie disciplinaire, et sont, en cas d'appel, respectivement supérieurs l'un à l'autre.

DIVISION FINANCIÈRE OU DE L'INTENDANCE.

L'administration financière divise l'île en trois provinces, chacune avec une intendance, qui sont : *la Havane, Puerto-Principe, Cuba.*

L'intendant de la Havane est intendant de l'armée et surintendant général des finances. La première intendance, celle de la province de la Havane, est en même temps la surintendance de l'île; elle comprend la juridiction du département occidental, se divise en deux administrations principales, la Havane et Matanzas, plus vingt-deux administrations subalternes, savoir :

De 1^{re} classe : Cardenas, Mariel, Puente-Nuevo, Pinar-del-Rio, Santiago-de-las-Vegas, Guanabacoa, Guines, San-Cristobal,

Jaruco, Madruga, San-Antonio-Abad, Guanajay ; de 2^e classe, Regla, Alacranes, Puerta-de-la-Guira, Santa-Maria-del-Rosario, Bejugal, Puentes-Grandes, Calvario et Managna ; de 3^e et de 4^e classe, San-Juan-de-las-Lajas, Batabanó, Bahia-Honda.

Il y a en outre cinq subdélégations qui dépendent de Matanzas ; Cardenas, Mariel, Pinar-del-Rio, Bejugal, et une séparée pour l'île de Pinos.

La seconde intendance, la province de *Puerto-Principe*, comprend la juridiction du département central. Elle se divise en une administration principale, *Puerto-Principe*, et neuf subalternes, avec leurs subdélégations, savoir : *Nuevitas, Santa-Cruz, Trinidad, Cienfuegos, Santo-Espiritu, Santa-Clara, San-Juan-de-los-Remedios, Sagua-la-Grande*.

La troisième intendance, la province de *Cuba*, comprend les juridictions du département oriental, et se divise en une administration principale, *Santiago de Cuba*, et six administrations subalternes, avec leurs subdélégations, savoir : *Holguin, Jibara, Bayamo, Guantanamo, Manzanillo, Baracoa*.

Ces administrations, outre les subdélégations de la plupart, ont encore des délégués subalternes, des trésoriers, des receveurs, des douaniers, répandus sur l'étendue de leur juridiction, selon que la position ou l'importance des lieux l'exige, lorsqu'il y a un port, une garnison, ou un hôpital.

Les diverses branches qui se rattachent à cette administration, le nombre de bureaux, leur destination à la Havane seulement, donnent à connaître son étendue ; ce sont : la secrétairerie de l'intendance et surintendance générale ;

La comptabilité générale de l'armée et des finances, dont le chef est aussi commissaire des guerres de la place ;

La trésorerie générale de l'armée, des finances et de la marine ;

La chambre des comptes, créée à la Havane en 1673 pour régler les comptes des îles du Vent, et réorganisée par ordonnance du 4 novembre 1834, sur le même pied que celle de la Péninsule, pour avoir connaissance de toutes les sommes qui, sous n'importe quel titre, entrent dans les caisses de l'État ;

L'administration générale des rentes maritimes , qui comprend aussi le revenu des impôts fonciers et autres droits, tels que papier timbré , droit sur la consommation , patentes, etc. ; elle comprend encore l'administration des biens des moines, le recouvrement des anciennes dettes, la surveillance sur les administrations subalternes de la province, et sur les rentrées de différentes origines ;

L'administration de la loterie, la trésorerie, la *coleccion* ou perception principale, dont dépendent un grand nombre de bureaux de recette répandus dans l'île ,

Les archives , créées en 1840 pour conserver les documents et tous les papiers qui concernent les provinces ;

La commission des fortifications, créée en 1842 ;

La comptabilité des biens municipaux et d'arbitres, seul bureau général de l'île ;

La comptabilité des biens vacants, mise sous la dépendance des finances en 1845 ;

L'hôpital militaire, sous la surveillance d'un inspecteur ;

Le Mont-de-Piété, établi en 1845 par l'intendant général , M. le comte de Villanueva ; la caisse des décomptes , dans le même établissement ;

L'aqueduc de Ferdinand VII et le canal Royal (*zanca Real*), sous la surveillance d'un directeur ;

Le corps de douaniers , créé en 1839 et réorganisé en 1845, aux ordres d'un colonel, avec le titre de commandant de la douane ;

Le bureau des finances ;

Les différents bureaux de douane de la ville.

CLIMAT.

Le climat de Cuba, généralement peu favorable à l'homme, l'est beaucoup à la végétation. La moitié de l'île est sous l'influence des limites septentrionales de la zone torride. Le vois-

nage du continent amène des changements fréquents de température, et lorsque les vents nord-nord-ouest soufflent avec violence, il arrive de ressentir quelques froids même à Santiago de Cuba, la partie la plus australe; mais c'est plus sensible sur la côte septentrionale, particulièrement sur les terrains élevés de l'intérieur, où les soirées et les matinées sont quelquefois assez fraîches pour faire supporter le feu avec plaisir.

L'année se divise en deux saisons, la pluie et la sécheresse. Aux colonies françaises, on les appelle *hivernage* et *saison des fraîcheurs*. Les mois les plus chauds de la première sont juillet et août. Le thermomètre centigrade monte alors à 28°,9, et même 29°,5, comme sous l'équateur. Les mois les plus frais de la seconde sont décembre et janvier; le thermomètre descend à la température moyenne de 17°. Sous l'équateur, à pareille époque, elle est de 23°. En avril 1804, en trois heures de temps, le thermomètre, à l'ombre, baissa de 32°,2 à 23°,4.

En 1801, sur une élévation de 350 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans les environs de la Havane, après quelques semaines de vent du nord qui apporta l'air frais du Canada, l'eau gela de quelques lignes d'épaisseur. On fit la même observation en 1812.

Les années où il grêle sont très-rares; on se rappelle cependant le commencement de 1825 et le milieu de l'année 1828: la grêle tomba après de grands vents du sud-sud-ouest.

Les plus grandes sécheresses ont eu lieu en 1821, 1825, 1826, et la dernière en 1844.

On a observé que les ouragans se renouvelaient tous les deux ans, avec plus ou moins de fureur, du mois de septembre au mois d'octobre; ceux de 1844 et de 1846 ont été les plus forts (1) d'après les remarques faites par don Ramon de la Sagra.

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, pag. 96 et 97, tome 1^{er}.

« Les ouragans sont beaucoup plus rares dans l'île de Cuba qu'à Saint-Domingue, à la Jamaïque et dans les petites Antilles, situées à l'est et au sud-est du Cabo-Cruz; car il ne faut pas confondre les coups de vent du nord très-

La pression moyenne annuelle de l'atmosphère à la Havane est de 759,20 millimètres ; la plus élevée a été de 770,42 millimètres, et la moindre de 747,85 millimètres.

La température moyenne annuelle de la Havane est de 25°,05 du thermomètre centigrade : la plus haute observée fut de 32°,03 et la moindre 10°.

La température moyenne annuelle à Santiago de Cuba est de 27° (1), celle du mois le plus chaud de 29°,4, et celle du plus froid de 23°,2. On a observé, cependant, pour le mois le plus chaud, que le thermomètre est monté jusqu'à 34°.

La température moyenne annuelle de quelques points de l'intérieur de l'île, au sud de la Havane, est de 23°,06, observée pendant l'espace de cinq ans ; celle du mois le plus chaud, de 28°,68, et celle du mois le plus froid, de 16°,82. Le point le plus bas où soit arrivé le mercure dans l'intérieur, sur un endroit peu élevé au-dessus de la mer, a été la gelée.

Dans les cavernes calcaires et dans les sources d'eau de rivières, on a trouvé 22 et 23° ; dans un puits de 100 pieds

» violents (*los nortes*) avec les uracanes, qui sont le plus souvent du sud-sud-
» est et sud-sud-ouest. A l'époque où je visitai l'île de Cuba, il n'y avait pas
» eu, depuis le mois d'août 1794, d'ouragan proprement dit ; car celui du 2 no-
» vembre 1796 était assez faible. La saison de ces mouvements subits et ef-
» frayants de l'atmosphère, pendant lesquels le vent souffle de tous les points de
» la boussole et qui sont accompagnés souvent d'éclairs et de grêle, est, à Cuba,
» la fin du mois d'août, le mois de septembre et surtout le mois d'octobre ; à
» Saint-Domingue et dans les îles Caraïbes, ce sont les mois de juillet, d'août,
» de septembre et la mi-octobre, qui sont redoutés par les navigateurs. La plus
» grande fréquence des ouragans est au mois d'août, de sorte que le phéno-
» mène se montre plus tard à mesure qu'on avance vers l'ouest. En mars, il y
» a aussi quelquefois à la Havane des coups de vent très-impétueux du sud-est.
» On ne croit plus dans les Antilles à la périodicité régulière des ouragans. »

M. de Humboldt trouverait cependant cette croyance réveillée chez les cultivateurs comme chez les navigateurs dans l'île de Cuba, surtout depuis les dégâts effroyables que causèrent les ouragans de 1844 et de 1846, arrivés tous les deux dans les premiers jours du mois d'octobre. Nous apprenons que le 20 septembre 1849, il y en a eu un sur les côtes de l'île dont les effets se sont fait sentir principalement sur mer.

(1) Centigrade.

de profondeur, 24°,4; dans un autre, voisin de la Havane, 25°,7; et dans plusieurs de l'intérieur, 24°.

La moyenne de l'humidité de l'atmosphère, selon l'hygromètre de Cabello, est de 85°,15; la plus grande que l'on observa s'éleva à 100°, la moindre à 66°.

La totalité des jours de pluie dans l'année à la Havane donne une moyenne de 102 jours, et les extrêmes de diverses années sont 135 pour celle où il a plu davantage, 75 pour celle où il a plu le moins. Le maximum de pluie, par mois, est de 22 jours, et le minimum de 2. La quantité d'eau tombée, année moyenne, est de 44 pouces 4 lig. ou 1,029 millimètres. L'année où il a plu davantage a donné 50 pouces 6 lignes, et celle où il a plu le moins 32 pouces 7 lignes. La plus grande quantité d'eau tombée dans un mois ne dépasse pas 11 pouces, et la moindre 2 lignes. Le terme moyen pour les mois où il est tombé le plus d'eau est de 6 pouces 4 lig., et pour ceux où il en est tombé le moins de 1 pouce 4 lig.

Dans l'intérieur de l'île, en une seule année, il est tombé 133 pouces d'eau, dont 57 dans le mois où il a plu davantage. Le nombre de jours d'orage, année moyenne, à la Havane, est de 18, de 32 l'année où il y en a eu le plus, et de 7, celle où il y en a eu le moins. Le mois où il a le plus tonné, on a compté treize orages, et, dans d'autres mois, on n'en n'a pas entendu un seul.

Durant toute l'année, on peut calculer, pour terme moyen, 285 jours clairs ou alternativement nuagés, et seulement 80 couverts. L'année où il y a eu le plus de jours couverts en a eu 107; celle où il y en a eu le moins, 47; mais les cas de vingt-quatre heures de ciel entièrement couvert sont excessivement rares.

POPULATION.

L'histoire de l'île est étroitement liée à celle de sa population. Il faut remonter à la première pour connaître le développement de l'autre. En moins de trente ans, la conquête la dépeupla

de ses premiers habitants, qui montaient à environ 300,000 Indiens, et leur substitua les races européennes et africaines. En 1511, vinrent avec *Velazquez* les trois cents premiers Européens, et, en 1524, eut lieu l'introduction des trois cents premiers nègres. C'est là le noyau des maîtres et des esclaves, les habitants actuels. La population blanche reçut, dans le commencement, de grands renforts, que les découvertes répartirent dans les autres contrées de l'Amérique ; la race noire s'introduisit lentement, car il fallait la sanction de la couronne pour chaque transport. En 1580, on comptait de 14 à 16,000 âmes, dont 10,000 à la Havane et ses environs. Dès le principe, la colonisation se porta de préférence vers la partie occidentale, sans doute à cause de son climat plus tempéré et de son terrain moins accidenté ; le temps ne fit qu'accroître cette proportion à l'avantage de la Havane. De 1586 à 1640, la couronne passa plusieurs contrats avec des maisons portugaises pour introduire des nègres. Le Portugal s'étant déclaré indépendant de l'Espagne, on transféra les mêmes facultés à des maisons de Séville, à des négociants étrangers, et, en 1740, à la compagnie de la Havane. En 1602, il n'y avait encore que 20,000 âmes, dont 13,000 dans la province occidentale. En 1655, l'Espagne ayant perdu la Jamaïque, 8,000 colons émigrés vinrent se réfugier, les deux années suivantes, à Cuba ; en 1657, on comptait 30,000 âmes. On peut dire que la population ne subit aucune grande variation jusqu'à la moitié du XVII^e siècle. Depuis 1657, les données manquent pour suivre la progression ; elle dut être, cependant, assez considérable, puisqu'elle donna lieu à la fondation de Matanzas en 1693, et qu'en 1700 il y avait douze villes et bourgs. A cette époque, on construisit une infinité de chapelles dans les campagnes ; la population disséminée sur l'étendue de l'île, qui représentait alors un désert couvert de forêts, où l'on voyait à peine une cabane toutes les vingt lieues, commença à se grouper par village ; en 1762, elle devait s'élever au moins à 150,000 âmes. L'Angleterre s'étant vue obligée d'armer une expédition de 28,000 hommes pour s'emparer de la Havane

les Anglais évacuèrent la place en 1763 et occupèrent les Florides, qui leur furent cédées par le traité de paix signé à Paris le 10 février 1763. Les colons de cette partie du continent vinrent, en majeure partie, se fixer à Cuba. Cet accroissement d'habitants, les troupes envoyées de la Péninsule pour garnir les nouvelles forteresses, l'activité qui commençait à régner, élevèrent la population, selon le premier recensement officiel fait sous le gouvernement du marquis de la Torre en 1774, à 172,620 âmes.

En 1780, la guerre ayant recommencé entre l'Espagne et l'Angleterre, on envoya à Cuba 12,000 hommes de troupe. En 1789 et 1791, le gouvernement permit la libre introduction d'esclaves à ses nationaux et aux étrangers; ensuite l'émigration d'Espagnols, d'étrangers, particulièrement des colons de Saint-Domingue après la première révolte des nègres et l'incendie du Cap Français en 1791, celle des îles Canaries qui fut toujours en augmentant et l'introduction calculée au plus bas de 41,000 nègres, élevèrent le second recensement que fit faire, en 1792, le gouverneur don Luys de Las Casas, à 272,230, soit à 100,000 âmes de plus qu'en 1774. En 1795, l'Espagne céda la partie espagnole de Saint-Domingue à la France par le traité de Bâle. L'anarchie qui régnait alors dans la partie française de cette île et l'invasion des Anglais furent cause que la mise en possession n'eut lieu qu'en 1800. L'émigration des colons espagnols et français qui fuyaient l'empire des nègres devint très-considérable, surtout en 1803, lors de l'expulsion définitive des Français. L'émigration venue à la suite de la cession de la Nouvelle-Orléans en 1803, la continuelle arrivée d'Européens qui s'échappaient de la guerre générale, soutenue contre toutes les puissances par Napoléon, la guerre de l'indépendance de la Péninsule en 1808, l'insurrection du continent hispano-américain contre la métropole, et enfin l'entrée de 155,981 nègres à la Havane seulement, expliquent l'accroissement extraordinaire remarqué dans le recensement de 1817, qui s'éleva à 553,028 âmes. Dans l'espace de 25 ans, la popula-

tion avait plus que doublée. Depuis 1817, l'émigration causée par la perte des colonies espagnoles du continent en 1821, et par la cession aux Etats-Unis des Florides, dont l'Espagne était rentrée en possession en 1803, les Espagnols, les étrangers et le grand nombre d'habitants des îles Canaries qui vinrent s'établir à Cuba, les forces militaires envoyées par la métropole, enfin l'importation à la Havane seulement de 84,740 Africains, et, selon un autre calcul, de 8,474 importés dans les autres parties de l'île jusqu'en 1820 (à cette époque, le trafic des côtes d'Afrique devient contrebande et ne figure plus sur les registres de la douane; il permet seulement de faire un calcul approximatif, de 1821 à 1826, de 8,000 nègres introduits par an, soit 48,000. En réunissant à cette somme les précédentes, on aurait introduit 141,214 nègres de 1817 à 1827) (1); ces diverses circonstances

(1) Une représentation que les corporations de la Havane adressèrent aux cortès en 1811 fixe les importations de nègres depuis le commencement du xv ^e siècle jusqu'en 1763, à	60,000
M. Saco, créole de l'île de Cuba, dans une brochure imprimée à Madrid en 1847, estime au plus bas l'introduction de 1763 à 1774 à.	11,000
Somme.	<u>71,000</u>
Le recensement de 1774 en compte seulement	<u>44,333</u>
Diminution.	<u>26,667</u>
D'après les mêmes données, le nombre de nègres introduits de 1774 et 1772 fut de.	41,000
Additionnés au nombre 44,333 du recensement de 1774, le total est de	85,333
Le recensement de 1792 en compte	<u>84,590</u>
Diminution.	<u>743</u>
De 1792 à 1817, il en est entré seulement à la Havane et dans les environs, sans compter ceux entrés par les autres ports	155,981
Cette somme jointe à 84,590 du recensement de 1792 donne	240,571
Le recensement de 1817 ne compte d'esclaves que.	199,145
Diminution.	<u>41,426</u>
De 1817 à 1825 inclusivement, l'introduction calculée à un terme inférieur s'éleva à.	141,214
Cette somme jointe à 199,145 du recensement de 1817 donne.	340,359
Le nombre d'esclaves du recensement de 1827 s'éleva seulement à	<u>286,942</u>
Diminution.	<u>53,417</u>
Ces données furent établies par M. Saco pour prouver que l'augmentation de	

élevèrent le recensement fait en 1827 à 704,487 habitants. L'expulsion des Espagnols du Mexique en 1829, l'émigration des Français de ce pays au moment de la guerre du Mexique avec la France, l'augmentation des troupes envoyées de la Péninsule, le grand nombre d'Espagnols qui quittèrent leur patrie, à cause de la guerre civile, de 1833 à 1839, plus de 430 bâtiments négriers parvenus à mettre sains et saufs leurs chargements sur les côtes de la Havane, sans compter ceux qui débarquèrent sur d'autres points, contribuèrent à donner un accroissement notable qu'il est impossible, cependant, de déterminer sur le recensement fait par les ordres du gouverneur de l'île en 1840, et terminé en 1841 ; car, sans qu'il soit possible d'en expliquer les motifs, on s'appliqua, comme cela m'a été confirmé sur les lieux par des personnes chargées de la classification des rôles, à les grossir par le moyen fort simple de mettre les morts au nombre des vivants, ce qui saute aux yeux par les différentes nuances d'encre. Nous reproduisons ce recensement, comme document historique d'inexactitude. On supposa en 1841, à l'île de Cuba, 1,007,624 habitants. En 1845 et 1846, les ouvrages qui traitèrent de Cuba, considérant la prospérité toujours croissante du pays, l'augmentation évidente de ses habitants par l'arrivée continuelle d'Européens, d'émigrés des îles Canaries et l'introduction clandestine des nègres, calculant une progression

la population esclave ne provient pas de la reproduction naturelle, mais du commerce des côtes d'Afrique. Les registres de la douane ayant cessé de contenir des preuves authentiques depuis 1820, on peut seulement s'en tenir à ce qui est de notoriété publique, c'est-à-dire qu'en dehors des bâtiments négriers qui touchèrent sur différents points de l'île de 1828 à 1840, 430 bâtiments négriers abordèrent sur les côtes des environs de la Havane, et que de 1840 à 1846 un nombre égal a réussi à introduire ces chargements.

L'historien La Sagra, qui met généralement la plus grande réserve dans ses calculs, va plus loin. Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver exagérée, dit-il, la supposition qu'il entra annuellement 30,000 nègres par an. Depuis 1818 jusqu'à cette date (il écrivait en 1842), il y aurait donc eu une introduction de 900,000 esclaves qui, jointe à celle que l'on calcule pour les trois siècles antérieurs, ferait un million d'individus, transportés de l'Afrique à l'île de Cuba depuis sa découverte jusqu'à nos jours,

probable sur le recensement de 1841, estimèrent la population à 1,100,000 âmes. Mais quel ne fut pas l'étonnement lorsque, à la fin de 1846, le dernier recensement terminé, l'île se trouva avoir seulement 898,752 habitants, c'est-à-dire 108,872 moins qu'en 1841, et 201,248 moins que l'on s'attendait, en ajoutant 40,000 âmes entre la garnison, les équipages de l'Etat et la population mobile. Au 1^{er} janvier 1847, l'île de Cuba avait 938,752 habitants de population fixe et éventuelle.

MOUVEMENT DE LA POPULATION DE 1842 A 1846.

Baptêmes, mariages et enterrements dans les deux diocèses de la Havane et de Cuba.

BAPTÊMES.

ÉVÊCHÉ de la Havane.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.	ARCHEVÊCHÉ de S ^t -Iago de Cuba.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.
	Enfants légitimes.	57,543	14,531		120,482	Enfants légitimes.	13,982
Id. illégitim.	10,410	37,698	Id. illégitim.	6,012		16,505	
Total général des Baptêmes.....					161,349		

MARIAGES.

ÉVÊCHÉ de la Havane.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.	ARCHEVÊCHÉ de S ^t -Iago de Cuba.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.
		40,226	2,946		43,172		2,461
Total général des Mariages.....					16,363		

ENTERREMENTS.

ÉVÊCHÉ de la Havane.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.	ARCHEVÊCHÉ de S ^t -Iago de Cuba.	BLANCS.	COULEUR.	TOTAL.
	Enfants.....	48,193	16,315		90,898	Enfants.....	3,205
Adultes.....	25,517	30,873	Adultes.....	4,541		6,042	
Total général des Enterrements.....					109,218		

D'après ces données, il y aurait eu, de 1842 à 1846, chez les blancs, 70,625 naissances d'enfants légitimes, 16,422 d'illégitimes et 12,392 mariages.

Soit :

Enfants légitimes.	Enfants illégitimes.	Total des naissances.
5,7	1,3	7

pour 1 mariage.

Et dans le même espace de temps, il y aurait eu chez la couleur libre et esclave 20,099 naissances d'enfants légitimes, 54,203 d'illégitimes et 3,973 mariages.

Soit :

Enfants légitimes.	Enfants illégitimes.	Total des naissances.
5,05	13,65	18,7

pour 1 mariage.

Dans le même espace de temps, il y aurait eu 87,047 naissances chez les blancs et 51,456 morts.

Soit : 1,7 naissance pour chaque mort, ou la mortalité aurait été à 59 0/0 de la naissance.

Dans le même espace de temps il y aurait eu, chez la couleur libre et esclave, 74,302 naissances et 57,762 morts.

Soit : 1,3 naissance pour chaque mort, ou la mortalité aurait été à 77 0/0 de la naissance.

En comparant la naissance et la mortalité chez ces deux classes de la population, il y aurait eu, de 1842 à 1846, 1,17 naissance chez les blancs pour 1 chez la couleur, ou, ce qui est la même chose, il serait né 100 blancs pour 85 individus de couleur.

Dans le même espace de temps il y aurait eu 1,12 mort chez la couleur pour 1 mort chez les blancs, ou, ce qui est la même chose, il serait mort 100 individus de couleur pour 89 blancs.

RAPPORT GÉNÉRAL.

Les naissances sont aux mariages dans la proportion de 9,85 pour 1 mariage.

Les naissances sont aux morts dans la proportion de. . . 1,47 pour 1 mort.

Les mariages sont aux naissances dans la proportion de 0,10 pour 1 naissance.
 Les mariages sont aux morts dans la proportion de... 0,14 pour 1 mort.
 Les morts sont aux naissances dans la proportion de... 0,67 pour 1 naissance.
 Les morts sont aux mariages dans la proportion de... 6,67 pour 1 mariage.

En prenant la moyenne pour un an, ensuite pour un jour du nombre de naissances, de mariages, de morts chez les blancs, la couleur et la population en général, de 1842 à 1846, on trouverait :

BLANCS.

	NAISSANCES d'enfants légitimes.	NAISSANCES d'enfants illégitimes.	NAISSANCES en général.	MARIAGES.	MORTS.
Par an.....	14,125	3,284.4	17,409.4	2,478	10,291.2
Par jour....	38.69	9	47.69	6.78	28.20

COULEUR LIBRE ET ESCLAVES.

	NAISSANCES d'enfants légitimes.	NAISSANCES d'enfants illégitimes.	NAISSANCES en général.	MARIAGES.	MORTS.
Par an.....	4,019.8	10,840.6	14,860.4	794.6	11,552.4
Par jour....	11.01	29.67	40.68	2.17	31.65

PÔPULATION GÉNÉRALE.

	NAISSANCES d'enfants légitimes.	NAISSANCES d'enfants illégitimes.	NAISSANCES en général.	MARIAGES.	MORTS.
Par an.....	18,144.8	14,125	32,269.8	3,272.6	21,843.6
Par jour....	49.7	38.67	88.37	8.95	59.85

Totalité des mariages pour chaque classe dans les trois départements, et sa proportion vis-à-vis de la population.

BLANCS.

	Blancs.	Mariages.	Proportions.	
Département occidental.	244,109	et 26,910	ou soit : 9,05 pour un mariage.	
Id. central....	114,954	12,921	8,90	id.
Id. oriental...	66,704	5,824	11,45	id.

LIBRES DE COULEUR.

	Libres de couleur.	Mariages.	Proportions.	
Département occidental.	61,694	et 2,818	ou soit : 21,90 p ^r un mariage.	
Id. central....	34,115	2,695	12,65	id.
Id. oriental...	53,417	2,973	17,95	id.

ESCLAVES.

	Esclaves.	Mariages.	Proportions.	
Département occidental.	227,813	et 13,430	ou soit : 16,95 p ^r un mariage.	
Id. central....	46,985	934	50,30	id.
Id. oriental...	48,961	1,595	30,70	id.

RÉSUMÉ.

Il y a 425,767 blancs et	45,655 mariages,	soit : 9,30 blancs,	} Pour un mariage.
Id. 149,226 libres de couleur et	8,486	id. 17,50 libres,	
Id. 323,759 esclaves et	15,959	id. 20,30 esclac.	

La population entière est de 898,752 habitants; le total des mariages est de 70,100.

La proportion est de 12,80 habitants pour 1 mariage.

Comme il existe un défaut d'équilibre considérable entre les sexes esclaves, tandis qu'il est peu sensible chez les blancs et les libres de couleur, il est nécessaire d'apprécier cette différence.

On compte 122,748 femmes esclaves, tandis qu'il y a 206,902 hommes, c'est-à-dire que les femmes sont aux hommes comme 1 est à 1,70. Si le premier nombre était égal au second, comme cela devrait être dans l'ordre de la nature, l'on obtien-

drait, en gardant la même proportion, au lieu de 15,959 mariages, 26,896-8, ce qui donnerait un mariage pour 15,3 esclaves au lieu de un pour vingt esclaves.

En 1846 il y eut 3,920 mariages, soit un pour 229 habitants et en prenant les classes séparément, chez les 425,767 blancs, il y en eut 3,203, soit un pour 133 blancs; chez les 472,985 libres et esclaves 717, soit un pour 659 libres et esclaves.

Mouvement de la population, en 1827.

BLANCS.			LIBRES DE COULEUR.			ESCLAVES.		
Baptêmes	Mariages.	Enterrements.	Baptêmes	Mariages.	Enterrements.	Baptêmes	Mariages.	Enterrements.
12,928	1,868	6,632	4,826	385	2,952	12,729	1 381	7,081

La génération et la moralité auraient été, dans cette année, plus favorisées chez toutes les classes et particulièrement chez les esclaves. Pour 286,942 esclaves il y a eu 1,381 mariages, tandis qu'en 1846, pour 149,226 libres et 323,759 esclaves, soit 472,985 individus, il y a eu seulement 717 mariages, ou trois fois moins. En 1827, il s'est contracté, sur le total de la population, un mariage pour 194 individus, et en prenant les classes séparément, il s'en est contracté 1 pour 166 blancs, 1 pour 236 mulâtres libres, 1 pour 347 nègres libres et 1 pour 207 nègres esclaves.

Cette proportion pour les blancs, les libres et les esclaves, s'est établie dans les trois départements dans l'ordre suivant :

ANNÉE 1827.	Blancs.	Libres de couleur.	Esclaves.	
Département occidental..	143	319	161	pour un mariage.
Id. central....	215	351	66	id.
Id. oriental....	182	214	949	id.

La statistique de 1846 présente le nombre de mariages qui s'est célébré de 1842 à 1846 dans les diocèses de la Havane et de Cuba, sans autre division territoriale, et sans autre division chez les habitants que les blancs et la couleur en général, li-

bres ou esclaves ; cependant, lorsqu'elle en récapitule la totalité, elle la répartit par juridiction et par chaque classe des différentes couleurs dont se compose la population, pour ramener ces résultats au même terme de comparaison que le mouvement de 1827. Nous nous baserons sur la vie moyenne de chacune de ces classes, qui, prise au plus bas, est de 20 ans pour les esclaves, de 27 pour les libres, de 29 pour les blancs.

Il se serait donc contracté, année moyenne, 1 mariage pour 324 habitants de la population en général, et les castes prises séparément, 1 pour 269 blancs, 1 pour 470 libres de couleur, et 1 pour 406 esclaves ; cette proportion, dans les départements, aurait été, année moyenne, de :

	BLANCS.	LIBRES DE COULEUR.	ESCLAVES.	
Département occidental.	262	591	339	Pour un mariage.
Id. central....	258	341	1006	
Id. oriental ...	332	484	614	

Le changement qui s'est opéré dans l'espace de vingt ans est très-remarquable. Dans le département central, en 1827, il s'est contracté le plus petit nombre de mariages chez les blancs et le plus grand nombre chez les esclaves. D'après l'année moyenne de la statistique de 1846 (1), il s'en est contracté moins encore chez les blancs, mais davantage que dans les départe-

(1) L'année 1846 offre d'autres résultats que ceux de l'année moyenne ; elle a pour 1 mariage, 229 habitants en général, 133 blancs, 659 individus de couleur. L'année moyenne, au contraire, a 324 habitants en général, 269 blancs, 470 libres et 406 esclaves. Ces contradictions, qui ressortent d'une année prise isolément, ne prouvent rien contre la justesse de l'estimation ; ou la moyenne de la vie, ce qui est très-probable, est à Cuba moindre que celle calculée par les auteurs de statistique, ou l'estimation est juste. Il est encore à remarquer que nous nous sommes servi de chiffres inférieurs, car le terme moyen de la vie, tel que nous l'avons trouvé dans l'ouvrage de don Ramon de la Sagra, est chez les blancs de 30 ans pour les femmes, de 29 pour les hommes. Chez les gens de couleur libres et esclaves, de 27 ans pour les femmes et de 25 pour les hommes. Mais nous savions positivement que la classe esclave n'offrait pas une aussi avantageuse proportion, et que les habitants estimaient généralement la vie moyenne des nègres seulement à 20 ans.

ments occidental et oriental ; et au lieu de 66 esclaves dans l'année, par mariage, il y en eut 1006 ; par conséquent les esclaves se sont mariés quinze fois moins qu'en 1827, et le département oriental, qui, dans cette année, avait 949 esclaves pour 1 mariage, est le seul qui, dans cette classe, ait amélioré ses relations légitimes, tandis que dans les trois départements, toutes les classes ont diminué les leurs. Les richesses et la prospérité, en augmentant, ont influé en sens inverse sur la moralité. En Belgique on compte 144 habitants pour 1 mariage, en France 131, en Angleterre 120, en Prusse 102. L'augmentation de la population, selon l'ordre de la nature, laisse autant à désirer que celle de l'ordre social, et bien que nous soyons autorisé à citer les avantageuses proportions des statistiques de 1827 et 1846, l'augmentation de la population, même chez les blancs, est douteuse et tout-à-fait négative chez les esclaves. M. Sadler, dans son ouvrage de *la Population*, a démontré que là où il y a le plus de mariages, la fécondité est moindre chez les femmes, et la mortalité plus grande chez la population ; et qu'en France, dans les départements où il y a 110 et 120 habitants par mariage, ils ont 3,79 enfants pour chaque, et un mort pour 35 et 37 habitants, tandis que ceux où il y a 160 et 170 habitants et plus par mariage, ont 4,48 et 4,84 enfants légitimes pour chaque, et 1 mort pour 43 et 46 habitants. Suivant ces proportions, l'île de Cuba devrait avoir, tant chez les blancs que chez les noirs, les femmes les plus fécondes et les morts les plus rares ; cependant, tout le contraire existe. L'esclavage, assure-t-on, est le plus grand obstacle à la fécondité des femmes africaines, et l'on a remarqué à la Martinique que 100 femmes aptes à la maternité donnaient annuellement 96 enfants si elles étaient libres, et que le même nombre en donnait seulement 92 si elles étaient esclaves ; qu'à la Guadeloupe les premières donnaient 92 enfants et les secondes 88, et ainsi de suite dans plusieurs de nos colonies. Mais, pour contrebalancer cette perte, il a été aussi remarqué qu'à la Martinique il y avait 1 mort pour 25 blancs et 1 mort pour 32 esclaves ; et qu'à

la Guadeloupe il y avait 1 mort pour 37 blancs et 1 mort pour 44 esclaves. A Cuba, les deux proportions de la naissance et de la mortalité paraissent désavantageuses à la couleur libre et à la couleur esclave, car nous avons vu, d'après la statistique de 1846, qu'il serait né 100 blancs contre 85 individus de couleur, et qu'au contraire il serait mort 100 individus de couleur contre 89 blancs.

Sur 100 naissances légitimes chez les blancs il y a :

51,15 garçons et 48,85 filles.

Sur nombre égal de naissances illégitimes, il y a :

49 garçons et 51 filles.

Cette différence n'existe pas chez la couleur.

Les proportions entre les hommes et les femmes, nouveaux-nés et morts, donnent chez les blancs :

Nouveaux-nés, 50,5 0/0 chez les hommes, 49,5 0/0 chez les femmes

Morts 55,1 *id.* 44,9 *id.*

Les mêmes proportions chez les gens de couleur sont :

Nouveaux-nés, 51,4 0/0 chez les hommes, 48,6 0/0 chez les femmes.

Morts..... 51,2 *id.* 48,8 *id.*

Les rapports généralement favorables à la reproduction de l'espèce humaine que présentent les statistiques de Cuba ne proviennent pas toujours d'une source digne de foi, particulièrement ceux qui concernent les noirs. Sous le titre de baptême, outre les nouveaux-nés, sont souvent compris, comme le fait remarquer don Ramon de la Sagra dans un premier ouvrage sur l'île de Cuba, publié en 1831, les nègres que la traite introduit et que l'on baptise à leur arrivée d'Afrique. C'est pourquoi, malgré l'étonnante disproportion entre les sexes, chez les esclaves, la naissance apparaît vis-à-vis de la mortalité comme 1,3 est à 1. En supposant même la plus grande fécondité chez les femmes africaines, cette disproportion rend difficile un équilibre immédiat dans la reproduction, car les hommes esclaves sont aux femmes comme 1,7 est à 1, et la naissance est à la mortalité comme 1,3 est à 1. Cela prouverait que les femmes esclaves produisent une fois autant que les libres, ce qui est inad-

missible. Quant à la mortalité chez les nègres, M. le baron de Humboldt estime de 15 à 18 0/0 la perte de la population esclave sur les sucreries, où le travail est excessif, et de 6 à 8 0/0 sur celles convenablement tenues (1).

Le défaut de reproduction et la mortalité chez la race africaine ne proviennent pas toujours de la servitude, bien qu'elle pût être adoucie. Aux États-Unis, où nous l'avons trouvée plus dure qu'à Cuba, la population noire, sans avoir recours à la traite, s'est augmentée considérablement. Dans l'île dont nous nous occupons, trois causes paraissent s'opposer à son accroissement. La première est le manque d'équilibre entre les sexes, le célibat auquel sont condamnés les hommes sur un grand nombre d'habitations, où souvent il n'y a pas une seule femme; la deuxième est que chez les femmes noires, une partie donne le jour à des mulâtres qui sont libres en naissant et prennent place dans la classe de couleur libre; la troisième est le tribut de 10 à 12 0/0 que paient au climat les nouveaux arrivés d'Afrique.

Si la mortalité est grande chez les noirs, dans maints endroits de l'île, elle ne l'est guère moindre chez les blancs. Jayme Badia, négociant de Matanzas, dans plusieurs articles publiés en février 1830 par le journal de cette ville, déduit de ses observations qu'il y a 1 mort sur 18 blancs, et 1 sur 15 individus de la couleur; il attribue cette perte chez les blancs à la difficulté de s'acclimater. Don Ramon de la Sagra a trouvé à la Havane, chez les blancs, de 1836 à 1841, une augmentation de morts sur les naissances; l'excès fut dans les cinq ans + 433 + 429 + 312 + 373 + 151, année moyenne, 339,6 de morts en plus. Dans le même espace de temps, chez la couleur, en comparant les morts et les naissances, il y eut — 50 + 35 — 125 — 265 — 608, année moyenne, 206,6 morts en moins. « Peut-être, » dit-il,

(1) Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, pages 178, 179 :

« Cette perte (des nègres bozales) diffère beaucoup, selon l'époque de leur introduction. La plus favorable est celle d'octobre en janvier, où la saison est saine et où l'abondance des aliments dans les plantations est très-considérable. Dans les mois très-chauds, la mortalité est quelquefois, pendant la vente, de 4 0/0, comme on l'a éprouvé en 1802. . . . »

« l'émigration des autres pays a augmenté chez les blancs la mortalité, ainsi que l'introduction chez eux de femmes de couleur qui dans leur classe produisent un semblable résultat; mais les considérations d'un autre genre que nous avons examinées, nous portent à croire à l'existence d'autres causes sociales qui exigent un remède prompt et efficace. »

Ces considérations se rattachent sans doute au plus ou moins de moralité. Cet historien croit devoir l'attribuer à l'état d'aïssance ou de pauvreté des classes, et dit qu'en parcourant les tableaux des populations des paroisses de la Havane, il a trouvé que dans la paroisse du Sagrario, habitée par les gens aisés de la classe blanche, les enfants légitimes sont aux illégitimes comme 5,5 est à 1, et seulement comme 2,8 est à 1 dans celle de Santo-Cristo, habitée par les familles blanches les plus pauvres; que chez la couleur, dans des circonstances égales, ils sont dans la paroisse de Jésus-Maria, comme 0,69 est à 1, et dans celle de l'Angel, comme 0,36 est à 1.

La Havane est entraînée à la démoralisation de toutes les grandes villes. Comme l'esclavage double encore cette démoralisation, il n'est pas étonnant qu'elle présente 1,02 enfant légitime pour 1 illégitime. Cette même relation est pour l'Europe: dans le royaume de Naples, de 20,6 enfants légitimes pour 1 illégitime; en France, de 14,3; en Prusse, de 13,1; en Westphalie, de 11,4; à Berlin, de 6,7; dans quelques villes d'Espagne, de 4,6; à Paris, de 2,8. On sent le besoin d'un autre genre de démonstration pour Cuba, à cause des différentes classes de la population. De 1842 à 1846, les enfants abandonnés, dans le diocèse de la Havane, s'élevèrent à 821 chez les blancs, à 95 chez la couleur; et dans le diocèse de Cuba, à 696 chez les blancs et 42 chez la couleur.

Les enfants abandonnés, dans le diocèse de la Havane, ont été aux naissances, chez les blancs, de 1842 à 1846, comme 1,20 est à 100.

Les enfants abandonnés, dans le diocèse de la Havane, ont été aux naissances, chez la couleur, de 1842 à 1846, comme 0,40 est à 100.

Les enfants abandonnés, dans le diocèse de Cuba, ont été aux naissances, chez les blancs, de 1842 à 1846, comme 3,65 est à 100.

Les enfants abandonnés, dans le diocèse de Cuba, ont été aux naissances, chez la couleur, de 1842 à 1846, comme 0,41 est à 100.

Les hôpitaux d'enfants trouvés sont destinés aux enfants blancs, ou du moins à ceux qui passent pour tels. L'esclave ne peut pas abandonner ses enfants, puisqu'ils sont la propriété du maître; il s'entend donc que, sous le nom de couleur, il ne peut être question que des libres. Sans nous arrêter davantage aux causes sociales auxquelles on peut attribuer le défaut de reproduction chez la population blanche de même que chez la noire, nous ajouterons que pendant notre séjour à la Havane, nous avons été à même de recueillir quelques données, partielles il est vrai, mais qui n'en ont pas moins leur signification. Ainsi, dans la petite ville de Guanabacoa, à deux lieues de la Havane, plus à l'abri des épidémies qui règnent dans la capitale et de l'introduction clandestine des nègres, à cause de sa proximité des côtes les plus surveillées, nous trouvons que le mouvement de la population fut dans les termes suivants (1) :

ANNÉE 1846.

Baptêmes de blancs.	Baptêmes de noirs et gens de couleur.	Mariages de blancs.	Mariages de noirs et gens de couleur.	Morts chez les blancs.	Morts chez les noirs et gens de couleur.
220	164	31	4	385	148

Les naissances, chez les blancs, ont été aux morts comme 1 est à 1,75.
Et elles ont été chez la couleur comme..... 1 est à 0,90.

Dans la paroisse de la Guadeloupe, à la Havane, *extra-muros*, de 1842 à 1846, il a eu 4,037 naissances et 5,330 morts, soit, 20,60 0/0 de perte sur la population, sans distinction de couleur. Dans le centre de l'île nous avons vu des résultats entièrement opposés. A Santa-Clara, en 1846, il y a eu 947 baptêmes et 463 morts, soit 484 au profit de la population. Dans le mois de janvier 1847, Puerto-Principe a eu 105 naissances et 62 morts, soit 43 au profit de la population.

(1) Il est à remarquer que dans le nombre de morts nous ne comptons pas 85 étrangers morts dans les cinq années de 1842 à 1846.

D'après ces observations, et surtout celles faites antérieurement par d'autres voyageurs, il faut déduire que les villes du littoral sont, à Cuba, contraires à la conservation de l'espèce humaine, soit blanche, soit noire; que le département occidental est celui qui offre le plus de mortalité, et le département du centre celui qui en offre le moins des trois.

Le cours de la mortalité, dès les premiers jours de la naissance, est peut-être le plus rapide qui existe dans aucun pays du monde. D'après les observations de don Ramon de la Sagra, dans les sept premiers jours, le tétanos (*Arismus nascentium*) emporte un dixième des nouveaux-nés; dans les jours qui suivent, pour terminer le mois, 4 0/0; le second mois en emporte 3 0/0, le troisième suit à peu près la même proportion; les deux réunis n'en enlèvent pas la moitié du premier, et dans les neuf mois qui viennent après pour accomplir l'année, il meurt un autre dixième, en plus grande proportion chez les blancs que chez la couleur et plus de filles que de garçons. Chez les premiers, trois dixièmes meurent donc dans la première année de la vie, dans la seconde et la troisième, la mortalité ne dépasse pas 8 0/0; mais toujours en plus grande proportion chez les blancs, et en plus grand nombre de filles chez les deux castes. Dans les sept ans qui suivent, pour atteindre la dixième année, elle n'excède pas 6 0/0, en plus grande proportion chez les gens de couleur que chez les blancs et à égale proportion chez les deux sexes; de sorte que sur 100 nouveaux-nés, 56 seulement passent l'âge de dix ans, 46 entrent dans l'adolescence, 30 passent l'âge de trente ans, 22 arrivent à quarante ans, et 14 seulement à cinquante ans. De ces 14, les deux tiers meurent avant soixante ans. La grande mortalité de vingt à trente provient du haut degré que prennent les maladies aiguës dans la force de la vie, de l'influence de la fièvre jaune chez les blancs, et du grand nombre d'émigrés qui généralement abordent le pays entre ces deux âges, soit chez les blancs, soit chez les nègres introduits par la traite.

Les mois de plus grande mortalité, selon l'ordre de leur in-

tensité, sont, pour les créoles, mars, février, janvier; ceux de moindre mortalité, novembre, décembre, juin; les mois les plus favorables à la génération sont, dans le même ordre, janvier, mars et novembre; les moins favorisés, juin, mai, août, juillet, septembre, avril, octobre; de sorte que les mois de plus grande mortalité sont aussi ceux de plus grande génération.

Les mois de plus grande mortalité chez les Européens sont, juin, juillet, août, mai, et de moindre mortalité, janvier, février, mars, novembre et avril; de sorte que les mois qui emportent le moins d'Européens sont ceux qui sévissent davantage sur les créoles, ce qui s'explique par la fièvre jaune, dont en général ces derniers sont exempts, tandis qu'elle influe particulièrement sur les Européens dans les grandes chaleurs.

Pour terminer cet aperçu sur la population, telles furent les proportions qu'ont gardées les castes, dans les divers recensements qui se sont faits dans l'île, depuis 1774 jusqu'à nos jours.

RECENSEMENTS.

ANNÉES.	TOTAL de la Population.	PROPORTIONS.				
		Blancs.	Couleurs libres.	Esclaves.	TOTAL de la couleur.	
1774	172,620	56	18	26	44	pour 0/0
1792 (1)	272,301	49	20	31	51	id.
1817	553,028	43	20	37	57	id.
1827	704,487	44	15	41	56	id.
1846 (2)	898,752	47	17	36	53	id.

(1) M. de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, pages 127, 128, tome 1^{er}: « Les plus anciens dénombrements officiels dont j'ai pu avoir connaissance pendant mon séjour à la Havane, sont ceux qui ont été faits par ordre du marquis de la Torre (en 1774 et 1775), et de don Luys de Las Casas, en 1791; on sait que dans l'un et l'autre on a procédé avec une négligence extrême, et qu'une grande partie de la population a pu se soustraire au recensement. »

(2) Le recensement de 1841 étant généralement reconnu inexact, nous avons cru inutile de le relater.

Nombre d'habitants en 1846 par lieues carrées dans chaque département, et sur l'étendue générale de l'île :

DÉPARTEMENTS.	Lieues marines carrées.		Habitants.
L'Occidental, contient : 131,707 7/8 cavaleries ou	570		538,616
Le Central, id.... 317,223 1/8	id.	1,370	196,054
L'Oriental, id.... 282,849 6/8	id.	1,222.30	169,082
Superficie générale.. 731,775 6/8		3,162.30	898,752

Il y a donc dans le départ. occidental 936,10 habitants par lieue marine carrée.

Id. central... 143,10 id. id.

Id. oriental... 138,30 id. id.

Sur l'étendue générale de l'île il y a 284 habitants par lieue marine carrée.

Les Sondes sont en pieds de
 Le pied Espagnol est de 27^{lignes}

DU POI

rectifié d'après cela

ORDRE DES MONUMENTS ET LIEUX

1. La Cathédrale et le Sé
2. Santo Cristo, Église et
3. El Angel.
4. El Espiritu Santo.
5. Monserrate.
6. Jesus-Maria.
7. Guadalupe.
8. El Pilar.
9. Jesus del Monte.
10. L'Université, ancien
des Dominicains.
11. La Merced. Egl. d'un an
12. San-Felipe.
13. San-Isidro.
14. San-Augustin.



CUBA.

TRAVERSÉE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A LA HAVANE.

Vers les premiers jours de décembre 1846, j'arrêtai mon passage à la Nouvelle-Orléans pour la Havane, sur un bâtiment recommandé pour être bon voilier, avoir un capitaine poli et un excellent service de bord : trois recommandations fort importantes pour un voyage sur mer ! La température n'était pas très-fraîche pour une saison aussi avancée. Malgré les 30° de latitude, il n'est pas rare à cette époque de voir geler à la Louisiane.

Le bâtiment devait partir avant le coucher du soleil. Aussitôt les passagers rendus à bord, le brick se fit jour, au milieu de la forêt de mâts qui bordent les quais du port. Sa chambre, sa mâture, étaient peintes à neuf ; sa fine structure, son avant mince, élégamment taillé, ses mâts élancés et légèrement inclinés, le faisaient reconnaître pour anglo-américain, quoique sur un pavillon flottant au grand mât, se lût son nom en espagnol, *Salvadora*. Il était remorqué par un de ces énormes souffleurs qui, avec cinq ou six autres bâtiments de tout rang, de toutes

charges, remontent et descendent continuellement le Mississipi, de Balize, son embouchure, à la Nouvelle-Orléans, et *vice versa*, une distance d'environ 50 milles anglais, assourdissant les rives par le bruit régulier de leurs machines de la force de trois et quatre cents chevaux. Malgré la largeur du fleuve, ses gigantesques proportions, ces hôtes à puissants poumons paraissent de dignes habitants de cette masse d'eau imposante que les anciens eussent adorée comme un dieu, et que nous admirons comme une des grandes œuvres du nôtre. Le remorqueur à vapeur qui s'était chargé de notre *Salvadora* ne remorquait avec elle que deux goëlettes. Aidé du courant, il ne paraissait pas plus gêné dans sa marche qu'une hirondelle dans son vol avec trois moucherons. A peine eûmes-nous le temps de saluer la ville d'un dernier regard ; nous passâmes rapidement devant les bâtiments de toutes les nations et les cheminées sans nombre de ces bateaux à vapeur, si bien nommés châteaux flottants ; châteaux, en effet, inféodés à cette navigation sans limites du Mississipi et de ses riches affluents ; brillantes habitations qui du voyageur font un sybarite, donnent à chacun une chambre mieux meublée, mieux tenue que la plupart de celles de nos hôtels ; pour lieu de réunion, un salon orné avec luxe, une table abondamment servie ; pour promenade, une galerie avec la vue d'un paysage qui se déroule à quatre lieues par heure. Tant d'agrément et de confortable se paient rarement plus de dix francs par jour. Certainement ce n'est pas là une des plus petites merveilles des Etats-Unis, et comme j'avais passé assez de jours dans ces délicieux bateaux depuis Pittsburg jusqu'à la Nouvelle-Orléans, je les perdais de vue avec plus de regret que la ville.

Les sites les plus agréables des environs sont, en remontant le fleuve, de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Natchez ; en le descendant, il n'offre rien de très-pittoresque. De part et d'autre, ce sont des plaines de cannes à sucre ; quelques habitations éparées. Plus on se rapproche de l'embouchure, plus la vue devient monotone ; les rives sont souvent entrecoupées d'un terrain

marécageux inhabité et inhabitable ; leur aspect sauvage ressemble en maints endroits à celui des rives du Danube près de son embouchure. Passé sous plusieurs batteries qui défendent la rive gauche de Balize, notre bruyant moteur nous fit dépasser la barre, et nous abandonna en pleine mer au gré des vents. La plupart des passagers étaient de Cuba ou Espagnols ; nous n'étions que trois Français, et entre tous, j'étais celui qui avait le moins vécu aux États-Unis, bien que j'y eusse passé près de deux ans. Nous avions les yeux tournés vers le continent, dont nous nous éloignons à pleines voiles. Sans consulter préalablement la manière de voir de chacun, nous tombâmes d'accord : le pays ne laissait chez nous pas un regret, pas une sympathie.

« D'où vient, dit l'un des passagers, négociant d'un certain âge, qu'en Europe, au seul nom des États-Unis, dépeints sous de si riantes couleurs par MM. Michel Chevalier, de Tocqueville et autres, notre imagination s'exaltait au point de considérer comme des élus les habitants de la patrie de Washington ? Bien des républicains, et moi-même le premier, avons quitté l'Europe en jetant un regard de compassion sur nos frères que nous abandonnions dans l'esclavage, et pensant avec orgueil qu'il nous était permis d'entrer dans la terre de Chanaan, de respirer un air libre, embaumé par l'odeur de la vertu et de la justice. Qui de nous, messieurs, dit-il, en montrant la terre que nous apercevions encore à l'horizon, en mettant le pied sur les États de l'Union, ne s'est pas cru régénéré dans les grandes eaux de la démocratie ? Aujourd'hui nous tous, qui avons plus ou moins partagé ce saint enthousiasme, sans consulter les relations diverses que nous avons dû rencontrer dans le pays, les diverses chances de fortune, les intérêts de famille, de commerce, qui ont pu influencer si différemment chacun de nous, inconnus que nous sommes les uns aux autres, étrangers de nations, de coutumes, nous n'avons qu'une seule voix pour nous écrier : « Adieu, terre d'immoralité, d'intolérantisme, de souverain égoïsme ! Adieu, esprit matérialisé, esprit monétisé,

juge suprême qui ne connaît aucun crime là où brille l'or, protégé le riche voleur, l'assassin puissant; où la corde et la potence existent seulement pour le criminel pauvre, et où elles ne servent jamais au riche, fût-il à la fois coupable de viol, de meurtre et d'incendie; où les pénitenciers, si célèbres pour leur architecture et leur distribution modèle, ne renferment que la misère prise à l'appât d'un vol mesquin, et jamais la *respectability* (c'est-à-dire le riche) dix fois banquierotier et autant de fois millionnaire; où la liberté individuelle est à la merci de juges ignorants et prévaricateurs (*aldermen*), magnifique résultat du suffrage universel; qui spéculent sur la calomnie pour emprisonner l'innocent pauvre, et sur les délits pour vendre la liberté au coupable riche; où tromperie et commerce sont synonymes l'un de l'autre; où, loin de se faire pardonner la possession de trois millions et demi d'esclaves par un traitement doux et humain et des dehors convenables, aujourd'hui que la traite ne se fait plus facilement, les États de l'intérieur ont trouvé le moyen de se substituer aux côtes d'Afrique et d'offrir les avantages du même commerce aux États producteurs de denrées coloniales. De même qu'en Normandie il y a des éleveurs de chevaux, de même à la Virginie, au Maryland et aux Carolines, il y a des éleveurs de nègres qui combinent le meilleur système de croisement de races et de multiplication de l'espèce, et aussitôt que les élèves ont atteint l'âge de service, ils conservent les pères et mères pour reproduire, et envoient les enfants à plusieurs centaines de lieues par troupeaux, en guenilles. Arrivés aux États du Sud, de nouveaux spéculateurs, dans toutes les villes, insultent à la pudeur publique, en étalant, dans des foires et dans mille boutiques, les mêmes hommes et femmes, fraîchement lavés et habillés à neuf, pour mieux exciter l'appétit de l'acheteur; où l'on pend blancs et noirs aux caprices de bandes qui, au nom d'une coutume barbare, se font justice elles-mêmes en s'instituant juges et bourreaux, et où cette coutume s'appelle loi (*lynch-law*); où les femmes sont libres comme l'air et vertueuses, dit-on; mais où l'on vend publique-

ment, sans crainte d'être envoyé aux galères, plusieurs espèces de pilules ; où les journaux remplissent leurs colonnes d'annonces, avec les plus éhontées recommandations sur la vertu de leurs effets avortifs ; où la liberté du culte est un mensonge pour le catholique, qui y trouve le mépris et la persécution ; où l'hypocrisie impose de ne jamais jouer aux dames le dimanche et permet impunément de voler toute la semaine !....

» Pays de chiffreurs éternels où l'artiste meurt de faim, faute de trouver des riches qui abandonnent un moment le barème pour élever leur âme à la puissance de l'imagination ; où la vie, les biens des citoyens sont à la merci de la spéculation, sans que jamais le gouvernement des Etats intervienne, si ce n'est pour donner l'exemple de la fraude et de la banqueroute ! »

Malgré que je reconnusse toute la vérité de ce panégyrique peu flatteur pour nos alliés d'outre-mer, aujourd'hui nos frères en république, je différerais cependant de mon compagnon de voyage, en ce qu'avant d'aller en Amérique, je ne m'étais pas laissé bercer par les mêmes songes de démocratie, et j'avais subi mes impressions de voyage sans prévention comme sans désenchantement. Lorsque chacun eut raconté plusieurs épisodes dans lesquels les Yankées remplissaient à peu près le même rôle que celui de Robert-Macaire, mon tour venu de prendre la parole, j'avais aussi une abondante récolte d'incidents personnels, très-curieux à raconter ; mais le tableau avait déjà des ombres assez fortes, il me parut peu généreux de le noircir davantage.

Certainement, Messieurs, dis-je, je conviens que la bonne foi américaine ressemble à la foi punique ; mais les modernes Carthaginois ressemblent aussi aux anciens par le développement et l'activité de leurs forces industrielles. Qui de nous, en abordant les Etats-Unis, surtout par les ports du Nord, n'est resté émerveillé de la grandeur du mouvement commercial de ce peuple qui, par sa marine marchande, est devenu citoyen du monde, après soixante ans d'existence ? Il n'y a pas un port où

ne flotte son pavillon étoilé. Où trouverions-nous dans l'histoire un progrès qui puisse être comparé au sien, à cette perfection si promptement obtenue dans toutes les classes du bien-être : communications brèves, commodes et d'un bon marché sans exemple; une industrie de fabrique pouvant soutenir la concurrence avec la plupart des manufactures d'Europe; une agriculture tellement abondante en denrées qu'elle pourrait pourvoir à tous les marchés de l'ancien monde?

Sans doute, reprit le négociant, personne ne saurait nier la prospérité croissante de l'Union, pas plus que l'on ne saurait nier son désordre social. Comment tant d'éléments corrupteurs ne sont-ils pas un obstacle au développement du bien-être matériel, et n'en ont-ils pas détruit la sève? Cela s'explique en examinant les circonstances qui l'ont placée dans une position à part. Un pôle et deux océans sont, pour ainsi dire, ses seules frontières. Ses vingt millions d'habitants se perdent dans un espace où deux cents millions pourraient vivre en propriétaires : par cela même, la propriété territoriale, base première de notre société européenne, y est presque nulle par son étroite dépendance de la main-d'œuvre, au contraire de ce qui se passe chez nous. L'étendue illimitée du pays rend l'une fort bon marché; la somme comparative, fort limitée, des bras rend l'autre fort chère : ces deux raisons sont la cause de l'attraction qui, chaque année, enlève à l'Europe, au profit de l'Amérique du nord, un demi-million d'habitants.

Il n'existe de véritable propriété *ad valorem* que celle qui sort de la main de l'homme ou de son génie industriel; de là cette spéculation générale, ce mouvement de tous les corps, de tous les esprits vers un but unique, celui de faire fortune, n'importe comment. Dans cette presse, sont foulés aux pieds les principes de moralité et de justice, clef de tout édifice social. Lorsque la propriété est stable et réelle, ces principes se fortifient chez elle par les besoins d'ordre qu'elle engendre. Si l'Union offre des exceptions en leur faveur, c'est chez les anciens colons d'origine hollandaise ou anglaise, qui s'adonnent aux travaux de l'agri-

culture, sans pratiquer la vie nomade de ceux qui, chaque année, tentent fortune, par l'attrait d'une nouvelle terre et d'un nouveau climat. Le bien-être matériel, aussi progressif qu'il soit, peut donc avancer en sens inverse du bien-être moral, tant que la nature ne lui impose pas de bornes. Mais le jour où il se trouverait circonscrit, comme en Europe, par les limites naturelles d'un pays à grande population, et par la souffrance des produits industriels en temps de crise, dégénérée en malaise, quel ne serait pas le chaos d'une société sans moralité, sans justice!

« Pour terminer par une comparaison qui peut être en même temps très-flatteuse pour les œuvres des coryphées du gouvernement des États-Unis, nous les comparerons aux chants de l'Iliade. Ces messieurs créèrent les divinités de la démocratie, et Homère créa les dieux de la Fable. »

Cette saillie mit fin au sujet de conversation, qui cependant fut remis plus d'une fois sur le tapis pendant le voyage. Bien que l'administration de Cuba laisse considérablement à désirer, et sous bien des rapports ne soit pas plus morale que celle des États-Unis, au sortir de la confusion en tout et partout, l'Européen trouve à Cuba des traditions de régularité, de sécurité personnelle, de considération mutuelle, dans la société; il y respire un peu de l'air d'ordre qui règne généralement en Europe, même après avoir été vicié par les révolutions. Il est tellement fatigué du désordre social américain, qu'il désire se trouver sous la protection d'un gouvernement européen, aussi mauvais qu'il soit. C'est ce désir du malade qui aspire après la convalescence, sans que la convalescence soit encore la santé.

LA HAVANE.

Le septième jour de notre voyage, vers minuit, nous eûmes en vue le phare de la Havane; un temps contraire nous avait retardés. Avec vent favorable, cette traversée se fait en quatre jours. Le capitaine de *la Salvadora*, M. Sabater, un très-hon-

nète Catalau, nous fit prudemment louvoyer toute la nuit, pour n'entrer dans le port qu'au petit jour. Cette détermination était d'accord avec la curiosité des passagers : la plupart désiraient, comme moi, jouir de la vue de l'entrée du port, qui a la réputation d'être un des plus beaux du monde. Deux forts sur les rive orientale et occidentale, placés en face l'un de l'autre, en défendent l'entrée : le *Morro* (le Maure) et le *Castillo de la Punta* (le Château de la Pointe). Les batteries de ce dernier sont à fleur d'eau. Le *Morro* est le plus remarquable par la hardiesse de ses ouvrages. Ses murs sont construits sur un rocher qui donne à pic dans la mer. Du milieu de la tour de la forteresse s'élève le phare. En 1844, on y mit une lanterne qui tourne sur elle-même toutes les quarante secondes, et dont la lumière s'aperçoit à cinq lieues au large. Cette tour a plusieurs étages, avec plates-formes ; sur l'une d'elles se font les signaux de la vigie. Les navires, longtemps après avoir été annoncés en entrant, rasant les rochers du *Morro* : il leur est demandé leur nom, celui de leur capitaine, d'où ils viennent, et le nombre de jours de leur traversée. La rive orientale continue très-escarpée et hérissée de fortifications. La *Cabaña*, grande citadelle, la domine, avec l'aspect sévère de ses remparts, batteries et chemins couverts. Elle forme ensuite un coude et trace le contour d'une baie. Sur la plage sont quelques maisons du village de Casa-Blanca, et plus loin celles de la petite ville de Regla. Les hauteurs sont couronnées par les ouvrages du fort n° 4 et plusieurs batteries qui dépendent des fortifications de la *Cabaña*, et protègent le port et la ville contre les attaques qui seraient faites à l'est; l'expérience ayant enseigné en 1762, lorsque les Anglais s'emparèrent de la Havane, de quelle importance il était de la défendre de ce côté, et de se préparer contre les débarquements qui pouvaient s'opérer sur ces côtes. Vis-à-vis, c'est-à-dire sur la rive occidentale, est bâtie la Havane. Après être passé sous les batteries du château de la Pointe, derrière ce château, hors des murailles de la ville, on aperçoit d'abord la nouvelle prison, construite en 1836 par les soins du général Tacon. Cet édifice colossal est un parallélogramme de 80 mètres de façade, sur 150 de profondeur.

Outre les bâtiments destinés aux galériens et aux prisonniers, il contient une caserne pour un régiment d'infanterie. La vue s'étend ensuite sur l'Alameda et les faubourgs.

L'Alameda, le Prado de la Havane, est une large allée qui sépare, du côté de terre, la ville de ses faubourgs. Le navire s'approche des quais : on a alors devant soi l'opulente Havane, sur un rivage uni. Ses quais étendus sont bordés d'immenses warfs couverts, et ornés d'une fontaine en marbre, avec une statue de Neptune sculptée à Gènes. Ce môle en pierre de taille et la caserne de la Force furent construits du temps du général Tacon. Ils sont, avec la grande prison, les constructions qui embellissent le plus l'entrée du port. Les maisons particulières, sur le quai, sont de bonne apparence, sans avoir rien de remarquable; leurs fenêtres, grillées avec de gros barreaux de fer, rendraient leur aspect assez sombre, si elles n'étaient badigeonnées en couleurs claires. Les tours des églises des couvents et quelques édifices publics s'élèvent au-dessus d'elles. Plus on pénètre dans l'intérieur du port, plus la vue devient pittoresque. L'effet fut d'autant plus sensible pour nous, qu'ayant fait notre entrée de très-bonne heure, le jour venait peu à peu éclairer tous les points. Une forêt de mâts cachait une partie des édifices et des quais : on n'entrevoit que les toits et les plates-formes, qui se mariaient avec les cordages et les pavillons.

Les navires rangés en file avancent leurs beauprés sur le rivage, avec lequel ils communiquent au moyen d'un escalier de planches qu'ils établissent de leurs bords. Le port a trois petites baies : l'une entre Casa-Blanca et Regla; les deux autres sont Guasabacoa et Atares. Cette dernière baigne au sud la ville et une partie des faubourgs. Des hauteurs de sa rive méridionale, le fort Atares protège la Havane du côté de terre. Le canal d'entrée a 1,400 mètres de long, sur plus de 300 de large; et de l'entrée du canal à l'extrémité de l'enceinte, il y a une lieue de long, sur environ une demi-lieue de large. Ce port est nettoyé par un ponton à vapeur. Il possède un magnifique arsenal, établi en 1724, et où furent construits, jusqu'à la fin

du siècle dernier, plus de cent bâtiments de guerre, la moitié vaisseaux de ligne. Il a une belle calle sèche, avec une puissante machine à vapeur pour radouber les bâtiments. C'est un des plus grands, des mieux abrités et des plus fréquentés du monde; il a de très-bons ancrages pour les navires de guerre et du commerce, et est pavoisé des pavillons de toutes les nations, ce qui en rend la vue très-agréable.

Nous arrivions à l'époque d'un désastre. La baie était pleine de carcasses de bâtiments, les uns coulés à fond, les autres échoués, désemparés. L'escadre française, aux ordres du contre-amiral Laplace, était dans un état déplorable, et incapable de mettre une voile à la mer. L'ouragan le plus terrible qui ait jamais désolé l'île venait d'avoir lieu. Rien n'est plus extraordinaire que ce phénomène, qui de deux en deux années se répète dans cette partie de la mer des Antilles. Pendant plusieurs heures, et même des jours, il rompt violemment l'équilibre de l'atmosphère, et a lieu, dans le golfe du Mexique, aux mois d'août, septembre, et surtout en octobre. Le vent vient d'abord du S.-S.-E. ou du S.-S.-O., change à courts intervalles, et finit par souffler de tous les côtés à la fois, sans qu'aucun abri, aussi sûr qu'il soit, puisse sauver la marine. Sur terre, ses ravages sont peut-être encore plus redoutables. Une pareille tourmente, le 4 octobre 1844, dévasta si généralement le pays, que les récoltes de 1845 et 1846 en souffrirent beaucoup; et l'on s'en ressentait encore lorsque, les 10 et 11 octobre 1846, avec plus de violence que jamais, un ouragan ravagea les côtes du département occidental. S'il eût été aussi général que celui de l'année 1844, il aurait ruiné l'île pour plusieurs années; mais il limita sa dévastation à l'extrémité occidentale, et n'empêcha pas l'année 1847 d'avoir le mouvement commercial le plus considérable qui ait jamais eu lieu à Cuba. Depuis Cienfuegos jusqu'à Sagua-la-Grande, en faisant le tour de cette partie de l'île, il rasa les campagnes, et détruisit 6,000 maisons, dont 1,872 entièrement écroulées, et ensevelirent sous leurs décombres 114 morts et 76 blessés.

Dans les baies de la Havane, Matanzas, Mariel, Batabanò,

Cabañas et Cardenas se perdirent deux cent trente-cinq bâtiments, et près de cent reçurent des avaries considérables; le port de la Havane, comme le plus fréquenté, souffrit davantage. Les bâtiments près du quai, serrés les uns contre les autres, soulevés par les vagues, s'entrechoquèrent et s'avarièrent mutuellement; quelques-uns voulurent chercher un abri qui n'existait nulle part, levèrent l'ancre, et allèrent se perdre ou s'échouer sur les bas-fonds de la rive orientale. La ville se ressentit fortement de ce malheur; la plupart de ses maisons, sur les bords de la mer, furent renversées, beaucoup eurent leurs portes, fenêtres et balcons enlevés; le grand théâtre, nouvellement restauré, s'éroula; les bestiaux, volailles et récoltes des campagnes des environs disparurent dans la tourmente; on était menacé de plusieurs mois de disette.

Malgré la gravité de cet événement, les traces qu'il avait laissées, et son époque si rapprochée de notre arrivée, il semblait être oublié de tout le monde, à voir l'extrême animation qui, depuis six heures du matin, régnait sur le môle. La foule se pressait sur les embarcadères; partout des groupes de négociants, de capitaines de bâtiments, de courtiers, s'occupaient de transactions; les commis prenaient note des marchandises au fur et à mesure qu'elles entraient dans la douane, et des denrées à mesure qu'elles étaient embarquées; des milliers de caisses de sucre, de sacs de café, du tabac en rames, des caisses de cigares rangées par tas, formaient une espèce de rempart autour duquel se mouvait tout ce monde. Un peuple de nègres chargeait et déchargeait les navires, accordant leurs chants sauvages avec le craquement des cabestans et des poulies. Une nuée de canots sillonnaient les eaux du port, amenaient à terre ou conduisaient à leurs bords les capitaines, les passagers; des navires entraient, d'autres se préparaient à mettre à la voile. Cette vue est à la fois vivante et majestueuse: d'une part, les fortifications étendues de la Cabaña, l'élégance de celles du Morro, qui se détachent des rochers, où elles paraissent légèrement posées; de l'autre, la ville, les navires qui forment la ceinture du môle, les quais

si pleins d'agitation, et au fond de la baie, l'aspect paisible d'une plaine, avec quelques palmiers.

Après la visite de la santé et de la douane, il nous fut permis de débarquer; les passagers de toutes les nations, même les Espagnols, sont obligés de fournir caution pour obtenir un permis de résidence. Jadis on ne pouvait entrer dans la Havane sans accomplir sérieusement cette formalité, mais les maîtres d'hôtels commencèrent à cautionner les voyageurs qui venaient loger chez eux; il s'établit ensuite des maisons d'agence, qui de cette mesure de sûreté firent un objet de spéculation. Dans le principe ces cautions se payaient quatre et six piastres; la concurrence les réduisit à un prix fort modique. Je payai la mienne trois quarts de piastre; quelques-uns de mes compagnons de voyage se laissèrent prendre, et la payèrent deux. La place d'Armes est à deux pas du môle; à peine débarqué, on se trouve à l'endroit le plus fréquenté. Cette place est la plus belle; les palais du capitaine général et de l'intendant forment un angle de son carré; le premier prend toute une partie pour sa façade, derrière et sur ses côtés sont les rues les plus vivantes. Sur le même emplacement était jadis la première église paroissiale, transférée par la suite au collège des jésuites, dont l'ordre fut expulsé par Charles III en 1777. Le palais du gouvernement est d'une architecture simple, il a plutôt l'air d'un théâtre que d'un palais; la partie qui fait face à la place d'Armes est la seule habitée par le capitaine général. Pour couvrir les frais de construction, de réparations, on a abandonné à un entrepreneur les ailes, qui sont louées à des magasins. Au-dessus des arcades d'un grand portique occupé par la garde de service, sont les appartements, assez vastes pour réunir l'aristocratie nobiliaire et financière; ils furent il n'y a pas longtemps tapissés à neuf et carrelés en marbre. L'édifice, à différentes reprises, fut restauré. Le reproche que l'on pourrait lui faire, c'est que le badigeonnage bleu-clair et blanc de sa façade, quoique d'une vue assez gaie, n'est pas assez digne pour la résidence du gouvernement. Le palais de l'intendant est aussi un

grand bâtiment, mais moins en évidence; les maisons qui entourent cette place sont de construction assez régulière, particulièrement celles vis-à-vis du palais du gouverneur; les rez-de-chaussée sont occupés par des cafés; celui de la Lonja, à côté de l'intendance, est le plus remarquable par sa grandeur. Dans un des angles de la place d'Armes est le portique de la caserne de la Force, et à côté un petit monument entouré de grilles.

Lorsque la Havane du Sud fut transférée, en 1519, sur les côtes du Nord, il existait dans cet endroit un *ceiba* (arbre), au pied duquel on célébra la première messe. Ayant été détruit en 1553, on le remplaça par un autre, et on éleva en même temps un petit obélisque. En 1828, un troisième *ceiba* fut planté à la même place, et on construisit, pour en perpétuer la mémoire, une petite chapelle avec des colonnes doriques que l'on entoura de grilles. Ce monument, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, n'est à la hauteur du souvenir qu'il invoque; la tradition seule lui donne de la valeur. Ce qui embellit davantage la place d'Armes est un parterre; ses plates-bandes sont divisées par quatre jets d'eau qui s'élèvent de coupes artistement travaillées; ses allées sont entourées par de jolies balustrades et des bancs en pierre à dossier; au centre, il y a un obélisque avec la statue de bronze en pied du roi Ferdinand VII. Le jour, à peine si cet endroit se remarque; le soleil y donne en plein et le rend désert; le soir, son éclairage au gaz, la fraîcheur de l'eau, sa distribution, sont d'un grand effet. La musique militaire donne des sérénades sous les fenêtres du gouverneur, et il y a quelquefois foule. Les hommes sont les seuls promeneurs; les dames en font le tour dans leur voiture, s'arrêtent pour causer d'une volante à l'autre, et pour écouter la musique. La volante est l'objet qui attire le plus les regards de l'étranger; c'est suivre l'ordre des impressions que d'en parler d'abord. Qu'est-ce que la volante pour mériter un chapitre? Pour éluder la question, il suffirait de dire que cette voiture havanaise est une espèce de cabriolet; or, tout le monde sait ce que c'est qu'un cabriolet, et à l'exception de ceux qui ont fait le voyage de l'île de Cuba,

personne ne sait ce que c'est qu'un quitrin, nom aussi exotique que cet équipage. Pour faire un quitrin, ou une volante, ce qui est à peu près la même chose, le carrossier doit avoir sous les yeux un crabe, une araignée et un colimaçon ; trois patrons de rigueur, sans lesquels la machine risque d'être manquée, en s'éloignant de l'idéal de la laideur. La caisse a la forme du crabe ; les roues conservent les mêmes proportions vis-à-vis d'elle que les pattes au corps de l'araignée de jardin, vulgairement appelée faucheur ; les brancards et l'attelage imitent la trainée du colimaçon. La caisse est tellement basse qu'elle paraît plate ; on y est plutôt couché qu'assis, ce qui serait assez commode si le balancement que procure ses ressorts, disposés comme les cordons d'un hamac, ne donnait à celui qui n'y est pas habitué les nausées du mal de mer ; elle se perd, comme nous l'avons dit, entre deux roues énormes. Les brancards sont courts et paraissent cependant infinis, parce qu'ils n'arrivent qu'à la moitié de la longueur du cheval. Le pauvre animal, outre les trois personnes de la voiture et un laquais par derrière, est aussi porteur d'un postillon ; on y attèle quelquefois un second cheval, mais c'est l'exception. Le postillon (ou *volantero*) est un nègre de grand prix lorsqu'il est habile. Ce n'est pas chose facile que de diriger un pareil véhicule sans accrocher à tout instant dans des rues étroites et poudreuses, et où il s'en croise plus de trois mille, et autant de charrettes et de brouettes. Le costume du postillon n'est pas moins curieux que le reste de l'équipage ; il consiste en un chapeau rond galonné, une veste de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et particulièrement bleu céleste et écarlate, une culotte courte, blanche, et de grandes bottes à l'écuycère, avec des éperons semblables à ceux du célèbre héros de la Manche. Selon la fortune du maître, l'équipage et le nègre sont plus ou moins placardés d'argent massif, ce qui rend cette arlequinade très-riche. Le quitrin de louage diffère de l'autre, en ce que l'accoutrement est misérable, la volante est saine, la livrée est trouée, et le cheval est un criquet. Entre autres détails, les bottes à l'écuycère

du postillon de louage, très-collantes au bas des jambes, ne descendent ordinairement que jusqu'à la cheville. Le noir naturel du pied du nègre se fond avec le noir de la botte, et à la rigueur sont cirés ensemble; cette chaussure est donc très-économique et inusable. Le quitrin n'est pas seulement le privilège des riches havanais, c'est un meuble de première nécessité; les femmes, en se mariant, l'imposent dans l'article premier du contrat de mariage. On a pour lui l'amour que les parents ont pour le plus laid de leurs enfants; on ne peut pas s'en passer un instant, on l'a toujours sous la vue, il est le premier meuble du salon, ses formes se reflètent dans les glaces, il tient la place d'un guéridon, est entouré de fauteuils, de canapés; c'est le bijou de luxe de la famille; pour lui, il n'y a ni hangar ni remise, il y a même des maisons qui font entrer la voiture dans le salon, tandis que le dîner n'arrive pas toujours à la salle à manger.

Les rues de la Havane sont excessivement étroites, sans trottoirs et sans pavés, ce qui, en tout temps, les rend impraticables pour les piétons, condamnés à nager dans la boue ou à être suffoqués par la poussière, et menacés d'être écrasés à chaque instant par les quitrins. Le commerce de détail, alimenté par une infinité de boutiques, de magasins pourvus des produits de toutes les nations, et étalés avec luxe, donne à la ville la même activité que les grandes affaires donnent au port. On se trouve, dans une île à quinze cents lieues d'Europe, avoir sous la main les commodités et les superfluités de la vie. Tout révèle la grande ville, ce bruissement de la foule, ce coudolement que chacun reçoit et donne, cette liberté, ces distractions de tous les instants que l'on ne retrouve que dans les capitales. Cependant à cette animation manque la plus belle partie de l'espèce humaine. Les femmes blanches, même celles de médiocre condition, ne sortent jamais à pied dans les rues. Le quitrin a le monopole de la beauté; les dames n'en descendent jamais, même pour faire leurs emplettes. Les commis leur apportent les étoffes dans leur voiture pour y faire leur choix.

La Havane a une population de 130,000 habitants. Elle est, après Madrid et Barcelone, la ville la plus peuplée des domaines de la couronne d'Espagne, et la première par ses richesses et l'étendue de son commerce. Elle tient aussi le premier rang comme place forte. Quatre forts, une citadelle, quatre batteries, outre ses murailles, la défendent.

Saint-Christophe de la Havane, cité toujours très-fidèle, capitale de l'île de Cuba, de la province et du gouvernement de la Havane, de la surintendance, ville épiscopale, résidence de la cour royale, de tous les juges et tribunaux, tels sont tous les titres de la Havane. Elle est située au 23° 9' 26" de latitude boréale, et 76° 4' 34" de longitude occidentale du méridien de Cadix; fut fondée d'abord en 1515 sur les côtes du Sud, près de l'endroit où est aujourd'hui le bourg de Batabanó, sous les noms de Saint-Christophe de la Havane. Le premier lui fut donné en honneur de Colomb; le second prend son origine de Habana, une des provinces indiennes, à l'occident de Cuba. La baie avait été reconnue en 1508 par le capitaine Ocampo, lors de son excursion autour de l'île; il avait trouvé sur les rives une espèce de baie avec laquelle il fit caréner ses bâtiments; c'est pourquoi il lui donna le nom de Carenas (carénages). Sa position sur une côte sans rochers, et plus accessible, sous tous les rapports, que celles du Sud, semées de cayes, et où, pour y arriver d'Europe, il fallait faire un grand tour pour doubler le cap Saint-Antoine, déterminâ en 1519 Velazquez à y transférer la ville de la Havane, qu'il avait fondée sur les côtes du Sud. Ce changement fut tellement agréable aux Espagnols qu'aussitôt la population de la nouvelle ville augmenta. Par la même raison que la Havane du Nord était plus accessible, elle fut plus en butte aux excursions des flibustiers. Dès 1538 ils la saccagèrent. Les habitants, pour se mettre à l'abri de leurs dévastations, se virent obligés de construire, en 1539, le premier fort, appelé Château-de-la-Force, ce qui ne l'empêcha pas d'être saccagée de nouveau le 10 juillet 1555. Sa garnison ne tarda pas à être augmentée. Le général Mazariegos vint de l'Espagne avec de l'in-

fanterie et quelque artillerie, commença la construction des forts de la Punta et du Morro, terminés seulement en 1589. En 1588, elle fut visitée par l'amiral anglais Drake, qui y laissa de terribles traces de son passage. En 1638, une escadre hollandaise opéra un débarquement sur ses côtes et tenta de s'en emparer. Ses troupes furent battues et forcées de se rembarquer. Les attaques des flibustiers continuèrent pendant le *xvi^e* et jusqu'à la fin du *xvii^e* siècle, avec plus ou moins de réussite. Vers 1650, pour lui donner plus de sûreté, on essaya de la séparer entièrement du continent de l'île par un canal qui aurait uni la cale Saint-Lazare à la baie d'Atares. Plus tard, on préféra l'entourer de murailles et de bastions, qui ne furent terminés qu'en 1746. En 1550, presque toutes ses maisons étaient en paille. En 1600, sa population ne s'élevait pas à plus de 3,000 âmes; en 1655, les Anglais s'étant emparés de la Jamaïque, une partie des émigrés espagnols de cette île vint s'y établir et augmenta sa population, qui resta ensuite stationnaire jusqu'à ce qu'une circonstance, en apparence malheureuse, lui donna un progrès rapide. Les Anglais, après avoir, au commencement du *xviii^e* siècle, fait plusieurs descentes sur les côtes du sud de l'île, en 1762, songèrent sérieusement à s'en emparer. L'amiral Pocok, avec une flotte composée de 30 bâtiments de guerre, 410 de transport et 28,000 hommes, se présenta devant la place, le 6 juin 1762; le 7, il débarqua 10,000 hommes à une lieue nord-est de la Havane, à l'endroit où étaient les deux forts Bacuranao et Cojimar, défendus par 4,000 miliciens, qui les abandonnèrent presque sans résistance. Les Anglais marchèrent après sur Guanabacoa, à une lieue plus à l'est, y entrèrent et couvrirent ainsi toute la partie orientale de la ville. Il y avait dans le port de la Havane douze bâtiments de guerre espagnols qui s'y trouvaient bloqués. La place était assez mal pourvue d'armes et de munitions. Les habitants se préparèrent à la défendre avec dévouement. La milice fut promptement organisée. Le 8 juin, les Espagnols placèrent une batterie où sont actuellement les fortifications de la citadelle de la Cabaña, qui regardent l'est. Le 9,

elle fut démontée; le 10, le gouverneur fit couler bas trois vaisseaux espagnols, à l'entrée du port, pour le barrer. Le 12, le feu de la batterie de la Cabaña fut éteint; l'ennemi s'empara des hauteurs, domina la ville et le port, en même temps il débarqua 4,000 hommes à Chorrera, qui prirent position à l'ouest de la ville, sur la colline, où est aujourd'hui le fort del Principe. La Havane se trouva entre deux feux et dans l'impossibilité de recevoir des secours par mer. Cependant les corps francs du dehors purent toujours communiquer avec elle par les rives étendues de sa baie, et l'ennemi ne la bloqua pas entièrement. Dans cette extrémité, ayant affaire contre des forces aussi considérables que celles de l'expédition anglaise, la défense fit beaucoup d'honneur aux assiégés. Le château du Morro ne se rendit que le 30 juillet, après avoir eu la plupart de ses officiers tués ou blessés, ainsi que ses chefs, don L. V. de Valasco et le marquis de Gonzalez. Le Morro pris, la ville se trouva à découvert, et fut obligée de capituler le 10 août, après avoir soutenu un siège de soixante-quatre jours. Les Anglais ne surent pas profiter de leur victoire pour s'emparer de l'île; ils perdirent du temps, se laissèrent décimer par les maladies, et ne tentèrent pas de se rendre maîtres de la partie orientale; ils firent une faible tentative de descente sur les côtes du Sud, que les habitants repoussèrent, et malgré l'occupation de la capitale, aucune ville ne consentit à leur ouvrir ses portes. La Havane resta un an en leur pouvoir, et fut rendue par le traité de Fontainebleau à l'Espagne, qui céda par le même traité à l'Angleterre les Florides, et les lui reprit peu d'années après, pour les céder ensuite aux États-Unis. La cession de 1763 causa une grande émigration, qui tourna au profit de la Havane. Le 6 juin 1763, anniversaire du blocus, elle fut évacuée à l'arrivée du capitaine-général Ricla, accompagné du général O'Reilly. Le premier prit le commandement de l'île. Aussitôt le départ des Anglais, on s'empessa d'élever des fortifications sur les positions importantes qui avaient été négligées auparavant. On reconstruisit le Merro, et on ajouta sur la même rive les belles forti-

fications de la citadelle de la Cabaña, du fort n^o 4, du fort Atares, et celles, non moins essentielles, à Chorrera, du fort del Principe. Ces nouvelles forteresses furent terminées en 1774. On organisa dans toute l'île le corps de la milice. L'intérêt et le zèle que le gouvernement espagnol témoigna à sa colonie depuis cette époque furent cause du premier élan qu'elle prit vers sa prospérité actuelle, et la population, qui, en 1762, s'élevait à peine à 150,000 habitants, peu d'années après, atteignit près de 300,000. Quant à la Havane, les principales causes de son agrandissement furent les franchises accordées à la culture du tabac et du sucre en 1778 et 1797, l'émigration des colons de Saint-Domingue, Français et Espagnols, en 1791, 1795 et 1803, la création d'un tribunal de commerce en 1794.

Dès 1772, il fut défendu aux habitants de bâtir leurs maisons autrement qu'en maçonnerie, et la ville prit une telle extension, qu'à la fin du xviii^e siècle, toute la partie *extra-muros* était déjà bâtie. Commencèrent alors les constructions des faubourgs de l'ouest. Les péripéties où passa son commerce, de la fin du xviii^e siècle à 1815, et dont nous traiterons en son lieu, la liberté commerciale que, de concession en concession, elle finit par acquérir entière, et faire reconnaître comme le plus inviolable de ses droits, ont conduit la Havane et l'île dont elle est la capitale à sa prospérité actuelle, pendant que les secousses révolutionnaires de 1821 et de 1834 affaiblissaient sa métropole, l'ébranlaient jusque dans ses fondements et l'éprouvaient une manière si cruelle; qu'en 1834, la révolution, dans les rues de Madrid, se couvrait de sang, assassinait des hommes inoffensifs, des moines, qu'elle aurait pu se contenter de dépouiller et de faire mourir de faim, comme elle le fait aujourd'hui avec plus d'hypocrisie à l'égard du clergé, pendant qu'avec ostentation elle envoie des secours au saint Père. Et nonseulement ces secousses passaient inaperçues pour elle, mais le crime, la démoralisation, le désordre, qui s'y étaient introduits au milieu de son grand mouvement commercial, dispa-

raissaient grâce aux talents de don Miguel Tacon, le plus célèbre gouverneur qu'elle ait eu.

A cette même époque de deuil pour sa métropole, la Havane, de 1834 à 1838, rentrait dans l'ordre, voyait disparaître le crime et le vagabondage qui infestaient ses rues, qu'une main habile et bienfaisante ornait de monuments et purifiait d'immondices. Depuis, elle s'est élevée rapidement au faite de la puissance en réunissant tous les éléments de civilisation que donnent les richesses amenées par l'agriculture et le commerce. Le seul désordre qui ait conservé son empire est celui du barreau et de la justice ; il puise sa force dans l'origine obscure de la propriété et les défauts de la législation.

L'année 1847 fut la plus prospère : son mouvement commercial s'éleva à un quart en plus des autres années. Et, en 1848, pendant que les révolutions bouleversaient toute l'Europe, que les colonies françaises et danoises étaient ruinées par les socialistes émancipateurs, elle s'est ressentie faiblement de la crise commerciale, et a conservé son imperturbable tranquillité.

La Havane se divise en seize quartiers, quatre paroisses intra-muros, six quartiers et trois paroisses extra-muros :

QUARTIERS INTRA-MUROS.

Gouvernement,	San-Filipe,	Ursulinas,
Fuerza,	San-Francisco,	Belen,
Santo-Domingo,	Monserrate,	San-Pedro,
San-Telmo,	Santa-Teresa,	San-Paula.
Santo-Angel,	Santa-Clara,	
San-Juan-de-Dios,	Espiritu-Santo,	

PAROISSES INTRA-MUROS.

La cathédrale, bâtie en 1724 par les jésuites, représente aussi la paroisse du Sagrario, fondée en 1519, et qui était située, comme nous l'avons dit ailleurs, où est aujourd'hui le palais du gouvernement.

Espiritu-Santo, fondée en. 1638

Santo-Cristo, fondée en 1640
 Santo-Angel (ruinée par l'ouragan de 1846), fondée en 1690

QUARTIERS EXTRA-MUROS.

Colon,	Peñalver,
San-Lazaro,	Chavez,
La Salud,	Jésus.

PAROISSES EXTRA-MUROS.

La Salud, fondée en.	1742
Jésus Maria, id	1763
Monserate, id	1842

En 1675, on construisit, intra-muros, l'ermitage Monserate; ce nom resta à une des portes de la ville, construite en 1836, et, en 1842, on transféra cette paroisse hors des murs, dans le faubourg de Colon.

Il y a neuf couvents, cinq d'hommes qui ont été supprimés, et quatre de femmes qui existent encore et se consacrent principalement à l'éducation des jeunes filles.

COUVENTS D'HOMMES.

COUVENTS DE FEMMES.

De la Mercie, fondé en 1746	De Sainte-Claire, fondé en 1635
Saint-Augustin, id. 1608	Sainte-Catherine, id. 1658
Saint-Dominique, id. 1578	Sainte-Thérèse, id. 1705
Saint-Philippe, id. 1685	Des Ursulines, id. 1804
St-Jean-de-Dieu, id. 1573	

Outre les églises paroissiales et celles des couvents, il y en a six autres entre les succursales et celles des hôpitaux.

Il y a sept hôpitaux, quatre pour les hommes et trois pour les femmes. Les deux principaux sont l'hôpital civil de Saint-Jean-de-Dieu et l'hôpital militaire de Saint-Ambroise, aujourd'hui dans l'ancienne factorerie de tabac, un des meilleurs édifices; il peut disposer de sept cents lits. Ces deux établissements étaient, à l'arrivée du général Tacon, dans l'état le plus déplorable; ils tuaient les malades par leur air pestilentiel et l'ex-

trême abandon où ils se trouvaient. Ce général les rétablit sur un bon pied.

Il y a des hôpitaux de fous, d'enfants trouvés, une maison de réclusion pour les femmes, instituée en 1766, une de maternité fondée en 1687, et une de bienfaisance fondée en 1796. Cette dernière est établie hors des murs, dans un édifice colossal. Outre le grand nombre d'employés pour diriger et avoir soin des orphelins, il y a des sœurs de charité venues, il y a peu d'années, de la péninsule pour l'éducation des jeunes filles ; elle est dotée par des legs, des dons du commerce et plusieurs impôts sur le port. On évalue à près de 100,000 piastres ses revenus. Quant aux sciences, il y a des cabinets de chimie, d'anatomie, une académie de dessin et de peinture, une bibliothèque publique, un jardin botanique fondé en 1818, une université fondée en 1728 ; elle est dans l'ancien couvent des Dominicains. Il y a, en outre, pour l'instruction publique, vingt-cinq pensions, deux collèges, le collège Saint-Charles et celui de Saint-François-de-Sales, et quarante et une écoles primaires. Plusieurs de ces établissements sont soutenus par une commission de l'instruction publique (1). Les intérêts commerciaux

(1) En 1826, M. de Humboldt faisait les remarques suivantes sur les établissements scientifiques de l'île de Cuba. (*Essai politique*, p. 186, 187, t. I.)

« L'île de Cuba n'a pas de ces grands et somptueux établissements dont la fondation date de très-loin au Mexique ; mais la Havane possède des institutions que le patriotisme des habitants, vivifié par une heureuse rivalité entre les différents centres de la civilisation américaine, saura agrandir et perfectionner, lorsque les circonstances politiques et la confiance dans la consécration de la tranquillité intérieure le permettront. La société patriotique de la Havane, établie en 1793, celles de Santo-Espiritu, de Puerto-Principe et de Trinidad qui en dépendent, l'Université avec ses chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine et de mathématiques établies, depuis 1728, dans le couvent des Padres Predicadores (Dominicains) ; la chaire d'économie politique, fondée en 1818, celle de botanique agricole, le musée et l'école d'anatomie descriptive, due au zèle éclairé de don Alexandro Ramirez, la bibliothèque publique, l'école gratuite de dessin et de peinture, l'école nautique, les écoles lancastériennes et le jardin botanique, sont des institutions en partie naissantes, en partie vieilles ; elles attendent, les unes des améliorations progressives, les autres des réformes totales propres à les mettre en harmonie avec l'esprit du siècle et les besoins de la société. »

sont sous la protection du tribunal de commerce, fondé en 1794.

Outre les palais du gouvernement et de l'intendance, parmi plus de cinquante édifices publics, les plus remarquables sont la douane, l'hôtel de la marine, l'ancienne factorerie de tabac et la cathédrale. La douane, jadis hôtel des postes, réunit les bureaux de l'intendance et la trésorerie générale; c'est le meilleur édifice de la ville; on se perd dans ses vastes bâtiments. La cathédrale, de vieille architecture espagnole, est grande et simplement ornée. Les jésuites la construisirent pour servir d'église à leur collège. Neuf ans après leur expulsion, en 1786, lorsque la Havane fut érigée en évêché, on lui donna le nom de cathédrale, et, dans le collège attenant, on mit le séminaire. Ce temple est remarquable par la tombe qu'il contient. C'est là que repose celui qui légua un monde à la postérité : les cendres de Christophe Colomb furent transportées de Valladolid, où il mourut en mai 1506, à Santo-Domingo, et de cette ville, lorsque l'Espagne céda à la France la partie espagnole de Saint-Domingue, elles furent apportées, en 1796, à la Havane. En s'approchant de ce marbre, on se sent ému de respect et d'admiration!... C'est donc en Amérique que se trouvent les restes de celui qui la fit connaître. Amérique! ce nom d'un homme que l'usage impose pour s'occuper du génie d'un autre. On oublie, en le disant, que ce fut celui de Vespuce, pour ne penser qu'à Colomb. Quelle injustice dans ce changement de noms! Mais l'hommage rendu au grand homme n'en est que plus sacré. On prononce avec indifférence le nom d'Amérique, tandis que dans la pensée, tout le monde élève un autel à Colomb. Sur ce mausolée, l'art n'a pas assez fait pour que l'on s'occupe du marbre, lorsque l'on est entièrement sous l'impression des souvenirs de l'homme. Plusieurs fois le roi de Sardaigne, au nom de la ville de Gènes, fit réclamer à l'Espagne ces précieuses reliques; il est à espérer que l'Espagne ne les cédera pas. La véritable patrie de Colomb fut celle qu'au prix de tant de travaux, au péril de sa vie, il révéla, celle qui rendit son nom

immortel; et non cette patrie du hasard où il naquit pauvre, et qu'il voulut rendre riche de toutes les puissances de son génie ; cette patrie qui le repoussa comme fou et visionnaire, et qui, aujourd'hui, est encore incertaine sur le lieu de sa naissance. Plusieurs villes du duché de Gènes s'en disputent l'honneur. L'Amérique fut la gloire de Colomb... L'Amérique doit conserver sa tombe...

Les églises des paroisses, des hôpitaux ou des couvents n'ont rien, soit en architecture, soit en ornement d'intérieur, qui mérite d'être mentionné. Leurs autels sont surchargés de découpures en bois doré d'un rococo fort lourd ; aucune toile de la belle école espagnole n'a traversé l'Atlantique. Les marchés de Christine et du Christ, construits, en 1836, sous la direction du général Tacon, sont, avec la place d'Armes, celle de San-Francisco, les plus grandes places ; les autres sont très-petites. On a fait dernièrement deux promenades, l'une en 1843, sous le gouvernement de Valdès, l'autre en 1847, sous celui d'O'Donnell. On les appelle *salons*, sans doute parce qu'elles sont très-restreintes et uniquement destinées aux promeneurs à pied. Le salon de Christine ou de Valdès, sur la muraille au nord-est, prend du point appelé Boquita jusqu'à l'hôtel d'artillerie ; il est orné de sculptures allégoriques et de fontaines. Le salon d'O'Donnell, sur la muraille au sud-est, a d'élégantes rampes en fer avec des pilastres qui soutiennent des vases de bronze. Cette balustrade sert de parapet du côté du port. Régla est en face sur la rive orientale de la baie. Un bateau à vapeur va et vient sans cesse de la Havane à cette petite ville. Cette rive verte et riante présente un joli paysage autour des bassins du port, et donne une fort belle vue.

Il y a sept casernes, dont quelques-unes fort grandes ; trois théâtres, un dans la ville et deux dans le faubourg de Colomb. Le Grand-Théâtre, écroulé dans l'ouragan de 1846, devait être reconstruit sous le nom de théâtre de la Reine ; le théâtre de Tacon était, lors de mon séjour, le mieux fréquenté et le seul qui méritât attention.

Outre les établissements publics, il y en a beaucoup de particuliers consacrés à l'humanité, aux sciences et aux plaisirs, tels que plusieurs maisons de santé à la tête desquelles se trouvent des médecins européens; des sociétés scientifiques et littéraires, des sociétés philharmoniques et dramatiques. Ces dernières sont au nombre de quatre : le Lycée, Sainte-Cécile, la Philharmonie, la Havanaise, qui est située dans les faubourgs; chacune a un petit théâtre, une salle de bal; elles donnent pendant toute l'année des bals, des concerts, des comédies, et interrompent à peine leurs fêtes pour la dernière semaine de carême.

La plupart des maisons ont un simple rez-de chaussée avec une plate-forme; cependant, dans les rues les plus centrales, il ne manque pas de maisons à un et deux étages, et de grands hôtels qui appartiennent à la noblesse et à la finance. Ces deux corps de la société havanaise se confondent aisément, car ce sont les riches qui sont devenus nobles. Leurs maisons sont opulentes; quelques-unes ont deux ou trois étages avec de belles façades, de grands portails, de larges escaliers, de grandes cours entourées de galeries au premier étage, et d'élégants pavillons. Des notabilités marchandes se sont fait construire de véritables palais, avec les pierres d'assises des façades, ciselées, et des proportions telles, qu'ils écrasent de leur masse les maisons de leur voisinage. La maison de don Joachim Gomez est une des plus remarquables. Ce serait donner une fausse idée de la valeur de ces constructions que de citer les sommes énormes qu'elles ont coûté, les prix étant décuples de ceux d'Europe.

La Havane est bâtie sur une péninsule. Anciennement la baie d'Atares se prolongeait au sud-ouest par un canal, jusqu'aux champs de Peñalver, et avec la cale de Saint-Lazare, au nord, formait un isthme. La ville était presque entourée d'eau; et comme à la fin du XVIII^e siècle, le terrain compris entre les fortifications était entièrement bâti, la population se porta à l'ouest, et peu à peu gagna jusqu'aux limites de cet isthme; ce fut alors que l'on fit le pont de Chavez, pour permettre de continuer le chemin du Sud et encourager la construction des fau-

bourgs El-Horcon, El-Cerro et Jésus-du-Mont. Bien que depuis quelques années ces faubourgs ne soient plus compris dans le dénombrement de la ville, ils devraient, par leur voisinage, en faire partie. Les autres faubourgs se sont rapprochés jusqu'au glacis, couvrent même aujourd'hui la zone militaire, et sont tout à fait sous le canon. La figure de la ville proprement dite, ou la partie comprise entre les murs, est celle d'un polygone irrégulier de forme elliptique; elle a deux mille cent vares castillanes (1,755 mètres 40 centimètres) du nord au sud, et douze cents (1,003 mètres) de l'est à l'ouest, est coupée dans la première distance par vingt-trois rues, et par vingt-neuf dans la seconde; est baignée au nord par la mer, à l'est et au sud par les eaux du port; à l'ouest elle est défendue par ses murailles, et communique de ce côté avec les faubourgs par les trois portes de l'Arsenal, de Monserrate et de la Pointe. Elle est bâtie sur un terrain fort limité pour sa population, qui augmente journellement. La distribution des maisons ne permet pas qu'elles soient habitées par plus d'une famille, et comme tout le monde veut être au centre des affaires et se presse *intra-muros*, les loyers sont beaucoup plus chers qu'à Londres. Les rues étaient dans un désordre et dans un état pitoyable avant l'arrivée du général Tacon; il les fit numérotter, y fit mettre des écriteaux avec leurs noms, les fit assainir; cent soixante-dix mille mètres carrés de rues, trois mille mètres de fossés, un canal pour communiquer au principal réservoir et faire écouler les eaux dans les égouts, afin de purifier l'air, tels furent les travaux qui donnèrent pour résultat de faire baisser la mortalité, de cinq mille cinq cent quatre-vingt, moyenne des années antérieures à 1837, à quatre mille sept cent vingt-cinq, cette même année, malgré l'augmentation toujours croissante de la population. Les rues sont entretenues par le système de Mac Adams. La mauvaise qualité du terrain, la grande activité du mouvement commercial, le passage continuel de plus de six mille voitures et charrettes, font qu'elles sont sales en toutes saisons. Il y a vingt fontaines publiques en ville, et vingt dans les faubourgs; elles reçoivent

vent l'eau par une saignée pratiquée a la rivière Almendares. Le conduit (*Zanca*) fut terminé à la fin du xvii^e siècle. L'aqueduc de Ferdinand VII amène aussi l'eau du côté du sud. La rivière Lugano, dans les premiers temps, pourvoyait d'eau la ville.

Les faubourgs, par leur étendue d'une demi-lieue carrée, quelques bonnes constructions et leurs promenades, ne sont pas la partie la moins intéressante de la Havane. La porte de Monserrate, la plus belle des trois qui les unissent à la ville, fut reconstruite par le général Tacon. Pour dégager cet endroit fort fréquenté, il fit percer une seconde issue, qui aboutit à la rue d'O'Reilly. Le pont repose sur dix arches en pierres de taille; garde-fous larges et élevés, trottoirs, corps de garde, bonne route tout est marqué au cachet de la grandeur. Au sortir de cette porte, on se trouve sur les Champs-Élysées de la Havane. L'Alameda, ou le Prado, a des allées pour les voitures, les cavaliers et les piétons; les plantations, encore récentes, sont bien disposées. Cette promenade s'étend le long des murailles de la ville, aboutit d'une part à la grande prison et de l'autre à l'Arsenal; elle est entrecoupée par des parterres et des fontaines. Avant l'arrivée du général Tacon, il y avait dans le même endroit un fourré d'arbres très-redouté à cause des crimes qui, à toutes les heures du jour, s'y commettaient. Des assassins à gages s'y postaient et avaient un tarif; la mort d'un homme ne coûtait pas plus d'un demi-doublon (42 francs 50 centimes). C'était le prix courant d'un coup de poignard pour celui qui avait à se défaire d'un ennemi. En extirpant le crime, Tacon fit abattre les arbres qui lui avaient prêté leur ombre. Vis-à-vis de la porte de Monserrate l'Alameda offre un brillant coup d'œil. Sur une place circulaire est le grand théâtre Tacon; il commence une des rues des faubourgs; à l'autre coin de cette rue il y a un très-beau café et quelques maisons élégantes qui embellissent cette partie de la promenade. Le soir, les boutiques ambulantes de fruits, de bonbons, l'éclairage au gaz, la réverbération des lumières des allées, le passage des omnibus, la foule de voitures qui se rendent au théâtre, la file interminable de celles qui suivent la

promenade et rivalisent de luxe, celles qui viennent des faubourgs pour entrer en ville et se croisent avec celles qui en sortent, enfin, l'accoutrement riche et grotesque des postillons de quitrins, donnent à ce lieu une vue aussi animée, aussi variée que peut l'être celle des plus grands centres de populations des villes d'Europe. Le théâtre Tacon, le principal ornement de cette place, a de hauts portiques pour l'entrée et la sortie des équipages; son vestibule est fort grand; la salle est ornée avec beaucoup de luxe; elle contient quatre mille personnes, et, disposée en salle de bal, sept mille. Malheureusement cet édifice a été peu solidement construit, quoiqu'il ait coûté un million, outre les carrières du gouvernement dont put disposer l'entrepreneur. Dix ans après avoir été bâti, en 1847, il menaçait ruine. Au centre de cette place est une statuette en bronze tellement insignifiante, que nous la passerions sous silence, si nous ne craignons d'être taxé d'inexactitude. A première vue, on croit apercevoir une poupée avec une pomme sur la tête; l'idée paraît plaisante; on s'approche pour s'en assurer, et on reconnaît que la poupée est un enfant bouffi, et la pomme une couronne. C'est l'innocente Isabelle qui porte sur sa tête la pomme de discorde de l'Espagne: comme allégorie, ce n'est pas mal; comme art, c'est du plus mauvais goût. Les faubourgs, en maints endroits, l'emportent sur la ville. On y respire et circule plus librement. Les rues qui aboutissent au Prado et au Champ-de-Mars sont à la fois vivantes, larges et bien bâties. Le Champ-de-Mars, qui donne sur la promenade, vis-à-vis d'un des plus jolis parterres, fut terminé en 1837, sous le général Tacon. C'est un trapèze dont le plus grand côté a deux cent cinquante vares castillanes (209 mètres), et le plus petit cent soixante dix (142 mètres); il est entouré par des pilastres surmontés de bombes et de mortiers, et unis entre eux par de hautes grilles de fer en forme de lances; sur chacune de ses faces est une porte de même métal ornée de trophées d'armes en bronze. La quantité de fer travaillé qui entoure cette surface, où peuvent facilement manœuvrer dix mille hommes, a une grande valeur. L'armée l'a

construit à ses frais. Sur ses côtés sont la promenade et trois belles chaussées ; sur l'une de ces chaussées est l'embarcadère des chemins de fer de Guines, San-Antonio et Batabanò, à l'endroit où était auparavant le jardin botanique, transféré aujourd'hui près du fort Principe. Les bâtiments de cet embarcadère représentent de jolis pavillons. Près de là est la place Tacon, ou Marché de la Vapeur, et un grand édifice carré, entouré de portiques occupés par un grand nombre de boutiques, et fréquentés par beaucoup de promeneurs ; la cour contient un marché construit en 1836, sous la direction du général Tacon. Les environs de cet endroit sont aussi vivants et aussi bien bâtis que l'intérieur de la ville. Sur la chaussée parallèle à la promenade qui longe le Champ-de-Mars, aboutit la plus belle rue de la Havane ; c'est encore un souvenir du général Tacon. Auparavant, la chaussée de Saint-Louis-de-Gonzague était coupée par des inégalités et remplie de fondrières ; il la fit niveler et relever ses côtés par des pierres de tailles. Plus tard, on fit disparaître cette digue, et on perça une magnifique rue sous le nom de rue de la Reine. Bâtie, au commencement, avec de fort belles maisons, elle a de larges trottoirs ; ses côtés sont plantés d'arbres ; elle conduit, à l'ouest, à la nouvelle promenade de Tacon. Ce nom devrait remplacer celui de la Havane à plus de titres que les villes qui ont pris le nom de leur fondateur ; il se trouve à côté de tout ce qu'elle a de beau, d'agréable et d'utile.

La nouvelle promenade, à un quart de lieue de la ville, offre à son entrée un pavillon avec une statue de Charles III ; viennent ensuite une ligne de fontaines avec des hiéroglyphes, le jardin de botanique et la maison de plaisance des capitaines-généraux : jardins, plates-bandes, bosquets, allées bien dessinées, jets d'eau, cascades, étangs, rien ne manque à la nouvelle promenade de Tacon pour qu'elle soit digne de son auteur. Elle s'étend aussi par une autre allée jusqu'au pied de la colline où domine le fort del Principe. La situation de cette forteresse, la perfection de ses lignes, la rendent de la plus haute importance dans le système de défense. On y arrivait

auparavant par des chemins mal tracés et fangeux. Ce lieu si délicieux par l'eau qui y abonde et l'ombrage des bosquets, était jadis un terrain marécageux et sillonné de crevasses remplies d'eau fétide ; il n'appartenait qu'au célèbre capitaine-général d'opérer cette métamorphose. Les faubourgs sont, sous bien des rapports, plus habitables que la ville pour les gens indépendants des affaires : il y a plusieurs édifices remarquables ; parmi ceux qui appartiennent à des particuliers est la maison d'Aldama. Aux extrémités des faubourgs, les rues suivent les conditions malheureuses des quartiers pauvres où elles conduisent, sont inégales, mal percées, d'un terrain raboteux et souvent impraticable à cause des égouts qui s'y forment. Toutes les maisons sont très-petites, très-basses, en bois, et d'un seul rez-de-chaussée : la plus misérable ne coûte pas moins de 800 fr. de loyer par an. Les entrepreneurs bâtissent aussi des cours à dix et vingt chambres rangées des deux côtés d'une étroite allée que l'on appelle citadelle ! Ces sortes de constructions, véritables citadelles de la misère, leur sont d'un grand rapport : la plus petite chambre n'est pas louée moins de 300 fr. par an ; le peuple de couleur habite pêle-mêle dans ces étroites cellules, ainsi que les blancs pauvres, mais dans des cours séparées. En parcourant ces quartiers d'une ville où l'or et l'argent abondent tellement que le cuivre n'est pas en circulation, on s'y convainc aisément que plus grande est l'opulence, plus, à côté d'elle, est hideuse la misère. Après avoir visité la Havane, j'entendais souvent vanter par ses habitants la beauté du cimetière général, situé à l'extrémité d'un des faubourgs. Les tombes, en forme de niches placées dans des murs, comme dans quelques cimetières d'Italie, étaient, m'assurait-on, d'une excellente installation. Lorsque l'on a vu les cimetières de Bologne et du Père-Lachaise, si remarquables chacun dans son genre, la curiosité n'a plus rien à satisfaire dans ces lieux du repos et de l'oubli ; pour y aller, il faut être appelé à s'agenouiller près d'une croix, sur la tombe d'un parent ou d'un ami. Cependant le voyageur a ses obligations, et comme on me disait que je re-

gretterais beaucoup de ne pas l'avoir vu, j'y suis allé. Jamais je n'ai éprouvé plus d'indignation et de dégoût, et je me rappelle avec peine ce champ du sacrilège, la honte d'un peuple civilisé. Que l'on s'imagine un champ de bataille où les morts, entassés, sans sépulture, ont été livrés aux oiseaux de proie, et on aura une faible idée des ossements épars sur toute la surface du cimetière ; on y voit des crânes par centaines que les curieux foulent aux pieds, font rouler comme des boules et se font passer de main en main, et des linges, des chiffons, restes des vêtements des morts, éparpillés çà et là. Les morts qui n'ont pas de niche sont jetés en terre, sans bière, sans linceul, souvent sans être accompagnés de prêtres, et il n'est pas rare de voir des chiens pénétrer entre les grilles et ronger leurs ossements. Pour compléter cet horrible tableau, la maison des fous donne sur le cimetière, et les malheureux aliénés invectivent de leurs cellules les vivants et les morts ; pour assainir leur raison, ils n'ont que des chants lugubres et cette triste vue. Ceux qui ferment les yeux sur ce spectacle pour s'émerveiller de trois ordres de niches placées dans des murs et fermées par des plaques de marbre où sont inscrits en lettres d'or les noms des riches, peuvent être persuadés que pour l'honneur du monde entier, il n'existe nulle part moins de respect pour les morts ; il semblerait que l'intérêt de la santé publique, si ce n'est les lois de la pudeur, devrait y mettre ordre.

Pour jouir d'une belle vue et bien juger de la position de la ville, il faut aller sur la rive orientale de la baie, traverser le port par le bateau à vapeur de Regla, et de cette petite ville se diriger à la côte de l'Indien (*Loma del Indio*) sur la route de Guanabacoa ; du sommet de cette côte on a une fort belle perspective de la Havane, de son port, de ses faubourgs et de ses fortifications. Quant aux environs de la ville, je ne crois pas qu'il puisse exister quelque chose de plus triste : le terrain pierreux et découvert, avec quelques palmiers à grande distance les uns des autres, ressemble davantage à une plage de l'Afrique qu'aux plages fleuries et ombragées de l'Amérique, telles que

nous les représente notre imagination avant d'aborder le Nouveau-Monde, et telles, en effet, que nous les trouvons à Puerto-Rico et dans plusieurs des petites Antilles, particulièrement à la Martinique.

D'après la statistique de 1846, il y avait, à la fin de cette année, à la Havane 4,110 maisons; toutes en maçonnerie, dont 609 à un et deux étages, les autres avec plates-formes ou d'un seul vestibule. Dans les faubourgs, 7,579 maisons, dont 404 à un et deux étages, 1,093 d'un rez-de-chaussée, avec plate-forme; d'autres en maçonnerie, couvertes en tuiles, et la majeure partie en planches seulement. Cette même année la population se répartissait de la manière suivante :

	BLANCS.			LIBRES DE COULEUR.			ESCLAVES.			TOTAL de COULEUR	TOTAL GÉNÉRAL.
	Hommes.	Femmes.	Résumé.	Hommes.	Femmes.	Résumé.	Hommes.	Femmes.	Résumé.		
Ville	11,504	7,779	19,283	3,063	4,810	7,873	5,458	4,946	10,404	18,277	57,500
Faubourgs ..	20,978	16,297	37,275	8,857	11,692	20,549	6,063	5,521	11,584	32,133	69,408
Total général.	32,482	24,076	56,558	11,920	16,502	28,420	11,521	10,467	21,988	50,410	106,968

Les 56,558 blancs se classaient ainsi :

PAYS ET NATIONS.	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
De la Péninsule	10,992	1,565	12,557
Des îles Canaries	2,339	1,349	3,688
De Puerto-Rico	48	43	91
De Saint-Domingue	95	93	188
Des États-Unis	278	190	468
Des autres points de l'Amérique	604	366	970
De France	580	136	716
Des îles Britanniques	138	41	179
De Russie	4	"	4
De Danemark	3	2	5
De Suède	9	1	10
De Hambourg	6	"	6
Des îles Baléares	6	2	8
D'Autriche	1	"	1
De Bremen	1	"	1
De Hollande	12	3	15
De Belgique	7	"	7
D'Italie	119	18	137
D'Asie	2	1	3
D'Afrique	1	1	2
De Suisse	8	2	10
De Portugal	33	5	38
De Grèce	2	"	2
De la Havane et de l'île de Cuba	17,189	20,263	37,452
TOTAL GÉNÉRAL	32,477	24,081	56,558

Les recensements antérieurs à 1846 comprennent aussi, comme faisant partie de la Havane, Casa-Blanca, Regla, Guasabacoa, Lugano, petites villes et bourgs parsemés sur le littoral de la baie, ainsi que El-Horcon, Jésus-du-Mont, El-Cerro; ces derniers ne sont qu'une continuation des faubourgs. La population de ces différents endroits est de 23.026 âmes; en les ajoutant aux 106,968 de la ville et des faubourgs, la Havane aurait 129,994 habitants.

QUELQUES MOTS SUR LA DIVISION TERRITORIALE.

La Havane est imposante comme ville; Cuba, dont elle est la capitale, l'est comme colonie. Ce joyau de la couronne d'Espagne doit être considéré sous toutes ses faces, pour mieux en apprécier la valeur. La division territoriale, telle qu'elle existe pour le militaire, est la plus simple, et l'on se voit presque toujours obligé d'y revenir pour lui soumettre les autres. L'administration civile de Cuba, comme il l'a déjà été mentionné dans l'aperçu statistique, se divise en cinq gouvernements, dix-huit lieutenances de gouvernement, quatre municipalités et un district colonial.

Chacune de ces divisions a un chef-lieu et une juridiction à part. Chaque juridiction se divise en plusieurs cantons ruraux.

Les gouvernements sont à la charge de chefs militaires qui réunissent les deux pouvoirs. Le gouvernement de la Havane, comme supérieur de l'île, appartient au capitaine-général; les autres sont sous la direction de maréchaux-de-camp et de brigadiers; ils ont sous leurs ordres des sous-gouverneurs civils avec le titre d'alcaides-majors. Avant 1845, ces sous-gouverneurs, qui sont des légistes, s'appelaient accessseurs.

La Havane a cinq alcaides-majors; Matanzas, Cuba et Trinidad en ont trois; Cienfuegos en a un. Les lieutenances de gouvernement sont à la charge de lieutenants-gouverneurs, qui, sans avoir l'obligation d'être légistes ou d'être militaires, réu-

nissent les pouvoirs civils, judiciaires et militaires, et sont aidés dans les causes qui concernent la jurisprudence, par des assesseurs avocats. Il a été décidé, depuis plusieurs années, qu'elles seraient données à des alcades-majors (juges de première instance), qui embrasseraient la partie civile et judiciaire, et que la partie militaire rentrerait dans les attributions des commandants d'armes (officiers de place)(1), et que toutes les juridictions auparavant à la charge des municipalités, c'est-à-dire gouvernées politiquement et juridiquement par les alcades ordinaires (maires), le seraient désormais par des alcades-majors (juges). Les gouvernements ont déjà reçu un commencement d'exécution de ce projet; les autres juridictions attendent encore la nomination d'alcades-majors. Chacune a en outre, selon son importance, sa position, les employés d'un rang supérieur ou inférieur, des diverses branches d'administration qui y correspondent, dans le militaire, la marine, les douanes, les postes, etc.

Chaque canton rural est à la charge d'un capitaine, ou chef de canton, qui remplit les fonctions de juge de paix, et de maire dans les endroits où il n'y a pas de municipalité; et selon l'importance du canton, il y a un lieutenant et plusieurs chefs de ronde pour la police; quelques cantons ont aussi, selon leur position, une recette subalterne du Trésor, une subdélégation de la marine, ou un alcade maritime dans les petits ports de cabotage et une estafette.

Il est question de simplifier les divisions territoriales, qu'il est impossible de ne pas confondre, par leurs diversités, dans les parties ecclésiastiques, civiles, judiciaires, maritimes et financières. Leur plus grand défaut n'est pas seulement la confusion, mais le manque d'unité, et la force qu'elles enlèvent au gouvernement central.

Dans la carte présentée par la commission chargée de faire la statistique de 1846, sont désignées les nouvelles juridictions,

(1) L'aperçu statistique, page 49, contient une assertion tout opposée; les projets du gouvernement sont souvent contradictoires. Celui-ci, comme le seul logique, recevra sans doute son exécution.

telles que l'on se propose de les adopter, en ayant égard aux limites naturelles du pays et à sa population; on a aussi l'intention de mettre en harmonie toutes les branches d'administration, en les appropriant à cette nouvelle division, et en les réglant, autant que le permettent leurs positions, sur un principe général d'unité; mais ce projet est encore en expectative.

Les chefs-lieux de juridiction, comme les juridictions elles-mêmes, diffèrent essentiellement entre eux : les chefs-lieux non-seulement pour être, selon leur importance ou leur position, résidence des autorités supérieures ou subalternes, mais pour représenter toutes les branches d'administration ou n'en représenter qu'une ou deux; les juridictions, pour être grandes, bien peuplées, ou petites, avec peu de population, ou pour présenter, comme par exemple celle de la Havane, trente-deux cantons, aux quatre points cardinaux enclavés dans d'autres juridictions et parmi lesquels figure l'île de Pinos, qui, à elle seule, a 117 lieues carrées, écheveau tellement inextricable, que l'on parvient difficilement à s'en rendre compte, même en ayant la statistique et la carte sous les yeux. Dans la crainte de rendre encore plus diffuse cette singulière répartition, nous n'indiquerons pas les limites de chaque juridiction : le lecteur pourra les reconnaître à l'aide de la carte.

Les juridictions des départements mériteraient d'autres détails que ceux que nous sommes en état de leur donner, surtout celles du département occidental, comme les plus riches; et en première ligne, la juridiction du gouvernement de la Havane, comme la plus étendue; les chefs-lieux de cantons, bourgs, villages et hameaux, ne sont que des points de réunion pour les offices divins, et où se pourvoient d'objets indispensables les habitants des environs. Les magnifiques habitations répandues sur le territoire constituent sa véritable opulence; chacune d'elles demanderait un article séparé. A Cuba, comme dans les colonies en général, l'agriculture emploie toutes les forces du pays : elle est la grande et unique industrie; les quelques fabriques qui se sont établies depuis une vingtaine d'années dans

les environs de la Havane ne peuvent être considérées que comme une exception. A voir les bâtiments des grandes habitations, leurs vastes dépendances, leurs machines à vapeur, sous la direction d'Anglais ou d'Américains, les centaines de bras dont elles disposent sur un seul point, elles paraissent plutôt appartenir à des fabricants qu'à des agriculteurs, et attirent dans la campagne la foule de travailleurs, l'activité et le mouvement qui, en Europe, sont l'attribut des grandes villes. Cette description pourrait donc se limiter à faire connaître les principaux débouchés des produits, qui, dans une île, sont les ports, et devant eux disparaissent les autres centres de populations, habités, pour la plupart, par de petits colons et par les blancs de la terre, comme on les appelle dans le pays, c'est-à-dire des paysans créoles, classe qui n'est connue aux Antilles que dans les colonies espagnoles; mais elle doit servir aussi de guide topographique, et non-seulement elle contiendra les données statistiques sur la population et ses constructions, mais aussi le mouvement du terrain, ses qualités, ses richesses minérales, ses curiosités : ces dernières se trouveront à la fin de chaque juridiction; dans le gouvernement de la Havane, vu son étendue et sa situation particulière, elles seront placées à la fin de chaque canton. Pour avoir, d'une manière concise, la totalité des immeubles et des produits, la classification des différentes castes qui composent la population, il suffira de jeter un coup d'œil sur les tableaux placés à la fin de chaque département, ou sur ceux du résumé général placés à la fin de la description topographique; pour connaître les détails de la topographie, il faut passer en revue les trois départements avec leurs juridictions. Nous nous sommes arrêté à tous les chefs-lieux qui ont quelques populations et avons donné la nomenclature des autres. Dans le département occidental, les cantons ont pour chefs-lieux des bourgs assez peuplés, des villages et des hameaux qui en dépendent; dans les départements central et oriental, la plupart n'ont pas de chefs-lieux et se composent d'un certain nombre d'habitations disséminées. La résidence des juges de

paix et la paroisse sont dans un point central où il y a deux ou trois maisons, et quelquefois même ce chef demeure sur une habitation.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE.

DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.

Ce département se trouve compris entre le 21° 39' et 23° 12' 45" de latitude boréale, et 74° 9' 50" et 78° 39' 15" de longitude occidentale du méridien de Cadix ; il contient deux gouvernements, six lieutenances de gouvernement et quatre municipalités, ou douze juridictions.

JURIDICTION DE LA HAVANE. — GOUVERNEMENT SUPÉRIEUR.

Cette juridiction se compose de la Havane (1), de ses faubourgs et de trente-deux cantons, savoir :

San-Diego-de-Nuñez, Bahía-Honda, Las-Pozas, Las-Palacios, San-Cristobal, Candelaria, San-Marcos, Aguacate, Bainoa, Guanabo, Jibacoa, Río-Blanco-del-Norte, Río-Blanco-del-Sur, Arroyo-Arenas, Bauta, Casa-Blanca, El-Cerro, Calvario, Cano, Guatao, El-Horcon, Jesus-del-Monte, Lugano, Managua, Puentes-Grandes, Quemados, Regla, San-José-de-las-Lajas, San-Antonio-Chiquito, Los-Palos ou Nueva-Pax, Alacranes et l'île de Pinos.

San-Diego-de-Nuñez, sur la côte du nord, à 23 lieues ouest de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, situé sur la rive gauche de la petite rivière San-Diego-de-Nuñez, dans un terrain accidenté, et entouré de sucreries et de pâturages enclos, date de 1805 ; sa seule rue est la route ; il a 58 maisons : 7 en maçonnerie, 22 en bois, 29 en chaume ; 260 habitants : 149 blancs, 71 libres de couleur, 40 esclaves. Le canton a près

(1) Voir pour ce qui a rapport à la Havane, page 81 et suivantes.

de 22 lieues carrées (1), il est montagneux au sud, plat au nord, avec de très-bonnes terres, beaucoup de sucreries, de caféyères, de pâturages enclos et de petites habitations. Carenero, hameau de 4 maisons et de 25 habitants en fait partie. On remarque dans ce canton plusieurs grandes cavernes appelées *del-Surgidero*, *Cueva-Grande*, *Caverna-del-Agua*, *Caverna-de-Pascual*, *Caverna-de-Los-Indios* et quelques-autres ; on présume qu'elles furent toutes habitées par les Indiens.

Bahia-Honda (baie profonde), à 25 lieues ouest de la Havane, chef-lieu du canton, prend son nom de la baie où il est bâti ; la première maison date de 1779 ; on construisit l'église en 1818 ; elle fut déclarée paroisse en 1822, et la même année on établit une estafette ; ce port est éloigné de 2 lieues de la chaîne de montagnes des Orgues (*de los Organos*), au pied desquelles sont les bains hydrosulfureux d'Aguacate, dont les eaux sont de la même nature que celles des bains de San-Diego. En 1818, on éleva le fort qui défend l'entrée de la baie, une des plus vastes et un des meilleurs mouillages de cette côte. *Bahia-Honda* a une caserne de cavalerie, deux écoles primaires soutenues par les habitants ; 55 maisons : 7 en maçonnerie, 16 en bois, 32 en chaume ; 397 habitants : 283 blancs, 34 libres de couleur, 80 esclaves. L'étendue du canton est de 5 lieues et demie du nord au sud sur 3 de l'est à l'ouest : il y a trois mines de cuivre à une lieue du bourg qui sont en exploitation : *Buenas-Aguas*, *Union* et *Recompensa* ; il y a aussi trois mines de charbon de terre ; une seule est exploitée.

Las Pozas, à 29 lieues ouest de la Havane, près de la côte du Nord, sur le chemin de la *Vuelta-Abajo*, chef-lieu du canton du même nom, fut fondé en 1685 sur l'habitation *Cacara-Gicaras*, où il y a des bains sulfureux. Il a 14 maisons en bois et en chaume ; 110 habitants : 98 blancs, 4 libres de couleur, 8 esclaves. Le canton a 54 lieues carées. En dépendent la baie

(1) Toutes les lieues dont il est question dans cette description topographique sont lieues provinciales de Cuba, de vingt-six un quart au degré.

de la *Mulata*, sur les côtes du nord, où il y a 4 maisons et 31 habitants, et *Morillo*, à l'embouchure de la rivière *Manimani*, avec 4 maisons en chaume et 19 habitants.

Los-Palacios, à 31 lieues sud-ouest de la Havane, sur le chemin de la *Vuelta-Abajo*, chef-lieu du canton du même nom; son climat est sain. A l'ouest coule la rivière *Macuriges*, connue aussi sous le nom de *Palacios*, dont les eaux sont belles, et où sont les bains *Charco* et *Teneria*. *Palacios* a une recette du Trésor, une église solidement bâtie, restaurée en 1827, deux rues de l'est à l'ouest, et trois du nord au sud; 84 maisons: 6 en maçonnerie, 23 en bois, 55 en chaume; 264 habitants: 136 blancs, 87 libres de couleur, 41 esclaves. Fait partie du même canton, *Isabela*, avec 43 habitants: 30 blancs, 12 libres de couleur, 1 esclave.

San-Cristobal, à 24 lieues sud-ouest de la Havane, sur la route de la *Vuelta-Abajo*, au milieu d'une belle plaine, enrichie de plantations de tabac, et à la droite de la rivière *San-Cristobal*. Ce chef-lieu de canton prend son origine du commencement du XVIII^e siècle; son église fut construite en 1818. Il a une recette du Trésor, 69 maisons: 17 en maçonnerie, 52 en chaume; 301 habitants: 213 blancs, 47 libres de couleur, 41 esclaves. La création du canton date de 1844; auparavant il était connu sous le nom de *Santa-Crux-de-los-Pinos*; le bourg de *Candelaria* en était le chef-lieu. Le terrain, au sud, est bas et accidenté; la température est variable. Il y a quelques caféières, des pâturages enclos et un grand nombre de petites habitations, principalement de plantations de tabac.

Candelaria, à 22 lieues sud-ouest de la Havane et à 2 lieues de la montagne *Manantiales*, où il y beaucoup d'eaux minérales, une belle cascade et une mine d'argent; il est entouré de pâturages enclos. Ce chef-lieu de canton tire son origine d'un ermitage qu'il y avait sur l'habitation *Candelaria*, d'où lui vient son nom et celui du canton. L'habitation fut répartie, en 1815, entre plusieurs colons. Ils y fondèrent un village à un demi-quart de lieue de l'ermitage, sur la route de la *Vuelta-Abajo*. *Candelaria*

a une église en bois, 75 maisons : 7 en maçonnerie, 4 en bois, 64 en chaume; 358 habitants : 262 blancs, 46 libres de couleur, 50 esclaves. Le canton, avant 1844, était réuni à celui de San-Cristobal. Il a 4 lieues carrées. Son terrain est montagneux au nord, plat, sablonneux et sec au sud, et marécageux sur les bords de la mer. Des rivières et des ruisseaux qui descendent des montagnes l'arrosent. On y cultive le café et le tabac.

San-Marcos, à 18 lieues sud-ouest de la Havane, sur la route de la Vuelta-Abajo, chef-lieu du canton du même nom, date de 1759, et son église de 1812. Elle était auparavant sur l'habitation Guanacaye, à une lieue au sud. Il a 25 maisons : 4 en maçonnerie, 24 en chaume; 129 habitants : 107 blancs, 4 libres de couleur, 18 esclaves. Le canton a 22 lieues carrées; il est connu sous les différents noms de los Mangos, Rio-Grande et San-Marcos. En fait partie le village Mojanga, à 3 lieues de San-Marcos, avec 19 maisons : 1 en maçonnerie, 8 en bois, 10 en chaume, et 140 habitants. Le terrain, sur la côte du sud est couvert de mangliers pendant 5 lieues. Le reste est plat, sablonneux et sec, bien qu'avec quelques lacs. Il y a des sucreries, beaucoup de caféyères, de pâturages enclos et de petites habitations.

Aguacate, à 15 lieues est de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, a 205 habitants : 149 blancs, 30 libres de couleur 26 esclaves.

Bainoa. Le chef-lieu de ce canton est Caraballo, à 13 lieues est de la Havane. La création du canton et la fondation du village datent de la fin du XVIII^e siècle. L'église fut bâtie en 1803. La route est éloignée d'une lieue. Caraballo a 78 maisons : 8 en maçonnerie, 23 en bois, 47 en chaume; 360 habitants : 234 blancs, 68 libres de couleur, 58 esclaves. Le canton a 2 lieues carrées.

Guanabo, à 7 lieues est de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, a une église, 56 maisons : 4 en maçonnerie, 20 en bois, 32 en chaume; 226 habitants : 166 blancs, 26 libres de couleur, 34 esclaves. Le canton est situé sur le terrain de la sucrerie Garro. Il y a des bains minéraux sulfureux, connus sous le nom de Boticario, et trois mines de cuivre dans lesquelles on tra-

vaille. Quatre hameaux font partie de ce canton : un près de la rivière Boca, de 52 habitants ; plus à l'est, le Rincon, de 54 habitants ; à une demi-lieue sud-est de Guanabo, Jiguiabo, de 26 habitants, et Boca-de-Jaruco, de 50 habitants.

Jibacoa, chef-lieu du canton du même nom, à 15 lieues est de la Havane, sur la rive droite du ruisseau Jibacoa, entouré de petites métairies et de palmiers, est fort pittoresque. Il fut fondé dans une propriété du comte de Jibacoa, en 1756. Il a une église en maçonnerie, de bonne construction ; 84 maisons : 5 en maçonnerie, 15 en bois, 64 en chaume ; 406 habitants, 301 blancs, 27 libres de couleur, 78 esclaves. Le canton a 3 lieues carrées ; le terrain est accidenté, sec et fertile ; la température est saine. Un petit village fondé en 1800 sur le port Santa-Crux, à l'embouchure de la rivière du même nom, avec 100 habitants, 71 blancs, 29 esclaves, fait partie du même canton.

Rio-Blanco-del-Norte. San-Antonio-de-Rio-Blanco, à 12 lieues est-sud-est de la Havane, sur le chemin de Santiago-de-Cuba, est le chef-lieu de ce canton. Il prend son nom d'une église qu'il y avait sur la sucrerie Rio-Blanco en 1814 ; est situé dans un terrain plat et salubre, entouré de sucreries et de pâturages enclos. Il a une école primaire ; 70 maisons : 6 en maçonnerie, 4 en bois, 60 en chaume ; 328 habitants : 195 blancs, 59 libres de couleur, 74 esclaves. L'église est à une lieue plus à l'ouest ; elle fut bâtie en planches en 1832, sur les bords de la rivière Jaruco, dans l'endroit appelé Almacenes (magasins), où il y a 8 magasins de dépôts pour les denrées ; 14 maisons : 2 en maçonnerie, 12 en planches et en chaume, et 27 habitants : 20 blancs, 7 de couleur. Le canton a 7 lieues carrées, est riche de culture. Il y a une seule montagne appelée Arzobispo, qui s'étend jusqu'à celle de Santa-Crux et où on remarque trois cavernes.

Rio-Blanco-del-Sur. Casiguas ou Rio-Blanco-del-Sur, à 12 lieues sud-est de la Havane, chef-lieu du canton, fut érigé en paroisse en 1803. Il est situé sur la route de Guines à Matanzas, dans un terrain plat, entouré de caféyères et de pâturages enclos. Il n'a réuni sur le même point qu'une petite église en ma-

çonnerie ; 5 maisons : 2 en maçonnerie, 3 en chaume, et 56 habitants, y compris ceux des habitations voisines, dont 42 blancs, 10 libres de couleur, 4 esclaves. Le canton a 5 lieues carrées, et contient beaucoup d'habitations de toutes cultures. Avant 1797, il était réuni à Rio-Blanco-del-Norte ; le hameau Bainoa, de 42 habitants qui, en fait partie, donne son nom au canton voisin, et est situé au nord-est sur ses limites.

Arroyos-Arenas, à 4 lieues sud-ouest de la Havane, chef-lieu du canton du même nom ; a 298 habitants : 231 blancs, 23 livres de couleur, et 44 esclaves.

Bauta. Le chef-lieu de ce canton, Hoyo-Colorado, à 8 lieues ouest-sud-ouest de la Havane, sur la route de la Vuelta-Abajo, a 1 école primaire, 6 rues, 1 église, 83 maisons : 1 en maçonnerie, 6 en bois, 76 en chaume ; 442 habitants : 290 blancs, 103 livres de couleur, 49 esclaves. Le canton a un climat sain. Sa fondation date de 1750. Les denrées de ses habitations s'exportent par le petit havre Baracoa. Le village Corralillo, fondé sur les terres de la propriété Ariguanabo, au nord du lac du même nom, en fait partie. L'église ayant été détruite par l'ouragan de 1844, on transféra la paroisse à Hoyo-Colorado. Corralillo a 53 maisons : 2 en bois, 51 en chaume ; 318 habitants, 202 blancs : 64 livres de couleur, 52 esclaves.

Casa-Blanca (maison blanche), situé sur la rive orientale du port de la Havane, date de la moitié du XVIII^e siècle. L'intendance y avait établi un magasin et un petit arsenal, où travaillaient un grand nombre d'artisans et de galériens. Ce bourg a un hôpital, deux pensions, 120 maisons : 51 en maçonnerie, 69 en bois et en chaume ; 894 habitants : 477 blancs, 98 livres de couleur, 319 esclaves. Dans ce canton se trouvent le château du Morro, la citadelle de la Cabaña, le fort n^o 4 et le hameau Pescante, sur les bords de la baie, où mouillent les chaloupes des forts.

El-Cerro, à une lieue sud de la Havane, vient après El-Horcon, et paraît une continuation des faubourgs. Ce bourg, très-considérable, est situé près d'une petite colline, d'où lui vient le nom de Cerro (colline). Sa fondation date de 1700. Il y avait alors un

dépôt de bois de construction pour l'arsenal de la Havane. Les deux premières maisons furent construites par don J.-M. Rodriguez et François de Bétancourt. L'église, bâtie en bois en 1807, fut détruite en 1843 ; elle est construite aujourd'hui en maçonnerie. Une partie de la population de la Havane se réfugie au Cerro pendant les chaleurs, et prend des bains dans la rivière Almendares. Il y a un grand nombre de maisons de plaisance. Quoiqu'il y en ait d'assez grandes, aucune ne révèle, par l'élégance de ses bâtiments, la richesse des propriétaires. Elles sont rangées le long de la route, qui est coupée par quelques rues très-courtes. On compte 5 grandes maisons de campagne, 23 de plaisance, 273 particulières de différents matériaux, la plupart en bois ; 2,125 habitants : 1052 blancs, 360 libres de couleur 713 esclaves. Le canton a environ 2 lieues carrées ; il renferme une grande quantité de petits jardins potagers et d'établissements industriels.

Calvario, à 2 lieues et demie sud de la Havane, sur la côte del-Calvario (du Calvaire), d'où le bourg et le canton prennent leur nom. On fonda en 1735, sur cette élévation, à plus de 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, un village. Ce village ayant été détruit, on en construisit un second en 1780, sur le sommet du même mont. Il a une église, une caserne pour une compagnie de milice, 2 écoles primaires ; 124 maisons : 39 en maçonnerie, 3 en planches, 82 en chaume. Le bourg est entouré de jardins potagers, de champs cultivés et de petites métairies qui pourvoient de fruits et de légumes les marchés de la Havane. Le canton a 7 lieues carrées. Les trois hameaux Mantilla, San-Pedro, la Chorrera en font partie. Leur population, réunie à celle de Calvario, s'élève à 815 habitants, 573 blancs, 98 libres de couleur, 144 esclaves. C'est dans ce canton que se trouvent les carrières de San-Miguel.

Cano, à 4 lieues trois quarts ouest-sud-ouest de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, date de 1723. Son église, construite en 1730, fut déclarée paroisse en 1765. Ce bourg est entouré de potagers, de champs et de petites métairies ; il a un

commandant d'armes, une estafette, une caserne pour la milice, 166 maisons : 32 en maçonnerie, 134 en chaume; 723 habitants : 447 blancs, 206 libres de couleur, 70 esclaves.

Guatao, à 5 lieues sud-ouest de la Havane, chef-lieu du canton du même nom ; sa fondation date de 1750, et celle de l'église du 25 mars 1765, où elle fut déclarée succursale de la paroisse de Cano. Il a deux écoles primaires, dont l'une est gratuite ; quatre rues du nord au sud, et quatre de l'est à l'ouest, toutes étroites ; 129 maisons : 13 en maçonnerie, 14 en bois, 102 en chaume. Y compris la population des hameaux des environs, il y a 818 habitants : 544 blancs, 192 libres de couleur, 82 esclaves. Le canton a trois lieues carrées ; il a des pâturages enclos et des petites habitations ; on y fait d'abondantes récoltes en tabac, en cire et en vivres. Dans le hameau Cantarranas, de 14 maisons, il y a un puits d'eau médicinale employée dans différentes maladies.

El-Horcon, à la suite des faubourgs de la Havane, n'en n'est séparé que par le pont de Chavez, placé sur le canal de la baie d'Atares. Le canton a pour limite ces mêmes faubourgs au nord et au nord-est ; le fort Atares en dépend ; il domine les maisons du Horcon au sud, et le port de la Havane au nord. La chaussée de la Guadeloupe est la plus grande et la plus belle rue ; 21 autres rues lui sont parallèles et transversales. Parmi les édifices les plus remarquables sont, dans la rue de l'Infante, la tannerie de don Jose Xifré, mue par la vapeur ; les maisons de campagne du comte de Fernandina et de l'intendant général, comte de Villanueva, et celle surnommée *del Rey* ; il y a aussi une maison de bains et plusieurs jardins. Cette petite ville n'est qu'un faubourg de la Havane ; elle a une église, trois ermitages avec leur chapelle, cinq écoles primaires, l'une est gratuite ; 940 maisons : 232 en maçonnerie, 648 en bois, 60 en chaume ; 6,282 habitants : 4,021 blancs, 1,500 libres de couleur, 761 esclaves.

Jesus-del-Monte (Jesus du mont), à une lieue sud-est de la Havane, est encore une continuation de ses faubourgs ; il vient après El-Horcon, dont il se sépare au sud-est, et s'étend dans cette direction par une longue allée qui suit les ondulations d'un

terrain planté de palmiers, de cocotiers et d'arbres fruitiers. La verdure et l'ombrage des arbres qui entourent les maisons de campagne et qui remplissent les intervalles qui existent entre elles, distraient la vue et rendent cet endroit fort pittoresque. Deux branches de la rivière Almendares le traversent, vont se jeter dans la baie de la Havane, et, avec l'aqueduc de Ferdinand VII, pourvoient d'eau la population; au centre est une assez jolie fontaine; l'église fut fondée en 1698. Jesus-del-Monte a 2,128 habitants: 1512 blancs, 213 libres de couleur, 403 esclaves; le canton a 5 lieues carrées et contient plusieurs villages, entre autres Arroyo-Naranjo, à 2 lieues de *Jesus-del-Monte*, situé des deux côtés de la même route avec 57 maisons: 3 en maçonnerie, 21 en bois, 33 en chaume, et où sont les bains de Cacagual, renommés par leurs vertus médicinales. Y compris la population du hameau Loma-San-Juan, il y a 765 habitants: 450 blancs, 40 libres de couleur, 275 esclaves. Le village Vivora et le hameau Arroyo-Apolo, dépendant aussi du même canton, ont ensemble 568 habitants: 497 blancs, 15 libres de couleur, 56 esclaves. Entre ces deux derniers endroits il y a un droit de péage.

Lugano, à une lieue et demie sud de la Havane; son territoire borde la baie. La rivière Lugano donne son nom au canton qu'elle traverse et au chef-lieu; elle pourvoyait d'eau les premiers habitants de la Havane, elle se forme de plusieurs torrents qui descendent des monts Calvario, San Miguel, Joaquin, et quoique d'un volume d'eau peu considérable, elle a quelquefois des crues très-fortes. Lugano, chef-lieu du canton, a un ermitage, 17 maisons: 2 en maçonnerie, 15 en bois et en chaume; 79 habitants: 59 blancs, 8 libres de couleur, 12 esclaves; le canton a seulement une lieue carrée. Le hameau Jacominos, à un quart de lieue de Lugano, avec 35 habitants, en fait aussi partie.

Managua, à 6 lieues sud de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, date de 1730, où il fut fondé au centre du pâturage (Corral) Managuano. Il a une église en maçonnerie, une école primaire, 41 maisons: 13 en maçonnerie, 10 en bois, 18 en chaume; 173 habitants: 102 blancs, 47 libres de couleur,

24 esclaves. Le canton a 3 lieues carrées ; en dépendent le village Nazareno, fondé en 1795, qui a un ermitage, 65 maisons : 20 en maçonnerie, 22 en bois, 23 en chaume ; 311 habitants : 122 blancs, 172 libres de couleur, 17 esclaves, et le petit hameau Canoa, avec quelques habitants. Au sud-ouest de Managua, il y a deux promontoires connus sous le nom de Tetas de Managua qui servent de point de reconnaissance aux marins, et près de leur sommet une grotte remarquable, où se présente d'abord une salle presque carrée de 18 mètres de long sur 16 de large et 6 de hauteur ; trois petites pièces la suivent ; elle est éclairée par une ouverture dans le mur ; à son entrée, à deux pas de la grotte, est un précipice dont la bouche était fermée par un rocher qui, selon la tradition, aurait disparu il y a 33 ans.

Puentes-Grandes, à 2 lieues sud-ouest de la Havane et à une demi-lieue du Cerro, a des maisons bâties des deux côtés de la même route ; Mordazo n'en est séparé que par un pont sur l'Almendares, que l'on appelle Grand-Pont, d'où vient le nom du chef-lieu et du canton (*Puentes-Grandes*). Ces deux endroits forment un bourg qui date de 1770, où on construisit, près de Mordazo, trois moulins pour préparer le tabac ; la réunion des employés et de 40 nègres destinés à ce travail, fut le premier noyau de la population. En 1791 une tourmente y produisit d'immenses pertes ; une seconde, en août 1794, acheva de le ruiner et chassa le reste de la population. En 1796, on y bâtit un pont ; en 1800, on nivela et dessécha le terrain ; en 1827, on y construisit le pont actuel ; en 1842 s'ouvrit la nouvelle église de Mordazo. Depuis 1827, la population a été en augmentant, et aujourd'hui quelques familles de la Havane viennent y passer l'été dans leurs maisons de plaisance ; une ligne d'omnibus communique avec la Havane. Ce bourg a 111 maisons : 13 en maçonnerie, 38 en bois, 60 en chaume ; 749 habitants : 521 blancs, 67 libres de couleur, 161 esclaves. Le canton a une lieue et demie carrée, il fut créé en 1836 ; il renferme beaucoup de jardins potagers et de petites habitations qui fournissent les marchés de la Havane.

Quemados, à 2 lieues et demie sud-ouest de la Havane, sur la route de la Vuelta Abajo, le premier village incendié à la fin du xvii^e siècle; on construisit le nouveau, et, à cause de cet événement, il prit le nom de Quemados (brûlés), qui est aussi celui du canton, y compris les hameaux La Seiba, Quemados-Viejos, Playa-de-Mariano. Il y a une église, 190 maisons: 36 en maçonnerie, 70 en bois, 84 en chaumé; 711 habitants: 610 blancs, 32 libres de couleur, 69 esclaves. A une demi-lieue de Quemados est le village Mariano, au pied duquel coule le ruisseau du même nom; il a un ermitage, une école primaire gratuite, 100 maisons: 50 en maçonnerie, la plupart maisons de campagne, 28 en bois, 22 en chaume; 314 habitants: 185 blancs, 82 libres de couleur, 47 esclaves. Le canton a 5 lieues carrées; le terrain est accidenté, pierreux et fertile

Regla, situé en face de la Havane, sur le littoral oriental de sa baie, tire son origine d'un ermitage fondé en 1687, et qui se trouvait où est aujourd'hui l'église du sanctuaire. Sur son terrain s'établit, en 1698, la première sucrerie de Cuba. En 1794 vint de Madrid une image, qui fut dès-lors vénérée comme la patronne de la baie; en 1737 fut bâtie la première maison; en 1805 fut érigée la paroisse, en 1811 on construisit l'église actuelle. Cette petite ville a de notable un bâtiment surnommé le Palais, qui est une grande maison de trois étages où vivent plusieurs familles; un hôpital, une maison de santé pour les étrangers, une place de taureaux, un cimetière, et, parmi les établissements industriels, une fonderie à vapeur, une fabrique de faïence, deux distilleries, vingt ateliers de tonnellerie et de charpenterie où on fabrique les caisses de sucre et les boucauts de mélasse, des carnages, des magasins de dépôts pour les denrées. Un chemin de fer de 2 lieues, récemment construit, l'unit à la ville de Guanabacoa; les wagons sont trainés par des chevaux. Un petit bateau à vapeur traverse sans cesse le port de la Havane, va et vient de Réglà à cette capitale. Le canton ne s'étend qu'à une demi-lieue. Réglà a 7 rues du nord-ouest au sud-est, et 11 du nord-est au sud-ouest; deux places et plusieurs quais; 1060 mai-

sons : 413 en maçonnerie , 524 en bois , 123 en chaume ; 6,662 habitants : 5,071 blancs, 644 libres de couleur, 947 esclaves.

San-Jose-de-Las-Lajas, à 8 lieues sud-est de la Havane, donne son nom au canton et en est le chef-lieu, il date de 1798, est situé entre des sucreries, des caféyères et des pâturages enclos, dans un terrain plat, sec et pierreux ; l'église fut construite en bois en 1805 et rebâtie plus tard en maçonnerie ; le cimetière fut construit en 1841. Un lac des environs et des puits pourvoient d'eau la population. Ce bourg a une recette du Trésor, 10 rues, 93 maisons : 23 en maçonnerie, 26 en bois, 44 en chaume ; 870 habitants : 516 blancs , 226 libres de couleur, 128 esclaves. Le canton a environ 6 lieues carrées ; le terrain est, au nord, rouge et sablonneux, et sec au sud, accidenté à l'ouest, généralement montagneux, bon pour la culture, et peuplé d'un grand nombre d'habitations. On y remarque les montagnes ou côtes de Camoa (Lomas de Camoa) ; l'une a 167 mètres de haut et s'aperçoit de fort loin en mer, les autres sont très-escarpées et contiennent un grand nombre de cavernes. A une lieue au sud du bourg, il y a d'autres promontoires connus sous le nom de côtes de Cotillo (Lomas de Cotillo) ; sur l'une d'elles est la magnifique caverne el-Gallo ; l'entrée est large et haute, au centre sont de grandes galeries, des salons, des pyramides, des fontaines, des sources dont les eaux sont médicinales et en usage dans les environs ; ses curiosités attirent l'attention des voyageurs ; tout annonce qu'elle est due au travail des Indiens.

San-Antonio-Chiquito (Petit-Saint-Antoine). Le hameau La-Requena ou San-Antonio-Chiquito, chef-lieu du canton, est à une demi-lieue ouest de la Havane, sous le canon du fort del-Principe, et date du xvi^e siècle ; on construisit alors les premières maisons au milieu de jardins potagers qui entouraient la capitale. Il a 8 maisons : 2 en maçonnerie, 5 en bois, 1 en chaume ; 95 habitants : 63 blancs. 5 libres de couleur, 22 esclaves. Dans le même canton, à une demi-lieue plus à l'ouest, est le hameau Chorrera, situé à l'embouchure de la rivière Chorrera ou Almendares. Dans cet endroit furent bâties, en 1516, les

premières maisons qui donnèrent lieu, en 1519, à la fondation de la Havane. C'est pourquoi on l'appela Pueblo Viejo (ville ancienne). Il continua à être habité par des pêcheurs ; on le fortifia en 1640 très-mal, car en 1662 ce fut là que les Anglais opérèrent un de leurs débarquements. Sa petite baie admet seulement des canots. Il a 127 habitants : 96 blancs, 12 libres de couleur, 19 esclaves. Le canton renferme différentes habitations de petites cultures ; il fut créé en 1832. Dans ses limites se trouvent un moulin, une fonderie, une maison de plaisance, un collège, le jardin botanique de la Havane et la villa des capitaines généraux.

Los-Palos ou *Nueva-Paz*, chef-lieu du canton du même nom, à 20 lieues sud-est de la Havane, et aux environs des marais de Zapata (Cienega de Zapata), date de 1802. Il est resté, malgré son titre de cité, un village, avec quatre rues du nord au sud, et six de l'est à l'ouest. Il a une place, une église terminée en 1828, une école primaire, 88 maisons : 26 en maçonnerie, 62 en bois ; 463 habitants ; 335 blancs, 69 libres de couleur, 59 esclaves.

Alacranes, à 27 lieues est de la Havane, chef-lieu du canton du même nom, situé près de la côte du sud, a 472 habitants : 270 blancs, 106 libres de couleur, 96 esclaves.

ILE DE PINOS.

L'île de *Pinos*, connue d'abord sous le nom d'île *Évangéliste*, que lui donna Christophe Colomb lorsqu'il la découvrit, le 13 juin 1494, mériterait, tant par sa superficie que par sa fertilité, la richesse de ses mines, l'abondance de ses bois précieux, de ses pêches, son climat bienfaisant, son étendue, plus grande que la plupart des petites Antilles, le titre de belle possession (1),

(1) DE HUMBOLDT, *Essai politique sur l'île de Cuba*, pp. 355, 356.

« Une seule grande île, dont l'area excède quatre fois celle de la Martinique et dont les montagnes arides sont couronnées de majestueux conifères, s'élève au milieu de ce labyrinthe (M. de Humboldt nomme ainsi l'espace qui est entre le lac ou la baie de Cortès et le récif de Piedras ; il est parsemé d'îlots, de bas-fonds.

si c'le ne disparaissait entre les bras de la grande et opulente colonie située à l'entrée du golfe que forment à l'occident les côtes méridionales de Cuba. Malgré sa surface de 117 lieues $1/2$ (1) carrées, elle figure comme un des plus petits cantons dans la première juridiction du département occidental. Par sa position sous le vent, à 10 lieues $3/4$ des côtes les plus proches du département occidental et à 18 de Batabanó, le premier port dans cette direction, elle est la sentinelle avancée de Cuba, vers la presqu'île de Yugatan, dont elle n'est séparée que de dix lieues, ou pour mieux dire, l'échelon qui rapproche la grande Antille du continent américain. On a fini par s'apercevoir des avantages militaires de cette position, et, dans le système de défense adopté en 1827, on a reconnu l'urgence de sa colonisation. En 1828, le gouvernement y fonda une colonie sous le nom de *Reine Amélie*, nom de la reine d'Espagne à cette époque, sur les bords de la rivière Casas, à trois quarts de lieue de son embouchure, entre les deux montagnes Caballos et Casas. Les premières maisons prirent ensuite le nom de Nueva-Girona (Nouvelle Gironne), et furent bâties sous les $21^{\circ} 54' 15''$ de latitude nord, et $76^{\circ} 27' 26''$ de longitude occidentale de Cadix. On construisit quelques fortifications. On lui donna une compagnie d'infanterie pour garnison, et pour aider à son développement, une brigade des galères de la Havane. Le commandant d'armes réunit les pouvoirs civil et militaire de l'île. La ville naissante a quatre rues du nord au sud, et sept de l'est à l'ouest; elles sont larges et bien tracées; elle a 76 maisons: 12 en maçonnerie, une en bois, le reste en chaume. Toutes les maisons ont des portails; quelques-unes même les ont supportés par des colonnes. L'église, petite et en chaume, demande une construction plus en rapport avec l'importance que l'île prend depuis quelques années.

de cayes et de rochers). C'est l'*isla de Pinos*, appelée par Colomb *el Evangelista*, et puis, par d'autres pilotes du xvi^e siècle, *isla de Sznta-Maria*. Elle est célèbre par l'excellent acajou (*swietenia Mahagoni*) qu'elle fournit au commerce. »

(1) Lieues provinciales, de 26 $1/4$ au degré.

Il y a un hôpital, une maison de convalescence, deux écoles primaires, quinze boutiques, tant pour les provisions de bouche que d'effets, deux cafés avec billards, une caserne pour la troupe, une grande galerie pour loger les galériens. Des puits pourvoient la population d'eau fraîche et excellente.

De Batabanó à l'île de Pinos, il y a des goëlettes destinées à cette traversée, et elles la font ordinairement en vingt-quatre heures.

À six lieues sud-est de la Nouvelle-Girone est un petit hameau sur le bord de la rivière Santa-Fé, et qui porte le nom de cette rivière. La population de l'île s'élève en tout à 912 habitants, 670 blancs, 203 libres de couleur, 39 esclaves. L'île de Pinos a gagné sous bien des rapports. Elle fut longtemps le repaire de pirates qui infestaient les côtes de Cuba, au grand préjudice du commerce étranger, et particulièrement de celui des États-Unis. Cette nation en saisit quelques-uns; les derniers furent, il y a peu d'années, détruits par les autorités. Elle a des bains minéraux, d'excellents pâturages. Ses bestiaux, quoique de petite taille, sont fort recherchés pour leur bonne chair. Une extrême fertilité favorise les plantations de la canne, du café, et de tous les fruits et racines des régions équinoxiales. Le tabac y vient d'une aussi bonne qualité que celui, si célèbre, de la *Vuelta-Abajo*. Les cèdres, les acajous et tous les bois précieux y abondent. Il y a des mines d'argent, de mercure, de fer, qui ne sont pas encore exploitées, et de cristal de roche, à l'endroit nommé *el Cerro de los cristales* (la Colline des cristaux); des carrières de marbres de différentes classes. En 1842, le comité de commerce et d'agriculture et le corps d'ingénieurs en entreprirent l'exploitation; ils établirent une machine hydraulique. Mais l'eau de la rivière où on la plaça n'avait pas assez de force, elle ne faisait mouvoir que trois scies à la fois, et il y avait trop peu de produit pour répondre aux frais de l'entreprise. Sous le gouvernement du général O'Donnell, se forma une compagnie anonyme qui en continua l'exploitation avec de grands appareils, des machines à vapeur, et qui ne tarda pas à en recueillir les plus grands avantages;

mais aussi faut-il dire qu'elle dut ces heureux résultats à la protection aussi efficace qu'immorale du capitaine général : la traite des noirs donna sans doute à M. Léopold O'Donnel l'idée de faire la traite des blancs, et à couvert sous la toute-puissance et l'irresponsabilité de son gouvernement, il ne craignit pas de destiner aux travaux forcés de ces carrières, des hommes libres qu'il fit traquer dans les villes, et particulièrement dans les campagnes, sans interrogatoires, ni condamnations préalables, sous le prétexte de vagabondage et de mauvaises mœurs. La société, reconnaissante de cette générosité, répondit par une autre, en faisant cadeau à Son Excellence et à sa femme de deux cents actions; et pendant que le gouverneur s'enrichissait au prix du sang d'autrui, les sicaires, qui avaient carte blanche pour cette chasse d'hommes, faisaient payer de fortes rançons aux prétendus vagabonds assez riches pour pouvoir, au poids de l'or, racheter leur liberté. L'Espagne ne doit pas l'oublier, c'est à des exactions de ce genre, autant qu'à l'instigation de l'Angleterre, qu'elle a dû la perte de ses colonies du continent. Il paraît que le gouverneur actuel Roncali a déjà mis en liberté une partie de ces opprimés; il est à espérer qu'il fera cesser entièrement le scandale qu'avait créé son prédécesseur.

L'île de Pinos est distribuée, selon l'ancienne mesure du pays, en 26 hatos et 2 corrales (1) destinés aux pâturages. Dès le xvi^e siècle, elle fut habitée par des pêcheurs et des pasteurs, et n'attira l'attention du gouvernement qu'en 1827. La campagne y est fort belle et variée. Il y a un grand nombre de collines, de montagnes à formes capricieuses. La Cañada, la plus élevée, a 424 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'île est renommée par la bonté de ses eaux. Santa-Fé, Sierra-de-Casas, Las Nuevas sont les trois principales rivières, et sont navigables pour des canots à leur embouchure. A l'ouest et au nord-ouest, la pêche de la tortue est abondante; à l'est et au sud, il y a plusieurs en-

(1) *Hato*, circonférence d'environ deux lieues de surface. Il y a deux et trois corrales dans un hato.

droits susceptibles d'avoir d'excellentes salines. Les bas-fonds, les rochers sans nombre et les plages de sable qui entourent près des deux tiers de l'île, rendent la navigation fort dangereuse, et praticable seulement pour le petit cabotage. Cependant el-Puerto-Frances (le port français), à l'ouest, est accessible, large et susceptible, par sa quantité d'eau, de recevoir les plus grands bâtiments. Les ancres ne tiennent dans le sable qu'au fond de la baie.

JURIDICTION DE MATANZAS. — GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 59' 45" et 22° 59' 20" de latitude boréale, et les 75° 18' 50" et 70° 19' de longitude occidentale de Cadix; elle a environ 50 lieues carrées. Elle se divise en 7 cantons, savoir, outre Matanzas et ses faubourgs, Yumuri, Guanabana, Camarioca, Sabanillas, Santa-Ana, Guamacaro, Seiba-Mocha.

La baie de Matanzas a son entrée au nord, qui a 2,700 mètres de large entre les pointes Maga et Sabanilla; elle forme ensuite un contour à l'ouest, et s'interne à 6 milles dans les terres. On arrive au mouillage par deux canaux, l'un de 550 mètres de large, l'autre de 700; ils entourent une barre qui a près de 30,000 mètres de surface. Le mouillage a 1,800 mètres de long sur 500 de large. En face de la ville est un bas-fond formé par les rivières San-Juan et Yumuri. Le littoral est défendu par trois forts: San Severino, qui couvre le canal du nord; Cajigal, en face de celui du sud; Morrillo, sur la côte occidentale, à l'embouchure de la rivière Canimar.

Matanzas (la cité de, *Ciudad*), à 22 lieues est de la Havane, chef-lieu de gouvernement, de juridiction, et résidence des autorités, est située sur les côtes du nord, au fond de sa baie, aux 23° 2' 30" de latitude nord, et 75° 15' de longitude occidentale du méridien de Cadix, entre les deux rivières San-Juan au sud-ouest, et Yumuri au nord-ouest. Le nom de Matanzas (massacre) tire son origine d'un massacre d'Indiens qui aurait eu lieu dans

l'endroit. Le terrain appartenait au monastère de Santa-Clara. Le roi Charles II l'acheta pour y fonder une ville, et promulgua à cet effet une ordonnance royale, le 25 septembre 1690. On choisit un emplacement où déjà il y avait quelques cabanes de pêcheurs. En 1693 s'élevèrent les premières maisons. On lui envoya trente familles des îles Canaries, pour commencer à la peupler. Le capitaine général don Severino-Manzaneda posa la première pierre de l'église, qui était placée vis-à-vis de celle que l'on voit aujourd'hui; l'évêque don Diego de Compostela y dit la première messe. La nouvelle ville prit le titre de cité, avec les noms de San-Carlos et San-Severino de Matanzas; le premier en honneur de Charles II, le second en honneur du capitaine général. Au fort San-Severino, construit aussi à la même époque, on donna le nom de San-Carlos-de-Manzaneda.

En 1694, elle procéda à l'élection de sa municipalité, composée de deux alcades, huit officiers municipaux (*corregidores*), et un syndic.

En 1762, lors de la prise de la Havane, le commandant du fort San-Severino, jugeant qu'il n'était pas susceptible d'être défendu, le fit sauter, et se retira avec la garnison à Santiago-de-Cuba. En 1815, on déclara Matanzas gouvernement, en prenant son église comme centre d'un rayon de 6 lieues, pour déterminer la grandeur de sa juridiction; son accroissement date de 1808. Les capitalistes espagnols qui se préparaient à rentrer dans leur patrie y renoncèrent, à cause de la guerre de l'Indépendance, et établirent des habitations dans ses environs, qui aujourd'hui sont peuplés des plus belles, et des plus grandes sucreries de Cuba. Ce qui lui donna aussi un accroissement considérable fut que, depuis la prohibition de la traite, la plupart des débarquements secrets de nègres bozales se sont faits sur ses côtes. Elle est appelée à devenir par sa population, comme elle l'est déjà sous le rapport commercial, la seconde ville de Cuba. La ville ancienne, c'est-à-dire la partie construite sur un terrain élevé à l'ouest, est enfermée entre deux rivières; elle a 13 rues de l'est à l'ouest, 18 du nord au sud, toutes assez grandes et s'entre-coupant à angles droits, avec cinq places : les places d'Armes,

de Saint-François ou de la Prison, de l'Église, de la Douane et du Marché. La place d'Armes est entourée d'arbres et de bancs en pierre ; il y a une statue de Ferdinand VII. L'église a deux tours. Elle est de bonne architecture. Elle fut terminée en 1847. Le plus bel et le plus grand édifice de la ville est, comme à la Havane, la Douane ; les autres sont : l'hôtel de la Poste, l'hôtel de la Marine, la Loterie, un assez grand théâtre, la Société philharmonique.

Il y a deux collèges de garçons et une pension de jeunes filles, douze écoles primaires pour les deux sexes ; sept sont gratuites. Elle est la résidence d'un gouverneur civil et militaire, d'un administrateur des fonds de l'État, d'un directeur des postes, d'un capitaine de port, d'un tribunal de commerce, établi par une ordonnance royale du 11 septembre 1844, etc., etc. Jolie salle de spectacle, belles promenades, rues droites et bien tracées, boutiques bien achalandées, tout concourt à faire de Matanzas un endroit agréable, et la Ville des deux Rivières, comme on l'appelle ordinairement à cause des deux rivières entre lesquelles elle est placée, augmente sans cesse par la construction d'édifices publics et particuliers. Les faubourgs, situés de part et d'autre au delà des ponts, sont assez bien bâtis, et malgré leur séparation sont considérés comme faisant partie de la ville.

Pueblo-Nuevo (Ville-Neuve), au sud de la ville, sur les bords de la rivière de San-Juan, s'étend à 2,000 varas (1,696 mètres) de l'est à l'ouest, et 1,400 (1,187 mètres) du nord au sud ; ce faubourg communique avec la ville par deux ponts, l'un en bois avec les arches en pierre, l'autre en bois seulement, tous deux de construction moderne ; les bâtiments à voiles peuvent passer sous le dernier. Pueblo-Nuevo a deux belles routes, celle de Torri, le long de laquelle il y a de grands ateliers de distilleries, plusieurs fonderies, et l'embarcadère du chemin de fer de Matanzas à Sabanilla. Il a 12 rues du nord au sud, 16 de l'est à l'ouest ; au centre est une église construite en 1834 ; il a une caserne de cavalerie, un petit théâtre. En 1847, on y bâtit une place de taureaux. Sur la chaussée de Buitrago, depuis le pont

de San-Juan jusqu'à la plage de Los-Judios, il y a quelques cabanes de pêcheurs. Ce faubourg est entouré de maisons de campagne et de plaisance.

Versalles (Versailles), du côté opposé, au nord de la rivière Yumuri, communique avec la ville par un pont en bois avec les arches en pierre; il a 1,272 mètres au nord sur 848 à l'est d'étendue, se déploie d'abord le long de la rivière sur un terrain uni, et s'élève ensuite insensiblement en amphithéâtre jusqu'au pied de la colline La Cumbre; il a 32 rues bien alignées avec de bons bâtiments, une caserne pour 1,500 hommes d'infanterie, et un hôpital. A la sortie de ce faubourg, en se dirigeant vers la côte jusqu'au fort San-Severino, à une demi-lieue environ de la ville, est une jolie promenade avec des allées d'arbres. La fondation de Versailles est encore récente: elle date de 1835. Il y a 245 maisons: 125 en maçonnerie, 120 en bois. Pueblo-Nuevo a 591 maisons: 133 en maçonnerie, 420 en bois, 38 en chaume; et la ville 2,106, dont 1,143 en maçonnerie, 952 en bois, 11 en chaume. La population de Matanzas, y compris celle de ses faubourgs, s'élève à 16,986 habitants: 10,039 blancs, 2,788 libres de couleur, et 4,159 esclaves. Malgré sa position entre deux rivières, Matanzas est obligé de se pourvoir d'eau fort loin, et d'avoir recours aux puits et aux citernes. Son climat ressemble à celui de la Havane; il est cependant plus malsain, à cause des bords marécageux de ses rivières.

Yumuri, à 21 lieues est de la Havane, et à une lieue de Matanzas, chef-lieu du canton du même nom, date de 1825. On y construisit à cette époque une caserne en planches pour la milice. Il contient, outre cette caserne, une église bâtie en 1814, une école primaire, 4 maisons: 1 en maçonnerie, 3 en bois; 89 habitants: 68 blancs, 7 libres de couleur, 14 esclaves. La rivière Yumuri, qui passe sous les murs de Matanzas, donne son nom au hameau, au canton et à la fertile vallée qu'elle arrose. Du même canton dépendent: Corral-Nuevo, sur la route royale, à 3 lieues de Matanzas, avec une église bâtie en 1815; 10 maisons: 5 en maçonnerie, 1 en bois, 4 en chaume; 47 habitants:

34 blancs, 13 esclaves; Canasi, à une lieue de Matanzas, avec une église, une petite caserne, des magasins de dépôts pour les denrées, 12 maisons: 2 en maçonnerie, 10 en bois; 60 habitants: 24 blancs, 5 libres de couleur, 31 esclaves. Ce canton est le plus riche et le plus curieux de la juridiction.

Guanabana, à 2 lieues est de Matanzas, chef-lieu du canton du même nom, a 16 maisons: 4 en maçonnerie, 5 en bois, 7 en chaume; 100 habitants: 64 blancs, 9 libres de couleur, 27 esclaves.

Camarioca, chef-lieu du canton du même nom, à 26 lieues est de la Havane, et 4 de Matanzas, sur la route de cette ville à Cardenas, est situé dans un terrain bas et désagréable, date de 1817, a un petit ermitage, 12 maisons: 2 en maçonnerie, 7 en bois, 3 en chaume; 168 habitants: 100 blancs, 68 esclaves. Du même canton dépendent: Loma-de-Cantal, à 8 lieues de Matanzas, sur la route de cette ville, qui date de 1817, a une école primaire, 8 maisons: 1 en maçonnerie, 7 en bois; 69 habitants: 48 blancs, 4 libres de couleur, 17 esclaves; Boca-de-Maya, à 2 lieues et demie de Matanzas, avec 10 maisons: 9 en bois, 1 en maçonnerie; 76 habitants: 63 blancs, 13 de couleur.

Sobanilla, chef-lieu du canton du même nom, situé dans un terrain plat et très-sain, date du XVIII^e siècle. On fit dans le même endroit de grandes coupes de bois pour la marine. Il est à 22 lieues de la Havane et à 5 sud-est de Matanzas; il communique avec cette dernière ville par un chemin de fer construit principalement pour transporter les denrées du grand nombre de sucreries qui l'entourent. On y a bâti récemment une église. Il y a 7 rues, 85 maisons: 6 en maçonnerie, 32 en bois, 47 en chaume, et 710 habitants.

Guamacaro. Le chef-lieu de ce canton est Limonar, à 25 lieues de la Havane et à 5 lieues est de Matanzas, sur la route de Santiago-de-Cuba, situé entre des sucreries et des caféyères. Il date de 1809, a 32 maisons: 24 en bois, 8 en chaume; 337 habitants: 210 blancs, 84 libres de couleur, 43 esclaves; appartient aussi à ce canton, Canimar, à une lieue $\frac{1}{4}$ de Matanzas, avec des ma-

gasins de dépôt pour les denrées, 13 maisons : 4 en maçonnerie, 9 en bois ; 91 habitants : 39 blancs, 1 libre de couleur, 51 esclaves.

Seiba-Mocha, chef-lieu du canton du même nom, à 18 lieues de la Havane et 4 lieues sud-ouest de Matanzas, sur le chemin de Santiago-de-Cuba, est situé dans un terrain plat, et entouré de caféyères ; son église fut bâtie en 1797 ; il a un bureau de poste, une recette du Trésor ; 2 rues du nord au sud, et 2 de l'est à l'ouest ; 57 maisons : 14 en maçonnerie, 9 en bois, 34 en chaume ; 506 habitants : 331 blancs, 112 libres de couleur, 63 esclaves. Dépendent aussi de ce canton : Cabezas, à 3 lieues 1/2 de Matanzas, sur la route de cette ville à Nueva-Paz, avec une église bâtie en 1840, une école primaire ; 47 maisons : 10 en maçonnerie, 8 en bois, 29 en chaume ; 277 habitants : 191 blancs, 55 libres de couleur, 31 esclaves ; San-Francisco-de-Paula, à 6 lieues sud-sud-est de Matanzas, avec 28 maisons : 1 en maçonnerie, 9 en bois, 18 en chaume ; 135 habitants : 104 blancs, 17 libres de couleur, 14 esclaves.

Il y a, en outre, dans la campagne de cette juridiction, 397 maisons en maçonnerie, 324 en bois et 1,401 en chaume. Le territoire est partout fertile, très-accidenté à l'ouest, au sud-ouest, au nord-est, et plat à l'est. Parmi les montagnes, les plus hautes sont les Tetas-de-Camarioca, de 329 mètres d'élévation ; Jacan, dans la chaîne de montagnes de Santa-Ana ; Guamacaro, au sud-est ; Arcos-de-Canasi, de 229 mètres de haut, et Pan-de-Matanzas, dans les côtes de Oro, à l'ouest. Il y a plusieurs autres monts avec leurs plateaux ; le plus haut est celui de Yumuri. Les rivières qui arrosent ce pays sont Camarioca, Canimar, qui est navigable pendant 2 lieues, et se jette dans la baie de Matanzas après un cours de 12 lieues. San-Juan et Yumuri sont aussi navigables pendant quelques milles au-dessus de leur embouchure, toutes les deux se jettent dans la baie de Matanzas et enferment la ville entre leurs lits. Bacunayagua, Puerto-Escandido, Canasi, déchargent leurs eaux sur les côtes du nord, et forment à leur embouchure des anes pour les caboteurs. On connaît dans cette juridiction les bains de Santa-Ana, San-Agus-

tin et de Cañas; dans le canton de Seiba-Mocha, ceux de Guamacaro, et les bains minéraux de Camarioca. Le canton de Yumuri est le plus remarquable par les curiosités qu'il renferme autant que par son étendue et la richesse de ses habitations. Dans la sucrerie de San-Ignacio, il y a 31 chameaux. Ces animaux, si utiles en Afrique, ne réussissent pas aux Antilles; parmi les insectes qui s'attachent à eux, la chique est celle qui leur fait le plus de tort. Il n'y en a pas ailleurs que dans cette sucrerie, où il paraît que l'on a voulu en faire l'essai. On remarque dans ce canton la grotte del Simplon et la grotte del Agua, qui s'étend à plus de 3 lieues à l'ouest; la caverne de Yumuri, grande et contenant beaucoup de curiosités naturelles. Dans le canton de Camarioca, près d'un rocher, sur la rive gauche de la rivière du même nom, est la caverne du Mort, ainsi appelée depuis qu'on y a trouvé le squelette d'un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, et à côté de lui un bréviaire ouvert. Cette circonstance l'a rendue l'objet de la vénération des habitants des environs. Il y a une autre caverne nommée la Caldera, dans le canton de Seiba-Mocha.

JURIDICTION DE CARDENAS. — LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction se trouve comprise entre les 23° 12' 50" et 22° 22' 40" de latitude boréale, et les 74° 9' 50" et 75° 6' 40" de longitude occidentale de Cadix; elle a environ 146 lieues carrées, et se divise en 8 cantons, savoir :

Lagunillas, Palmillas, Ceja-de-Pablo, Cimarrones, Hanabana, Macuriges, Guamutas, Guasimas.

Cardenas (la ville de, *villa*), résidence des autorités et chef-lieu de cette juridiction, est situé à 30 lieues est de la Havane, sur les côtes du nord, au sud-ouest d'une baie, dans un terrain uni et pierreux, au 23° 1' 49" de latitude nord, et 74° 54' 46" de longitude occidentale de Cadix. Cette ville dépend du canton

de Lagunillas, elle date de 1828. L'avantageuse position de sa baie détermina le gouvernement à la fonder près de l'embarcadère de la propriété Cardenas, origine de son nom et de celle de la juridiction, pour fomenter le commerce de cabotage et ouvrir un débouché aux produits de l'agriculture. En 1838, se forma la Compagnie anonyme du chemin de fer de Cardenas à Montalvo. Cette ligne parcourt une distance de 36 milles, traverse le canton et en reçoit toutes les denrées. En 1843, Cardenas fut érigé chef-lieu de juridiction et lieutenance de gouvernement. Le 1^{er} janvier 1844, son port fut habilité pour le commerce étranger; son église, commencée en 1843, fut terminée en 1846. Il y a deux écoles primaires gratuites pour les deux sexes. A la fin de 1846, on comptait 310 maisons : 73 en maçonnerie, 232 en bois, 5 en chaume; 3,103 habitants : 1,924 blancs, 479 libres de couleur, 700 esclaves. A la fin de 1848, dans une adresse à la cour de Madrid au nom de cette ville, on lui attribuait déjà plus de 5,000 âmes.

Lagunillas, chef-lieu du canton du même nom, à 2 lieues et demie de Cardenas, fut fondé en 1825 sur la route de la Havane, à 36 lieues de cette ville, dans un terrain plat, et marécageux en temps de pluie; il est entouré de sucreries, de caféyères et de pâturages enclos. Il a une administration de poste aux lettres; un ermitage en bois en très-mauvais état; 56 maisons : 9 en maçonnerie, 35 en bois, 12 en chaume; 148 habitants : 79 blancs, 31 libres de couleur, 38 esclaves. Il y a deux écoles primaires en outre de celles de la ville de Cardenas, qui, comme nous l'avons déjà dit, dépend de ce canton.

Palmillas, à 48 lieues de la Havane et à 14 de Cardenas, chef-lieu du canton du même nom, date de 1818, est situé sur la route de Santiago de Cuba, dans un terrain plat et fertile. L'église fut construite en 1829; il a 30 maisons : 15 en bois, 15 en chaume; 243 habitants : 135 blancs, 92 libres de couleur, 16 esclaves. Le canton fut créé en 1833. Le village Nueva-Bermeja, fondé en 1818, à 42 lieues de la Havane et à 9 de Cardenas, en dépend avec un ermitage; 34 maisons : 17 en bois,

17 en chaume; 189 habitants : 124 blancs, 43 livres de couleur, 22 esclaves.

Ceja-de-Pablo. Le chef-lieu de ce canton est San-Felipe, à 55 lieues un quart de la Havane et 17 de Cardenas. Il a 35 maisons : 3 en maçonnerie, 32 en chaume ; 55 habitants : 52 blancs 3 livres de couleur.

Cimarrones, à 28 lieues de la Havane et 2 de Cardenas, chef-lieu du canton du même nom. A une église, construite en 1821 et déclarée paroisse en 1822 ; une recette du Trésor ; un commandant d'armes ; une école primaire ; 37 maisons : 3 en maçonnerie, 29 en bois, 5 en chaume ; 410 habitants : 285 blancs, 68 livres de couleur, 57 esclaves. Dans le même canton figure Soledad-de-Bemba, à 41 lieues un quart de la Havane et 9 et demie de Cardenas, avec 18 maisons : 14 en bois, 4 en chaume ; 58 habitants : 43 blancs, 2 livres de couleur, 13 esclaves.

Hanabana. Le chef-lieu qui portait le même nom fut brûlé en 1832 ; on transféra la paroisse à Caimito, devenu chef-lieu de canton. Caimito est à 50 lieues de la Havane et 16 de Cardenas ; il a 20 maisons : 4 en bois, 16 en chaume ; 105 habitants : 45 blancs, 49 livres de couleur, 11 esclaves.

Macuriges. Le chef-lieu de ce canton, Corral-Falso, date, ainsi que son église, de 1833. Il est à 37 lieues de la Havane et 10 de Cardenas ; a une école primaire, une caserne en maçonnerie pour infanterie et cavalerie, une recette du Trésor ; 30 maisons : 2 en maçonnerie, 21 en bois, 7 en chaume ; 317 habitants : 224 blancs, 63 livres de couleur, 30 esclaves.

Guamutas. Le chef-lieu de ce canton, Roque, situé sur la route de Palmillas, dans un terrain élevé, sec, salubre et avec de bonnes eaux, à 44 lieues un quart de la Havane et 7 et demie de Cardenas, fut fondé, ainsi que son église, en 1738. Il y a une recette du Trésor, une estafette, une poste aux chevaux, une école primaire ; 34 maisons : 2 en maçonnerie, 27 en bois, 5 en chaume ; 115 habitants : 76 blancs, 21 livres de couleur, 18 esclaves. Du même canton dépendent : Hato-Nuevo, fondé en 1770, dans une propriété du même nom, à 43 lieues de la

Havane, 12 de Cardenas et 2 de la mer, avec 19 maisons : 1 en maçonnerie, 8 en bois, 10 en chaume ; 166 habitants : 146 blancs, 10 libres de couleur et 10 esclaves ; Guamutas, à 42 lieues de la Havane et 22 de Cardenas, situé sur une route et entouré d'habitations de toutes cultures, avec une église en maçonnerie, et quoiqu'il donne son nom au canton, il n'a que 9 maisons en chaume et 20 habitants : 9 blancs, 3 libres de couleur, 8 esclaves.

Guasimas, chef-lieu du canton du même nom, à 30 lieues de la Havane et 2 de Cardenas, situé dans un terrain inégal et très-fertile, a 76 maisons : 6 en maçonnerie, 29 en bois, 41 en chaume ; 650 habitants : 570 blancs, 40 libres de couleur, 40 esclaves.

Dans les campagnes de cette juridiction il y a en outre 467 maisons en maçonnerie, 1,827 en bois et 1,561 en chaume. Le territoire est généralement plat et fertile, un peu pierreux au nord, marécageux au sud. Les rivières qui l'arrosent sont : *Cimarrones*, *Las-Palmas*, *Sierra-Morena*, qui prend sa source dans l'habitation *Cañas*, et *Limones* dans l'habitation *Alvarez* ; *Hanabana*, qui prend la sienne dans *Poza-de-Mordazo* ; les autres rivières sont insignifiantes. Dans le canton de *Palmillas*, se trouvent les bains de *Santa-Rosa* et de *Santa-Maria* ; les côtes sont bourbeuses et inabordables en temps de pluie et bordées d'une infinité de cayes et de récifs. Il y a plusieurs salines ; elles se nomment *Puerto-Rico*, *Chocò*, *Hicacos* ; cette dernière se trouve sur la péninsule du même nom, qui s'avance en pointe saillante à 2 lieues en mer ; on y recueille plus d'un million de livres de sel. Outre le port de *Cardenas* dans la baie du même nom, ou plutôt le golfe que forme la pointe *Hicacos* avec le continent de l'île, il y a le port de *Siguapa*, et sur cette même partie de la côte la baie de *Santa-Clara*, qui a près de 2 lieues de surface ; celle de *Sierra-Morena* qui en a une ; l'embouchure de la rivière de *Las-Palmas*, où peuvent s'abriter les goëlettes ; les cales *Miguel*, *del Cuchillo* ; les mouillages de *la-Teja*, *Barrancas*, *del-Salto-Gamusa*. Parmi les curiosités, il y a dans le canton de *Palmillas*,

près du village du même nom, un ceiba connu sous le nom de *Vieja-de-Palmillas* (Vieille de Palmillas). La cime de l'arbre représente une coupole; les racines sont à grande distance du tronc, qui a près de 12 mètres de circonférence, tandis que l'arbre en a seulement 5 de haut; les branches s'étendent à plus de 20 mètres horizontalement, et le feuillage est tellement touffu que le soleil n'y pénètre jamais. Dans le quartier de Coabillas il y a un autre ceiba qui a seulement 1 mètre de haut; au centre du tronc se trouve un puits naturel d'eau excellente et intarissable.

JURIDICTION DE NUEVA-FILIPINA, LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction, qui prend l'extrémité occidentale de Cuba et qui est vulgairement connue sous le nom de *La-Vuelta-Abajo* (le tour par en bas), se trouve entre les 21° 41' 30" et 22° 51' 8" de latitude nord, et les 76° 53' 40" et 78° 41' 20" de longitude occidentale de Cadix; elle a 334 lieues carrées et se divise en 8 cantons, savoir : Pinar-del-Rio, Consolacion-del-Sur, San-Diego-de-Los-Baños, San-Juan-y-Martinez, Guane, Mantua, Consolacion-del-Norte, Baja.

Pinar-del-Rio, à 45 lieues ouest de la Havane, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom, et résidence des autorités, prend son origine de 1571, époque où Melchior Rosas fonda l'habitation San-Felipe, partagée ensuite en plusieurs, entre autres une qui portait le nom de Pinar-del-Rio. En 1600 l'évêque don Diego Evelino fonda la paroisse; en 1750, le bourg fut fait chef-lieu de canton; en 1774, le marquis de la Torre, capitaine-général, créa une lieutenance de gouvernement sous le nom de Filipina; la résidence du sous-lieutenant-gouverneur s'établit, en 1790, dans le bourg de San-Juan-y-Martinez, et fut fixée, en 1800, à Pinar-del-Rio. Cet endroit était si peu important en 1825, qu'il n'y avait pas d'autre maison couverte en tuile que l'église; en 1827 on y construisit une prison, en 1836 on lui donna

une école primaire, en 1838 on y installa un théâtre provisoire, en 1839 il s'y établit un cimetière, en 1841 il y eut une grande inondation, en 1842 une épidémie désola tous les cantons de La-Vuelta-Abajo, excepté celui de Pinar-del-Rio; en 1843 on plaça une horloge, on fit un théâtre, une promenade avec des grilles à l'entrée et à la sortie. Ce bourg tend à prendre l'importance d'une ville; il est situé près du ruisseau Yagrumas, dans un terrain plat, sec et entouré de plantations de tabac et de quelques palmiers; ses rues sont étroites; il a une église, un hôpital, un quartier pour 100 hommes d'infanterie, un théâtre et une pension; 128 maisons: 13 en maçonnerie, les autres en divers matériaux; 1,335 habitants: 721 blancs, 324 libres de couleur, 290 esclaves.

Consolacion-del-Sur, à 40 lieues ouest de la Havane, 5 de Pinar-del-Rio, chef-lieu du canton du même nom, est situé sur la route de La-Vuelta-Abajo; il fut fondé vers 1750, et tire son origine d'une auberge qu'il y avait dans le même endroit. Son climat est sain, ses eaux sont bonnes; il a une administration du Trésor, une estafette, une subdélégation de la marine, 45 maisons: 1 en bois, 44 en chaume; 262 habitants: 134 blancs, 58 libres de couleur, 70 esclaves. Du même canton dépendent: à 1 lieue et demie de Consolation-del-Sur, Herradura, sur les bords de la rivière Santa-Clara, avec 11 maisons: 3 en planches, 8 en chaume; 31 habitants: 27 blancs, 4 esclaves; à 2 lieues et demie du même chef-lieu, Santa-Clara, avec 15 maisons en chaume; 81 habitants: 68 blancs, 13 esclaves; et à 1 lieue, Rio-Hondo, avec 6 maisons: 1 en maçonnerie, 2 en bois, 3 en chaume; 42 habitants: 22 blancs, 18 libres de couleur, 2 esclaves.

San-Diego-de-los-Baños. Le chef-lieu de ce canton, Paso-Real, est situé sur la route de la Vuelta-Abajo, à 38 lieues ouest de la Havane, et 7 de Consolation-del-Sur; c'est là que se trouvent les bains de San-Diego qui ont beaucoup de réputation. Paso-Real a 28 maisons en chaume; 241 habitants: 159 blancs, 35 libres de couleur, 47 esclaves. Fait partie du même canton, à 34 lieues ouest de la Havane, San-Diego, qui lui donne son nom et qui a aussi les mêmes bains minéraux; son climat est

malsain, et, en temps de pluie, le hameau est impraticable. Il y a 40 maisons : 6 en maçonnerie, 7 en bois, 27 en chaume, et 100 habitants : 62 blancs, 36 libres de couleur et 2 esclaves.

San-Juan-y-Martinez, chef-lieu du canton du même nom, à 43 lieues ouest de la Havane et 4 de Pinar-del-Rio, situé près du ruisseau de Los-Negros et la rivière San-Juan, dans un terrain plat, au milieu de plantations de tabac, fut fondé à la moitié du XVIII^e siècle, et son église le fut en 1761. Il a 48 maisons : 25 en bois, 23 en chaume; 135 habitants : 105 blancs, 5 de couleur, 25 esclaves. Font partie du même canton : San-Luis, situé à 2 lieues sud-ouest du chef-lieu du canton et à 5 de Pinar-del-Rio, entre les rivières Feo et Pastoreo. Il y a une église, 21 maisons : 6 en maçonnerie, les autres en chaume, 122 habitants : 77 blancs, 29 libres de couleur, 16 esclaves. Galafre, à la gauche de la rivière du même nom, a 10 maisons et 74 habitants.

Guane ou *Guanes*, chef-lieu du canton du même nom, à 60 lieues de la Havane et 14 de Pinar-del-Rio, situé sur une hauteur et entouré de plantations de tabac, a une église en chaume, une école primaire, une recette de Trésor, une sub-délégation de la marine ; 20 maisons : 1 en bois, 19 en chaume ; 205 habitants : 157 blancs, 21 libres de couleur et 27 esclaves. Au même canton appartient Paso-Real, second hameau du même nom dans la juridiction, à 3 lieues de Guane sur la route de Mantua, avec 2 maisons en maçonnerie, 6 en bois et quelques autres en chaume ; 65 habitants : 43 blancs : 1 libre de couleur, 21 esclaves.

Mantua, chef-lieu du canton du même nom, est à 66 lieues ouest de la Havane, et 22 de Pinar-del-Rio. On lui suppose un siècle d'existence ; ses archives furent brûlées dans deux incendies. Il est situé au centre du canton, dans un terrain sablonneux et couvert de pins. Il y a un receveur du Trésor et un délégué de la marine, une église paroissiale ; 39 maisons : 10 en bois, 29 en chaume ; 180 habitants : 131 blancs, 17 libres de couleur, 32 esclaves.

Baja, chef-lieu du canton, à 60 lieues de la Havane et 12 de Pinar-de-Rio, se trouve sur les bords de la rivière Baja, qui donne son nom au chef-lieu et au canton; il est situé dans un terrain stérile et sec, avec une belle vue sur la mer et sur la grande plaine qui l'entoure. En 1767, la paroisse était sur l'habitation Rio-del-Medio; elle fut transférée, en 1827, à Baja; on construisit cette même année une église. Ce hameau a seulement réuni sur le même point 8 maisons en chaume, 13 habitants blancs; cependant, il y a pour le canton une recette du Trésor, une subdélégation de la marine. Le capitaine du canton demeure sur l'habitation Macuriges.

Il y a en outre dans les campagnes 23 maisons en maçonnerie, 200 en bois, 4,370 en chaume. Cette juridiction a une grande surface, et comme elle embrasse toute l'extrémité occidentale de l'île, y compris le cap St-Antoine, qui la termine; qu'au nord, à l'ouest et au sud, elle n'a d'autres limites que la mer, la sinuosité de ses côtes trace des caps, des pointes, des havres, des petites baies, des anses à l'infini, où peuvent s'abriter les bâtiments du cabotage; au-devant, et en suivant cette courbe, s'étendent des flots, des cayes, des rochers, quelques-uns assez étendus, couverts de bois et pourvus même d'eau de source (1); la plupart cependant sont stériles et souvent inondés par la mer. Dans ces parages, la pêche de toute espèce de tortues est abondante, depuis celle dont la chair est exquise jusqu'à

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, page 17, tome II :

« Peut-être les eaux douces des cayes viennent-elles de la côte voisine, des montagnes de Cuba même, par l'effet d'une pression hydrostatique. Cela prouverait un prolongement des strates de calcaire jurassique sous la mer, et la superposition de la roche à coraux sur ce calcaire. »

Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent, par M. de Humboldt, t. XI, pages 236 et suivantes :

« Les anciens connaissaient des éruptions d'eau douce dans la mer, près Bayæ, Syracuse et Aradus (en Phénicie). » Strabo, lib. XVI, page 754. « Les îles à coraux qui entourent Radak, surtout l'îlot très-bas d'Otdia, offre aussi de l'eau douce. (Chamisso dans Kotsebue. *Entdeckungs Reise*, tome III, p. 108). On ne saurait assez recommander aux voyageurs d'examiner avec soin les circonstances que présentent ces phénomènes au niveau des mers. »

celle dont l'écaïlle est précieuse. Les bains de mer, à Dayaniguas, sont, dit-on, d'un effet merveilleux pour les paralytiques et pour les lépreux. Outre les bains minéraux, si généralement fréquentés, de San-Diego, il y a les bains des rivières Coloma, Guamà, San-Vicente : cette dernière est dans le canton de Consolacion-del-Norte; les bains de l'habitation Grova, dans le canton de Guanes, de Jobo dans celui de Baja, de Lima, dans la rivière Mantua, où il y a deux sources, l'une d'eau froide et l'autre d'eau chaude dont les vertus hygiéniques sont fort recommandées. Cette juridiction renferme des carrières de marbre, des pierres à affiler, bleues et jaunes, de toutes qualités ; du cristal de roche, des mines de fer, de soufre, beaucoup de terres argileuses et sablonneuses, propres à tous les genres de poterie et de faïence; elle a aussi un grand nombre de cavernes remarquables : celle *del-Indio* (de l'Indien), avec trois caves : celle de *los-Santos* (des Saints), qui a un portique et trois colonnes; celle de Acostas, qui a plusieurs salles naturelles assez vastes et assez à l'abri de l'humidité pour servir d'entrepôt au tabac; celle de Domingo, avec une salle de 30 varas (25 mètres) de large sur 50 (42 mètr.) de long et 70 (59 mètr.) d'élévation; celle de Montiel, dans la propriété du même nom, où se trouvent des ossements humains d'une grandeur extraordinaire et qui, n'ayant rien de commun avec la taille des Indiens, font présumer que ce peuple fut précédé par un autre. Une des plus notables est la caverne *del-Resoltadero*; elle a une galerie souterraine qui unit le canton de Pinar-del-Rio avec la vallée de Luis-Laso, dans le canton de San-Juan-y-Martinez, et par où s'écoule la forte rivière Cuyaguaje.

Les plus grandes rivières qui parcourent cette juridiction et se jettent sur les côtes du Nord sont : Cimarrones, Baja, Nombre-de-Dios, el Rosario, Rio-Puercos, Damuji; et, parmi celles qui se jettent sur les côtes du sud : Guyaguaje, San-Diego, qui disparaît comme la première dans une grotte, passe dessous une montagne et reparait ensuite pour donner les bains de San-Diego, les rivières Sabala, Galafre, San-Juan-y-Martinez, Guane, la Coloma, los Palacios, et diverses autres; quelques-

unes sont navigables à leur embouchure, d'autres se perdent dans les grottes, naissent dans les montagnes et disparaissent au milieu des marais des côtes du sud. Dans la chaîne de montagnes de Guaniguanico, communément appelée chaîne de montagnes des Orgues, les points les plus élevés qui dominent cette partie du département occidental sont : el-Brujo, Guajaibon, el-Cerro-de-Cabra, de 424 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a dans cette juridiction des rondes de police commandées par quatre chefs que l'on appelle capitaines de *Cuadrillas*; ces rondes se composent de gens armés, parmi ceux qui, dans le pays, offrent une certaine garantie d'ordre. Cette police rurale est destinée à poursuivre les malfaiteurs; elle est sous les ordres immédiats du lieutenant-gouverneur.

La lieutenance de gouvernement de Nueva-Filipina, plus connue sous le nom de La-Vuelta-Abajo, produit le meilleur tabac de l'île de Cuba, et, par conséquent, du monde entier; tous les soins de son agriculture sont portés vers cette plante.

JURIDICTION DE MARIEL. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 50' 30" de latitude nord, et 76° 22' 37" de longitude occidentale de Cadix, elle a 48 lieues carrées et se divise en 8 cantons, savoir : Mariel, Guanajay, Cabañas, Cayajabos, San-Luis-de-la-Seiba, Guayabal, Puerta-de-la-Güira, Quiebra-Hacha.

Mariel, sur la côte du nord, à 15 lieues ouest de la Havane, est bâtie sur la partie méridionale d'une baie au 23° 2' 5" de latitude nord, et 76° 34' 50" de longitude occidentale de Cadix. Ce bourg, chef-lieu de la juridiction et du même nom du canton, résidence des autorités, prend l'étymologie de son nom de Marien, province indienne. Il fut fondé en 1768. On y établit, en 1791, des magasins de dépôt pour les denrées des habitations environnantes. Il est dominé à l'est par la montagne de la Vija ou *Mesa-de-Mariel* (Plateau-de-Mariel), et au sud, par plusieurs

collines, est privé de la fraîcheur de la brise, ce qui rend son climat excessivement chaud ; il se divise en deux faubourgs : le plus grand s'appelle le Bourg ; le petit, Coco-Solo. Son terrain, naturellement marécageux, est inondé en temps de pluie, et ses rues sont quelquefois impraticables. Il a une église assez grande et bien bâtie, une prison, une caserne pour une compagnie d'infanterie et 25 chevaux, une école primaire pour les deux sexes, 165 maisons : 14 en maçonnerie, 83 en planches, 68 en chaume ; 1,548 habitants : 874 blancs, 338 libres de couleur, 336 esclaves. Son port, un des plus grands et des meilleurs de cette côte, est protégé par une tour et une batterie ; il peut recevoir de grands bâtiments. Bien qu'habilité en 1820, il ne s'ouvrit au commerce étranger qu'à dater du 1^{er} janvier 1844. Fait partie du même canton le hameau Santo-Cristo à une lieue et demie de Mariel, avec une maison en maçonnerie, quelques maisons en chaume disséminées, 53 habitants : 49 blancs, 4 esclaves.

Guanajay, chef-lieu du canton du même nom, à 13 lieues sud-ouest de la Havane et 3 de Mariel, fondé en 1795, est un des meilleurs bourgs de l'île, tant par sa jolie position que par l'abondance de ses ressources, et sa population plus grande que celle de Mariel ; des habitations de toute culture l'entourent, un ruisseau d'eau limpide l'arrose. Ces agréments y attirent quelques familles de la Havane et des convalescents qui veulent changer d'air. Les rues sont tracées du nord au sud et de l'est à l'ouest. Il y a une église paroissiale dont toutes celles de la juridiction sont succursales, 3 ermitages ou chapelles, 2 écoles primaires, 903 maisons : 294 en maçonnerie, 168 en bois, couvertes en tuiles, 441 en chaume ; 1,838 habitants : 1,230 blancs, 382 libres de couleur, 226 esclaves.

Cabanas, sur les côtes du Nord, à 18 lieues ouest de la Havane et 5 de Mariel, chef-lieu du canton du même nom, fut fondé en 1818. Don Bonifacio Duarte donna une demi-cavalerie de sa propriété, la-Dominica, pour y bâtir près de l'embarcadère Cabañas, où il y avait déjà un môle et des magasins de dépôt pour les denrées. Sa baie, fort vaste, est fréquentée par

le commerce de cabotage; elle est défendue par une batterie placée vis-à-vis de son entrée et elle est susceptible de recevoir des bâtiments de haut bord. Le village a 174 maisons : 10 en maçonnerie, 64 en bois, 100 en chaume; 417 habitants : 245 blancs, 80 libres de couleur, 92 esclaves.

Cayajabos, chef-lieu du canton du même nom, à 17 lieues de la Havane et 4 de Mariel, date de 1799. A une église, une école primaire; 58 maisons : 8 en maçonnerie, 5 en bois, 45 en chaume; 420 habitants : 254 blancs, 70 libres de couleur, 96 esclaves.

San-Luis-de-la-Seiba, chef-lieu du canton du même nom, à 12 lieues de la Havane et 4 de Mariel, fondé en 1800, a une église, 34 maisons : 13 en maçonnerie, 13 en bois, 8 en chaume; 293 habitants : 207 blancs, 37 libres de couleur, 49 esclaves. Appartiennent au même canton, à une lieue de San Luis, les 3 hameaux : Tumba avec 50 habitants; Cuatro-Virtudes, avec 70; Capellanias, avec 13; en tout 133 habitants : 124 blancs, 9 esclaves; 28 maisons : 1 en maçonnerie, 5 en bois, 21 en chaume.

Guayabal, chef-lieu du canton du même nom, à 11 lieues de la Havane et 4 de Mariel, fondé en 1787, a une église, 35 maisons, 135 habitants. Du même canton dépendent, Banes avec 28 maisons : 8 en bois, 20 en chaume; 189 habitants : 105 blancs, 74 libres de couleur, 10 esclaves. Près de ce village, à l'embouchure de la rivière du même nom, il y a un petit embarcadère, appelé Boca de Banes, avec deux magasins de dépôt pour les denrées que les goëlettes de cabotage viennent chercher pour conduire au port de Mariel. Le canton de Guayabal renferme plusieurs cavernes, dont une très-remarquable. (Voir à la fin de la juridiction.)

Puerta-de-la-Güira chef-lieu du canton du même nom, à 14 lieues de la Havane et 5 1/2 de Mariel, fut fondé en 1806; il a 1 église, 29 maisons : 9 en maçonnerie, 2 en bois, 18 en chaume; 165 habitants : 105 blancs, 28 libres de couleur, 32 esclaves. Du même canton dépendent : le bourg Artemisa, à 16 lieues de la Havane et 6 de Mariel, situé sur la route de la Vuelta Abajo;

beaucoup de familles de la Havane viennent passer les chaleurs dans cet endroit. Il a une église, une école primaire, 89 maisons : 36 en maçonnerie, 13 en bois, 40 en chaume ; 638 habitants : 484 blancs, 67 libres de couleur, 87 esclaves. Cañas, à 1 lieue 1/2 d'Artemisa, a 30 maisons : 8 en maçonnerie, 9 en bois, 13 en chaume ; 206 habitants : 125 blancs, 38 libres de couleur, 43 esclaves.

Quiebra-Hacha, chef-lieu du canton du même nom, à 12 lieues de la Havane et 2 de Mariel, date de 1800. Il a 55 maisons, 6 en bois, 49 en chaume ; 183 habitants : 95 blancs, 45 libres de couleur, 43 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 267 maisons en maçonnerie, 222 en bois, 387 en chaume. Le territoire est élevé, accidenté et d'une terre noire à l'est, et plat à l'ouest. Il y a plusieurs montagnes. Les plus remarquables sont : le plateau de Mariel (*Vijia* ou *Meseta de Mariel*), la Sierra de Anafe dans le canton de Guayabal, et les montagnes del-Cazco. Le pays est arrosé par les rivières San-Juan, Limones, Manantiales, Pedernales, qui prennent leur source dans le canton de Cayajabos ; Plata, qui prend la sienne à l'ouest du canton de Cabañas, dans les monts de la partie du Sud, et plusieurs autres moins considérables. Aucune n'est navigable. Elles se jettent toutes sur les côtes du Nord. Les côtes de cette juridiction n'ont pas de récifs près de Mariel, et en ont un assez grand nombre près de Cabañas et Guayabal. Elles sont basses et abordables sur la partie qui correspond à *Quiebra-Hacha*. Outre les ports de Mariel et Cabañas, défendus par deux tours et une batterie, il y a les petites baies San-Luis, Gramales, Vesut, et quelques autres insignifiantes. La plus grande curiosité de cette juridiction est, à une lieue de Guayabal, dans la montagne d'Anafe. Parmi une grande quantité de caves, de cavernes et de souterrains de toutes les grandeurs, est la caverne Maria-de-Belen. Elle contient une salle ronde et trois appartements. De ses voûtes pendent des dentelles de pierre, des draperies, des franges que la filtration de l'eau a merveilleusement travaillées. Les grou-

pes ont différentes teintes et paraissent étudiés. La première salle est assez spacieuse pour loger commodément 50 personnes; une ouverture dans la voûte l'éclaire et lui donne de l'air. Ces tentures naturelles descendent d'en haut ou s'élèvent du sol, et, se mariant ensemble, représentent les figures les plus capricieuses. L'entrée de ce tableau de pierre, où la filtration de l'eau a le génie de l'invention et la force perpétuelle de l'exécution, est fort étroite; on y arrive par une montée difficile. C'est pourquoi cette caverne est souvent le refuge des nègres marrons.

JURIDICTION DE GUINES, LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 37' 40" et 22° 56' 30" de latitude nord, et les 75° 32' 6" et 76° 0' 50" de longitude occidentale de Cadix; elle a 39 lieues carrées, et se divise en 7 cantons, savoir :

La ville de Guines, San-Nicolas, Santa-Catalina, Melena-del-Sur, Guara, Pipian, Madruga.

Guines (la ville de, *villa*), à 12 lieues sud-est de la Havane, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom, et résidence des autorités, tire son origine d'un pâturage (*corral*) qui portait ce nom en 1743. Elle fut bâtie à une lieue de San-Julian, autre *corral* où était un ermitage qu'avait fondé l'Indien Pedro Guzman. La paroisse resta dans le même endroit jusqu'en 1735, où se construisit la première église. Son hôpital fut élevé en 1766. Un ouragan abattit la majeure partie de ses maisons en 1768; on bâtit son église actuelle en 1804, et en 1814 le titre de ville lui fut donné avec le droit d'élire sa municipalité. En 1817, un incendie la détruisit en partie; en 1833, l'église fut réédifiée: en 1838, Guines fut uni à la Havane par le premier chemin de fer qui ait été construit dans l'île. En 1841, elle fut créée chef-lieu de juridiction et lieutenance de gouvernement. Elle se divise en deux parties, l'une au nord, l'autre au sud, séparées par un grand fossé plein d'eau, coupé par sept ponts, au moyen desquels

elles communiquent. Elle a 40 rues, dont la plus grande a près de 18 mètres de large. En fait d'édifices publics, une église de bonne construction, une caserne pour infanterie et cavalerie, un hôpital, une maison-*de-ville*, un marché, etc., etc. ; pour l'instruction publique, cinq pensions ou écoles ; l'une est aux frais de la municipalité. Elle compte 725 maisons : 257 en maçonnerie, dont 10 à un et deux étages, 71 en bois, 397 en chaume ; 2,612 habitants : 1,724 blancs, 488 libres de couleur, 400 esclaves.

San-Nicolas, chef-lieu du canton du même nom, à 16 lieues de la Havane et 4 de Guines, date de 1827 ; il est situé sur la route de Santiago-de-Cuba, dans un terrain plat et humide, a une école primaire, 18 maisons : 5 en maçonnerie, 8 en bois, 5 en chaume ; 114 habitants : 86 blancs, 11 libres de couleur, 17 esclaves.

Santa-Catalina, chef-lieu du canton du même nom, à 12 lieues de la Havane et 2 de Guines, fut fondé en 1812, à propos d'une chapelle bâtie près du ruisseau Malponton, pour obtenir du ciel de faire cesser les fortes crues d'eau de ce ruisseau qui interdisaient les communications. Après une inondation en 1814, on transféra l'église au hameau Corral-Nuevo, où elle est actuellement. Santa-Catalina a 18 maisons : 3 en maçonnerie, 6 en bois, 9 en chaume ; 203 habitants : 119 blancs, 41 libres de couleur, 43 esclaves.

Melena-del-Sur, à 3 lieues $\frac{3}{4}$ de Guines, chef-lieu du canton du même nom, situé au nord de la route de Batabanó à Guines, date du milieu du XVII^e siècle. Il y a 62 maisons : 3 en maçonnerie, 15 en bois, 44 en chaume ; 426 habitants : 318 blancs, 67 libres de couleur, 41 esclaves.

Guara, à 12 lieues de la Havane et 5 de Guines, chef-lieu du canton du même nom, situé sur la route de Melena à la Havane, dans un terrain plat, entre des pâturages et des caféyères. Sa fondation date de 1779. Il a une église, 48 maisons : 1 en maçonnerie, 21 en bois, 26 en chaume ; 137 habitants, 93 blancs, 32 libres de couleur, 12 esclaves.

Pipian, à 17 lieues est de la Havane, et 6 de Guines, chef-lieu du canton du même nom, date de 1793. Il fut fondé sur l'habi-

tation de San-Felipe-Neri, appartenant aux descendants de don Cristobal-de-Zayas-y-Bazan, qui, un des premiers, contribua à la colonisation de Cuba. Son église fut bâtie en paille en 1794. On traça le plan du village en 1796. Sa population augmenta jusqu'en 1824, et elle était déjà considérable, lorsque Macuriges, en prospérant, lui en enleva une grande partie. En 1808, on éleva son église actuelle, moitié en pierre, moitié en bois; en 1842 on y fit un cimetière. Il y a seulement 22 maisons : 2 en maçonnerie, 1 en bois, 19 en chaume; 110 habitants : 75 blancs, 17 libres de couleur, 18 esclaves. On trouve dans le même canton Jagoa avec 23 maisons : 1 en maçonnerie, 17 en bois, 5 en chaume; 93 habitants : 74 blancs, 17 libres de couleur, 2 esclaves.

Madruga, chef-lieu du canton du même nom, à 15 lieues de la Havane et 4 1/2 de Guines, situé sur la route de Matanzas, dans un terrain âpre, stérile et dominé au nord par la hauteur Jiguinea, fut fondé en 1811, sur les terres de la propriété de don Manuel Madruga, où déjà existait l'église construite en 1802; on y fit le cimetière en 1813. Ses bains sulfureux, découverts en 1796, furent cause de l'accroissement de sa population, et en 1816, s'établirent les maisons de bains qui existent aujourd'hui, parmi lesquelles on remarque celle appelée Castilla, bâtie en maçonnerie et couverte en tuile. En 1826, on lui donna un commandant d'armes, et en 1828, une recette du Trésor, une administration de la poste aux lettres, et en 1833, une école primaire. Ce bourg a une place d'environ 85 mètres carrés; 107 maisons : 37 en maçonnerie, 7 en bois, 63 en chaume; 1.004 habitants : 670 blancs, 187 libres de couleur, 247 esclaves.

Dans les campagnes de cette juridiction, il y a, en outre, 267 maisons en maçonnerie, 113 en bois, 293 en chaume. Le territoire est généralement plat et fertile; il y a seulement quelques montagnes au nord. La-Candela, assez élevée, a un plateau d'environ une lieue de long, où il y a des pâturages enclos et des sources; Catalina est dans le canton du même nom. Les rivières qui arrosent cette contrée sont Guines, qui prend sa source dans le canton de Catalina, à 2 lieues au nord de la ville, et se

jette sur la plage; Rosario, dans un endroit appelé Mayabeque; Viajacas, qui prend sa source dans la montagne de San-José, et disparaît à une distance d'une demi-lieue. Parmi les ruisseaux: Cotillo, qui descend de la montagne de San-Juan et entre dans un lac; Tomate, dans le canton de Guara; Industria, dans celui de Pipian, près de la ville; il y a aussi un petit ruisseau qui vient du marais Caimito, et dont on s'est servi en 1830 pour construire un canal navigable pendant une lieue pour de petites barques qui transportent les denrées. Les autres ruisseaux sont: Malporon, Culebra, Rio-Seco, et quelques autres insignifiants. On trouve dans cette juridiction plusieurs bains. Ceux appelés Tigre, Paula, sont sulfureux et froids; Dichoso et Castilla proviennent d'une source d'eau claire; d'autres sont dans les rivières de Viajacas et de Guines. Il y a des marbres noirs et blancs dans le ruisseau de Pipian. Sur la montagne Candela on voit une caverne connue sous le nom de Cotillo; elle a trois grandes salles; au centre coule une rivière assez profonde. La caverne de Magnan est aussi très-remarquable; elle a deux portes qui conduisent à plusieurs appartements bien éclairés, et qui renferment quelques curiosités naturelles. Cette caverne aurait été, d'après la tradition, habitée, avant la découverte de l'île, par le cacique Magnan. Outre les animaux ordinaires du pays, quelques cerfs et chevreuils provenant d'Europe se sont propagés dans les bois.

JURIDICTION DE BEJUCAL, LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 41' et 22' 56' de latitude nord, et les 76° 10' 30" de longitude occidentale de Cadix, elle a 16 lieues carrées; et se divise en cinq cantons savoir: la ville de Bejucal, Batabanó, Quivican, San-Antonio-de-las-Vegas, Gabriel.

Bejucal (la cité de, *ciudad*). San-Felipe et Santiago-de-Bejucal, à 5 lieues et demie sud de la Havane, chef-lieu de la

juridiction et du canton du même nom, résidence des autorités, prend son origine, dès 1711, dans le centre d'une propriété du sieur don Juan-Nuñez-Bejucal, érigée en fief de sa maison en 1713. La ville fut fondée et prit le titre de cité en 1714; cette même année, se réunit le premier conseil de sa municipalité pour élire les alcades. En 1722, on construisit la première église paroissiale. Depuis sa fondation, cette ville fut gouvernée par les marquis de San-Felipe y Santiago, avec le titre de grand justicier (*justicia mayor*). A ce titre on ajouta celui de seigneur féodal, transféré à cette maison en 1730. Elle conserva l'un et l'autre jusqu'en 1811, où ils furent abolis. En 1776 on construisit un hôpital de charité, et en 1794, la prison. En 1808, les deux tiers de la ville furent incendiés; en 1812, on reconstruisit la prison; en 1819, l'église; en 1834, on fit un cimetière. Depuis 1769, elle a une recette du Trésor, et depuis 1814 une administration de la poste aux lettres. En 1840, on lui agrégea les cantons de Batabanó, Quivicán et Gabriel, qui appartenaient auparavant à la juridiction de Santiago-de-las-Vegas, et en 1841, on ôta la lieutenance de gouvernement à cette ville pour la lui donner. Bejucal est situé dans un terrain plat et humide au pied de la montagne du même nom. Elle a 8 rues du nord au sud, et 9 de l'est à l'ouest, toutes tirées au cordeau, et de 10 vares castillanes (8^m,35^c) de large; 3 places: la place d'Armes, de l'Eglise et de la Potence; deux écoles primaires pour les deux sexes; celle des garçons a seulement 22 pensionnaires et 18 indigents. En fait d'édifices notables, il y a le palais du marquis de Santiago, la maison-de-ville et la prison dans le même bâtiment; l'hôpital, bien construit et avec un bon service, fut élevé sous la protection de l'évêque Espada, et doté d'une rente annuelle de 753 piastres. Un aqueduc descend d'une colline voisine, et conduit l'eau à un réservoir qui la distribue à la population. Il y a quelques sources et des puits. Béjucal est entourée d'habitations de toutes cultures. Dans ses environs, il y a aussi une carrière de pierre et un four à chaux. Placée entre la Havane et Batabanó, le chemin de fer la traverse. Elle a 442

maisons : 207 en maçonnerie, 160 en bois, 75 en chaume ; 2.165 habitants : 1378 blancs, 393 libres de couleur, 394 esclaves.

Batabanó, à 13 lieues sud de la Havane, 7 et demie de Bejucal et à une lieue des côtes du sud, chef-lieu du canton du même nom, prend chaque jour plus d'importance depuis qu'il est uni à la capitale par un chemin de fer, et qu'il est devenu la station principale de la navigation à vapeur des côtes du Sud ; il est situé entre des caféyères et des petites habitations. En 1822 il éprouva un incendie. Quoique bourg assez considérable, il n'a pas d'église ; les offices divins se célébraient, en 1847, dans la chapelle d'une maison particulière. Il a une recette du Trésor, et sur la route qui conduit à son port, éloigné d'une lieue, un hôpital et un péage. Sa population s'élève à 657 habitants : 442 blancs, 162 libres de couleur, 53 esclaves. A ce canton, appartient Caserio de la Playa (hameau de la plage), à une lieue sud de Batabanó, avec un bon môle où stationnent les bateaux à vapeur, les bâtiments de cabotage, et jusqu'où arrivent les trains du chemin de fer de la Havane qui unit les côtes du Nord aux côtes du Sud. Ce hameau, port de Batabanó, a 9 maisons en bois et de grands magasins d'entrepôt ; 54 habitants : 33 blancs, 12 libres de couleur, 9 esclaves. San-Agustín, qui dépend aussi du canton, a quelques maisons disséminées, et 46 habitants : 36 blancs, 1 libre de couleur, 9 esclaves.

Quivicán, à 9 lieues sud de la Havane et 2 de Bejucal, chef-lieu du canton du même nom, situé sur la route de la Havane à Batabanó, dans un terrain plat et salubre, fut fondé en 1700 dans une propriété qui portait le même nom. Son église fut déclarée paroisse en 1759. En 1818 on construisit un hôpital pour les pauvres ; et en 1842 une nouvelle église en maçonnerie. Il a une place, 10 rues du nord au sud et 5 de l'est à l'ouest ; une école primaire, 135 maisons : 10 en maçonnerie, 122 en bois, 3 en chaume ; 583 habitants : 392 blancs, 114 libres de couleur, 77 esclaves. Font partie du même canton, Güiro-Marrero, à une lieue de Quivicán, avec 2 rues, 28 maisons : 9 en bois, 19 en chaume ; 144 habitants : 103 blancs, 16 libres de cou-

leur, 25 esclaves; Buenaventura, à 4 lieues de Batabanó et à une lieue au nord de Quivicán, avec une rue sur le chemin de Batabanó, 16 maisons : 5 en bois, 11 en chaume; 101 habitants : 84 blancs, 1 libre de couleur, 16 esclaves.

San-Antonio-de-las-Vegas, à 10 lieues de la Havane et 3 et demie de Bejucal, chef-lieu du canton du même nom, fut fondé en 1806 et créé chef-lieu de canton en 1844. Il a une église en maçonnerie, 3 rues, 93 maisons : 4 en maçonnerie, 3 en bois, 86 en chaume; 600 habitants : 400 blancs, 120 libres de couleur, 80 esclaves.

Gabriel. Le chef-lieu de ce canton, Santo-Cristo-de-la-Salud, à 8 lieues sud-ouest de la Havane et 2 de Bejucal, sur la route de Batabanó, dans un terrain plat et entouré de caféyères, est situé sur les terres du pâturage (*corral*), Gabriel, d'où vient le nom du canton. Santo-Cristo date de 1802. Sa première église fut construite en bois, et celle d'aujourd'hui fut terminée en 1824; elle est en maçonnerie et une des meilleures qu'il y ait dans les campagnes de Cuba. Il a 33 maisons : 3 en maçonnerie, 22 en bois, 8 en chaume; 184 habitants : 148 blancs, 27 libres de couleur, 9 esclaves. Fait partie du même canton Güiro-Muñingal à 1 lieue de Santo-Cristo, 3 de Bejucal et à 9 et demie de la Havane sur le chemin de Guanimar. Ce hameau a une chapelle, 21 maisons : 4 en bois, 17 en chaume; 75 habitants : 69 blancs, 6 esclaves.

Dans les campagnes de cette juridiction, il y a en outre 11 maisons en maçonnerie, 174 en bois, 233 en chaume. Le territoire est montagneux au nord, plat à l'ouest et au sud; à l'est il y a plusieurs collines qui le rendent inégal, mais il est susceptible d'être labouré partout; les terres sont d'excellente qualité, et les sucreries, ainsi que les autres habitations, sont en grand nombre. La plus haute montagne est Bejucal, au nord de la ville; les rivières sont : Govea, qui prend sa source sur la sucrerie Pita et se perd dans le lac du pâturage Iriguanabo, et San-Antonio, qui prend la sienne dans la sucrerie Platano et se jette sur la côte du sud; le seul port est celui de Batabanó.

JURIDICTION DE GUANABACOA, LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 58' et 23° 11' de latitude nord, et les 75° 51' et 76° 2' de longitude occidentale de Cadix, elle a 16 lieues carrées et se divise en six cantons, savoir :

Guanabacoa, San-Geronimo-de-Peñalver, Bacuranao, Tapaste, Buenavista, San-Miguel.

Guanabacoa (la ville de, *villa*), à 2 lieues est de la Havane, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom, résidence des autorités, prend l'étymologie de son nom du mot indien Guanabacoa, qui signifie ville des eaux. En 1554, lorsque déjà le nombre des Indiens était fort réduit, et que le peu qui en restait errait dans l'île, le gouvernement les fit réunir dans cet endroit et leur distribua des terres pour les cultiver et y construire leurs cabanes. En 1555, la Havane ayant été visitée par les flibustiers, ses habitants s'y réfugièrent et y restèrent jusqu'à ce qu'ils fussent assurés qu'il n'y avait plus de danger à retourner dans leurs foyers. Le premier curé fut, en 1576, un religieux franciscain; en 1684, on assigna à sa juridiction 4 lieues carrées; en 1696, beaucoup de familles de la Floride, de Santo-Domingo, de Mexico, des îles Canaries, vinrent s'y établir; en 1743 on lui concéda le titre de ville, et à ses alcades le droit de rendre justice; on lui accorda plus tard un écu d'armes et une foire qui a lieu en février; elle fut créée lieutenance de gouvernement en 1841. Cette ville est bâtie sur une élévation; elle apparaît au milieu d'un bosquet d'arbres fruitiers qui bordent plusieurs ruisseaux, cause sans doute de sa dénomination indienne; son terrain est cependant stérile et peu agréable à la vue. Sa proximité de la capitale, la réputation de ses eaux, de ses bains minéraux, fait qu'elle est fréquemment visitée par les Havanais, pour raison de santé ou de distraction. Son climat, dans le temps des chaleurs, est plus brûlant que celui de la Havane, particulièrement pendant le jour, où la qualité de ses terres, leur couleur blanchâtre, donnent plus de force à la

réverbération du soleil; les nuits seulement sont plus fraîches. Bien qu'elle ait la réputation d'avoir un climat sain, les données statistiques que j'ai recueillies semblent établir le contraire. Elle a, en édifices publics, son église paroissiale, qui date de 1721, et dont la tour fut renversée par l'ouragan d'octobre 1846; deux couvents, celui des dominicains fondé en 1716, et celui des franciscains en 1723, tous les deux supprimés, ce dernier fort grand et d'assez bonne construction; l'ermitage nommé El-Cristo-del-Potosi, fondé en 1644, où est aujourd'hui le cimetière, et transféré en 1675 à la sortie de la ville; au pied de la Côte de l'Indien, la fontaine de l'Évêque, restaurée en 1833 et construite avec un réservoir pour une source; la maison de ville, avec une prison dans le même bâtiment; une caserne pour l'infanterie et une pour la cavalerie; un hôpital militaire et un hôpital de charité; la station du chemin de fer qui l'unit à Regla. Elle a 3 places, dont un marché, la place d'Armes et celle de Tarasco; 29 rues du nord au sud et 20 de l'est à l'ouest; 1,274 maisons: 507 en maçonnerie, 329 en bois et couvertes en tuiles, 438 en chaume; 5,819 habitants: 3,434 blancs, 1,506 libres de couleur, 879 esclaves.

San-Geronimo-de-Peñalver, à 25 lieues de la Havane et à 2 de Guanabacoa, chef-lieu du canton du même nom, dont l'origine date de 1780, où l'évêque Echavaria y fit construire une église en planches. Il est situé dans un terrain sablonneux, sec et de température saine, est entouré de palmiers et d'habitations de petites cultures; il a une église en maçonnerie bâtie en 1786. La première maison fut bâtie en 1796 par une mulâtresse qui existait encore en 1847. Il y a 58 maisons: 11 en maçonnerie, 15 en bois, 32 en chaume; 121 habitants: 75 blancs, 24 libres de couleur, 22 esclaves.

Bacuranao ou *la Barrera*, à 3 lieues de la Havane, 2 de Guanabacoa et 1 de la côte du Nord, chef-lieu du canton du même nom, a une église bâtie en 1837. On ignore la date de la fondation de ce chef-lieu. Il prend son nom d'une église qu'il y avait sur la sucrerie Barrera et qu'on transféra dans le village en

1822. Il a 34 maisons : 2 en maçonnerie, 6 en bois, 26 en chaume ; 185 habitants : 145 blancs, 10 libres de couleur, 30 esclaves. Fait partie du même canton, *Caserio de la Playa* (le hameau de la plage), à 2 lieues un quart de la Havane et 2 lieues trois quart de Guanabacoa, situé, comme l'indique son nom, sur le bord de la mer ; c'est une réunion de quelques barraques de pêcheurs ; il a un petit môle où on embarque le minerai des trois mines de cuivre qui s'exploitent dans le canton, et a 68 habitants : 59 blancs, 3 de couleur et 6 esclaves.

Tapaste, à 7 lieues de la Havane et 6 de Guanabacoa, chef-lieu du canton du même nom. Sa première église fut construite en bois en 1788 ; celle d'aujourd'hui le fut en maçonnerie et avec un clocher, en 1816. Il est situé dans un terrain plat et très-humide, avec un climat brûlant et malsain, et dominé par une chaîne de montagnes. Il y a de telles inondations dans la saison des pluies, qu'il est impossible de passer d'une maison à l'autre ; malgré cette extrême abondance d'eau, ce village manque d'eau potable. Des sucreries, des pâturages l'entourent ; il a deux écoles primaires, l'une est gratuite, mais soutenue par les habitants ; il a 4 rues ; 119 maisons : 32 en maçonnerie, 24 en bois, 63 en chaume (1) ; 431 habitants : 269 blancs, 105 libres de couleur, 57 esclaves.

Buenvista. Cojimar, chef-lieu de ce canton, situé entre la Havane et Guanabacoa, à une lieue de l'une et de l'autre ville, à l'embouchure de la rivière Cojimar, très-fréquentée par les baigneurs d'eau de mer, a deux rangées de maisons le long de la plage à l'ouest ; son mouillage est défendu par une tour construite en 1650. Il est célèbre pour avoir été choisi par les Anglais lors de la prise de la Havane en 1762, pour y opérer leur débarquement. Il y a 28 maisons : 3 en maçonnerie, 5 en bois, 20 en chaume ; 124 habitants : 93 blancs, 23 libres de couleur, 8 esclaves. Il y a dans le même canton une fabrique de savon,

(1) La statistique de 1846 donne 263 maisons en chaume, ce qui n'est pas en rapport avec le nombre d'habitants.

deux maisons de santé, la maison Belot et celle de Saint-François, sur le bord de la baie de la Havane, et sur la même baie une cale sèche.

San-Miguel-del-Padron. Caserio San-Miguel (hameau San-Miguel), chef-lieu du canton, a une église qui date de 1668; elle était alors chapelle de l'habitation Miguel, d'où vient le nom du chef-lieu et du canton; elle fut érigée en paroisse en 1745. L'église était assez élégamment construite en maçonnerie; mais ayant été détruite en 1830, on la réédifia plus modestement. Ce hameau est pittoresquement situé sur une hauteur, entouré d'habitations de petites cultures. Il a 31 maisons : 5 en maçonnerie, 10 en bois et 16 en chaume; 41 habitants : 39 blancs, 1 libre de couleur et 1 esclave. Caserio San-Francisco-de-Paula, à trois quarts de lieue de San-Miguel, fait partie du même canton; il tire son origine d'un ermitage qu'un dévot nommé Azocha fit bâtir en maçonnerie, consacra à saint François de Paule, et en entretenit le culte avec ses épargnes et des aumônes. Ce hameau est bâti dans endroit gai; il a réuni sur le même point : 7 maisons : 2 en maçonnerie, 1 en bois, 4 en chaume; 55 habitants : 39 blancs, 14 libres de couleur, 2 esclaves.

Il y a en outre dans les campagnes de cette juridiction : 568 maisons en maçonnerie, 570 en bois, 1,063 en chaume. Le territoire est accidenté, montagneux et stérile à l'ouest, plat au sud et à l'est, avec d'assez bonnes terres pour la culture; au nord il est accidenté et marécageux. Les plus hautes montagnes sont : San-Pedro, Sierra-de-Cojimar, qui s'étend jusqu'à Bacuranao; le mont San-Javier, d'une lieue d'étendue; vers l'est, la Jaula, et les monts arides de Camoa. Les rivières principales sont : Cojimar ou Las-Lajas, qui prend sa source dans les environs de la ville de Santa-Maria-del-Rosario et se jette au mouillage de Cojimar; Bacuranao, qui prend sa source sur la sucrerie Berro et se jette sur la plage qui porte le même nom; el-Jarara ou Cambute, Boca-Ciega, prennent la leur à 2 lieues des côtes du nord, où elles déchargent aussi leurs eaux; les autres sont Martin-Perez ou Guanabacoa, Lugano, et les ruisseaux Pa-

checo, Chipre, Savanas, Ahogantos, Fray-Alonso et quelques autres. Il y a quelques lacs assez grands : le Cobre, à 1 lieue de la côte, a 2 lieues d'étendue ; ceux de Berroa, à une demi-lieue de la côte, ont environ 510 mètres de long sur 170 de large ; la Larga, la Tembladera près de Tapaste, Junco-Amarillo et quelques autres lacs et lagunes. Il y a plusieurs cavernes : celle surnommée Cueva-Santa, dans le canton de Buenavista, a une galerie souterraine de plus de 200 vares (169^m) de long, remplie de cristallisations et d'objets remarquables ; la caverne Del Gato dans la montagne de Cojimar, celle de la côte de la Jaula et quelques autres. Il y a plusieurs mines en bonne exploitation : trois de cuivre dans le canton Bacuranao, une de charbon de terre nommée Prosperidad dans le canton San-Miguel-del-Padron, et quelques terres propres à la poterie et à la faïence. Les bains de tous genres sont en grand nombre, ceux de mer comme ceux d'eau douce, aussi bien que les minéraux, surnommés El Coronel, Santa-Rita, La Condesa, ceux de Barreto, Fray-Alonso, El Español, Pozo-de-Succino et plusieurs autres ; ils attirent chaque année un grand nombre de baigneurs. Toutes ces eaux n'ont pas été bien étudiées et ne sont pas toujours prises par ceux auxquels elles pourraient être utiles.

JURIDICTION DE SANTIAGO-DE-LAS-VEGAS. — MUNICIPALITÉ.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 54' 40" et 23° 1' 50" de latitude nord, et les 76° 9' 3" et 76° 17" de longitude occidentale de Cadix, elle a 8 lieues carrées et se divise en trois cantons, savoir :

Cité de Santiago, Wajay, Govea.

Santiago-de-las-Vegas (la cité de, *ciudad*), à 5 lieues sud de la Havane et 9 de Batabanó, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom, résidence des autorités, prend son origine de 1688, où une colonie de planteurs de tabac vint s'établir sur un terrain qui appartenait à la couronne, entre les pâturages

(*corales*) Saca-lo-Hondo, Bejucal, Managua et la-Chorrera. L'évêque Compostela fit bâtir son église. En 1745, la population ayant augmenté, on lui donna le nom de Santiago-Compostela ; on lui concéda, en 1791, le titre de ville à la condition de payer à l'Etat, tous les quinze ans, 92,800 maravédis (703 fr.), et en 1824 on lui donna le titre de cité. En 1800 fut construite l'église, détruite par l'ouragan de 1846, et qui a été réédifiée depuis. Le 26 août 1836, on la nomma lieutenance de gouvernement ; le 4 mai 1840, on la lui ôta pour la donner à Bejucal, et elle resta à la charge d'un commandant d'armes et de sa municipalité ; en 1845, on substitua au commandant d'armes un chef civil et militaire ; elle a, en outre, les autres autorités administratives comme chef-lieu de juridiction. Cette ville est située sur un terrain plat, au pied de la montagne Bejucal, dont elle n'est éloignée que de 680 mètres ; son climat est assez sain, cependant elle manque d'eau, et les habitants sont obligés d'avoir recours aux puits et aux citernes. Elle a 9 rues du nord au sud et 9 de l'est à l'ouest et forme un carré parfait ; a deux places : la place d'Armes, où est le buste de Ferdinand VII, et la place de l'Eglise ; 2 casernes, une pour l'infanterie et une pour la cavalerie ; un hôpital, une école primaire avec 56 élèves ; 396 maisons : 167 en maçonnerie, 79 en bois couvertes en tuiles, 150 en chaume ; 2,007 habitants : 1181 blancs, 479 libres de couleur, 347 esclaves. Dans le canton de la ville de Santiago sont situés : le petit hameau Rincon, à 1 mille à l'ouest, sur la route, avec une auberge et quelques maisons en chaume ; 61 habitants : 25 blancs, 36 esclaves ; Rancho-Boyero, à une demi-lieue au nord de la ville, avec 15 maisons : 3 en maçonnerie, 12 en chaume ; 70 habitants : 57 blancs, 5 libres de couleur, 8 esclaves ; Calabazar, sur la route de la Havane à Santiago, à trois quarts de lieue de cette ville et une un quart de Santiago, sur les bords de la rivière Almendares. Il y a 16 maisons : 1 maison de bains et 15 particulières, dont 10 en bois et 5 en chaume ; 99 habitants : 67 blancs, 11 libres de couleur, 21 esclaves.

Wajay, chef-lieu du canton du même nom, à 5 lieues sud de la Havane et 1 de Santiago-de-las-Vegas, est situé dans un terrain plat, entre des pâturages enclos, sur un des chemins qui de Santiago conduisent à San-Antonio-de-Los Baños. Son origine est très-ancienne ; son église, en maçonnerie, fut fondée en 1774 ; il a une école primaire, un quartier d'infanterie ; 56 maisons : 3 en maçonnerie , 4 en bois , 49 en chaume ; 280 habitants : 214 blancs, 55 libres de couleur, 11 esclaves.

Govea. Ce canton n'a pas de chef-lieu ; il se compose de petites habitations disséminées ; le chef du canton demeure dans une de ces maisons, dans l'endroit appelé la-Encrucijada.

Dans les campagnes de cette juridiction il y a, en outre, 190 maisons en maçonnerie, 386 en bois, 423 en chaume. Le territoire est, en général, plat, très-fertile et d'une terre rouge. Au sud est la montagne Bejucal, presque entièrement cultivée ; au nord, il y a quelques collines couvertes de bois, de basses futaies. Les rivières qui l'arrosent sont : Almendares, connue aussi sous le nom de Calabazar ; elle prend sa source dans le canton de Managua, dans l'endroit que l'on appelle *Ojo-de-Agua* (source) et se divise en deux branches ; l'une s'unit avec la rivière Jiaraco, traverse la juridiction de Santa-Maria-del-Rosario et suit à l'ouest la même direction que le ruisseau Naranjo ; celle du nord passe à Puentes-Grandes et Mordazo ; Ariguanabo vient de la terre de Ramirez, traverse le canton de Wajay et termine à San-Antonio-de-Los-Baños, dont elle prend aussi le nom ; les ruisseaux : Quiebra-Hacha et Jibaro, dans le canton de Wajay ; el-Bachoni, dans celui de Govea. Il y a les lacs : Saldivan, Coca, Castellano, Ahogamulas, Ariguanabo, ils sont poissonneux. Les bains de cette juridiction qui ont le plus de réputation sont ceux de Calabazar dans la rivière Almendares.

JURIDICTION DE JARUCO. — MUNICIPALITÉ.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 58' 8" et 23° 2' 26" de latitude nord, et les 75° 47' et 75° 49' 30" de longitude occidentale de Cadix, elle a 4 lieues carrées, et se limite à la ville et aux quartiers ruraux qui en dépendent. Ces quartiers sont à la charge d'agents sous la responsabilité des alcades ordinaires, les seuls chefs civils.

San-Juan-de-Jaruco (la cité de, *ciudad*), à 10 lieues est de la Havane, chef-lieu de la juridiction du même nom et résidence des autorités, est situé sur le haut d'une colline; ses rues sont droites et le sol uni; les eaux bonnes et le climat assez sain. Elle prend l'origine de son nom du pâturage Jaruco. En 1770 on lui concéda le titre de cité et une municipalité. A la même époque on construisit son église; et en 1818 le cimetière avec une chapelle. Cette ville, malgré ses titres, n'est qu'un village. Elle a une prison, une caserne, un soi-disant palais ou maison des comtes de Jaruco, une école primaire fondée en 1795. Y compris le hameau del Rio ou *Antigua Ciudad* (ancienne cité), elle a 132 maisons : 71 en maçonnerie, 6 en bois, 55 en chaume; 566 habitants : 419 blancs, 56 libres de couleur, 91 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 13 maisons en maçonnerie, 16 en bois, 90 en chaume. Le territoire est plat au sud et à l'est, accidenté au nord, montagneux à l'ouest et généralement fertile. De la montagne de La Vija on découvre plusieurs ports de la côte du nord. Sur la montagne Serponton, élevée de près de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, il y a un plateau de 8 lieues qui s'étend du nord à l'est et de l'est au sud. Ces hauteurs font partie de la chaîne de montagnes connue sous le nom de l'Escalier de Jaruco. La seule rivière de la juridiction, Jaruco, a très-peu d'eau en temps de sécheresse; elle prend sa source à un quart de lieue de la ville et a un cours de 5 lieues avant de se jeter dans la mer. Il y a trois lacs : Acosta, Carrera et Morales. Outre les animeaux ordinaires du pays, on trouve quelques chevreuils dans les montagnes.

JURIDICTION DE SANTA-MARIA-DEL-ROSARIO. — MUNICIPALITÉ.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 58' 5" et 23° 4' 10" de latitude nord, et les 75° 57' et 76° 2" de longitude occidentale de Cadix; elle a 6 lieues carrées; elle se limite à la ville et aux quartiers ruraux qui en dépendent, et qui sont à la charge d'agents sous la responsabilité de deux alcades ordinaires, seuls chefs civils. Pour la partie militaire, il y a un commandant d'armes.

Santa-Maria-del-Rosario (la cité de, *ciudad*), à 4 lieues sud-est de la Havane, chef-lieu de la juridiction, date de 1733. Elle fut fondée par le comte de Casa-Bayona sur une de ses propriétés appelée Jiaraco, dans le même endroit qu'occupaient les bâtiments de la sucrerie. Trente familles formèrent la première population; pour cette raison, Santa-Maria-del-Rosario prit le titre de cité, et le fondateur celui de seigneur. Peu de temps après sa fondation elle nomma sa municipalité. En 1760, fut construite son église actuelle, une des meilleures qu'il y ait dans les campagnes. Cette ville, ou cité, est restée un village avec quelques édifices: il y a la maison de ville, le palais ou maison des comtes de Casa-Bayona, où est aussi la prison, une place avec allées et jardins, un abattoir, un cimetière, deux écoles primaires pour les deux sexes; celle des garçons est entretenue par le comte de Casa-Bayona avec 30 piastres par mois de dotation. Santa-Maria-del-Rosario a 106 maisons: 35 en maçonnerie, 3 en bois, 68 en chaume; 554 habitants: 354 blancs, 118 libres de couleur, 92 esclaves.

Il y a en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 160 maisons en maçonnerie, 123 en bois, 92 en chaume. Le terrain est généralement plat et fertile, un peu pierreux entre Cabrera et Guzman, et stérile près de la ville. La montagne la plus élevée est la Crux; il y a d'autres hauteurs peu considérables. Les ri-

vières sont : Blanquizar, qui prend sa source près de la ville et va s'unir à la rivière Cacao de Guanabacoa ; Jiaraco, qui vient de Managua et se dirige vers San-Juan-de-Las-Lajas, est renommée pour ses poissons. Il y a quelques lacs, mais aucun n'est stable. Parmi les bains sont ceux de Palmas, Chapapote, Cobre, avec des établissements pour chacun ; ceux de *Playa de Azufre* (plage de soufre), el-Tigre, de-Hierro, Cardenillo, ceux d'Aguirre, qui ont aussi une maison. Cette juridiction a des carrières de marbres, d'ocre de plusieurs qualités et des mines de charbon de terre.

JURIDICTION DE SAN-ANTONIO-DE-LOS-BANOS.
MUNICIPALITÉ.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 38' 50" et 22° 59' 8" de latitude nord, et les 76° 9' 10" et 76° 20' 50" de longitude occidentale de Cadix ; elle a 10 lieues carrées, et placée sous la direction d'un commandant civil et militaire pour la police, et de ses alcades ordinaires pour le civil. Elle se divise en 5 cantons, savoir :

La ville de San-Antonio-de-los-Baños, Guira-de-Melena, Alquizar, Vereda-Nueva, Pependencias, Gabriel.

San-Antonio-de-los-Baños (la ville de, *villa*), (Saint-Antoine des Bains), appelée aussi San-Antonio-Abad (Saint-Antoine-Abbé), à 8 lieues et demie sud-ouest de la Havane, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom, résidence des autorités, située sur un terrain élevé, sec et pierreux, dominée au nord par une colline, date du milieu du XVIII^e siècle, où des forçats mexicains y étaient employés à des coupes de bois. Dans le même endroit on construisit un quartier pour les loger. Le propriétaire du pâturage (*hato*), Ariguana, concéda, vers 1762, à un nommé Juan Cabrera, la permission de bâtir une auberge près du lieu où passait la rivière San-Antonio. Peu de temps après le défrichement de ce terrain, les habitants de Santiago, ayant reconnu la bonté des eaux de la

rivière, y établirent des bains avec quelques maisons, où vinrent se fixer plusieurs familles, qui formaient déjà un petit village, lorsqu'en 1768 les autorités de Santiago le mirent sous la direction d'un commissaire de police. A cette même époque on y construisit un ermitage; en 1772 on lui donna le nom de San-Antonio-Abad, et on l'érigea en chef-lieu de canton; en 1778 on y construisit la première église, et la seconde en 1788, que l'on déclara en même temps paroisse; en 1794, le roi nomma le sieur Gabriel de Cardenas *justicia mayor* (grand justicier), avec plein pouvoir de prononcer sur le civil et sur le criminel, et permit à la ville d'élire sa municipalité; elle réunit son premier conseil l'année suivante et fixa les limites de sa juridiction. Ses rues sont droites et larges; elle a quelques édifices publics d'assez bonne construction; une maison de ville, une prison, un hôpital militaire et un hôpital civil, une caserne de cavalerie, une station de chemin de fer, avec de vastes magasins; un embranchement de chemin du fer de Guines l'unit à la Havane. Elle a 566 maisons: 262 en maçonnerie, 204 en bois, couvertes en tuiles, 100 en chaume; 3,186 habitants: 2,058 blancs, 670 livres de couleur, 458 esclaves.

Guira-de-Melena, à 14 lieues de la Havane et 4 de San-Antonio, chef-lieu du canton du même nom, situé dans un terrain plat et de qualité rougeâtre, fut fondé en 1779; la même année on construisit une église en chaume, réédifiée en maçonnerie en 1806. A cette époque le marquis de Cardenas concéda une demi-cavalerie de terre pour construire des maisons et augmenter la population. En 1840 on fit un cimetière. Il y a 94 maisons: 13 en maçonnerie, 62 en bois, 19 en chaume; 519 habitants: 293 blancs, 169 livres de couleur, 57 esclaves.

Alquizar, à 11 lieues de la Havane et 3 de San-Antonio, chef-lieu du canton, situé au centre de la propriété Alquizar, qui donne son nom au canton et au chef-lieu. L'église fut fondée en 1799, et déclarée paroisse en 1806. Doña Juana de la Osa donna une cavalerie de terre qui fut répartie entre les habitants, et dont ils payent le revenu pour le soutien du culte. Il y a une

école primaire, une administration de la poste aux lettres ; 145 maisons : 36 en maçonnerie , 78 en bois , 31 en chaume ; 532 habitants : 336 blancs , 95 libres de couleur , 101 esclaves. Guaybacoa fait partie de ce canton ; il est sur la route , à 2 lieues de San-Antonio , avec quelques maisons ; 50 habitants , 44 blancs , 6 libres de couleur.

Vereda-Nueva , à 9 lieues de la Havane et 2 de San Antonio ; chef-lieu du canton du même nom , situé sur la route de la Vuelta-Abajo , dans un terrain plat et pierreux , dominé au nord par la montagne d'Anafe , date de 1802. Il a une église , une école primaire , 138 maisons : 18 en maçonnerie , 42 en bois , couvertes en tuiles , 78 en chaume ; 554 habitants : 446 blancs , 63 libres de couleur , 45 esclaves. Au même canton appartient : Caimito , au pied de la montagne d'Anafe , à 3 lieues de San-Antonio et 1 lieue un quart de Vereda-Nueva , avec 59 maisons : 9 en maçonnerie , 5 en bois , 45 en chaume ; 300 habitants : 255 blancs , 23 libres de couleur , 22 esclaves.

Pendencias. Guanimar , chef-lieu de ce canton , est à 6 lieues et demie de San-Antonio ; il a 4 maisons ; 39 habitants : 23 blancs , 7 libres de couleur , 9 esclaves.

Il y a en outre , dans les campagnes de cette juridiction , 547 maisons en maçonnerie , 1058 en bois , 780 en chaume. Le territoire est en général plat , sec et très-fertile ; il est arrosé par la rivière San-Antonio , qui prend sa source au nord de la ville , dans le lac du pâturage (*hato*). Ariguanabo traverse la ville San-Antonio , et à peu de distance offre la singularité de disparaître au pied d'un vieil arbre ceiba ; les autres rivières sont peu considérables : Guanimar , Majana , Cajio , forment chacune une anse sur les côtes du Sud , où elles se jettent. Les côtes sont inabordables , tellement elles sont marécageuses. Le lac le plus grand de la juridiction est Ariguanabo. Les bains de la rivière San-Antonio , dans la ville même , sont les principaux ; il y a aussi ceux de Jaiguan et de Cajio , dans le canton de Guira-de-Melena.

Dénombrement par juridictions du département occidental pour toutes les classes de la population.

JURIDICTIONS.	BLANCS.		LIBRES DE COULEUR.		NOIRS LIBRES.		ESCLAVES DE COULEUR.		NOIRS ESCLAVES.		TOTAL GÉNÉRAL des habitants.					
	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.		Femmes.	Total.			
Gouvernement de la Havane, la ville et les 32 cantons....	64.636	49.191	110.847	5.368	6.960	12.328	10.905	13.898	24.893	1.294	4.234	2.528	38.684	26.007	64.691	245.287
Gouvernement de Matanzas.....	14.810	11.907	26.747	960	1.063	2.023	1.430	1.387	2.817	429	420	849	21.219	13.120	34.339	66.745
de Cardenas....	41.560	8.920	20.620	592	641	1.203	698	568	1.266	417	364	781	24.590	12.919	37.509	61.379
Nueva-Filipina.	12.073	9.629	21.693	1.670	1.434	3.124	1.532	1.120	2.772	374	351	622	8.162	3.333	11.515	39.726
Maribel.....	6.759	5.756	12.515	549	459	978	844	743	1.587	231	176	407	13.718	9.421	23.139	38.626
Guines.....	7.614	6.615	14.229	205	214	419	728	553	1.281	165	169	334	10.874	6.374	17.248	33.511
Béjcal.....	4.713	4.570	9.283	196	181	377	646	641	1.287	120	91	211	4.756	3.234	7.990	19.448
de Guanabacoa....	5.829	4.790	10.119	408	385	793	735	696	1.431	115	83	198	3.632	2.515	6.167	18.708
Cité de Santiago de las Vegas.....	2.242	2.086	4.328	154	183	337	196	252	448	77	67	144	2.061	1.315	3.376	8.633
Cité de Jaruco....	759	765	1.524	15	26	41	75	88	163	9	4	13	548	399	947	2.688
Cité de Santa-Maria-del-Rosario.....	985	968	1.893	41	35	76	97	109	206	22	29	51	474	291	765	2.991
Ville de San-Antonio-Abad.....	5.328	5.613	10.341	384	469	833	456	535	991	461	453	314	7.982	5.693	13.675	26.474
Totaux.....	133.968	110.141	244.109	12.040	22.352	18.432	20.690	39.442	3.411	3.041	6.452	136.730	84.641	221.361	533.616	

Dans le département occidental, les 244.109 blancs du dénombrement antérieur appartiennent aux nations suivantes :

PAYS ET NATIONS.	DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.		
	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
De la Péninsule.....	19.302	2,455	21,757
Des îles Baléares.....	7	3	10
Des îles Canaries.....	12,123	4,802	16,925
De Puerto-Rico.....	189	71	260
De Saint-Domingue.....	203	166	369
Des Etats-Unis.....	562	339	901
Des autres parties d'Amérique.	858	494	1,352
De France.....	1,003	221	1,224
Des îles Britanniques.....	255	89	344
De l'Allemagne.....	195	34	229
De Russie.....	5	»	5
De Prusse.....	3	»	3
De Danemark.....	9	3	12
De Suède.....	9	1	10
De Hambourg.....	6	»	6
D'Autriche.....	1	»	1
De Brême.....	1	»	1
Des Pays-Bas.....	32	3	35
De Sardaigne.....	26	2	28
De Suisse.....	11	3	14
D'Italie.....	153	24	177
De Malte.....	»	»	»
De Portugal.....	60	7	67
De Grèce.....	3	»	3
D'Afrique.....	1	1	2
D'Asie.....	4	3	7
Naturels de l'île de Cuba.....	98,947	101,420	200,367
TOTAL GÉNÉRAL.....	133,968	110,141	244,109

OPRIÉTÉS IMMÉDIATES.						
PARCAGES ENCL.	Habitations vivrières.	Plantations de	et Juments	Mules, Mulets et Anes.	Porcs.	Moutons et Chèvres.
492	3.805	47	766	2.525	74.226	12.880
493	1.565		643	1.321	27.049	8.388
214	649		508	1.384	40.567	6.293
159	112		351	341	61.267	1.644
55	1.039	3.4	142	815	9.874	5.060
149	1.351		563	295	21.400	4.945
68	921		291	631	8.165	5.072
28	1.121		168	502	9.858	2.754
42	380		203	104	2.438	626
26	157		649	57	2.406	453
42	263		281	69	1.384	183
35	923		240	345	8.895	2.232
467	12.286	3.7	805	8.389	267.229	50.640

des juridicti

ON.	RIZ.	S.	AULX.	FOURRAGES, HERBES DE GUINÉE, ETC.
obes.	Arrobes.		Paquets.	Charges.
89	191.475		6.200	718.029
53	58.633		2.372	294.790
151	90.671		586	3.020.418
3	75.381		1.944	29.635
"	28.641		1.060	318.729
"	103.941		4.403	254.101
19	15.521		"	256.303
42	47.631		10.808	56.146
"	26.021		160	7.565
"	6.401		38	30.000
"	9.351		3.690	1.405
39	14.931		110	1.044.461
396	668.631		31.371	6.031.582

ie selon le plus ou 60 gr., et celle d'une
le poids du grain,
les annuels pour le

DÉPARTEMENT CENTRAL.

Ce département est compris entre les 20° 37' et 22° 55' de latitude boréale et les 70° 36' et 75° 55' de longitude occidentale du méridien de Cadix.

Il contient deux gouvernements, six lieutenances de gouvernement, un district colonial, ou neuf juridictions.

JURIDICTION DE LA TRINIDAD. — GOUVERNEMENT.

Cette juridiction se trouve entre les 21° 40' et 22° 2' de latitude nord, et les 73° 4' et 74° 5' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 96 lieues carrées, se divise en sept cantons, savoir :

Egidos, Casilda, Rio-de-Ay, San-Francisco, Palmarejo, Aguacate, San-Juan.

Trinidad (la cité de, *ciudad*), à 92 lieues est-sud-est de la Havane, et à une lieue de la côte du sud, chef-lieu de gouvernement, de juridiction, et résidence des autorités, située au 21° 42' 30" de latitude nord et 73° 46' 30" de longitude occidentale de Cadix, est une des sept villes fondées par Velazquez au commencement du xvi^e siècle. En 1514, Diego Velazquez reconnut le port de Casilda, et à une lieue dans l'intérieur fonda Trinidad, dans la province que les Indiens appelaient Guamuhaya. Peu de temps après, cette ville fut menacée d'être entièrement abandonnée. La découverte des mines du Mexique fit émigrer en grande partie ses habitants, et en 1534 il restait à peine onze à douze familles. Dans son origine, elle fut exposée, comme toutes les villes de la côte de Cuba, aux incursions des s'libustiers, des Hollandais et des Anglais; elle fut saccagée trois fois dans le xvii^e et une fois au commencement du xviii^e siècle, le 12 mai 1642, par une escadre hollandaise; le 13 mars 1654, par les Anglais, qui

s'emparèrent des caisses du Trésor ; dans les premiers jours du mois de mai 1675, par les mêmes, commandés par John Springer, et en 1702 par Charles Gan, de la même nation. Cette fois les habitants se défendirent, et, bien qu'ils ne purent empêcher la prise de leur ville, ils firent souffrir à l'ennemi quelques pertes, lui enlevèrent des drapeaux ; en souvenir du fait, le gouvernement accorda à la ville le droit de les mettre dans ses armes. En 1704, on établit une administration des rentes de l'État. Après la prise de la Havane en 1762, sommée de se rendre aux Anglais, elle s'y refusa. En 1778, son port Casilda, à une lieue au sud, fut habilité pour le cabotage. En 1796, époque de la dernière guerre de l'Espagne avec l'Angleterre, il fut attaqué en juillet de la même année ; l'ennemi se retira après avoir perdu un bâtiment. En 1815, Trinitad fut créée gouvernement ; son gouverneur civil et militaire est aussi commandant général du département central et subdélégué du Trésor. Elle a un trésorier, un chef de douane, des commandants d'artillerie et du génie pour tout le département, et un commandant de la marine pour toutes les côtes du sud ; un capitaine du port, un vicaire ecclésiastique, un administrateur de la poste aux lettres, etc. Elle est bâtie au sud-sud-ouest du mont de la-Vijia, au pied duquel coule la rivière Tayaba ; elle se présente à l'ouest en amphithéâtre. Le point le plus élevé est la côte de la Popa, où se trouve l'hôpital militaire, joint à un ermitage dédié à la Vierge. Cette partie supérieure est excessivement inégale et accidentée, elle a plusieurs pentes à l'ouest, et au nord-est les descentes conduisent à une plage et à la côte. La ville occupe 27 cavaleries (1) de terrain sans constructions, et 11 et demie avec constructions. Son élévation au-dessus de la mer est d'environ 70 mètres. Elle se divise en six quartiers. Ses rues sont généralement droites et très-escarpées ; elles ont de 8 à 10 mètres de large. Il y a trois places : celle de Ferdinand VII ou de l'église principale ; celle de Paula, fréquentée par les promeneurs à pied, et, dans le haut de la ville, la place de Santa-Ana ; la paroisse, transférée dans le couvent des fran-

(1) La cavalerie de terre correspond à 13 hectares 42 ares.

ciscains, qui a été aboli; l'église principale, commencée en 1821, et qui n'était pas encore terminée en 1847; l'église St-François-de-Paule, à laquelle tient un hôpital de charité pour les femmes; les ermitages de la Popa et de Santa-Ana; un hôpital de charité pour les hommes; quatre casernes, une d'infanterie, une de la milice, une de cavalerie, pas encore terminée en 1847, et un petit quartier pour l'artillerie; une prison, une citerne publique, un théâtre nouvellement bâti; une imprimerie installée en 1821, où se rédige un journal, deux collèges et trois écoles primaires.

Quelques maisons sont assez hautes, et la majeure partie spacieuses et de bon aspect. Leur nombre s'élève à 1,990 : 929 en maçonnerie, 1061 en bois et en chaume; celui des habitants, à 13,222 : 6,325 blancs, 5,066 libres de couleur, 1,831 esclaves. Dans les cantons de cette juridiction, il n'y a que trois centres de population; Casilda est le plus considérable.

Casilda, à une lieue sud de Trinidad, chef-lieu du canton de même nom, fut fondé en 1829. Cet endroit a toujours servi de port à Trinidad; il est question depuis plusieurs années de l'unir à cette ville par un chemin de fer. Le port est battu par les vents du sud-sud-est, et est exposé dans les mois de septembre et d'octobre, époque où ces vents soufflent généralement. En 1837, il fut rasé par un ouragan. Seize personnes y périrent; un magasin bâti en bois, couvert en tuiles, construit sur madriers, fut enlevé à grande distance, sans éprouver le moindre dommage.

Il y a une maison pour un détachement d'infanterie, et une autre pour la douane; 136 maisons, 12 en maçonnerie, les autres en bois et en chaume; 668 habitants, 401 blancs, 199 libres de couleur, 68 esclaves.

San-Pedro, à 6 lieues de Trinidad, a quelques boutiques sur la route, 92 habitants, 71 blancs, 8 libres de couleur, 13 esclaves.

Caracucey est une réunion de quelques plantations de tabac et de petites habitations près de l'ermitage du même nom.

Dans les campagnes de cette juridiction, il y a, en outre, 254 maisons en maçonnerie, 1,614 en bois et en chaume. Le terrain est excessivement montagneux au nord et à l'ouest; la chaîne

de montagnes de San-Juan-y-Trinidad couvre les environs de la ville. A leur pied sont quelques vallées riantes et fertiles, et excellentes eaux y abondent. La côte est unie et stérile. La vallée de Los-Ingenios (des Sucrieries), de 7 lieues de long, sur 4 de large, est la plus étendue; le pic Potrerillo, de 2,124 vares (1,801^m) au-dessus du niveau de la mer, est le point le plus élevé. Dans la même chaîne de montagnes de l'ouest, est le pic Caballero. Dans la partie supérieure se déploient la Trepada-de-Guanayara et Cacaiban. Au sud se remarque la Vija (la Vigie), célèbre pour avoir servi de lieu d'observation aux premiers habitants, lorsqu'ils étaient menacés d'être attaqués par les flibustiers, et sur le versant de laquelle est construite Trinidad. Sur son sommet il y avait un canon d'alarme que l'on tirait à l'approche de l'ennemi. Aujourd'hui, il y a encore une vigie, mais pour annoncer les mêmes pavillons, qui apportent plus d'or qu'ils n'en emportèrent autrefois. De cet endroit on a la plus belle vue; on domine les campagnes du sud, la grande vallée de Los-Ingenios avec ses belles cultures, et les montagnes Ponciano, La-Gloria, Gavillanes, au nord-est et à l'est, limites de la juridiction, avec celle de Santo-Espiritu. Toutes ces montagnes sont pleines de cavernes qui servent de terriers aux porcs sauvages et de refuge aux nègres marrons. Les plus remarquables entre ces cavernes sont situées dans les hauteurs qui environnent la ville; celle appelée Jibabuco, au nord-est, sur la côte du même nom, près de la Vija, a une ouverture qui ressemble à celle d'un puits; on y entre par une descente rapide. L'intérieur a plusieurs salles couvertes de stalactites, qui représentent les dessins les plus bizarres. Elle a près de 800 vares (678^m) d'étendue, et l'atmosphère intérieure est tellement lourde, qu'à peine si une lumière peut éclairer à trois pieds autour de soi. En 1837, on vit sortir de la bouche une fumée : la population s' alarma, la croyant précurseur de l'explosion d'un volcan. Cette fumée cessa sans que l'on ait pu savoir à quoi l'attribuer. L'Agabama est la rivière qui a le volume d'eau le plus considérable; elle prend sa source dans les montagnes de l'Escambray; après un

cours dans la direction du sud, elle vient se jeter sur les côtes de la juridiction de Trinidad, sous le nom de Manati. Navigable pendant deux lieues pour les barques de cabotage, et pendant quatre pour les canots, elle est d'une très-grande ressource pour le débouché des denrées de l'intérieur. Les rivières Ay, Seibabo, Unimaso, sont ses affluents. Ay prend sa source au sud-est de la vallée de Jibacoa, qu'elle traverse dans toute son étendue, et subit ensuite plusieurs transformations : tantôt elle se perd sous des collines et coule sous terre ; tantôt elle descend en cascade ou en torrent, avant de reprendre son niveau. Seibabo prend sa source dans la chaîne de montagnes de San-Juan-y-Trinidad ; Unimaso, dans celle de Santo-Spiritu.

Gaurabo ou Tayaba, qui passe près de Trinidad, offre une singularité. A trois lieues de cette ville, dans les monts de San-Juan, sa source apparaît comme un étang ; elle est enfermée dans une grotte qui, à son entrée, représente un petit temple de forme circulaire de 21 mètres de diamètre et de 13 de hauteur ; elle est couverte de stalactites. Des colonnes paraissent soutenir la voûte de cet édifice naturel. L'eau coule avec grande force, comme si elle venait de parcourir sous terre une grande distance. Cette rivière traverse la vallée de Los Ingenios, et vient passer ensuite au pied de la Vija, après avoir reçu le ruisseau Caballero. Ses eaux sont bonnes, et ses bains fréquentés par les habitants de Trinidad. Elle est navigable pendant 2 milles pour les barques des caboteurs. A son embouchure est une petite baie où peuvent mouiller des bricks. Sur la rive gauche est une batterie, actuellement démontée, et établie pour en défendre l'entrée.

C'est dans les montagnes de San-Juan-y-Trinidad que les rivières Yaguanabo, Hondo, Guanayara, Cabagan, Cañas, prennent leur source ; quelques-unes ont peu de cours, et près de leur embouchure sur les côtes du sud, les marées du sud et du sud-est, dans les mois de septembre et d'octobre, forment des barres qui quelquefois empêchent le cours de l'eau et sont cause d'inondations.

Outre la vallée de Los-Ingenios (la plus grande), il y a celle de Signanea, qui a près de 5 lieues d'étendue, de l'est au nord-est, et trois quarts de lieue de large, elle est entourée de tous côtés de montagnes, particulièrement à l'est par les hauteurs de Jibacoa, où disparaît la rivière de Los Negros, qui la traverse et l'inonde souvent. Au nord-est est la cascade de Siguanea. La vallée de Palo-Viejo est bien située; elle renferme quelques cafeyères et pâturages enclos. Les lacs remarquables sont, à l'ouest celui de San-Juan, rempli de poissons et d'oiseaux de marais; il a près d'une demi-lieue d'étendue; Tagagua, où il croît un jonc dont se servent les hommes de la campagne pour faire des selles; Chorrera, Salobo, dont l'eau permanente est infestée de caïmans, et quelques autres. Parmi les ports, outre Casilda et l'embouchure de la rivière Guaurabo, il y a aussi le port Masio, à l'est de Casilda et à 6 milles et demi de Trinidad, fort bien abrité, entouré de terres fertiles, mais ayant peu d'eau; les petites baies Caballones, Jobabo, l'anse que forme l'embouchure de la rivière Manati ou Agabama, celle de las-Brujas, et les embarcadères Seiba et Gambarro.

On exploite dans cette juridiction deux mines de cuivre. On en a reconnu une d'amiante en 1840, et on assure qu'il doit s'en trouver une d'or. La principale chaîne de montagnes est de pierre calcaire et d'ardoise. Dans les faubourgs de Trinidad et dans le canton de Casilda, il y a quelques fours à chaux. Dans les montagnes, outre les arbres du pays, on trouve le noyer et quelques fruits d'Europe.

JURIDICTION DE SANTA-CLARA. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 33' et 21° 59' 30'' de latitude nord, et les 73° 35' et 74° 10' de longitude occidentale de Cadix; elle a 158 lieues carrées et se divise en quatorze cantons, savoir :

Egidos, Malezas, Las-Nuevas, Quemado-Hilario, Seibabo, Ma-

nicaragua-la-Vieja, Manicaragua-la-Moza, Yabu, Baez, San-Diego, La Esperanza, Pelo-Malo, Potrerillo, San-Juan-de-las-Yeras.

Santa-Clara ou **Villa-Clara** (la ville de, *villa*), à 78 lieues sud-est de la Havane et 23 lieues de Trinidad, chef-lieu de la juridiction, résidence des autorités, est située sur la route centrale de l'île, dans un terrain ferme, sablonneux et accidenté, entre deux ruisseaux qui s'unissent au nord et prennent le nom de rivière Santa-Clara. Elle offre une assez jolie vue. Sa fondation date de 1687, époque où le gouvernement détermina que les habitants de San-Juan-de-los-Remedios devaient s'y transférer. Sa position dans l'intérieur des terres étant plus saine et plus à l'abri des incursions des flibustiers, elle ne tarda pas à voir augmenter sa population. En 1809 se réunit le premier conseil de sa municipalité; en 1829 fut fondée la députation patriotique chargée de veiller aux intérêts du pays; en 1831 on publia le journal *l'Eco*; en 1842 elle fut érigée en lieutenance de gouvernement. Elle a deux églises, deux ermitages ou chapelles, un hôpital militaire, une caserne d'infanterie et une de cavalerie, un petit théâtre, deux écoles primaires.

La nature de son terrain ne permet pas de détourner le cours des eaux, ce qui, dans la saison des pluies, occasionne des maladies. Cependant d'après les données statistiques, elle serait l'endroit de l'île où la population augmenterait le plus, et où, en suivant son cours naturel, les naissances l'emportent sur les décès. Ses rues sont droites et larges. Elle a 894 maisons : 529 en maçonnerie, 181 en bois, 184 en chaume; 5,837 habitants : 3,046 blancs, 2,124 libres de couleur, 667 esclaves. Malgré le nombre des cantons de cette juridiction, il n'y a que les villages suivants :

Barrio del Condado, jadis un des faubourgs de Santa-Clara; il fait partie aujourd'hui du canton d'Egidos, auquel il fut réuni en 1846, et possède 63 maisons : 9 en maçonnerie, 32 en bois, 22 en chaume; 301 habitants : 185 blancs, 107 libres de couleur, 9 esclaves.

Manicaragua-la-Vieja, à 9 lieues sud de Santa-Clara, chef-

lieu du canton du même nom ; il a 291 habitants : 242 blancs , 20 libres de couleur, 29 esclaves.

Yabu, à 6 lieues de Santa-Clara ; il a 3 maisons, 13 habitants : 12 blancs, 1 esclave. Le chef du canton y réside.

Esperanza, à 3 lieues ouest de Santa-Clara ; chef-lieu du canton du même nom, situé sur la route centrale de l'île à un mille au nord de la rive droite de la rivière Sagua-la-Grande. Ce bourg, détruit par un ouragan en 1825, a gagné beaucoup à être reconstruit. Deux sources pourvoient d'eau la population. Il a 151 maisons : 20 en maçonnerie, 40 en bois, 91 en chaume ; 870 habitants : 409 blancs, 327 libres de couleur, 134 esclaves.

San-Juan-de-las-Yeras, à 6 lieues de Santa-Clara, chef-lieu du canton du même nom ; il a 39 maisons : 1 en maçonnerie, 9 en bois, 30 en chaume ; 120 habitants : 106 blancs, 3 libres de couleur, 11 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 80 maisons en maçonnerie, 839 en bois, 2,040 en chaume et une école primaire dans le canton de San-Diego. Le terrain est très-fertile au nord, montagneux à l'est ; il continue inégal jusqu'au sud, où commencent les versants des montagnes de Trinidad, et est partout bien cultivé, particulièrement au centre. Au milieu des mornes de l'Escambray, qui couvrent, à l'est, les environs de Santa-Clara, est la hauteur Agabama, où prend sa source la rivière du même nom, et au commencement de la chaîne de montagnes de Trinidad sont les monts Azules, où la rivière Sagua-la-Grande prend la sienne. Sagua-la-Chica aussi une de ses branches qui prend sa source dans le mont de Maguey et sert de limite au territoire de San-Juan-de-los-Remedios. Outre ces trois rivières, qui commencent leurs cours dans cette juridiction et où les deux premières reçoivent un grand nombre de ruisseaux, il y a la rivière Arimao, qui prend sa source au sud, sur le versant septentrional des montagnes de Trinidad ; Caonao, qui prend la sienne dans les monts de Caonadito, coule à l'ouest et entre dans le gouvernement de Cienfuegos. Il y a des bains minéraux connus sous le nom de *los Banos* (les Bains),

dans la rivière Arimao; mais ils sont peu fréquentés, et leurs eaux n'ont pas été analysées. Avant que les denrées coloniales ne fussent généralement cultivées, ce pays réussissait parfaitement dans la culture du blé, et il y eut un temps où il en fournissait assez pour la consommation de la ville. Le minéral de cuivre est très-abondant, principalement dans les mornes de l'Escambray, dans l'endroit connu sous le nom de Real-de-San-Fernando. Il y a quatre mines de cuivre en exploitation; on en a retiré de l'argent dans le commencement; deux autres sont exploitées dans le canton de Malezas; les pierres ferrugineuses abondent aussi dans quelques endroits.

JURIDICTION DE SANTO-DOMINGO. — DISTRICT COLONIAL.

Cette juridiction a 2 lieues $\frac{1}{4}$ du nord au sud, et 1 lieue de l'est à l'ouest.

Santo-Domingo, chef-lieu du district colonial du même nom, à 66 lieues ouest de Puerto-Principe, 33 est de Trinidad, 16 lieues des côtes du sud et 8 des côtes du nord, est situé sur les bords de la rivière Sagua-la-Grande, au $22^{\circ} 32'$ de latitude nord, et $74^{\circ} 3'$ de longitude occidentale de Cadix. Cette petite colonie fut fondée en 1819 par le comité d'agriculture et de commerce dans le pâturage (*corral*) Santo-Domingo. Les terres furent distribuées aux colons moyennant une redevance annuelle; les revenus entrent dans les caisses du Trésor et sont destinés aux intérêts matériels de l'île. Elle est administrée par un directeur, qui est aussi chef civil et réside au chef-lieu. Santo-Domingo a une école primaire, une église en chaume, 176 habitants: 145 blancs, 20 libres de couleur, 11 esclaves.

Le territoire se divise en petites habitations où se cultive principalement le tabac. Il est arrosé du nord au sud par Sagua-la-Grande et traversé aussi par les ruisseaux Trancas, Arenas, Lamadero, Lagunillas, affluents de cette rivière. Les produits de la colonie s'exportent à Santa-Clara, Sagua-la-Grande (le

bourg) et à Cienfuegos. La position intérieure de ce district rendant les transports fort chers, beaucoup de denrées se consomment dans l'endroit.

JURIDICTION DE SAGUA-LA-GRANDE — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 29' 30", et 22° 53' de latitude nord, et les 73° 20' et 74° 11' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 145 lieues carrées, et se divise en 7 cantons, savoir : Jumagua ou Sagua-la-Grande, Amazo, Rancho-Veloz, Alvarez, Quemado-de-Guines, Calabazal, San-Lazaro.

Sagua-la-Grande, à 37 lieues de Trinidad et 78 de la Havane, chef-lieu de la juridiction et du canton du même nom et résidence des autorités, prend son nom de la rivière sur la rive gauche de laquelle il fut fondé ; il est situé dans un terrain plat et marécageux, à 7 lieues de l'embouchure de Sagua-la-Grande. En 1812, Domingo Caballero, propriétaire d'une plantation de tabac dans le même endroit, améliora la navigation de la rivière pour attirer quelques cultivateurs ; la première maison fut la sienne. En 1817, on érigea ce bourg en chef-lieu de canton ; en 1822, on lui donna une municipalité. Cette même année, il fut brûlé, et en 1823 il fut entièrement détruit par un autre incendie. On y transféra, en 1829, la délégation de la marine, qui auparavant était à Villa-Clara. En 1833 et 1839, il éprouva deux nouveaux incendies, mais de moindre importance que les premiers. En 1834, on y établit un administrateur de la poste aux lettres ; en 1835, se répartirent les terres de la propriété Jumagua et commença la culture de la canne à sucre ; en 1837, on lui donna un administrateur du Trésor ; en 1838, il fut inondé par la rivière ; en 1841, on créa une étude de notaire et une conservation des hypothèques ; en 1842, on lui donna un commandant d'armes ; en 1843, son port fut habilité de première classe pour le commerce étranger, et en 1844, il fut créé chef-lieu de juridiction et lieutenance de gouvernement, et ne tardera pas à devenir une ville

importante, s'il continue à augmenter comme il le fait depuis quelques années. Il est bâti sur deux cavaleries de terre (26 hectares 84 ares), avec quelques bonnes maisons de l'autre côté de la rivière. Sur la rive droite, on a construit récemment des magasins de dépôt pour les denrées. Dans ses environs, il y a deux fours à chanx. Il a deux écoles primaires, l'une est gratuite; 257 maisons : 29 en maçonnerie, 113 en bois, 115 en chaume; 1,807 habitants : 1,218 blancs, 188 libres de couleur, 401 esclaves. Les caboteurs seuls peuvent arriver dans son port, ou plutôt dans le petit mouillage près du bourg où il y a quelques pieds d'eau. en profitant, pour monter ou descendre la rivière, du flux et reflux de la marée; encore est-ce avec beaucoup de peine, à cause des sinuosités de son cours. Caserio-de-Sagua-la-Grande, village de 202 habitants, situé de l'autre côté de la rivière, fait partie du canton.

San-Narciso-de-Alvarez, à 11 lieues ouest sud-ouest de Sagua-la-Grande, chef-lieu du canton du même nom, est situé sur les limites du département occidental, dans une plaine stérile. Il a une église, 55 maisons : 5 en maçonnerie, 50 en chaume; 131 habitants : 116 blancs, 15 esclaves.

Quemado-de-Guinea, à 5 lieues ouest-sud-ouest de Sagua-la-Grande, chef-lieu du canton du même nom, situé dans d'excellentes terres, sur le chemin du nord de Matanzas à Santa-Clara. Il y a une église, 35 maisons : 20 en bois, 15 en chaume; 212 habitants : 190 blancs, 3 libres de couleur, 19 esclaves.

Amazo. Le chef-lieu de ce canton, Caserio-Cifuentes, à 7 lieues nord de Santa-Clara et 5 lieues nord-ouest de Sagua-la-Grande, est situé au centre du canton; il a 30 maisons en bois; 134 habitants : 116 blancs, 12 libres de couleur, 6 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes 44 maisons en maçonnerie, 964 en bois, 673 en chaume. La juridiction est divisée en deux par la rivière Sagua-la-Grande, qui la parcourt du nord au sud pendant 17 lieues. Les terres, principalement sur les bords de la rivière, sont très-fertiles. Le pays est plat et sujet à être inondé près de la côte; il est coupé seulement par une chaîne secondaire

de montagnes qui se détachent de la principale de l'île; il n'y a aucune montagne notable. Les points les plus élevés sont El-Miradero, Pasada, Jaquete, Nicho. De ce dernier, on aperçoit la mer à 12 lieues. Sur la rive gauche de Sagua-la-Grande sont les montagnes de Junagua, en pierre calcaire; elles s'étendent du sud-est au nord-ouest et sont séparées de cette rive par un terrain marécageux. Les trois hauteurs les plus remarquables, los Mogotes ou Tetas-de-la-Bella, servent de point de reconnaissance aux marins. Au pied d'une de ces montagnes est une caverne dont l'intérieur est couvert de stalactites, comme le sont en général presque toutes celles de l'île. Sagua-la-Grande, qui a donné lieu à la fondation de cette juridiction et à son agrandissement, est la principale rivière; elle prend sa source dans le territoire de Santa-Clara et se jette sur la côte du nord après avoir fertilisé le pays, lui avoir donné un port et 7 lieues de navigation; elle a à son embouchure 310 mètres de large et assez de fond pour offrir un mouillage aux plus grands bâtiments.

La rivière Sagua-la-Chica, à la fin de son cours, sert de limite à la juridiction à l'est, et la rivière Sierra-Morena à l'ouest. Les ruisseaux Jiquiabo, Arenas, sont des affluents de Sagua-la-Grande. Le premier prend sa source à l'ouest et coule au nord-est, le second prend sa source sur le territoire de Cienfuegos. Le ruisseau Caonao, qui se jette dans l'anse qui porte le même nom, et plusieurs autres moins considérables, arrosent aussi cette juridiction. Les bois précieux sont en grand nombre; leur abondance a cependant diminué depuis que l'agriculture s'est étendue; et dans le port de Sagua-la-Grande, on en embarqua beaucoup dans les premiers temps pour l'Espagne; quelques-uns même furent employés à la construction de l'Escurial. Il y a des eaux minérales appelées sources de San-Juan-de-Amazo; mais elles n'ont pas été analysées. Outre le port de première classe de Sagua-la-Grande, il y a sur la côte du nord plusieurs embarcadères. Celui de Sierra-Morena a un mouvement de cabotage assez suivi avec la Havane et Matanzas; les autres, moins fréquentés, sont Chamboas, El-Rancho, las Pozas,

Carajatas, Toribió, las Glorias, Playa-Colorada, Ubero, Cumi-cumí, Caonao, San-Juan-de-las-Playas, Jaquete, la rade de Granadillo et le petit port Del-Santo sur la rivière de Sagua-la-Chica, à 3 lieues au-dessus de son embouchure, commun aux deux juridictions de Sagua-la-Grande et de San-Juan-de-los-Remedios.

La culture de la canne à sucre est la principale, et elle a pris de telles dimensions qu'il y avait déjà en 1846 12 sucreries, avec machines à vapeur, et, dans le canton de Rancho-Veloz, une raffinerie d'après le procédé de Derosne.

JURIDICTION DE SANTO-ESPIRITU. — LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 21° 35' et 22° 19' de latitude nord, et les 72° 21' et 73° 24' 20" de longitude occidentale de Cadix. Elle a 396 lieues carrées; elle se divise en 17 cantons, savoir : Egidos, Moron, Chambas, Iguará, Algodonal, Ciego-de-Avila, Jibaro, Jobosi, Minas, Jumento, Banao, Neyva, Santa-Lucia, Rivera, Pueblo-Viejo, Yayabo, Alicante.

Santo-Espiritu (la ville de, *villa*), à 101 lieues est-sud-est de la Havane, 18 nord est de Trinidad, et 50 de Puerto-Principe, chef-lieu de juridiction, et résidence des autorités, est une des sept villes fondées par Velazquez en 1514. Elle fut transférée, en 1522, de l'endroit connu sous le nom de Pueblo-Viejo (ancienne ville), à celui où elle est aujourd'hui, à cause des fourmis qui s'y trouvaient en si grand nombre, qu'elles mangeaient les enfants nouveau-nés. Elle est située dans l'habitation Minas, sur les bords de la rivière Yayabo, dans un terrain sablonneux. Son climat est excessivement humide. Malgré sa position dans l'intérieur, à 10 lieues des côtes du sud, comme toutes les premières villes de Cuba, elle eut beaucoup à souffrir des flibustiers et des Anglais, et entr'autres deux invasions notables de ces derniers. Le 20 août 1667, débarqués sur les côtes, ils marchèrent sur

la ville et y pénétrèrent sans rencontrer de résistance ; la mirent au pillage et brûlèrent ses archives. En 1708 ils firent une semblable incursion. Cette ville a pour édifices publics 5 églises et 3 ermitages ; l'église principale, d'une jolie construction, a une tour élevée, une chapelle construite en 1617 y est annexée ; les couvents de Saint-François, fondés en 1716 ; ceux de Notre-Dame de la Charité, et de Saint-Jean de Dieu en 1729 ; l'hospice de Santo-Domingo, bâti en 1736, détruit par un ouragan, et reconstruit en 1824 : dans le même bâtiment est une caserne pour une compagnie d'infanterie ; l'hôpital de Saint-François-de-Paule pour les femmes, fondé en 1826 ; une maison de ville dont le rez-de-chaussée sert de prison et de caserne pour la milice. Dans le couvent de Saint-François, dont l'ordre a été supprimé, on construisit, en 1841, une caserne pour un escadron de lanciers. Il y a une imprimerie où se rédige le journal le *Phenix*. Santo-Espiritu a 1,396 maisons : 1,146 en maçonnerie, 2 en bois, 248 en chaume ; 7,424 habitants : 3,886 blancs, 2,699 libres de couleur, 839 esclaves.

Moron, à 26 lieues de Santo-Espiritu, chef-lieu du canton du même nom, situé près de la côte du nord, dans un terrain bas et marécageux. Il y a une administration de la poste aux lettres depuis 1837 ; une église ; 163 maisons : 1 en maçonnerie, 9 en bois, 153 en chaume ; 428 habitants : 210 blancs, 198 libres de couleur, 20 esclaves.

Caserio-de-Saza, à 6 lieues sud de Santo-Espiritu, sur les bords de la rivière Saza, à 4 lieues de son embouchure, a un mouillage où peuvent arriver les barques du cabotage. Il est habilité, comme port de première classe, pour le commerce étranger, est défendu par le fort San-Miguel. Cette position importante est peu habitée ; le terrain marécageux, les eaux sales de la rivière en rendent le climat malsain et sont contraires à son développement. Le hameau Saza a seulement 30 maisons : 6 en maçonnerie, 6 en bois, 18 en chaume ; 56 habitants : 50 blancs, 6 libres de couleur.

Ciego-de-Avila, à 20 lieues sud-est de Santo-Espiritu, à 6 et

demie de l'embarcadère de Jucaro, chef-lieu du canton du même nom, s'appelle aussi San-Eugenio-de-las-Palmas; il est situé dans une grande plaine fort pittoresque; son église fut bâtie en 1823. Il a une administration de la poste aux lettres; 36 maisons en chaume, disséminées aux alentours; 242 habitants: 171 blancs, 30 libres de couleur, 41 esclaves.

Jibaro. San-Antonio-de-Jibaro, chef-lieu du canton, à 11 lieues sud-est de Santo-Espiritu, date de 1806; il est placé sur les bords de la rivière Jatibonico du sud, dans un terrain bas et marécageux; les maisons commencent à une demi-lieue du village; il n'y a de réuni sur le même point que 7 maisons et une église, et avec le monde des alentours, on compte 245 habitants: 186 blancs, 27 libres de couleur, 32 esclaves.

Banao, chef-lieu du canton du même nom, à 4 lieues ouest de Santo-Espiritu, à mi-côte sud de la montagne Banao, est arrosé par la rivière d'où il tire son nom; son climat est très-sain; il a un ermitage en maçonnerie; 32 maisons en chaume disséminées dans les environs; et sur le même point, seulement 11 habitants blancs.

Il y a en outre dans les campagnes de cette juridiction 261 maisons en maçonnerie, 6,032 en bois et en chaume. Le territoire est plat dans la majeure partie de son étendue, et très-montagneux vers ses limites avec Trinidad et San-Juan-de-los-Remedios; il est bas, marécageux près des côtes, et généralement arrosé par d'abondantes eaux. Les montagnes les plus hautes sont la Tuna, Guanito, d'environ 600 mètres au-dessus du niveau de la mer; sur le versant de Guanito il y a une caverne qui paraît avoir été habitée avant la découverte de l'île; Charco-Hondo, Rubies, très-hautes et très-escarpées; cette dernière est couverte de crevasses, de minéraux; Purio-Doblado, où prend sa source la rivière Chambas; Miradero, où la Sierra-Pandilla prend la sienne; Piedra Gorda, Usillo, Rendicion, d'où l'on découvre la mer du Sud; à 9 lieues au loin, El Cobre, où il y a une mine de cuivre; la Alta, Talco, où se rencontre le talc; Barriles, sur le chemin de Santo-Espiritu, tellement escar-

pée, que l'on ne peut la passer sans descendre de cheval ; la Pelada, où la rivière Banao prend sa source : Pico Tuerto : on donne à ce pic 1,700 mètres d'élévation. Parmi les rivières, Saza, une des plus grandes de l'île, prend sa source dans la juridiction de San-Juan-de-los-Remedios, et sur les limites de cette juridiction s'unissent à elle les rivières Calabazas et Caonao, elle a un cours de 20 lieues du nord au sud, pendant lequel elle reçoit un grand nombre d'affluents ; elle est navigable 4 lieues pour des petits bâtiments, et 9 pour des canots ; elle pourrait l'être pour des navires, s'il n'existait une barre à son embouchure. A 4 lieues au-dessus des côtes du sud, où elle se jette, elle a un port de première classe, que protège le fort San-Miguel. Ses eaux sont fort sales, troubles, et, près de la mer, malsaines. Pour la traverser, il y a sur ses rives des bacs qui appartiennent à des particuliers ; et en remontant vers sa source, des canots. Cette rivière est la principale communication pour les transports des denrées de Santo-Espiritu ; les autres : Tuiniciò, Yayabo, prennent leur source à l'ouest, dans la chaîne de montagnes qui sert de limite du côté de Trinidad ; leurs eaux sont très-bonnes. Yayabo passe au pied de Santo-Espiritu. Taguaseo, Jatibonico du Sud, prennent la leur au nord, cette dernière dans la montagne de Matahambre, et offre la particularité de serpenter dans le même lac d'où fort Jatibonico du Nord, pour prendre une direction opposée. Ces deux rivières du même nom coupent l'île en deux ; l'une se jette sur les côtes du Nord, l'autre sur les côtes du Sud ; elles tracent d'elles-mêmes le plan d'un canal. Jatibonico du Sud pourrait être navigable sans une barre à une lieue de son embouchure. La source de Banao, sur la montagne Pelada, est remarquable, elle sort d'une espèce de citerne de 1 mètre de profondeur, et avec telle force, qu'elle fait remonter les pierres à la surface de l'eau ; cette eau est considérée comme la plus claire et la meilleure qu'il y ait dans l'île ; Banao se perd sur les côtes du Sud, à 2 lieues de sa source.

Tayabacoa, qui prend sa source dans le mont Melechat, disparaît et reparait sur les côtes, est navigable un quart de lieue

Iguanajo, d'un volume d'eau assez considérable, a un cours de 6 lieues avant de se jeter sur les côtes du sud, où elle sert de démarcation à l'ouest avec le territoire de Trinidad. Au nord de la propriété Guadalupe on trouve des bains sulfureux qui n'ont pas encore été analysés. Il y a beaucoup de lacs au nord : Las Lisas, près de la mer, d'une lieue d'étendue ; El-Flamengo, de 424 mètres de long, où abondent les poissons, les caïmans. La-Redonda, la-Larga et la-Grande, peuvent être considérés comme un seul lac. Ces lacs ne sont séparés que par des mangliers, ont 3 lieues de long sur 2 de large, et 2 brasses de profondeur ; ils sont très-bourbeux et peuplés d'une infinité de poissons, de requins et de crocodiles. Au sud, il y a le lac Tuna, qui communique avec la rivière Saza et le lac Palizones. Les côtes sont marécageuses, entourées de bas fonds et de rochers. Sur la côte du nord, l'île de Turiguanó, de 4 lieues de long sur une demie de large, est séparée du continent de Cuba par deux petits canaux. Sur cette côte, à peine s'il y a, vers l'est, 2 lieues sans rochers. Sur la côte du sud sont les rochers Cayo-Blanco, Saza, los-Muertos. Les baies, les mouillages et les petites rades sont sur les côtes du nord. Los-Perros, fréquenté par le cabotage ; Barrigonal et Naugh, qui séparent Cuba de la petite île de Turiguanó et El-Moron. Sur les côtes du sud, outre le port de Saza, habilité de première classe, il y a l'embarcadère de Guayacanes, les baies et les anses de Tayabacoa, Sabana-la-Mar, Jucaro, Los Burros, Palo-Alto, Ratonés, Carapacho. Cette juridiction a beaucoup de pierres à chaux, des terres propres à faire des tuiles, des briques, de la faïence, des pierres à affiler ; elle a des mines de cuivre, de fer et de talc.

JURIDICTION DE SAN -JUAN-DE-LOS-REMEDIOS. — LIEUTENANCE
DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 22° 10' et 22° 45' de latitude nord, et les 72° 40' et 73° 35' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 266 lieues carrées, et se divise en 12 cantons,

savoir : Egidos, Caïbarien, Sagua-la-Chica, Vega-Alta, Seibabo, San-Agustin, Mayajigua, San-Felipe, Guadalupe, Guaracabuya, Santa-Fé, Taguayabon.

San-Juan-de-los-Remedios (la ville de, *villa*), à 86 lieues est de la Havane, sur les côtes du nord, chef-lieu de juridiction, résidence des autorités, est une des plus anciennes villes de l'île. Narvaez, le prisonnier de Cortez, lors de son exploration en 1515 dans la province occidentale, trouva, à l'ouest de la baie de Tesico, un village habité par les Indiens, qu'ils appelaient Sabana ou Sabaneque; ce même endroit s'appelle aujourd'hui Pueblo-Viejo (ancienne ville); c'est là qu'en 1545 fut fondée la ville, qui, dès-lors, eut une municipalité. Un peu plus tard on la transféra où elle est aujourd'hui pour la mettre à l'abri des fréquentes visites des flibustiers et de la plaie des fourmis. En 1607, lorsque l'île de Cuba fut divisée en deux provinces, elle resta séparée et ne fut agrégée à aucune. En 1621 seulement, elle fut réunie à la province de la Havane. En 1658, le flibustier l'Olonois passa au fil de l'épée l'équipage d'un bâtiment envoyé de la Havane à son secours. En 1660, les vexations que souffrirent les habitants de la part des Frères de la côte (ainsi s'appelaient les flibustiers), les déterminèrent à supplier le gouvernement de choisir un autre endroit pour leur résidence. En 1671, ils renouvelèrent cette demande, la première étant restée sans réponse. Un colon, don Gonzalez, voulut mettre à profit cette circonstance, afin que le changement eût lieu à Copey, une de ses propriétés; la majorité des habitants s'y refusa. Gonzalez, à force d'intrigues, se fit appuyer du gouverneur, qui donna un ordre de transférer la ville à Copey. Les familles émigrèrent et ne s'y souvinrent pas. En 1684 cet ordre fut renouvelé et rencontra chez les habitants une nouvelle résistance; de part et d'autre l'obstination se prolongea d'année en année et d'un siècle à l'autre.

En 1689, le gouvernement ordonna aux habitants d'aller habiter Santa-Clara, qu'il venait de fonder. Une partie n'obéit pas à cet ordre et resta dans ses foyers. Ce différend se termina par un acte barbare du gouverneur Balmaseda, qui, sans pitié,

fit raser la ville, en épargnant seulement la maison d'un colon de Santa-Clara. Les pauvres habitants errèrent dans les bois, et la tyrannie alla jusqu'au point de défendre aux propriétaires des environs de leur donner asile. Cette persécution se calma, grâce aux prières de don Joaquim Rojas. Peu à peu ils rentrèrent dans leurs foyers, et l'on révoqua les ordonnances antérieures. Cet événement fut au profit de Santa-Clara, dont il augmenta la population. En 1819, un incendie détruisit Remedios. En 1839, s'y établit la députation patriotique. En 1844, la juridiction fut créée lieutenance de gouvernement. Cette ville est située dans un terrain plat, ferme et bas. Cette dernière circonstance la rend excessivement humide en temps de pluie ; joint à cela l'exhalaison de quelques lacs et lagunes qui y donnent des fièvres intermittentes, particulièrement dans les mois de septembre et d'octobre. Son port est éloigné de 2 lieues. Cette distance est très-difficile à parcourir en temps de pluie, à cause des mauvais chemins. Depuis longtemps il est question de l'unir à la ville par un chemin de fer. Le premier port fut celui de Tesico, où était placée l'ancienne ville. On le transféra à Caïbarien en 1828, qui était déjà habilité de seconde classe depuis 1770. San-Juan-de-los-Remedios n'a aucun édifice remarquable, sans doute à cause des malheurs de son origine. Elle a 4 églises et ermitages ; 3 places ; sur l'une est l'église principale et les meilleures maisons ; une caserne pour l'infanterie et la cavalerie ; 4 écoles primaires. Elle se divise en quatre faubourgs, avec 906 maisons : 128 en maçonnerie, 17 en bois, 761 en chaume ; 4,106 habitants : 2,518 blancs, 1,171 libres de couleur, 417 esclaves.

Caïbarien. Le chef-lieu de ce canton, Colonia-de-Vives, à 2 lieues nord-est de San-Juan-de-los-Remedios, sur le port de Caïbarien, est situé dans des terres cédées à ces colons, moyennant une redevance annuelle ; fondé depuis près de vingt-trois ans, il est la résidence du chef du canton et d'un commandant d'armes ; a une église, un quartier pour un détachement d'infanterie, une maison pour la douane, de grands magasins de dépôt pour les denrées ; 79 maisons : 3 en maçonnerie, 28 en bois,

48 en chaume ; 407 habitants : 307 blancs, 30 libres de couleur, 70 esclaves.

Mayagigua, à 19 lieues sud-est de San-Juan-de-los-Remedios, chef-lieu du canton du même nom, situé dans une savane, sur la route de San-Juan-de-los-Remedios à Moron et Puerto-Príncipe, à 2 milles nord-est de la montagne Jatibonico, et à égale distance des eaux thermales de Mayagigua. Plusieurs ruisseaux serpentent dans ses alentours. Il a 41 maisons : 11 en bois, 30 en chaume ; 181 habitants : 76 blancs, 104 libres de couleur, 1 esclave.

Guaracabuya, à 9 lieues sud de San-Juan-de-los-Remedios, chef-lieu du canton du même nom, est situé sur la route de San-Juan-de-los-Remedios à Santa-Clara, dans une jolie savane. Il a une église en bois, couverte en tuiles ; 18 maisons : 1 en bois, 17 en chaume ; 139 habitants : 76 blancs, 32 libres de couleur, 31 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction 200 maisons en maçonnerie, 2,000 en bois et en chaume. Le territoire est généralement accidenté et pierreux ; il a des eaux courantes en abondance, et est en même temps très-marécageux sur les côtes, principalement à l'ouest. Il y a deux chaînes de montagnes étroites, dont la plus longue a 18 lieues d'étendue ; ses principales hauteurs sont : Canoa, Bamburanao, Santa-Rosa, Guajabana, qui s'aperçoit de loin en mer, et sert de point de reconnaissance aux navires qui se dirigent à Caïbarien, le port de San-Juan-de-los-Remedios. Les plus notables parmi les autres montagnes qui, sans ordre, se trouvent dans cette juridiction, sont : Los-Azores, auxquelles on donne près de 850 mètres d'élévation ; Las-Dos-Sierras, dont on aperçut d'abord l'escadre anglaise qui venait bloquer l'île en 1762 ; las Nueces, où prend sa source une des branches de Sægua-la-Chica ; à l'ouest, Santa-Clara, où l'on remarque que, pour présage de mauvais temps, son sommet se couvre d'un brouillard épais, et l'on entend dans l'intérieur un bruit semblable à celui d'arbres remués par le vent, tandis que ceux de la montagne n'éprouvent pas le moins

dre mouvement. Ses terres sont végétales, et sur un de ses versants il y a des pierres ferrugineuses. Parmi l'infinité de rivières et de ruisseaux qui arrosent cette partie de l'île, prennent leur source dans les chaînes de montagnes et se jettent sur les côtes opposées, la plus considérable est Sagua-la-Chica (Sagua-la-Petite), qui dans un cours de 17 lieues, sert de limite aux territoires de Santa-Clara et de Sagua-la-Grande, est navigable pendant 3 lieues pour les barques du cabotage, et un peu plus pour les canots. A 3 lieues de son embouchure, est un embarcadère appelé El-Santo, où peuvent stationner les bâtiments de faible tirant d'eau ; c'est un très-grand débouché pour les denrées des campagnes des environs. Son principal affluent, Camajuani, s'unit à elle après un cours de 9 lieues. Saza prend sa source dans un terrain bas de cette juridiction ; dans sa route, vers le sud, elle reçoit les rivières Aguacate, Calabazas, Caonao, Hacha, et sert de limite à San-Juan-de-Remedios, avant d'entrer sur les terres de Santo-Espiritu ; Magantilla, Jatibonico-du-Nord, qui forment limite à l'est, se jettent sur les côtes du nord. Les ponts sont inconnus, et les canots sont les seules voies de communication entre les rives opposées de ce grand nombre de rivières ; au sud, sont les eaux thermales de Mayagigua, très-fréquentées dans la saison des chaleurs ; elles ne sont pas analysées. Il y a deux lacs peu considérables : celui où prend sa source le ruisseau Caïbarien, au nord de San-Juan de los-Remedios, et qui rend les environs malsains ; Escobar, sur la côte du nord, où se jette le même ruisseau, est permanent et poissonneux.

La partie de la côte du nord qui correspond à la juridiction a 19 lieues de long ; elle est, en général, basse, semée de rochers, et sèche à l'est. Parmi les îlots qui la bordent, sont : au nord de la baie de Caïbarien, Cayo-Conuco, séparé seulement de Cuba par un petit bras de mer, et où vivent quelques familles ; Moja-Bragas, el Frago, el Frances, qui a 6 lieues nord-est du port Caïbarien, a une baie nommée la Caldera, assez grande pour abriter une escadre. Une perche en fait reconnaître l'entrée.

Herradura, Lobos, Santa-Maria, et près de la côte, une infinité d'autres moins notables. Parmi les ports, outre Caïbarien, de première classe, il y a Tesico, au nord de San-Juan-de-los Remedios, d'une lieue de long, et qui à son entrée a 48 brasses de profondeur; l'embarcadère del-Santo, sur la rivière de Sagua-la-Chica, les cales Agua-Dulce, Enmedio, les baies de Juan, Francisco, Carapachos. L'agriculture de San-Juan-de-los-Remedios est arriérée. On y cultive cependant toutes les denrées coloniales; il y avait même déjà en 1847 des sucreries avec machines à vapeur. Cette partie de l'île, malgré son abondance d'eau, est peu fertile et encore moins travaillée. C'est le seul endroit où l'on recueille un certain produit du cacao. Il y a des traces de différents minéraux; cependant aucune mine n'est exploitée. Selon la tradition, dans quelques ruisseaux de la propriété San-Andres, on aurait anciennement trouvé de l'or, ainsi que du mercure dans des savanes arides de la propriété de Copey.

JURIDICTION DE FERNANDINA. — GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 21° 50' et 22° 26' de latitude nord, et les 73° 55' et 76° de longitude occidentale de Cadix. Les grands marais Zapata (*cienea de Zapata*), presque inhabités, prennent depuis le 74° de longitude. Sa partie cultivée, quoique fort importante, est peu de chose vis-à-vis de son étendue. Elle a environ 284 lieues carrées, se divise en 4 quartiers ruraux et 4 cantons. Les quartiers ruraux sont : Ramirez, Cienfuegos, De-Clouet, Arango ou Cagigal. Les cantons : las Lajas, Camarrones, Cumanayagua, Yaguaramas. Les premiers sont à la charge de commissaires; les seconds, à celle de chefs de canton.

Cienfuegos (la ville de, *villa*), à 69 lieues est-sud-est de la Havane, 88 de Puerto-Principe, et 21 de Trinidad; chef-lieu de juridiction; résidence des autorités. En avril 1819,

100 cavaleries de terre du pâturage (*hato*) Caonao furent concédées au lieutenant-colonel Louis de Clouet, pour établir une colonie, qui prit le nom de Fernandina, en honneur de Ferdinand VII, et celui de Jagua, nom de la baie, sur les rives de laquelle on la fondait. Le nom de Cienfuegos que porte la ville lui fut donné en honneur du capitaine-général qui commandait alors l'île. Cette juridiction comprit d'abord quatre quartiers ruraux. En 1823, M. de Clouet demanda une plus grande étendue de terrain, qui lui fut accordée en 1824. La même année, la population montait à 1,823 âmes. Le 1^{er} octobre 1825, un ouragan causa des dommages considérables. En 1827, on établit une administration de la poste aux lettres. En 1828, le gouvernement s'opposa à recevoir de nouveaux colons. En 1829, il donna à M. de Clouet le commandement d'une colonie qui lui devait sa prospérité et son rapide développement. Le zèle éclairé de l'intendant Ramirez contribua beaucoup à cette colonisation, qui fit tant d'honneur à ses talents administratifs. Par la suite, on dérogea aux concessions faites à M. de Clouet. Elles consistaient en ce que, pendant son absence, il pouvait nommer un suppléant-gouverneur. Cette juridiction rentra dans la condition des autres, et fut nommée gouvernement.

Cienfuegos a un gouverneur civil et militaire, en même temps délégué de l'intendance ; un alcade-major ou sous-gouverneur civil, une municipalité, un administrateur du Trésor, un délégué chef de la marine, un capitaine du port, un vicaire ecclésiastique, un administrateur de la poste. Cette ville, d'une vue très-agréable, est située sur un terrain plat, dans une péninsule, au fond de la baie de Jagua, une des plus grandes de l'île. Toutes ses rues ont 24 mètres de large et sont tirées au cordeau. Elle représente un parallélogramme rectangle, et se divise en 5 faubourgs ; elle a, en fait d'édifices publics, la douane, sur le bord de la mer, autour de la place d'Armes ; la maison du gouverneur, à laquelle tiennent la maison de ville et la prison ; le Trésor ; une caserne pour deux compagnies d'infanterie ; une église, un petit théâtre ; dans une de ses principales

rues se trouvent le marché et l'hôpital militaire. Il y a trois pensions, dont une embrasse plusieurs branches d'éducation. Elle a le désagrément de manquer d'eau potable; la population est obligée de s'en pourvoir aux sources des environs ou avec des citernes. On y compte 83 maisons en maçonnerie, 33 en bois et en tuile, et 63 îles de maisons de différents matériaux; 4,324 habitants: 2,721 blancs, 972 libres de couleur, 631 esclaves.

Ramirez, quartier rural. Ciego-Abajo ou Nueva-Palmira, son chef-lieu, se compose de divers établissements. A 73 habitants: 60 blancs, 3 libres de couleur, 10 esclaves.

Caonao, à 1 lieue 1/2 nord-est de Cienfuegos, près de la rivière du même nom, a 29 maisons: 12 en bois, 17 en chaume; 129 habitants: 110 blancs, 12 libres de couleur, 7 esclaves.

Santa-Isabela-de-las-Lajas, à 10 lieues et demie nord de Cienfuegos, chef-lieu du canton du même nom, a une église, 33 maisons: 3 en maçonnerie, 16 en bois, 14 en chaume; 147 habitants: 98 blancs, 10 libres de couleur, 39 esclaves. Cartagena, sur les bords de la rivière Damuji, fait partie de ce canton avec 21 maisons: 19 en bois, 2 en chaume; 117 habitants: 80 blancs, 12 libres de couleur, 25 esclaves.

San-Fernando-de-Camarrones, à 5 lieues nord de Cienfuegos, chef-lieu du canton du même nom, sur la route de Santa-Clara à Cienfuegos, près de la rivière Caonao, a une église, une école primaire; 61 maisons: 2 en maçonnerie, 7 en bois couvertes en tuile, 52 en chaume; 290 habitants: 171 blancs, 104 libres de couleur, 15 esclaves. Ciego-Alonso, sur la route de Santa-Clara à Cienfuegos, fait partie du même canton, avec 17 maisons: 3 en bois, 14 en chaume; 115 habitants, 89 blancs, 16 libres de couleur, 10 esclaves.

Cumanayagua. Arimao, le chef-lieu de ce canton, à 5 lieues et demie est de Cienfuegos, a 38 maisons: 1 en maçonnerie, 23 en bois couvertes en tuile, 14 en bois et en chaume; 209 habitants: 134 blancs, 67 libres de couleur, 8 esclaves. Fait partie du même canton et lui donne son nom, Santa-Cruz-de-Cumanayagua, à 9 lieues et demie de Cienfuegos, sur le

chemin de Santo-Espiritu à la Havane, dans un terrain accidenté. Il y a une église ; 12 maisons : 5 en bois, couvertes en tuile, 7 en chaume ; 52 habitants : 28 blancs, 18 libres de couleur, 6 esclaves. San-Anton, au nord d'Arímao, a 104 habitants : 99 blancs, 4 libres de couleur, 1 esclave. Il dépend aussi du canton.

San-Luis-de-Yaguaramas, à 9 lieues ouest de Cienfuegos, chef-lieu du canton du même nom, situé dans un terrain plat, sur la grande route du sud, a, réunis sur le même point, une église, 7 maisons : 3 en bois et 4 en chaume, et ses 94 habitants : 51 blancs, 10 libres de couleur, 3 esclaves, disséminés aux alentours. Caserio-de-los-Abreus, à 5 lieues ouest de Cienfuegos, sur la route de cette ville à Yaraguaramas, sur les bords de la rivière Damuji, à 4 lieues de son embouchure, a 8 maisons en bois et 4 en chaume ; 44 habitants : 40 blancs, 4 esclaves. Il appartient aussi à ce canton.

Il y a en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 127 maisons en maçonnerie, 969 en bois couvertes en tuile, 1,650 de différents matériaux, la plupart en chaume. Le territoire est généralement plat, excepté vers ses limites au sud-est, où il est très-montagneux à cause des groupes de montagnes de San-Juan-y-Trinidad. Les points les plus élevés sont de ce côté : *Pico-Blanco* (Pic blanc), *Cabeza-de-Muerte* (Tête de mort), *Loma Pelada*, *Picacho*. Au centre, il y a aussi quelques hauteurs, mais peu importantes. Dans la baie de Farallon, à l'ouest, il y a un morne qui donne abri aux caboteurs ; à l'ouest aussi est la *Ciénega-de-Zapata*. Cette immense étendue de marécages ne sert absolument que pour élever quelques bestiaux ; elle est inculée et inhabitée ; les terrains situés au nord et à l'est sont de la plus grande fertilité ; les cultivateurs s'y pressent en foule, et les habitations de tout genre sont répandues en si grand nombre qu'elles semblent, par leur rapprochement, n'en former qu'une seule ; des eaux abondantes les arrosent ; les rivières sont en grand nombre, et au sud, quelquefois, leurs débordements, en temps de pluie, rendent leurs environs malsains par les eaux stagnantes qui s'y forment. La plus grande, *Damuji*, prend sa

source sur les limites de Santa-Clara, coule vers le sud et se jette dans la baie de Jagua, à l'ouest de la ville de Cienfuegos, et est navigable 4 lieues pour des barques, jusqu'au hameau de Los-Abreus; Arimao prend la sienne au nord-est, reçoit plusieurs affluents, se jette à 6 milles à l'est de la baie de Jagua, est navigable jusqu'à une demi-lieue de son embouchure. Parmi les rivières qui s'unissent à elle, la plus remarquable est Hanabanilla, qui, dans les montagnes de San-Juan, où elle prend sa source, forme la cascade Siguanea, la plus haute de l'île, se précipite d'une hauteur de 100 mètres, par cinq crevasses, tombe sur un terrain escarpé, et pendant un certain espace continue de nouvelles cascades. Caonao, Salado, navigables à courtes distances de leur embouchure, se jettent aussi dans la baie de Jagua. Les bains de la Vija, dans le canton Camarrones, connus sous le nom de l'habitation où ils se trouvent, sont sulfureux et d'une température de 27 degrés Réaumur au-dessus de zéro; ils sont renommés pour les affections de peau et les maladies de foie.

Outre la grande cascade de Siguanea, il y a la cascade de Matagua, moins importante, mais fort pittoresque; elle s'aperçoit à plusieurs lieues de la route de Trinidad; tombe par petit volume d'eau, forme plusieurs échelons, et coule ensuite sous le nom de rivière de Matagua.

Une des curiosités naturelles les plus dignes d'attention dans cette juridiction et même dans l'île, est le phénomène que présente la rivière *Salado* (salée) à son embouchure, à l'endroit appelé El-Piojo. Il y a une source d'eau douce qui sort en jets d'eau de la mer; une partie de la ville de Cienfuegos et les habitants du nord de la baie se pourvoient de cette même eau. Il y a beaucoup de lacs. Le seul qui mérite mention est Guanaroca, qui reçoit un embranchement de la rivière Arimao et communique avec la baie. La partie de la côte du Sud qui dépend de cette juridiction est à l'ouest, basse, inondée et entourée d'une infinité de cayes et de rochers jusqu'à la baie de Cochinos, et continue ensuite, dégagée et abordable en s'élevant graduellement jusqu'à l'embouchure de la rivière San-Juan. La magnifique

baie de Jagua, qui entra pour beaucoup dans la fondation et le développement de cette juridiction, a 25 milles carrés de surface, et peut être considérée comme la meilleure pour la sûreté de ses abris, et surtout la grande propreté de son bassin; un long canal y conduit; elle est protégée par le château-fort *Nuestra-Señora-de-los-Angeles* (Notre-Dame-des-Anges), dont la portée des batteries atteint toute la largeur de l'entrée. A 6 lieues à l'ouest de Jagua est la baie de Cochinos, qui entre 5 lieues dans les terres. Les autres mouillages sont les embouchures des rivières Arimao, San-Juan, l'anse Farallon. On exploite dans la juridiction trois mines de cuivre, et sur un point inaccessible de la chaîne des montagnes de San-Juan, on cherche à retrouver une mine d'or qui aurait été, dit-on, comblée par les premiers colons, lorsque le gouvernement s'opposa au travail des mines. Tous les bois y abondent et ont figuré longtemps comme la principale exportation; on trouve aussi la sabbine, arbre rare et précieux.

JURIDICTION DE PUERTO-PRINCIPE. — LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 20° 38' 30" et 22° 15' de latitude nord, et les 70° 35' 20" et 72° 31' 40" de longitude occidentale de Cadix; elle a environ 764 lieues carrées et se divise en 38 cantons, connus seulement par leur numéro d'ordre.

Puerto-Principe (la cité de, *ciudad*), à 151 lieues est-sud-est de la Havane, chef-lieu de juridiction, résidence des autorités, est une des sept villes fondées par Velazquez. Il la fit bâtir en 1514, sous le nom de Santa-Maria (nom qu'elle conserve encore et joint à celui de Puerto-Principe), sur la baie de Nuevitas, qu'il appela Nuevitas-del-Principe; peu de temps après elle fut transférée au village indien Caonao, à 8 ou 9 milles nord-ouest de sa position actuelle; en 1516 on la transféra sur l'habitation Camagüei, où elle est restée jus-

qu'aujourd'hui. Sa position dans l'intérieur des terres ne la préserva pas d'être dévastée, incendiée par les flibustiers. Une des principales invasions qu'elle eut à souffrir fut à la moitié du XVII^e siècle.

John Morgan, flibustier anglais, très-célèbre par ses déprédations dans la mer des Antilles, se présenta avec une escadre dans la petite baie de Santa-Maria, sur la côte du sud, débarqua 700 hommes, le 26 mars 1658, et marcha sur Puerto-Principe, qu'il mit à sac et incendia. Un autre corps de flibustiers de 600 hommes, aux ordres de Grammo, en 1679, débarqua dans la baie de Guanaja avec l'intention de se diriger sur cette ville, mais il fut forcé de se rembarquer, après avoir été repoussé par la garnison et les habitants de la côte.

Dès 1733, elle fut créée chef-lieu d'une lieutenance de gouvernement. En 1780, son port, Nuevitas, éloigné de 18 lieues, qui alors faisait partie de sa juridiction, fut habilité pour le commerce espagnol. En 1800, elle devint la résidence de la Cour royale (la Real Audiencia). Avant la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue à la France, la cour supérieure de justice résidait à Santo-Domingo; Cuba et plusieurs autres possessions d'Amérique en dépendaient. En 1812, on établit une intendance de l'armée. En 1813, la première députation de la société économique; en 1846, on lui retira quelques cantons pour les donner à Nuevitas, érigé en lieutenance de gouvernement. Elle est la résidence d'un lieutenant-gouverneur civil et militaire, d'un assesseur, d'un président et des conseillers de la cour, des officiers de sa municipalité, d'un vicaire ecclésiastique, d'un intendant de l'armée, des commandants d'artillerie et du génie, d'un administrateur des postes. Par son importance, sa situation et sa population, Puerto-Principe, bien que simple lieutenance de gouvernement, est généralement considéré comme le chef-lieu du département central, et devrait, après la Havane et Santiago-de-Cuba, tenir la troisième place, dont il a déjà plusieurs attributions. Cette ville donne d'abord son nom au département du Centre, souvent appelé Puerto-Principe. Se-

lon la division militaire et financière du territoire, elle en est la capitale; d'après la division judiciaire, qui comprend seulement deux provinces, elle a la même importance que la Havane, qu'elle précède, même sous le rapport de l'ancienneté, la Cour royale de cette ville ayant été fondée postérieurement à la sienne. Elle ne répond pas à toutes ces conditions de prédomination par de bonnes constructions; elle est bâtie sur une surface de 12 cavaleries et demie (168 hectares), dans un terrain bas, sablonneux, entouré, à l'ouest et au sud par les ruisseaux Tinima et Jatibonico, sujets à des débordements. En 1841, il y eut plusieurs personnes noyées; le Jatibonico sortit de son lit, s'étendit à près de 350 mètres de ses rives et inonda les bas faubourgs. Ses rues sont, pour la plupart, tortueuses et étroites; celles du centre sont assez bien, les autres sont basses, de construction ancienne et laide. Pour préserver les maisons de la grande humidité, elles sont bâties de près d'un demi-mètre au-dessus du niveau du sol.

Elle a pour édifices publics : l'église paroissiale, les succursales la-Soledad, Santa-Ana, el-Cristo, la-Caridad, le couvent des Carmes, terminé en 1826 et appartenant aux Ursulines; à côté un hôpital pour les femmes fondé en 1730 par doña Ciriaca-Varona et rebâti en 1825; il y a une maison de réclusion dans le même bâtiment; viennent ensuite le couvent de Saint-François, servant de caserne d'infanterie, celui de la Merci, où il y a encore quelques religieux, et qui est en même temps le quartier d'un corps de garde de nuit que l'on créa en juillet 1845; l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, où sont reçus aussi les prisonniers. Hors de la ville, l'hôpital Saint-Lazare, fondé par la municipalité en 1735, est assez bien bâti, a une jolie chapelle, un jardin et plusieurs salles où il y a des métiers de tisserand; le produit du travail est destiné à soutenir l'hôpital. De cet endroit au pont de Tinima on a tracé dernièrement une chaussée appelée O'Donnell, qui est entretenue aux frais du commerce. Les meilleures constructions, propriétés du gouvernement, sont la Cour royale (la Real-Audiencia), et les bureaux

du Trésor (la Real Hacienda). Il y a un théâtre, un société philharmonique qui a aussi son théâtre; il s'imprime deux journaux : *el Fanal* et *la Gazeta*; le premier est de grand format.

Le plan du chemin de fer de Nuevitas à Puerto-Principe est adopté depuis longtemps, mais il n'y en a que la moitié de construit e; les trains s'arrêtent à l'endroit appelé O'Donnell. Puerto-Principe a deux collèges, et, avec celles de la juridiction, 27 écoles primaires; 3,082 maisons : 2,955 en maçonnerie, 4 en bois, 123 en chaume; 19,168 habitants : 10,948 blancs, 5,178 libres de couleur, 3,042 esclaves.

Au pied de la montagne de Cubitas il y a diverses petites habitations disséminées sur une distance de 4 lieues, divisées en sept groupes, qui portent le nom de faubourgs, bien que le plus rapproché soit à 7 lieues de Puerto-Principe; ils s'appellent :

Cercado, Tabacuei, Entrada, Limones, Corajo, Ermita-Vieja, Banao.

Parmi les quelques centres de population répandus sur l'immense surface de cette juridiction, vient en tête Santa-Cruz comme le plus important.

Santa-Cruz, à 22 lieues sud de Puerto-Principe, habilité de première classe pour le commerce étranger et où s'embarquent les denrées de la juridiction de Puerto-Principe, est bâti sur un banc de sable le long de la mer; sur ses derrières, est une grande plage inondée en temps de pluie par les eaux de la rivière Najasa, qui se jette dans la mer à l'est du bourg. Pour faciliter la communication, on a construit un chemin qui conduit de la plage à la terre ferme, où existent quelques cabanes qui restèrent sans être habitées jusqu'en 1845. Santa-Cruz a un chef de canton en même temps commandant d'armes, un détachement d'infanterie, un poste de la douane, un trésorier, un capitaine du port, un délégué de la marine, un administrateur de la poste aux lettres, deux grands magasins de dépôt pour les denrées. Les eaux de la rivière Najasa ne sont pas potables; la population est obligée d'aller chercher l'eau à 5 lieues de ce vil-

lage ; il y a 100 maisons : 86 en bois et 14 en chaume ; 494 habitans : 266 blancs , 166 libres de couleur, 62 esclaves.

Guanaja, à 12 lieues nord de Puerto-Principe, chef-lieu du canton n° 21, sur la plage de la baie de Guanaja, port de seconde classe, très-fréquenté par le commerce de cabotage, et l'un des principaux débouchés de Puerto-Principe, est la résidence d'un délégué de la marine. Sa population se pourvoit d'eau de citerne et de puits, et de celle d'un ruisseau situé à l'ouest. Il y a trois grands magasins de dépôt pour les denrées, quelques maisons en bois, 113 habitans : 82 blancs , 25 libres de couleur, 6 esclaves.

Vertientes, petit port habilité en 1845 pour le cabotage. A un détachement d'infanterie, un poste de la douane et 8 ou 10 habitans.

Guaimaro, à 19 lieues de Puerto-Principe, sur la route de Bayamo, dans une jolie savane. Il y a une église, 68 maisons : 17 en bois, 51 en chaume ; 484 habitans : 370 blancs, 56 libres de couleur, 28 esclaves.

Sibanicu, à 15 lieues 1/2 de Puerto-Principe et à 1 lieue et demie nord de la route de Santiago-de-Cuba, est situé dans une plaine stérile, entre les ruisseaux Arenillas et Najarro. Outre les habitations disséminées des environs, il y a une église et 9 maisons sur le même point ; 378 habitans : 314 blancs, 36 libres de couleur, 55 esclaves.

Cascorro, à 15 lieues de Puerto-Principe, se compose de quelques petites habitations disséminées. Il y a seulement 12 maisons sur le même point et 120 habitans.

San-Geronimo, à 10 lieues de Puerto-Principe. A 14 petites habitations en bois, 8 en chaume et 38 habitans.

Guayabal, groupe de 9 maisons de pêcheurs sur les bords de la côte du sud, près des limites du département oriental. A 20 habitans.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 3,173 maisons en bois et en chaume. Le territoire est généralement plat ; cependant à 8 lieues de la côte du nord sont les

montagnes de Cubitas, et, à peu près à égale distance de la côte du sud, celles de Najasa, couvertes de bois épais, et où se sont propagés quelques chevaux sauvages ; quelques ramifications s'en détachent à l'est et au sud. Les points les plus notables sont les mornes de Yucatan, Bayatabó, la Deseada, Cascorro. La partie comprise entre ces montagnes est haute et accidentée. Les campagnes de cette juridiction sont la plupart dans un état vierge de culture. La principale occupation des habitants est d'élever des bestiaux. Les savanes prennent une grande partie du terrain. Les plus étendues sont celles de Jimiru, Guaycanama et Lazaro. Il existe plusieurs cavernes près des groupes d'habitations de la montagne de Cubitas, remarquables par leur étendue et les formes capricieuses que présente leur intérieur. Parmi les rivières qui arrosent cette partie du pays et se jettent sur les côtes du nord, Caonao prend sa source aux environs du mont Signapa, coule au nord-ouest et reprend son cours au nord jusqu'à la mer. Jigui prend sa source sur le versant méridional de la montagne de Cubitas, longe cette montagne à l'ouest et continue ensuite vers le nord. Maximo suit à peu près le même cours. Saramaguacan prend aussi sa source au nord de la juridiction. Parmi celles qui se jettent sur les côtes du sud, Najasa prend sa source dans les monts Peralejos, sous le nom de Contra maestre, coule droit au sud, où elle décharge ses eaux par trois bouches aux environs du port de Santa-Cruz. La rivière San-Pedro, formé par les ruisseaux Tinima, Jatibonico, coule au sud-est, est navigable pour des canots jusqu'à une lieue de son embouchure. Sevilla prend sa source dans la propriété du même nom, et, vers les dernières lieues de son cours, trace la démarcation entre les départements central et oriental.

Les bains qui jouissent de la meilleure réputation pour les maladies sont connus sous le nom de Camujiro. Les principaux lacs sont : ceux de Manamaca, au nord ; de Las-Guasi-mas, de Pesquero, au sud-est ; el-Bambluzo-de-Barajagua, à l'ouest, et les marais qui couvrent une grande partie de la

propriété Cumanayagua. Les côtes sont des deux côtés couvertes par une ligne de rochers. Le plus grand, sur la côte du nord, est Cayo-Romano. Cet îlot a près de 15 lieues de long sur une de large; il est habité par des pasteurs et divisé en pâturages. Au sud sont les Cayes-des-douze-lieues, ainsi nommées parce qu'elles forment une ligne non interrompue de récifs et de rochers. Les ports sont, sur les côtes du nord : la baie de Guanaja, habilitée de seconde classe pour le commerce de cabotage; elle a une profondeur d'environ 7 à 8 pieds d'eau. On y entre par un canal de 7 lieues de long; elle est abritée des vents du nord par l'îlot Cayo-Romano; 46 petits bâtiments de caboteurs sont immatriculés sur les registres de ce port. Vient ensuite l'embarcadère de Jiguei, fréquenté seulement par les bateaux pêcheurs. Sur les côtes du sud, la baie Santa-Maria est une espèce de grand lac qui communique avec la mer, et où les rivières Canei et Altamira déchargent leurs eaux. En dernier lieu, vient, à l'extrémité orientale de la juridiction, le mouillage Santa-Crux, port habilité de première classe. Il est situé entre la côte et les rochers qui l'abritent des vents. Les navires de moyenne force peuvent seulement s'en approcher à 1 mille. Le pays abonde en mines de cuivre; 16 sont exploitées. Ce minéral figure au premier rang des exportations. L'agriculture ne marche pas de pair avec le travail des mines; elle est peu avancée, et les sucreries ne rendent pas ce qu'elles pourraient rendre. Les bois de toute espèce sont en grand nombre, particulièrement les cèdres.

JURIDICTION DE NUEVITAS. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 21° 48' 30" et 21° 31' de latitude nord, et les 70° 36' 30" et 71° 27' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 190 lieues carrées, et se divise en 4 cantons connus seulement par leur numéro d'ordre.

La grande baie de Nuevitas, de 57 milles carrés ou 5 lieues $\frac{1}{3}$ marines carrées de surface, donne son nom à cette juridiction. Elle fut longtemps l'unique port de Puerto Principe, et quoique éloignée de 18 lieues, son nom resta inséparable de celui de cette ville. A son embouchure, se trouvent, d'un côté, la pointe Maternillos; de l'autre, le fort Saint-Hilaire. Quinze milles d'un canal étroit et qui trace plusieurs détours conduisent à Nuevitas. Ce canal est semé de bas-fonds et d'îlots. Parmi les plus remarquables sont les îlots Montagneux, Ballenatos, dont l'un est même cultivé; des vaisseaux peuvent s'y mettre à abri. L'intérieur de la baie se divise en deux parties : la baie de Mayanabo, qui s'interne à l'ouest, et la baie de Guincho, continuation presque directe du canal : la première, où peuvent mouiller des bâtiments de moyenne grandeur, n'est pas à l'abri des vents du nord, et a quelques bas-fonds à son entrée; sur les rives de la seconde est bâti le chef-lieu de la juridiction, port de première classe, habilité pour le commerce étranger.

San-Fernando-de-Nuevitas, à 162 lieues est de la Havane, et 18 sud de Puerto-Principe, chef lieu de juridiction et résidence des autorités. Sa première population date de 1818. On fonda cette même année, au sud de la baie de Nuevitas, une colonie où se trouve aujourd'hui Baga, en face de l'entrée du canal. N'étant pas abritée des vents du nord, elle eut à souffrir plusieurs désastres. On la transféra à deux lieues à l'intérieur sur l'habitation San-Miguel. A cause du terrain, qui est bas et malsain, les autorités, en 1828, résolurent de la changer une seconde fois et de l'établir définitivement vers la partie de la baie de Nuevitas, appelée baie de Guincho. Il resta toujours à Baga et à San-Miguel quelques maisons qui forment les villages que l'on y voit aujourd'hui.

Le 15 juin 1846, San-Fernando-de-Nuevitas fut séparé de Puerto-Principe et créé lieutenance de gouvernement. Ce bourg est situé sur un terrain élevé avec une forte pente vers la mer. Les terres appartiennent à la colonie, et sont réparties en 60 îles de maisons, chacune de 100 vares (85 mètres) de façade

sur 125 (106 mètres) de profondeur; les rues ont 17 mètres de large, sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits, excepté celles qui se rapprochent de la côte; elles tracent un parallélogramme rectangle. Il y a une école primaire gratuite, une église en maçonnerie, une caserne d'infanterie et un hôpital militaire, dans le même bâtiment; l'embarcadère du chemin de fer de Nuevitas à Puerto-Principe; 133 maisons: 55 en bois, 78 en chaume; 808 habitants: 647 blancs, 51 libres de couleur, 110 esclaves.

Baga, à 1 lieue 1/2 de Nuevitas, au sud, en face du canal de la baie, dans un terrain bas, sablonneux et très-exposé au vent du nord. A 2 rues: l'une sur le bord de la mer, l'autre sur le chemin de San-Miguel; une église, 2 magasins en maçonnerie pour dépôt de denrées; 25 maisons: 12 en bois, 13 en chaume; 126 habitants: 62 blancs, 26 libres de couleur, 38 esclaves.

San-Miguel, à 1 lieue de Nuevitas et à 2 lieues au sud de la baie. A 55 maisons: 1 en maçonnerie, 10 en bois, 44 en chaume; 288 habitants: 238 blancs, 37 libres de couleur, 13 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 31 maisons en maçonnerie, 50 en bois, 3 en chaume. Le territoire est, en général, plat, couvert de bois et marécageux près de la côte. Cependant, aux environs de Nuevitas et de l'île de Sabinal, il y a une chaîne de montagnes peu élevées, et, au sud-ouest, un embranchement de la montagne de Cubitas. Parmi les rivières, *Maximo* prend sa source dans la juridiction de Puerto-Principe, se jette dans la baie de Sabinal. *Saramaguacan* prend la sienne dans le même territoire, reçoit plusieurs affluents, entre autres *Magantilla*, *Concepcion*, *Arenillas*, se jette ensuite dans la baie de Nuevitas, elle est navigable jusqu'à 1 lieue de son embouchure pour des canots. Ses inondations interrompent quelquefois les communications entre Nuevitas, qu'elle pourvoit d'eau, et *Baga*. La petite rivière *Nuevitas* se perd sur la côte; *Cabreras* trace la démarcation orientale de la juridiction.

Les savanes les plus étendues sont *Bayatabó* et celle qui couvre au sud, les rives de la baie *Mayanabo*. Il y a aussi plusieurs

prairies parsemées de palmiers et de bois d'épines. Les seuls lacs un peu considérables sont los-Bamblazos au sud, et celui qui se trouve au nord, au pied de la hauteur Mayanabo.

Les côtes sont basses, couvertes de récifs et de rochers, excepté du côté de l'île de Sabinal et de la baie de Nuevitas ; elles ont de grandes salines. La baie de Nuevitas renferme sur ses rives, outre son port, plusieurs anses, cales et embarcadères, d'où s'exportent les denrées des habitations des environs, tels que los Güiros, Santa-Lucia, Granadillo. La baie de Sabinal est le second port de grande étendue ; l'île du même nom, séparée par un léger détroit du continent de Cuba, forme son bassin d'un côté et de l'autre une partie de la baie de Nuevitas. Les îlots Guajaba et Cayo-Romano l'enferment entièrement et l'abritent contre les vents. Dans cette juridiction il y a 10 mines de cuivre en exploitation. En 1847, on commençait à travailler à de nouvelles, et d'autres sont abandonnées. Il y a une fonderie pour ce métal. L'agriculture est aussi arriérée que celle de Puerto-Principe. Il y a cependant quelques sucreries aux environs de la baie, dont 2 avec machines à vapeur. Elles s'occupent à faire principalement de la mélasse, que les Américains des États-Unis viennent chercher. Les ramiers aux belles couleurs sont en grande quantité. Dans la rivière Saramanguacan il y a beaucoup de caïmans et de crocodiles ; mais leur présence est loin d'être aussi incommode que celle d'un insecte, véritable plaie sur les côtes, à Nuevitas et sur les plages des environs. Les myriades de moustiques sont tellement épaisses, qu'il est impossible de pénétrer dans les bois à moins d'être masqué, et, dans les maisons, on parvient à peine à s'en débarrasser à l'aide de la fumée.

Dénombrement par juridictions du département central pour toutes les classes de la population.

JURIDICTIONS.	BLANCS.		LIBRES DE COULEUR.		NOIRS LIBRES.		ESCLAVES DE COULEUR.		NOIRS ESCLAVES.		TOTAL GÉNÉRAL des habitants.					
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.						
Gouvernement de Trinidad	5.756	4.915	0.671	2.454	2.381	4.535	1.035	1.275	2.310	496	156	346	6.578	2.330	8.908	26.770
Lieues de gouvern. de Santa-Clara	0.775	0.231	21.006	2.541	2.661	5.202	1.043	979	2.022	343	321	664	2.750	1.442	4.172	33.066
District colonial de Sauto-Domingo ..	674	599	1.273	44	9	23	13	5	48	7	9	16	405	41	446	1.476
Lieues de gouvernement de Sagua-la-Grande	5.842	4.554	10.396	308	270	578	280	437	417	164	109	273	3.357	1.919	5.296	16.960
Lieutenance de gouvernement de Sauto-Espiritu	41.934	40.261	22.195	1.849	2.076	3.925	670	687	1.357	358	391	749	2.969	1.687	4.656	32.882
Lieues de gouvernement de San-Juan-de-los-Remedios ..	5.295	4.901	40.496	650	750	1.400	600	688	1.288	236	239	475	1.566	702	2.268	45.627
Gouvern. de Fernandina-de-Jaena	9.001	7.210	16.211	4.289	1.204	2.493	946	558	1.504	269	498	467	3.814	2.508	6.322	28.997
Lieuten. de gouvernement de Puerto-Principe	42.044	9.359	21.403	1.694	4.933	3.627	1.754	1.394	3.148	334	258	592	6.699	2.063	8.762	37.532
Lieues de gouvern. de San-Fernando-de-Nuevitas	944	662	1.603	51	46	97	450	21	171	22	4	26	664	483	847	2.744
Totaux	62.262	52.692	114.954	10.550	14.330	21.880	6.491	5.744	42.255	4.923	1.685	3.608	30.502	42.875	43.377	196.054

Dans le département central, les 114,954 blancs du dénombrement antérieur appartiennent aux nations suivantes :

PAYS ET NATIONS.	DÉPARTEMENT CENTRAL.		
	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
De la Péninsule.....	3,063	204	3,267
Des Iles Canaries.....	1,664	374	2,038
Des Iles Baléares.....	3	"	3
De Puerto-Rico.....	44	17	61
De Saint-Domingue.....	86	36	122
Des Etats-Unis.....	158	60	218
Des autres parties d'Amérique.	194	83	277
De France.....	189	50	239
Des Iles Britanniques.....	47	17	64
De l'Allemagne.....	27	2	29
De Russie.....	1	"	1
De Prusse.....	"	"	"
De Danemark.....	"	"	"
De Suède.....	"	"	"
De Hambourg.....	"	"	"
D'Autriche.....	"	"	"
De Brême.....	"	"	"
Des Pays-Bas.....	14	1	15
De Sardaigne.....	14	3	17
De Suisse.....	3	"	3
D'Italie.....	23	1	24
De Malte.....	"	"	"
De Portugal.....	21	1	22
De Grèce.....	"	"	"
D'Afrique.....	12	4	16
D'Asie.....	8	"	8
Naturels de l'île de Cuba.....	56,691	51,839	108,530
TOTAL GÉNÉRAL.....	62,262	52,692	114,954

Nombre de ruches.	Tanneries.	Tulleins et poreries.		Rhumeries.		Maisons de plaisance.	en culture de denrées.	BÉTAIL.			
		Fours à chaux et plâtrières						Chevaux et Juments	Mules, Mulets et Anes.	Porcs.	Moutons et Chèvres.
2.472	2	48	48	6	8	643	3.528	2.020	4.308	729	
7.257	4	49	41	6	"	2.110 2/1	10.173	323	323.971	3.277	
202	4	3	"	"	"	279	466	73	4.891	170	
9.281	"	26	5	5	"	1.122 4/1	3.088	164	15.806	2.543	
38.902	17	22	6	9	"	4.174 4/1	13.526	497	49.731	4.789	
20.954	2	8	6	3	"	927 1/1	5.973	372	31.235	1.790	
11.072	4	23	8	3	4	4.596	10.608	433	30.267	2.411	
73.725	3	26	11	13	51	763 2/1	33.100	2.910	103.187	5.055	
2.000	"	5	2	"	"	472	1.582	133	3.431	180	
165.565	30	152	67	47	60	8.763 4/1	83.444	6.945	563.827	17.944	

département central.

RACINES FARINEUSES, BANANES, ETC.	LÉGUMES.	TABAC EN RAME.	MÏNS.	AULX.	FOURRAGES, HERBES DE GUINÉE, ETC.
Charges (2).	Charges.	Charges.	Panots.	Paquets.	Charges.
426.882	790	528	198	4.784	4.403
190.802	526	918	174	5.567	934.451
878	"	800	50	285	"
77.810	12	504	76	917	3.542
162.063	7	3.411	82	222	6.350
65.985	4.350	2.779	45	6.494	5.412
180.897	2.642	4.384	62	350	11.548
135.080	330	4.519	91	324	63.345
4.778	6	304	90	780	4.920
845.475	5.672	45.144	268	16.720	1.030.971

me de la denrée. On comprend aussi sous le r. 760 gr., et celle d'une charrette, s ou de 68 kil. 564 gr. à 91 kil. 952 gr. —
ments de l'île de Cuba.

DÉPARTEMENT ORIENTAL.

Ce département est compris entre les 19° 47' et 21° 28' de latitude nord, et les 67° 46' 40" et 71° 25' 20" de longitude occidentale du méridien de Cadix.

Il contient un gouvernement et six lieutenances de gouvernement, ou sept juridictions.

JURIDICTION DE SANTIAGO-DE-CUBA. — GOUVERNEMENT.

Cette juridiction se trouve entre les 19° 49' et 20° 42' de latitude nord, et les 69° 14' et 70° 25' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 267 lieues carrées et se divise en 46 cantons, savoir :

Cobre, Canei, Amistad, Andalucia, Armonia-de-Limones, Bolaños, Botija-y-Melgarejo, Brazo-de-Cauto, Caïmanes-Horros, Candelaria, Cauto-Abajo, Contraestre, Corralillo, Dajao, Damajayabo, Demajagua, Dos-Bocas, Enramada, Guaninicun-Arriba, Guaninicun-Lleonart, Guaninao, Güira, Hongo-Longo, Juan-Angola, Lagunas, Loma-de-la-Crux, Manantuaba, Maroto, Mayari-Abajo, Mayari-Arriba, Moron, Minanima, Palma-Soriano, Paz-de-Los-Naranjos, Piloto-Arriba, Ramon, Rio-Abajo-y-Ermitano, Rio-Frio-y-Sevilla, Rio-Seco, Sabanilla, Sagua, Seibabo, San-Andres, Ti-Arriba, Turquino, Zatecas.

Santiago-de-Cuba (la cité de, *ciudad*), à 236 lieues est de la Havane, archevêché, capitale de la province et du département oriental, chef-lieu de gouvernement, de juridiction, résidence des autorités, est, par son importance civile, militaire et maritime, la seconde ville de Cuba, et, sous le rapport ecclésiastique, la première. Le gouverneur est toujours un maréchal-de-

camp. Son gouvernement est le plus ancien des cinq, et le titre de vice-royauté lui appartient. En 1514, le conquérant don Diego Velazquez la fonda dans le port de Cuba avec l'intention d'y établir des fonderies pour les mines nouvellement découvertes, la plaça à l'embouchure de la rivière Paradas, et en même temps qu'il lui donna le titre de ville, lui constitua une municipalité. En 1522 on la changea de position et on la bâtit dans l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sur la rive orientale de la baie de Cuba, au 20^e degré de latitude. A cette même époque lui furent conférés les titres de cité, d'évêché et de capitale, qui appartenaient auparavant à Baracoa, et elle devint alternativement avec Bayamo la résidence des gouverneurs jusqu'en 1607.

Le 6 avril 1518 sortit de son port l'expédition de Grijalva, et le 18 novembre de la même année celle de Fernand Cortez. Au milieu du xvi^e siècle elle avait déjà souffert plusieurs incursions des flibustiers, et toutes ses autorités l'avaient abandonnée pour se réfugier à Bayamo. En 1607, l'île fut divisée en deux provinces, avec Santiago-de-Cuba et la Havane pour chefs-lieux, et cette dernière ville fut considérée dès-lors comme capitale. On éleva à Santiago quelques ouvrages fortifiés, mais insuffisants pour résister à un ennemi qui sans cesse se présentait avec la même audace. En 1634, on construisit le château du Morro, qui ne devait pas avoir des fortifications bien considérables ni une forte garnison, puisque, en 1662, 800 flibustiers suffirent pour battre le gouverneur venu à leur rencontre et s'emparer du château et de la ville, qu'ils n'abandonnèrent qu'après en avoir emporté les nègres, l'artillerie du fort et les cloches des églises. Après cet événement, on augmenta la garnison et on ajouta trois batteries à l'entrée du port. En 1678, M. de Franquesnai, qui fut ensuite gouverneur de Saint-Domingue, débarqua, à la tête de 800 hommes, dans le port de Jaragua avec l'intention de surprendre Santiago ; il divisa ses forces en deux corps qui marchèrent par deux chemins différents. S'étant rencontrés de nuit, ils se prirent pour ennemis et engagèrent un combat, après lequel ils se retirèrent chacun de son côté, pour se rem-

barquer ensemble. En juillet 1742, l'amiral anglais Vernon débarqua dans la baie de Guantanamo, à 20 lieues est de Santiago et se dirigea sur cette ville. Dans un combat qu'il eut à soutenir contre les troupes et les habitants, il perdit la moitié de son monde, une partie de ses effets de guerre et se vit obligé de se rembarquer. Ce fait d'armes eut lieu sous la direction du colonel don F. Cagigal de la Vega, qui commandait alors la province. En 1778, le port fut habilité de première classe. En 1804, on érigea son évêché en archevêché : elle a eu 32 évêques et 3 archevêques. Le dernier, le père Cyrille de Alameda-y-Brea, fut, en 1837, arraché violemment de son diocèse et banni des domaines de la couronne d'Espagne. Après un exil de onze ans et avoir suivi la mauvaise fortune de Charles V, en 1848, il rentra dans les bonnes grâces de la cour de Madrid, et au moment où nous écrivons, il a déjà reçu une partie des revenus de son temporel et a échangé le siège archiepiscopal de Cuba pour celui de Burgos. La mitre de Cuba est, depuis 1837, confiée à un gouverneur, et l'archevêché n'a pas encore de titulaire. En 1837, eut lieu aussi dans cette ville le mouvement insurrectionnel que dirigea le général Lorenzo et qui fut promptement réprimé par don Miguel Tacon. En 1812, on créa à Santiago une intendance de l'armée. En 1842, les cantons de Guantanamo, Santa-Catalina et Tiguiabos, furent séparés de la juridiction.

Santiago-de-Cuba a un gouverneur civil et militaire qui l'est en même temps pour la province et le département, un archevêque, un intendant, trois alcaides-majors ou sous-gouverneurs civils, des commandants d'artillerie, du génie, de la marine, etc. Elle est située environ à 4 milles au nord de la côte méridionale, à l'extrémité nord-est de sa baie, dans un terrain inégal et accidenté. La partie supérieure, où est le Champ-de-Mars, est élevé de 51 mètres au-dessus du niveau de la baie; elle a 1,700 varas (1,441 m.) de long sur 1,550 (1,214 m.) de large. Ses rues sont assez régulières. Ses édifices sont : la cathédrale, qui est aussi église paroissiale, terminée en mai 1819 et d'une architecture assez médiocre pour sa destination ; un séminaire, fondé en 1704 ; les églises

Saint-Thomas, N.-D.-des-Douleurs, La Sainte-Trinité, Sainte-Lucie, Les Carmes, Sainte-Anne, Bethléem, Saint-Christ. Dans le couvent aboli de Saint-François-d'Assise est l'église la plus élégante de la ville, appelée Saint-Père-de-l'Ordre. Plusieurs couvents sont convertis aujourd'hui en casernes. Il y a un hôpital général et militaire; une maison de bienfaisance, pour les pauvres et les orphelins, terminée en 1847; une nouvelle prison; quatre casernes, pour l'infanterie de ligne, la milice, les lanciers et l'artillerie; celle des lanciers est à la sortie de la ville, à l'est, et celle de l'artillerie est dans l'ancienne factorerie de tabac. Il y a deux marchés, trois ponts : deux en pierre sur le ruisseau Yarayò et un sur la rivière Canei; un théâtre et une société philharmonique; deux imprimeries : dans l'une s'imprime le journal *el Redactor*. L'instruction primaire a vingt-trois écoles, dont trois gratuites. La Société patriotique, fondée en 1787, après avoir été abolie, fut rétablie en 1824.

Les deux villes principales, la Havane et Santiago-de-Cuba, sont à 236 lieues l'une de l'autre, et communiquent très-difficilement entre elles; par terre, les chemins, lorsqu'ils peuvent s'appeler ainsi, sont peu praticables : il faut traverser de grands espaces de terrains déserts, et les stations commodes sont à grande distance; on ne rencontre pour se reposer que de très-petites habitations et souvent même que des cabanes. Aussi cette route n'est-elle pas fréquentée par les voyageurs; le service de la poste aux lettres et des estafettes est le seul qui se fasse par terre. Par mer, le voyage peut avoir lieu de deux manières : en faisant le tour des côtes du nord et doublant le cap Maïsi; il est de 8 à 10 jours avec vent favorable et de 15 jours à un mois avec vent contraire; le trajet le plus court est celui des côtes du Sud. Il existe des bateaux à vapeur qui touchent à tous les ports, et en 4 ou 5 jours vont de Santiago à Batabanó, où le chemin de fer conduit à la Havane. Il arrive quelquefois que cette communication est interrompue.

Le climat de Santiago-de-Cuba est excessivement chaud, autant par la réverbération du soleil sur une terre bianchâtre

que par les montagnes qui forment autour d'elles un entonnoir ; à l'ouest, à l'est et au nord-ouest. bien que les plus proches s'en trouvent éloignées de 3 lieues, elles interceptent entièrement la circulation de l'air ; cette circonstance et les exhalaisons de la baie, des lagunes qu'elle a au sud-est et au sud-sud-est, contribuent à la rendre très-malsaine. La fièvre jaune y sévit avec tant de force et est tellement impitoyable, qu'elle atteint même les créoles, et, dans certaines années, règne dans les mois les plus frais. Le plus haut degré de chaleur observé à l'ombre est de 30 à 31 degrés centigrades en été, il s'élève quelquefois même à 34 ; cependant cette époque est plus salubre que la saison des fraîcheurs, c'est-à-dire pendant les mois de décembre et de janvier, car il serait impropre de parler d'hiver dans un pays où il est inconnu. Mais en même temps que Santiago-de-Cuba est la ville la plus malsaine de Cuba et peut-être des Antilles, par un contraste singulier, les montagnes des environs offrent la plus délicieuse température, et rendent à l'Européen, non-seulement son climat, mais ses fruits et ses légumes. Elles sont peuplées d'une infinité d'habitations particulières et de caféyères.

La ville se pourvoit d'eau au moyen d'un aqueduc construit en 1840, qui la lui amène de la rivière Paso-de-la-Virgen. Elle a une fort belle promenade appelée l'Alameda, sur la route de Caneï ; on y compte un grand nombre de boutiques de toute espèce : il y a 14 hôtels et auberges, 20 cafés avec des billards ; le nombre de ses maisons s'élève à 4,317, dont 784 en maçonnerie, 3,197 en bois, 336 en chaume, et celui de ses habitants à 24,005, dont 9,610 blancs, 9,396 libres de couleur, 4,999 esclaves.

Cobre (mines de cuivre de Santiago ou *Real-del-Prado-del-Cobre*), à 4 lieues ouest-nord-ouest de Santiago, eut une municipalité et le nom de ville jusqu'en 1845 ; on lui a ôté l'un et l'autre. Ce bourg communique avec la capitale du département par un chemin de fer qui aboutit au littoral de la baie, dans l'endroit appelé Punta-del-Sal ; de là un bateau à vapeur traverse le port jusqu'à Santiago.

Cobre (cuivre), célèbre par le minéral qui lui a donné son nom et qui se trouve en abondance dans ses montagnes, est situé dans une vallée de une lieue de large que circonscrit la montagne de Cobre et se divise en deux parties égales séparées par le ruisseau de Cobre; car tout dans le pays porte le nom de cuivre ou en est empreint, et les eaux de ce ruisseau provenant des mines ne sont pas potables. La partie sud est la plus peuplée. Le ruisseau de Santo-Domingo, dont les eaux sont claires et bonnes, l'arrose et pourvoit d'eau la population.

Il y a deux églises : la paroisse et le Sanctuaire de la Vierge. Cette dernière, sur une côte de 85 mètres d'élévation et à 212 du bourg, est assez jolie et attire un grand nombre de pèlerins, qui de toutes parts viennent la visiter; près de là est une grande auberge où ils logent. Cobre a un commandant d'armes et 40 hommes de garnison; 461 maisons : 259 en bois couvertes en tuiles, 202 en chaume; 2,138 habitants : 476 blancs, 1,385 libres de couleur, 277 esclaves.

Canei (San-Luis-de-Canei) (1), à 2 lieues nord-est de Santiago, chef-lieu du canton du même nom, gouverné par une municipalité et un commandant d'armes, est situé sur le chemin qui conduit à la juridiction de Saltadero et arrosé par les ruisseaux Tuna, Jagüei, Magiel. Ces deux derniers ont des bains qui attirent beaucoup de personnes de Santiago dans la saison des pluies. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce bourg, ce sont les habitants blancs, qui seraient, assure-t-on, descendants des premiers Indiens. Il y a une église, un quartier pour loger la troupe, une école dotée par les fonds de la commune et une étude de notaire; 143 maisons : 4 en maçonnerie, 42 en bois, 97 en chaume; 636 habitants : 392 blancs, 174 libres de couleur, 70 esclaves.

Caimanes-Horros. Le chef-lieu de ce canton, la-Socapa, est une réunion de quelques cabanes de pêcheurs sur la rive occidentale de Santiago-de-Cuba.

(1) Canei, dans la langue indienne, signifiait maison.

Moron (San-Nicolas-de-Moron), à 3 lieues de Santiago-de-Cuba, situé dans un lieu salubre, date de 1775. Il a 4 ou 5 maisons et 24 habitants : 15 blancs, 2 libres de couleur, 7 esclaves.

Palma-Soriano, sur la route de Santiago à Bayamo, à 10 lieues ouest-nord-ouest de la première ville, chef-lieu du canton du même nom, est situé sur la rive droite du fleuve Cauto près de l'endroit où coule la rivière Yarayabo. Il y a une petite église, une école primaire, un chef de canton et un commandant d'armes ; 41 maisons : 20 en maçonnerie, 21 en chaume ; 182 habitants : 59 blancs, 110 libres de couleur, 13 esclaves.

Mayari (San-Gregorio-de-Mayari), chef-lieu du canton, à 28 lieues nord de Santiago-de-Cuba et à 4 milles de la grande baie de Nipe, destiné à devenir chef-lieu de juridiction, situé sur les bords de la forte rivière Mayari, est une réunion de petites habitations de différentes cultures, principalement de tabac ; il a une église, 210 maisons : 1 en maçonnerie, 5 en bois, 204 en chaume ; 660 habitants : 239 blancs, 311 libres de couleur, 110 esclaves.

Sagua, à 40 lieues de Santiago, vers la côte du nord, chef-lieu du canton de même nom, situé près de la rivière Sagua, à 5 lieues et demie de son embouchure, fut fondé en 1794 ; il est entouré de plantations de tabac, et a un chef de canton, un commandant d'armes, une petite garnison de 25 hommes, logés dans un mauvais quartier en chaume ; 82 maisons : 7 en maçonnerie, 75 en chaume ; 171 habitants ; 70 blancs, 66 libres de couleur, 35 esclaves.

Ti-Arriba (Concepcion-de-Ti-Arriba).— Ce chef-lieu de canton, fondé en 1832, a une seule rue. Les maisons sont construites à 85 mètres de distance les unes des autres, comme pour tracer le plan d'une ville. L'église a trois nefs, et fut bâtie en maçonnerie, en 1842. L'habilitation de la baie de Guantanamo contribuera à l'accroissement de cet endroit. Il y a 65 maisons : 4 en maçonnerie, 61 en chaume ; 111 habitants : 18 blancs, 71 libres de couleur, 22 esclaves.

Il y a en outre, dans les campagnes de cette juridiction. 708 maisons en maçonnerie et en briques, 5,730 en planches et en chaume. Le territoire est excessivement montagneux et accidenté, surtout au sud, et, à l'exception de la partie scabreuse et élevée du littoral, qu'occupe la prolongation de la Sierra-Maestra, la plus haute chaîne de montagnes, il est en général très-fertile. L'âpreté et la stérilité de ces masses montueuses, à quelques lieues à l'ouest de Santiago-de-Cuba, se marient peu à peu avec l'agréable aspect des terres cultivées. Ce sont d'abord des plantations de coton, des pâturages qui descendent de leurs versants jusque près de la côte, et depuis les montagnes de cuivre, dont l'un des pics, de 2,800 vares (2,374 mètr.) au-dessus du niveau de la mer, est le point le plus élevé de l'île, jusqu'à 9 lieues à l'est, à l'embouchure de la rivière Baconao. Les terres comprises entre cet espace, tantôt fortement accidentées, tantôt suivant une ondulation plus douce, sont entourées par la Sierra-Maestra, qui forme autour d'elles un arc tortueux, dont l'extrémité aboutit presque à l'ouest de la baie de Santiago-de-Cuba, et est couronnée de ce côté, et près du village de Canei, par une quantité de sucreries, de caféières, de pâturages arrosés par de petits ruisseaux, qui déchargent leurs eaux dans la baie ou sur la côte. Les versants opposés de ces montagnes sont peuplés des plus belles habitations caféières de la juridiction, et au milieu de ces mouvements du terrain se trouvent de délicieux jardins, soit de plaisance, soit potagers, auxquels un climat bienfaisant, toujours tempéré par l'air des hauteurs, permet tous les genres de culture. Les denrées coloniales y viennent à côté des légumes et des fruits d'Europe. Il en est de même des bois, où s'est acclimaté le gros gibier. Les cerfs, les chevreuils, introduits au commencement du siècle, s'y sont propagés plus facilement que dans le département occidental.

Outre la plus belle partie de la majestueuse Sierra-Maestra, dépendent aussi de cette juridiction les montagnes de Nipe, de Sierra-de-Cristal, qui se rapprochent des côtes du nord, et celles de Jara-Hueca et de Bejucal. Parmi les principales rivières, Cauto

prend sa source à l'endroit appelé Macucho. C'est la seule de l'île qui mérite le nom de fleuve; il a 50 lieues de long, dont 20 de navigation; mais il n'est dans cette partie du département qu'au commencement de son cours. Brazo-de-Cauto (bras de Cauto), prend sa source dans le canton du même nom, se dirige vers el-Arenal, Cañas, Hongo-Lozongo, et reçoit dans son cours les rivières Casabe, Yarayabo, Blanco, Pluviales, Contramaestre, plusieurs autres et une infinité de ruisseaux. Les côtes sont, au nord, rocailleuses, avec de grandes plages de sable; au sud elles sont encore très-escarpées, et partout on peut s'en approcher sans danger. Il n'y a pas d'autres plages que celles formées entre les sinuosités de la Sierra-Maestra, qui s'avancent quelquefois saillantes en péninsules couvertes de bois et de verdure; ou, accidentées et arides, offrent le coup d'œil le plus varié et le plus pittoresque. Au sud comme au nord, il n'y a que peu ou pas de rochers. Au nord, les ports sont nombreux; la baie de Nipe, dont la rive méridionale appartient à cette juridiction, se distingue entre toutes. Elle a 65 milles ou 7 lieues marines carrées et demie de surface, est la plus grande de l'île, et pourrait contenir toutes les escadres du monde.

Levisa et Cabonico ont une même entrée : le premier port est de très-grande étendue, et a assez d'eau pour des trois-mâts. Tanamo peut recevoir des navires de toute grandeur. Cebollas a l'entrée très-difficile et très-peu d'eau. Viennent après les mouillages Cananova, Yamanèque ou Yamanique. Au sud, il n'y a que la baie de Santiago-de-Cuba, qui, sans être une des plus grandes, est fort belle; quelques anses aux embouchures des rivières, et de très-petits mouillages.

Les mines de cuivre, dans les montagnes de cuivre, ainsi que dans celles de Nimanima, sont en grand nombre, généralement exploitées, et constituent la principale richesse du pays. Il y a des carrières d'aimant, de gypse de très-bonne qualité, et, près du bourg de Cobre, quelques veines d'ardoise. Il y a aussi des bois de toute espèce dans les montagnes.

JURIDICTION DE BAYAMO. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 20° et 21° 26' 50" de latitude nord, et les 70° 5' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 289 lieues carrées, et se divise en 14 cantons, savoir :

Barrancas, Cabaniguan, Caureje, Casibacoa, Cauto-del-Embarcadero, Cauto-del-Paso, Cauto-del-Santo-Cristo, Datil, Guajacabo, Guisa, Horno, Tunas, Unique, Valenzuela

Bayamo (cité de, *ciudad*), à 199 lieues est-sud-est de la Havane, 32 ouest de Santiago et 20 sud d'Holguin, chef-lieu de juridiction, résidence des autorités, est une des sept villes fondées au commencement de la conquête, en octobre 1513, après la prise d'Hathei, ce valeureux cacique, le seul qui offrit une sérieuse résistance aux Espagnols. Don Diego Velazquez le fit exécuter, et, en mémoire de cet événement, dans le même endroit fonda une ville, à laquelle il donna le nom de San-Salvador (Saint-Sauveur), voulant exprimer que, par cette mort, il avait sauvé la colonie. Le premier nom indien Bayamo prévalut, et fut celui que cette ville conserva (1). En 1539, elle devint résidence du gouvernement, et momentanément capitale de l'île. Sa position dans l'intérieur la mettant à l'abri des incursions des flibustiers, elle fut dans le principe la plus florissante et la mieux habitée. Toutes les autorités supérieures vinrent s'y réfugier, l'évêque de Santiago ne s'y fixa qu'en 1554. En 1551 elle éprouva un tremblement de terre qui renversa sa paroisse. En 1552, on y fonda le couvent de Saint-François. En 1593, on lui donna un notaire public. En 1604, l'évêque D. Juan de Las Cabezas, à son retour de la Havane, fut enlevé par le flibustier Giron sur l'habitation Yara. Gregorio-Rama et Jacome-Mélanes, avec quelques jeunes gens de Bayamo, tombèrent à l'improviste

(1) Une histoire de Bayamo de don Pedro del Prado dit que cette ville fut fondée dans la province indienne Macaca, dans un endroit appelé ville ancienne, et qu'elle fut dès les premiers temps transférée où elle est aujourd'hui, au village de Las-Ovejas, qui se divisa en deux, sous les noms de Caneyes-Arriba et Caneyes-Abajo.

sur Giron et le massacrèrent, avec 26 de ses compagnons. Sa tête fut portée en triomphe dans la ville. En 1634, Bayamo souffrit un second tremblement de terre. L'église et presque toutes les maisons furent abattues, et pour cette raison elles furent reconstruites sur madriers.

En 1693, Juan Villalobos, gouverneur de Santiago-de-Cuba, poursuivi par de la Roa, qui voulait lui enlever le commandement, se réfugia à Cuba avec la municipalité. Don Sébastian Castañeda, à la tête de 900 miliciens, vint de Bayamo à son secours, fit prisonnier de la Roa, et rétablit Juan Villalobos dans son pouvoir. En 1702, on construisit la paroisse actuelle, Saint-Jean-l'Évangéliste. En 1712, D. Luis Sañudo, gouverneur de Santiago-de-Cuba, étant venu visiter Bayamo, fut tué par l'enseigne Major (Alfarez Mayor), qu'il avait insulté dans sa maison. L'assassin fut condamné à mort, sa maison abattue, et on sema du sel dans l'endroit où s'était commis le meurtre.

En 1729, il y eut une sécheresse de dix mois; en 1749, une épidémie qui vint du Mexique et répandit une grande mortalité. On la guérissait avec du tabac en poudre et de la résine d'orange. En 1766, un troisième tremblement de terre renversa l'église et causa des ravages considérables. En 1771, on y amena d'Espagne des brebis. En 1836, on lui donna le nom de cité, et au général Tacon le titre de vicomte de Bayamo.

En 1845, on supprima la municipalité de Guisa, et son territoire fut réuni à la juridiction. Bayamo est située dans une grande plaine, sur la rive droite de la rivière Bayamo. Au nord et à l'est, il y a des plaines souvent inondées dans la saison des pluies. Le voisinage de ces lagunes rend le climat malsain, et sujet à donner des fièvres putrides en septembre et en octobre. On découvre au sud le pic de Tarquin, le plus élevé après les montagnes de Cuivre, et une partie de la Sierra-Maestra; la ville a 3,120 vares (2,645 mètr.) de long, et à peu près 4 cavaleries (53 hect. 68 ares) de surface. Sa largeur varie de 100 à 700 vares (84 à 593 mètr.) ce qui la rend excessivement irrégulière. Ses maisons sont la plupart d'humble apparence, et ses rues

tortueuses, petites et étroites. Ses édifices publics consistent en neuf églises, sur autant de places : St-Jean-l'Évangéliste et Ste-Anne sont les plus anciennes; St-Sauveur, patron de la ville, est la principale; viennent après le Christ et l'église du couvent de St-François; S^{te} Anne et les autres sont sans clochers et sans valeur; il y a ensuite la maison-de-ville et la prison, bâties en 1751; le couvent des Dominicains, fondé en 1742; le théâtre à ciel découvert, dans le plus triste état; la caserne principale; l'hôpital Saint-Roch. Il y a aussi une société philharmonique, quatre écoles. On y compte 1,811 maisons: 746 en maçonnerie et en briques, les autres en chaume et de différents matériaux; 4,778 habitants: 1,737 blancs, 2,322 libres de couleur, 719 esclaves.

Cauto-del-Embarcadero (Cauto de l'Embarcadère), à 5 lieues 1/2 de Bayamo, chef-lieu du canton du même nom, sur la rive gauche du Cauto. L'embouchure de ce fleuve est à vingt lieues de là. En 1816, une forte crue d'eau forma une barre à son entrée, et laissa enfermés plus de 30 bâtiments. Auparavant, les navires de tout tonnage remontaient le Cauto jusqu'à cet endroit. Il y avait une des principales douanes, et une des premières que l'on établit; il reste encore quelques débris de son édifice. L'événement de 1816 ruina le commerce et l'agriculture du pays.

Il y a sur ce point un quai et un mouillage. Les caboteurs, même de 200 tonneaux, peuvent y arriver. Le fleuve est navigué sans voile à l'aide de la marée. Il est incroyable que, lorsque des compagnies particulières se forment partout pour ouvrir des communications par les chemins de fer, le gouvernement reste inactif. N'aurait-il pas dû, depuis longtemps, faire rompre cette barre et améliorer la navigation du Cauto? Aujourd'hui, que la population s'est augmentée, cette navigation offrirait de plus grands avantages qu'autrefois pour les habitants et pour le trésor. Cauto-del-Embarcadero a 61 maisons: 10 en bois, 51 en chaume; 380 habitants, 226 blancs, 129 libres de couleur, 25 esclaves.

Datil, chef-lieu du canton du même nom, à une lieue au sud de Bayamo, entre les rivières Bayamo et Mabai, a un sanctuaire

très-vénééré. Les rues sont tracées avec assez de régularité. Datil est le rendez-vous des habitants de Bayamo, qui y viennent en partie de plaisir les jours de fête et de promenade. Il fut incendié en 1840, il y a 39 maisons : 11 en maçonnerie, 28 en chaume ; 92 habitants : 6 blancs, 84 libres de couleur, 2 esclaves.

Horno (Monte-de-Horno), à une lieue 1/2 de Bayamo, chef-lieu du canton, se compose de petites habitations disséminées ; il est situé sur le chemin de Bayamo à Guisa, près du ruisseau Horno, et a une église fondée en 1790. Ses habitants figurent dans le nombre de ceux des campagnes.

Guisa, à 4 lieues sud-sud-est de Bayamo, chef-lieu du canton du même nom, porta jusqu'en 1845 le nom de ville, bien que très-petit village ; il fut fondé par le gouverneur don Miguel de la Torre, qui y installa 30 familles de Bayamo, et auquel on donna, pour cette raison, le titre de marquis de Guisa. En 1773, on construisit la première église, en paille, à l'endroit où est actuellement le cimetière. La seconde fut détruite par un ouragan en 1731. La troisième, celle d'aujourd'hui, est en maçonnerie ; elle fut commencée en 1835. Guisa est très-pittoresquement situé dans une vallée surnommée par les habitants *Hoya-de-Guisa*. Le climat est frais et très-salubre. Les divers ruisseaux qui coulent aux environs pourvoient la population de bonnes eaux. Son terrain est excellent, propre à toutes les cultures, principalement à celle du tabac. Il y a 41 maisons : 6 couvertes en tuiles, 35 en chaume et de différents matériaux ; 244 habitants : 131 blancs, 93 libres de couleur, 20 esclaves.

Tunas, à 18 lieues de Bayamo et 50 de Santiago de Cuba, chef-lieu du canton du même nom, fut fondée à la fin du xviii^e siècle ; il y avait d'abord une ermitage et une auberge, où se logeaient les pèlerins qui se rendaient à la Vierge de Cobre. En 1837, on lui donna le nom de ville fidèle, pour n'avoir pas pris part au mouvement insurrectionnel du général Lorenzo. Cette ville ou plutôt ce bourg est situé sur la route de Puerto-Principe à Bayamo, sur la rive gauche de la rivière Hormiguero, dans une grande savane d'un terrain sec et élevé ; il y a un détachement de troupe, une étude de notaire, deux écoles, une église paroiss-

siale, 162 maisons : 142 en maçonnerie et 20 en chaume; 1,275 habitants : 723 blancs, 390 libres de couleur, 162 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 50 maisons en maçonnerie et en briques, 2,272 en chaume et de différents matériaux. Le territoire, généralement plat, surtout du côté de l'est, où il est sujet à être inondé, est couvert de grandes savanes et de bois épais. Au nord de Bayamo, il y a une savane qui a 5 lieues de diamètre; cependant les cantons de Guisa, Horno, Valenzuela, sont montagneux au nord et au nord-ouest. Sur la limite du département sont : le plateau de Manati près le port du même nom; les monts Dumañuecos, où il y a des mines de cuivre; les mornes Caisicù, Rompe, Juan, Jenjibre; près des versants de la Sierra-Maestra, où sont par conséquent les points les plus élevés de la juridiction, se trouvent les cantons de Valenzuela, Guajacabo.

Ce pays, peuplé de bois toujours verts, arrosé de rivières et de ruisseaux qui le fertilisent, offre en maints endroits les plus beaux points de vue; près des embouchures des rivières Yara, Buey, Cauto, Jobabo, il est marécageux et infesté de caïmans. Les bords de ses rivières sont favorables aux plantations de tabac, particulièrement ceux de Buey et de Yariguá. Le fleuve Cauto, que nous avons vu prendre sa source sur les terres de Santiagode-Cuba dans la Sierra-de-Cobre, traverse cette juridiction de l'est à l'ouest; il la divise en deux depuis le village Cauto-del-Embarcadero; il est large et profond. Ses rives sont parfois escarpées; mais son cours est toujours tranquille. Il est parsemé de peu de rochers, navigable 20 lieues jusqu'à son embouchure, et en parcourt 30 depuis le terme de sa navigation en remontant vers sa source. Ses principaux affluents, Bayamo, Cautillo, Salado, arrosent aussi ce territoire; le premier prend sa source dans la Sierra-Maestra, les deux autres s'unissent à lui par sa rive méridionale et prennent leur source dans la juridiction d'Holguin; les autres rivières El-Buey, Jicotea, prennent la leur dans la Sierra-Maestra et se jettent sur les côtes du Sud. Yariguá prend la sienne dans les mornes de Rompe et se jette

sur les côtes du Nord dans le port de Manati, excepté Jobabo, qui décharge ses eaux sur les côtes du Sud ; les rivières Mabai, Yao, Guisa, de-las-Arenas, el-Ciego, Majibacoa et quelques autres sont toutes affluentes des trois premières ; Guisa a des sangsues fort petites. Le sable de las-Arenas est un minerai de cuivre ; pour cette raison, ses eaux sont dangereuses, ainsi que celles de Salado avec lesquelles elles communiquent. Bayamo a un lit de près de 50 pieds de profondeur, coule sur un banc de cailloux de toutes formes et de toutes couleurs ; son courant est rapide, et en certains endroits il a de grands débordements. Buey a un cours tout aussi irrégulier. Toutes ces rivières sont poissonneuses et quelques-unes ont des calmans ; ce qui leur manque, ce sont des ponts. Il n'y en a que deux sur Salado, de très-mauvaise construction, et encore sont-ils onéreux pour les habitants, par leurs énormes droits de péage.

Il y a des lacs de grande étendue ; le plus grand est Buey, qui sert de démarcation du côté de Manzanillo, et dans le canton de Barrancas sont ceux de Jucaibama et de-Los-Jagueyes. Les ports sont, au nord, la baie de Manati, dont la rive occidentale appartient à la juridiction et la sépare de celle d'Holguin ; jusqu'à l'embouchure de la rivière Yariguà, elle peut recevoir des bâtiments qui tirent seulement 11 pieds d'eau ; la baie de Nuevas-Grandes, par sa rive orientale appartient aussi à ce territoire. Sur les côtes du Sud est la grande baie de Birama, d'une lieue d'étendue, fort bourbeuse et de très peu de profondeur. Il y a des salines dans ses environs ; dans les mornes Dumañuecos est une excellente mine de cuivre exploitée et dont on exporte le minerai par le port de Manati. Parmi les animaux du pays est le guaniquinar, espèce de blaireau ; les Indiens faisaient très-grand cas de sa chair ; il en est resté très peu dans l'île.

JURIDICTION D'HOLGUIN. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 20° 30' et 21° 25' de latitude nord et les 69° 12' et 70° 35' de longitude occidentale

de Cadix. Elle a 262 lieues carrées et se divise en 16 cantons, savoir : Dehesa, Guirabo, Pedernales, Yayal, Yareyal, Auras, Banes, Laiocun, Fray-Benito, Guairajal, Majibacoa, San-Andrés, San-Cristobal, Sao-Arriba, Tacajó, Taracama, Yarei.

San Isidro de Holguin (la cité de, *ciudad*), à 208 lieues est de la Havane et 38 de Santiago de Cuba, chef-lieu de juridiction, résidence des autorités. On construisit en 1696 un ermitage dans l'endroit appelé Managuaco ; transféré en 1700 dans le pâturage (*hato*) las-Guasimas , devenu paroisse , il fut transféré de nouveau au pâturage Holguin, en 1726. De cette époque date la fondation de la ville. Par ordonnance royale du 10 février 1751 , on lui donna le titre de cité, et pour gouverneur , don J. A. de Silva Ramirez. En 1730, on bâtit l'église actuelle en briques et en tuiles. En 1809, on acheva l'église de San-José ; en 1814, le cimetière, et en 1825 on commença à bâtir l'hôpital de Charité, encore inachevé ; en 1827 on bâtit une caserne. La même année, fut habilité provisoirement le port de Gibara, par où s'exportent à l'étranger les denrées de la juridiction. Holguin est situé dans une belle plaine au milieu d'excellents terrains , entre les ruisseaux Del-Jigue et Marañon qui la pourvoient d'eau. Son plan est fort régulier ; ses rues sont tirées au cordeau ; il y en a 18 du sud-sud-est au nord-nord-ouest, et 14 transversales. Elle se divise en 8 faubourgs ; sa surface est de 7 cavaleries et demie (109 hect.). Elle a deux églises, la paroisse, qui est assez bien , avec une jolie chapelle , et la succursale San-José ; deux places, celle des Dominicains et la place d'armes assez grande ; une petite prison bâtie en bois, une caserne pouvant contenir 200 hommes, un hôpital, un théâtre, deux écoles primaires, 740 maisons : 268 en maçonnerie, 29 en bois, 443 en chaume ; 3,065 habitants : 1,797 blancs, 905 libres de couleur, 363 esclaves.

Après Holguin, il n'y a dans cette juridiction d'autres centres de population que Yarei et Punta-de-Yarei.

Yarei, à 9 lieues d'Holguin et à 7 du port de Gibara, chef-lieu du canton du même nom, a une église en bois construite en 1820,

une école primaire, 277 maisons : 10 en maçonnerie, 99 en bois, 168 en chaume ; 874 habitants : 620 blancs, 153 libres de couleur, 101 esclaves. Le port de Gibara, habilité de première classe pour le commerce étranger, fait partie du même canton ; il est fort grand et avec assez de fonds pour les bricks ; son entrée est protégée par une batterie construite en 1817 sur sa rive occidentale ; dans le même endroit est le petit village Punta-de-Yarei.

Il y a en outre dans les campagnes de cette juridiction, 142 maisons en maçonnerie et en briques, 1,737 en chaume et de différents matériaux. Le territoire, un peu accidenté vers le nord, est généralement plat, sec et très-fertile ; le climat est agréable, frais et salubre. Parmi les mornes les plus notables, est Baitiquiri qui entoure au sud un espace de 300 cavaleries de terre ; viennent ensuite : Almiqui, Candelaria et Bijarrú ; les rivières sont : Naranjo, qui coule au nord, et à 7 lieues d'Holguin, se perd dans les savanes de Malagueta. Dans la première de ces savanes, elle forme un lac navigable pour de petits canots. Charra, à 3 lieues nord-ouest du chef-lieu de la juridiction, présente à sa source une espèce de fontaine, et à deux lieues de là disparaît. Un canal, qui existe en temps de pluie, donne à connaître son cours souterrain ; elle reparait près de l'habitation San-Miguel, va s'unir à la rivière Aguaras. Plus elle se rapproche de cette rivière, plus son lit devient étroit. Mulas, à 20 lieues nord-est d'Holguin, laisse voir ses eaux seulement pendant 2 milles, et disparaît ensuite au pied d'une colline. Son lit de pierre continue sans eau, comme pour indiquer le cours qu'elle suit sous terre ; elle reparait ensuite divisée en plusieurs sources à 340 mètres de la côte ; le ruisseau Puerto-Rico disparaît de la même manière près de la côte du Nord. La lagune appelée plage de Gibara est grande, baignée par la mer et forme un grand marécage impraticable.

Depuis la cale Centero, à 7 lieues de la baie de Nipe, il y a en suivant la longitude un espace de terrain de 4 lieues qui, parallèle à la côte, à une distance de 14 lieues, passe sur un grand nombre de propriétés et se prolonge jusqu'à 17 lieues de Puerto-Prin-

cipe; partout il est d'une nature blanchâtre et nitreuse, et forme dans différents endroits, bien qu'il soit dans l'intérieur des terres, des espèces de plages, où viennent des mangliers, des manceniliers et différentes herbes qui ne croissent ordinairement que sur les côtes. Ce terrain est facile à être inondé quand il pleut, et les puits que l'on y creuse donnent une eau saumâtre semblable à celle de la mer. Les ports qui appartiennent à cette juridiction sont, sur les 36 lieues de côte du nord, outre Gibara, habilité pour le commerce étranger, la partie occidentale de la baie Manati, la baie Malagueta, qui forme un lac et a 10 pieds d'eau et trois rochers près de la côte. Le port del-Padre, d'une vaste étendue, a une entrée étroite, et peut admettre des navires de toute grandeur. Jururu peut recevoir ceux qui tirent jusqu'à 20 pieds d'eau et a une entrée aussi très étroite; Bariai a un rocher au centre de son port; les barques seules peuvent y mouiller; Vita a 18 pieds d'eau. Les bâtiments de haut bord peuvent entrer dans Naranjo; Samá a une entrée étroite et admet seulement ceux qui prennent 12 pieds d'eau; la baie de Banes, avec une entrée étroite et faisant face à l'est, peut admettre des frégates. Le gouvernement essaya, en 1817, de peupler ses rives; il établit sur l'habitation Banes une colonie d'étrangers et de blancs du pays: mais elle n'a pas prospéré. Les environs sont restés déserts. Cette nomenclature de baies se termine par la plus grande de toutes, Nipe, dont il a été déjà question, parce que sa rive orientale fait partie de la juridiction de Santiago; elle a près de 8 lieues marines carrées de surface, une large entrée faisant face à l'est, sept rochers au milieu de son enceinte. Par sa position et la fertilité de ses rives, elle pourrait être un des meilleurs débouchés de l'île. Toute la population se réduit à quelques plantations de tabac éparses, avec une pauvre paroisse sur les bords de la rivière Mayari; cette rivière décharge ses eaux dans la baie. Il y a, en outre, les mouillages et les anses la-Herradura, de-Icacos, los-Caletones, del-Vino, Rio-Seco, Puerto-Rico, tous abordables et sans rochers. Le port del-Padre a des salines fort productives à l'embouchure appelée de-los-Jarros,

dans les cayes, Juan-Claro-de-Puercos. Toute cette juridiction n'est pas fort riche en agriculture ; mais elle est celle qui a le plus de débouchés, les plus sûrs et les plus grands ports de l'île.

Les habitations à pâturages sont les plus nombreuses ; les paeages sont de très-bonne nature. La principale occupation du pays est d'élever des bestiaux. Les bêtes à cornes et les porcs sont en très-grand nombre. Les bois précieux et de construction occupent une grande partie du territoire. A deux lieues nord du chef-lieu, et à la même distance, au nord-ouest, on a rencontré quelques veines d'or, dont l'exploitation fut abandonnée, parce qu'elle ne rendait pas les produits que l'on s'en était promis. On espère trouver plus tard des mines plus abondantes d'or et d'argent. Dans les différentes recherches, on a trouvé une grande quantité d'amianté, et sur l'habitation Guayabales, on continue à exploiter quelques mines qui donnent en petite quantité de l'or, du cuivre et d'autres minéraux. Sur le morne Calvario, près d'Holguin, une compagnie d'étrangers extrait du cromer ; il y a aussi une carrière d'aimant. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette juridiction sont les cavernes proches de la côte du nord, sur l'habitation Banés. Quelques-unes sont placées à 21 mètres au-dessus du niveau de la mer, et paraissent avoir été formées par les tremblements de terre. Pour y entrer, on pénètre au milieu d'énormes masses de pierres qui se soutiennent seulement par les lois de l'équilibre. Elles sont à l'intérieur triangulaires ; leurs voûtes et leurs murs sont couverts de stalactites, qui en certains endroits forment des colonnes qui semblent soutenir l'édifice. Il y a des sources d'eau limpide ; et dans des salles, on observe des blocs de pierre travaillés par la main de l'homme. Ils représentent des tables, des sièges et différents ustensiles, et entre autres objets dignes d'attention, une espèce de foyer autour duquel sont rangées six casseroles, assez grandes, d'une terre cuite très-fine, et sur lesquelles sont gravés les fruits, les arbres du pays, des cabanes et des chasseurs indiens lançant des flèches sur les agoutis. Ces antiquités sont d'autant plus précieuses et intéressantes, qu'elles

servent à interpréter une partie de l'existence mystérieuse de ce peuple qui a disparu, sans laisser derrière lui d'autres monuments de son histoire.

JURIDICTION DE BARACOA. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 20° 2' et 20° 44' de latitude nord, et les 67° 47' et 68° 44' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 123 lieues carrées, se divise en 14 cantons, savoir : Cabacú, Cupei, Cagueibaje, Guiniado, Himias, Jauco, Jaimayabon, Jojó, Malujabo, Maya-y-Maisi, Mata, Santa-Crux, San-Pedro, San-Salvador.

Baracoa (la cité de, *ciudad*), à 297 lieues est del a Havane, et à 7 ouest-nord-ouest du cap Maisi, extrémité orientale de Cuba, chef-lieu de juridiction, résidence des autorités, est non-seulement la première des sept villes que Velazquez fonda, mais c'était déjà la capitale de la province indienne du nom de Baracoa lorsqu'y débarquèrent les Espagnols, Velazquez lui donna en 1512 le titre de ville, avec le nom de Notre-Dame-de-l'Assomption ; il assigna pour rente à sa municipalité 2,000 Indiens de ceux qu'il avait faits esclaves. En 1518, elle devint capitale de l'île, et fut nommée cité et évêché. En 1522, tous ces titres passèrent à Santiago-de-Cuba. Après avoir joué le premier rôle, cette ville fut entièrement oubliée, et devint un pauvre village. La chute de Saint-Domingue la releva de son humble position. Sa proximité de cette île en fit un port d'asile, où abordèrent, dans leur fuite, les colons français, depuis 1791 jusqu'en 1803, après avoir tout perdu et entraîné dans leur ruine la plus belle colonie que la France posséda. Baracoa fut créée lieutenance de gouvernement en 1747. Son port, quoique petit, a assez d'eau pour des trois mâts, il est très abrité ; mais son entrée a l'inconvénient de faire face à la brise, et pour sortir, il faut attendre les vents de terre. Elle est défendue, au nord-est par le château de la Pointe, et au sud par la batterie d'un fort. A l'extrémité sud-est, la plage Miel prend son nom de la rivière qui se jette dans

la mer à l'est : c'est un excellent mouillage pour toutes les classes de bâtiments, mais exposé au vent du nord. Elle est protégée par la batterie appelée Matachin. Parada, affluent de la rivière Miel, et Macaguanica, pourvoient d'eau la population. Sur cette dernière, qui se jette dans le port, on a construit dernièrement un pont. Baracoa est, par mer, à 49 lieues de Santiago-de-Cuba, et à 69 par terre, le pays étant très montagneux. Elle a 1,500 vares (1,272 mètres) de long sur 450 (382 mètres) de large ; s'étend entre les batteries qui protègent son port ; ses rues sont tortueuses et étroites. Elle se divise en cinq quartiers. La partie que l'on appelle quartier français est en dehors de la ville, à l'ouest. Elle a 577 maisons : 48 en maçonnerie, 319 en bois, 210 en chaume ; 1,853 habitants : 627 blancs, 923 libres de couleur, 303 esclaves.

Le chef-lieu de la juridiction est le seul centre de population.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 10 maisons en maçonnerie et en briques, 764 en planches et en chaume. Le territoire est le plus montagneux de l'île, et celui qui a été le moins reconnu. Sa partie occidentale est fermée par plusieurs chaînes de montagnes, et hérissée de pics. Pour cette raison et à cause du peu de largeur de l'île, dans l'extrémité orientale, les rivières ont peu de cours, et leurs bords ne sont pas réguliers, particulièrement dans l'intérieur. Ces hauteurs escarpées, couronnées de forêts, où abondent les pins, se rapprochent tellement les unes des autres, qu'elles forment une masse impénétrable. Dans les intervalles sont quelques savanes incultes ; les plages sont inhabitées ; il n'y a aucune ligne de communication. L'aspect général que présente le pays est sauvage. Cependant, près de la côte septentrionale, plus abordable que celle du sud, et dans les environs de Baracoa, il y a quelques propriétés. Partout où la main de l'homme pénètre, apparaissent la végétation et la fertilité, et toute montagneuse et escarpée que soit cette terre, elle n'attend que la population pour donner sa part de richesse. Toar est sa seule rivière, avec un cours ordinaire. Elle coule de l'est à l'ouest ; prend sa source

dans le canton de Tiguabos, de la juridiction de Saltadero, reçoit sur sa route les ruisseaux Quibijan, Mal-Nombre, Naranji, la Yuca, Tiguaní, Barbado, et plusieurs autres. Moa, qui prend sa source dans la montagne du même nom, est remarquable par les cascades qu'elle forme, dont l'une a près de 100 varas (85 mètres) de haut. Il y a des bois de toute espèce, précieux et de construction, ainsi qu'une grande quantité de cocotiers dans le canton de Moa. On fait avec le fruit une huile qui figure parmi les exportations. Il doit y avoir beaucoup de mines dans les nombreuses montagnes de cette juridiction; mais elles n'ont pas été plus reconnues que le pays n'a été exploré. Avec tant de hauteurs, le climat est sain et tempéré, même pendant les chaleurs. Les côtes suivent le contour de l'extrémité orientale de l'île pendant 25 lieues. 15 appartiennent à la partie septentrionale et 10 à la partie méridionale; en général accores et fort escarpées, elles ont 10 et 12 mètres de haut, excepté celles de la pointe Maïsi, fort basses et d'un terrain pierreux. Les ports sont, au nord, outre celui de Baracoa, habilité pour le commerce étranger, Moa, excellent mouillage pour les navires de haut bord, formé entre l'îlot Moa et la côte. On a fondé dans les environs une colonie qui n'a pas prospéré.

Taco a beaucoup de fond à l'intérieur; mais à son entrée, seulement 15 ou 18 pieds d'eau. Les petits ports Cayaguaneque, Nava, Marabi, sont pour les bâtiments de moyenne force; Mata pour ceux qui ont un tirant d'eau de 12 pieds. Après le cap Maïsi, sur les côtes du sud, il n'y a que quelques cales et petites anses, à l'embouchure des rivières.

Dans cette juridiction, comme dans celle d'Holguin, ce qui mérite le plus d'attention, ce sont les cavernes. Celle du canton de Maïsi se distingue entre toutes. Elle a aussi des ouvrages en terre cuite, des squelettes et d'autres reliques des races primitives. Dans ce même canton, sur l'habitation appelée Pueblo-Viejo (ville ancienne), il existe des vestiges qui prouvent l'existence dans cette île d'un grand peuple: ce sont les ciments d'une muraille qui trace un quadrilatère de 300 varas (254 m.)

de long sur 100 (85 m.) de large. Le sol de l'enceinte est recouvert d'une terre jaune, tandis qu'à l'extérieur elle est rouge. Cette ruine est entourée de squelettes dont les crânes n'ont pas de sutures, et indiquent par leur taille qu'ils appartenaient à une race d'hommes gigantesques. Ces indices, qui se trouvent être les mêmes dans la partie occidentale, ne laissent aucun doute sur l'existence d'un peuple fortement constitué qui aurait précédé les Indiens que l'on trouva lors de la conquête. Mais comment les Indiens, faibles, inoffensifs, ignorants, se seraient-ils substitués à ces hommes forts et gigantesques, et qui, d'après les ruines de cette muraille, paraîtraient avoir atteint un certain degré de civilisation? Ce sont là de ces mystères qu'il ne nous est pas donné de pénétrer.

JURIDICTION DE MANZANILLO. — LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 19° 49' et 20° 24' de latitude nord, et les 70° 26' et les 71° 21' de longitude occidentale de Cadix. Elle a 116 lieues carrées et se divise en quatre cantons, savoir : Manzanillo, Guá, Yara, Vicana.

Manzanillo (ville de, *villa*), à 210 lieues est de la Havane, chef-lieu de juridiction et de canton, résidence des autorités, date de la fin du XVIII^e siècle. En 1780, sur son emplacement existait un pâturage, propriété du capitaine Francisco de Parado; en 1784, à l'endroit où est aujourd'hui le poste de la douane, don J. Nazario de Léon construisit une grande cabane (*rancheria*) pour préparer et vendre des cuirs. Ce fut là le premier vestige de population. En 1792, l'escadre française brûla dans la rade 14 bâtiments; en 1796, le colonel don F. Sanchez de Griñan traça le plan de la ville. De 1797 à 1799, les corsaires anglais y firent plusieurs descentes. En 1805, on construisit la première maison couverte en tuiles, et une chapelle appelée Notre-Dame-de-la-Conception; la population s'élevait alors à 300 âmes. En 1807,

se construisit la première église, déclarée paroisse en 1821. En 1809 on créa Manzanillo chef-lieu de canton; en 1811, on établit une délégation de la marine; en 1812 une administration du Trésor. Le 8 octobre 1819, les insurgés de l'Amérique espagnole, avec trois navires, dont un brick de 18 canons, se présentèrent dans la rade, débarquèrent, furent rechassés par les habitants, perdirent un drapeau et quelques hommes. On célèbre chaque année une fête en mémoire de ce fait d'armes. En 1821, on lui donna un capitaine du port, et on commença une caserne. En 1822, on éleva la batterie qui protège la rade; en 1827, son port fut habilité pour le commerce national et étranger, et on établit une douane. En 1833 on lui donna le nom de ville, avec le droit d'élire une municipalité composée de deux alcades ordinaires et de six officiers municipaux. En 1837 on y ajouta le titre de fidèle. En 1844, on construisit l'église actuelle.

Manzanillo, située au fond du golfe que forme le cap Crux, sur la côte sud-ouest, à un mille de l'embouchure de la rivière Yara qui la pourvoit d'eau, est dominée au sud par plusieurs collines. Sa rade est abritée à l'ouest-nord-ouest, et au nord-nord-ouest par le grand banc de rochers de Buena-Esperanza et le banc de sable Manzanillo. Ces bancs laissent libres deux entrées où il y a assez d'eau pour les trois mâts et les bricks. Les navires peuvent s'approcher jusqu'à portée de fusil du rivage. Une partie des denrées de Bayamo s'exporte par ce port. Le climat n'est pas sain; les environs, en temps de pluie, sont sujets aux fièvres intermittentes et aux dyssenteries. La ville est construite avec assez de régularité; ses rues sont droites et ont environ 12 mètres de large. Elle a trois places, dont une assez grande, un champ-de-mars entre l'espace qui sépare le fort de la ville, et où peuvent manœuvrer 4,000 hommes. Elle se divise en cinq quartiers, et n'a pas d'édifices remarquables. Il y a 549 maisons: 120 en maçonnerie, 134 en bois, 295 en chaume; 3,780 habitants: 1553 blancs, 1,926 libres de couleur, 301 esclaves.

Yara. Yara-Baja, à 7 lieues sud-est de Manzanillo, chef-lieu de

ce canton, est situé dans une plaine pittoresque et agréable, avec un climat sain; il a une église paroissiale en chaume, couverte en tuiles et surmontée d'une tour en bois; 65 maisons en chaume, 442 habitants: 218 blancs, 165 libres de couleur, 59 esclaves.

Zarzal, à 2 lieues sud de Yara et à 9 de Manzanillo, au milieu d'une grande plaine, entre les deux bras de la rivière Yara. ce qui le rend sujet à être inondé; il a 93 maisons, dont une seule en bois, 92 en chaume; 554 habitants: 93 blancs, 436 libres de couleur, 25 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, une maison en maçonnerie, 808 en planches et en chaume. Le territoire est bas, marécageux au nord, très-accidenté partout ailleurs, particulièrement près de la côte du Sud, où il est coupé par la chaîne de montagnes de la Sierra-Maestra, dont les points les plus élevés dans cette juridiction sont: le pic Tarquin et el-Ojo-del-Toro (l'œil du taureau); le premier de 2,800 vares (2,374 mètr.) au-dessus du niveau de la mer, le second de 1,200 vares (1,018 mètr.). A l'exception des montagnes Peladas (pelées) au sud, les terres sont très fertiles et les rivières nombreuses; la plupart de ces rivières, et une infinité de ruisseaux, se jettent entre le cap Crux et Manzanillo dans le golfe que forme ce cap sur les côtes méridionales. Parmi les principales, Buey trace la démarcation entre ce territoire et celui de Bayamo. Jicotea prend sa source dans un des mornes les moins élevés de la Sierra-Maestra et se jette au sud de la petite baie de Buey; Yara prend la sienne dans la même montagne et se jette au nord du chef-lieu de la juridiction. Jibacoa a la même origine, décharge aussi ses eaux au nord-ouest du chef-lieu et reçoit de nombreux affluents, tels que les ruisseaux Guibaje, Hondo, Limones, Bayase et la rivière Guá. Le torrent Tarquino, à courant rapide, se jette dans le mouillage du même nom. Toutes ces rivières facilitent la culture du tabac; des plantations à l'infini peuplent leurs rives, particulièrement celles de Yara et de Jibacoa: sur celles de la première, on récolte un tabac d'une qualité supérieure. Parmi les bancs qui couvrent les abords de la rade, les plus grands rochers sont la Perle et

les cayes de Manzanillo. Les côtes, dans leurs contours autour du golfe et dans la partie qu'elles suivent, parallèles à la Sierra-Maestra, ont 36 lieues marines, dont 16 font face à l'ouest et 20 au sud. Ce long espace n'a pas d'autre port que la rade de Manzanillo et les embarcadères des habitations. Depuis le cap Crux, les côtes n'ont pas de rochers, elles sont abordables, accores et escarpées, et s'ouvrent par moment aux embouchures des petites rivières, qui forment des petites baies, des anses et des cales, où pourraient s'abriter des bâtiments. Ces mouillages ne sont fréquentés que par les pêcheurs du littoral. La pêche de la tortue est, dans ces parages, fort abondante; les denrées et les végétaux viennent très-heureusement dans toutes les terres des environs. Le pays est couvert de bois dans sa partie montueuse; l'ébène, le cèdre, les différentes espèces d'acajou sont continuellement abattus sans que l'on s'occupe de les remplacer par de nouvelles plantations. On y voit en grande quantité, les pins résineux pour les torches, les palmiers, les cocotiers, le cassier et une infinité d'autres arbres. Le piment de Tabasco, l'indigo, croissent sans culture. Le vénéneux mancenillier se présente avec une telle abondance dans les endroits marécageux, qu'il a donné son nom à la ville et à la juridiction (*Manzanillo*). Sur le sommet des montagnes, on trouve le lichen, qui prouve leur élévation. On cultive beaucoup de tabac; mais les principales exportations consistent en bois, en bestiaux et en cuir. Parmi les animaux du pays, le guaniquinar se trouve dans cette juridiction plus que partout ailleurs; il y a aussi beaucoup d'agoutis. Les habitants prétendent qu'il existe une espèce de ces animaux dont la chair empoisonne. A 7 lieues de Manzanillo, on faisait en 1847 des recherches pour découvrir une mine de cuivre, à laquelle on a donné le nom de *Sacra-Familia*, et l'on croit devoir trouver ce minéral en abondance dans la partie élevée de la Sierra-Maestra qui appartient au territoire; il y a aussi des pierres calcaires; dans les environs de la ville, du gypse, de l'ocre rouge, et sur le mont Masio, une carrière d'aimant.

JURIDICTION DE JIGUANI. — LIEUTENANCE DE GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 20° et 20° 31' de latitude nord et les 69° 50' et 70° 20" de longitude occidentale de Cadix. Elle a 59 lieues carrées et se divise en 5 cantons, savoir: Jiguani, Baire, Concepcion, Ojo-de-Agua, Yarei.

Jiguani, à 206 lieues est de la Havane, 25 nord-ouest de Santiago, 14 d'Holguin et 7 seulement est-sud-est de Bayamo, chef-lieu de juridiction et de canton, résidence des autorités, fut fondé en 1701 par les deux frères indiens, Miguel Rodriguez et Domingo, habitants de Bayamo qui possédaient dans l'endroit les deux pâturages Jiguani-Abajo et Jiguani-Arriba. Ils invitèrent plusieurs de leurs compatriotes à venir vivre avec eux. L'année suivante, on leur donna pour curé don Andres de Jerez, par qui fut signé le premier acte de baptême en 1739. On accorda aux fondateurs la permission d'élire une municipalité, composée de six officiers municipaux. Elle fut installée par l'Espagnol don Manuel Estrada, médecin de l'endroit; elle dépendait de la juridiction de Santiago. En 1819, le district fut érigé en lieutenance de gouvernement, et en 1824 on y établit une recette du Trésor. Jiguani est situé sur la rive gauche de la rivière du même nom, sur la route de Bayamo à Santiago-de-Cuba, dans un terrain accidenté. Ce bourg a une assez bonne église paroissiale avec trois nefs, un quartier d'infanterie, une école primaire, 308 maisons, la plupart en chaume; les quelques maisons en maçonnerie sont assurées par des madriers, pour les mettre à l'abri des tremblement de terre qui se font sentir chaque année; on y compte 1,347 habitants: 864 blancs, 303 libres de couleur, 180 esclaves.

Baire, à 2 lieues sud-est de Jiguani, chef-lieu du canton du même nom, a une église fondée en 1821, 55 maisons: 11 en maçonnerie, 2 en bois, 42 en chaume; 454 habitants: 342 blancs, 109 libres de couleur, 3 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 327 maisons en maçonnerie et en briques, 1681 en planches et en chaume. Le territoire occupe l'intérieur de l'île, est plat, très fertile au nord et très accidenté au sud, où il est traversé par une partie de la Sierra-Maestra, dont une ramification s'étend du sud-ouest au nord-est et passe à peu de distance de Jiguani, dominé par la plus haute montagne de l'île, qui pénètre jusqu'au centre, arrosé par une infinité de ruisseaux, de torrents qui prennent leur source dans cette montagne et descendent avec rapidité de ses versants. Son climat est excessivement sain et frais, même dans les grandes chaleurs. Ses terres, qui par elles-mêmes sont d'une excellente nature avec tant d'eau, sont propres à toutes les denrées, et spécialement à la feuille du tabac, qui y vient en abondance, d'une qualité supérieure et s'exporte, la juridiction n'ayant pas de côtes par les ports des juridictions voisines. Parmi les principales rivières sont : le Cauto, qui parcourt les limites nord du territoire; Cautillo, Contramaestre, ses affluents ; Jiguani, qui apparaît près du chef-lieu de juridiction, s'unit à une source qui a la réputation d'être médicinale. Des personnes malades viennent de Bayamo pour en prendre les eaux. Cette rivière se perd dans les terres, à 2 lieues du bourg ; ses eaux sont fort bonnes. Les bois de toute espèce sont en aussi grand nombre que dans la juridiction de Manzanillo : mais le défaut de communications empêche d'en tirer le même parti. On présume qu'il y a des mines de cuivre dans les montagnes ; mais elles n'ont pas été reconnues. Le blaireau guaniquinar se trouve sur les versants de la Sierra-Maestra. La partie montueuse du sud est tellement ardue et abandonnée, que quelques nègres marrons s'y sont réfugiés et réussissent si bien à se soustraire aux poursuites que, dans une grande excursion que l'on fit en 1843, on les trouva fort tranquillement établis, avec des champs cultivés et plus de 30 maisons.

JURIDICTION DE SALTADERO. — LIEUTENANCE DE
GOUVERNEMENT.

Cette juridiction est comprise entre les 19° 51' et 20° 22" de latitude nord et les 68° 32' et 69° 13' de longitude occidentale de Cadix (1) ; elle a 134 lieues carrées et se divise en treize cantons, savoir :

Santa-Catalina, Macambo, Guaso, Guantanamo, Ojo-de-Agua, Santa-Rosa, Monte-Libano, Toro-Caujeri, Filipinas, Yatera-Arriba, Tiguabos, Yatera-Abajo.

Santa-Catalina del-Saltadero, à 261 lieues est de la Havane, 25 de Santiago-de-Cuba et 3 de la baie de Guantanamo, chef-lieu de juridiction et de canton, résidence des autorités. Santa-Catalina et cette juridiction, doivent l'une et l'autre leur existence à la grande baie de Guantanamo, la plus vaste sur les côtes du sud, située presque à l'extrémité orientale, à 21 lieues est de Santiago, et à peu près à égale distance de Baracoa. Son voisinage d'Haïti et de la Jamaïque empêcha longtemps de coloniser ses rives. Le gouvernement évita de lui donner de l'importance pour ne pas attirer l'attention de ses voisins, et son éloignement des centres de population fit craindre aussi d'exposer les colons aux incursions des pirates. Quels que soient les motifs que l'on ait eu pour retarder le défrichement de ces terres fertiles, on s'en est occupé depuis très peu de temps. De 1797 à 1819, plusieurs rapports favorables furent faits aux autorités pour fortifier la baie et en coloniser les environs. A cette dernière époque, il existait à Santa-Catalina un canton assez riche ; ses habitants, depuis longtemps, demandaient qu'on leur ouvrit un débouché pour leurs denrées. En 1822, on leur donna sur la baie un port de quatrième classe. En 1823, Santa-Catalina fut nommé chef-lieu du canton del-Saltadero, et en 1843, lieutenance de gouvernement ; en 1845, le port de Guantanamo a été ouvert au commerce espagnol et étranger, dans l'endroit appelé Matabajo, où

(1) Pour avoir les longitudes au méridien de Paris, il faut ajouter à chacune 8° 37' 37", différence des méridiens de Paris et de Cadix.

aujourd'hui on doit avoir terminé un fort et une douane, que l'on commença à construire aussitôt l'habilitation du port. Le bourg Santa-Catalina est éloigné de 3 lieues à l'ouest de la baie ; il est situé dans une plaine près de la rivière Guaro, a une grande église, un quartier d'infanterie et 75 maisons : 29 en maçonnerie, 46 en chaume ; 913 habitants : 290 blancs, 498 libres de couleur, 125 esclaves.

Tiguabos (San-Anselmo-de-los-Tiguabos), à 8 lieues ouest de Santa-Catalina, ancienne paroisse indienne, chef-lieu de ce canton est situé sur la rive droite de la rivière Tiguabos ; il a une église et quelques maisons disséminées ; 132 habitants : 14 blancs, 111 libres de couleur, 7 esclaves.

Il y a, en outre, dans les campagnes de cette juridiction, 82 maisons en maçonnerie et en briques, 1,287 en planches et en chaume. Le territoire est généralement élevé, accidenté, très-fertile, et arrosé d'un grand nombre de rivières et de ruisseaux. La montagne la plus haute est, au nord-nord-est de la baie, Quemado-Grande. Les principales rivières sont : Guantanamo, Tiguabos ou Jaiba, son affluent, et Guaso, qui déchargent leurs eaux dans la baie. Yateras se jette sur la côte du sud, à 12 lieues plus à l'est ; toutes prennent leurs sources dans la juridiction. Comme partout dans ce département, les bois sont beaux et en grande quantité ; on en a déjà coupé beaucoup aux environs de la baie, à cause de la facilité des transports. On présume, d'après la nature des montagnes, qu'elles contiennent des mines ; mais elles n'ont pas encore été reconnues. Les côtes ont 130 lieues de long, et sur cette distance le seul port remarquable est la baie de Guantanamo ; son entrée a 2,550 mètres de large et elle a 27 milles carrés de surface. Toutes les classes de navires et même les vaisseaux de ligne y trouvent d'excellents ancrages, particulièrement en face de la plage orientale. La juridiction del-Saltadero, à cause de cette baie, est appelée à prendre un grand développement et à devenir une des plus riches de l'île.

Dénombrement par juridictions du département oriental pour toutes les classes de la population.

JURIDICTIONS.	BLANCS.		LIBRES DE COULEUR.		NOIRS LIBRES.		ESCLAVES DE COULEUR.		NOIRS ESCLAVES		TOTAL GÉNÉRAL des habitans.					
	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.	Femmes.	Total.	Hommes.		Femmes.	Total.			
Gouvernement de Santiago de Cuba.	11.549	9.808	21.357	6.974	7.249	14.223	5.164	5.006	10.170	792	497	1.289	19.778	14.377	34.155	81.494
de Bayamo	6.274	6.251	12.525	3.705	4.463	7.868	983	947	1.930	200	194	394	1.562	965	2.527	25.244
de Holguin	8.354	7.903	16.257	832	932	4.764	441	258	699	421	111	232	1.648	1.081	2.729	21.681
de Baracoa	4.705	4.545	9.250	1.065	1.446	2.211	310	366	676	422	146	238	728	523	1.251	7.626
de Manzanillo	2.855	2.727	5.582	3.359	3.286	6.645	839	767	1.606	206	157	363	431	278	709	14.905
de Jigüani	3.337	3.237	6.574	1.582	1.443	3.025	261	207	468	39	46	55	407	245	622	10.744
de Saltadero	679	480	1.159	801	655	1.456	330	306	636	86	74	160	2.335	1.902	4.237	7.688
Totaux	34.753	31.951	66.704	18.318	18.914	37.232	8.328	7.857	16.185	1.566	1.165	2.731	26.889	19,341	46.230	169.082

Dans le département oriental, les 66,704 blancs du dénombrement antérieur appartiennent aux nations suivantes :

PAYS ET NATIONS.	DÉPARTEMENT ORIENTAL.		
	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
De la Péninsule.	2,104	123	2,227
Des îles Baléares	”	”	”
Des îles Canaries	549	247	796
De Puerto-Rico.	32	9	41
De Saint-Domingue	245	263	508
Des États-Unis.	101	36	137
Des autres parties d'Amérique	493	212	705
De France.	494	109	603
Des îles Britanniques	172	25	197
D'Allemagne	22	2	24
De Russie	1	”	1
Dé Prusse	”	”	”
De Danemark.	5	”	5
De Suède	”	”	”
De Hambourg.	”	”	”
D'Autriche.	1	”	1
De Brême	”	”	”
Des Pays-Bas.	17	14	31
De Sardaigne.	1	”	1
De Suisse	2	”	2
D'Italie	25	”	25
De Malte.	1	”	1
De Portugal	13	3	16
De Grèce.	”	”	”
D'Afrique	”	”	”
D'Asie.	”	”	”
Naturels de l'île de Cuba. . . .	30,475	30,908	61,383
TOTAL GÉNÉRAL	34,753	31,951	66,704

						CAVALERIES'AIL.				
	Tanneries.	Tulleries et poleries.	Fours à chaux et plâtrières.	Rhummeries.	Maisons de plaisance.	en culture de denrées	en prairies naturelles.	Mules, Mulets et Anes.	Porcs.	Moutons et Chèvres.
51	»	23	21	50	2	8.399 1/2	7.780 » 46	7.610	20.376	5.207
57	6	10	3	9	»	4.705 3/4	17.629 » 74	598	26.495	2.728
20	6	17	8	17	»	2.785 »	2.224 1/4 1/6	360	17.990	2.695
73	2	»	1	2	»	1.963 »	4.376 » 35	110	9.544	1.338
34	3	9	13	1	1	6.926 3/4	7.510 » 2	49	12.432	637
7	2	4	2	»	»	4.524 3/4	4.559 » 9	65	3.826	4.108
52	»	8	»	5	»	1.276 1/2	3.381 1/2 1/7	1.013	7.233	4.851
4	19	71	48	84	3	24.581 1/4	44.459 3/4 1/9	9.805	97.896	15.564

artement oriental.

CINES NEUSES, NES, ETC.	LEGUMES.	TABAC EN BAMES.	MAÏS.	TOUX CASS	FOURRAGES, HERBES DE JGINÉE, ETC.
ges (2).	Charges.	Charges.	Fanegas (3).	Cabaquets.	Charges.
9.768	25.008	77.289	51.439	12.020	102.382
0.064	3.254	4.875	15.260	36. »	58.297
1.279	4.179	15.837	51.425	15.969	52.677
6.427	2	4.966	4.804	.411	3.172
5.876	»	4.830	3.155	1. »	15.706
344	112	4.183	7.308	2. 83	4.338
1.006	750	2.680	7.893	»	120.400
1.761	30.305	108.660	438.281	68.483	353.972

la denrée. On comprend aussi sous le nom de charge celle d'une charrette, 68 kil. 964 gr. à 91 kil. 952 gr. — (4) Le caballo (1) de l'île de Cuba.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Dénombrement par départements pour toutes les classes de la population de l'île de Cuba.

RESUMÉ.	BLANCS.		LIBRES DE COULEUR.		NOIRS LIBRES.		ESCLAVES DE COULEUR.		NOIRS ESCLAVES.		TOTAL GÉNÉRAL des habitants.					
	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.	Hommes.	Femmes.						
Département occidental.....	133.968	110.444	244.409	10.542	12.040	22.582	18.452	20.690	39.442	3.441	3.044	6.482	136.720	84.644	221.364	533.646
Département central.	62.262	52.692	114.954	10.350	11.330	21.880	6.494	3.744	12.235	4.923	1.685	3.608	30.362	12.875	43.277	196.054
Département oriental.....	34.733	31.954	66.704	18.318	18.944	37.232	8.328	7.857	16.485	4.566	4.165	2.734	26.889	49.344	46.230	169.082
Total.....	230.983	194.784	425.767	39.380	42.284	81.664	33.271	34.291	67.562	6.900	5.891	12.791	194.414	116.837	310.968	898.732

Dans l'île de Cuba, les 425,767 Blancs du dénombrement antérieur, comme résumé général, appartiennent aux nations suivantes :

PAYS ET NATIONS.	RÉSUMÉ DES TROIS DÉPARTEMENTS.		
	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
De la Péninsule.	24,469	2,782	27,251
Des îles Baléares	10	3	13
Des Canaries.	14,336	5,423	19,759
De Puerto-Rico.	265	97	362
De Saint-Domingue.	534	465	999
Des États-Unis.	821	435	1,256
Des autres parties d'Amérique	1,545	780	2,334
De France	1,686	380	2,066
Des îles Britanniques	474	131	605
D'Allemagne	244	38	282
De Russie	7	"	7
De Prusse	3	"	3
De Danemark.	14	3	17
De Suède.	9	1	10
De Hambourg.	6	"	6
D'Autriche.	2	"	2
De Brème	1	"	1
Des Pays-Bas.	63	18	81
De Sardaigne.	41	5	46
De Suisse	16	3	19
D'Italie	201	25	226
De Malte.	1	"	1
De Portugal	94	11	105
De Grèce.	3	"	3
D'Afrique	13	5	18
D'Asie.	12	3	15
Naturels de l'île de Cuba.	186,113	184,167	370,280
TOTAL GÉNÉRAL.	230,983	194,784	425,767

PES.			BÉTAIL.						
Plantations de cacao,	Plantations de coton.	Carrouges et Charrettes.	Taureaux et Vaches.	Attelages ou paires de bœufs.	Chevaux et Juments.	Mules, Mulets et Anes.	Porcs.	Moutons et Chèvres.	
3	4	.508	180.838	86.195	» 88.803	8.389	267.229	30.640	
54	»	.467	431.445	26.721	» 83.444	6.945	563.827	17.944	
42	13	.792	158.070	15.564	1/2 42.339	9.805	97.896	15.564	
69	44	.767	770.353	128.480	1/2 244.588	25.439	928.952	84.448	

résumé de

ME.	FARINICOTS ET POIS.		POIS CHICHES.	OIGNONS.	AUX.	FOURRAGES, HERBES DE GUINÉE, ETC.
Arbes.	Barils	Arrobes.	Arrobes.	Paquets.	Paquets.	Charges
9	8.56	58.706	521	16.954	31.371	6.031.582
4 1/2	44.96	8.843	34	12.268	16.720	4.030.971
3	6.83	20.678	»	5.343	8.483	333.972
26 1/2	60.36	88.227	555	34.565	56.574	7.416.525

Cette mesure est de 40 arrobes ou 459 kil. 700 gr., et celle d'une charrette, est, selon l'éval. des produits agri.

GOUVERNEMENT.

Après avoir passé en revue la population et les richesses du pays ; observé les grands intérêts concentrés dans le département occidental, qui à lui seul représente plus des deux tiers du mouvement commercial et agricole, et plus particulièrement ce nombre de petites villes, de bourgs et d'habitations opulentes qui se pressent dans un rayon de 12 lieues autour de la capitale, et le développement annuel de l'agriculture de Cuba, de ses relations avec le monde, on peut juger de quelle importance il était pour elle, et surtout pour la Havane, point central de toutes les grandes opérations et de toutes les forces du gouvernement, qui se répandent ensuite jusqu'aux extrémités de l'île, que tant d'éléments de prospérité fussent soumis à un ordre public inébranlable et protégés par l'action d'un gouvernement fort et intègre. L'île de Cuba de 1850, et la Havane surtout, sont tellement changées depuis 1834, qu'il sera nécessaire de jeter un regard sur le passé pour apprécier la métamorphose qu'elles ont subie. L'extrait d'un Mémoire du général Tacon publié en 1838 suffira pour apprécier l'état de cette colonie lorsqu'il en fut nommé gouverneur.

« Il fut longtemps question dans les journaux nationaux et étrangers de l'état de démoralisation où se trouvait l'île de Cuba avant le 1^{er} juin 1834. Il n'y avait en effet rien d'exagéré dans le tableau qu'ils en faisaient : un nombre considérable d'assassins, de voleurs et de flous circulaient dans les rues de la capitale, tuaient, blessaient, volaient non-seulement la nuit, mais en plein jour et au milieu des rues les plus centrales et les plus fréquentées. Un si grand nombre de criminels paraissait provenir d'un centre commun ou de quelque association terrible par ses ramifications, qui s'était proposé de se mettre au-dessus des lois, d'attaquer impunément les ci-

» toyens pacifiques et de détruire tous les liens sociaux. La terreur
» qu'excitaient ces misérables était telle, que les commis des mai-
» sons de commerce ne pouvaient pas sortir pour faire les re-
» cettes sans être escortés par la troupe. Il existait aussi des
» scélérats que tout le monde connaissait, qui étaient toujours
» prêts à assassiner, pour des prix convenus, n'importe qui on
» leur désignait. Souvent, de la prison même, le criminel signa-
» lait la victime et comptait dans la rue sur des complices pour
» commettre un nouvel attentat. A la Havane, il n'y avait pas
» moins de 12,000 personnes qui, sans fortune, sans emplois
» avoués, parmi les blancs comme parmi les gens de couleur et
» les esclaves, vivaient dans les maisons de jeux. Les vagabonds
» étaient innombrables, et considérable le nombre de ceux qui
» trouvaient leurs moyens d'existence dans toute espèce d'es-
» croqueries, et jusque dans le barreau même exerçaient les
» emplois de faux témoins, altéraient la paix des familles en
» attaquant les citoyens paisibles, qui, pour ne pas se voir
» exposés aux ennuis inséparables d'un procès ruineux,
» préféraient acheter à grand prix leur tranquillité. Tous
» ces éléments avaient entre eux une connexion naturelle; le
» jeu et le vagabondage formaient les criminels de première ca-
» tégorie, et tous étaient conjurés contre l'ordre public.

» Il n'y avait pas d'autres agents de police à la Havane que
» les commissaires de faubourgs et leurs lieutenants: les pre-
» miers élus par la municipalité et approuvés par le gouverne-
» ment. La ville se divisait par quartiers; chacun avait un
» régidor, avec le titre d'inspecteur, qui nommait les lieutenants
» de commissaire; et ceux-ci lui communiquaient les rapports
» sans qu'il arrivât jamais d'être connu du gouvernement d'au-
» tres événements que ceux qui, par leur nature, ne pouvaient
» pas rester ignorés.

» Les alcaldes ordinaires (les maires) maintenaient un nom-
» bre considérable d'*alguaziles* (agents de police) et d'émissai-
» res, qui, disséminés dans les campagnes, sous le prétexte de
» leur mission, commettaient toute espèce de vexations. La

» moralité de ces sbires était peu en rapport avec la charge
» qu'ils exerçaient : à l'exception de quelques-uns , la plupart
» étaient connus par de très-mauvais antécédents , pour avoir
» été en prison et même aux galères.

» Un officier municipal (un regidor) se crut autorisé à employer
» de pareils auxiliaires ; ils abusaient de la confiance que l'on
» avait en eux , s'introduisaient dans les boutiques , trouvaient
» à leur guise les vivres bons ou mauvais , imposaient des
» amendes ou approuvaient ceux qui leur plaisaient , faisaient des
» arrangements , entraient dans des transactions comme ils
» l'entendaient , exerçaient enfin une magistrature aussi injuste
» qu'arbitraire.

» Les maîtres des magasins , des boutiques , persuadés par
» une longue et triste expérience que leurs plaintes , aussi
» justes qu'elles fussent , ne produisaient d'autres résultats que
» des frais et de nouvelles extorsions , avaient plus de profit à
» souffrir en silence que de faire valoir leurs droits ; ils succom-
» baient à la violence quand ils ne pouvaient pas l'éviter par des
» conventions.

» La première voix qui criait au voleur ! en plein jour était
» suivie de précautions qui annonçaient à quel point la terreur
» régnait dans la ville. L'habitant pacifique s'empressait de fer-
» mer les portes de sa maison ; le négociant , celle de son éta-
» blissement ; et tout le monde livrait passage au voleur pour
» éviter des perquisitions judiciaires et pour ne pas se compro-
» mettre vis-à-vis des bandes et des associations de criminels.

» Les rues , les glacis , l'extérieur de la ville étaient encom-
» brés de chiens affamés , qui , par leurs hurlements , trou-
» blaient le repos de la nuit , se jetaient sur les passants , ino-
» culaient la rage aux bestiaux destinés à la boucherie et même
» à quelques personnes , qui furent malheureusement victimes
» de ce manque absolu de police : d'après les rapports officiels ,
» vingt-deux personnes moururent de l'hydrophobie en 1833.
» Cette même année des chiens dévorèrent , dans la ville extra-
» muros , le capitaine porte-clefs , Luis Mendiola.

» Les charrettes, les voitures de louage, les chevaux étaient
» conduits au grand galop à travers la ville; exprès ou involon-
» tairement, l'on écrasait les passants.

» Les bandes de nègres, qui recevaient et pesaient les caisses
» de sucre et les autres denrées, au moment de les mettre en
» magasin ou de les en sortir, annonçaient leur poids avec des
» cris et un bruit épouvantable qui troublaient la tranquillité du
» voisinage. Les pères de famille, les personnes timorées se plai-
» gnaient de l'habitude qu'avaient les gens de couleur de pro-
» noncer dans les rues, aux entrées des églises, et même pen-
» dant les offices divins, des blasphèmes et des obscénités.

» Les marchés étaient un tas de décombres et d'ordures, les
» rues, des dépôts d'immondices, et la surveillance des vivres se
» ressentait de la négligence qui existait dans toutes les bran-
» ches de l'administration. Sous le nom de foires, qui ailleurs
» signifie la réunion de marchands, de négociants sur un point
» donné, pour l'achat et l'échange de marchandises, on per-
» mettait d'établir des tables de jeux dans les rues, sur les pla-
» ces voisines des églises où l'on célébrait quelques fêtes; la
» foule était attirée par la musique des bals, des maisons de
» jeux; et au milieu de ces bruyantes diversions, se trouvait le
» germe de la dissipation et de tous les délits.

» Les foires se succédaient aussi fréquemment que les fêtes
» d'église, et la publicité avec laquelle on jouait partout au
» *monte* (1) jusque dans les couvents, donnait une triste idée
» de l'ordre public et du respect que l'on avait pour les lois et
» les règlements. L'on cherchait à couvrir ces abus d'un coloris
» d'humanité, et l'on disait que tous ceux qui obtenaient du gou-
» vernement des permissions pour ces divertissements, les ac-
» compagnaient de dons pour la maison de bienfaisance ou pour
» aider à soutenir les frais extraordinaires de l'Opéra italien.
» L'on s'appuyait sur le même prétexte pour obtenir la permis-
» sion de tenir des jeux de loterie, de roulettes et autres du

(1) Jeu de hasard espagnol.

» même genre, à toutes les heures du jour et de la nuit. Des
» hommes oisifs et dangereux y passaient leur vie. Il
» est facile d'en déduire l'influence qu'un pareil désordre pou-
» vait avoir sur la moralité publique. Au café du Commerce,
» dont le maître avait obtenu en adjudication le droit de tenir
» chez lui un jeu de loterie, se trouvaient réunis un nombre
» considérable de vagabonds, qui se livraient à tous les hasards
» du sort pour, au sortir de là, commettre des crimes. Tout
» conspirait à fomenter l'oisiveté et à peupler la société de mem-
» bres préjudiciables et corrompus. J'attaquai ces abus sans
» peur cela diminuer les secours que recevait la maison de bien-
» faisance.

» Telle était la situation du pays lorsque je me chargeai du
» commandement ; tels étaient les excès, et beaucoup d'autres,
» que je devais combattre jusqu'à les avoir entièrement anéan-
» tis. Je m'offrais avec franchise à les faire disparaître, dans la
» brève allocution que j'adressai aux habitants. Il est facile de
» juger si mes paroles renfermaient un programme de bon gou-
» vernement. »

Cette peinture de l'état effrayant où se trouvait l'île de Cuba en 1834, non-seulement n'a rien d'exagéré, mais, d'après l'aveu de tous les voyageurs de cette époque, elle est une faible esquisse comparée à la réalité. Je me suis souvent laissé raconter à la Havane, par ceux-mêmes qui avaient été victimes de ce brigandage général, les aventures les plus curieuses. Les quitrins ou cabriolets de ville ont, dans la capote, par derrière, une ouverture d'environ un pied horizontal sur quelques pouces de haut, pour établir la ventilation. Sans se donner la peine d'arrêter les voitures, les chevaliers de la grande industrie sautaient par derrière, jetaient à terre le laquais, qu'ils remplaçaient, passaient leurs bras à travers cette ouverture, dépouillaient en plein midi les dames de leurs peignes, de leurs bijoux, et consommaient leurs vols au grand trot. Les marchands de lait, de légumes et de comestibles des campagnes, au sortir de la ville, après avoir vendu leurs marchandises au marché, étaient, par bandes, for-

tement attachés les uns aux autres avec des cordes ; après qu'on les avait dépouillés , on les laissait se démener, se tirer et se débattre sur le grand chemin. Le vol était arrivé à ce point de perfectionnement, qu'il ne se commettait plus pour le vol même : il avait envahi le domaine de la bouffonnerie, et excitait le rire autant que le dépit chez ceux qu'il traitait le plus mal. L'énormité du désordre qui, d'une capitale, faisait un repaire de bandits ; le nombre imposant de ces bandits, maîtres de la situation par leurs relations ; la terreur qu'ils imprimaient, et par un droit pour ainsi dire de citoyenneté, l'intérêt qu'ils avaient à se maintenir, grâce à l'impunité, et à conserver cette féodalité du crime, faisait considérer tous les remèdes que l'on pensait à appliquer comme inutiles ; et ce qui augmentait cette conviction chez les habitants honnêtes, c'est qu'ils avaient vu toutes les mesures employées jusque-là avorter contre la tenacité et l'empire du mal. Les gouverneurs se succédaient, faisaient de grandes proclamations, publiaient à tout moment des édits, où ils reproduisaient les lois de toutes les législations des Indes et de l'Espagne ; emprisonnaient des milliers d'individus, en faisaient périr sur l'échafaud une quantité d'autres : tout cela ne menait à rien ; le désordre augmentait et marchait de plus en plus à front découvert. Le 1^{er} juin 1834, un homme se présente : la responsabilité des autorités pour les plus grandes comme pour les plus légères infractions, la prompte application de la loi, sont, pour ainsi dire, les seuls moyens qu'il emploie. Vingt-quatre heures après un crime commis, le coupable montait à l'échafaud ; le représentant de l'autorité du district où il s'était perpétré en prenait dès l'instant la responsabilité jusqu'à ce qu'il en eût fait connaître tous les détails ; l'assassin était quelquefois enterré avant sa victime. Cette justice expéditive rompit la chaîne inextricable qui rendait l'autorité complice du délit par sa lenteur, son indifférence, et souvent même sa complicité réelle. Le jour où le criminel se trouva isolé et sans protection, il se convainquit de l'impossibilité où il était d'échapper à l'action immédiate de la loi. Cette conviction, en le désarmant, convertit un récepta-

cle de tous les crimes en une colonie opulente et tranquille. Ce pouvoir magique n'est pas le seul mérite de ce gouverneur : le lecteur, en nous accompagnant dans la promenade que nous avons faite dans la ville et ses faubourgs, partout à côté des édifices publics et de toutes les œuvres d'utilité ou de grandeur, y a lu gravé le nom de don Miguel Tacon.

Ce général fit subir au pays la révolution la plus complète et la plus prompte qui ait jamais eu lieu dans les mœurs d'un peuple. Cette transformation de coutumes, obtenue ordinairement à la suite des siècles, fut pour lui l'œuvre de quelques mois. Les habitudes les plus perverses se changèrent en habitudes sociales; il réussit à changer le caractère des habitants, en même temps qu'il reconstruisit la ville et introduisit de l'ordre dans l'administration. Les crimes disparaissaient des rues, en même temps que les immondices. De nouvelles autorités étaient enchaînées à leurs devoirs par la responsabilité, en même temps que s'élevaient de nouveaux édifices, beaux, utiles, sans grever d'une obole le Trésor, et qui enrichissaient au contraire les fonds de la municipalité. L'intégrité de l'homme, autant que les talents du chef, opérèrent ces merveilles : il créait une police, des corps de garde de nuit, des pompiers; faisait disparaître le vol, le meurtre, l'incendie; donnait à l'habitant pacifique confiance, ordre et sécurité. Ce qui paraît encore plus extraordinaire, il réduisit une armée de plus de 10,000 bandits à l'impuissance ou à la fuite, en versant la moitié moins de sang que son prédécesseur : 26 exécutions et 56 déportations suffirent pour, en quatre ans, assurer la paix et la tranquillité. Aussi inflexible qu'impartial, il n'admettait jamais la moindre distinction de classe parmi ceux qui étaient soumis à l'action de la justice. L'égalité devant la loi donna la principale force aux exemples de rigueur qu'il fut obligé d'employer. Rang, privilège, fortune, rien n'était susceptible de sauver un coupable. Un des actes de son gouvernement qui fit le plus de bruit, fut la déportation du marquis de Casa-Calvo. De même que la noblesse des petites républiques du moyen âge, la noblesse havanaise

jouissait de maints privilèges qui la mettaient à l'abri de toutes juridictions civiles et criminelles ; et, au milieu du chaos qui régnait à La Havane avant 1834, quelques hommes de condition, élevés dans l'immoralité et la mollesse, se plaisaient à jouer le rôle de petits tyrans, disposaient d'un certain nombre de scélérats qui, en échange de l'appui de leurs poignards, trouvaient dans leur maison, après un vol ou un meurtre, un asile inviolable. Tandis que la société gémissait sous le poids du plus horrible brigandage, ils se promenaient sans crainte, au milieu des crimes de tout genre, assurés de ne pas en être atteints, à cause de la protection qu'ils leur dispensaient, et dont ils profitaient pour exercer des vengeances, soit sur leurs ennemis particuliers, ou sur des créanciers importuns ; ne payant aucunes de leurs dettes, ils dominaient, par la terreur et leur puissance occulte, les malheureux obligés d'avoir des affaires d'intérêt avec eux.

Parmi les plus redoutables, était le marquis de Casa-Calvo. Quelque connues que fussent ses relations avec les criminels, aucun capitaine général n'avait osé enfreindre ses privilèges et son droit d'asile. Tacon le fit arrêter. Ses rapports avec les bandits étant prouvés, il le fit déporter : châtiment peut-être trop doux, en comparaison de celui qui l'eût attendu ailleurs.

Une dame riche se présenta un jour chez le général, pour implorer le pardon d'un homme de couleur, son protégé, condamné à mort pour assassinat. « Cela m'est impossible, madame, lui répondit-il ; à moins que vous ne vouliez prendre la responsabilité de son crime, et mourir à sa place. »

Pour couper court aux dettes que les riches habitants contractaient, sans jamais les payer, et avec un désordre qui est inhérent à toutes les colonies, il payait les dettes insolvables depuis longues années, à cause de la haute position et la mauvaise volonté des débiteurs, les invitait à dîner, ou dans ses raouts, et en leur remettant les comptes soldés, leur apprenait que les créances avaient changé de mains. Le lendemain, on avait soin d'apporter la somme à son majordome.

Son rappel provint d'une lutte de pouvoirs ; c'est un des évé-

nements qui lui firent le plus d'honneur. Molina, major de place, faisait sortir de prison, à des prix conventionnels, les condamnés. Le fait étant prouvé, il le fit arrêter. Le major avait pour protecteur la seconde autorité de l'île, le surintendant des finances, P....., qui employa en vain tous les moyens pour obtenir sa mise en liberté. Alors se formèrent plusieurs intrigues pour solliciter son remplacement.

Les capitaines-généraux des colonies espagnoles conservent ordinairement leur gouvernement pendant cinq ans : Tacon ne conserva le sien que quatre ans, au détriment de l'Espagne. On a tant de fois violé les lois les plus sacrées ! Pour le bonheur d'une colonie et l'avantage de la métropole, on ne respecta pas même une coutume. Deux députés qui revenaient de Cuba se chargèrent de l'accuser devant les cortès, dans la session du 9 décembre 1837. Leurs discours laissèrent transpirer le ressentiment de gens compromis dans quelques-uns des méfaits qui avaient rendu l'île la terreur du monde civilisé ; ils se portèrent défenseurs des bandits qui l'avaient infestée. L'un ne craignit pas même de regretter l'époque du vol, du meurtre, qu'il appela *heureux temps, où l'on passait agréablement la vie*. Ces deux orateurs (1), après avoir insulté, dans un congrès national, à la pudeur publique, dans tout autre pays eussent été marqués du sceau de l'ignominie : en Espagne, ils sont devenus ministres, et le pacificateur, le grand administrateur de Cuba, ne rencontra pas une voix dans la Chambre pour prendre sa défense. La réfutation des Havanais fut la plus éloquente qui ait jamais été faite à une calomnie. On imprima en 1834, à la Havane, une brochure qui reproduisait dans leur entier les discours prononcés aux Cortès, et, sans autre commentaire, les lettres des corporations commerciales, des administrations, celles du corps consulaire, qui toutes, pleines d'admiration et de respect, exprimaient le regret qu'on avait de perdre celui auquel on devait la paix et la prospérité. Venait ensuite la description de la

(1) Tous les deux siègent encore aux cortès ; l'un vote avec les *moderados*, l'autre avec les *progresistas*.

scène majestueuse qui eut lieu à son départ, lorsque, de son propre mouvement, la population lui fit les adieux les plus touchants, les plus solennels qui aient jamais été faits à un gouverneur; elle mêla ses larmes aux honneurs qu'elle lui rendit, se porta ensuite sur les quais, entourra le navire qui l'emmenait en Europe d'une infinité de canots où flottaient des milliers de bannières, et l'accompagna du geste et de la voix jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

Tels furent les brillants témoignages d'amour rendus à celui qui, en quatre ans, avait fait plus de bien que tous les gouverneurs en trois siècles et demi.

L'Espagne doit Cuba à deux hommes : à Colomb, qui la découvrit; à Tacon, qui la civilisa. Le génie de Colomb fut la cause involontaire de l'extermination des premiers habitants; le génie de Tacon, la sauvegarde de l'existence et de la propriété des seconds. Sans Colomb, Cuba n'aurait pas appartenu à l'Espagne; sans Tacon, l'Espagne l'aurait perdue; car, outre les bienfaits de son administration, il eut le talent de réprimer une révolution suscitée par le général Lorenzo dans le département oriental, et de raffermir les liens qui l'unissent à la métropole. Ces deux noms sont indéfiniment unis aux destinées de l'île. Le premier commence son histoire, le dernier en est le complément (1). Les gouverneurs qui succédèrent à cet homme célèbre n'eurent qu'à suivre la route qu'il leur avait tracée. Espeleta (2),

(1) Un gouverneur qui mérite, près de Tacon, une place dans l'histoire de Cuba, est le capitaine-général don Luis de Las-Casas y Aragonri. Il gouverna de 1790 à 1796. C'est à lui qu'on doit la fondation de la Société patriotique, aujourd'hui Société économique, du Comité d'agriculture, de la Maison de bienfaisance, du jardin botanique, d'une chaire de mathématiques, et des écoles primaires gratuites. M. de Humboldt fait un grand éloge de ce gouverneur, *Essai politique sur l'île de Cuba*, page 127, tome I: « Il essaya d'adoucir les » formes de la justice criminelle, et créa le noble emploi d'un *defensor de* » *pobres* (défenseur ou avocat des pauvres). L'embellissement de la Havane » l'ouverture du chemin du Guines, la construction de ports et de digues, et, » ce qui est bien plus important, la protection accordée à des écrits périodiques propres à vivifier l'esprit public, datent de la même époque. »

(2) Ce général était second chef pendant le gouvernement de Tacon.

de 1838 à 1839, l'entreprit avec assez d'assurance, sans se départir des principes du grand modèle qu'il avait eu sous les yeux. De 1839 à 1840, peu s'en fallut que la faible administration de don Pedro Teller, prince d'Anglona, ne ramenât le pays dans la voie des anciens désordres. C'est sous ce gouvernement que se fit le recensement terminé en 1841, où on s'est plu à augmenter le dénombrement des habitants. De 1840 à 1843, Valdes emporta de la sienne la réputation de la plus grande intégrité. Ce général poussait le désintéressement jusqu'à se dépouiller du superflu et même de l'utile (1). Lui et Tacon sont peut-être les seuls qui soient sortis de Cuba les mains vides. Son gouvernement fut aussi respecté qu'honorable.

O'Donnell, du 20 octobre 1843 à 1848, gouverna avec fermeté; réprima, en avril 1844, un soulèvement de nègres; fit déporter le consul anglais Turnbull, gravement compromis, comme instigateur de l'insurrection, et plusieurs chefs mulâtres, et licencia la milice noire. Quant à son administration, ce que nous avons cité relativement à l'île de Pinos suffirait pour la caractériser. L'introduction clandestine d'esclaves qui, pour son laissez-passer, paie une des plus belles rentes à cette vice-royauté, ne rencontra pas de sa part plus d'opposition que chez tant d'autres de ses prédécesseurs. Il parvint à insinuer qu'il était ennemi de la traite; nous croyons savoir par des données qu'il ne l'était pas de l'apanage qu'elle fait au gouverneur. Chaque tête de nègre paie une once d'or d'entrée. Depuis longtemps, cette coutume fait loi. Nous ne nous y serions pas arrêté, si quelques contrats un peu criants, dont sa femme s'était réservé le monopole, n'eussent fait beaucoup de bruit. Le gouverneur actuel, Roncali, a déjà fait cesser plusieurs abus. S'il continue dans la même voie, l'avenir nous l'apprendra.

(1) Le général Tacon et le général Valdes appartiennent, en Espagne, le premier au parti modéré; le second, au parti progressiste. Comme nous avons eu l'honneur de combattre sous des drapeaux entièrement opposés à ces deux partis, nous sommes heureux d'avoir trouvé l'occasion de rendre hommage à des adversaires politiques.

Le gouvernement de Cuba est un des mieux rétribués qu'il y ait dans le monde. Il est par conséquent très-recherché des lieutenants-généraux espagnols. On estime que, sans outrepasser les limites de la délicatesse, les gouverneurs ont environ de fixe et d'éventuel 100,000 piastres, ou plus de 500,000 francs par an. Le pouvoir discrétionnaire dont ils sont revêtus est soumis, après leur départ, à un jugement contradictoire. Pendant un mois, l'auditeur-général tient ouvert un registre pour recevoir les plaintes, les réclamations contre les abus de pouvoir qu'ils ont pu commettre pendant leur gouvernement. Cette garantie pour la population est dérisoire, parce que le successeur, intéressé à ce que l'on ait, après son départ, les mêmes égards envers lui, parvient à atténuer, sinon à annuler les réclamations qui pourraient paraître trop préjudiciables. On appelle cela en Espagne se garder réciproquement les devoirs de chevalerie (*de caballerosidad*).

LES HAVANAIS.

Depuis que l'île de Cuba a eu le bonheur d'être gouvernée par l'habile administrateur auquel nous avons payé un faible tribut d'admiration, en raison des brillants souvenirs qu'il a laissés, elle a pris sans effort un développement remarquable en population et en opulence. La physionomie de sa capitale est le véritable reflet du caractère de ses habitants, comme il est celui de ses grandes richesses.

Les Havanais, connus sous le terme générique de blancs, sont généralement faibles, délicats de complexion, et se distinguent des Européens par leur chétive apparence. Leur teint pâle, leur regard expressif, leurs gestes toujours animés révèlent aussitôt leur origine. La nature les a faiblement constitués, mais elle leur a prodigué d'autres dons. Leur imagination est ardente ; ils ont un esprit précoce, une grande facilité de conception, des organes tellement impressionnables, qu'ils ne sont

aptes à embrasser aucune profession qui exige la fatigue du corps, une attention soutenue ou une pratique persévérante. La poésie fait le charme de leur existence. Elle est leur passion favorite ; ils s'y livrent avec succès, et font preuve de bon goût dans leurs compositions. Il n'existe pas de pays où il y ait plus de poètes et d'improvisateurs. La nature, l'amour, leur patrie et sa splendide parure sont les favoris de leurs muses, et presque les seules inspirations dignes des accords de leur lyre. Les sciences ont des adeptes, et les professions savantes peu de praticiens, de même que les arts et métiers. Cependant depuis quelques années on tend à les embrasser davantage. Les Havanais sont d'un caractère affable, un peu orgueilleux. Comme les titres et les richesses abondent, ce n'est pas précisément de leur noblesse et de leur fortune qu'ils sont les plus vains. Ce à quoi ils tiennent le plus, c'est que l'on soit bien persuadé de la pureté de leur origine blanche. Il ne leur suffit pas d'être blancs, ils ne veulent pas que personne en doute. Ils aiment la musique, la danse avec excès, consacrent la matinée aux affaires, se promènent de la ville aux faubourgs nonchalamment étendus dans leur quitrin. Les jeunes gens sans fortune ne dédaignent pas les études du barreau, les places de commis, ou des emplois aux occupations du môle. Auparavant c'eût été mal vu et considéré comme dégradant. L'après-midi appartient à la sieste ; la soirée à la promenade, au bal ou au théâtre. Il y a plusieurs casinos ou sociétés lyriques, avec un grand nombre de sociétaires. La Havanaise, hors des murs, a un vaste local. On y donne des bals, des concerts, on y joue des comédies, des drames, et quelques jeunes gens même, dans les danses, luttent de souplesse avec les clowns américains. Les plaisirs et les distractions de toute espèce se succèdent sans intervalle dans l'année.

Les hommages que les Havanais rendent à la dame de leurs pensées n'arrivent à elle qu'à travers des grilles. La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, avec des fenêtres qui donnent de plain-pied sur la rue, et sont défendues par d'énormes barreaux de fer qui prennent toute la hauteur de l'ap-

partement. Les amants se postent en sentinelle dans la rue. Une fois le soir venu, toutes les cages qui renferment de jolies femmes sont assiégées par les prétendants. Les grilles séparent les premiers élans du cœur. Cet obstacle, pour être de fer, ne donne que plus d'attraits aux doux épanchements de ces têtes, que brûle le feu des régions équinoxiales. Tant que les entrevues ont lieu à travers les barreaux, les parents ne croient pas devoir s'y opposer ; mais aussitôt que le soupirant passe dans le salon, il y trouve dressé le contrat de mariage, qu'il ne lui reste plus qu'à signer. Un des articles imposés ordinairement pour bijoux de la corbeille, c'est un *quiltrin* et ses accessoires. Cet article, comme on peut bien le penser, donne à réfléchir, avant de franchir le seuil de la porte, à ceux qui ne se croient pas en état de remplir cette galante condition. Ceux-là préfèrent rester derrière les barreaux, qui, au reste, ne sont pas déjà si rapprochés qu'ils ne permettent de douces privautés. Ce qui donne aussi beaucoup de retenue, c'est que les femmes cultivent le *far-niente*, et si, jeunes filles, elles ne font rien, mariées, elles prétendent que l'on fasse beaucoup pour elles. Nous sommes donc tenté de croire que ce sont les hommes qui ont inventé les grilles, et la dictature qu'exercent les femmes nous confirme dans cette opinion.

Au moindre compromis, réel ou apparent, ils sont condamnés à la solennelle réparation du mariage ou à payer des dommages-intérêts à l'amante, partie civile, quelquefois assez considérables pour les dépouiller de tout et leur enlever jusqu'à leur amour. Ce privilège fait du faible sexe un sexe fort et tellement redoutable, que bien des jeunes gens se voient condamnés aux horreurs de l'exil pour fuir les persécutions d'impitoyables amours.

LES HAVANAISES.

Si les hommes sont de faible constitution, les femmes sont

encore plus minces, plus exigües. Les bras, les épaules, qu'elles portent nus, impressionnent par leur maigreur. Leurs traits sont réguliers et d'une grande finesse; leur teint, fort brun, est éclairé du vif regard des plus beaux yeux noirs. Ce regard de feu, révélateur des fortes passions, est rarement modifié par cette douce mélancolie qui donne à la femme tant d'attraits et que l'homme recherche pour modérer l'impétuosité de son âme. L'animation des Havanaises est encore relevée par des gestes continuels qui accompagnent leur conversation, non-seulement avec les mains, mais combinés avec des mouvements d'yeux, des torsions de bouche. Nous voudrions pouvoir dire que ce jeu est gracieux et donne du charme à leur physionomie. Cette flatterie serait impardonnable lorsque les plus délicieux visages en sont défigurés, et que cette contraction serait susceptible d'enlaidir la Vénus de Médicis si on lui prêtait la vie pour un si mauvais usage. Combien de fois ne nous sommes-nous pas dit, en parlant avec de charmantes femmes qui s'enlaidissaient à faire peur : Mon Dieu, que vous seriez bien si vous vous trouviez mal!

Leur intérieur est un repos sensuel, que les soins du ménage, ou même de la toilette, n'interrompent jamais. Les esclaves sont là pour tout faire et mal faire. Il y a à la Havane beaucoup de pianos et de fort bonnes musiciennes. Il s'y publie un journal pour les dames. Les romans français sont traduits aussitôt qu'ils paraissent, et lus avec avidité. Cependant la généralité s'occupe peu de musique et de lecture. La danse, qu'elles aiment à la folie, occupe toute leur jeunesse. L'année entière est un seul bal et l'île une seule salle. Quand on ne danse pas dans les sociétés lyriques, dans les casinos, dans les maisons particulières, dans les petites villes des environs, on danse chez soi en famille, quelquefois même sans pianos ni violons, au son de la voix des danseurs. Le temps qu'elles ne passent pas à la danse ou à la sieste, qui prend aussi une belle partie de la journée, elles le passent devant leurs fenêtres grillées, assises sur un tabouret placé sur le rehaussement de la fenêtre, ou bien dans une

berceuse, fauteuil-balançoire de mode aux Etats-Unis. Au lieu de pieds, il s'appuie sur un demi-cercle, comme les chevaux de bois pour jouets d'enfants. La robe débraillée, sans corset, et souvent sans être chaussées, elles se balancent, gesticulent, parlent assez haut et lancent de temps à autre les colonnes azurées de la fumée d'un *puro*. Toutes les femmes fument. Celles de la classe moyenne le font publiquement. Les dames de la haute société se formaliseraient beaucoup si on leur offrait dans leurs salons une innocente cigarette; mais, enfermées dans leur boudoir, elles ne reculent pas devant un *trabuco*, et savourent avec délices l'arôme du plus fort *regalia*. Il est fort patriotique de leur part de rendre cet hommage à la plante qui a porté à toutes les extrémités du monde le nom de leur patrie.

Dans leurs promenades en quitrin, elles se mettent avec beaucoup d'élégance; à tout âge elles sont coiffées en cheveux et très-décolletées, ce qui donne et ôte beaucoup d'illusions. Elles portent beaucoup de gaze, de dentelle, et seulement la mantille lorsqu'elles vont à la messe; en descendant de voiture, un petit groom négroillon les suit avec un tapis qu'il étend sur les dalles de l'église et sur lequel elles s'accroupissent, selon l'usage des femmes espagnoles. Elles ne vont jamais à pied, c'est pourquoi leur démarche est très-gênée; elles marchent un peu courbées lorsqu'elles sont obligées de faire quelques pas.

Le droit qu'elles ont de poursuivre un séducteur et de l'amener à capitulation rend leurs relations avec les hommes de leur caste très-réservées. Mais cette réserve n'est pas toujours au profit de la morale. Bien qu'il fût injuste d'admettre l'exception pour la règle, nous voulons parler de leurs relations avec leurs esclaves; il n'est pas moins vrai que ces exemples se reproduisent assez souvent. Le nègre est à la fois postillon et cordonnier de sa maitresse; à la maison, à la promenade, il est toujours avec elle, se mêle à la conversation, prend des libertés que l'on ne permet pas en Europe aux domestiques: le laisser-aller, la nonchalance du pays les tolèrent, et les suites prouvent que les grilles de l'extérieur seraient peut-être mieux

placées à l'intérieur. Voilà ce que les créoles françaises ne comprendront pas : une blanche avoir des relations avec un nègre ! Depuis que les colonies françaises existent aux Antilles, l'on en pourrait difficilement citer un exemple par siècle.

Les enfants sont, comme dans toutes les colonies, gâtés et volontaires. Jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, ils portent un vêtement fort commode : on ne les habille pas du tout. Les parents les promènent tout nus dans leur voiture ; on n'en voit jamais courir dans les promenades. Ce défaut d'exercice doit être une des causes de la faiblesse des grandes personnes. Il y a, pour les deux sexes, des pensions et des collèges assez bien tenus ; mais les parents aisés, qui tiennent à faire faire de bonnes études à leurs enfants, les envoient en Europe. A propos d'enfants, tout le monde l'est au moins de nom, car, à tous les âges, on vous appelle ainsi. Niño (petit garçon) et niña (petite fille) servent à désigner les deux sexes. Ce sont les esclaves qui rajeunissent ainsi leurs maîtres par respect ou par coutume. « A qui esta la niña » (voilà la petite fille), et vous voyez une maîtresse de maison qui frise la soixantaine. On appelle le niño ! Vous croyez voir entrer un petit garçon, et c'est un vieillard qui se présente. On pardonne facilement cette illusion dans un pays où la vie est si courte ; car, en réalité, on n'y vieillit ni de nom ni de fait.

INTÉRIEUR DES MAISONS.

Les maisons sont, à l'extérieur, de bonne apparence ; c'est aussi à l'extérieur que l'on donne le plus de soin. La salle du rez-de-chaussée prend toute la façade de la maison ; elle est ornée avec luxe, mais surchargée de meubles qui ne sont pas ailleurs l'ornement d'un salon ; au milieu est un lustre fort bas. Le quitrin, embelli d'ornements d'argent, paraît présider au clinquant de l'ameublement ; les fauteuils sont rangés de cha-

que côté des fenêtres, toujours ouvertes ; le soir la salle est illuminée. Les familles réunies forment le cercle et semblent être assises sur une scène, dont le théâtre est la rue et les spectateurs les passants ; les regards pénètrent à travers les grilles, ne perdent pas de vue le moindre objet ni le moindre mouvement, et l'on pourrait, à la rigueur, prendre part à la conversation : cela ressemble assez à cette maison de verre dont parle le philosophe de l'antiquité. Il nous reste à savoir si c'est la vertu qui a introduit cette manière de vivre *coram populo*. Ce diorama réjouit la vue, est d'un très-bon effet, et donne beaucoup de gaieté aux rues.

Pendant que toute l'attention se tourne vers la grande parade du salon, le reste de la maison est ordinairement en désordre et manque même de propreté ; le confortable de l'intérieur paraît sacrifié au luxe du dehors. Il est vrai que le service des nègres, esclaves et libres, présente beaucoup d'inconvénients : c'est ce qui a fait dire à un abolitioniste français qu'il n'existait pas de peuple moins né pour la servitude. C'est avec raison ; car, à Haïti, où il est entièrement libre, il a refusé la servitude sociale pour se livrer à la barbarie. La mauvaise tenue que l'on remarque dans l'intérieur des maisons à la Havane provient aussi du laissez-aller des maîtres, qui savent fort bien tirer parti de leurs esclaves pour les travaux qui concernent leurs intérêts.

LES EUROPÉENS.

La vie est, à la Havane, plus chère que dans aucun pays du monde ; les produits mêmes de l'île sont quelquefois hors de prix. La cuisine havanaise a une infinité de petits plats, et se compose de différents hachis, de boulettes, de petites fritures ; tout cela est accompagné d'herbes aromatiques. La table est couverte de mets en miniature, qui semblent être servis pour

exciter l'appétit de malades, et prennent à la fin de leur nom les diminutifs de la langue espagnole, en *ito*, *ico*, etc. Malgré tout ce raffinement, ils ne parviennent pas à tenter l'étranger, surtout lorsqu'ils sont servis par une négresse, la tête nue et les cheveux laineux, sales et en désordre.

Les hôtels se paient de 2 à 4 piastres par jour. Je ne peux pas oublier la première nuit que je passai à la Havane : c'était au mois de décembre 1846 ; il faisait un temps d'automne assez frais. Je descendis à l'hôtel du Commerce, rue d'O-Reilly. Au moment de me coucher, je remarquai que le fond du lit était seulement en sangles ou du moins d'une simple toile encadrée d'une moustiquaire. J'appelai le domestique pour lui faire observer qu'il n'y avait pas de matelas ; il me dit qu'aucun lit n'en avait et que c'était la coutume du pays ; je n'eus donc plus qu'à me résigner. Je me couchai. Il y avait déjà deux heures que j'étais dans le lit ; je me tournais et me retournais ; impossible de dormir. L'un après l'autre j'avais déjà mis sur moi tous mes vêtements, et plus je me couvrais, plus j'avais froid ; je finis par m'apercevoir que c'était par-dessous que j'étais gelé. La toile tendue au lieu de matelas et les espèces de mouchoirs de poche pour draps établissaient un courant d'air dont je ne me rendais pas compte dans le principe ; je fus obligé, pour me réchauffer, de faire passer sous moi la moitié de ce que j'avais dessus. La table d'hôte était assez abondamment servie ; seulement, je remarquai que le pain était un mets de luxe. Mme Dallier, la maîtresse de maison, avait soin de tenir la corbeille à terre tellement près d'elle, qu'elle disparaissait sous sa robe, et il aurait fallu être bien hardi pour oser la prendre, car Mme Dallier était une contemporaine de la grande armée.

L'île de Cuba est habitée par toutes les nations ; parmi les étrangers, les Français sont les plus nombreux. ✓

Lorsque les Européens sont assez heureux de pouvoir s'acclimater, ils sont plus robustes et vivent plus longtemps que les créoles. Les affaires qu'ils trouvent à entreprendre, l'argent qu'ils gagnent facilement, les consolent de l'absence de leur

patrie et la leur font quelquefois oublier. Quelques-uns profitent de la facilité que leur donne le gouvernement pour se faire naturaliser, et il y en aurait davantage qui solliciteraient des titres de naturalisation, si la transmutation de la propriété était plus assurée et la législation moins défectueuse. Parmi les Espagnols, les plus nombreux sont Catalans, des côtes Cantabres et de la montagne de Santander. Ces provinces produisent les hommes les plus actifs de l'Espagne; quelques-uns sont parvenus à réunir des fortunes colossales, et, par leurs richesses, se sont acquis les titres qui pouvaient flatter le plus leur vanité. Don Joachim Gomez, une des notabilités commerciales, pour avoir contribué à la construction de la nouvelle prison, fut nommé grand'croix de Charles III; cette distinction donne le titre d'excellence. C'est pourquoi on lit quelquefois dans les journaux de la Havane : « Il est arrivé tant de caisses » de chandelles, tant de barils de lard, tant de boucauts de » morue, etc., etc., au très-haut et très-excellent seigneur don » J. Gomez. » Ce négociant grand seigneur s'est fait construire le plus beau palais de la Havane. Pendant mon séjour dans cette île, il faillit être victime d'un assassinat : comme montagnard de Santander, il est le protecteur des habitants de sa province; cette protection lui a fait beaucoup d'amis et quelques ennemis. Un médecin, qui l'accusait d'être l'auteur de sa ruine, l'attendit dans l'église San-Felipe à l'heure de l'office, lui vida une bouteille de vitriole sur la tête et se suicida aussitôt après, dans l'église même, avec de l'acide prussique. M. Gomez fut peu de jours après hors de danger. Les Catalans, qui si longtemps furent exclus du commerce d'Amérique pour avoir soutenu les derniers la cause de l'archiduc, sont aujourd'hui les premiers commerçants et navigateurs : sur quatre navires espagnols, trois sont catalans; on les rencontre partout à la tête des entreprises qui demandent le plus de persévérance et d'entente; ils sont aussi laborieux, économes qu'entrepreneurs.

Dans le barreau est le plus grand nombre de créoles. Les Espagnols occupent la majeure partie des emplois administra-

tifs. L'armée est de la péninsule et se recrute par enrôlement. La milice se compose de gens établis, créoles ou Européens, les maîtres de magasins, de boutiques, leurs commis; la plupart de ceux qui professent les arts ou métiers sont d'Europe ou des Etats-Unis. Le commerce offre son concours à tous. Il est parvenu, par la grande influence de ses intérêts, à éteindre les haines de partis. Les Espagnols, qui se partagent en tant de nuances politiques, et, avec autant de constance que de valeur, défendent leur opinion et déchirent leur patrie par leurs discordes civiles, une fois arrivés à Cuba, n'ont qu'une seule manière de voir, qui est l'union de la métropole à la colonie. Aussi, tous les mouvements révolutionnaires de l'Espagne ont été reçus avec la plus grande indifférence. Chacun comprend fort bien que l'île doit son bonheur à la paix et à l'ordre, et que la guerre et les révolutions n'ont jamais enrichi le commerce. Comme tout le monde est venu chercher fortune, tout le monde est intéressé à garder la tranquillité; c'est pourquoi, pendant que la métropole s'affaiblit, l'île gagne toujours en prospérité.

Les femmes européennes prennent aussi leur part dans le grand mouvement de la spéculation. Il y a parmi elles des femmes de négociants, des maîtresses de magasins, des marchandes de modes, des lingères; des couturières, des maîtresses d'hôtels. Il y a aussi parmi les étrangères des Anglo-Américaines: Ces dames font concurrence, dans une certaine branche de commerce, aux mulâtresses, qui sont cependant assez nombreuses pour s'en acquitter à elles seules.

NATURELS DES ILES CANARIES.

Les émigrés qui se destinent à la petite culture, au travail de peine et contribuent le plus à augmenter la population blanche, sont les naturels des îles Canaries. Ils arrivent par centaines à la fois, amènent leurs femmes et leurs enfants, comme les paysans français ou allemands qui vont aux Etats-Unis, avec la diffé-

rence qu'ils n'apportent pas d'argent. Leur pays est pauvre en numéraire, mais leur donne des vivres excellents et en abondance. Ceux qui s'internent dans les campagnes pour travailler la terre et s'adonner à la culture du tabac, la plus avantageuse pour le petit cultivateur, réussissent à se faire une petite fortune. Quant à ceux qui, en grand nombre, encombrent les villes pour y faire le métier de petits revendeurs, de marchands de billets de loterie, etc., je m'étonnais souvent comment ils avaient pu se déterminer à faire douze cents lieues pour venir chercher plus de misère que dans leur pays, qui, au moins, ne leur refuse jamais ni pain ni vin. Ces braves gens ont un caractère très-doux; ils sont fort indolents; leur physionomie retrace en partie leurs dispositions intellectuelles; ils ont un teint hâlé et blafard, un front court, un profil en angle saillant décrit par un nez interminable. On m'a assuré que, bien qu'ils eussent avec les serins une patrie commune et qu'ils payassent généralement peu de mine, quelques-uns avaient pris un vol assez haut et étaient devenus riches.

BLANCS DE LA TERRE.

Les émigrations des îles Canaries et de la Galice ont produit une race mixte que l'on appelle *guajiros* ou *blancos de la tierra* (blancs de la terre). Ce sont de véritables paysans créoles. Les colonies françaises, anglaises et danoises n'ont pas de semblables populations. Sur tous les points, leur mise, leur langage, leurs occupations, excepté sur ceux de la moralité et de la probité, ils peuvent être comparés au peuple des campagnes. Ils habitent les bourgs et l'intérieur, sont petits cultivateurs, récoltent des vivres, du café en petite quantité, et du tabac. Leurs noms semblent faire comprendre qu'ils ont dans les veines du sang indien; mais la race primitive, excepté dans le bourg de Canei, où l'on prétend en retrouver encore quelques descendants, est entièrement disparue; on ne peut donc pas

les comparer aux Ibaros de Puerto-Rico, qui descendent des Espagnols et des Indiens. La seule alliance qu'ils ont positivement contractée est avec les nègres. Ils viennent tous les jours des petits bourgs des environs et de la campagne, pourvoient les marchés de la Havane de vivres qu'ils apportent sur de petits chevaux, et courent les faubourgs et la ville en criant leurs marchandises. Ils portent un chapeau de paille, une blouse courte d'étoffe légère qui flotte jusqu'à mi-corps. Souvent sans chemise, une ceinture de cuir, dans laquelle tient un couteau, serre leur pantalon de toile. Lorsqu'ils sont à cheval, ils portent aussi un énorme sabre avec un gros fourreau de cuir et une poignée aplatie et incrustée d'argent. Le port de ces armes n'a rien de menaçant; il provient d'une ancienne coutume coloniale.

Le guajiro possède peu d'esclaves, rarement plus de deux ou trois. Quel que soit son métier, il en partage la fatigue avec eux. Cette égalité, qui naît du travail, est à leur avantage. Il est bon maître pour les nègres qui lui appartiennent, les fait vivre patriarcalement avec sa famille, mais est cruel pour ceux d'autrui. Employé comme *gère*ur ou économiste, ou dans n'importe quelle charge d'une habitation, il fait peser durement son autorité. L'amour de la propriété le rend indulgent par intérêt; celui de la domination, cruel. Aucun de ses sentiments n'est guidé ni modifié par l'humanité. Il vit en flânant et travaille fort peu. S'il laboure et que passe un de ses compères ou une de ses commères (c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux), il passe sa journée à causer avec l'un, avec l'autre, appuyé sur le manche de sa charrue, et ne termine pas le premier sillon. S'il monte à cheval pour une affaire (tous ont des chevaux, et selon la coutume du pays, ne vont jamais à pied), il s'arrête de maison en maison, chez ses connaissances, pour y attendre l'heure du repas, assis les jambes croisées, un pied dans la main, le frotte et le refrotte, tout en bâillant, fumant un *veguero* (1) et racon-

(1) Cigares que l'on appelle ainsi, parce qu'ils sont faits par les planteurs de tabac (*vegueros*) pour leur consommation.

tant les commérages les plus insignifiants. La journée se passe ainsi, l'affaire se remet au lendemain, et de cette manière il passe sa vie. Ce genre d'existence engendre la plus grande dépravation : sous un toit de planche et de chaume, maîtres et esclaves se confondent et prennent indistinctement les habitudes du vice et les dehors de la pauvreté.

CLASSE DE COULEUR.

Dans toutes les colonies, la classe des libres de couleur s'interpose comme ligne de démarcation entre les races blanche et noire; à Cuba, elle est seulement un échelon qui conduit à l'une ou à l'autre, et nous sommes à nous demander si les 81,664 libres de couleur que contient la statistique de 1846 méritent ce terme de classification, vu que, pour prendre place parmi les blancs, il leur suffit de faire transporter leur acte de baptême du livre paroissial des *Pardos* (gens de couleur) à celui des blancs, et la démarche pour obtenir cette transposition coûte de huit à dix onces d'or (680 à 850 fr.) (1). Du moment où on est libre et que l'on n'est pas tout à fait nègre, on peut donc, si les moyens le permettent, devenir blanc. Un économiste espagnol, M. Vazquez-Queipo, qui écrivait en 1845, en paraissant ignorer cette circonstance, compare la moralité de l'île de Cuba à la démoralisation de Saint-Domingue dont il attribue les malheurs à la familiarité des maîtres avec leurs esclaves et à la nombreuse population de couleur provenue de leurs relations :

Saint-Domingue avait en effet un nombre de libres égal à celui des blancs; mais la moitié de ces libres était, comme à Cuba, des nègres, et l'autre moitié se composait en grande majorité de sang-mêlé, de quarterons, de métis tellement blancs, qu'il n'était donné qu'aux créoles de les reconnaître; malgré la blan-

(1) L'once d'or espagnole vaut, à Cuba, 17 piastres, et l'once d'or des Amériques espagnoles ou des États-Unis, seulement 16.

cheur de leur peau, ils formaient une classe tout à fait à part.

A Cuba, il y a 81,664 gens de couleur et 67,561 nègres qui constituent la classe appelée de couleur libre, et 425,767 blancs. D'après cela, il n'y aurait pas tout à fait un cinquième de la population mulâtre. Ces chiffres seraient très-éloquents si les 370,280 créoles que l'on compte parmi les blancs l'étaient tous et n'avaient parmi eux les guajiros, qui forment la grande majorité, les blancs qui ont acheté leur titre de blanc, et enfin tous ceux qui, depuis la conquête, ont mêlé leur sang à celui de la race africaine. Cette assertion devient irrécusable devant le doute que l'on a de la pureté de sang des familles les plus en relief, et la nécessité qu'elles éprouvent, avant de s'unir entre elles, de faire leurs preuves, en remontant selon l'ordre généalogique pour retrouver l'origine européenne. Lorsqu'elles rencontrent de part et d'autre une origine falsifiée par les écrivains, ce qui arrive souvent, ou une lacune, cela ne saurait être un obstacle, car cet ascendant, qui n'est pas démontré avoir été un Européen, n'en est pas moins un blanc, blanchi il est vrai; mais la question repose principalement sur le titre. Au point de vue philosophique, rien n'est plus heureux pour des races différentes que de se fondre en une seule, ou du moins d'être comprises sous un seul terme générique.

Partout où les vainqueurs, les vaincus, les maîtres, les esclaves, disparaissent, forment un peuple parlant la même langue, pratiquant le même culte, jouissant des mêmes droits, les forces grandissent dans la nationalité. Loin donc de nous étonner du petit nombre de libres vis-à-vis de celui des blancs, nous trouverons que la désignation est impropre devant une majorité qui n'a de la classe blanche que le nom. Par une mesure aussi sage qu'extraordinaire, on est parvenu à vaincre les préjugés et à donner à la classe blanche une grande force numérique, en accordant à un blanc le droit de citer devant les tribunaux quiconque oserait proclamer les souvenirs d'une négresse son aïeule ou sa mère. Cette loi pourrait s'élargir encore et soumettre la vue comme elle enchaîne la mémoire, en compre-

nant tous les libres pour les mêmes droits et sous le même nom. Ceux qui réclameraient le plus haut contre cette mesure seraient ceux qui ont le plus de lacunes dans leur généalogie de race; car, dans les autres colonies, la pensée n'est encore venue à aucun blanc de faire des preuves de sang.

Les préjugés de couleur, plus que la démoralisation, ont fait le malheur des colonies françaises. Nous ne saurions trop admirer la bonne politique qui, à Cuba, comme à Puerto-Rico, est parvenue, sinon à niveler entièrement, au moins à préparer le nivellement des races; et, sur ce chemin, le peu qui reste à faire, on doit l'abandonner au temps : les lois ne peuvent rien contre les préjugés. L'égalité des libres, publiée en 1833 dans les colonies françaises; l'émancipation de 1848, tombée comme la foudre, et qui, en les ruinant, a dépouillé la France de ses derniers souvenirs de grandeur en Amérique et aux Indes, ont augmenté les préjugés et les inimitiés entre les castes. On a planté le drapeau de l'égalité, de la liberté et de la fraternité dans des pays qui bientôt seront déserts, abandonnés par les blancs, qui entraînent avec eux les capitaux et l'intelligence, pour faire place à la misère, maîtresse aujourd'hui de la Martinique et de la Guadeloupe, comme elle l'est depuis un demi-siècle de Saint-Domingue.

Pour niveler les classes, il faut élever insensiblement et ne pas toujours abaisser.

En nous promenant à la Havane, lorsque nous voyions un haut administrateur des finances, des marquis, des comtes, des excellences, qui, entre autres distinctions, portaient aussi empreint sur leurs traits le cachet de leur origine nègre, nous nous disions : Voilà des gens qui, dans nos colonies, ne rencontreraient pas un blanc, aussi humble et pauvre qu'il fût, qui voulût leur donner la main; on ne la leur donnerait pas davantage à Cuba s'ils se présentaient pour ce qu'ils sont; mais on a eu le talent de tourner une difficulté que l'on ne serait pas parvenu à combattre de front. Sans doute on ne saurait trop se prononcer contre les exclusions, particulièrement contre celles

qui concernent le mérite, et exiger chez toutes les classes d'hommes l'amour et l'estime réciproques ; mais en France même, où les principes d'égalité et de liberté ont le plus d'écho, on trouve encore, chez les gens qui se piquent d'avoir les idées les plus avancées, des préjugés contre certaines conditions, contre certains emplois et contre certaines religions. Il est permis aussi de remarquer que si, sous le rapport politique, la fusion des races est avantageuse par la stabilité, la force qu'elle donne à l'ordre matériel, sous le point de vue religieux, moral et physique, elle est opposée aux lois de la nature, auxquelles obéissent les animaux mêmes, qui, en croisant leurs races, ne mêlent pas leurs espèces. Après cette considération, qui repose sur l'ordre naturel, on n'attribuera pas seulement à l'influence pernicieuse du climat l'état faible et délétère de la race blanche de Cuba, son existence abrégée, ses organes vitaux détériorés par un croisement de castes de tous points contraire à l'embellissement de la génération ; on ne trouvera plus extraordinaire que les blancs des autres colonies reculent devant un pareil inconvénient, tiennent à certaine distance la classe de couleur, et mettent la plus grande attention à conserver la pureté de leur sang. Cette réserve est au reste tellement instinctive chez l'homme, que, parmi les plus célèbres négrophiles, nous n'en avons pas encore vu un qui ait poussé le dévouement à la cause humanitaire ni sa fraternité avec les nègres jusqu'au point d'épouser une négresse. Une pareille alliance serait plus significative et plus éloquente que les déclamations suspectes de sincérité ou de défaut de juste appréciation de mœurs d'un pays où l'on n'a pas vécu, du moins pas assez longtemps pour bien les comprendre.

Nous trouvons les preuves les plus authentiques de ce que nous avançons sur le mélange de la caste blanche, dans une brochure publiée à Séville en 1847, par M. Saco, qui fut, en 1837, nommé député pour représenter l'île de Cuba aux cortès. Cette brochure, intitulée : *Lettre d'un habitant de l'île de Cuba à un de ses amis*, est une critique très-sévère d'un ouvrage remarquable de M. Vasquez Queipo, publié en 1845. Dans l'un des

passages de ce livre, l'auteur présente le danger de fomenter dans une colonie l'augmentation des castes métisses. M. Saco y répond en ces termes (il est à remarquer que M. Saco est blanc et naturel de Cuba) :

« Des craintes si exagérées contre les gens de couleur au-
» raient pu avoir quelque valeur dans les temps passés ;
» mais depuis que dans ce siècle on a répandu certaines idées,
» que l'on nous a donné certains exemples, dont tous nous at-
» tendons les résultats pour l'avenir, de la même manière
» pensent et aux mêmes droits aspirent les gens de la couleur
» la plus claire, comme ceux de la couleur la plus foncée. Si les
» métis naissaient de l'union de la femme blanche avec le noir, ce
» serait sans doute très-regrettable, parce que, diminuant notre
» population blanche, elle s'affaiblirait de toutes manières ; mais
» comme il arrive tout le contraire, loin de regarder cela comme
» un danger, je le considère comme un bien. Le grand mal de l'île
» de Cuba consiste dans l'immobilité de la race noire, qui, con-
» servant toujours sa couleur et son origine primitives, se
» maintient séparée de la blanche par une barrière impénétrable.
» Mais qu'on la mette en marche, qu'elle se croise avec l'autre
» race, qu'on la laisse poursuivre son mouvement, et alors
» cette barrière se rompra par degrés, jusqu'à ce qu'elle dis-
» paraisse entièrement. C'est ce qui est arrivé à Cuba depuis
» l'époque de la conquête jusqu'à nos jours. Si ce n'eût pas été
» par cette continuelle transition d'une classe à l'autre, *certai-
» nement qu'aujourd'hui nous aurions moins de blancs et beau-
» coup plus de gens de couleur*. C'est là le grand échelon par
» où monte la race africaine pour se confondre avec la blanche,
» par où elle passa en Espagne (1) et en Portugal, et par où,
» actuellement, elle passe dans quelques républiques hispano-
» américaines. L'opinion de Cuba n'ayant pas été opposée à cet
» échange social dans des siècles moins éclairés, il n'est pas à
» espérer qu'elle vienne aujourd'hui lui fermer les portes, en

(1) Comprend-on qu'en Espagne, où cette brochure a été imprimée, personne ne se soit élevé contre cette prétendue origine éthiopienne !

» Imitant la conduite intolérante et impolitique des États-Unis
» du nord de l'Amérique. »

Le noble sang arabe, empreint du génie de l'Orient, dicta longtemps ses lois au monde, apporta avec lui les lumières de l'esprit, les sciences et les arts ; ce fut lui qui présenta l'échelon par où montèrent les Goths pour devenir Espagnols et Portugais. Cette race à sang pur, riche et puissant, qui tire son origine des habiles Phéniciens, des descendants des Sésostris, des fondateurs de la Grèce, des enfants de Carthage, et qui ferma les yeux à la lumière en même temps qu'expira le dernier des Abencerrages, que peut-elle avoir de commun avec la race éthiopienne, chez tous les peuples, et à tous les âges, esclave partout et toujours ?.. Est-ce parce que l'une et l'autre habitent l'Afrique qu'il faut les confondre sous le nom de race africaine ? Le Niger a-t-il jamais mêlé ses eaux avec le Nil ?... Aujourd'hui que la barbarie a éteint les feux de l'Orient, il suffit de passer d'une rive à l'autre du détroit de Gibraltar, et on trouvera des blancs chez les Maures et des noirs chez leurs esclaves. Et dans cette même Afrique, est-il permis de confondre, pour le sang, l'Ethiopien avec le Hottentot, le nègre de la Nubie ou de l'Abyssinie avec le fellah de l'Égypte ou l'Arabe du désert ? Chacune des autres parties du monde offre, selon sa grandeur, la même différence de races et la même séparation ; et en Europe même, qui est la plus petite, voyons-nous le Russe, le Norvégien ou le Suédois se confondre avec les habitants de la Laponie ? Les points de contact que peuvent avoir les différentes races entre elles amènent sans doute des croisements, qui pour cela ne perdent pas leur caractère d'anomalie. Le continent de l'Amérique du Sud et le Mexique, qui, à la suite de la conquête, furent les plus exposés à les souffrir par l'introduction des races blanche et noire, après trois siècles et demi, conservent encore, sur cette immense étendue habitée par vingt et quelques millions d'habitants, les races d'Indiens sauvages, qui forment la majorité et restent entièrement séparées des races mixtes. Il n'est pas dans les desseins du créateur de confondre

les espèces, pas plus chez les hommes que chez les animaux ; depuis que le monde existe , elles se maintiennent séparées.

Pour revenir à Cuba, du moment où, nous tenant à la légalité, il ne nous était permis de désigner que la plus faible partie de la classe de couleur, la plus grande cachant son origine sous le nom de blancs, nous étions sur le point de dire qu'elle n'existait pas ; cependant, non seulement elle existe , comme l'indique la statistique de l'île , mais elle frappe d'autant plus la vue, qu'elle appartient à la nuance la plus foncée ; ses traits nègres fortement prononcés ne lui permettent pas, même au prix de l'or, d'échapper à cette dénomination ; elle ne prend pas une grande part dans l'opulence ; ses mœurs sont corrompues , ses progrès en éducation et en instruction sont nuls. Il est vrai que le gouvernement ne paraît pas disposé à les stimuler, par crainte sans doute qu'elle n'en abuse aux dépens de la tranquillité.

Dans les villes, les hommes appartiennent comme ouvriers aux différents corps de métiers, et gagnent, selon leur habileté d'une piastre et demie à trois par jour. Dans les campagnes, ils sont petits cultivateurs, petits marchands en détail ; on les fait travailler sur les habitations, dans les charges subalternes ; les blancs leur sont préférés pour celles de direction et de confiance. Les femmes suivent le sort des mulâtresses de toutes les colonies ; femmes ou filles, elles se livrent plutôt à la prostitution qu'aux soins du ménage. Les gens de couleur sortent rarement de leur sphère pour rivaliser de richesse avec les blancs ; il existe même des règlements pour les empêcher de posséder des sucreries en leur nom. Dans quelque position de fortune qu'ils soient , ils ne peuvent pas se présenter dans les places réservées aux blancs, ni en voiture dans les promenades publiques : il pèse sur eux un préjugé de richesse, de domination, en même temps qu'un préjugé de sang. Aucun blanc qui passe pour tel, de la classe aisée ou même de la classe moyenne, ne les fréquente ; mais les ouvriers , les blancs de la terre, bien qu'ils fassent toujours valoir leur privilège de

sang , se confondent assez ordinairement avec eux. La distinction légale qui existe entre ces deux classes est le titre de *don* que l'on donne aux blancs.

La passion dominante chez la classe ouvrière , soit blanche ou de couleur , est le combat des coqs (*game*). Devant toutes les petites maisons des faubourgs de la Havane, il y a des coqs attachés aux portes, à demi déplumés, les ailes également coupées. On les nourrit avec des jaunes d'œuf et on leur donne du vin pour les animer. Ils semblent, par leurs chants, se défier aux combats d'une maison à l'autre. Le dimanche, chaque amateur prend le sien sous le bras, le jette dans la lice, et en pariant pour l'un et pour l'autre , perd souvent le prix d'une semaine de travail. Santa-Anna, le dictateur mexicain, pendant son exil, passait toutes ses journées au Cerro , près de la Havane , à faire battre des coqs et s'entourant d'assez mauvaise compagnie d'hommes de couleur.

Dans toutes les colonies, la classe métisse est l'ennemie déclarée de la blanche, et ne peut lui pardonner un état de nature qu'aucune loi d'égalité et de liberté ne saurait changer. A Cuba, elle conserve ces dispositions hostiles ; mais elle parviendra difficilement à troubler l'ordre , même avec l'aide des esclaves , vis-à-vis d'une population blanche presque égale aux deux classes ; elle voit, d'ailleurs, insensiblement diminuer ses forces par l'habile politique qui la fait entrer parmi les blancs à mesure qu'elle éclaircit sa couleur. Nous nous étonnions, à la Havane, d'entendre citer l'exemple de Saint-Domingue, à propos du soulèvement des nègres d'avril 1844, à Matanzas, et exposer les craintes de voir l'île enveloppée dans les mêmes malheurs. Saint-Domingue, avec 30,000 blancs, résista plusieurs années avant de tomber sous les efforts de 700,000 nègres esclaves et 30,000 libres de couleur. Que peut donc craindre Cuba avec 47 0/0 de blancs sur 53 0/0 de libres et esclaves, et plus de 16,000 hommes d'excellentes troupes ? Outre cette considération, il en existe une autre plus prépondérante en faveur de la colonisation espagnole, c'est ce contraste extraordinaire dans le caractère de

cette nation que nous démontre sa domination sur les peuples d'Amérique. Partout elle a su, malgré cet orgueil castillan héréditaire, s'allier, faire adopter ses mœurs, son langage aux Indiens de l'Amérique du Sud, ses tributaires ou ses esclaves, selon l'ordre où les lois de la conquête les placèrent à côté d'elle. A chaque pas, sur cet immense continent, se trouvent disséminés des peuples dont toutes les traditions sont espagnoles.

Voilà deux siècles et demi que les Anglo-Saxons sont maîtres de l'Amérique du Nord, et ils se trouvent vis-à-vis des Indiens à peu près au même point que le premier jour; et cette tendance, à Saint-Domingue, que l'on retrouve à Puerto-Rico et à Cuba, de se confondre avec ses esclaves, prouve que, tout en appréciant les motifs qui ont pu faire reculer les autres nations vis-à-vis de ce mélange, il existe chez elle un esprit de colonisation plus entendu et plus conciliant. Les possessions de la terre ferme, même avec l'aide de l'Angleterre, n'auraient jamais échappé à sa domination, si le peu d'intégrité, les violences des employés, des chefs que l'on envoyait de la Péninsule, n'eussent amené une révolution politique plutôt qu'une révolution d'indépendance et de nationalité.

LES NÈGRES.

Les nègres se divisent en deux classes : les créoles et les Africains ou bozales. Les premiers sont plus forts et plus intelligents. La race noire naît à Cuba sous de meilleurs auspices que dans son pays originaire. Le climat, plus doux que celui des brûlantes plages de l'Afrique, est plus propice au développement de ses facultés physiques et intellectuelles. La race blanche perd, au contraire, des premières et devient plus précoce dans les secondes. En général, les Antilles sont plus favorables à la race éthiopienne. Les nègres bozales sont en grande majorité partout : dans les villes, sur les habitations,

on ne rencontre qu'eux. Le caractère du nègre africain est excessivement triste. Il pense toujours à son ciel de feu et à ses régions de sable; l'amour de la patrie ne s'éteint jamais chez lui, et souvent, dans un chant monotone et pleureur, il dépeint sa douleur et rappelle ses souvenirs. Il est docile, économe, fidèle à son maître; sa faiblesse de corps est extrême et son entendement plus faible encore.

Les comptoirs espagnols de la côte d'Afrique, détruits il y a peu d'années par les Anglais, faisaient la traite chez d'autres nations que celles où on la faisait jadis pour les colonies françaises. On remarque chez ces nations de très-grandes différences, selon leurs mœurs plus ou moins guerrières ou sauvages. Les nègres Carabali et Congo sont, à Cuba, les préférés. L'influence des maîtres espagnols sur leurs esclaves a toujours été fort douce et leur a rendu la servitude plus supportable, et on ne peut se lasser de citer, comme preuve de cette douceur, l'exemple de la partie espagnole de Saint-Domingue, qui, au milieu des scènes de massacre, d'anarchie, des révolutions politiques et de couleur de la partie française, a conservé l'esclavage jusqu'en 1822; et encore ce sont les maîtres qui ont rappelé aux nègres qu'ils étaient esclaves en les affranchissant. Cependant, sous ce rapport, il s'est opéré un grand changement depuis que le gouvernement espagnol a adopté pour ses colonies la liberté commerciale, à laquelle elles doivent leur prospérité. Le mouvement industriel et agricole qu'elle a communiqué s'est appliqué à faire rendre aux capitaux tout ce qu'ils peuvent rendre. Comme le nègre en constitue la partie la plus importante et la plus active, on est autorisé, après avoir visité quelques sucreries à Cuba, à avancer que la main-d'œuvre esclave est plus exploitée qu'elle ne l'était du temps de l'esclavage dans aucune île de cet archipel, et qu'elle donne plus que l'on ne devrait exiger d'elle. L'esclavage domestique seul est modéré. Le nègre de houe, le laboureur des colonies, est celui dont il importe davantage de connaître les circonstances de la vie, telles que la servitude les lui a imposées. Nous examinerons d'abord

les meilleures, en nous réservant d'exposer en dernier lieu les moins favorables.

Le travail, le repos, la nourriture, les concessions de jardins, le droit de se racheter, qui devraient être fixés d'une manière irrévocable, varient selon les départements, les juridictions, et même selon les propriétaires. Sur la plupart des grandes habitations de 500 à 600 nègres, particulièrement dans le département occidental, le nègre a une nourriture réglée. On lui donne une ration suffisante de tassot, de bananes, de pains de cassave (manioc râpé); on lui concède un jardin, une petite basse-cour où il peut élever des porcs, de la volaille. Il dispose des prairies de son maître pour élever des bestiaux. Sa petite case est quelquefois bien bâtie et commode. S'il est économe, avec le produit des denrées qu'il cultive et celui des élèves qu'il vend, il parvient à amasser quelques épargnes, les place dans les bourgs à gros intérêts, entre les mains des petits cultivateurs, des petits boutiquiers blancs ou de couleur, et se fait une rente, adoucit sa position et celle de sa famille. Lorsqu'il a acquis les moyens de se racheter, il n'en profite pas toujours, surtout s'il a des enfants : il préfère leur faire partager les fruits de ses travaux. Celui qui songe sérieusement à se libérer, lorsqu'il a réuni les 600 à 1,000 piastres que l'on exige ordinairement pour un homme jeune, reste souvent sur l'habitation et entre au service du maître, conserve sa case et ne diminue pas d'activité dans ses occupations.

Ces heureux résultats sont dus aux efforts de quelques maîtres, qui se sont étudiés à lui inspirer des sentiments religieux, et ont su mettre à profit les bonnes dispositions qui sont naturelles chez l'Africain. Ils en ont recueilli la meilleure des récompenses dans la prospérité de leurs intérêts. Sur les habitations bien tenues, il reçoit une instruction religieuse de ses compagnons les plus intelligents et de meilleure conduite. Le soir, les vieillards font des conférences aux enfants et aux nouveaux arrivés d'Afrique, leur apprennent leur devoir, préparent ces derniers à recevoir le baptême, leur persuadent de légi-

timer les liens qu'ils ont contractés avec leurs compagnes. On les y engage ainsi en leur faisant quelques avantages lorsqu'ils se marient. Cet élément d'ordre est tellement puissant, qu'il donne force et moralité à la condition humaine qui, par sa position, est la plus portée à la faiblesse et à la démoralisation.

Dans l'aperçu statistique sur la population, nous avons vu qu'il y avait en 1827 un nombre beaucoup plus considérable de mariages chez les esclaves que chez les libres, et que, dans le département central, il était même deux fois supérieur à celui des blancs. L'esclavage, ce désordre social, tel que l'appellent les abolitionnistes, peut donc, lorsqu'il est bien dirigé, faire honte à l'ordre social, abandonné à la licence et aux vices. En 1827, il y avait chez les esclaves, religion, bien-être matériel, la famille, même la propriété, tout ce qui constitue l'ordre social moins la liberté; et chez les libres, misère, dévergondage, irrégion, rien de ce qui constitue l'ordre social, excepté la liberté. Mais la statistique de 1846 prouve qu'il y a eu un changement complet dans les mœurs de la population, et que la diminution des mariages a été plus sensible chez les esclaves que dans les autres classes. Ce système d'abandon est plus préjudiciable aux intérêts matériels qu'aux intérêts moraux du pays; car il est loin de préparer les nègres à recevoir, dans un temps plus ou moins éloigné, l'émancipation. sans en rendre les conséquences redoutables.

Après avoir parlé des habitations les mieux tenues, il reste à s'occuper de celles où les conditions nous ont paru mauvaises et contraires même aux lois de l'humanité. Je visitai une sucrerie, au hasard, aux environs de Guines; elle avait deux cents nègres de la plus triste apparence. Dans aucune des Antilles et sur aucune habitation, je n'ai jamais vu une population noire dans un état plus déplorable; les nègres étaient faibles, paraissaient souffrants, exténués. Le travail commença avec l'aurore, ils revinrent à midi; on leur distribua des vivres; ils consistaient en quatre onces de tassot (1) et une petite mesure de farine de maïs

(1) Bœuf salé et desséché. Il ressemble avant d'être cuit à du vieux cuir durci qui empest et, selon notre goût, peut-être davantage après.

par individu. Ils les portèrent dans un hangar, où était la cuisine et deux négresses chargées de faire cuire le manger dans deux grandes chaudières. Ils reprirent le travail à deux heures et en revinrent à six et demie. Après la prière et un souper aussi frugal que le repas du matin, on les fit travailler jusqu'à onze heures de la nuit à faire du mortier et à construire un hôpital. Excepté de midi à deux heures, ils n'avaient pas de repos, même le dimanche. Il me fut difficile de réprimer l'indignation que j'éprouvai à la vue d'un traitement aussi dur, et je pensai que les condamnés aux travaux forcés étaient sans comparaison plus heureux. Il y a aussi des spéculateurs qui, calculant que la force de l'homme est plus grande que celle de la femme, ont peuplé leurs sucreries exclusivement d'hommes et les retiennent dans un célibat forcé ; quelques-uns cependant reconnaissent maintenant que ce système est aussi contraire à leurs intérêts qu'à la nature, et ils introduisent des femmes afin de tâcher de perpétuer la population. On ne comprend pas comment le gouvernement n'exerce pas son influence pour faire cesser des abus aussi révoltants. Sur un grand nombre d'habitations, les cases à nègres sont dans des cours que l'on ferme le soir. Ce système restreint la liberté du nègre ; mais, sous le rapport de la santé, il est plus favorable, et l'empêche, après le travail, de se livrer à des courses nocturnes, comme cela avait lieu aux colonies françaises avant l'émancipation ; il offre aussi l'avantage d'avoir sous la main tous les habitants.

Les domestiques et les ouvriers ne se ressentent pas autant du joug de l'esclavage ; ils sont traités avec douceur et indulgence par leurs maîtres, qui ne négligent cependant aucun moyen de faire rendre aux capitaux qu'ils représentent le plus haut intérêt. Leur travail est réglé, et l'on tire d'eux tout le parti possible. Le nègre est à la fois laquais, cordonnier et quelquefois cuisinier de la maison. La femme est blanchisseuse, couturière, cuisinière et femme de chambre. Chacun, selon son savoir faire, est obligé de s'acquitter de plusieurs emplois, ce qui n'existait pas aux colonies françaises, où les familles s'entou-

raient d'un grand nombre d'esclaves, distribuait à chacun une destination qu'il ne remplissait pas ou qu'il remplissait fort mal, et trouvait ainsi dans la paresse un aliment à la corruption et au désordre.

Les nègres qui ont appris un métier sont une véritable mine d'or pour leurs maîtres, auxquels ils rendent par an quelques fois de 40 à 50 0/0 de leur valeur. Tout esclaves qu'ils sont, ils jouissent d'une grande liberté et arrivent, avec de l'ordre et de l'intelligence, à se libérer promptement; ils conservent en leur pouvoir souvent la moitié de leurs gains.

Les esclaves, aux colonies espagnoles, jouissent d'un privilège concédé par la loi, et qui, s'il était garanti par la bonne foi et l'intégrité des propriétaires, conduirait avec le temps à l'émancipation générale. Ils ont le droit de faire fixer leurs prix; ils peuvent obtenir juridiquement cette estimation, si les maîtres s'y refusent, et même la faire baisser, s'ils la portent à un taux trop élevé. Bien que cette loi soit applicable à toutes les conditions où le nègre se trouve, elle ne conserve son effet que pour les domestiques et pour les ouvriers en journée, habitants des villes. L'agriculteur, éloigné des centres de population, ne peut s'absenter sans permission; il est entièrement à la discrétion du maître, qui se refuse souvent à fixer son prix, ou le taxe à sa guise, ou même, en cas de réclamation de sa part, se sert de son influence sur le juge pour interpréter la loi à son avantage (1).

(1) M. de Humboldt cite dans l'*Essai politique sur l'île de Cuba*, pages 327, 328, 329, tome I, le passage suivant d'un mémoire de M. d'Arango, rédigé en 1796:

« Notre législation accorde à l'esclave quatre droits (*cuatro consuetos*) (quatre consolations), qui sont autant d'adoucissements à ses peines et que la politique étrangère lui a constamment refusés. Ces droits sont : le choix d'un maître, la faculté de se marier d'après son penchant, la possibilité de racheter sa liberté par le travail ou de l'obtenir comme rémunération de ses services, le droit de posséder quelque chose, et de payer, par une propriété acquise, la liberté de sa femme et de ses enfants. Malgré la sagesse et la douceur de la législation espagnole, à combien d'excès l'esclave ne reste-t-il pas exposé dans la solitude d'une plantation ou d'une ferme! Là, où un *capatax* (chef de travail) grossier, armé d'un coutelas (*machete*) et d'un fouet, exerce impunément son autorité absolue, la loi ne limite ni le châtiment de l'esclave, ni la durée du

Le nègre peut se racheter de deux manières : par son travail et par un gain à la loterie. Il réunit ses épargnes, les dépose entre les mains de son maître, qui ne peut exiger qu'un travail proportionné à ce qui lui reste à payer pour compléter sa valeur. L'esclave qui a déjà payé une partie de son estimation est appelé en espagnol *Coartado* (restreint, esclavage est sous entendu) ; et dès le moment où le maître a accepté la première somme, il ne peut plus être vendu que pour le prix de celle qui lui reste à payer. Quelquefois aussi le maître, pour récompenser les services d'un domestique, en le vendant au-dessous de son estimation, le déclare *Coartado*, et consacre ainsi un droit qui tempère la rigueur de l'esclavage, en permettant au nègre de changer de maître, lorsqu'il n'est pas heureux avec celui qu'il sert. L'institution de la loterie, qui a déjà disparu dans plusieurs Etats d'Europe comme un tribut qui pèse principalement sur le pauvre et engendre l'immoralité, a un très-grand avantage à Cuba ; elle élimine les rangs de l'esclavage. Par un ordre royal du 29 juillet 1844, on a mis un impôt d'une piastre par an sur l'esclave domestique lorsqu'il est seul et 10 réaux de vellon pour chacun de ceux qu'il y a en plus. En 1846, on comptait 24,900 maîtres, 11,069 domestiques mâles, 29,290 domestiques femelles ; la rentrée de ces droits de capitation s'élevait à 22,111 piastres. Le droit appelé en espagnol d'*alcabala* (l'enre-

» travail ; elle ne prescrit pas non plus la qualité ni la quantité des aliments ;
» elle permet à l'esclave, il est vrai, d'avoir recours au magistrat, pour que celui-
» ci enjoigne au maître d'être plus équitable. Mais ce recours est à peu près
» illusoire ; car il existe une autre loi d'après laquelle on doit arrêter et renvoyer
» au maître chaque esclave qu'on trouve non muni d'une permission, à une lieue
» et demie de distance de la plantation à laquelle il appartient. Comment peut
» parvenir devant le magistrat l'esclave fatigué, exténué par la faim et par les
» excès du travail ? S'il y parvient, comment sera-t-il défendu contre un maître
» puissant qui cite pour témoins les complices salariés de ses rigueurs ? »

Il est impossible de peindre sous des couleurs plus vraies la position de l'esclave ; et ce qui nous frappe dans ce passage, c'est de retrouver avec la date de 1796 les mêmes impressions que nous avons éprouvées, les mêmes réflexions que nous avons faites en 1847, lors de nos excursions dans les campagnes de Cuba. Comment se fait-il que, de 1796 à 1850, il n'y ait rien de changé ? Au nom de l'humanité, nous invitons le gouvernement espagnol d'y penser sérieusement.

gissement pour la vente des immeubles), qui existait encore en 1847 sur la vente des nègres, et qui pesait principalement sur les esclaves domestiques, nuisait à l'acquisition de leur liberté; chaque changement de maître augmentant leur prix, on l'éluide souvent par des ventes simulées et nominales.

La législation des Indes, monument de clémence et de générosité des rois d'Espagne, par l'humanité et la justice avec lesquelles elle envisage toutes les relations entre les maîtres et les esclaves, et par sa douce intercession en faveur des peuples conquis, n'existe plus aux colonies espagnoles que de nom, surtout pour la partie qui méritait le plus d'être conservée, à cause de la protection qu'elle dispense à l'opprimé. Les modifications, qu'elle a subies dans la justice, le commerce et l'administration sont loin d'être regrettables; il serait à désirer même que l'on eût été plus loin dans les réformes. Maintes dispositions, fort sages pour le temps où elles furent prises, sont incohérentes et inapplicables aux besoins de l'époque, surtout après la révolution commerciale qui s'est opérée à Cuba au commencement de ce siècle. Son titre indique le but et l'origine de sa promulgation (*Recopilacion de leyes de Indias*): recueil de lois des Indes, c'est-à-dire recueil de toutes les ordonnances royales, cédules, lettres, etc., publiées depuis le commencement du xvi^e siècle, réunies en neuf volumes et destinées à l'administration de toutes les colonies espagnoles. L'hétérogénéité de ces possessions, dont la plupart se sont détachées de la métropole, ne permet pas d'appliquer ce code à celles qui restent et se sont développées sous de nouvelles conditions. Quant à la partie purement coloniale et disciplinaire, celle qui concerne les relations entre maîtres et esclaves, elle marque nettement les droits des uns et des autres. Tant que l'émancipation ne se sera pas fait jour dans les colonies espagnoles, avec la réserve que l'on doit désirer à cette grande mesure pour qu'elle ne soit pas une œuvre de ruine et de pillage, comme la France a eu l'imprudence de l'adopter, il n'a jamais existé chez les autres nations, y compris le code noir de Louis XIV, une législation plus douce, plus

sage et plus favorable aux esclaves. L'humanité réclame sa ponctuelle exécution, et veut qu'elle ne soit plus oubliée ou violée dans sa substance par ceux qui sont chargés de la faire observer. Excepté pour les causes criminelles, les juges de paix des cantons s'interposent rarement pour empêcher les abus qui se commettent sur les habitations. Ce n'est pas à dire par là que les maîtres sont cruels ou injustes ; nous nous plaignons à reconnaître et à répéter ce que nous avons déjà dit, que les maîtres espagnols sont généralement doux, et que la majorité ne se départ pas des sentiments d'humanité ; mais leurs pouvoirs sans limites, la diversité des règlements mis en usage, ne peuvent d'aucune manière être propices au bien-être du noir, et il est en droit d'attendre les réformes suivantes :

Diminuer les heures de travail ; ne jamais prolonger le travail après le jour, hors le temps de récolte ;

Déterminer les heures de veillées en temps de récolte ;

Laisser le dimanche entièrement libre ;

Etablir autant que possible l'égalité entre les sexes ;

Améliorer la nourriture, le vêtement, les cases sur un grand nombre d'habitations.

Aucun pays où l'esclavage existe, dans un temps plus ou moins reculé, ne saurait échapper à l'émancipation. La législation des Indes, rigoureusement observée, suffit à elle seule pour y conduire. Avant d'être libre, il faut absolument que le nègre n'ait rien à reprocher à son maître, afin que, lorsqu'il cessera d'être esclave, il devienne ouvrier laborieux.

Les esclaves ne sont pas les seuls qui le soient. Cette proposition paraît étrange et incompréhensible ; cependant on en reconnaîtra bientôt la vérité.

D'après les traités qui eurent lieu entre l'Espagne et l'Angleterre le 23 septembre 1817, on établit à la Havane une commission composée moitié d'Espagnols et moitié d'Anglais, que l'on appela, pour cette raison, commission mixte. Elle a à prononcer sur la validité des prises de bâtiments négriers faites dans les eaux de Cuba. Les nègres trouvés sur ces bâtiments sont dé-

clarés émancipés, et le gouvernement les met dans un établissement destiné à les recevoir. On les livre ensuite à des particuliers pour cinq ou sept ans, moyennant une somme que l'on fixe premièrement à six ou à sept onces (510 ou 595 fr.), selon leur force et leur âge. Du temps du général Tacon, la moitié de cet argent était destinée aux fonds de la police, l'autre moitié aux travaux publics. Ils doivent être instruits dans la religion et le travail, par les personnes qui s'en servent; après quoi, ils sont appelés à obtenir leur carte de liberté; leurs enfants appartiennent au gouvernement. On est obligé de lui faire part de leur naissance dans les quarante-huit heures. Les fonds considérables que produisent ces espèces de baux d'hommes expliquent la construction des grands édifices qu'éleva le général Tacon pendant son commandement. Mais après lui, excepté l'intègre Valdez, les autres gouverneurs ont fait monter le prix de ces nègres jusqu'à onze et douze onces d'or (985 et 1,020 fr.), et en ont disposé en les faisant disparaître dans les rentes et profits de leurs hautes attributions. Outre ces loyers des émancipés, qui ont tous la même destination, quelques personnes appartenant au pouvoir s'en sont approprié quelques-uns, et selon la voix publique, pendant mon séjour à la Havane en 1847, la femme même du gouverneur avait, pour ses épingles, trente hommes de cette classe, qu'elle louait de quinze à seize piastres par mois. La dilapidation de ces fonds ne serait rien, si ces hommes étaient tous libres après l'expiration de l'apprentissage, et si l'on respectait religieusement, à leur égard, la loi des traités. Mais non-seulement on les vend plus que la somme qui avait été fixée dans le principe, et on les retient plus de cinq ans, mais on va plus loin: on les fait passer pour morts avec un certificat d'enterrement, que l'on obtient facilement au moyen d'une faible gratification; ou bien même, lorsque meurt un nègre esclave de l'habitation, on porte pour mort l'émancipé, que l'on fait ressusciter esclave, en lui transférant les nom et prénoms du défunt, bien persuadé que le pauvre nègre africain, auquel il faut la moitié de la vie pour apprendre à bégayer quelques

mots de castillan, ignorant ses droits et les circonstances de sa triste condition, n'ira pas réclamer contre une pareille supercherie. Telle est la destinée des émancipés, qui n'ont de libres que le nom et qui restent toujours esclaves.

AGRICULTURE.

L'agriculture de Cuba a pris une telle importance depuis le commencement de ce siècle et surtout depuis vingt ans, qu'il est nécessaire de connaître les bases de sa prospérité et l'avenir qui lui est réservé, si elle continue dans la marche qu'elle a suivie jusqu'à présent. Pendant deux siècles et demi, les habitants furent pasteurs. Avec le XVIII^e siècle commencent les premières exportations de miel, de cire, de tabac; mais elles furent si peu considérables, que l'île continua d'être à la charge de sa métropole jusque vers les dernières années du XVIII^e siècle. La disparition de Saint-Domingue, qui eut lieu alors, fut son réveil. Le vide que laissa dans les marchés d'Europe cette opulente colonie au moment de sa ruine, sortit Cuba de sa léthargie, en lui révélant qu'elle était appelée à prendre cette place vacante.

La culture de la canne existait, mais ses produits étaient insignifiants, et ne pouvaient, en aucune manière, entrer en concurrence avec ceux des colonies voisines, à cause de la perfection où elles étaient parvenues pour l'époque. Aussitôt se fondèrent de nouvelles sucreries, pour lesquelles fut d'un grand appât le prix extraordinaire où était monté le sucre; on s'empressa d'augmenter la population esclave en donnant aux nationaux et aux étrangers la facilité d'introduire des nègres. La culture du café, qui était inconnue, attira aussi l'attention, et, par les avantages inattendus qu'elle rapporta, prit un développement rapide sous la direction des émigrés de Saint-Domingue, qui apportèrent leur expérience et leur intelligence. De nouvelles terres oubliées jusque-là furent défrichées et rendirent tout ce que l'on était en droit d'attendre de terres vierges, fécondées

par le climat des tropiques; et pour faciliter comme par enchantement cet essor, les débouchés s'ouvrirent d'eux-mêmes, en même temps que le commerce vit tomber une à une toutes ses chaînes. Cette double impulsion a conduit Cuba au rang qu'elle occupe comme colonie; il ne lui reste plus aujourd'hui qu'à voir son territoire également cultivé et habité partout. Sa superficie de 3,162 lieues d'Espagne carrées, qui peut être exploitée dans son entier, au profit de l'agriculture et de la minéralogie, est encore bien loin d'avoir atteint le degré de richesse et le nombre d'habitants qui correspondent à sa situation privilégiée et à son étendue.

Le plus petit département et le plus riche, l'occidental, a 936 habitants par lieue carrée; celui du centre, deux fois plus grand, en a 143, et l'oriental, à peu près de même étendue que ce dernier, 138. L'île pourrait nourrir 12 millions d'habitants.

La terre, aux colonies espagnoles, se mesure par cavalerie (*caballeria*), c'est-à-dire la surface que l'on peut labourer avec un cheval durant une année. La cavalerie de terre correspond à 13 hectares 42 ares.

Les terres cultivées et non cultivées de l'île de Cuba sont, dans les trois départements, dans les relations suivantes :

DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.

			Hectares.	Ares.	Cent.
Culture de denrées.....	32,332 3/8	cavalleries égalent	511,682,	87,	93.
Pâturages naturels.....	31,131 1/2	id. id.	492,678,	25,	27.
Pâturages artificiels.....	1,176 1/8	id. id.	18,612,	94,	01.
Bois et terrains arides...	67,062 7/8	id. id.	1,061,325,	94,	35.
De ces 67,062 5/8 cavalleries de terre, il y en a :					
En bois.....	36,580	cavalleries égalent	578,913,	14,	20.
En terrains arides.....	30,482 7/8	id. id.	482,412,	80,	15.

DÉPARTEMENT DU CENTRE.

Culture de denrées....	8,763 1/8	cavalleries égalent	138,682,	64,	14.
Pâturages naturels....	24,021	id. id.	380,149,	50,	48.
Pâturages artificiels...	5,465 3/8	id. id.	86,493,	38,	90.
Bois et terrains arides..	278,973 5/8	id. id.	4,414,957,	05,	83.

De ces 278,973 5/8 cavaleries, il y en a :			Hectares. Ares. Cent
En bois.....	188,123 5/8	cavaleries égalent	2,977,190, 83, 24.
En terrains arides.....	90,850	id. id.	1,437,766, 22, 59.

DÉPARTEMENT ORIENTAL.

Culture de denrées.....	24,581 1/4	cavaleries égalent	389,015, 86, 17.
Pâturages naturels.....	44,459 3/4	id. id.	703,607, 34, 14.
Pâturages artificiels....	10,762 7/8	id. id.	170,329, 79, 88.
Bois et terrains arides..	203,045 7/8	id. id.	3,213,345, 79, 45.

De ces 203,045 7/8 cavaleries, il y en a :			
En bois.....	185,122 7/8	cavaleries égalent	2,929,701, 50, 10.
En terrains arides.....	17,923	id. id.	283,644, 29, 35.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE TOUTES LES TERRES.

Culture de denrées....	65,676 3/4	cavaleries égalent	1,039,381, 38, 24.
Pâturages naturels....	99,612 1/4	id. id.	1,576,435, 09, 89.
Pâturages artificiels...	17,404 3/8	id. id.	275,436, 12, 79.
Bois.....	409,826 4/8	id. id.	6,485,805, 47, 54.
Terrains arides.....	139,255 7/8	id. id.	2,203,823, 32, 09.
	<hr/>		
	731,775 6/8		<hr/> 11,580,881, 40, 55.

La canne à sucre fut importée d'Espagne aux îles Canaries, d'où Christophe Colomb, à son troisième voyage, en 1497, l'apporta à Española (Haïti) et de là elle vint à Cuba. On en connaît trois espèces principales : la première s'appelle canne créole ; elle est mince, jaune et très-sucrée ; les deux autres sont connues sous le nom de O'Taïti et proviennent de cette île dans l'Océan Pacifique ; l'une est blanche et l'autre violette ; toutes deux sont grosses et très-élevées, principalement la blanche ; elles sont très-appréciables pour la quantité et la bonté de leur jus, et ont été introduites à la fin du XVIII^e siècle. Il y en a aussi une autre espèce à lignes violettes et rouges, que l'on appelle Ceuta, dont la culture est assez répandue.

La canne à sucre, à Cuba, se plante dans la saison des pluies, de juillet en octobre ; mais plus ordinairement elle ne se replante pas, elle se reproduit sans engrais par ses rejetons. La récolte se fait de février en mai. Les propriétés ont, la plupart, une telle étendue de terrain, supérieure au nombre de bras qu'elles peuvent employer pour la culture, que la plus grande par-

tie sert de pâturage ou est abandonnée. La fertilité est si grande, que lorsque la canne a été plantée dans un terrain vierge, elle dure de 20 à 24 ans sans être replantée; après ce temps on est obligé de labourer la terre, de lui donner de l'engrais et de renouveler la plantation. Dans les départements central et oriental, particulièrement dans le premier, cela n'a pas lieu; une fois que la reproduction a cessé d'elle-même, on laisse la terre comme trop vieille pour en prendre une nouvelle, et non-seulement on l'abandonne, mais on détruit quelquefois l'habitation pour l'établir ailleurs. Dans le département occidental, où la population est plus grande et la culture plus suivie, les terres fatiguées sont stimulées par de l'engrais et ont généralement une destination, soit pour des vivres ou pour des pâturages.

La cavalerie de terre, ou les 13 hectares 42 ares, produit, terme moyen, 3,000 pains de sucre de plus de 25 livres chacun, ou 75,000 livres, et davantage sur certaines terres privilégiées. Entre les rangées de cannes on cultive aussi du maïs et des haricots. A la Guadeloupe, un terrain fumé avec de l'engrais de France a rapporté de 9 à 10,000 kilogrammes par hectare, ce qui correspond à 12,000 arrobes ou 300,000 livres de sucre par cavalerie (v. *don Ramon de la Sagra*). On fabriqua à Cuba, de 1790 à 1800, année commune, 110,091 caisses de sucre (1); de 1800 à 1827, 234,409; dans les cinq ans de 1842 à 1846, près d'un million de caisses; et en 1847, pour l'exportation seulement, 1,274,811; et dans les 11 premiers mois de 1848, il en fut exporté 1,210,917. Un des produits de la canne qui a augmenté considérablement, et que, sans les Etats-Unis, on serait obligé de jeter, est la mélasse. De 1815 à 1825, on en exporta dans ces dix ans, par le port de la Havane, 28,252 boucauts, et dans la seule année de 1847, 252,840 pour toute l'île. Dans les onze premiers mois de 1848, il y eut une grande diminution; l'exportation monta seulement à 165,559 boucauts.

(1) Une caisse de sucre pèse 400 livres espagnoles ou 16 arrobes. Toutes les livres dont il est question dans cet exposé sont de la même valeur. 25 livres espagn. ou un arrobe = 11 kil. 494 gr.; 1 livre espagn. = 459 gr. 76 centigr.

Le troisième produit de la canne, le tafia, ne donnait d'abord que 2,720 pipes d'exportation par an pour le port de la Havane, et de 1842 à 1846, année commune, 9,000 pour toute l'île. En 1847, l'exportation s'éleva à 59,732 pipes, pour retomber, en 1848, à 16,339.

Les plus grandes sucreries sont dans le département occidental. Leur matériel est monté sur de colossales proportions. Leurs machines à vapeur sont sous la direction de machinistes anglais ou américains. Elles ont plusieurs jeux de chaudières en mouvement, et suivent toutes les améliorations que présentent les progrès du siècle. La construction des fourneaux des chaudières se perfectionne journellement d'après les meilleurs procédés de Howard, Roth et Pecqueur, et plus particulièrement ceux de Derosne. On emploie tous les moyens que la physique enseigne pour concentrer davantage les forces du sirop en lui donnant le plus haut degré de chaleur et diminuer la mélasse. Les ateliers de purgerie ont subi aussi beaucoup d'améliorations pour le raffinement. Le sucre a l'avantage d'être exporté en majeure partie blanc et bien terré, ce qui n'existe pas dans plusieurs autres colonies. Sans doute, l'usage de la vapeur pour les moulins de canne est un très-grand avantage, et le nombre des machines qui se sont établies en peu d'années est très-significatif comme preuve de progrès. On comptait 450 sucreries mues par la vapeur en 1849 (1). Il est à remarquer

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, pages 227, 228, tome I.

« Les plus grands changements qu'ont éprouvés les plantations de cannes à sucre et les ateliers des sucreries ont eu lieu depuis 1796 jusqu'en 1800. On commença d'abord à substituer des manéges à mulets (*trapiches de mulas*) aux manéges à bœufs (*trapiches de agua*), dont les premiers conquistadores avaient déjà fait usage à Saint-Domingue ; enfin, à Ceibabo on essaya, aux frais du comte de Jaruco y Mopox, l'action des pompes à feu (*bombas de vapor*). De ces dernières machines, il y en a aujourd'hui 25 dans les différentes sucreries de l'île de Cuba.

» La culture de la canne à sucre d'Otaïti devint en même temps plus commune. On introduisit les chaudières de préparation (*clarificadores*) et des fourneaux à réverbère mieux disposés. Dans un grand nombre de plantations,

que l'on a sauté à pieds joints de l'enfance à l'âge mûr industriel et agricole. Cette perfection, arrivée subitement, a eu l'inconvénient de ne pas passer par les intermédiaires, et d'être préjudiciable aux sucreries de troisième et quatrième classes, qui n'ont pas pu suivre les progrès, et n'ont pas même adopté ce qui il y a un siècle était déjà connu. On ne compte que 12 sucreries qui soient mues par l'eau, les autres le sont par des bœufs ou des mules. Cependant ce moteur est le plus simple, le plus continu et le meilleur marché; et dans certaines conditions d'éloignement des centres de population, faute d'avoir un machiniste lorsque la machine se déränge, ou faute de capitaux, il peut être préféré à la vapeur. Longtemps aussi on a suivi un système de déboisement contraire à la salubrité du climat et aux intérêts de la marine, en abattant les bois des forêts vierges pour chauffer les fourneaux. Lorsque les bois ont manqué, on a abandonné les habitations, comme si elles eussent été, par ce fait, inutilisées, tandis qu'on avait sous la main le meilleur de tous les combustibles, la bagasse (1), qui non-seulement est d'une grande économie, mais augmente la quantité et la qualité des sucres. Elle est, au reste, aujourd'hui généralement employée.

Pour avoir une idée exacte, et en même temps ne pas nous départir des sucreries ordinaires, nous donnerons, d'après M. Vazquez Queipo, ancien fiscal de l'intendance de la Havane, la répartition de l'entretien et le rapport d'une sucrerie de 200 nègres.

Les sucreries du rapport de 40,000 arrobes de sucre, soit 2,500 caisses ou 10,000 quintaux, avec la dotation de 200 nègres de tout âge, donnent les résultats suivants :

» il faut le dire à l'honneur des propriétaires aisés, on montra une noble sollicitude pour la santé des esclaves malades, pour l'introduction des nègresses et pour l'éducation des enfants. »

Le nombre des machines à vapeur pour sucreries, de 1825 à 1849, s'est élevé de 25 à 450. C'est assez pour démontrer la prospérité progressive de l'industrie sucrière dans l'île de Cuba.

(1) Résidu du bois de la canne, après avoir été moulu.

ENTRETIEN GÉNÉRAL.

Nourriture, vêtements, médecin, pharmacie, droits d'église, pour mariages, enterrements et baptêmes, à 25 piastres 4 réaux par tête (1). 5,100 piastres.

Intérêt de 6 0/0 du capital de 300 piastres, valeur moyenne d'un nègre de la dotation, sans distinction d'âge. 3,600

Amortissement de ce capital, à raison de 5 0/0, en mettant à 20 ans la vie moyenne du nègre (2). 3,000

SALAIRE DES EMPLOYÉS.

Gérant 700

Raffineur 900

Machiniste 900

Charpentier. 800

Bouvier. 400

Econome 300

Maçon ou couvreur. 200

2,500 caisses de bois, cuirs, clous, transport aux magasins de vente 6,250

Rente à 5 0/0 de 40 cavaleries à 500 piastres la cavalerie 1,000

Prairies pour les bœufs et frais de harnachement pour le moulin 1,000

Remplacement de bœufs, de chaudières, ferrements et frais imprévus 2,000

A reporter. 26,150

(1) Il faut 8 réaux forts pour une piastre.

(2) Cette évaluation faite par le fiscal de l'intendance prouve moralement que l'introduction clandestine des nègres continue et contribue, par sa mortalité, à cette perte.

Report. . . . 26,150 piastres.

Intérêt de 60/0 du capital de 150,090 piastres, pour valeur de cases à nègre, maison, purgerie, chaudières, etc., machines, moulins et les journées des deux premières années improductives (1). . .	9,000
	<hr/>
Total. . . .	35,150

RAPPORT.

40,000 arrobes de sucre à 5 réaux 1/6. . .	25,025
2,500 caisses en bois, à 26 réaux l'une. . .	8,125
Pour les mélasses, année commune. . .	2,000
	<hr/>
Total. . . .	35,150

Pour qu'il y ait balance entre les frais d'entretien et les produits, l'arrobe de sucre (25 livres espagnoles ou 11 kil. 494 gr.) doit se vendre 5 réaux au minimum, en calculant 2/3 de sucre (quebrado) jaune clair et (cucurucho) sucre brut, et 1/3 de sucre blanc; ce qui fait 13 fr. 12 c. le quintal (2). Le minimum pour les grandes sucreries, dans les colonies françaises, qui ne font ordinairement que du sucre brut, était, avant l'émancipation, de 22 fr. le quintal, pour pouvoir soutenir la même balance, et de 30 fr. pour les petites sucreries.

Une réflexion qui se présente, c'est que les colons espagnols font fortune en vendant leur sucre à un prix qui eût ruiné les colonies françaises. Ce qui donne encore plus de poids à cette réflexion, c'est que, pendant que les îles françaises, anglaises et danoises ont à la tête de leurs habitations des hommes entendus dans l'agriculture, qu'ils ont étudiée longtemps avant d'accepter la responsabilité de géreurs, et qui sont versés dans l'étude

(1) Il faut à la canne deux ans de plantation pour arriver à une parfaite maturité. Dans le sud des Etats-Unis, on la laisse à peine dix mois sur pied, de même qu'à Malaga. Les froids ne permettent pas d'attendre un plus grand développement.

(2) Le quintal espagnol est seulement de 45 kil. 976 gr.

non moins essentielle du caractère des nègres, imposent par leur maintien, leur tact et par leurs connaissances, augmentent les produits, doublent quelquefois la valeur de la propriété, et, sous tous les rapports, sont dignes de la confiance des maîtres qu'ils remplacent, la plus grande des Antilles est dépourvue de pareils hommes.

Les habitations qui ne sont pas sous la direction des maîtres sont gouvernées par des *géreurs* (*mayorales*) qui se servent de leur autorité pour la rendre cruelle et tyrannique, qui sont ignorants, sans tenue, sans influence morale sur les nègres, perdent souvent les récoltes par leur inexpérience, et, malgré tous ces défauts, savent se rendre indispensables, faute de rencontrer mieux, ou même dans la crainte de tomber plus mal. Pour s'expliquer cette curieuse contradiction, il faut comparer le régime restrictif avec la liberté commerciale; puis la protection si efficace de l'Espagne pour ses colonies, dans cette force même d'inaction qu'elle garde vis-à-vis d'elles, avec la conduite opposée de la France, qui, d'une part, voulait conserver le monopole des sennes pour sa marine réservée et ses productions comme pays navigateur, agriculteur et industriel, enfin s'en tenir à la pensée de Colbert, du XVII^e siècle; tandis que, d'autre part, le philosophe M. Guizot voulait allier cette pensée à la sienne du XIX^e siècle, qui était abolition de l'esclavage, sans charges pour l'État. Opprimées par cette alliance monstrueuse, les colonies françaises végétèrent, sans cesser un jour d'être menacées par l'émancipation; et pendant dix-huit ans que dura le règne de Louis-Philippe, on les tint dans cette fièvre de mort. La République, en ennemie plus généreuse, prononça la phrase solennelle de Robespierre : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Elle les tua en un jour, et, avec l'indemnité, elle leur laissera juste de quoi payer l'enterrement.

En 1827, il y avait à Cuba 1,000 sucreries; en 1841, 1,238; et en 1846, 1,442 (1), dont 735 dans le département occidental, 404 dans le centre, 303 dans le département oriental.

(1) En décembre 1849, un journal de la Havane en porta le nombre à 1,500.

En 1827, le produit de la récolte des sucreries a été de 393,750 caisses de sucre (à 400 livres espagnoles, la caisse = 183 kilog. 904 gram.) ou 72,412,200 kilogr. pour l'exportation ; plus, 20,000,000 de kilogr. pour la consommation de l'île. — Total : 92,412,000 kilogr.

En 1841, la récolte a donné 828,619 1/2 caisses de sucre (à 183 kil. 904 gram. la caisse), ou 152,386,440 kilogr. pour l'exportation ; plus, 30,000,000 pour la consommation de l'île et la contrebande.— Total : 182,386,532 kilogr.

En 1846, la récolte a donné 987,742 caisses de sucre (à 183 kilogr. 904 gram. la caisse), ou 181,649,704 kilogr. pour l'exportation ; et en évaluant à 32,500,000 kilogr. la consommation de l'île et la contrebande, elle s'est élevée à 214,149,704 kilogr.

En 1847, la récolte a donné 1,274,811 caisses de sucre (à 183 kilogr. 904 gram. la caisse), ou 234,442,842 kilogr. pour l'exportation. La consommation de l'île et la contrebande peuvent être évaluées à 35,000,000 kilogr. ; ce qui a produit l'énorme total de 269,442,842 kilogr. de sucre.

En 1848, l'exportation a été de 1,228,718 caisses de sucre ou 225,966,155 kilogr., c'est-à-dire 8,476,687 kilogr. de moins qu'en 1847.

Le café, originaire de la Perse, fut introduit pour la première fois en Europe, en 1583, par Banwolli. Les Hollandais l'apportèrent aussi de Moka à Amsterdam en 1710, et en 1723 M. *Desclieux* emporta à la Martinique un pied élevé au jardin des Plantes de Paris. Le navire sur lequel il fit sa traversée manqua d'eau : il préféra souffrir la soif, et l'arroser avec sa ration d'eau, à le laisser mourir. De ce pied est sorti le café qu'il y a dans toutes les Antilles. Les Anglais commencèrent à le cultiver à la Jamaïque en 1728. Il vint de Saint-Jean-Baptiste de Puerto-Rico à l'île de Cuba en 1769. On le cultiva d'abord partiellement sur quelques habitations, et ce ne fut qu'après l'émigration de Saint-Domingue que les colons français établirent les premières caféières dans la partie orientale, où ils abor-

dèrent après leurs malheurs. Il ne tarda pas à se répandre plus grandement dans la partie occidentale, qui comptait déjà 80 caféyères en 1800. Comme ce genre d'habitation exige moins de capitaux que les sucreries pour s'installer, et que le manque de concurrence après la ruine de Saint-Domingue avait augmenté les prix et donnait un gain considérable, cette culture, plus simple que celle de la canne, en même temps d'un grand rapport, fut d'un tel attrait que la majeure partie des agriculteurs s'empressèrent de fonder des caféyères. Cette affluence amena la dépréciation du café, surtout lorsqu'il fut cultivé à Java et au Brésil en meilleure qualité, et vendu à plus bas prix. Elle causa une crise agricole. On s'empessa alors de détruire les caféyères pour bâtir des sucreries.

Le principal inconvénient que présente le café est l'inégalité des récoltes. Lorsque les secondes fleurs du cafiier ne tiennent pas, à cause des pluies, on perd souvent plus des deux tiers des grains. Une caféyère qui donne, une année, 10,000 quintaux, n'arrive pas l'année suivante à en donner 3,000.

La cavalerie de terre (13 hectares 42 ares) donne de 600 à 800 arrobes, ou 20,000 livres de café; mais, selon le terme moyen des années bonnes et mauvaises, elle n'en produit pas plus de 500 arrobes, ou seulement 12,500 livres. Cependant, dans le département oriental, la même mesure de terre produit 40,000 livres. Sur quelques habitations un arbre donne 1 livre; sur d'autres, 7,000 arbres donnent 20,000 livres, et on cultive entre des rangées de cafiiers toute espèce de légumes. En temps normal un arbre porte ordinairement 3 livres. Il paraît démontré que pour continuer de cultiver cette denrée avec profit et se mettre à l'abri de ses caprices, il faut y associer d'autres cultures ou en même temps élever des bestiaux. L'exportation du café en 1804 fut, pour la Havane, de 50,000 arrobes (à 11 kilogr. 494 gram. l'arrobe), ou 574,700 kilogr.; en 1827 elle s'éleva à 1,433,487 ou 16,476,499 kilogr.; en 1839, la production générale fut de 1,950,309 arrobes ou 22,416,851 kilogr., en 1840, de 2,143,574 arrobes ou 24,638,239 kilogr.; en 1847,

l'exportation fut de 932,154 arrobes ou 10,714,178 kilogr. ; et en 1848, seulement de 694,137 arrobes ou 7,978,410 kilogr. ; par conséquent, de 1827 à 1848, la culture du café a diminué de moitié; de 1840 à 1848, elle a diminué des deux tiers; une grande diminution a eu lieu aussi dans les colonies françaises; mais on ne peut pas l'attribuer aux mêmes causes, puisque le commerce n'y est pas libre. Il y a plus de vingt-cinq ans, on vit se mettre dans les cafiers un insecte qui les détruit par place; on a donné le nom de taches au vide que laissent les arbres morts. Les moyens pour arrêter cette perte ont été jusqu'à présent inefficaces, et dans maints endroits, à la Guadeloupe et à la Martinique, les récoltes ont été réduites à un tiers de ce qu'elles donnaient auparavant. La disproportion de prix entre Cuba et les colonies françaises pour le sucre a lieu aussi pour le café; il se vend, dans la première, de 30 à 40 centimes la livre, et dans la seconde de 80 à 100. Le meilleur café de Java peut être livré à 2 piastres le quintal, ou à 25 centimes la livre.

En 1846 il y avait 1,670 caféyères, dont 1,012 dans le département occidental, 78 dans le département du centre, 580 dans le département oriental.

Outre les caféyères, il y a un grand nombre de petites métairies qui ne portent pas le nom de ces habitations, où de petits cultivateurs s'occupent à planter le café, et, après la récolte, le portent aux caféyères qui ont l'emplacement et les moyens nécessaires pour terminer la préparation.

Le miel et la cire, productions premières du pays, sont devenues tout à fait secondaires aujourd'hui. On apporta les ruches d'Europe aux Florides, et des Florides à la Havane, au commencement du XVIII^e siècle; ce ne fut qu'à la fin de ce siècle que la cire figura dans les exportations. De 1770 à 1780 on en exporta, par le port de la Havane, 2,700 arrobes par an, ou 31,033 kilogr.; l'exportation s'augmenta par la consommation que l'on en faisait au Mexique, au Pérou et à l'isthme de Panama. En 1803, elle fut de 42,700 arrobes, ou 490,793 kilogr.; de 1815 à 1820, de 21,051 arrobes, ou 241,960 kilogr. par an;

de 1820 à 1825, de 16,300 arrobes, ou 187,352 kilogr. par an ; de 1842 à 1846 elle monta, pour toute l'île, à 24,000 arrobes ou 274,856 kilogr., année moyenne ; en 1847, à 54,955 arrobes ou 634,652 kilogr. ; en 1848, à 50,110 arrobes ou 575,964 kil. En 1846 il y avait 1,843 habitations qui tenaient des ruches ; la plupart sont de petites métairies qui s'occupent aussi d'autres branches de culture : on en compte 345 dans le département occidental, 1,019 dans le département du centre, 479 dans le département oriental.

Le coton, qui réussit si bien aux Etats-Unis, où il est de première qualité, pourrait être très-avantageusement cultivé à Cuba ; mais on ne s'en occupe pas, et la récolte est pour ainsi dire nulle ; il vient de préférence sur les terrains stériles et pierreux, et rapporte 6,000 livres par cavalerie par an. En 1839 on en exporta, du département oriental seulement, 82,000 arrobes ou 942,508 kilogr. ; de 1842 à 1846 on en exporta, année moyenne, 24,000 arrobes ou 275,856 kilogr. ; en 1847, l'exportation fut de 3,583 arrobes ou 41,283 kilogr. ; en 1848, elle baissa à 1,143 arrobes ou 13,137 kilogr. En 1846 il y avait dans toute l'île 14 habitations qui s'occupaient de la récolte du coton : une dans le département occidental et 13 dans le département oriental.

Le cacao demande peu de soin ; ses produits sont peu recherchés : depuis quelque temps on semble s'en occuper davantage. Il donne 5 livres par arbre, et les 5,000 arbres que contient une cavalerie produisent 250 quintaux par an. Il figure à peine dans l'exportation. En 1846 il y avait dans toute l'île 69 habitations où l'on cultivait du cacao : 3 dans le département occidental, 54 dans le département du centre, 12 dans le département oriental.

L'arbuste dont on extrait l'indigo croît sauvage ; il vient en abondance partout et plus particulièrement dans la partie orientale. Les essais que l'on a tentés pour faire de l'indigo n'ont pas réussi. Le tribunal de commerce, depuis sa création en 1794, a cherché en vain à acclimater cette industrie. On prétend que la

plante n'a pas la qualité nécessaire pour faire une pâte convenable; cependant les indigotières, à Saint-Domingue, réussissaient au mieux. La première indigotière fut établie à Cuba en 1795; elle ne se soutint pas, et l'on a renoncé à en établir d'autres. Cette plante pourrait donner de grands produits : on calcule qu'elle rend 1.000 livres par cavalerie, et à Santiago-de-Cuba, de 1,500 à 1,800 livres.

Le maïs donne deux récoltes par an; son grain est petit et de médiocre qualité; on en nourrit les nègres et les animaux, c'est une très-mauvaise nourriture pour les hommes, sous un climat où la nature a besoin d'être soutenue par des aliments forts. Il coûte 2 piastres la fanègue (1); les feuilles servent de fourrage aux bêtes de somme. Après les denrées coloniales, le maïs est la plante la plus cultivée.

Le riz se récolte en assez grande abondance, mais pas assez cependant pour suffire à la consommation; il n'y a pas de moulins pour l'émonder; cette opération se fait mal, et, à force de bras, il se casse par morceaux: il rapporte 33,000 livres par cavalerie.

Le blé s'est récolté dans quelques juridictions du département du centre : à Villa-Clara, San-Juan-de-los-Remedios, à Santo-Espiritu, mais en fort petite quantité. En 1827, on en recueillit 120 arrobes (1,379 kil.); quelques habitations le cultivent par curiosité (2).

(1) De 150 à 200 livres, selon les provinces, et selon la manière dont la mesure de maïs est vendue avec ou sans les feuilles.

(2) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, tome I, p. 257, et 258 :

« Les farines sont belles; mais les productions coloniales offrent plus d'appâts aux laboureurs, et les champs des Etats-Unis, cette Crimée du Nouveau Monde, donnent des récoltes trop abondantes pour que le commerce des céréales indigènes puisse être efficacement protégé par le système prohibitif des douanes dans une île voisine des bouches du Mississipi et du Delaware; des difficultés analogues s'opposent à la culture du lin, du chanvre et de la vigne. Les habitants de Cuba ignorent peut-être eux-mêmes que dans les premières années de la conquête par les Espagnols, on a commencé à faire du vin dans leur île avec le suc de grappes sauvages. (*De muchas parras monteses con ubas se ha cogido vino aunque algo agrio* : d'une grande quantité de

Les haricots et les pois viennent en assez bonne qualité, mais pas assez pour satisfaire à la consommation. Le sagou peut rendre 1,320 arrobes (33,000 livres) par cavalerie. Il y en a fort peu.

Parmi les racines farineuses qui contribuent le plus à la nourriture des habitants, est le manioc; il y en a deux espèces. Au lieu d'être agréablement préparé en farine, comme dans les colonies françaises, on en fait simplement un pain que l'on appelle pain de cassave, espèce de galette mince et ronde sans saveur. On en récolte 2,000 arrobes (50,000 livres) par cavalerie. Les autres farineux sont : la patate douce, de plusieurs espèces, l'igname, le chou caraïbe, la couscouche, etc. Les légumes d'Europe peuvent aussi être cultivés; mais quelques-uns viennent en qualité inférieure et en moindre quantité.

Parmi les fruits, la banane pourrait prendre place au nombre des légumes farineux; sur beaucoup d'habitations elle remplace le pain pour les nègres; elle est préférable à la farine de maïs, et est beaucoup plus saine; on en récolte 20,000 régimes par cavalerie. On a calculé que 600 bananiers nourrissaient pendant un an une famille de dix personnes, et qu'une cavalerie, ou 13 hectares 42 ares, pouvait nourrir 150 individus par an. Aux colonies françaises, deux carrés de terre, ou six arpents plantés en bananes, ont donné 1,500 livres de substance nutritive pendant neuf mois (V. M. Victor Schœlcher). Les fruits des régions équinoxiales viennent à Cuba en abondance; l'ananas est le préféré; dans les environs de la Havane, on voit de grands champs consacrés à sa culture; les autres fruits viennent sans être cultivés, et à certaines époques. Leur nomenclature est très-étendue.

» grappes de raisins sauvages, on a récolté du vin, quoique un peu aigre.)
» (Herrera. Dec. 1, p. 233.)

» Ces espèces de vignes propres à l'Amérique ont donné lieu à l'erreur, très-répandue, que la vraie *Vitis vinifera*, est commune aux deux continents. *Las parras monteses* qui donnaient le vin un peu aigre de l'île de Cuba, étaient probablement recueillis sur la *Vitis tiliifolia* que M. Willdenow a décrite, d'après nos herbiers. »

Les habitations sucrières et caféyères s'occupent peu de vivres ; il y a une infinité de petites habitations vivrières, de potagers plus ou moins restreints, de petites métairies que l'on appelle *sitios de labor* ou *estancias* ; elles sont situées aux environs des villes, fournissent les marchés et sont cultivées par les *Guajiros* (blancs de la terre) et gens de couleur. On en comptait, en 1846, le nombre considérable de 25,292, dont 12,286 dans le département occidental, 6,678 dans le département du centre, 6,328 dans le département oriental.

On pourrait encore enrichir le pays de plusieurs autres plantes utiles, telles que la cochenille, qui était d'un grand rapport à St-Domingue, la vanille, le piment de Tabasco et toutes les épices des Indes ; il y a déjà quelques arbres étrangers fort bien acclimatés. Le noyer et le figuier des Indes, l'arbre à gomme élastique (*castillea elastica*), le mûrier de la Chine et les vers à soie introduits par don Ramon de la Sagra, se sont peu propagés.

Le tabac, plante indigène de Cuba, dont nous nous occupons en dernier lieu comme de la plus intéressante à cause de sa réputation dans le pays, est destinée à devenir la première production de l'île ; il prend l'origine de son nom de Tabasco, ville de la province de Yucatan, où les Espagnols, en 1520, le trouvèrent comme à Cuba. Il fut d'abord considéré comme un poison aussi actif que l'opium ; on en permit ensuite l'usage dans les pharmacies comme plante médicinale. Une loi promulguée en septembre 1586 en toléra un dépôt de 2,000 livres dans les pharmacies de Panama ; en 1614, on reconnut que l'on pouvait s'en servir sans danger, et on donna l'ordre d'en envoyer les récoltes en Espagne au port de Séville ; l'on en transporta, en 1717, 5 millions de livres. Il fut longtemps sujet à toutes les restrictions qu'a inventées le monopole pour les plantations, l'élaboration des feuilles ; les livraisons se faisaient au moyen d'un contrat passé entre un négociant et le gouvernement. En 1734, don Antonio Tallapiedra s'engagea à remettre 3 millions de livres de tabac à la fabrique de Séville ; en 1740, la compagnie commerciale de la Havane se char-

gea de remplir les mêmes conditions ; en 1765 (1), on établit la régie, dont le premier administrateur général fut don Martinez Echavaria ; ensuite l'on construisit l'édifice le plus grand qu'il y ait à la Havane pour l'entrepôt général des tabacs et leur élaboration, que l'on appela la factorerie. La régie avançait de l'argent aux planteurs en à-compte de la récolte, qu'ils étaient obligés de lui vendre selon le prix qu'elle déterminait (2).

En France on porte la rigueur de cette institution jusqu'à compter toutes les feuilles d'un champ, afin que le cultivateur ne puisse pas en soustraire, même pour son usage ; cependant on ne lui avance pas d'argent.

Le 23 juin 1817, une ordonnance royale supprima la régie havanaise, et une autre du 5 février 1821 abolit la factorerie qui avait conservé le privilège de la manufacture (3) ; par cette dernière décision les particuliers furent débarrassés de toute entrave. Dès le moment où la culture, l'élaboration, la vente, l'exportation, furent libres, le tabac devint une des branches les plus prospères de l'agriculture et est appelé à dominer toutes les

(1) M. de Humboldt fait remonter l'établissement de la régie à 1761. De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, page 253, tome I :

« Jusqu'en 1761 la compagnie de commerce de la Havane livra le tabac de Cuba aux manufactures royales de la Péninsule d'après des contrats qui furent renouvelés de temps en temps avec la trésorerie ou *Real Hacienda*. La régie (*factoria de tabacos*) remplaça cette compagnie et exploita elle-même le monopole. On réduisit les prix payés aux cultivateurs à trois classes (*suprema, mediana y infima*) ; ces prix étaient, en 1804, de 6, de 3 et de 2 1/2 piastres l'arrobe. »

(2) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, pages 254-255, tome I :

« Dans les bonnes années, lorsque la récolte (produit des avances que la factorerie faisait à des cultivateurs peu aisés) s'élevait à 350,000 arribes de feuilles, on fabriquait 128,000 arribes pour la Péninsule, 80,000 pour la Havane, 5,200 pour le Pérou, 6,000 pour Panama, 3,000 pour Buenos-Ayres, 2,240 pour le Mexique et 1,000 pour Caracas et Campêche. Pour compléter la somme 315,000,600 (car la récolte perd 10 0/0 de son poids en *mesma y avarios* (déchets et avaries) pendant la fabrication et les transports), il faut supposer que 80,000 arribes étaient consommés dans l'intérieur de l'île (en *los campos*) où le monopole de la régie n'était point exercé. »

(3) Don Ramon de la Sagra porte à l'année 1711 la création de la factorerie.

autres. Si les sucreries des Anglais aux Indes Orientales et dans leurs possessions de l'Australie continuent dans l'étonnante progression qu'elles ont suivie depuis 16 à 18 ans, où elles ont plus que vingtplé leurs produits ; si le café de Java et du Brésil augmente en proportion du sucre en diminuant ses prix, comme l'indique la position qu'il a prise dans les marchés, ces deux denrées céderont un jour la première place au tabac de la Havane, qui n'a nulle part à redouter la rivalité d'un compétiteur, et a l'avantage d'être généralement travaillé par des bras libres, par conséquent, de ne pas craindre la ruine que pourrait amener l'émancipation. Il semble qu'il serait dans les intérêts de l'Espagne d'opposer une digue à la révolution commerciale qui doit s'opérer au préjudice de ses colonies, et de s'efforcer à développer les forces agricoles de cette denrée, pour qu'elle puisse répondre à la destinée que lui prépare l'avenir ; chez elle-même, elle peut trouver les moyens de mettre à exécution ce principe d'économie politique, en imitant la conduite de Ferdinand VII, qui, avec tant de bonheur, sut s'éloigner du régime restrictif ; elle ne doit pas oublier qu'elle a 14 millions de consommateurs, et qu'il lui serait facile de porter chez les autres la contrebande que l'on fait chez elle ; pour cela, il lui faudrait rompre avec les vieilles routines en Europe, comme elle a rompu avec elles en Amérique.

La régie, adoptée par la plupart des gouvernements comme une des meilleures rentes de l'Etat, n'atteint plus son but ; en Espagne, le seul avantage qu'elle conserve est de donner du travail dans les manufactures royales à quelques milliers d'ouvriers ; mais la régie abolie, les franchises de l'élaboration et de la vente augmenteront leur nombre à l'infini. Ce qui aujourd'hui est un monopole mesquin se changera en une industrie, source de bienfaits pour les pauvres et pour le commerce ; favorisée par une main-d'œuvre à bon marché, elle pourra s'étendre dans toute la Péninsule ; tous ses ports, principalement ceux de la Méditerranée, seront des entrepôts où viendra se pourvoir l'Europe ; l'Etat gagnera cent pour cent à se voir débarrassé de la

régie avec son armée d'employés et ses établissements dispendieux. Plus faibles seront les droits d'entrée, plus grands seront l'étendue, la sécurité des marchés, et plus grands les rapports. La première nécessité est de faire disparaître l'impôt de deux piastres par livre, véritable prohibition qui, loin de protéger les manufactures et d'augmenter les bénéfices du Trésor, protège la contrebande à main armée, organisée en Espagne comme elle ne l'est nulle part ailleurs. Ce mal, tout grand qu'il est, ferait plus de tort au gouvernement qu'aux particuliers, si l'on introduisait seulement le tabac de Cuba ou de Manille à meilleur marché pour les consommateurs. Les Espagnols, si privilégiés pour cette denrée, que les colonies leur donnent de première qualité et de première main, ne consomment en général que la mauvaise feuille des Etats-Unis, et celle non moins mauvaise du Brésil, introduite par le Portugal et les côtes d'Andalousie, que Gibraltar se charge d'inonder de contrebande ; l'argent disparaît du pays, le Trésor est frustré de ses droits, et l'exportation du tabac de Cuba va en diminuant : elle n'a été, en 1848, que de 6 millions de livres, tandis que la production augmente et s'élève à près de 34 millions de livres. On estime la consommation de l'île à 500,000 livres ; en la mettant à un million (1), il serait resté, en 1848, 28 millions de livres abandonnées à la contrebande ou sans être vendues ; et sur la totalité de l'exploitation, celle de la Péninsule ne représente guère plus de 2 millions une année portant l'autre.

Un siècle et demi auparavant, elle était de 5,000,000 de livres, ce qui, à 1 million près, représente aujourd'hui l'exportation étrangère et péninsulaire. Le tabac a plus que sextuplé ses produits, et au milieu du mouvement général des autres denrées, sa vente est restée stationnaire ; et depuis que tout le

(1) M. de Humboldt estime, en 1826, cette consommation à plus de 200,000 arrobes (5,000,000 de livres), ce qui ferait supposer qu'en raison de l'augmentation de la population, elle serait aujourd'hui de près de 7,000,000 de livres, c'est-à-dire de plus de 7 livres par tête. Nous croyons cette évaluation beaucoup trop considérable ; cependant en l'admettant, elle ne détruirait en rien notre raisonnement.

monde fume un tabac meilleur, les Espagnols, qui possèdent la Havane et Manille, fument deux fois plus mal qu'en 1717. En réduisant l'impôt des deux piastres à un quart de piastre, on tuerait la contrebande ; les entrées augmenteraient, l'argent resterait dans le pays ; les colonies se paieraient par les échanges, qui favoriseraient l'agriculture et l'industrie péninsulaires ; cette dernière puiserait des forces dans l'introduction d'une branche spéciale aussi avantageuse aux ouvriers, aux petits débitants, qu'au grand commerce ; les consommateurs seraient mieux servis, et la branche d'agriculture qu'il importe le plus de stimuler à Cuba s'élèverait au rang qui lui appartient.

Le tabac, pour être bien cultivé, demande plus d'intelligence que de travail. Le choix de la terre où on le sème détermine principalement la qualité qu'il acquiert. Il a besoin d'une terre fine, sablonneuse, d'une grande fertilité, et située le plus près possible des rives d'un courant d'eau. Son exubérante végétation appauvrit le terrain. Ce n'est qu'à force d'engrais, d'irrigation que l'on parvient à lui rendre sa puissance productive.

Vega de tabaco (la plantation de tabac). Par *vega*, le créole espagnol entend les bords d'une rivière, d'un ruisseau, une plaine ou un champ qui, par sa qualité, est propre à recevoir le tabac ; et par *veguero*, le planteur de tabac. Les soins du *veguero* sont on ne peut plus minutieux et assidus, sans cependant l'ex-ténuer de fatigue. Ils peuvent être donnés aux heures où le soleil perd son action. Il suit attentivement la croissance de la plante, enlève les insectes qui s'attachent aux feuilles les plus tendres, se voit même quelquefois obligé d'exercer sa vigilance la nuit pour les détruire, s'efforce de conserver les feuilles sans piqûres, de les délier adroitement, de casser les têtes qui prennent trop de hauteur ; il s'étudie à concentrer la sève dans les feuilles, et détermine insensiblement, par ses soins, la force qu'il veut donner au tabac ; sépare les plantes à plus ou moins de distance, selon le terrain et l'espèce de feuille qu'il veut obtenir. Le tabac prend à Cuba le nom de Havane, parce que c'est dans le département occidental que vient en plus grande quantité

celui qui a le plus de réputation. Cependant toutes les terres ne jouissent pas de cet avantage, et celles qui produisent le meilleur sont plus à l'ouest du méridien de la Havane, et connues sous le nom de *Vuelta-Abajo* (V. don Ramon de la Sagra). Elles sont comprises dans un carré long irrégulier, limité à l'est par la rivière Hondo ou Consolacion-del-Sur; à l'ouest, par la rivière Cuyaguatete; au nord, par la montagne Sierra-Madre, et au sud, par les montagnes de Palmas-Barrigonas, qui s'étendent parallèles à la côte. Cet espace privilégié a 28 lieues de long sur 7 de large. En se rapprochant du méridien de la Havane, le tabac a encore une belle couleur, mais est moins estimé. Près de San-Cristobal, il prend, selon le langage des *vegueros*, beaucoup de qualité, est âpre et fort. De San-Cristobal à Guanajai, excepté dans le canton de Las-Virtudes, il devient inférieur, et continue sans qualité dans le département du centre, où l'on remarque seulement, par la bonté de leurs produits, les plantations de Imias, de Ojo-de-Manicaragua, près de Villa-Clara; dans le département oriental, il reprend sa réputation vers Holguin et Cuba, dans les plantations de Corcejo et sur les bords des rivières San-Sébastien et Mayari. Les terres de la-Vuelta-Abajo se paient 1,100 piastres les 13 hectares 42 ares, sur lesquelles il y en a 100 de pot-de-vin. Outre les grands avantages que renferme la culture du tabac au point de vue agricole, elle en a d'autres qui n'ont pas moins d'importance sous le rapport des considérations sociales; ce sont les éléments de bien-être que peut y trouver la classe laborieuse des campagnes dans la manière dont elle centuple les utilités de son travail; dans ce travail même de tact et d'intelligence plus approprié au caractère du blanc; dans ce capital minime pour acheter une maison humble et sans dépendances, des outils de peu de valeur, peu de terrain, la facilité de lui associer d'autres branches d'agronomie, d'élever en même temps des bestiaux, la terre nécessitant beaucoup d'engrais (1), la préparation des feuilles, leur élaboration.

(1) L'opinion du pays paraît contraire à cette association, comme l'indique le proverbe : (*crianza quita labranza*), élever empêche de labourer.

ration en cigares ; femmes, enfants, comme hommes, tout le monde y trouve une occupation à sa portée. Les transports, aussi éloignés qu'ils se fassent, peu coûteux relativement à la valeur du tabac, tout ce qui peut alimenter la famille, ses intérêts et la moralité, peut contribuer à l'accroissement de la population blanche, semble se rattacher à cette culture. Elle ne produit cependant pas les bons résultats que l'on serait en droit d'en attendre chez la classe qui s'y adonne. Les blancs de la-Vuelta-Abajo, les plus suspects de ne pas l'être, aux yeux mêmes de ceux qui ne le sont pas, et les planteurs de tabac en général, sont en collision continuelle avec les grands propriétaires; les maîtres des pâturages enclos (*potreros*) évitent de les avoir pour voisins, se plaignent de leur propension à s'agrandir aux dépens d'autrui, de leurs vols de bestiaux dans les savanes, de bois dans les forêts. Leurs plaintes doivent être fondées, puisqu'ils préfèrent laisser les terrains proches de leurs propriétés incultes, à les louer ou à les vendre aux *veguros*. Ces différends entre petits et grands propriétaires nuisent aux travailleurs honnêtes en les empêchant de s'établir, et arrêtent le cours de cette culture. Le devoir du gouvernement serait d'interposer la justice entre les différentes classes de colons. Sa sévérité et son impartialité dans la répression des torts, de quelque part qu'ils vissent, mèneraient à la conciliation.

Plus tard, nous démontrerons que si les *veguros* commettent des excès, quelques grands propriétaires ne se sont pas non plus défendus de la pernicieuse influence dont nous avons déjà parlé pour la Havane. Il faudrait, avant tout, faire cesser des abus qui, par leur énormité, pourraient faire supposer qu'il n'y a ni juges, ni tribunaux dans ce pays, où le principal vice de l'administration est la surabondance des uns et des autres. L'intégrité des agents que l'on emploie pour juges de paix dans les campagnes, l'intégrité des militaires qui font partie des commissions appelées à juger les cas de vol et de meurtre dans les endroits dépeuplés, telle est la première

base à donner à l'ordre solidement établi, sans distinction de fortunes, de classes, de couleur. Tout le monde trouvera ses intérêts dans l'échange de la propriété. Les grands propriétaires trouveront le leur à louer ou à vendre les terrains incultes; les petits cultivateurs, à respecter les droits et les biens de leurs voisins. La culture du tabac trouvera aussi dans cette réforme la plus efficace protection; et sous ses auspices se développeront les éléments de bien-être et de moralité qui ressortent de son exploitation.

Le tabac, par 13 hectares 42 ares, donne 60 charges de feuilles, estimées à 6 arrobes la charge, ou 9,000 livres. Cette étendue contient 40,000 plantes. Dans le département oriental, le même nombre de plantes rapporte 25,000 livres. Du temps de la factorerie et de la régie havanaises, les premières récoltes, au XVIII^e siècle, furent de 20 millions de livres. Elles furent après de 6,250,000 livres, baissèrent ensuite à 4,500,000 livres; en 1811, on les calcula à 9,289,000 livres; en 1827, à 12,500,000 livres, dont on exporta environ un cinquième par le port de la Havane. En 1846, la production générale s'éleva à 33,618,800 livres (la livre espagnole = 459 gram. 76 cent.) ou 15,454,579 kilogr., et l'exportation à 8,826,047 livres de tabac en rame, ou 4,057,863 kilogr. et 153,356 milliers de cigares; en 1847, cette dernière fut de 9,309,506 livres de tabac en rame ou 4,280,138 kilogr., et de 244,812 milliers de cigares. En 1848, elle a subi une baisse considérable et a été seulement de 6,275,630 livres de tabac en rame ou 2,885,283 kilogr., et de 161,480 milliers de cigares.

D'après un dénombrement que fit la factorerie, il y avait, en 1811, 3,996 plantations de tabac sur les terres de l'Etat (*Realengos*): 972 appartenant à des particuliers et 13,663 sans être cultivées. Les uns et les autres pouvaient s'augmenter encore de 40,000 plantations sur les bords des rivières seulement. Aujourd'hui, la culture s'est étendue à des terrains éloignés des rives. Par là on peut juger de l'avenir qui attend cette denrée. En 1828, il y avait 5,534 plantations; en 1846, 9,102, dont

3,990 dans le département occidental, 967 dans le département du centre, 4,145 dans le département oriental.

On a calculé que chaque denrée rapportait annuellement par cavalerie (13 hectares 42 ares) les sommes suivantes :

Le sucre, 2,500 piastres; le café, 750 p.; le tabac, 3,000 p.; le sagou, 1,500 p.; le riz, 1,000 p.; le cacao, 5,000 p.; l'indigo, 2,000 p.; le maïs, avec deux récoltes, 1,500 p.; les bananes, 2,500 p., et le manioc, 1,000 p. Le rapport annuel pour la même superficie est, en France, de 70 piastres, de 160 dans le département de la Seine, et de 213 dans les environs des grandes villes; en Hollande, de 148 à 197 piastres.

En exceptant les grandes habitations, les outils aratoires n'ont pas atteint une grande perfection. Le soc de la charrue est une houlette cannelée, avec des oreilles en bois; le manche, fort long, d'une seule pièce, arrive jusqu'au joug des bœufs. Les pauvres animaux ont la membrane qui sépare leurs naseaux traversée par une corde qui sert à les guider et les tiraille cruellement. Malgré ces instruments arriérés, la terre, à peine grattée, sans recevoir d'engrais, donne dix fois autant que dans les endroits les plus fertiles de l'Europe.

La partie de l'agronomie qui attira l'attention des premiers habitants est aujourd'hui la plus délaissée et n'a fait aucun progrès. On continue cependant à élever beaucoup de bestiaux. Le nombre des pâturages est fort considérable; mais on ne se donne aucune peine pour améliorer les espèces, ou même pour les conserver.

On connaît à Cuba trois genres de pâturages: le hato, le corral et le potrero. La première mesure dont se servit la législation des Indes pour les répartitions s'appela hato. En 1574, l'arpenteur don Luis de la Peña donna à cette mesure un cercle de 2 lieues de rayon. Sur un sol accidenté, souvent impraticable, plein de montagnes, de forêts vierges, le gros bétail est livré à lui-même et se perd sur cette grande étendue.

Le corral est la moitié du hato: il a seulement une lieue de rayon. On partage le hato en trois ou quatre parties que l'on ap-

pelle aussi corrales, mais elles n'indiquent pas alors de mesure agraire. Aucun de ces pâturages n'est l'objet de l'attention. On y élève toute espèce de bétail, particulièrement des cochons. Les corrales, comme les hatos, dépendent d'habitations où on ne s'occupe que de denrées coloniales et où les bestiaux ne sont considérés que comme une branche fort secondaire d'agronomie.

Le parc, ou potrero, est un enclos enfermé par des pierres ou des haies. Il nourrit, relativement à son étendue, un plus grand nombre de bestiaux que le hato et le corral. Ses terres ont déjà été cultivées ou sont vierges, et plus abondantes en herbes et en plantes profitables aux animaux. Les propriétaires des potreros sont les seuls éleveurs, et n'associent pas ordinairement la culture à leurs occupations. L'historien La Sagra dit, à propos des fermiers et des éleveurs de bestiaux : « La crasse » ignorance dans laquelle ils vivent se développe dans le sein » de leurs familles, où manquent les liens de respect, qui règnent » seulement là où il existe un père actif et vertueux, mettant » tout son bien dans l'avenir de ses enfants. Le mépris et l'abandon des devoirs religieux sont cause d'une action forte et » constante qui enracine l'ignorance, détruit la morale, énerve » l'esprit, excite les sens, engendre les crimes et fomentent les » vices les plus honteux. »

Une cavalerie de ce pâturage peut nourrir de 30 à 40 bêtes à cornes. Cette branche de l'agriculture n'est utilisée dans aucun de ses avantages. On perd les engrais, et on n'étudie pas les moyens de mettre les animaux à l'abri de la soif dans les grandes chaleurs. Bien que la statistique de 1846 compte 17,404 cavaleries de prairies artificielles, M. Vazquez Queipo, qui écrivait en 1845, dit qu'il n'y en a pas ou excessivement peu. Cependant il y a une quantité de rivières et de ruisseaux qui sillonnent l'île en tous sens, et rien ne serait plus facile, dans ce pays de plaines, que d'en faire au moyen des plus simples travaux d'irrigation.

Dans les sécheresses d'hiver, comme cela est arrivé en 1844

l'île perd la moitié de ses bestiaux, et sur quelques habitations les deux tiers. Les épizooties sont fréquentes et en déciment aussi une grande partie. Des hommes à cheval que l'on appelle *sabaneros* (1) ou *monteros* (piqueurs), parcourent l'étendue du pâturage pour s'assurer s'il n'y a pas de femelles qui aient mis bas ou s'il n'y a pas d'animaux morts ou malades : c'est le seul soin dont est l'objet le *potrero*. La maladie la plus commune pour les bestiaux est celle du *gusano* (ver) : elle sévit sur le petit comme sur le gros bétail et provient d'une espèce de mouche qui dépose sur les plaies ou les blessures des œufs dont naît une vermine qui les rend mortelles, si on ne les panse à temps. Un autre insecte (*Hematopinus suis*) s'attache aussi aux pores et produit le même effet. Les morsures de chiens sauvages (*jibaros*), la gangrène et quelques autres maladies détruisent beaucoup d'animaux. Les bergers à cheval sont responsables de ce qui se passe dans les prairies, et sont tenus d'en rendre compte après chaque tournée.

A la Havane, le monopole sévit d'une manière scandaleuse sur les viandes et le poisson; la consommation et la production sont à la merci d'un adjudicataire des marchés publics, qui met sur la vente le tarif qui lui plait, et ce tarif est encore altéré par les revendeurs; il dicte la loi aux éleveurs et aux marchands, obligés de lui vendre leurs marchandises aux prix qu'il détermine. La Havane paie la moitié des droits de l'île sur la viande : en 1845 il y entra 43,090 vaches, bœufs et taureaux, 44,769 porcs, 11,775 moutons, et il s'est consommé dans l'année, par personne libre, 148 livres de viande fraîche (les esclaves se nourrissent de tassot). — A Paris il se consomme par personne 86 livres de viande; à Londres, 141. Quant à la qualité de celle de la Havane, il est impossible d'en manger de plus mauvaise; les animaux sont petits, secs et maigres. Cette mauvaise qualité provient de l'abandon où se trouve le bétail : il est rare de voir de beaux bœufs; ceux qui sont attelés sont d'une maigreur

(1) Hommes chargés d'inspecter les savanes.

sans égale. Quand ils sont soignés, ils ne viennent pas mal, mais ne prennent pas de taille. Les chevaux du pays sont petits : ils n'ont hérité de leur origine andalouse ni les belles formes ni l'intelligence ; l'amble est leur allure ordinaire, comme elle est celle de tous les chevaux de l'Amérique du Sud. En changeant de climat, les hommes, les animaux, les végétaux changent de nature ; les mulets sont petits, forts et de résistance.

Il y avait, en 1846, 770,353 taureaux et vaches ; 128,480 paires de bœufs ; 214,588 chevaux et juments ; 25,139 ânes et mulets ; 928,952 porcs ; 83,148 moutons et chèvres.

Le nombre des grandes propriétés ou pacages principaux, connus sous le nom de *hatos*, *corrales* et *realengos* (1), est de 1,239, dont 193 dans le département occidental, 576 dans le département du centre, et 470 dans le département oriental.

Le nombre des métairies pour élever les bestiaux, ou petites propriétés, connues sous le nom de *Sitios de Crianza*, est de 4,303, dont 81 dans le département occidental, 1,726 dans le département du centre, et 2,496 dans le département oriental.

Le nombre des parcs enclos ou prairies fermées, où l'on s'occupe uniquement d'élever des bestiaux, est de 4,388, dont 1,467 dans le département occidental, 2,579 dans le département du centre, et 342 dans le département oriental.

Nota. Par mégarde on a porté les premières récoltes de tabac, du temps de la factorerie, à 20 millions de livres ; il faut lire, pag. 302, lig. 15. Les premières récoltes furent de 2,000,000 de livres, elles s'élevèrent à 6,250,000, et baissèrent ensuite à 4,500,000, etc., etc.

(1) Par *realengo* (Royal), on comprend, à Cuba, le terrain enfermé entre les courbes circulaires qui servent de limites aux *hatos* et aux *corrales*. Cette superficie est à peu près celle d'un *corral* ; elle est enfermé entre les grandes propriétés et pâturages. Les *realengos*, ou biens de la couronne, n'en ont absolument que le nom, et sont tous aujourd'hui possédés par des particuliers.

REVUE GÉNÉRALE DU TERRITOIRE (1).

Au milieu de la grande fertilité de l'île, on remarque certains endroits plus favorisés par la nature et par une plus grande population; de même qu'il y en a d'autres moins fertiles et mal peuplés, dans le département occidental, à cause de la direction des montagnes et la position particulière du territoire. On le divise d'abord en parties septentrionale et méridionale. La partie septentrionale se divise elle-même en quatre sections : la première, l'étroite bande entre la baie de Mariel à l'est et la baie de Guadiana à l'ouest, a d'excellentes terres de labour; toute sa partie orientale est montueuse et cultivée; l'occidentale a un grand nombre de versants sur les côtes septentrionales de la Sierra-Maestra (2).

La seconde section comprise entre Mariel et la Havane, parallèle à la côte septentrionale, a un terrain fertile, nécessitant de l'engrais, parce qu'il est cultivé depuis longtemps, excepté dans les environs de la côte. Elle est couverte partout d'habitations; à peine si l'on trouve quelques bois. Au centre, vers ses limites méridionales, est le grand lac Ariguanabo, qui a 2 lieues carrées de surface et près de 7 mètres de profondeur dans quelques endroits.

La troisième section, entre les ports de la Havane et de Matanzas, généralement accidentée, à l'exception des plaines Jaruco, Baynoa, Caraballo, San-Antonio-de-Rio-Blanco, est peuplée de villages, d'habitations, et arrosée par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes sont navigables et jettent leurs eaux sur les côtes du nord. Cette partie est la plus remarquable de l'île, la plus peuplée, la plus riche et le princi-

(1) V. Don Ramon de la Sagra, *Hist. pol., phys. et nat. de l'île de Cuba* et la statistique de 1846 de l'île de Cuba.

(2) Par Sierra-Maestra, on entend montagne principale : la chaîne de montagnes de los-Organos prend ce nom, sous lequel sont connues plus particulièrement les montagnes du département oriental.

pal centre de l'industrie agricole, à l'exception cependant des environs de Guanabacoa, des hauteurs qui bordent la côte et des rochers de Jaruco; il y a sur ces montagnes beaucoup de bois et de propriétés, mais de médiocre rapport.

La quatrième section, depuis Matanzas jusqu'à la rivière Sierra-Morena, se compose de terrains accidentés, tels que Santa-Ana, Guamacaro, Limones, Teneria, Canimar; les trois premiers sont de très-bonne qualité, le dernier est mauvais et pierreux. La côte participe aussi de ce défaut dans sa partie orientale: elle est marécageuse dans l'occidentale. Dans les plaines qu'elle entoure il y a quelques espaces très-estimés; mais généralement les savanes ou les terres sont sablonneuses et peu propres à la culture. Les quelques lacs qui se rapprochent de la mer ont des salines; ceux de l'intérieur servent à abreuver le bétail; les bois sont très-beaux et ont été peu abattus.

La partie méridionale du département occidental est plate et se termine par une côte marécageuse dans toute sa longueur. On la divise en 3 sections.

La première, de la baie de Cortez à la rade de Majana, est un terrain plat, interrompu à chaque pas par une multitude de rivières, de ruisseaux, qui descendent des versants méridionaux de la chaîne de montagnes de la Sierra-Maestra et arrosent les riches plantations de tabac de la célèbre Vuelta-Abajo. Ce terrain est coupé de quelques lacs et parsemé de pierres ferrugineuses que les habitants appellent *moco de herrero* (morve de forgeron).

La seconde section, de la baie de Majana à la rivière de Maya-beque, a une terre unie, bonne et labourable. Dans plusieurs endroits, on voit la roche calcaire sur laquelle repose l'île, et l'on trouve, comme à Gabriel, Turibacoa, Jauguan, Guanimar, Sibacanan, et près de la ville de San-Antonio, des ouvertures qui conduisent à des cavernes où il y a des lacs de grande profondeur, interceptés quelquefois par les hauteurs que produit l'inégalité de la même roche et qui forment des îlots. Cette seconde section de la partie méridionale est bien peuplée, parfaitement

cultivée, n'a pas de bois et offre la singularité que les rivières qui l'arrosent, Cayajabos, Pedernales, Guanajai, Capellánias, San-Antonio et quelques autres, disparaissent dans les cavernes dont nous venons de parler, se réunissent sous terre pour jeter ensemble leurs eaux à un point de la côte méridionale appelé Cajío, et de là se jettent dans la mer. Les puits que l'on perce dans ces parages ont tous un courant souterrain.

La troisième section, entourée par la rivière Mayabeque et les limites du département, est plate, se compose d'excellentes terres végétales et de quelques savanes dans sa partie orientale. 50 lieues du marécage de Zapata sont ses limites au midi, ainsi que quelques espaces de rochers au sud du canton de Alacranes. Elle est peuplée de très-bonnes habitations de tous genres et de quelques villages. Sa partie orientale est cultivée avec soin; l'agriculture est aussi avancée que dans les environs de Matanzas, et cette ville est le débouché de ses récoltes. Des versants méridionaux de la seconde chaîne de montagnes descendent quelques ruisseaux qui serpentent dans cette section; les uns disparaissent sous terre, les autres se jettent superficiellement dans les marais de Zapata et forment ensuite la rivière Hatiguanico. Vers sa limite orientale, près du village Catalina, sort une puissante source du même nom, qui fertilise la riche vallée de Guines, et, en toute saison, possède assez d'eau pour fournir plusieurs canaux qui, avant d'arriver à Guines, font marcher les moulins des sucreries. Ce dernier endroit est un grand foyer d'activité pour la culture de la canne à sucre. On y rencontre des habitations fort riches et fort belles.

Dans le département du centre, il suffit de classer les divisions de terrain par les noms des chefs-lieux de chaque juridiction, en commençant par Trinidad. Le terrain, parallèle à la côte méridionale où est située cette ville, est excessivement escarpé. La plus grande partie est on ne peut plus montueuse et mal peuplée; mais, vers la côte orientale qui touche aux limites de la juridiction de Santo-Espiritu, quoique partout entrecoupé

de collines élevées, le pays est d'une fertilité extraordinaire. De la ville jusqu'à ces limites se trouvent toutes les sucreries. Il est arrosé par les rivières Guaurabo, Agabama et leurs affluents. Toutes les rives sont couvertes de plantations de tabac, de pâturages et de petites habitations, qui forment un labyrinthe agréable et pittoresque. La partie supérieure de cet espace, quoique accidentée, est utilisée par l'agriculture; mais les savanes sablonneuses et pierreuses, comprises entre les hauteurs les plus méridionales et les côtes, sont marécageuses et peu fertiles au nord-ouest. Après la chaîne de montagnes de Jaiguan, confins des juridictions de la Havane et de Jagua, s'étend d'abord une lisière de savanes qui se prolonge jusqu'à la rive méridionale de la rivière Arimao. Le restant du terrain est plus ou moins montueux et de première qualité. Il a l'avantage d'être arrosé par les eaux des rivières Gavilan, Matagua, Arimao, Caunado, Salado et Damuji. Leurs rives, bien que l'on n'en tire pas tout-à-fait le profit qu'elles sont susceptibles de donner, offrent la plus riche végétation; elles sont bordées par une ligne continue de plantations de tabac, de pâturages et par les sucreries qui sont aux environs de Jagua.

En remontant vers les côtes du nord, les terres de Villa-Clara et de Sagua-la-Grande, comprises entre les montagnes de l'Escambray, d'Agabama, la rivière Sagua-la-Chica, qui est la limite orientale de San-Juan-de-los-Remedios, et la rivière Sagua-la-Grande jusque sur la côte septentrionale, sont toutes excellentes pour l'agriculture, en en exceptant quelques savanes arides et la partie marécageuse du littoral. La moitié méridionale de cet espace la plus rapprochée de Villa-Clara a des communications avec la Havane, Jagua et l'embarcadère de Sagua-la-Grande, et est presque entièrement cultivée, ainsi que les bords des deux fortes rivières que nous avons citées, particulièrement ceux de la dernière et de ses affluents. On y trouve un grand nombre d'habitations vivrières, de pâturages, de plantations de tabac, qui se pressent sur toutes les terres susceptibles de culture.

Le centre des montagnes de l'Escambray a aussi ses vallées cultivées qui offrent un contraste avec son aridité naturelle. En continuant au sud et à l'ouest de ces montagnes jusqu'au terme septentrional de celles si escarpées et si incultes de Trinidad, il y a des espaces montueux ou seulement accidentés, ensuite des savanes arrosées par les rivières Arimao, Caunado et d'autres rivières plus petites. Sur leurs bords et sur quelques morceaux de terrain de l'intérieur, l'agriculteur est grandement récompensé de ses travaux. Le reste du territoire, un peu plus à l'ouest de Sagua-la-Grande, depuis les côtes du Nord jusqu'à la division avec Trinidad, au sud, et jusqu'à celle de la juridiction de la Havane, à l'ouest, se compose, près de la côte, de terres marécageuses et accidentées, avec des veines excellentes, de savanes stériles, aux environs de la route centrale de l'île jusqu'à la paroisse d'Alvarez; enfin, la partie inférieure de cette étendue est, en général, de plaines sablonneuses, pierreuses et inutiles, entrecoupées de quelques espaces fertiles, principalement vers les limites méridionales et occidentales, où les rivières Caunado, les ruisseaux, ses affluents, la rivière Damuji, avec d'autres, ses tributaires, fertilisent les terres qui se rapprochent de leurs rives. Ces dernières localités, malgré leurs avantages, sont peuplées d'habitants pauvres qui laissent incultes les meilleures terres.

Le territoire étendu de Santo-Espiritu renferme peut-être les meilleures terres et les moins fertiles de l'île. L'espace compris entre ses limites nord et ouest, avec San-Juan-de-los-Remedios, Villa-Clara et Trinidad, et la forte rivière Saza à l'est, est plus ou moins onduleux, très-accidenté dans quelques endroits que l'on ne peut pas appeler précisément des montagnes, et seulement dans la partie méridionale il y a une étendue d'une à deux lieues de long, d'un terrain plat jusqu'à la côte; l'irrégularité donne à ce sol les plus grands avantages; car, outre les rivières Agabama et Saza, les principales qui le traversent à ses extrémités ouest et est, il est arrosé aussi par leurs nombreux affluents qui descendent des gorges de montagnes des envi-

rons, ainsi que par beaucoup d'autres ruisseaux et de sources, qui se perdent à travers les ondulations, fertilisent les petites vallées qui se forment au milieu d'elles, et offrent à chaque pas des points de vue pittoresques, animés par la variété des groupes d'habitations où l'on remarque, il est vrai, les dehors de la pauvreté, en même temps que l'application agricole des habitants.

Le plus intéressant de ces groupes, où, pour ainsi dire, sont concentrées la richesse de Santo-Espiritu et la plus grande partie de sa population rurale, est dans les environs de cette ville, à trois ou quatre lieues aux alentours, c'est là où se trouvent presque toutes les sucreries, quelques caféières, et des maisons de campagne; de beaux pâturages enclos, un nombre considérable de plantations de tabac, de petites métairies, avec des eaux salubres en abondance. Les groupes les plus remarquables après celui-ci sont ceux de El Jumento, El Quemadito, Güinia, Miranda, les plantations de tabac de Mabugina, El-Cayuguaní, Cayajana, Calabazas, Neiba, Pedro-Barba, et sur les deux rives de la rivière Saza, depuis l'endroit où la Calabazas s'unit à elle, jusqu'à l'embarcadère de l'Algodonal et de ses environs.

Le terrain compris entre la rivière Saza et Jatibonico du sud, depuis ses confins boréaux avec San-Juan-de-los-Remedios, est en général onduleux, aride, pierreux, inutile même pour élever des bestiaux, à cause de la mauvaise pâture que donnent les savanes et du manque d'eau qui se fait sentir dans la saison des sécheresses. On doit cependant en excepter quelques endroits, sur les bords des deux rivières qui embrassent cette étendue, assez bien peuplés, et cultivés de même que la zone centrale, où se trouvent les terres des propriétés en partie démolies; Bijabo, Alonzo, Sanchez, Siguanea, Iguarai, Taguasco, Arroyo-Grande, et plus au sud, celles de Gibaro sur la rive droite de la rivière Jatibonico, depuis ces dernières jusqu'à la côte méridionale, et dans l'espace de 7 lieues à 7 lieues 1/2, qui existe entre les deux rivières, il n'y a que des savanes arides, de grands lacs et des marais continuels.

Tout l'espace compris entre les deux rivières Jatibonico du nord et Jatibonico du sud, et la ligne qui divise le gouvernement de Trinidad, de la lieutenance du gouvernement de Puerto-Principe, est en général plat, entrecoupé de grandes savanes, plus ou moins accidentées de terrains stériles, avec de très-mauvais pâturages, et si peu d'eau, en temps de sécheresse, qu'à peine si on rencontre quelques faibles courants d'eau. Au nord, en dehors des limites de ces deux rivières, et de celles des rivières Chambas et Calvario, de grandes lagunes d'eau de pluie constituent toute l'eau du territoire.

Les deux côtes au nord et au sud sont sujettes aux inondations et très-marécageuses, particulièrement celle du nord, où l'on ne trouve qu'avec difficulté quelque peu d'herbes pour le petit nombre de bestiaux qui paissent dans ces champs déserts; cependant les rivières Jatibonico du nord et Chambas présentent un singulier contraste avec cette aridité: à deux ou trois lieues au-dessus de leur embouchure leurs rives sont couvertes de plantations de tabac et de métairies, de même que toute la partie occidentale comprise entre les petites élévations qui se détachent de l'extrémité orientale de la montagne Jatibonico, en suivant au sud-ouest la rivière Sierrapandilla, confluent de Jatibonico du sud, et vers l'est les ruisseaux Corrales et Naranjo, dans leur prolongement de ce côté. Tous ces espaces, malgré la plus grande fertilité, la quantité de ruisseaux qui les arrosent, leur grande étendue, les avantages incalculables que pourrait tirer l'agriculture de leurs terres vierges, la plupart labourables, présentent l'aspect de la misère et de l'indolence. Les propriétés Mabuya, Chambas, la Carratas, Naugu, Dedos, San-Felipe, Guadalupe, Concepcion, Marroquin, Naranjo, Arroyo-Blanco, et une partie de Iguara, peuplent ce terrain d'environ 36 lieues carrées, susceptible de contenir plus de la moitié de la population de la juridiction de Santo-Espiritu.

Le territoire de San-Juan-de-los-Remedios, dans toute l'étendue comprise entre les rivières Jatibonico du nord, Saguala-Chica qui lui sert de limite, et la *Sierra* Jatibonico, est vers

le sud généralement stérile, sujet à des inondations près de la côte, manque d'eau en temps de sécheresse, est très-rocailleux, et minéen grande partie par des conduits souterrains où s'englouissent les eaux, et qui interrompent à chaque pas les courants qui descendent de la chaîne de montagnes de Jatibonico et des hauteurs de l'intérieur. Cependant les terrains les plus rapprochés du pied de cette chaîne, les bords des deux rivières que nous avons mentionnées et quelques points rapprochés de la côte, comme les propriétés Yaguey, Jinaguayabo, offrent des espaces d'une fertilité surprenante. Le plateau angulaire situé entre les montagnes Jatibonico et Matahambre, a de très-bonnes terres, quoique très-souvent inondées, faute de versants pour l'écoulement des eaux et à cause de son inégalité. Sa ligne méridionale est fertilisée par la rivière Sagua-la-Chica jusque près de la propriété Capuey; les rivières Camajuani, Calabazas, Aguacate, Hacha, Guaracabuya, Baez, Caunado et d'autres moins considérables arrosent cette étendue, et au milieu de cette surabondance d'eaux, la plus grande partie du terrain est sablonneux, pierreux, stérile, avec de grands espaces de savanes arides, et par conséquent dépeuplé, à l'exception de quelques morceaux isolés, où sont situées les propriétés Calabazas, Baez, Cangrejo, Remate, Sitio-de-Mojicar, qui sont excellentes.

Le centre de ce territoire, depuis le plateau angulaire à l'est jusqu'à ses confins à l'ouest, offre des variations très-marquées. Quelques espaces sont excessivement arides, ont un sol rocailleux, impraticable même pour les animaux. Toutes les eaux disparaissent de la surface, et filtrent à travers les roches poreuses. D'autres, particulièrement à l'extrémité occidentale, ont des savanes accidentées, stériles comme les collines qui les dominent, et où les bords mêmes des rivières, à cause de leur aspérité, se refusent à féconder les efforts de l'homme. A d'autres la nature prodigue tous ses dons : ils ont de très-bonnes terres, avec de douces ondulations, fertilisées par une multitude de courants d'eau qui, sans être des torrents d'un volume

considérable, sont accompagnés d'un grand nombre de sources qui jaillissent à chaque pas.

Les propriétés les plus notables de cette partie fertile sont : Taguayabon et Mestrès, sur la route de Cayo à Villa-Clara, Baracoa et Guanabanabo, sur le chemin de la côte, Charco-Hondo, entre les deux routes, Guadalupe, Bajada, Bartolome, Viña, Gueiva, Buenavista, San-Andres, Hamey, Bambuanao; dans le centre, Piedras, Ibarra, et Camajuani, à l'ouest; sur toute la rive droite de la rivière de Sagua-la-Chica et ses alentours, depuis l'ancienne route de Villa-Clara jusqu'à l'embarcadère de Santo, de petites cacaotières, de petites caféyères, quatre ou cinq sucreries, une multitude de métairies, quelques pâturages enclos, et des plantations de tabac embellissent le pays, qui abonde aussi en beaux et bons bois. Plusieurs ruisseaux, qui prennent leur source dans les rochers du centre, disparaissent et reparaissent différentes fois, passent dessous la chaîne de montagnes septentrionales. Les uns se perdent dans les marais de la côte, les autres déchargent leurs eaux dans la mer.

La vaste superficie des lieutenances de gouvernement de Puerto-Principe et de Nuevitas peut se diviser en trois sections ou trois zones inégales dans toute leur longueur de l'est à l'ouest. La supérieure comprise entre les montagnes septentrionales et la côte, à l'exception de quelques courts espaces, est basse, de superficie plane, excessivement marécageuse, stérile, particulièrement à son extrémité orientale, et n'a d'intéressant que le terrain de Nuevitas; tout le reste est dépeuplé, inculte. On y trouve des fourrés de bois très-étendus, de riches forêts où les pas de l'homme ont à peine pénétré. Dans toute la partie centrale, s'étend un banc de terrain plus ou moins accidenté et élevé, généralement sablonneux, qui se sépare en directions tortueuses, commence par être très-étroit dans ses limites occidentales, s'élargit au centre, augmente de telle manière à l'orient, qu'il embrasse la majeure partie de la surface de ce territoire, depuis le pied boréal de la montagne de Cubitas jusqu'à

environ 3 et 5 lieues de la côte du sud, par les ramifications qui se détachent de cette montagne. Le tronc, ou siège principal, détermine la séparation des courants d'eau qui se dirigent au nord-ouest et au sud, principalement vers ce dernier point. Au centre de ce banc se trouve Puerto-Principe, et dans ses alentours sont les groupes cultivés qui s'étendent à peine à 4 lieues de rayon autour de la ville. C'est là que se sont établies toutes les sucreries, trois caféières, beaucoup de pâturages enclos, quelques plantations de tabac, et un grand nombre de petites métairies, dont les denrées fournissent les marchés de la ville. Longtemps les habitants se dédièrent exclusivement à élever des bestiaux. Malgré les excellentes terres qu'ils possèdent, ils avaient négligé entièrement l'agriculture. Aujourd'hui, elle gagne peu à peu, et commence à faire perdre à ces terres incultes le triste aspect qu'elles avaient, et, bien que très-partiellement encore, on aperçoit les traces du travail de l'homme. En dehors des limites que nous avons mentionnées, les points Guaimaro, Sibanicù, Cascorro, Guaimarillo, El Brazo, et les terres environnantes, sont celles qui présentent l'étendue la plus cultivée et la plus peuplée. On peut y ajouter aussi les bords et environs de la rivière Saramaguacan, ceux de ses affluents Arenillas, Magantilla, Concepcion, et ceux de la rivière Marañon, tributaire de Cascorro.

La zone méridionale, jusqu'au littoral ouest et sud, est plate, particulièrement dans sa moitié occidentale, avec un déclin fort doux vers la mer, qui est moins sensible à mesure que l'on s'en approche. L'autre moitié est tellement inondée et marécageuse, que, dans certaines années, on ne peut pas y pénétrer, pas même dans les temps de sécheresse. La partie ouest se compose, sauf quelques exceptions, de grandes plaines entièrement découvertes, sans autres bois que ceux que l'on trouve ordinairement près des ruisseaux et des rivières, et que l'on appelle dans le pays *Cejas* (sourcils). La partie de l'est comprend des savanes plus ou moins couvertes de différentes classes de palmiers, avec quelques espaces dégagés, placés par intervalles, entre des bois

excellents, qui dans certains endroits s'avancent jusque sur la côte.

La ligne supérieure de cette étendue est des meilleures que l'on puisse rencontrer pour la culture. Elle est fertilisée par un grand nombre de rivières qui descendent des montagnes du centre. Malgré cette position privilégiée, à peine si l'on découvre d'autres preuves d'agriculture que quelques jardins potagers et pâturages enclos, dépendant des riches fermes où on élève des bestiaux, genre de propriété qui domine principalement dans tout le territoire de Puerto-Principe et de Nuevitas.

Le département oriental est le moins connu ; les descriptions qui le concernent sont les moins étendues et les moins certaines.

La partie septentrionale de la juridiction de Bayamo est peu peuplée et peu cultivée ; elle se compose presque entièrement d'un terrain très-bas, exessivement marécageux, jusqu'à 6 lieues vers le sud, excepté un court espace de l'extrémité occidentale, qui suit dans la même direction jusqu'à atteindre le fleuve Cauto.

A part les mornes Rompe, Ranchuelo, et quelques autres collines, le terrain est généralement couvert de bois clairs, de grandes savanes, tantôt accidentées, tantôt en plaines. Dans ce centre se trouve le bourg de las Tunas, avec des propriétés qui appartiennent au canton et sont situées dans les parages les plus habités de cet espace, dont les limites sont des terrains onduleux et arides, avec des bois de la même nature, et des endroits marécageux par les inondations du fleuve Cauto, de la rivière Salado, et par les lagunes de la côte, à son extrémité sud-ouest. Le territoire enfermé dans cette limite, c'est-à-dire le méridional, peut se diviser en deux sections inégales, et diagonalement du sud-ouest au nord-ouest à cause de leurs qualités différentes. La première ou supérieure, de plus grande étendue, où se sont concentrées la plus grande population et la richesse agricole, est généralement plate, avec quelques légères ondulations. Elle comprend de grandes savanes, de riches bois. Sa moitié occidentale, entre Bayamo et Manzanillo, est très-sujette aux inon-

dations ; marécageuse, à cause des marais étendus de Buey, des terres basses du littoral, et des environs des grandes rivières. La seconde section, jusqu'aux confins avec les juridictions de Santiago de Cuba et de Jiguani, comprend les montagnes et les versants septentrionaux de la Sierra-Maestra, dont les ramifications arrivent jusqu'à 4 lieues sud et sud-sud-est de Bayamo, et d'où descendent tous les courants d'eaux qui fécondent les champs de cette juridiction.

Jusqu'à la ligne du fleuve Cauto, excepté le groupe peuplé du marquisat de Guisa, le reste de cet espace peut se considérer comme entièrement dépeuplé ; car c'est à peine si l'on rencontre quelques habitations, des pâturages ou corrales, disséminés dans quelques vallées très-marécageuses, formées entre les hauteurs qui se détachent de la chaîne principale de ces mêmes montagnes. De là, pour communiquer avec les mouillages et les havres de la côte méridionale, il y a seulement 3 ou 4 sentiers très-pénibles ; parmi ces terrains accidentés on en rencontre de très-bons pour l'agriculture, avec d'excellents bois sur leurs pentes humides.

Le territoire d'Holguin, à l'est de la moitié septentrionale de la juridiction que nous venons de décrire, comprend à son extrémité nord-ouest un morceau de terrain, plat, dépeuplé, sujet aux inondations depuis la côte jusqu'à environ 5 lieues dans l'intérieur, avec de grandes savanes et quelques bois. Depuis le centre du littoral boréal et une partie qui s'étend à l'est, le pays est entièrement coupé de montagnes ; il se compose de terres, la plupart accidentées ou onduleuses, d'une grande fertilité et arrosées par un grand nombre de rivières, et de ruisseaux qui les traversent dans toutes les directions, ainsi que de très-beaux bois. Les environs des baies de Nipe et de Banes, qui se trouvent à cette extrémité, sont sujets aux inondations ; mais, en les laissant, on traverse aussitôt d'excellentes forêts, des terres élevées, quelques savanes et une côte riante, presque toute de plages au nord et à l'est, cependant mal peuplé et peu cultivée. L'endroit le plus habité et où s'est concentrée l'agriculture, est à une lieue au

sud d'Holguin, en suivant au nord et au nord-nord-est jusqu'aux ports de Gibara et de Vita. Outre les rivières Cacoyuquin, Yabason, Gibara, les détours de celles d'Holguin, de Matamorros et d'autres plus petites, le restant du territoire jusqu'à ses confins méridionaux avec la juridiction de Cuba et de Bayamo, se compose de savanes de plaines, séparées par des intervalles boisés, et du côté de l'est, de terres inondées par les embranchements des rivières Cauto et Matamorros, qui forment beaucoup de lagunes. Les bords et les environs de ces rivières sont les espaces les plus peuplés. L'unique objet d'agriculture est le tabac, qui vient on ne peut plus avantageusement tant sur les bords des rivières, que sur presque toutes les terres, soit basses, soit élevées, sèches ou humides.

Le petit district de la juridiction de Jiguani, compris entre les rivières Cauto, Cautillo et Contramaestre, est un terrain élevé, généralement accidenté, montagneux au sud, où il dépend des ramifications de la Sierra-Maestra. Il a aussi divers espaces de terres basses, de bons bois et quelques savanes. Les extrémités septentrionales sont pleines de graviers et arides ; mais tout le reste comprend des terrains excessivement fertiles pour toutes les branches d'agriculture et plus particulièrement pour le tabac. Le centre à 2 ou 3 lieues des deux côtés de la route de Bayamo à Cuba, avec les bords des rivières Cautillo, Jiguani, Baire, est le meilleur pays et le plus peuplé ; mais il est en général cultivé par des gens pauvres.

En examinant les juridictions étendues de Santiago-de-Cuba et de Saltadero, on trouve tout le prolongement des alpes de la Sierra-Maestra presque inculte et dépeuplée, à cause de sa stérilité et de ses mornes escarpés ; mais en s'approchant du méridien du mouillage Rincon-de-Sevilla, la végétation commence à s'animer par quelques habitations cotonnières et quelques métairies, qui s'avancent jusque fort près de la côte. L'aspérité continue, présentant tantôt de forts accidents de terrain, tantôt seulement des ondulations, depuis les hauteurs de Cobre jusque près de l'embouchure de la rivière Bacanao,

sur une distance de 9 lieues. La chaîne de montagnes forme une circonvallation qui dessine un arc tortueux. Presque à son extrémité orientale se trouvent la baie de Cuba et la ville du même nom, le village de Canei, un groupe de sucreries, diverses caféyères et de grands pâturages, fertilisés par quelques petits ruisseaux qui déchargent leurs eaux, soit dans la baie, soit dans la mer, et ont de petits havres à leur embouchure. Presque tout l'arc de cette chaîne de montagnes, particulièrement la moitié orientale et le commencement de sa pente nord, est peuplé des meilleures caféyères de ce district, avec de délicieux jardins et des potagers, où s'acclimatent avec facilité les fruits et les légumes des climats les plus tempérés ; car dans cette position, on jouit d'une excellente température.

Passé les cimes des montagnes, depuis le commencement de leurs versants septentrionaux, se présente à la vue un labyrinthe confus en même temps qu'agréable de groupes fertiles, où se trouve la plus grande partie de la richesse et de la population rurale de cette juridiction. Comme tous ces terrains sont accidentés, fécondés par une infinité de grandes rivières, grossies d'une multitude de ruisseaux, ces groupes offrent à chaque pas les points de vue les plus beaux. En commençant par l'occident, le premier se compose des rives et des environs du fleuve Cauto, depuis sa source jusques un peu au delà de l'endroit où afflue la rivière Yayarabo : il est peuplé d'habitations de toutes classes et de toutes grandeurs ; le second se compose de sucreries, de caféyères et de pâturages, situés à l'ouest du chemin principal de Santiago-de-Cuba à Baracoa, il est arrosé par la rivière Guaninicú et ses affluents, Rio-Grande, le ruisseau de Santa-Cruz et beaucoup d'autres moins considérables ; le troisième à l'est du chemin déjà cité : outre les rivières Guaninicú et Ponuco, son affluent et quelques autres plus petites, il est fertilisé aussi par Aguacate, Sabanilla, Ti, qui unissent leurs eaux à celles des rivières Guantanamo et Limones. Le quatrième et dernier groupe comprend la jonction de la rivière Tiguabo ou Jaiba avec la rivière Guantanamo, la propriété démolie de Santa-

Catalina, les bords de la rivière Guajo et de ses affluents sur lesquelles s'est établie une colonie composée en majeure partie d'étrangers. Dans le même emplacement de l'ancienne habitation Santa-Catalina, s'élève aujourd'hui le chef-lieu de la nouvelle juridiction de Saltadero. Au sortir de cette limite, dont la plus grande étendue, depuis la côte méridionale jusqu'au nord est de 8 lieues, dans la même direction jusqu'aux confins avec Holguin et la mer, à l'ouest avec ceux de Jiguani, au nord avec ceux de Baracoa, se présente un aspect tout différent; ce sont des terrains incultes et inhabités, des bois impénétrables, de grandes étendues de savanes onduleuses et stériles au nord-ouest, ainsi que quelques-unes au sud, des montagnes boisées de forêts impénétrables à l'est et au nord. En dehors des limites du littoral septentrional, c'est tout ce que l'on trouve sur le territoire de la juridiction de Cuba, en en exceptant cependant une partie des bords des rivières Mayari, Sagua et de quelques-uns de leurs confluent, où il y a quelques populations et des plantations de tabac qui produisent une des feuilles les plus estimées de l'île. Les environs des baies de Nipe, de Cabonico et Levisa, de Tanamo et autres points, se ressentent de ce désert général; leurs terrains importants sont dans le plus complet abandon.

Quant à la juridiction de Baracoa, à l'extrémité orientale de l'île, les cimes escarpées et les pics de la masse montagneuse qu'elle contient sur presque toute sa surface, les bois épais et étendus, où personne n'a jamais pénétré, les savanes arides, le peu de rivières qui présentent des rives abordables et susceptibles d'être travaillées, particulièrement dans l'intérieur, les plages désolées et manquant d'eaux potables dans les sécheresses; les terrains élevés, couronnés de pics; aucune ligne de communication, un défaut de culture et un dépeuplement général, sont d'un aspect désert et sauvage; c'est là la triste peinture que l'on peut faire de ce territoire, en exceptant les environs de Baracoa, où il y a quelques habitations, et une partie de la côte septentrionale, plus abordable que celle du

sud, où se trouvent quelques plages habitables avec des ruisseaux qui fertilisent les terrains des pâturages. La majeure partie des espaces situés au pied ou sur les versants des montagnes, sont excessivement stériles, et quelques-uns sujets à des inondations. Cependant, d'après les bois si beaux et si abondants qui peuplent ce territoire, on doit supposer que le terrain qu'ils occupent est excellent.

Pour appendice ou résumé général de l'agriculture, il est à remarquer qu'il y a 65,676 cavaleries $\frac{3}{4}$, c'est-à-dire 1,039,381 hectares 38 ares 24 centiares employés à la culture des denrées; que sous le nom de pâturages naturels et artificiels, dont la majeure partie n'est ni l'un ni l'autre, et se compose de terres abandonnées sur lesquelles se perd un nombre plus ou moins grand de bestiaux, il y a 117,016 cavaleries $\frac{5}{8}$, c'est-à-dire 1,851,871 hectares 22 ares 68 centiares de pâturages.

Sur les 11 millions $\frac{1}{2}$ d'hectares qui forment la totalité de la superficie de l'île, il y en a donc seulement 1 million de cultivés, et les 10 millions $\frac{1}{2}$ qui restent attendent le travail de l'homme. Comme chaque hectare rend dix fois plus qu'en Europe, il est facile de calculer approximativement la fortune agricole et industrielle que pourrait acquérir le pays.

ORIGINE DE LA PROPRIÉTÉ.

L'origine de la propriété à Cuba présente le désordre le plus grand et en même temps le plus curieux dont on puisse avoir idée. Dès le commencement de la conquête, chacun s'empara non seulement de ce qui pouvait lui être utile, mais même de ce qui ne devait rien lui rapporter. Le premier demi-siècle se passa en réclamations à la cour. Les colons, les employés, le clergé, chacun accusait son voisin d'avoir pris un trop grand nombre d'Indiens pour esclaves, et tous accusaient les gouverneurs de se les être appropriés, ou de les avoir distribués de pré-

férence à leurs amis et à leurs parents. Lorsque les Indiens eurent disparu, décimés par les épidémies, le suicide, les trop grandes fatigues, ou soit même faute de se reproduire par manque de femmes, des demandes d'un autre genre eurent lieu. On sollicita à Madrid l'introduction des nègres. Bien qu'elle fût très-avantageuse au Trésor, par les droits que l'on percevait sur chaque tête, la cour ne céda qu'avec difficulté et fort lentement à ces demandes qui se multipliaient après chaque concession. Une fois que les mines eurent été abandonnées, à cause du peu qu'elles rapportaient de leur mauvaise administration, et que le gouvernement en eut fait défendre l'exploitation, la pensée vint peu à peu de s'occuper d'agriculture. Les travaux qu'elle exige ne permirent pas à cette pensée un développement rapide, mais elle embrassa facilement les moyens de se faire la plus grande propriété possible. La cour fut alors accablée de pétitions pour des concessions de terrain. Les souverains donnèrent l'ordre aux gouverneurs des nouveaux districts qui se formaient, et ensuite aux vice-rois, après avoir entendu l'avis des conseils municipaux, en respectant les terres encore possédées par les Indiens, de distribuer les autres aux colons, et de préférence à leurs *regidores* (officiers municipaux), si toutefois ils n'en possédaient aucune. Les premières concessions ayant été faites à ces officiers, ils trouvèrent l'emploi tellement lucratif, qu'ils obtinrent de le rendre héréditaire dans leurs familles; et comme c'était à eux que l'on demandait conseil pour les répartitions, ils donnèrent celui qui était le plus conforme à leurs intérêts, et s'adjugèrent à eux-mêmes toutes les terres, quoique l'ordre comprit d'une manière précise de les donner à ceux seulement qui n'en avaient pas. Plus on leur fit de concessions, plus ils en sollicitèrent, soit qu'ils étendissent les attributions de leurs titres à toute l'île, ou qu'ils fussent à la fois de plusieurs municipalités. Ils devinrent les seuls propriétaires et possédèrent des biens dont ils n'arrivèrent pas à connaître les limites. Parmi ceux qui surent profiter des circonstances pour se faire un beau patrimoine, sont les Recios, qui,

dès le **xv^e** siècle, firent partie de la municipalité de la Havane. Le marquis de la Réal-Proclamacion, descendant de cette famille, a plus de 200 lieues carrées qui lui appartiennent. Sa propriété la Habanana, à elle seule, en a 100; elle est plus grande que bien des départements. Pendant que ces adjoints entendaient si bien leurs affaires, ils s'occupaient fort peu de celles des municipalités, et à propos de ces concessions, une ordonnance royale du 16 février 1730 dit que grâce à elles la capitale était sans aire, et sans prairies pour faire paitre les bestiaux destinés à son abattoir. Avant 1574, les premières concessions ou *mercedes* spécifiaient seulement les endroits où on les avait sollicitées, sans indiquer aucune mesure. En 1589 et 1635, il fut convenu qu'elles seraient seulement d'usufruit; mais les regidores les transmirent à leurs enfants avec leur emploi. Ce fut à cette époque que l'on envoya à Cuba l'arpenteur don Luis de la Peña pour déterminer la mesure des concessions. Il prescrivit pour le ható et le corral, noms qui leur avaient été donnés par la législation des Indes, une mesure circulaire de deux lieues de rayon pour le premier et d'une lieue de rayon pour le second. Les espaces qui se trouvaient entre les corrales s'appelèrent *reallengos* (biens de la couronne). Chaque usufruitier était tenu à payer six ducats (1) par an aux fonds de la municipalité pour la concession d'un ható, quatre pour celle d'un corral, trois pour une prairie, deux pour les terres sur lesquelles on avait bâti, et un seulement si la construction était en ville.

Ces concessions se transférèrent de père en fils dans les premiers temps, sans autre partage entre les enfants que celui des bestiaux. Plus tard les municipalités intervinrent dans la répartition des héritages jusqu'à ce qu'un décret du capitaine-général leur ôtât cette faculté. Par la suite, les héritiers s'arrangèrent comme ils l'entendirent.

Tant que l'île resta dans un état de nullité, toutes ces posses-

(1) Le ducat d'Espagne est une monnaie imaginaire; il vaut onze réaux de vellon (2 fr. 88 c.).

sions à lieues carrées furent aussi idéales que les propriétés actuelles à centaines de lieues au Texas; mais à peine l'agriculture eut-elle trouvé la vie dans la liberté commerciale et donné l'éveil à la propriété, en lui faisant présager l'avenir qui lui était réservé, que les propriétaires se trouvèrent tous debout sur les limites de leurs biens, selon qu'ils les avaient tracés dans leur imagination; car la plupart ne les avaient pas tracés ailleurs. Dans cet empressement ils empiétèrent réciproquement sur les domaines de leurs voisins, et respectèrent moins encore ceux de l'Etat. Grâce à la mesure circulaire, chacun chercha à s'arrondir en plaçant le compas où il lui convint le mieux et en ouvrant ses branches à discrétion. Il en résulta que les circonférences se coupèrent et s'entrecoupèrent entre elles; la propriété devint un écheveau tellement mêlé, qu'il ne fut pas rare de voir une circonférence empiéter sur la part de trois ou quatre autres, qui, de leur côté, en prirent autant à leurs voisines. Deux ou trois circonférences se trouvèrent enfermées dans une autre, et ce qu'il y eut de mieux encore dans cette perfection géométrique, c'est que non-seulement il y eut plusieurs centres dans la même circonférence, mais il y eut plusieurs centres sur le même point, disputés par autant d'individus qui les réclamaient à titres différents. Avec un pareil cadastre, il y eut de quoi enrichir toutes les justices, tous les avocats et procureurs du monde, et ruiner les plus riches plaideurs. Les propriétaires se trouvèrent avoir d'interminables et d'insolubles procès. Outre l'inextricable chaîne qui liait les colons entr'eux, le trésor faisait de son côté des réclamations qui n'étaient pas les moins bien fondées; car une infinité d'habitants ne pouvaient fournir aucun titre des concessions qu'ils prétendaient leur avoir été faites, ni expliquer pourquoi ils en avaient doublé l'étendue ou avaient négligé d'en remplir les conditions. Ceux qui s'étaient emparés des biens de l'Etat ne pouvaient pas davantage donner des preuves de la légitimité de leurs possessions. Les concessions accordaient seulement l'usage des prairies pour élever des bestiaux, mais ne donnaient aucun droit à défricher les terres ou à couper les bois, qui avaient toujours été

réservés à la marine royale ; et dans l'extrême dérèglement sous lequel s'était développée la propriété, elle était menacée du plus grand danger par l'incertitude et surtout le doute qui existaient sur les plus légitimes. La première mesure du gouvernement pour la tranquilliser fut, le 30 août 1815, de permettre, par une ordonnance royale, à tous les propriétaires des terrains montueux et boisés d'en user comme s'ils leur appartenaient. Pour couper court à toute confusion, donner essor aux progrès de l'agriculture et faciliter les transactions, le 16 juillet 1819 une cédula royale défendit l'usage de la mesure circulaire, ordonna de respecter les prescriptions de quarante ans, de faire la répartition égale des terrains en litige, d'abandonner les droits de l'État sur les biens *realengos* et sur les concessions d'autorité contestable, en accordant trois mois à ceux qui retenaient des biens illégitimes, pour s'entendre avec le Trésor, en lui payant une modique indemnité. Cette condescendance ne rencontra pas le moindre respect de la part de ceux qui en étaient l'objet : les possesseurs des biens suspects d'illégitime acquisition ne les déclarèrent pas ; les autres profitèrent des six mois de délai pour agrandir leur cercle et envelopper le peu de biens qui restait du domaine de l'État, et, sur cette surface de 11 millions et demi d'hectares, voilà comment il s'explique que le gouvernement ne possède rien ou presque rien.

Lorsque le comité de commerce et d'agriculture de Cuba (*junta de fomento*), pour donner plus de force et de stabilité à la colonie, proposa d'augmenter la population blanche en stimulant l'émigration chez les classes indigentes du peuple de la Péninsule ou de l'étranger, M. Vazquez Queipo, dans un ouvrage, envisagea cette question sous toutes les formes, et prouva l'impossibilité où était le gouvernement espagnol de protéger cette émigration par le seul moyen efficace, qui eût été de faire des concessions de terrains, puisque, par une administration mal entendue, il s'était trouvé dépouillé de celui qu'il avait dans l'île. Il prouva aussi que les propriétaires ne pouvaient pas engager des ouvriers blancs pour travailler sur leurs sucreries, à cause du

défaut d'équilibre entre les dépenses et les produits ; il calcula que le nègre esclave coûte à son maître 70 piastres et demie par an d'entretien ou 352 fr. 50 c. , et que l'ouvrier blanc, avec la même nourriture que l'esclave et 10 piastres de salaire mensuel, coûterait 140 piastres et demie, ou 702 fr. 50 c. par an. Le comité de commerce et d'agriculture ne renonça pas à l'espoir de développer l'agriculture sous de nouvelles conditions, et prorogea jusqu'en 1849 les primes qu'il avait proposées en 1844 aux propriétaires : elles étaient de 12,000 piastres à chacun des trois premiers maîtres d'habitations qui établiraient sur leurs propriétés une population entièrement nouvelle de cinquante familles, chacune composée au moins de l'homme et de la femme, et les mettraient en possession, devant notaire, d'une cavalerie de terre (13 hectares 42 ares), avec une maison, les animaux et les outils nécessaires à l'exploitation, et dont une partie de terrain serait déjà mise en culture à l'époque fixée pour le concours. Sans qu'il soit possible de prévoir si l'on obtiendra les résultats que l'on désire (1), on ne peut trop admirer la sage prévision et les nobles intentions qui ont dicté cette mesure. Ce qui frappe davantage est le contraste qui existe à 1,500 lieues entre le mérite éclairé des hommes chargés de fomentier les intérêts coloniaux, et l'aveuglement de ceux qui depuis seize ans gouvernent l'Etat. La fondation de ce comité date de 1832 ; auparavant, le tribunal de commerce réunissait les mêmes attributions. Le but de son institution est de développer les intérêts matériels de l'île en commerce, en agriculture et en industrie. Les travaux publics, les améliorations de toute espèce et la colonisation sont sous sa direction ; c'est une espèce de conseil général de l'île ; ses membres représentent les trois départements et sont rééligibles tous les deux ans. L'assemblée est permanente ; ses séances sont périodiques. Selon l'exigence des améliorations, des travaux publics, elle dispose, sur les rentes de l'île, des fonds nécessaires

(1) Le silence des journaux de la Havane nous fait présumer que cet essai n'a pas réussi ou qu'il n'a pas reçu son exécution. La *junte de fomento* paraît s'être décidée, en 1849, à faire venir des colons à ses frais.

à leur exécution ; ses décisions sont soumises à l'approbation du gouverneur supérieur civil, un des titres du capitaine général, qui prend aussi l'initiative pour proposer les œuvres qui lui paraissent utiles.

Il existe à la Havane une autre junta que l'on appelle Société économique ; elle s'occupe d'agriculture, de statistique, de commerce, d'industrie. Sa principale mission est de protéger les sciences, les arts et métiers ; elle diffère de l'autre en ce qu'elle a un caractère plus privé. Elle fut longtemps dotée par le gouvernement ; on lui a ôté récemment sa dernière subvention. Elle s'occupait, dans le principe de sa création, de bienfaisance, de l'instruction publique, elle se consacre à développer les progrès matériels et intellectuels du pays : la bienfaisance et l'instruction publique sont aujourd'hui sous la direction de comités séparés.

Malgré qu'on se trouve à Cuba à l'abri des idées nouvelles et des réformes intempestives, on peut présumer que l'époque doit arriver où il faudra préparer les nègres à une émancipation rationnelle, et l'on a essayé, comme dans les colonies anglaises des Indes occidentales, de faire venir des Asiatiques pour les associer aux travaux de la canne ; le Comité de commerce et d'agriculture destina à cet effet une somme de 60,000 piastres pour en faire venir six cents : ils arrivèrent en 1847, avant mon départ. Voici le contrat passé avec une maison de Londres et les conditions d'engagement.

« La maison Zulueta et C^{ie}, de Londres, s'oblige à introduire, dans le terme d'un an, 600 colons asiatiques, hommes sains, robustes, agiles, et experts dans les travaux analogues à ceux de l'agriculture de l'île de Cuba ; 29 sur 100 auront de 22 à 40 ans, et 10 sur 100 de 14 à 22. Elle livrera chaque colon avec un contrat écrit, par lequel il s'oblige de se consacrer pendant huit ans à n'importe quelle classe de travail il sera destiné, soit dans les sucreries et autres habitations, pendant les heures habituelles, ou même en dehors, selon qu'il plaira au comité ou aux personnes auxquelles sera remis le contrat, d'en dispo-

ser, moyennant le salaire de quatre piastres par mois, la nourriture, par jour, de 8 onces de viande salée (tassot), une livre et demie de bananes, patates, ou autres racines nutritives, et annuellement deux rechanges d'effets, plus une couverture et une chemise de laine. Le comité payera comptant à la maison Zulueta et Cie 170 piastres pour chacun. Aussitôt qu'il les aura reçus, il les livrera aux personnes qui les voudront, aux mêmes conditions, et seulement pour 70 piastres chacun. »

Les termes de ce contrat indiquent qu'il y a chez l'Angleterre autant d'amour pour ses intérêts que pour l'humanité. L'esclavage des nègres fait horreur! mais l'engagement des blancs ou des jaunes, c'est bien différent. Quand donc cessera-t-on de gouverner et d'émouvoir les peuples avec des mots? . . . Nous demandons de bonne foi si engagement, ici, n'est pas synonyme d'esclavage.

LES MINES.

L'industrie minière s'est développée si heureusement depuis vingt ans, que les mines de cuivre figurent au premier rang de la richesse territoriale; elle s'est étendue sur un grand nombre de points dans les trois départements, et particulièrement dans la partie orientale, où il y a une ville qui porte le nom de Cuivre. La quantité exportée de ce métal en 1844 représente la sixième partie de celui du globe.

Il fut découvert dès les premiers jours de la conquête, mais dédaigné pour un métal plus précieux. L'or s'offrit d'abord aux yeux des Espagnols. Les Indiens s'en servaient pour ornements, comme à Haïti. De 1515 à 1534, on fait monter à 260,000 piastres le minimum de l'or fondu à Santiago et transporté en Espagne. Les mines ayant été abandonnées, on perdit leurs traces, et l'on ne sait plus même où elles étaient situées. Cependant l'or ne provenait pas seulement des ruisseaux, puisque la ville de Santiago dut sa création aux fonderies qui y furent éta-

blies. Il était donc originaire des mines, et non du sable des rivières, d'où il sort pur, après avoir été lavé. Dans cette persuasion, on fit en 1770 beaucoup de recherches pour retrouver les mines; elles restèrent infructueuses. Quant à celui qui provenait des alluvions, où il est mêlé avec le sable, bien qu'il soit devenu très-rare, il en existe encore aujourd'hui. Il y a quelques années, on a trouvé des vestiges de ces alluvions dans les rivières Damuji, Caonao, Sagua-la-Grande, Agabama, Saramaguacan; dans celles d'Holguin, de Bayamo et de Nipe. On a même fabriqué, avec beaucoup de perte de temps et grande patience, quelques bijoux, avec l'or recueilli dans les rivières Sagua-la-Grande et Agabama.

Le cuivre dont on avait fait peu de cas dans le premier siècle est devenu un produit plus considérable que l'or n'a jamais été. Le gouverneur Gonzalo de Guzman, en 1530, dans une lettre qu'il écrivait à l'empereur Charles-Quint, lui dit : « Quant aux » montagnes de cuivre, il devrait venir des maîtres ouvriers » pour les exploiter de la même manière que les cuivres d'Alle- » magne. Votre Majesté doit permettre qu'on y travaille, en » payant la dime. »

En mars 1530, les employés royaux écrivaient qu'ils attendaient encore les ouvriers, avec les effets et outils nécessaires pour tirer parti du cuivre; car tous les habitants désiraient y travailler. Hernando Nuñez fut le premier auquel le roi Philippe III fit concession des mines, en 1599. A cette époque vint dans l'île don Francisco Sanchez, avec autorisation de faire des recherches. Les mines lui furent vendues 5,000 piastres. Il en jouit jusqu'en 1620. Le Trésor fit ensuite valoir ses droits, et les confisqua plusieurs fois à ceux auxquels elles avaient été concédées. Elles finirent par être entièrement abandonnées. En 1802, don Francisco Ramirez vint les reconnaître; alors se forma une compagnie d'Anglais et d'Espagnols, qui entreprirent leur exploitation, en extrayant simplement le minerai brut pour l'emporter en Angleterre. Les différentes excavations faites pour trouver des métaux précieux dans les mornes del-Hoyo, Padilla, Morrocayo,

Moscas, et sur quelques points de la montagne de l'Escambray, n'avaient mené à aucun résultat, lorsqu'en 1827, don José Escalante découvrit, sur les terrains de la propriété Manicaragua-la-Vieja, dans la juridiction de Villa-Clara, une mine avec des veines d'argent et de cuivre. Ce ne fut qu'en 1836 que se forma une association entre celui qui l'avait découverte et deux chimistes américains. La mine prit le nom de San-Fernando. Le premier produit rapporta dans un an 150,000 piastres. Un des projets de cette compagnie ne s'est pas réalisé : il avait été question de fonder dans l'endroit appelé Hoyo-de-Manicaragua une colonie de cent familles blanches.

Beaucoup de différends se sont élevés entre le fisc et les propriétaires espagnols et anglais qui exploitent les mines de cuivre les plus abondantes de la partie orientale. En 1829, don Prudencio Casamayor découvrit dans cette province les mines du bourg del Prado, abandonnées peu de temps après la conquête. Il lui fut concédé, à titre d'essai, la permission d'en exporter, libres de droits, quelques tonnes. On fixa ensuite à 5 0/0 les droits qu'il devait payer. De 1829 à 1831, il obtint de faire proroger les mêmes conditions jusqu'en 1840. La quantité de cuivre transporté à Swansée (Angleterre), à cette époque, s'éleva à 80,000 tonnes, à 16 piastres chaque. Les droits furent, en 1840, portés à 10 0/0. Le fiscal de l'intendance de la Havane, M. Vazquez-Queipo, estime que les frais d'exploitation, de transport, et les intérêts du capital satisfaits, le produit liquide a été de 1,142,190 piastres, ou 100 0/0 du capital employé.

Dans cette exposition des gains réalisés par une compagnie en peu d'années, on a oublié d'ajouter une circonstance qui nous a été référée dans le pays et confirmée à Madrid ; elle prouve que si tout ce qui brille n'est pas or, l'axiome inverse peut s'appliquer aux mines du département oriental, où tout ce qui ne brille pas et passe pour cuivre contient aussi de l'or ; mais le fiscal de Santiago a des raisons positives pour n'y voir que du cuivre : aussi cet emploi, devenu vacant, fut mis secrètement aux enchères dans les bureaux du ministère des finances ; on le taxa à 12,000

piastres, et les émoluments annuels ne montent pas à 1,000.

Les cuivres, fers et autres minéraux sur toute la surface de l'île, dont le plus grand nombre est dans la partie orientale, ont été classés, par don Ramon de la Sagra, en une nomenclature de 154 espèces; quelques-unes donnent de 60 à 80 0/0 de métal.

Un phénomène connu dès les premiers temps de la conquête, et qui paraît inexplicable, est l'existence de pierres calcaires, dont plusieurs prennent place au nombre des minéraux: elles sont parfaitement rondes et de différentes grosseurs; quelques-unes sont aussi grosses qu'un boulet de gros calibre. Tous les historiens se sont étonnés de l'exactitude de leur forme sphérique, et n'ont pas su à quoi l'attribuer. Oviedo s'explique à leur égard en ces termes: « Il nous manque des faits et des » observations pour expliquer la forme si parfaite de ces boules, » et davantage encore pour dire si elles sont un produit naturel ou celui de l'art. » Il conclut « à l'impossibilité où l'on est » de les attribuer à l'art, vu l'état arriéré où se trouvaient les » Indiens. » Il ajoute: « A quoi d'ailleurs eussent-ils pu faire » servir ces boules de toutes grandeurs et en nombre si considérable? » Il les remarqua à 15 lieues de Santiago, près de la rivière de Contramaestre; elles sont aussi en grand nombre dans le département occidental.

Il y a de l'aimant dans les montagnes de Juragua, près de Santiago-de-Cuba, dans quelques collines près des ports de Tanamo et de Naranjo, vers la côte septentrionale de cette province, sur une propriété qui porte le nom de ce minéral; il y en a dans le canton de Tunas, de la juridiction de Bayamo; on en a trouvé à l'extrémité de la péninsule de Guincho, près de la baie de Nuevitas, ainsi qu'au sud-ouest de la montagne de Cubitas; il y en a aussi dans la partie occidentale de l'île.

On assure que les montagnes de Santo-Espiritu, Villa-Clara et San-Juan-de-Trinidad contiennent des métaux précieux, elles renferment aussi beaucoup de fer et d'aimant. On trouve de la calcédoine à Guanabacoa, dans les montagnes de Juragua, de Cuba, de Puerto-Principe, près de la baie de Nuevitas; celle

que l'on trouve dans les groupes des montagnes de Santo-Espiritu est supérieure à la célèbre calcédoine de l'Hécla.

Dans les montagnes de Juragua, il y a des mines de coupe-rose, d'alun, qui, dans le temps, commencèrent à être exploitées; elles furent ensuite abandonnées.

L'ardoise de différentes espèces et de différentes couleurs abonde principalement dans les montagnes de Trinidad et de San-Juan.

Le quartz et le feldspath se rencontrent dans les montagnes de l'Escambray, près de Villa-Clara, sur le mont de Yucatan au nord et dans les environs de Puerto-Principe.

Les marbres et les jaspes de différentes couleurs, susceptibles d'un bruni brillant, existent dans plusieurs montagnes de Cuba et dans l'île de Pinos. Il y a aussi du cristal de roche en petits morceaux sur la surface de quelques mornes stériles.

Le bitume minéral appelé pétrole de Guanabacoa, existe dans la partie orientale, sur la côte du nord, entre Holguin et Mayari; sur la côte méridionale, depuis Santiago-de-Cuba jusqu'à Guantanamo et sur toutes les côtes; il est rejeté par la mer. Les sources de cette matière bitumineuse servirent aux premiers navigateurs pour radouber leurs bâtiments: elles ont diminué de beaucoup; on l'attribue aux écroulements occasionnés tous les ans par les fortes pluies, et qui doivent avoir comblé leurs ouvertures primitives. Lorsque ce bitume est solide, les habitants s'en servent pour faire des torches; on peut s'en servir aussi pour combustible dans les fourneaux; en le mêlant avec la bagasse, on a essayé en vain d'en faire du gaz.

De 1846 à 1850 on a déclaré dans les trois provinces, classées selon leur ordre financier, les mines suivantes :

PROVINCE DE LA HAVANE.	Argent.....	4 mines.
„	Pétrole et charbon de terre..	7
„	Cuivre.....	51
„	Fer.....	1
„	Sulfate de cuivre.....	2
„	Charbon bitumineux.....	1
„	Amiante.....	1
PROVINCE DE PUERTO-PRINCIPE.	Cuivre.....	18
„	Amiante.....	1
PROVINCE DE CUBA.	Cuivre.....	45
	Total.....	131 mines.

La plupart de ces mines ne sont pas exploitées, d'autres le sont mal, faute de direction industrielle et scientifique ; quelques sociétés ont vu dissiper leur capital sans résultat. — Les produits des mines de cuivre sont les seuls réels, et encore leur décroissement depuis 1844 est fort notable.

1844,	2,003,587	} Quintaux au prix de 2 piastres et demi le quintal esp. de 45 kilog. 976 gr.
1845,	869,922	
1846,	635,654	
1847,	565,495	
1848,	656,491	
	<hr/> 4,731,149	

Pour élever l'industrie minière au rang qui lui appartient, et que par sa spécialité elle soit appelée à apporter au bien-être et à la stabilité de la colonie les mêmes avantages qui, dans l'agriculture, sont réservés au tabac, il faut que les mines cessent d'être la propriété privilégiée de quelques grands spéculateurs nationaux ou étrangers, pour devenir celle du pays, en associant les habitants à tous les travaux qu'elles exigent avant de produire le métal. Le minerai brut n'étant plus exporté en Angleterre, le gouvernement protégeant par des primes et quelques privilèges les premiers capitaux qui se consacraient à l'établissement de fonderies, on appellerait un grand nombre de travailleurs ; les fonderies seraient suivies de près par des fabriques d'objets de cuivre et de fer, qui amèneraient un autre concours d'ouvriers. Cette innovation deviendrait une source féconde d'activité et de richesse, de bien-être pour les familles pauvres ; elle augmenterait bien plus l'immigration des colons blancs que les généreuses primes accordées par le comité de commerce et d'agriculture ; elle donnerait un mouvement industriel égal à celui de l'agriculture, et ferait marcher de pair ces deux mobiles de la civilisation.

Plusieurs mines de charbon de terre ont été découvertes. Bien que l'on n'ait pas reconnu dans leur combustible les mêmes propriétés que dans celui du continent, il peut être employé aux fourneaux, et on a déjà annoncé l'existence de couches carboniques qui remplissent les meilleures conditions : les reconnaître, les exploiter, et, au moyen des chemins de fer qui se cons-

truisent à si peu de frais dans l'île, transporter le charbon aux fonderies, et pour les bateaux à vapeur qui parcourent les côtes, c'est là le dernier pas qu'il reste à faire à Cuba. Le tabac pour l'agriculture, les mines pour l'industrie : tout son avenir est là ; et quelque révolution qu'elle soit amenée à subir dans son organisation sociale actuelle, appuyée sur ces deux bases, elle les verra passer sans danger pour son existence.

EAUX MINÉRALES.

Les eaux minérales sont nombreuses ; la plupart ne sont pas analysées par la chimie, et au lieu des guérisons que l'on pourrait en attendre, faute d'être appliquées selon le caractère des maladies, on a observé qu'elles sont généralement la cause de morts prématurées.

Les bains de San-Diego, à 40 lieues sud-ouest de la Havane, ont des eaux hydrosulfureuses, divisées en deux sources que l'on appelle le Tigre et le Tempéré. Le chimiste Estève, qui les a reconnues, prétend qu'elles proviennent d'une même veine. Elles sont transparentes, exhalent, l'une comme l'autre, avec force, une odeur d'œuf pourri ; leur saveur cause les mêmes nausées, elles ont le même degré de chaleur et font monter le thermomètre Farenheit à 95 degrés. Elles se décomposent ainsi : une livre d'eau contient 0,46 grains (2 gr. 30 centigr.) de gaz hydrogène sulfureux, 10 grains (50 centigr.) de sulfate de chaux, 1 grain (5 centigr.) d'hydrochlorure de magnésie, 1 grain (5 centigr.) de carbonate de magnésie.

L'affluence des malades attirés par ces bains, malgré leur distance de la capitale et les mauvais chemins qui y conduisent, est fort grande ; leurs bons effets sont en partie neutralisés par le manque d'établissements commodes et même d'objets de première nécessité. Les logements se réduisent à quelques pauvres cabanes, qui ne mettent pas les malades à l'abri des intempéries, et sont exposées à être abattues par le vent et à de fréquents incendies. L'humanité souffrante est en droit d'attendre d'au-

tres égards , et le gouvernement , qui y envoie aussi les militaires et les employés , a intérêt à donner une meilleure organisation à cette localité.

Les bains de Madruga , pour les commodités de la vie et leur distance seulement de 15 lieues de la Havane , offrent de plus grands avantages que ceux de San-Diego ; mais on n'en a pas profité pour les établir convenablement. Les sources s'appellent la Paila , la Castilla , el Tigre ; cette dernière , plus forte que les autres , est susceptible de beaucoup d'améliorations. Les bairis de San-Diego ont leurs eaux plus chargées de matières qui les rendent médicinales , particulièrement d'hydrogène sulfureux.

Les eaux de Guanabacoa sont moins chargées d'hydrogène sulfureux que celles de Madruga ; leurs bains sont connus sous les noms de El Barrete , El Espagnol , Casanova , etc. On n'observe pas dans ces eaux les effets violents des précédentes. Les eaux minérales , comme toutes les eaux potables de Guanabacoa et des environs , contiennent plus ou moins de magnésie , de nitre , ou d'oxide de fer. A 3 lieues ouest-sud-ouest de la Havane , il y a un puits connu sous le nom de Cantarrañe ; son eau est salée et amère. Sa source est assez abondante ; sa décomposition a donné de l'hydrochlorure de magnésie , du sel marin et du gypse ; elle est purgative , tonique et excitante.

Les eaux de la rivière Almendares , qui pourvoit d'eau la capitale , furent considérées longtemps comme hydrosulfureuses ; mais après les avoir analysées dans un temps de sécheresse , on a reconnu qu'elles contenaient , sur une livre d'eau , un demi-grain (250 milligr.) de sel marin , deux grains (10 centigr.) d'hydrochlorure de magnésie , un grain (5 centigr.) de carbonate de chaux , un quart de grain (125 milligr.) de carbonate de magnésie et un tiers de grain (166 milligr.) d'acide carbonique. Quoiqu'elle soit assez potable , elle a une qualité âpre , désagréable lorsqu'elle est mise sur la peau.

Au sud-est de Matanzas , les deux ruisseaux San-Pedro et Santa-Ana ont des eaux que l'on prétend médicinales ; leurs propriétés chimiques sont ignorées.

Dans l'île de Pinos, les ruisseaux Brazo-Fuerte et Junquito ont des eaux thermales, qui sont bonnes à l'usage intérieur et extérieur pour guérir les affections de la peau.

A Mayajigua, à une demi-lieue du village du même nom et de la ville de San-Juan-de-los-Remedios, près du pied septentrional de la montagne de Jatibonico, il y a deux sources à 250 vares (212 mètr.) environ l'une de l'autre, dont les eaux ont une odeur de soufre; elles serpentent quelque temps et se jettent dans un grand puits ou mare, d'où jaillissent deux autres sources. L'on y remarque quelques parcelles de soufre et de magnésie. Leur odeur et leur goût ressemblent à ceux des bains de San-Diègo; elles sont couvertes d'une couche bitumineuse à couleur changeante; leur température est de 23 degrés au-dessus de celle ordinaire de l'atmosphère et quelquefois plus. On a remarqué que cette température ne se fait sentir que trois heures le matin et trois heures le soir; le changement s'opère par gradation, soit en diminuant, soit en augmentant. La chaleur, dans son état normal, est de 8 degrés plus élevée que l'atmosphère. Les paralysies, les maladies chroniques et invétérées se trouvent bien de leur usage; mais quelques malades l'ont aussi payé de leur vie, faute de direction ou de juste application, et surtout parce que le village est misérable et manque des objets de première nécessité.

A 6 lieues nord-est de Santo-Espiritu, sur le chemin qui conduit à Moron, aux environs du hameau Guadalupe, près de la rivière Chambas, il y a une source d'eau minérale que l'on appelle Guadalupe; elle a la même odeur et la même saveur que celle de la source appelée el Coronel, à Guanabacoa, quoiqu'elle paraisse plus chargée d'hydrogène sulfureux et que son volume soit plus considérable.

A 2 lieues et demie sud-ouest de Puerto-Principe, dans la propriété appelée Camujiro, sur la rive droite de la rivière San-Pedro, il y a une source qui jaillit d'entre des fentes d'ardoise, se jette dans des fossés creusés dans le lit de la rivière mais séparés de son courant; une autre se réunit à elle: ces

deux sources sont ferrugineuses et toniques. Il y a dans l'endroit quelques misérables cabanes.

A 2 lieues sud-ouest de la baie de Manati, au pied du morne Dumañuecos, dans la juridiction de Bayamo, il y a une source d'eau ferrugineuse et sulfureuse assez considérable, que l'on appelle Mañuecos; elle coule un mille à l'est, se jette dans d'autres courants d'eau, et est située dans des lieux inhabités.

La nature du terrain du département oriental donne des signes manifestes de l'excellence et de la quantité de ses eaux minérales, mais on ne sait pas où elles sont placées. Il en est de même pour les montagnes de San-Juan-y-Trinidad, de Santo-Espiritu et de Villa-Clara, dont l'aspérité n'a pas permis de faire les reconnaissances nécessaires. (V. la statistique de 1846.)

CONSIDÉRATIONS SUPPLÉMENTAIRES SUR L'AGRICULTURE.

Avant de traiter du commerce, nous allons présenter les derniers renseignements qui nous sont parvenus de Cuba sur l'agriculture.

En 1849, la *junte de Fomento* s'est occupée de la souffrance où se trouve le café; elle s'est occupée de donner à la culture du cacao une plus grande étendue, a obtenu du gouvernement quelques exemptions de droit pour en protéger le développement, et a fait venir de Venezuela des cultivateurs entendus et des semences; elle a fait venir aussi des États-Unis des bestiaux pour améliorer les espèces, des instruments de labourage et diverses plantes utiles.

On a déjà fait l'essai, à Cuba, du procédé de M. Melsens que l'on a cru appelé à opérer une révolution complète dans les produits du sucre. Don Francisco Ochoa écrit, de la sucrerie de San-Joaquin du département occidental, au *Diario de la Marina*, journal officiel de la Havane, que le 12 janvier 1850 on

avait obtenu, dans les différents essais que l'on avait faits sur cette sucrerie, une augmentation considérable, c'est-à-dire que le vesoul, qui rendait cinq et demi avec les anciens procédés, rendait au plus, en employant le bisulfate de chaux, sept et demi, et que l'augmentation, pour le moins, était toujours de deux sur dix. Mais pour modifier l'étonnement que pourraient causer ces grands résultats, nous devons ajouter que le directeur des recherches chimiques (emploi institué en 1849 pour aplanir à l'industrie agricole les voies du progrès, en examinant toutes les découvertes qui la concernent), M. Casaseca, dans une lettre du 15 janvier, insérée le 22 du même mois dans le *Diario de la Marina*, conteste formellement leur possibilité; et à l'appui de son opposition, il dit que le plus qu'il soit possible d'obtenir par le procédé de M. Melsens est un dixième, vu que l'on ne perd pas davantage aujourd'hui de substance saccharine.

Dans la description topographique et statistique, page 216, nous faisons observer de quelle importance il serait pour le département oriental, et surtout pour la juridiction de Bayamo, de rendre accessible le fleuve Cauto aux grands bâtiments, en détruisant la barre de son embouchure. Le 8 janvier 1850, on écrit de Bayamo que ces travaux sont déjà terminés, et que l'on a ouvert un port pour le commerce dans l'endroit. Il paraît aussi qu'en 1849 le bourg de Las Tunas, de la juridiction de Bayamo, aurait été érigé en chef-lieu d'une nouvelle lieutenance de gouvernement.

Dans le département occidental, la Vuelta-Abajo, qui a une si grande réputation pour son tabac, se prépare à faire, en 1850, une grande récolte. On écrit de Candelaria au *Diario de la Marina*, 24 janvier 1850, que le tabac sera meilleur qu'il ne l'a jamais été depuis vingt ans, et qu'il donnera trois fois autant qu'en 1834, qui fut cependant considérée comme l'année la plus privilégiée.

Il nous manquait encore la valeur des produits annuels de l'île de Cuba, que la statistique de 1846 a négligé de donner, ainsi

que celle très-importante des propriétés immeubles et biens en nature. Nous trouvons les produits annuels estimés d'après l'opinion des personnes les plus entendues du pays dans le *Diario de la Marina* du 1^{er} janvier 1850. Ce journal officiel de la Havane présente chaque année, à pareille époque, la situation de la colonie.

PRODUITS AGRICOLES ANNUELS.	FOIDS ET MESURES (1).	TOTAL pour les trois départements.	VALEUR en piastres espagnoles.
			Piastres.
Sucre terré.....	Arrobes.....	17,344,989	13,699,924
Sucre brut.....	Arrobes.....	494,432	185,412
Mélasse.....	Boucauts.....	243,788	1,462,728
Eau-de-vie de canne.....	Pipes.....	20,359	305,385
Café.....	Arrobes.....	1,470,754	2,206,131
Cacao.....	Arrobes.....	3,836	19,180
Cire.....	Arrobes.....	32,326	193,956
Miel.....	Barils.....	60,397	45,298
Coton.....	Arrobes.....	5,052	10,104
Millet.....	Id.....	104,427	104,427
Riz.....	Id.....	929,858	464,929
Fromage.....	Id.....	29,094	145,470
Haricots et pois.....	Id.....	98,227	49,113
Poïs chiches.....	Id.....	555	277
Oignons.....	Paquets.....	34,565	2,160
Aulx.....	Paquets.....	56,574	7,072
Racines nutritives.....	Charges.....	3,044,890	6,097,080
Légumes.....	Charges.....	76,152	114,228
Fourrages, herbes de Guinée	Caballos (charges).....	7,416,525	14,839,050
Tabac en rame.....	Charges.....	1,168,094	5,042,820
Mais.....	Faneques.....	942,491	1,884,982
Pains de cassave.....	Caballos (charges).....	83,056	332,224
Fruits.....	Charges.....	222,292	666,876
Pistaches de terre (mani).....	Arrobes.....	22,186	11,093
Sésame (2) (Ajonjoli).....	Id.....	5,438	2,719
Pommes de terre.....	Id.....	89,565	22,391
Cannes pour la consommation.....	Charges.....	483,911	483,911
Amidon.....	Arrobes.....	31,553	46,829
Farine de sagou.....	Id.....	10,290	20,580
Huile de ricin (Paluachristi).....	Id.....	31,700	44,520
Charbon.....	Charges.....	291,685	1,750,110
Bois (d'après don K ^o de la Sagra).....	1,711,202
Somme totale des produits agricoles annuels.....			51,972,202

(1) On trouvera la valeur en kilogrammes de ces différents poids et mesures dans les tableaux statistiques placés à la suite de la description topographique de chaque département et à la fin du volume.

(2) Plante dont la tige ressemble à celle du millet ; on l'appelle aussi jugoline.

A la somme de 51,372,202 piastres, il faut nécessairement joindre les revenus annuels du bétail et de la volaille, détaillés ainsi qu'il suit :

	Piastres.
180,289 têtes de bétail.	3,635,780
180,289 cuirs.	180,280
269,211 porcs.	1,346,055
30,000 moutons.	120,000
1,148,432 poules, dindons, oies, etc. (volaille)..	1,074,216
33,000,000 œufs.	1,166,880
652,080 cruches de lait.	326,040
Total.	7,849,260

Pour obtenir le revenu exact du territoire, il faut joindre aussi aux produits purement agricoles, ceux des mines. En 1848, dernière année dont on connaisse les résultats, il y a eu 656,491 quintaux espagnols de minerai livrés à l'exportation, représentant la valeur de 1,638,509 piastres, soit le prix de 2 fr. 50 le quintal. Nous ne prenons pas la moyenne des cinq années de 1844 à 1848, parce que l'exportation depuis cette époque ayant continuellement diminué (v. page 334), nous craindrions de porter un chiffre trop élevé.

Résumé des revenus du territoire.

	Piastres.
Produits agricoles annuels.	51,972,202
Rapport annuel du bétail et de la volaille.	7,849,260
Rapport annuel des mines.	1,638,509
Total de tous les revenus.	61,459,971

Le capital territorial de l'île de Cuba calculé à 5 0/0 des revenus est donc de 1.229,199,620 p. ou 6,145,997,100 fr., c'est-à-dire 2,145,997,100 fr. de plus que nous ne l'avons estimé dans l'aperçu historique, page 20. Cependant, en supposant qu'il rende 10 0/0, terme fort modéré pour les revenus coloniaux, ordinairement plus élevés, il serait alors de 3,072,998,550 fr., et

en ajoutant à cette somme 1 milliard pour les constructions non comprises parmi les habitations, et qui cependant représentent les immeubles du territoire, nous retrouverions toujours à peu près les 4 milliards de francs de notre estimation première.

LE COMMERCE (1).

Le commerce de l'île de Cuba s'est augmenté avec tant de rapidité depuis qu'il est libre, les résultats immenses qu'il a obtenus sont tellement éloquents, que le régime restrictif a besoin de défenseurs bien habiles pour prouver que les métropoles sont dans le droit d'obliger leurs colonies à des échanges réciproques, sans être tenues à leur égard de garantir les conditions sous lesquelles elles se sont développées. Après avoir consacré en principe leur ruine, émancipé leurs esclaves, qu'elles-mêmes leur ont vendus, comment prouveront-ils qu'elles sont dans le droit de maintenir les maîtres sous le joug de l'exclusivisme commercial? Le libre commerce a fait des merveilles à Cuba; il a créé l'agriculture, augmenté la population des deux tiers, accumulé des richesses dans une île qui était déserte au commencement de ce siècle; d'une colonie insignifiante qui était à charge à sa métropole, et lui servait seulement comme échelle pour se rendre à ses grandes possessions continentales, il a fait la plus belle colonie; d'un peuple de pasteurs, il a fait un peuple d'agriculteurs, d'industriels et de spéculateurs; de la Havane, il a fait une capitale, une ville de plaisir et la première de l'Amérique par son urbanité, son luxe et son activité. Ce sont là les fruits de la liberté du commerce. Quant à ceux de la liberté des nègres, ils sont, à Saint-Domingue, en plein rapport depuis plus de cinquante ans; ils ont donné la barbarie dans son chaos le plus complet, à la Mar-

(1) Pour éviter des répétitions ou des réductions que nous croyons inutiles, voici la valeur des poids espagnols que ce chapitre et les deux suivants contiennent dans le texte et dans les tableaux. La livre espagnole = 459 gr. 76 centig.; l'arrobe ou 25 livres espagnoles, 11 kilog. 494 gr.; le quintal espagnol, 45 kilog. 976 gr.; la caisse de sucre ou 400 livres espagnoles, 183 kilogr. 904 grammes.

inique et à la Guadeloupe, où ils produisent depuis 1848 : ils ont donné le meurtre, la ruine et l'exil de la classe propriétaire. C'est ce que ne pouvait manquer de produire la confusion de la question sociale avec la question politique, que toutes deux on a voulu résoudre en un jour et avec les mêmes moyens. Pour la solution de la première, il fallait préparer les générations pendant un demi-siècle; depuis plus d'un demi-siècle n'attendons-nous pas en Europe la réalisation des promesses de la seconde? Les républiques françaises, dans leur précipitation inconsidérée, ont été plus généreuses envers l'Espagne que tous les rois de la monarchie : celle de 1793, par son décret d'émancipation des nègres en février 1794, a fait passer l'opulence de Saint-Domingue à Cuba; celle de 1848, par son décret d'émancipation en mars de la même année, fera passer les capitaux et l'industrie française à Puerto-Rico et à Cuba.

En prenant Cuba depuis son berceau, à peine si l'on trouve, dans les deux premiers siècles, les traces de ce que l'on appelle aujourd'hui le commerce. En 1550, il se limitait à quelques produits insignifiants que l'on exportait au continent américain. En 1650, les flottes espagnoles, au retour du Mexique, exportaient les bois, les cuirs et la cire, qu'elles échangeaient avec quelques vivres et très-peu de marchandises, surplus de ce que le Mexique n'avait pas consommé. Avec le XVIII^e siècle commença l'exportation du tabac, qui fut même à cette époque, pour la péninsule, plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Une ordonnance royale du 10 décembre 1740 créa la compagnie de la Havane et lui donna le monopole commercial de l'île. Pendant les quatorze années de son existence, cette compagnie envoya à la péninsule trois bâtiments par an et exporta seulement 3,000 quintaux de sucre et 300 arrobes de tabac; tous les droits d'entrée ne montèrent pas à plus de 300,000 piastres. La prise de la Havane par les Anglais eut les résultats les plus avantageux pour la colonie. Aussitôt après leur départ, la négligence et l'abandon où on l'avait laissée se changèrent en plusieurs genres d'amélioration, et le commerce ne fut pas le dernier à

se ressentir de ce zèle. Le 24 avril 1764, un règlement permit aux habitants de se livrer à toute espèce de trafic. Le 16 octobre 1765, un décret dispensa les bâtiments espagnols de payer les droits de *palmas* (droits de jaugeage). Le 14 avril 1767, on donna la faculté à la colonie, en cas de nécessité, de recourir à l'étranger pour acheter des vivres. De 1769 à 1771, il entra dans le port de la Havane 202 bâtiments marchands, et il en sortit 277, tous espagnols; les étrangers n'étaient pas admis. Les principales marchandises que l'on introduisit dans ces trois années, furent 89,284 barils de farine, 61,358 barils de vin, 9,489 pipes d'eau-de-vie. De 1770 à 1771, les importations, composées en majeure partie de farines et de vins, montèrent à 1,300,000 piastres et les importations à 800,000. Le 12 octobre 1778, Charles III ouvrit les principaux ports de la péninsule au commerce d'Amérique. Après la conquête, les sujets de Castille et des royaumes d'Andalousie eurent seuls le privilège de prendre part au commerce d'Amérique et d'armer des bâtiments; cette concession s'appela commerce libre, tout entravé qu'il était encore; cependant, à cette époque, il commença à prendre un certain essor. En 1791, après les événements du cap Français, on prorogea la libre introduction des esclaves, concédée en 1789 aux nationaux et aux étrangers, et on autorisa les bâtiments, non-seulement à entrer dans les ports, mais même à emporter de l'argent et des effets. Par un décret du 22 novembre 1792, on permit d'embarquer directement pour l'Espagne les denrées de l'île sur des bâtiments étrangers et espagnols, auxquels on laissa la liberté de les réexporter à l'étranger, en leur rendant les droits de consommation qu'ils avaient payés à l'entrée. En 1794, on créa le tribunal de commerce. Le 21 juin 1796, on ordonna de cesser le commerce avec les Etats-Unis, qui avait été permis par un décret de 1790. Le 23 février 1797, le gouverneur don Luis de las Casas, d'accord avec l'intendant Pablo Valiente, permit l'entrée de différentes marchandises de l'étranger en échange de denrées; le gouvernement approuva cette décision en juillet, et le 18 novembre il permit lui-même que de la péninsule on

chargeât les effets sur des bâtiments neutres, qui devaient en échange rapporter les denrées de l'île. Le 20 avril 1799, un décret dérogea à ces mesures prises en temps de guerre; on défendit de nouveau le commerce étranger. De 1790 à 1795, les importations furent de 10,082,385, et les exportations de 13,036,670 piastres.

Le 8 janvier 1801, le gouvernement concéda le commerce des neutres pour le temps que le gouverneur et l'intendant jugeraient nécessaire. Le 4 décembre de la même année, il le défendit, en ne permettant pas même, en cas d'avaries, l'admission dans les ports des bâtiments étrangers, et par une ordonnance royale du 28 janvier 1804, il rétablit le commerce exclusif tel que le maintenaient les autres métropoles dans leurs colonies. De 1801 à 1805, le terme moyen annuel de l'exportation était de 712,652 quintaux de sucre, 1,479,625 livres de café; il entra 825 bâtiments et en sortit 811; les droits maritimes furent de 1,724,298 piastres. Par une décision du 18 février et 9 avril 1805, prise par le gouverneur et l'intendant, on ouvrit le commerce aux neutres; en 1806, les communications furent interrompues entre Cuba et la péninsule, qui cessa de correspondre avec toutes ses possessions d'outre-mer, à cause de la guerre avec l'Angleterre; l'île souffrit fort peu de cette interruption. Les Etats-Unis devinrent les intermédiaires entre les métropoles et les colonies; les bâtiments américains touchaient à leurs ports pour faire changer leurs registres, et maintinrent ainsi les échanges entre les denrées coloniales et les marchandises d'Europe. Mais lorsque, le 22 décembre 1807, le congrès de Washington eut décrété l'embargo de la marine américaine, la position de la Havane, en 1808, devint excessivement critique. Sur les instances de la municipalité, le tribunal de commerce leva les droits que l'on payait à l'introduction des denrées; le 9 de mai 1809, il les réduisit et agrandit les relations commerciales avec l'étranger. Ces mesures, que les circonstances avaient rendues indispensables, rencontrèrent de la part de la métropole la plus vive opposition. L'embargo qu'avaient mis les

Etats-Unis sur leurs bâtiments, causa un grand dommage à leur marine marchande et à leur commerce; leurs exportations, qui de 1790 à 1806 avait atteint le terme moyen annuel de 89,331,109 piastres, furent réduites, en 1807, à 22,430,960 piastres. Le congrès révoqua le décret d'embargo le 1^{er} mars 1809, et aussitôt se présentèrent dans le port de la Havane une foule de bâtiments américains. Comme les marchés étaient encombrés faute d'avoir pu se défaire des récoltes antérieures, et que les droits d'entrées avaient été supprimés, il se fit une vente considérable. De 1810 à 1811, la guerre de l'indépendance, les troubles des colonies espagnoles du continent, qui menaçaient de faire cesser le commerce intermédiaire dont la Havane avait eu jusque-là le privilège, furent très-préjudiciables, paralysèrent les premières impulsions et diminuèrent l'entrée des bâtiments; mais en même temps, pour contrebalancer ces désavantages, l'Angleterre et les Etats-Unis entrèrent avec Cuba dans de nouvelles transactions. 1812 souleva de nouvelles difficultés; la rupture entre ces deux puissances et l'insurrection du Mexique réduisirent la Havane à l'isolement, la privèrent de numéraire, de débouchés pour ses denrées, et de provisions pour sa consommation.

Le libre commerce s'était introduit au milieu des malheurs de la guerre. Repoussé et accepté, selon les circonstances, par les autorités et toujours accueilli avec joie par les habitants, sans être sanctionné pour toujours, il se maintenait par un droit pour ainsi dire de prescription, malgré une foule d'événements qui paraissaient contraires au développement de sa prospérité.

De 1803 à 1806, les importations varièrent entre 5,857,589 et 15,729,528 piastres. Le terme moyen annuel fut de 10,899,575 piastres; les exportations varièrent entre 4,015,920 et 10,985,642 piastres; le terme moyen annuel fut de 7,062,422 piastres. Au milieu des temps les plus orageux, lorsque le monde entier s'ébranlait sous les secousses produites par les guerres européennes, la franchise commerciale, non-seulement permit à Cuba de les traverser sans danger, mais jeta les fondements de sa

fortune actuelle, et lui fit présager le degré de richesse où elle pourrait s'élever avec les bienfaits de la paix.

Ferdinand VII, par un décret du 10 février 1818, sanctionna la liberté de commerce avec l'étranger, dont elle avait joui sans interruption depuis 1800.

Une des plus heureuses époques de la Havane fut de 1815 à 1819. Les exportations s'élevèrent à 4,126,912 quintaux de sucre, 85,504,425 livres de café, 2,784 225 livres de cire, 141,266 boucauts de mélasse, 14,304 pipes de tafia. La valeur générale des denrées exportées fut de 56,224,041 piastres, et on estima à 26,039,030 seulement la valeur des objets consommés ou employés dans la ville de la Havane; il resta par conséquent un actif de 20 millions de piastres; il entra 11,679 bâtiments et les droits royaux furent de 11,595,400 piastres. On introduisit 87,534 nègres, et en 1816, à la Havane seulement, 17,733. La valeur totale employée dans le commerce d'Afrique fut de 26,260,060 piastres, dont 2,659,950 correspondent à l'introduction faite à la Havane en 1816. Dans cette même année, l'Espagne importa des marchandises pour 5,980,444 piastres, et les étrangers apportèrent pour 7,239,543 piastres; les réexportations et exportations directes pour les ports d'Afrique s'élevèrent à 2,104,890 piastres; celles pour la péninsule à 2,419,224 et pour l'étranger à 3,195,169 piastres.

Les Cortès de 1820, voulant introduire un nivellement général que l'on n'a pas encore pu obtenir pour la péninsule, bien que la forme du gouvernement constitutionnel y subsiste déjà depuis tant d'années, soumirent les colonies à la loi de tarif de 1820. Cette mesure aurait promptement ramené Cuba à l'état de prostration d'où l'avait retirée la liberté commerciale, si elle n'en eût été délivrée par la chute des Cortès. Le seul droit que ce gouvernement se soit acquis à la reconnaissance du pays fut, le 15 octobre 1822, d'avoir établie à la Havane un entrepôt commercial. Ce port, où aboutissent les différentes routes que doivent suivre les bâtiments pour se rendre dans le golfe du Mexique, dans l'Amérique du Nord, à la côte ferme et aux Antilles,

gagna promptement en importance lorsqu'il devint l'entrepôt où l'île pouvait prendre ses provisions, et où les États des deux continents et les îles voisines vinrent chercher les leurs (1). De 1820 à 1822, la Havane ne fut pas plus exempte que Madrid des mouvements insurrectionnels connus en Espagne sous le nom de Pronunciamentos; elle eut aussi ses dissensions, ses partis; ses prononcés et non prononcés. ses blancs et ses nègres au figuré politique, comme si ce n'était pas assez de les avoir au naturel. Ces divisions amenèrent la défiance, l'agitation et leurs conséquences inévitables : la stagnation des affaires et la perte du crédit. La paix publique troublée à tous moments, l'aspect d'inquiétude et de menace que présentait alors cette capitale, était peu fait pour inspirer de la confiance aux riches négociants de l'Amérique espagnole, qui fuyaient la ruine du continent et les vengeances des indépendants de Bolivar; tandis qu'ils s'y seraient établis et y auraient répandu leurs capitaux s'ils l'eussent trouvée dans un état normal. (V. don Ramon de la Sagra.)

Les mesures favorables aux intérêts de l'île, adoptées de 1820 à 1823 par les Cortès, furent conservées par une ordonnance royale du 10 mars 1824, qui donna aussi une plus grande

(1) M. de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, page 260 et 261, tome I :

« Nous avons déjà rappelé dans un autre endroit que l'importance du commerce de l'île de Cuba ne se fonde pas seulement sur la richesse de ses productions et les besoins de sa population en denrées et en marchandises d'Europe, mais que cette richesse repose en grande partie aussi sur la position heureuse du port de la Havane, à l'entrée du golfe du Mexique, là où se croisent les grandes routes des peuples commerçants des deux mondes. L'abbé Raynal a dit, à une époque où l'agriculture et l'industrie étaient dans l'enfance et versaient à peine dans le commerce en sucre et en tabac pour la valeur de 2 millions de piastres, que *l'île de Cuba seule pouvait valoir un royaume à l'Espagne*. Ces paroles ont eu quelque chose de prophétique. »

Lorsque M. de Humboldt écrivait ces derniers mots en 1826, le mouvement commercial de l'île de Cuba ne s'élevait qu'à 28 millions de piastres; il s'est élevé en 1847 à 60 millions de piastres. La prophétie est plus qu'accomplie, car l'abbé Raynal, sans doute, ne prévoyait pas que le mouvement commercial de l'île de Cuba dût un jour dépasser celui de sa métropole.

RÉS

(Page 349.)

Nombre de

ANNÉES.	IMPORTATION				TOTAL GÉNÉRAL du mouvement commercial.
	ESPAGNOLE.	ÉTRANGÈRE.	ENTRÉPÔT.	TOTAL	
1826	2.858.793	10.307.340	4.759.621	14.925.754	28.735.502
1827	2.541.323	12.744.885	2.066.647	17.352.855	31.639.046
1828	4.523.302	12.978.111	2.033.509	19.534.922	32.649.285
1829	4.961.013	11.213.371	2.521.442	18.695.826	32.648.261
1830	4.739.777	10.195.503	1.236.283	16.171.563	32.042.633
Moyenne ..	3.924.847	11.487.842	4.923.500	17.336.189	31.542.942
1831	4.421.829	10.531.901	895.062	15.848.792	28.467.503
1832	3.576.707	10.825.246	796.512	15.198.465	28.793.483
1833	3.483.782	14.497.157	828.193	18.809.132	32.507.232
1834	3.412.488	14.016.404	4.134.408	21.563.300	33.031.255
1835	3.508.350	16.106.377	4.107.345	23.722.072	34.781.319
Moyenne ..	3.561.031	13.195.417	852.304	17.708.752	31.520.449
1836	4.470.725	17.071.472	4.009.772	25.551.969	37.950.215
1837	4.659.154	15.641.682	2.639.521	22.940.357	43.286.764
1838	4.460.988	17.395.345	2.873.545	24.729.878	43.206.981
1839	5.320.516	17.907.376	2.087.911	25.315.803	46.797.665
1840	5.295.262	16.047.755	3.357.172	24.700.189	50.641.972
Moyenne ..	4.841.329	16.812.726	2.393.584	24.047.639	44.319.759

latitude au commerce, en faisant de nouvelles concessions aux pavillons les plus favorisés des puissances alliées et neutres. Selon l'importance que prenait l'agriculture dans plusieurs districts, on habilita de nouveaux ports qui vinrent concourir avec celui de la Havane, longtemps le seul, à augmenter le commerce, la population et les richesses du pays.

Les balances de 1820 à 1822 manquent pour apprécier les rapports de ces trois années. De 1823 à 1826 ils furent pour la Havane :

	IMPORTATION.	EXPORTATION.
1823.....	13,698,736	12,329,170
1824.....	10,334,212	7,380,350
1825.....	11,370,301	8,181,244

Le tableau N° 1 donne la démonstration du commerce de l'île de 1826 à 1840.

En 1826, il y avait sept ports habilités ; voici leurs proportions dans le mouvement commercial.		En 1827 s'ouvrirent les ports Cienfuegos et Gibara, et en 1838 Remedios, Santo-Espiritu et Santa-Cruz. Voici les proportions que prit chaque port dans le mouvement commercial.		
NOMS DES PORTS.	1826.	1840.	AUGMENTATION en 1840.	DIMINUTION en 1840.
Havane (la).....	77.45 %	63.40 %	» »	14.05 %
Matanzas	40.10 »	42.25 »	2.45 %	» »
Santiago de Cuba ...	8.30 »	46.45 »	7.85 »	» »
Trinidad.....	3.40 »	4 »	0.90 »	» »
Nuevitas de Puerto-Principe.....	0.70 »	0.70 »	» »	» »
Manzanillo.....	0.30 »	0.60 »	0.30 »	» »
Jagua.....	» »	4.60 »	4.60 »	» »
Gibara.....	» »	0.75 »	0.75 »	» »
Baracoa.....	0.05 »	0.20 »	0.45 »	» »
Remedios.....	» »	0.03 »	0.03 »	» »
Santo-Espiritu.....	» »	0.07 »	0.07 »	» »
Santa-Cruz.....	» »	0.25 »	0.25 »	» »
	100 » »	100 » »	44.05 %	44.05 %

Voici la part que prirent les différentes nations dans le commerce en 1826, comparée avec celle qu'elles prirent en 1840.

NATIONS.	1826.	1840.	AUGMENTATION en 1840.	DIMINUTION en 1840.
Espagne.....	47.50 o/o	47.35 o/o	»	0.15
Comm ^e étranger sous pavillon espagnol..	4.80 »	47.25 »	15.45	»
Etats-Unis	34.40 »	22.35 »	»	42.05
Angleterre.....	10.50 »	16.15 »	5.65	»
France.....	8.40 »	3.00 »	»	5.40
Villes Anséatiques...	7.25 »	4.95 »	2.30	»
Pays Bas.....	6.00 »	4.95 »	»	4.05
Danemarck.....	0.25 »	0.40 »	»	0.15
Russie.....	4.50 »	4.70 »	0.30	»
Italie.....	0.60 »	0.25 »	»	0.35
Portugal.....	0.65 »	0.45 »	»	0.15
Suède.....	» »	0.40 »	0.40	»
Républiques Hispano- Américaines.....	» »	4.90 »	4.90	»
Entrepôt.....	44.45 »	42.50 »	4.35	»
	400 » »	400 » »		

Le tableau n° 2 donne la démonstration des droits maritimes perçus à l'importation et à l'exportation, les impôts fonciers et autres de 1826 à 1840.

Dans les cinq années qui viennent après 1840, on remarque que le commerce, en 1841 et en 1842, a continué en augmentant; qu'il éprouva un temps d'arrêt les trois années suivantes, très-sensible surtout en 1845 : 1844 fut affligée par deux fléaux: au commencement de l'année, par une sécheresse; au mois d'octobre, par un ouragan qui répandit sa dévastation sur la plus grande partie de la surface de l'île, et causa de tels dommages à la canne à sucre, sur le point d'être coupée, que la récolte de la même année, qui s'était élevée à 1,009,565 caisses de sucre, baissa aussitôt, en 1845, à 475,286 caisses, et les valeurs de l'exportation, qui s'étaient élevées à 25,326,591 piastres, baissèrent subitement à 18,792,812, tandis que la disette causée par les fléaux et la cherté des vivres, firent monter

TABLEAU N° 2.

ANNÉES.	DROITS MARITIMES		TOTAL.	IMPOTS FONCIERS et autres.	TOTAL GÉNÉRAL.
	sur l'importation.	sur l'exportation.			
1826	3.782.410	901.344	4.683.754	2.414.182	7.097.936
1827	4.412.964	1.246.916	5.659.880	2.848.800	8.508.680
1828	4.194.495	1.114.641	5.309.136	3.777.271	9.086.407
1829	3.938.597	1.255.371	5.193.968	3.948.643	9.142.611
1830	3.636.716	1.390.379	5.027.095	3.945.453	8.972.548
Moyenne	3.993.036	1.181.730	5.174.766	3.386.870	8.561.636
1831	3.932.506	862.959	4.795.465	3.501.740	8.297.205
1832	3.880.104	912.075	4.792.179	3.645.229	8.437.408
1833	4.208.706	1.026.665	5.235.371	3.660.185	8.895.556
1834	4.405.314	692.975	5.098.289	3.847.446	8.945.735
1835	4.791.777	634.257	5.426.034	3.371.149	8.797.183
Moyenne	4.243.681	825.786	5.067.467	3.605.150	8.674.617
1836	5.017.218	726.576	5.743.794	5.523.472	9.267.266
1837	4.997.780	811.995	5.809.775	3.027.391	8.837.166
1838	5.246.008	852.247	6.098.255	3.574.459	9.672.714
1839	6.113.508	1.249.570	7.363.078	3.841.355	11.204.433
1840	5.951.802	1.435.696	7.387.498	4.281.904	11.669.402
Moyenne..	5.465.263	1.015.217	6.480.480	3.649.716	10.130.196

TABLEAU N° 3.

ANNÉES.	VALEUR DE L'IMPORTATION.			VALEUR DE L'EXPORTATION.			RENTES DE L'ÉTAT.		
	Pavillon ESPAGNOL.	Pavillon ÉTRANGER.	TOTAL.	Pavillon ESPAGNOL.	Pavillon ÉTRANGER.	TOTAL.	DROITS de douane à l'entrée et à la sortie.	IMPÔTS fonciers et autres.	TOTAL.
	Piast. Réaux (1)	Piast. Rx.	Piast. Réaux	Piast. Réaux	Piast. Réaux	Piast. Réaux	Piast. Réaux	Piast. Rx.	Piast. Réaux
1881.	15,763,524 6	9,317,883 6	25,081,408 4	5,724,327 2	21,050,287 2 1/2	26,774,614 4 1/2	31,456,023 1/2	4,650,835 "	11,917,299 5 1/2
1882.	15,398,433 5	9,231,093 5	24,637,527 2	6,072,810 6	20,614,835 4 1/2	26,688,704 7 1/2	31,249,229 4 1/2	4,600,00 "	11,983,216 "
1883.	14,335,307 7 1/2	9,086,788 4	23,422,096 3 1/2	6,425,823 3 1/2	18,993,969 2 1/2	25,420,792 5	18,454,880 1/2	3,407,040 2	10,589,025 6
1884.	14,304,698 3 1/2	10,754,562 4	25,059,261 7 1/2	4,889,613 5 1/2	20,545,977 4	25,398,504 4 1/2	30,382,823 4	4,550,205 1	11,873,175 7 1/2
1885.	19,487,408 6	8,820,062 1	28,007,500 7	4,454,384 6	14,338,427 5 1/2	18,792,812 2 1/2	16,800,103 4 1/2	3,180,477 4	9,492,078 4 1/2
Moyenne.	15,797,280 5 1/2	9,443,684 4	25,240,964 5 1/2	5,451,563 4	19,000,400 3	24,511,702 4	19,782,007 1 1/2	4,079,411 4	11,114,224 3 1/2

(1) Les sommes qui sont dans cette colonne comprennent l'importation espagnole, une partie de l'importation étrangère et une partie de l'entrepôt. Par exemple, en 1884, l'importation espagnole fut seulement de 5,844,345. Nous regrettons n'avoir pas eu sous les yeux les balances des cinq années pour indiquer séparément les sommes qui appartiennent à ces trois classifications; mais la statistique de 1846, où nous les avons pris, ne les a pas séparés.

l'importation de 25,056,231 à 28,007,590 piastres. Les bâtiments marchands espagnols et étrangers, qui, dans les années précédentes, avaient dépassé le nombre de 3,000, tant à l'entrée qu'à la sortie des ports, ne furent que de 2,632 à l'entrée et de 2,623 à la sortie.

En 1844, s'ouvrirent les ports de Mariel et de Cardenas, dans le département occidental; celui de Sagua, dans le département central, et en 1845, celui de Guantanamo dans le département oriental.

Le tableau n° 3 donne le résumé de l'importation et de l'exportation sous pavillon espagnol et étranger des cinq années de 1841 à 1845, y compris les valeurs de l'entrepôt; il contient aussi les rentes de l'Etat.

Jusqu'en 1845, les balances comprirent dans l'importation et l'exportation les valeurs entrées à l'entrepôt de la Havane, et réexportées après avoir payé 2 1/2 0/0 *ad valorem*, tandis qu'elles ne devaient comprendre que celles sorties de l'entrepôt pour entrer en consommation. Cette irrégularité donne une fausse idée du mouvement commercial. Depuis 1846 on n'y comprit plus que les valeurs de l'entrepôt entrées en consommation, les résultats annuels n'ont pas cessé cependant d'être plus considérables, et, dépouillés de toute fiction, ils le sont devenus à double titre. En déduisant de l'importation les valeurs réexportées, ces résultats ont offert les différences suivantes :

1841, en faveur de l'exportation	1,901,653 piastres.
1842, id.	3,854,740 id.
1843, id.	3,257,827 id.
1844, id.	1,714,626 id.

Le contraire eut lieu en 1845. L'importation l'emporta de 4,706,839 piastres sur l'exportation.

Les rentes de l'Etat, bien qu'elles semblent avoir subi, en 1845, l'effet de la crise agricole, n'en souffrirent que faiblement. Dès cette année, on cessa de lever un impôt extraordinaire de guerre qui, en 1843, où les rentrées du trésor ne

furent pas très-fortes, s'éleva à 1,089,407 piastres. Il fut plus considérable dans les années de 1841 et 1842.

Le tableau n^o 4 contient le résumé de quelques articles de première nécessité importés, et celui des principales denrées exportées de 1841 à 1845.

L'importation des articles de première nécessité durant ces cinq ans présente une grande fluctuation. En comparant cependant la première année avec l'année moyenne, on remarque une augmentation presque générale qui prouve un accroissement de population et de bien-être, et aussi un certain arriéré chez la branche d'agriculture consacrée aux vivres et aux bestiaux, et qui se trouve représentée par un grand nombre de propriétés embrassant un territoire étendu. Les désastres de 1844, en atténuant les torts de cet abandon, ne les détruisent pas; car lorsqu'il y aura un bon système d'irrigation, de véritables prairies artificielles, plus d'entente chez ceux qui élèvent des bestiaux, plus de soin dans la culture des céréales appropriées au climat, les sécheresses qui se renouvellent si souvent dans ce brûlant pays ne seront plus si redoutables, et l'on pourra soutenir, pour quelques productions, la concurrence avec l'étranger. Les hommes qui dirigent le développement des intérêts coloniaux devraient mettre toute leur étude à établir le nivellement entre les valeurs de l'importation et celles de l'exportation.

Ce que le résumé des principales denrées de l'exportation de 1841 à 1845 présente de notable, c'est la décadence annuelle du café, l'accroissement de l'industrie sucrière, les effets de la perte de la récolte en 1845, la fluctuation du tabac, l'augmentation de la cire, et celle considérable du minerai de cuivre en 1844. Ce produit important tomba subitement à plus de moitié en 1845, et offre la singularité, comme le démontrent les années 1846 et 1847, d'une diminution dans son exportation, à mesure que de nouvelles mines sont découvertes et exploitées.

La junta de Fomento a beaucoup à faire pour élever cette exploitation au rang que la richesse du sol semble lui avoir désigné; elle manque encore de guide pour lui en faciliter la route.

ANNÉE.	TASSOT.	LARD.	ECLAIRAGE.	
			Blancs de baleine.	SCIV.
vres.	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.
1847,200	34,809,475	287,850	119,550	1,858,257
1848,475	34,822,025	483,363	348,862	1,345,200
1849,481	12,532,387	308,594 1/2	138,369 1/2	1,057,941 1/2
1843,989	22,925,709	408,235 1/2	204,269	1,247,432
1849,600	21,183,921	422,874	207,522 1/2	876,411
Total	126,333,517	2,000,917	1,018,603	6,355,409 1/2
Moy	25,266,703 2/5	400,183 2/5	203,720 3/5	1,271,081 4/5

ANNÉE.	TABAC EN RAME.	CIGARES.	COTON EN RAME.
vres.	Livres.	Milliers.	Livres.
1846	5,757,577	179,471 1/4	984,257
1847	5,942,833	150,289	1,082,354
1848	7,208,238	257,997	634,804
1849	4,633,768	158,506	235,816
1842	6,674,873	128,581	72,779
Total	30,217,289	865,543 1/4	3,040,004
Moy	6,043,457 4/5	173,108 3/5	602,000 4/5

TS.	NOMBRE de TONNEAUX.	DROITS DE SORTIE.	TOTAL du mouvement commercial de chaque port.		PROPORTIONS POUR CHAQUE PORT.	
			Piastres.	Réaux.	1847.	1846.
	167.952 1/2	464.059 1 1/2	38.792.985 4		64.25 p. %	60.60 p. %
	129.029	144.314 6	8.188.904 1 1/2		13.50 "	14.03 "
	54.156	6.293 2	857.017 2 1/2		1.40 "	1.30 "
	6.363	22	88.634 6		0.15 "	0.00 "
	39.237	36.756 6 1/2	2.095.780 " 1/2		3.45 "	4.00 "
	35.610	30.087 4 1/2	1.634.813 2 1/2		2.70 "	2.40 "
	10.979 3/4	16.544 4	666.409 5		1.10 "	1.30 "
	6.899	8.634 2	198.400 7 1/2		0.30 "	0.20 "
	3.381	3.124 5 1/2	189.528 2 1/2		0.30 "	0.20 "
	76	408 6	1.625 "		" "	0.10 "
	17.250	20.084 7	869.344 6 1/2		1.45 "	0.75 "
	105.014 1/2	103.652 6	5.604.557 5 1/2		9.25 "	12.65 "
	4.761	36.703 2	638.687 5 1/2		1.10 "	1.40 "
	15.704	18.240 6	466.660 4		0.80 "	0.85 "
	2.433	3.889 7 1/2	89.987 2		0.15 "	0.20 "
	108	410 2	7.553 3		" "	" "
	598.953 3/4	893.097 4 1/2	60.387.889 7 1/2		100 "	100 "
	584.840 3/4	739.379 7 1/2	44.625.988 "			
	14.113	153.717 5	15.761.902 "			
	"	"	"			

RÉSUMÉ DES VALEURS DE L'EXPORTATION.

	Piastres.	Réaux.
Eau-de-vie de canne (lafia)	401.660	2 1/2
Sucre	18.181.178	5
Café	932.422	5
Mélasse	1.640.453	4 1/2
Cuivre	1.486.354	2 1/2
Tabac en rame et haché	1.192.274	4 1/2
Cigares et cigarettes	2.470.954	7
Miel	67.247	6 1/2
Cire	221.139	5
Objets et produits divers	545.311	2 1/2
Bois	392.757	6
Or et argent monnayé	195.876	4
Vivres	411.842	7
Articles en dehors	159.099	2
Total	27.998.770	5

et sans nom-
and désordre.
ons pu éviter
ons pu éviter
2,757 piastres
exportés dans
e 39,683 piastres
avons cepen-
que l'indique
inexactitudes
de détail, si
ne sont d'ac-
s sources où
re travail.

Le tableau n° 5 donne l'énumération du commerce de 1847 (1) dans tous les ports de Cuba, le nombre des bâtiments et celui des tonneaux, à l'entrée et à la sortie; la part qu'a prise chaque port dans le mouvement commercial en 1847, comparée avec celle qu'il a prise en 1846; les résultats généraux comparés de ces deux années; le résumé des objets d'importation et d'exportation en 1847.

Comme nous l'avons dit plus haut, en 1846 le mouvement commercial se trouve séparé du mouvement de l'entrepôt. Cette année n'est pas aussi mauvaise qu'elle le paraît, lorsque l'on considère que, pour la comparer aux précédentes, il faut enlever à celles-ci les valeurs nominales de l'entrepôt, qui varient de 2,500,000 à 4,500,000 piastres; en outre, l'exportation augmenta de plus de 3 millions de piastres sur celle de 1845; cependant, les produits se ressentirent fortement encore des suites de l'ouragan de 1844.

Quant à l'importation, l'encombrement des vivres dans les marchés de 1845, la dépréciation notable des farines, qui, après avoir acquitté les droits de 25 0/0 pour celles de Castille, et les droits énormes de 200 0/0 pour les farines étrangères, c'est-à-dire pour celles de Etats-Unis (les seules susceptibles de soutenir la concurrence, à cause de leur proximité, de leur qualité et de leur bon marché), se vendirent à 100 et 200 0/0 de perte; ces motifs firent diminuer l'importation de 1846, et bien que le gouvernement, depuis 1844, ait levé l'impôt sur plusieurs articles de première nécessité, comme le riz, le maïs, les haricots, les pommes de terre, etc., ils se présentèrent en moindre quantité. Il entra 97,137 barils de moins qu'en 1845; ils furent estimés à 1,214,212 piastres.

(1) La balance de 1847 est la dernière que nous ayons eue entre les mains. Les balances des colonies espagnoles ne sont imprimées à Cuba qu'en septembre ou octobre, c'est-à-dire que 9 ou 10 mois après l'année commerciale qu'elles concernent, il n'en n'est tiré que peu d'exemplaires pour le gouvernement, et à Madrid même, il n'en existe que trois ou quatre dans les ministères. Nous avons reçu trop tard le résumé du commerce de 1848; mais eussions-nous reçu la balance elle-même, que nous aurions donné de préférence les tableaux détaillés de l'année 1847, qui fera époque dans les annales commerciales de Cuba.

Le tableau n° 6 donne le résumé des articles de première nécessité importés, et celui des principaux produits exportés en 1846, comparés avec ceux de l'année 1845, et la comparaison du mouvement commercial et des rentes de l'Etat de ces deux années.

1847 fut la plus prospère de toutes les années; le mouvement commercial, en dehors de celui de l'entrepôt, s'éleva à 60,387,889 piastres (1). Dans cette somme, l'importation prit 32,389,119 piastres et l'exportation 27,998,770 (2). La différence en plus pour l'importation est assez considérable pour mériter un examen. D'abord on trouve pour 5,087,017 piastres d'or et d'argent monnayé, 915,806 piastres de locomotives et d'objets pour chemins de fer, de machines à vapeur et d'ustensiles pour sucreries, par conséquent plus de 6 millions de valeurs reproductives. L'ouragan d'octobre 1846, plus violent que celui de 1844,

(1) Ce chiffre officiel doit être considéré comme un minimum très-limité du mouvement commercial réel, que l'on pourrait peut-être, en y comprenant la contrebande et les infractions commises aux lois de douanes, porter sans exagération, à un cinquième en plus. A Cuba, comme dans tous les ports de la péninsule ibérique, il est d'usage, dans le commerce de l'importation comme de l'exportation, de faire des déclarations fixes pour certaines marchandises évaluées à un minimum invariable et qui ne sont jamais soumises à un contrôle sérieux, la différence des droits, qui est toujours au détriment du Trésor, se partage d'ordinaire entre le commerçant et le contrôleur de l'Etat. Pour citer un seul exemple, la caisse de sucre est évaluée au poids de 16 arrobes (l'arrobe de 25 livres espagnoles équivalait à 11 kilog. 494 gr.), et elle pèse 19 ou 20 arrobes et souvent plus. En 1825, époque où le café était cultivé sur une grande échelle, M. de Humboldt fait cette remarque, page 247 de l'*Essai politique sur l'île de Cuba*, tome I :

« D'après des renseignements pris sur les lieux, la fraude des douanes est » beaucoup plus considérable sur l'importation du café que sur celle du sucre; » j'ai évalué la première à 1/3 et la seconde à 1/4 des quantités enregistrées. » Les sacs de café, qui doivent contenir 5 arrobes, en renferment 7 à 9; aussi, » dans ces derniers temps, a-t-on préféré de demander aux propriétaires une » *declaracion jurada*. »

Page 265, tome I, M. de Humboldt ajoute, relativement aux balances commerciales publiées par le gouvernement espagnol :

« Ce sont des évaluations fictives, des valeurs officielles, comme on dit » dans le système des douanes de la Grande-Bretagne; ils sont (ces états), on » ne saurait assez le répéter, pour le moins du tiers au-dessous des prix courants. »

(2) Page 20, de l'aperçu historique, on l'a porté par erreur à 27,996,470 piast.

TABLEAU N° 6.

Articles de première nécessité importés dans l'île de Cuba en 1846, comparés avec ceux importés en 1845.

ANNÉES.	RIZ.		MORUE.		FARINES.		VIANDES.		JAMBON.	SAINBOUX.	BEURRE.	FRÔ- MAGE.	TASSOT.	LARD.	ECLAIRAGE.				
	Augm.	Dimin.	Augm.	Dimin.	Augm.	Dimin.	Augm.	Dimin.							BLANCS DE BALEINE.	STUP.			
1846.	44,835,213	1/2	14,141,071	1/2	169,942	3/4	6,005	3/4	987,714	947,205	1,467,680	7,469,723	398,778	439,049	47,906,960	559,729	907,049	1/2	454,900
1845.	47,433,045		13,017,433		248,388	3/4	24,457	1/4	672,916	737,200	1,051,911	8,220,645	409,962	1,329,600	21,183,024	428,874	876,111		207,522
Augm. en 1846									290,785	210,005	415,739	759,922	1/2	130,849	3,277,061	69,064	1/2	56,623	
Dimin. id.	2,498,094	1/2	523,338		79,076	3/4	48,064	1/2			639,174								

Principaux produits exportés en 1846, comparés avec ceux exportés en 1845.

ANNÉES.	EAUX-DE-VIE DE TAÏLA.		SUCRE.	CAFÉ.	CIRRE.	MÉLASSE.	MIEL.	MINÉRAL DE CUYRE.	TABAC EN RAME.	CIGARES.	COTON EN RAME.	
	Augm.	Dimin.										
1846.	9,032	1/4	Caisses,	Livres	4,042,862	1/2	203,367	1/2	809,922	1/2	23,775	1/2
1845.	4,720	1/3	475,286	1/4	981,291		421,322	1/2	82,275	1/2	453,369	1/2
Augm. en 1846	4,914	1/2	512,436	1/2	61,611	1/2	82,275	1/2	2,141,474		23,775	1/2
Dimin. id.												

Comparaison du mouvement commercial de 1846 avec celui de 1845 et des rentes de l'Etat de ces deux années.

ANNÉES.	VALEURS DE L'IMPORTATION.			VALEURS DE L'EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.			RENTES DE L'ÉTAT.									
	PAYILON espagnol.	PAYILON étranger.	TOTAL.	PAYILON espagnol.	PAYILON étranger.	TOTAL.	droits de douane.	droits fonciers.	TOTAL.	Piast.	R.	Piast.	R.						
1846.	13,651,329	5	8,471,069	6	1/2	22,025,389	3	1/2	44,025,988	6,452,862	2	1/2	3,236,984	4	1/2	9,486,884	4	1/2	
1845.	14,925,767	7	1/2	8,468,736	4	1/2	23,919,504	4	1/2	42,712,316	6	1/2	16,011,351	3	1/2	3,480,437	4	1/2	9,192,078
Aug. en 1846																			
Dim. id.	1,274,438	2		19,669	6	4,294,405	1/2		440,850	7	4,913,671	1	1/2	155,954	5	299,805	4		

TABLEAU N° 7.

Articles de première nécessité importés dans l'île de Cuba en 1847, comparés avec ceux importés en 1846.

ANNÉES.	RIZ.		MORUE.		FARINES ESPAGNOLES ÉTRANGÈRES.		VIANDES.		JAMBON.		SAINDOUX.		BEURRE.		FRO-MAGE.		TASSOT.		LARD.		ECLAIRAGE.		
	Livres.	"	Livres.	"	Barris.	"	Liv.	Livres.	Livres.	"	Livres.	"	Liv.	Livres.	Livres.	"	Liv.	Livres.	BALÈNE.	SUIP.	Livres.	"	"
1847.	22,356,350	"	18,905,802	"	50,995 3/4	"	812,925	829,882 1/2	980,735 1/2	8,597 637 1/2	487,543	962,947	18,814,774 1/2	390,750	189,845 1/2	719,123 1/2							
1846.	14,935,213 1/2	"	14,141,071	"	6,065 3/4	"	967,711	947,285 "	1,107,650 "	7,469,723 "	318,776	629,949	17,908,840	539,723	807,049 1/2	551,890 "							
Augm. en 1847.	7,421,136 1/2	"	4,764,731	"	5,963 3/4	"	154,798	117,342 1/2	180,944 1/2	1,016,914 1/2	88,765	434,998	904,914 1/2										
Dimin. id.														258,973	620,204 "								

Principaux produits exportés en 1847, comparés avec ceux exportés en 1846.

ANNÉES.	EAU-DE-VIE DE CANNE.		SUCRE.		CAPÉ.		CIRE.		MÉLASSE.		MIEL.		MINÉRAI DE CUIVRE (2).		TABAC EN BARRÉ.		CIGARES.		COTON EN BARRÉ.			
	Pipes.	"	Caisse.	"	Livres.	"	Livres.	"	Boucauts.	"	Val. en piest.	"	Quintaux.	"	Livres.	"	Milliers.	"	Livres.	"		
1847.	49,732	"	4,274,841	"	23,303,850	"	1,373,975	"	252,840	1/2	67,247 p. 61.1/2		582,346 1/2		9,309,506		244,812 5		89,508			
1846.	(1) 9,032 1/4	"	987,742 3/4	"	20,415,842 1/2	"	1,042,902 1/2	"	203,597 1/2		63,015 4		633,654 1/2		8,820,047		153,556 5		424,857			
Augm. en 1847.	40,699 3/4	"	287,068 1/4	"	2,888,037 1/2	"	330,972 1/2	"	49,243 "		3,632 2 1/2		54,398 "		483,459		91,456 "		35,319			
Dimin. id.																						

Comparaison du mouvement commercial de 1847 avec celui de 1846 et des rentes de l'État de ces deux années.

ANNÉES.	VALEURS DE L'IMPORTATION.			VALEURS DE L'EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.			RENTES DE L'ÉTAT.		
	Pavillon espagnol.	Pavillon étranger.	TOTAL.	Pavillon espagnol.	Pavillon étranger.	TOTAL.	Piest. Réçu.	Dr. de douane.	IMPOSTS fonctiers.	Piest. Réçu.	Dr. de douane.	TOTAL.
1847.	15,648,870 7 1/2	16,740,248 3 "	32,389,119 1 1/2	Piest. Réçu 32,389,119 1 1/2	Piest. Réçu 21,449,413 1	53,838,532 1/2	69,387,889 7 1/2	7,494,331 3 1/2	2,884,228 7 1/2	454,852 6 1/2	10,373,569 3 "	11,467,186 id.
1846.	13,651,359 5 "	8,974,060 6 1/2	22,625,399 3 1/2	Piest. R. 16,190,965 "	Piest. Réçu 16,190,965 4 1/2	32,389,119 1 1/2	44,625,988	6,152,802 2 1/2	3,536,081 6 "		9,483,854 1/2	
Augm. en 1847.	1,997,511 2 1/2	7,766,178 2 1/2	9,763,719 6 1/2	789,063 4	5,258,719 4 1/2	5,996,162 1/2	45,704,901 7 1/2	1,341,529 4			880,076 2 1/2	
Dimin. id.												

Toutes les rentes réunies en 1847 furent de..... 12,808,713 piastres.

en 1846 id. 11,467,186 id.

Augmentation en 1847..... 1,341,527 id.

(1) Agriculture, page 284, d'après les tableaux officiels on a porté à 59,732 le nombre de pipes d'eau-de-vie exportées en 1847, tandis que la quantité exportée par toutes les nations est de 49,732. (Voir le relevé du commerce de Cuba avec toutes les nations, pages 303 et suivantes.)
 (2) Mines, page 334, d'après le texte des tableaux officiels on a porté à 565,405 le nombre de quintaux de cuivre exporté en 1847. en relevant la quantité exportée par chaque nation on trouve 582,346 quintaux. (V. page 383, 306, 396.) En 1846 cette quantité fut de 633,654 quintaux, et non de 635,654 comme on l'a indiqué par erreur page 334.

n'affecta nullement la richesse agricole, si l'on considère les denrées qui composent l'exportation ; mais il eut des effets terribles pour quelques ports et campagnes du département occidental, principalement pour la Havane et ses environs. Le manque de vivres se fit sentir aussi vivement qu'en 1845, et comme il eut lieu à une époque où l'Europe elle-même passait par une crise semblable, l'approvisionnement fut non-seulement plus considérable, mais se fit à des prix plus élevés, et les Etats-Unis, qui, en 1846, n'avaient introduit que 6,095 barils de farine, à cause du droit presque prohibitif de 10 piastres par baril qui pèse sur la farine étrangère, en introduisirent, sur les 50,863 barils qui entrèrent en plus, 44,675. Les autres vivres apparaissent dans une augmentation proportionnelle et suggèrent les mêmes réflexions que celles faites plus haut à propos de l'amélioration que l'agronomie pourrait recevoir dans cette branche importante. L'exportation prit un accroissement remarquable ; tous les produits, excepté le minerai de cuivre, augmentèrent ; le café même, qui depuis longtemps paraît destiné à disparaître insensiblement des marchés, éprouva une réaction ; le sucre, à lui seul, concourut pour 3 millions de piastres en plus. La marine espagnole et étrangère présenta une activité en rapport avec ces bons résultats : il entra 3,740 bâtiments et il en sortit 3,346, c'est-à-dire 650 de plus qu'en 1846 des premiers, et 254 des seconds ; ils mesurèrent à l'entrée 689,770 tonneaux, ou 139,611 de plus que l'année précédente.

Le tableau n° 7 donne le résumé des articles de première nécessité de l'importation et celui des principales denrées de l'exportation en 1846 et en 1847, la comparaison du mouvement commercial de ces deux années, sous pavillon espagnol et étranger, et les rentes de l'Etat.

En 1847, le mouvement commercial augmenta de 15,762,000 piastres ou 78,810,000 fr. sur celui de 1846, considérée comme une année moyenne de l'époque la plus florissante.

Les rentes s'élevèrent à 12,808.713 piastres ou 64,043,565 fr. ; le budget de l'armée, de la marine et de l'administration cou-

vert, il entra dans les caisses de la péninsule de 25 à 30 millions de francs (1).

Nous avons reçu, en novembre 1849, de Madrid, par le journal la España, quelques données sur le mouvement commercial de l'année 1848, extraites de la balance officielle adressée au gouvernement espagnol par l'intendant général de l'île de Cuba. Ces documents, sans la balance, ne suffisent pas pour comprendre 1848 dans la revue générale du commerce de l'île de Cuba, avec sa métropole et les nations étrangères, que nous donnons plus loin; mais, placés la plupart en regard des principaux résultats de 1847, ils suffisent pour démontrer que Cuba, au milieu des grands événements qui ont ébranlé l'Europe, a su se maintenir dans une heureuse position, et que la diminution de son commerce n'a pas été aussi grande qu'on aurait pu s'y attendre en présence de la gravité des circonstances.

Importation de 1848 comparée avec celle de 1847.

RÉSUMÉ DES VALEURS DE L'IMPORTATION.		1848.		1847.	
		Piastres.	Réaux.	Piastres.	Réaux
Vivres.	Liquides.....	2,605,959	1	2,526,815	4 1/2
	Viandes salées et autres.	2,075,129	» 1/2	1,416,232	» 1/2
	Epices.....	58,434	3	67,667	4
	Fruits.....	240,304	1	204,781	5
	Grains et farines.....	4,296,318	1	5,719,023	5
	Poissons salés.....	723,602	1	747,264	7
Manu- factures.	Vivres non classifiés...	1,821,010	3 1/2	1,522,173	2
	Cotonnades.....	2,177,716	5 1/2	2,099,949	5 1/2
	Lingerie.....	2,028,350	4	2,669,022	7 1/2
	Laines.....	405,851	7	395,222	4
	Soieries.....	486,672	2 1/2	513,970	3
Bois.....	Pelleterie ..	475,152	7 1/2	857,564	6 1/2
	Bois.....	2,312,733	1	2,129,172	5 1/2
Métaux(y compr. l'or et l'arg. monn.)	Métaux.....	947,275	1	5,316,854	2
	Objets pour sucreries.....	33,895	5	31,704	4
Id. non compris dans la nomen- clature précédente.....	Objets pour sucreries.....	255,133	»	288,400	5 1/2
	Id. pour chemins de fer.....	4,197,629	4 1/2	5,255,892	3
Totaux.....	Id. pour chemins de fer.....	294,397	4	627,406	»
	Totaux.....	25,435,565	5	32,380,119	2 1/2

(1) Il est impossible de préciser les revenus nets que Cuba donne à sa métropole, les cortés eux-mêmes n'ont pas encore pu l'obtenir. Don Ramon de la Sagra, chargé par le gouvernement espagnol d'écrire l'histoire pol., phys. et nat. de l'île de Cuba, n'a pas non plus déterminé cette somme, seulement il estime à 7 millions de piastres les dépenses de l'île; il dit dans un autre endroit : « On

Nous n'avons pas la balance de 1848 sous les yeux, nous ne reproduisons qu'un résumé; il n'est donc pas possible de préciser dans ses détails la diminution de 6,953,533 piastres qu'a éprouvée l'importation de l'année 1848 sur celle de l'année 1847. Cependant, en nous rappelant l'ordre de classification de la balance de 1847, nous savons qu'à l'article *métaux* on avait joint aux métaux communs l'or et l'argent monnayés importés par les différentes nations, et qu'ils s'élevaient à la somme considérable de 5,087,017 piastres 5 réaux 1/2. Dans le tableau que nous venons de tracer, l'article métaux, de 5,316,854 piastres en 1847, est tombé à 947,275 piastres (1) en 1848; c'est donc sur l'importation du numéraire qu'a porté la principale diminution. Elle s'est fait sentir ensuite sur les effets en dehors de la nomenclature, qui sont des meubles et des objets de luxe; sur la lingerie, la pelleterie; sur les valeurs reproductives ou machines pour chemins de fer. Il est à remarquer que les vivres ont été importés en plus grande quantité en 1848; cette augmentation, lorsqu'elle n'est amenée par aucun désastre public, dénote une prospérité plus grande et un accroissement de population. Le détail des vivres, mieux que les prix sujets à des variations, déterminera cette augmentation.

VIVRES.	POIDS ET MESURES.	1848.	1847.
Riz.....	Arrobes.	864,268	894,254
Morue....	Id.	883,069	756,232
Farines espagnoles....	Barils.	212,944	175,875
Farines étrangères....	Id.	18,176	50,995
Bœuf salé.....	Livres.	819,200	812,925
Porc salé.....	Id.	1,113,100	829,862
Jambon.....	Id.	2,529,525	980,735
Saindoux.....	Id.	9,342,671	8,507,637
Beurre.....	Id.	693,473	487,543
Fromage.....	Id.	1,667,271	1,062,947
Lard.....	Id.	658,680	300,750
Vins espagnols.....	Val. en piast.	1,248,492	1,266,789
Vins étrangers.....	Id.	103,340	128,535

peut calculer la quantité annuelle avec laquelle l'île de Cuba vient au secours de sa métropole à *plus* d'un tiers des entrées. »

(1) Il paraîtrait qu'il y aurait dans cette somme 800,000 piastres d'or et d'argent monnayé.

Excepté le riz et les vins, qui ont diminué leur importation de très-peu, tous les autres articles de première nécessité ont augmenté la leur d'une manière assez notable pour nous faire croire que cette augmentation de bien-être n'a pas pour unique cause le mouvement ascendant de la population blanche. Cette plus grande consommation de salaisons, notamment de morue et de tassot, aliments presque entièrement destinés aux esclaves, nous paraît un indice de l'activité avec laquelle la traite se fait, et de l'augmentation des transports de nègres bozales à Cuba. 518,207 arrobes de tassot de plus qu'en 1847, soit 12,955,175 livres, est un chiffre assez considérable pour suggérer cette réflexion. On remarque aussi que la farine de Castille a pourvu à elle seule les marchés de Cuba; elle n'a toléré l'entrée que de 18,176 barils de farines étrangères. Les Américains du Nord voient sans doute avec dépit que ce marché important est fermé au principal produit de leur pays, la Crimée du Nouveau-Monde, comme l'appelle M. de Humboldt.

Malgré cette exclusion, qui semble devoir être si favorable au commerce péninsulaire, dans l'article de la España du 8 novembre, auquel nous nous référons, on observe que les spéculateurs sont loin d'y trouver les avantages que devrait leur procurer le privilège dont ils jouissent. Cependant, ajoute le correspondant de la Havane, aujourd'hui, à mi-septembre 1849, il n'est pas entré vingt barils de farine des Etats-Unis, tandis qu'on a déjà réalisé la vente de plus de cent mille barils de farine espagnole.

Exportation de 1849 comparée avec celle de 1847.

	1849.		1847.	
	Piastres.	Réaux.	Piastres.	Réaux.
Denrées de l'île.....	25,312,553	6	27 296,954	5
Marchandises d'outre-mer réexportées.	764,514	2 1/2	701,816	»
Total de l'exportation.....	26,077,068	» 1/2	27,998,770	5

L'exportation de 1848 n'a pas éprouvé la même baisse que l'importation, et si les prix eussent été aussi favorables qu'en 1847, la différence entre ces deux années aurait été insignifiante. La première denrée, le sucre, au lieu d'être évaluée à la moyenne de 15 piastres la caisse comme en 1847, le fut à 14; dans ce seul changement de prix se trouve la principale réduction, comme on pourra l'apprécier en comparant la quantité de chaque denrée exportée en 1848, avec celle exportée en 1847.

	1848.	1847.
Caisnes de sucre.....	1,228,718	1,274,811
Arrobes de café.....	694,137	932,154
Boucau's de mélasse.....	222,726	252,840
Pipes d'eau-de-vie de canne (tafia)....	16,339	19,732
Livres de tabac en rame.....	6,275,630	9,309,506
Milliers de cigares.....	161,480	244,812
Quintaux de cuivre.....	656,491	582,346
Livres de coton en rame.....	28,590	89,568
Valeur en piastres. Miel.....	56,523	67,247
Arrobes de cire.....	50 110	54,955
Valeur en piastres. Bois.....	350,205	392,757

C'est peu sans doute que 46,093 caisses de sucre ou environ 8,500,000 kilogrammes de moins pour une année aussi féconde en crises commerciales que 1848. Quant au café, sa diminution est tout à fait normale; elle n'a pas d'autre cause que le peu d'intérêt qu'on trouve à le cultiver. Le tabac a perdu un tiers de son exportation; cela nous engage à insister sur les réflexions que nous a suggérées, lorsque nous avons traité de l'agriculture, sa position précaire, qui nous paraît devoir un jour se changer en un brillant avenir, si toutefois les économistes politiques de l'Espagne veulent bien le lui préparer. Le cuivre a donné près de 74,145 quintaux de plus qu'en 1847. Cette augmentation n'est pas sans portée, si l'on considère de quelle importance est ce produit dans la fortune du pays.

N. B. Les tableaux officiels nous avaient induit en erreur, lorsqu'en traitant des mines, page 334, nous portions à 565,495

le nombre de quintaux exportés en 1847; le relevé des quantités exportées cette même année par les différentes nations, a été de 582,346 quintaux 1/2. (Voir le détail du commerce de Cuba avec toutes les nations, pages 393, 395, 396.)

Mouvement commercial de l'année 1848 dans tous les ports de l'île de Cuba.

		IMPORTATION.		EXPORTATION.	
		„ Piastres.	Réaux.	Piastres.	Réaux.
Département occidental.	La Havane.....	18,159,941	1	12,624,186	4
	Matanzas.....	2,540,414	7 1/2	5,729,081	5 1/2
	Cardenas.....	298,370	5 1/2	672,595	5 1/2
	Mariel.....	2,390	4	57,605	„
	Trinidad.....	747,491	7 1/2	1,339,778	6
Département du centre.	Cienfuegos.....	511,489	„	975,987	3
	Nuevitas.....	142,889	7 1/2	195,649	2 1/2
	Sagua.....	112,263	2	607,548	3
	Remedios.....	67,441	6	114,278	„
	Santa Cruz.....	16,802	5	74,968	5 1/2
Département oriental.	Santo-Espiritu....	8,046	„	15,578	„
	Santago de Cuba..	2,548,192	5 1/2	3,012,986	„
	Gbara.....	164,677	1 1/2	333,439	4 1/2
	Manzanillo.....	101,397	„	275,508	7 1/2
	Baracoa.....	13,757	„	21,398	1 1/2
	Guantanamo.....	„	„	26,478	„
	Total général..	25,435,565	5	26,077,066	„ 1/2

Le mouvement commercial de l'île de Cuba s'est élevé en 1848, en récapitulant les valeurs de l'im-
 portation et de l'exportation, à.....

Et le mouvement commercial de 1847 fut de.....

Piastres.	Réaux.
51,512,633	5 1/2
60,387,889	7 1/2

Mouvement de l'entrepôt de la Havane en 1848.

IMPORTATION.	RÉEXPORTATION.	SORTIE pour la consommation DE L'ÎLE.
2,045,048 1	2,161,901 2	570,364 4

Mouvement maritime des différentes nations en rapport avec Cuba en 1848.

NATIONS.	ENTRÉES DE BATIMENTS.	SORTIES DE BATIMENTS.
Espagnols.....	875	747
États-Unis.....	1,733	1,611
Anglais.....	670	348
Français.....	85	63
Allemands des villes Anseatiques...	72	69
Danois.....	20	21
Belges.....	23	23
Hollandais.....	21	18
Hispano-Américains.....	15	14
Suédois.....	16	18
Russes.....	7	4
Prussiens.....	2	4
Sardes.....	6	6
Brésiliens.....	2	2
Orientaux.....	1	1
Total.....	3,548	2,949

Des 25,435,565 piastres de l'importation, 15,222,318 piastres de marchandises ont été importés sous pavillon espagnol, et 10,213,247 piastres sous pavillon étranger.

Des 26,077,068 piastres de l'exportation, 6,045,093 piastres 3 réaux de denrées ont été exportées sous pavillon espagnol, et 20,031,974 piastres 5 réaux sous pavillon étranger.

Rentes de l'État de 1848 comparées avec celles de 1847.

IMPOTS.	1848.		1847.	
	Piastres.	Réaux.	Piastres.	Réaux.
Droits d'importation.....	6,174,533	4 »	6,601,233	7 »
Droits d'exportation.....	709,325	1 1/2	893,097	4 1/2
Total.....	6,883,858	5 1/2	7,494,331	3 1/2
Douanes.....	6,883,858	5 1/2	7,494,331	3 1/2
Impôts fonciers.....	2,703,692	6 »	2,881,228	7 1/2
Total.....	9,587,558	3 1/2	10,375,560	3
RESUMÉ.				
Toutes les rentes réunies.....	11,830,523	5 (1)	12,808,713	»

(1) Dans cette somme on comprend 54,896 piastres d'intérêt, produit des revenus. (V. page 416, au tableau des contributions de 1848.)

L'année 1848, quoique inférieure sous tous les rapports à l'année 1847, vient immédiatement après elle comme la plus prospère. Pour s'en assurer, il faut la comparer avec toutes les années précédentes, 1846, 1845, etc. L'intendant général de Cuba, dans son rapport au ministre, faisait craindre pour 1849 des résultats peu favorables. Après avoir exposé la somme des rentes de l'État en 1848, il ajoutait, à propos de la diminution qu'elle a subie : « Nous pourrions bien nous consoler, si, au milieu des temps orageux que les troubles de l'Europe ont élevés dans la période de l'année 1849 que nous venons de parcourir, il ne se prépare pas pour nous des manques de ressources dans ce pays, qui, jusqu'à présent, a satisfait à toutes ses dépenses et contribué à celles de l'État. »

Au printemps de 1849, on craignait une baisse de 25 0/0 sur la quantité des sucres. La sécheresse, à l'époque où les cannes ont le plus besoin de pluie, avait causé une grande diminution de produits dans les districts les plus riches ; mais en compensation, les prix s'étaient élevés d'un tiers en sus, parce que la crise s'était généralisée par la ruine des colonies françaises et la diminution qu'éprouvèrent dans leurs récoltes la plupart des pays producteurs. Le café, qui, en 1849 semblait vouloir reprendre, a vu s'élever contre lui l'avidité du fisc. On lui a imposé, à son entrée dans la péninsule, une augmentation de droits de 5 réaux de vellon par 25 livres espagnoles (11^k 494 gr), et la même quantité de sucre a été frappée d'une augmentation de 2 réaux. Comprend-on cette mesure du gouvernement espagnol ? Il choisit le moment où l'île passe par une crise agricole et commerciale, pour surcharger d'impôts ses produits ; il ne craint pas de froisser les intérêts coloniaux dans un moment où tous les peuples rêvent l'indépendance ! L'Espagne oublie sans doute qu'une question de thé et de café a fait perdre à l'Angleterre ses treize provinces de l'Amérique du Nord.

Nous trouvons dans le *Diario de la Marina*, journal officiel de l'île de Cuba, publié à la Havane, à la date du 1^{er} janvier 1850, l'importation des principales denrées, depuis le 1^{er} janvier 1849

Jusqu'à la fin de novembre, comparée avec celle des onze premiers mois de 1848.

	DÉPARTEMENTS			TOTAL.
	OCCIDENTAL.	CENTRAL.	ORIENTAL.	
SUCRE (caisses de).				
1848.....	995,277	177,062	31,704	1,204,043
1849.....	838,281	186,978	48,773	1,074,032
Augmentation en 1849....	"	9,916	17,069	"
Diminution id.	156,996	"	"	130,011
CAFÉ (arrobes de).				
1848.....	103,773	3,974	687,240	794,987
1849.....	545,794	6,138	312,605	864,537
Augmentation en 1849....	442,021	2,164	"	69,550
Diminution id.	"	"	374,635	"
MÉLASSE (boucauts de).				
1848.....	168,792	49,378	2,558	220,728
1849.....	172,292	55,566	2,510	230,368
Augmentation en 1849....	3,500	6,188	"	9,640
Diminution id.	"	"	48	"
EAU-DE-VIE DE CANNE (pipes d').				
1848.....	10,479	868	697	12,044
1849.....	6,999	383	1,761	9,143
Augmentation en 1849....	"	"	1,064	"
Diminution id.	3,480	485	"	2,901
TABAC EN RAME (livres de).				
1848.....	1,141,721	13,813	2,768,890	3,924,514
1849.....	1,157,530	7,037	1,508,576	2,673,143
Augmentation en 1849....	15,809	"	"	"
Diminution id.	"	6,776	1,260,314	1,251,371
CIGARES (milliers de).				
1848.....	136,980	2,913	6,535	146,428
1849.....	103,881	1,096	3,992	108,969
Augmentation en 1849....	"	"	"	"
Diminution id.	33,099	1,817	2,543	37,459

La baisse de la production sur les sucres a reçu une compensation par la hausse des prix. Le café a augmenté ses produits et ses prix; la partie orientale a souffert une diminution de plus de moitié dans sa récolte; mais la réaction en faveur de cette denrée s'est fait sentir d'une manière remarquable dans la partie occidentale. La perte de la récolte au Brésil et dans plusieurs pays producteurs a été la cause de la recherche dont le café a été l'objet, et a dû faire regretter l'empressement que l'on a mis à détruire tant de caféyères et à abandonner presque entièrement sa culture. Excepté la mélasse qui a eu une augmentation, les autres denrées ont éprouvé des pertes; le tabac surtout n'a jamais eu une plus mauvaise année.

Nous avons à tracer un rapide aperçu des deux établissements financiers les plus importants de la Havane : la Compagnie d'assurances maritimes et la caisse d'escompte et d'épargne.

La première date sa fondation du 8 mars 1838. Dans les onze ans de son existence, c'est-à-dire jusqu'au 8 mars 1849, les valeurs assurées par elle s'élevèrent à 57,919,245 piastres.

	Piastres	Réaux.
Il entra dans ses caisses dans le courant		
de 1849.....	2,231,134	2
Il existait le 8 mars 1848.....	1,113,559	4
	<hr/>	
Rentrées.....	3,344,684	6
Sorties.....	2,243,371	2
	<hr/>	
Il restait en caisse le 4 mars 1849.....	1,101,313	4

La caisse d'escompte et d'épargne, avec un capital de 124,000 piastres dans l'année économique de 1848 à 1849 a eu de revenu net 9,31 0/0 dans le premier semestre, et 6 0/0 dans le second, c'est-à-dire un intérêt annuel de 15,31 0/0. Il a été escompté pour 1,032,043 piastres d'effets, et touché pour 901,965 piast.; le montant de l'escompte a été de 46,050 piast.

Il a été déposé 1,239,201 piastres et retiré 1,075,791; les intérêts échus furent de 46,050 piastres. Le nombre des déposants s'éleva à 765, savoir 691 blancs, 3 libres de couleur, 38 esclaves.

**Résumé général du commerce de l'île de Cuba
de 1829 à 1848.**

IMPORTATION.			
ANNÉES.	MOYENNE.	AUGMENTATION pour les cinq années.	LE TAUX 0/0 de l'augmentation.
	Pistres.	Pistres	
De 1829 à 1833.	16,825,461	»	»
De 1834 à 1838.	24,901,511	5,076,354	30,7
De 1839 à 1843.	24,544,247	2,639,732	42
De 1844 à 1848.	26,702,780	2,464,532	8,8
EXPORTATION.			
D: 1829 à 1833.	14,066,640	»	»
De 1834 à 1838.	46,952,494	2,885,554	20
De 1839 à 1843.	25,482,550	8,230,359	48
De 1844 à 1848.	24,059,465	diminution pour les cinq années. 4,423,385	le taux %, de la diminution. 4,8
TOTAL DU MOUVEMENT COMMERCIAL.			
De 1829 à 1833.	30,891,804	Augmentation pour les cinq années.	le taux %, de l'augmentation.
De 1834 à 1838.	38,853,702	»	»
De 1839 à 1843.	49,723,824	7,964,904	25,7
De 1844 à 1848.	50,764,945	40,870,422	27,7
		4,038,424	2

Les années si prospères de 1847 et de 1848 ne sont pas parvenues à effacer entièrement les pertes de 1845 et de 1846, et c'est ce qui explique la modeste augmentation de 2 0/0 des cinq années de 1844 à 1848 sur celles de 1839 à 1843.

Pour terminer ce résumé général, nous rechercherons quelle est la véritable fortune de l'île en agriculture et en industrie. L'auteur auquel nous avons emprunté le tableau commercial ci-dessus (*Diario de la Marina*, Havane, 1^{er} janvier 1850), dit qu'il n'existe absolument aucune donnée sur les produits de toutes les industries, et que ceux de l'agriculture et des mines sont les seuls précis. Comme il nous est impossible d'être aussi bien informé que lui, qui est sur les lieux, et que sa revue sur la situation de l'île est pleine d'intérêt, nous adopterons volontiers les mêmes évaluations. On a vu, page 341, comment le

revenu territorial de Cuba s'élève à 61,459,971 piastres; en supposant donc avec l'auteur de la revue auquel nous nous référons, que les autres industries rapportent au moins les deux tiers de cette somme, l'île de Cuba aurait un mouvement d'affaires par an, en agriculture, en mines, en industrie, et en commerce général, de 107,554,996 piastres, ou **537,774,980 fr.**

Enfin, la consommation de l'île, calculée sur les 26,702,780 piastres de l'importation moyenne des cinq dernières années de 1844 à 1848, et les 37,400,806 piastres qui restent des produits territoriaux lorsqu'on a déduit de leur total 61,459,071 piastres, les 24,059,165 de l'exportation moyenne de 1844 à 1848, représente la somme de 64,103,586 piastres, soit 320,517,930 fr., chiffre sur lequel roule le commerce intérieur de l'île de Cuba.

Maintenant il reste à établir un parallèle qui n'est pas sans intérêt.

Parallèle de Saint-Domingue avec Cuba.

PARTIE FRANÇAISE le tiers de la superficie de l'île de SAINT-DOMINGUE EN 1789.	De 33 % de superficie plus grande que l'île entière de Saint-Domingue. CUBA EN 1847.
IMPORTATION.	
255,372,284 livres tournois.	32,389,419 piastres égalent 461,945,595 liv. tourn.(1).
EXPORTATION.	
461,343,678 liv. tourn.	27,998,770 piastres égalent 439,993,850 liv. tourn.
MOUVEMENT COMMERCIAL.	
716,715,962 liv. tourn.	60,387,889 piastres égalent 301,939,445 liv. tourn.
SAINT-DOMINGUE EN 1789 donna à la France en impôts directs et indirects :	CUBA EN 1847 donna à l'Espagne en impôts directs et indirects :
21,589,480 liv. tourn.	12 808,743 piastres égalent 64,043,565 liv. tourn.

(1) Dans cette somme, il y a 25,435,055 fr. d'or et d'argent monnayés.

Rapport commercial de Saint-Domingue et de Cuba avec leurs métropoles.

	Livres tournois
En 1789 le commerce extérieur de la France fut de.....	1,097,760,000
En 1789, le commerce de Saint-Domingue avec la France en embrassa les deux tiers, ou	716,715,962
En 1848, le commerce extérieur de l'Espagne fut de.....	220,000,000
En 1847 le commerce de Cuba avec sa métropole et l'étranger fut de.....	301,939,445

La France a perdu Saint-Domingue, Cuba est au pouvoir de l'Espagne.

En 1848, la France a ruiné ses colonies. En 1848, l'année la plus critique, l'Espagne a reçu près de 100 millions de francs des siennes.

Là se termine le parallèle; nous laissons aux faits leur éloquence.

REVUE COMMERCIALE DES PORTS (1).

PORTS DU DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.

LA HAVANE.

L'entrée de la baie de la Havane, défendue par le fort du Morro, est aux 23° 9' 26" de latitude boréale, et 76° 4' 34" de longitude occidentale de Cadix. L'histoire commerciale de ce port est la même que celle du commerce général. Comme il fut longtemps l'unique débouché de l'île, nous ne pourrions nous y arrêter sans rentrer dans des répétitions inutiles. Les cuirs, les bestiaux, les bois, le tabac et la cire furent les premiers objets exportés. Dans un document de 1775, on voit que l'on exporta 2,744 cuirs sans être tannés, en 1769; 23,646 en 1770; 33,483 en 1771. De 1791 à 1823, il subit l'influence de différents évé-

(1) Le résumé de la balance de 1848 nous étant parvenu trop tard, les tableaux du commerce des ports ne s'étendent qu'à 1847; chaque fois que l'on voudra connaître le commerce d'un port en 1848, il faudra se reporter à la page 260.

nements qui finirent par avoir de si heureux résultats pour toute la colonie. Le 13 juillet 1814, après la restauration de Ferdinand VII, son tribunal de commerce supplia le gouvernement de Madrid de ne pas prendre de décision sur les tarifs et sur les droits de douane avant de l'avoir entendu, et obtint en 1818 la sanction royale du libre commerce, fortement combattue par quelques ports de la péninsule, principalement celui de Cadix. Depuis 1823, on publia régulièrement ses balances commerciales, et depuis 1826 on classa séparément le mouvement de chaque port. A cette dernière époque, la proportion qu'il garda vis à vis des autres dans le mouvement commercial était de 77 0/0; il fut de 63 0/0 en 1840. A mesure que s'ouvraient de nouveaux ports et se généralisaient les transactions sur toutes les côtes de l'île, il donnait plus d'étendue aux siennes, recevait dans sa baie des pavillons nouveaux, se faisait connaître du monde entier et conservait son importance relative. Bien que depuis 1840 on ait habilité quatre autres ports, sa proportion de 63.40 0/0 d'alors est montée en 1847 à 64.25 0/0 du commerce général.

Toutes les nations qui font le commerce avec l'île de Cuba sont représentées dans le port de la Havane. Celles qui figurent en première ligne, selon l'ordre de l'importance des affaires, sont les Etats-Unis, l'Espagne, l'Angleterre, les villes Anséatiques, la France et les républiques Hispano-Américaines. La première de ces puissances envoya à la Havane, en 1847, 769 bâtiments et importa 7,564,442 p. 7 réaux d'effets, et exporta 3,407,752 p. 5 réaux de denrées; l'Espagne envoya 504 bâtiments, importa 4,984,346 p. 3 r. d'effets et exporta 2,474,082 p. 6 1/2 r. de denrées; l'Angleterre envoya 188 bâtiments, importa 5,108,290 p. et 1 réal d'effets, et exporta pour 2,835,364 p. 1 1/2 r. Les villes Anséatiques envoyèrent 20 bâtiments, importèrent 1,840,555 p. 5 1/2 r. d'effets, et exportèrent 1,600,257 p. 3 1/2 r. de denrées; la France envoya 64 bâtiments, importa 1,729,973 p. 7 1/2 r. d'effets, et exporta 1,201,227 p. 2 r. de denrées. Les républiques Hispano-Américaines envoyèrent 27

bâtiments, importèrent 2,297,454 p. 4 r. d'effets, et exportèrent 643,132 p. 2 r. de denrées.

Les puissances qui figurent en seconde ligne sont les différents États italiens, la Belgique, la Hollande, la Russie, le Portugal, la Suède et le Danemarck. Les principales exportations de ce port sont le sucre, le tabac et le café. On exporta en 1847 9,621,885 p. de sucre, 2,685,697 p. de tabac, 347,987 p. de café.

Mouvement du port de la Havane depuis 1826 (1).

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.			EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.		
De 1826 à 1830	43,775,150 piastres.			9,805,583 piastres.			23,670,733 piastres.		
De 1831 à 1835	13,020,933 "			8,510,816 "			21,531,740 "		
De 1836 à 1840	17,856,200 "			12,317,510 "			30,173,779 "		
En 1845							24,035,074 "		
	IMPORTATION.			EXPORTATION.					
		ENTRÉES DES BÂTIMENTS				SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
	p'ast. réaux.	Espagnols	Étrangers.	TOTAL.	p'ast. réaux.	Espagnols	Étrangers	TOTAL.	piast. réa.
Année 1847.....	24,681,152 3 1/2	504	1106	1670	14,111,832 5 1/2	434	794	1228	38,792,985 1
Année 1846.....	16,482,041 6 1/2	550	963	1513	10,565,565 6 1/2	526	899	1425	27,043,507 5
Augmentation en 1847	8,198,210 5	"	203	157	3,546,266 7	"	"	"	11,744,477 4
Diminution en 1847.....		46	"	"		92	105	197	

Mouvement de l'entrepôt de la Havane en 1846 et 1847.

	IMPORTATION.		RÉEXPORTATION.		SORTIE A LA CONSOMMATION DE LA PLACE.	
Année 1847.....	2,304,528 piast. 3 réaux.		2,481,016 piast. 5 réaux.		742,564 piast. 3 réaux.	
Année 1846.....	2,576,579 5		2,407,428 " 1/2		580,447 3	
Augmentation en 1847...	" "		73,588 4 1/2		162,117 "	
Diminution id.....	181,851 2		" "		" "	

(1) Pour 1848, voir page 360.

MATANZAS.

La baie de Matanzas, sur les côtes du nord, à 22 lieues est de la Havane, a son embouchure au nord, aux 23° 4' de latitude nord, et 75° 7' de longitude occidentale du méridien de Cadix, trace ensuite un coude et se prolonge à l'ouest, pendant 6 milles, jusqu'au port, où on arrive par deux canaux que sépare une barre de 30,000 mètres de surface; les rives sont protégées par trois forts.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, le commerce de Matanzas était nul; il apparut en même temps que la liberté du commerce. De 1806 à 1810, il entra 109 bâtiments marchands dans son port; en 1823, l'exportation fut un sixième de celle de la Havane; en 1840, elle s'éleva aux trois cinquièmes pour le sucre et représenta un tiers de l'exportation générale de cette denrée. En 1845, ce port souffrit beaucoup de la crise agricole, et son mouvement d'importation et d'exportation fut seulement de 3,665,764 p. 2 r. 1/2. Ses principales relations sont avec les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Espagne et les villes Anséatiques : la première de ces puissances, en 1847, envoya 332 bâtiments, importa pour 1,390,328 p. 1 r. 1/2 d'effets, et exporta 1,952,782 p. 6 r. 1/2 de denrées; l'Angleterre envoya 97 bâtiments, importa 227,585 p. 1/2 r. d'effets et exporta 1,939,050 p. 1 r. de denrées; l'Espagne envoya 66 bâtiments, importa 549,777 p. 6 r. d'effets et exporta 328,616 p. 7 r. 1/2 de denrées; les villes Anséatiques envoyèrent 11 bâtiments, importèrent pour 20,332 p. 3 r. 1/2 et exportèrent pour 473,902 p. 2 r. 1/2. Viennent en seconde ligne dans le commerce de ce port les républiques Hispano-Américaines, les Hollandais, les Belges, les Français, les Russes, les Italiens. La principale et pour ainsi dire unique exportation de Matanzas est le sucre, qui a la réputation d'être le meilleur de l'île; en 1847, on en exporta la valeur de 5,082,046 p. et 419,693 p. 6 r. de mélasse.

Mouvement du port de Matanzas depuis 1826 (1).

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
De 1826 à 1830	4,151,851 piastres.	1,907,852 piastres.	3,149,703 piast. réaux.
De 1831 à 1835	4,190,277 "	2,766 296 "	4,256,573 "
De 1836 à 1840	4,708,003 "	3,537,123 "	5,245,126 "
En 1845.....			3,665,764 2 1/2

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847	2,414,357 5	66	455	521	5,777,546 4 1/2	82	498	580	8,188,004 1 1/2
Année 1846	4,400,383 7 1/2	58	319	377	4,769,073 4 1/2	64	402	466	6,259,457 4 1/2
Augmentation en 1847.....	920,973 5 1/2	8	136	144	1,008,473 "	18	96	114	1,929,446 5 1/2

CARDENAS.

Ce port, sur les côtes du nord, à 34 lieues est de la Havane, au fond du golfe que forment la péninsule Hicacos et les côtes de l'île, est situé aux 23° 1' 49" de latitude nord et 74° 54' 46" de longitude occidentale de Cadix. Son mouvement de cabotage était déjà actif, lorsqu'il fut habilité le 1^{er} janvier 1844. Il fait déjà plus d'affaires que la plupart des premiers ports ; son principal commerce est avec les Etats-Unis. Sur 321 bâtiments qui entrèrent en 1847, 303 étaient américains, 10 anglais, 5 espagnols, 2 français et 1 suédois. Les Etats-Unis importèrent 295,517 p. 7 r. 1/2 d'effets et exportèrent 520,435 p. 5 r. de denrées. La principale exportation de ce port est la mélasse : en 1847 on exporta pour 493,650 p. de mélasse et 52,560 p. de sucre.

Son mouvement commercial, en 1845, fut de 401,306 p. 3 r.

(1) Pour 1818, voir page 360.

Mouvement du port de Cardenas en 1847 et 1846.

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	étrangers	TOTAL.		Espagnols	étrangers	TOTAL.	
Année 1847	305,579 1 1/2	5	316	321	551,638 4	4	312	316	857,017 2 1/2
Année 1846	471,154 6	3	207	210	411,396 7	4	206	210	582,551 5
Augmentation en 1847	134,424 3 1/2	2	109	111	140,041 2	"	106	106	127,465 5 1/2

MARIEL.

Ce port, sur les côtes du nord, à 14 lieues ouest de la Havane, aux 23° 2' 5" de latitude nord et 76° 54' 50" de longitude occidentale de Cadix, est grand, bien abrité, son entrée est étroite; vis-à-vis est une batterie; un fort protège sa rive orientale; il peut recevoir des trois mâts. Il fut habilité par une ordonnance royale du 26 février 1820, et n'a été ouvert que le 1^{er} janvier 1844. Il fait un commerce de cabotage assez suivi avec la Havane. Sa seule exportation est la mélasse, que les Etats-Unis viennent chercher; tous les bâtiments étrangers qui y entrent depuis qu'il est habilité appartiennent à cette nation.

Son mouvement commercial, en 1845, fut de 59,475 p. 3 r.

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	étrangers	TOTAL.		Espagnols	étrangers	TOTAL.	
Année 1847	25,501 4	"	38	38	63,133 6	"	40	40	88,634 6
Année 1846	3,105 6	"	22	22	36,893 6	"	48	48	40,059 4
Augmentation en 1847	22,395 2	"	16	16	26,240 "	"	22	22	48,575 2

PORTS DU DÉPARTEMENT CENTRAL.

TRINIDAD.

Casilda, port de Trinidad, sur les côtes du sud, à 1 lieue sud de cette ville et à 91 lieues sud-est de la Havane, aux 21° 38' 39" de latitude nord et 75° 45' 45" de longitude occidentale de Cadix, est un des plus anciens ports. Il fut connu dès le principe de la conquête, et est divisé en trois canaux par des bas-fonds. Dans celui de l'est peuvent mouiller des trois-mâts, dans celui du centre des bricks et dans celui de l'ouest seulement des barques; près de ce dernier est un môle en bois, bâti sur pilotis. Ce port est sale et exposé aux vents du sud et sud-est; son accès est difficile, il faut un très-bon pilote pour y entrer. Son principal commerce est avec les Etats-Unis, l'Espagne et les villes Anséatiques. Sur 218 bâtiments qui entrèrent en 1847, 148 étaient américains, 40 espagnols, 21 allemands, 7 anglais et 2 français. Les Etats-Unis importèrent 305,794 p. 5 r. 1/2 d'effets et exportèrent 759,520 p. 3 r. de denrées; les Espagnols importèrent 267,990 p. 5 r. d'effets et exportèrent 179,041 p. 5 r. de denrées; les Allemands des villes Anséatiques importèrent 85,079 piastr. 5 réaux d'effets et exportèrent 235,969 piast. 4 réaux 1/2 de denrées; les Anglais importèrent 25,160 p. 4 r. 1/2 et exportèrent 148,656 p. 1 r.; la France exporta 19,277 p. 2 r. de sucre. La principale exportation de ce port, de 1836 à 1840, fut en sucre et en café; elle fut annuellement de 211,300 quintaux de sucre et 25,000 livres de café. Aujourd'hui le sucre, la mélasse et les bois sont les principaux produits qui sortent de ce port. En 1847 sortit de Trinidad 1,059,282 p. 3 r. de sucre, 244,758 p. 2 r. 1/2 de mélasse, 14,975 p. de bois.

Mouvement du port de Trinidad depuis 1826.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
De 1826 à 1830	702,254 piastres.	627,313 piastres.	1,329,567 piast. réaux.
De 1831 à 1835	778,743 "	777,495 "	1,556,238 "
De 1836 à 1840	1,055,916 "	960,729 "	2,022,645 "
En 1845.....			1,288,575 2

IMPORTATION.					EXPORTATION.				
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847	753,315 1	40	178	218	1,342,164 7 1/2	34	176	210	2,095,7 0 1/2
Année 1846 ..	580,613 3	48	129	177	1,178,328 7 1/2	44	127	171	1,767,042 2 1/2
Augmentation en 1847	163,701 6	"	49	41	164,136 "	"	49	39	327,837 6
Diminution	"	8	"	"	"	10	"	"	"

CIENFUEGOS OU JAGUA, APPELÉ AUSSI FERNANDINA.

Ce port, sur les côtes du sud, à 69 lieues sud-est de la Havane, au fond de la baie de Jagua, de 25 milles carrés de superficie, est situé aux 22° 7' 30" de latitude nord, et 74° 20' 15" de longitude occidentale de Cadix. La baie de Jagua est aussi propre et bien abritée que grande. A son entrée est le fort Notre-Dame-des-Anges, qui protège toute la largeur du canal. Cienfuegos en est à 3 lieues; il fut habité en 1827, en même temps que M. de Clouet, lieutenant-colonel français, fonda sur les rives de la baie une colonie, devenue un des cinq gouvernements de l'île et une des juridictions les plus riches. Son principal commerce est avec les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Espagne. Sur 223 bâtiments qui entrèrent en 1847, 106 étaient américains, 98 anglais, 15 espagnols, 2 allemands et 2 fran-

çais. Les Etats-Unis importèrent 228,232 p. 7 r. 1/2 de marchandises et exportèrent 480,943 p. 6 r. de denrées; les Anglais importèrent 222,743 p. 4 r. de marchandises et exportèrent 459,831 p. 1/2 de denrées; les Espagnols importèrent 80,189 p. 5 r. 1/2 de marchandises et exportèrent 65,891 p. 4 r. de denrées. Les principales exportations de ce port sont le sucre et la mélasse. En 1847, il sortit 893,256 p. de sucre et 95,708 p. de mélasse. Le 2 mars 1847, on lança dans ses eaux le *Guadaluquivir*, bateau à vapeur de la force de 200 chevaux et de 625 tonneaux, destiné au service des côtes du sud. Dans les premiers six mois de 1848, il entra 137 bâtiments et en sortit 124.

Mouvement du port de Cienfuegos depuis 1827.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
De 1827 à 1830	67,806 piastres.	35,186 "	102,992 piast. réaux.
De 1831 à 1835	88,180 "	42,512 "	130,722 "
De 1836 à 1840	181,376 "	225,201 "	406,579 "
En 1845			753,685 6
	IMPORTATION.	EXPORTATION.	
			MOUVEMENT COMMERCIAL.
	ENTRÉES DES BÂTIMENTS	SORTIES DES BÂTIMENTS	
	Espagnols Étrangers TOTAL.	Espagnols Étrangers TOTAL	
	piast. réaux.	piast. réaux.	piast. réaux.
Année 1847	577,186 4	15 208 223	1,054,620 6 1/2
Année 1846	353,363 6	12 158 170	719,385 6 1/2
Augmentation en 1847	223,822 6	3 50 53	335,241
		6 50 56	509,063 6

SAINT-FERDINAND DE NUEVITAS.

La baie de Nuevitas, de 57 milles carrés de superficie, a son embouchure aux 21° 37' 30" de latitude nord et 70° 48' 45" de longitude occidentale de Cadix. A son entrée s'aperçoivent au nord, la pointe Maternillos, point de reconnaissance pour la

navigation, et à l'est, le fort Saint-Hilaire. Un canal étroit et tortueux, de 15 milles de long, du nord au sud, semé de bas-fonds et d'îlots, conduit à une des divisions de cette baie, appelée baie Guincho, où se trouve le port de Nuevitas, surnommé del Principe, du nom du chef-lieu de la province, éloignée de 18 lieues, et dont il dépendait avant 1846, année dans laquelle il fut créé lieutenance de gouvernement. Un chemin de fer, dont la moitié est terminée et livrée à la circulation, l'unit à Puerto-Principe. Longtemps le commerce était uniquement espagnol; aujourd'hui il se fait en grande partie avec les Etats-Unis. En 1847, de 62 bâtiments entrés, 36 étaient américains, 19 espagnols, 5 anglais, 1 belge et 1 allemand. Les États-Unis importèrent 160,997 p. 4 r. 1/2 d'effets et exportèrent 247,421 de denrées; les Anglais importèrent 99,106 p. 3 r. 1/2 d'effets, et exportèrent 44,010 p. 2 r. de denrées; les Espagnols importèrent 86,093 p. 7 r. 1/2 d'effets et exportèrent 16,065 p. 6 r. de denrées. Les principales exportations sont le sucre, le tabac, le cuivre et la cire. Il sortit, en 1847, pour 99,161 p. de sucre, 33,476 p. 1/2 de mélasse, 72,394 p. 4 r. 1/2 de cuivre, 16,559 p. 7 r. de tabac, 14,758 p. de cire. L'exportation de cuivre en 1846 fut de 113,250 p.

Mouvement du port de Nuevitas depuis 1826.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.			EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.	
De 1826 à 1830	495,514 piastres.			83,573 piastres.			279,087 piastres.	
De 1831 à 1835	232,626 "			98,682 "			331,308 "	
De 1836 à 1840	201,692 "			108,406 "			310,098 "	
En 1845.....							517,043	5 réaux.

IMPORTATION.					EXPORTATION.				
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847.....	350,177 7	49	43	62	316,231 6	7	50	57	666,400 5
Année 1846.....	251,723 2 1/2	42	34	56	314,564 6 1/2	6	41	47	566,288 4
Augmentation en 1847	98,454 4 1/2	7	9	16	1,068 7 1/2	1	9	10	100,121 4

SANTA-CRUX.

Ce port, sur les côtes du sud, à 173 lieues est-sud-est de la Havane et 22 lieues de Puerto-Principe, situé aux 20° 41' de latitude nord, et 71° 47' de longitude occidentale de Cadix, fut ouvert au commerce étranger en 1839. C'est un havre formé par quelques rochers et la côte; les bâtiments d'un port ordinaire ne peuvent pas s'en approcher à plus d'un mille. En septembre et octobre, il est très-exposé aux vents du sud-est. Son principal commerce est avec l'Angleterre et les Etats-Unis. De 44 bâtiments qui entrèrent en 1847, 12 étaient anglais, 14 américains, 11 espagnols, 3 des villes Anséatiques et 4 français, belges, danois et prussiens. Les Anglais apportèrent pour 41,936 p 2 r. 1/2 de marchandises, exportèrent 78,085 p. 6 r. de denrées; les États-Unis apportèrent 11,807 p. 6 r. de marchandises et exportèrent 34,986 p. 2 r. de denrées. Santa-Crux est le débouché de la partie méridionale de la juridiction de Puerto-Principe. Ses principales exportations sont le rhum, le bois, les bestiaux, le tabac et la cire. Il sortit en 1847 de ce port 22,980 p. de rhum, 31,078 p. 4 r. de bois, 19,025 p. 4 r. de bestiaux, 13,768 p. 4 r. 1/2 de cire, 10,399 p. 1 r. 1/2 de tabac.

Mouvement du port de Santa-Crux depuis 1839.

ANNÉES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
1839	69,497 piastres.	47,822 piastres.	417,319 piastres.
1840	53,062 "	49,585 "	432,647 "
1845			60,026 "

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847....	66,041 5	11	33	44	132,350 2 1/2	43	33	46	498,400 7 1/2
Année 1846 ...	36,172 2 1/2	2	26	28	51,428 6 1/2	2	27	29	90,301 4
Augmentation en 1847	29,869 2 1/2	9	7	16	78,230 4	11	6	17	408,099 6 1/2

REMEDIOS.

Calbarien, sur les côtes du nord, à 88 lieues est de la Havane et 2 lieues de la ville de San-Juan-de-los-Remedios, est situé aux 22° 3' de latitude nord et 72° 13' de longitude occidentale de Cadix. Ce port figura la première fois dans les balances commerciales, en 1833, pour la somme de 16,326 p., et ne con'inua à être fréquenté régulièrement que depuis 1839; il ne peut admettre que les bâtiments d'un tirant d'eau de 9 pieds; la montagne Guyabana sert de point de reconnaissance pour s'y diriger. Il ne fait de commerce qu'avec les Etats-Unis. En 1847, il entra 16 bâtiments, 15 américains, 1 anglais, il en sortit 24, 23 américains et 1 anglais. Les Etats-Unis apportèrent 81,354 p. 7 r. 1/2 de marchandises et exportèrent 105,873 p. 1 r. de denrées. Les principales exportations de Remedios sont le sucre et la mélasse. Eu 1847, il sortit 91,875 p. de sucre et 9,343 p. 4 r. de mélasse. Depuis peu, Calbarien est uni à San-Juan-de-los-Remedios par un chemin de fer.

Mouvement du port de Remedios depuis 1839.

ANNÉES	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
1839.....	41,555 piastres.	602 piastres.	41,917 piastres.
1840.....	40,303 "	8,221 "	48,524 "
1845.....			57,720 4 réaux.

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial
		Espagnols	Etrangers	TOTAL.		Espagnols	Etrangers	TOTAL.	
Année 1847.....	82,745 1/2	"	16	16	406,783 2	"	24	24	489,528 2 1/2
Année 1846.....	30,206 5	"	11	11	54,949 1	2	14	16	85,155 6
Augmentation en 1847..	52,538 3 1/2	"	5	5	51,834 1	"	10	8	104,372 4 1/2
Diminution id..	"	"	"	"	"	2	"	"	"

SANTO-ESPIRITU.

La rivière Saza, sur les côtes du sud, navigable pendant 9 lieues, a, à 4 lieues de son embouchure, un petit port protégé par un fort et ouvert en 1827 au commerce étranger. Quelques denrées de la juridiction de Santo-Espiritu s'exportent par ce débouché; c'est pourquoi, dans les balances, il figure sous le nom de Santo-Espiritu, tandis que cette ville est éloignée de 10 lieues des côtes et de 6 du port, que l'insalubrité de l'endroit empêche de prospérer. En 1847, on exporta seulement 1,625 p. de bois et de tabac.

Mouvement du port de Santo-Espiritu depuis 1839.

ANNÉES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.				
1839	21,677 piastres.	10,681 piastres.			32,358 piastres.				
1840	47,860 "	19,911 "			37,771 "				
1845					57,729 "				
IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	étrangers	TOTAL.		Espagnols	étrangers	TOTAL.	
Année 1847.....	"	1	"	1	1,625	1	"	1	1,625
Année 1846.....	2,500	4	3	7	29,630 2	4	3	7	32,130
Augmentation en 1847.....	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Diminution id..	2,500	3	3	6	28,052	3	3	6	30,552

SAGUA.

Sagua se trouve sur les côtes du Nord, à 78 lieues est de la Havane, et à 7 de l'embouchure de la rivière Sagua-la-Grande, aux 22° 44' 30" de latitude nord et 73° 57' 30" de longitude occidentale de Cadix. Ce petit port, habilité en 1843 comme port de première classe, pour le commerce étranger, a un bassin étroit, et seulement de 5 à 6 pieds d'eau ; il n'est accessible que pour les barques de cabotage, qui remontent et descendent la rivière à l'aide du flux et du reflux de la marée, non sans beaucoup de difficulté, à cause de ses nombreux détours. Le commerce de ce port est principalement avec les Etats-Unis. Sur 123 bâtiments qui entrèrent en 1847, 112 étaient américains. Les États-Unis importèrent pour 126,320 piastres 4 r. d'effets, et exportèrent 700,279 p. 4 r. de deurées.

Les Anglais exportèrent 42,744 piastres 4 r. Les principales exportations sont le sucre et la mélasse. Il sortit en 1847 pour 679,913 p. 4 r. de sucre, et 57,784 p. de mélasse. Le mouvement commercial en 1845 fut de 80,139 p. 2 r. 1/2; et il entra seulement 24 bâtiments.

Mouvement du port de Sagua depuis 1846.

IMPORTATION.					EXPORTATION.				
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT COMMERCIAL.
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847.....	126,320 4	1	122	123	713,024 2 1/2	1	117	118	809,344 6 1/2
Année 1846.....	40,692 1	"	61	61	284,914 "	"	61	61	325 603 1
Augmentation en 1847.....	85,628 3	1	61	62	458,113 2 1/2	1	56	57	543,741 5 1/2

PORTS DU DÉPARTEMENT ORIENTAL.

SANTIAGO-DE-CUBA.

La baie de Santiago-de-Cuba, sur les côtes du sud, à 236 lieues de la Havane, aux 20^{me} degré de latitude nord et 60° 39' de longitude occidentale de Cadix, a de belles fortifications ; elle fut dans le premier siècle de la conquête le principal port de Cuba. Son commerce, à la fin du XVIII^e siècle, était insignifiant ; le terme moyen annuel de ses exportations, de 1792 à 1806, consistait en 13,333 quintaux de sucre blanc, 201 quintaux de sucre brut, 93,000 livres de cire blanche, 54,625 livres de cire jaune, 1,796 boucauts de mélasse, 1,291 livres d'écaille, 49,870 livres de café, 32,055 quintaux de bois de teinture, 198 pipes de tafia, 16,587 cuirs non tannés, 1,250 cuirs tannés, 468,550 livres de tabac en rame. La France conserva longtemps le second rang dans le commerce de Santiago-de-Cuba ; aujourd'hui, les nations qui figurent en première ligne sont, selon l'ordre des affaires qu'elles font : les Anglais, les Espagnols, les États-Unis, les Français, les Allemands et les Danois. De 355 bâtimens qui entrèrent en 1847, 104 étaient espagnols, 103 anglais, 94 américains, 26 français, 14 des villes Anséatiques, 6 hispano-américains, 4 prussiens, 3 danois, 1 hollandais. Les Anglais importèrent 586,022 piastres 3 réaux de marchandises, et exportèrent 1,539,795 piastres 7 réaux 1/2 de produits, dont 547,632 quintaux de cuivre, qui représentent la valeur de 1,369,080 piastres. Les Espagnols importèrent 716,898 piastres 4 réaux 1/2 de marchandises et exportèrent 299,359 piastres 5 réaux de denrées. Les États-Unis importèrent 553,412 piastres 1 réal de marchandises et exportèrent 428,537 piastres 1/2 réal de denrées. Les Français importèrent 206,548 piastres 5 réaux d'effets et exportèrent 292,571 piastres 7 réaux de produits. Les Danois importèrent, de Saint-Thomas sous pavillon espagnol, 378,685 piastres 7 réaux d'effets, et expor-

tèrent 57,518 p. de denrées. Les Allemands des villes Anséatiques importèrent pour 40,793 piastres 5 réaux 1/2 et exportèrent pour 448,782 piastres 5 réaux. Les principaux produits extraits de Santiago sont le minerai de cuivre exporté par les Anglais, le sucre, le tabac et le café. En 1847, il sortit 563,066 piastres de sucre, 497,859 piastres 3 réaux 1/2 de tabac, 463,716 piastres de café. Le mouvement de ce port a baissé depuis quelques années ; en 1841, son exportation seule s'éleva à 6 millions de piastres.

Mouvement du port de Santiago-de-Cuba depuis 1826.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.	EXPORTATION	MOUVEMENT COMMERCIAL.						
De 1826 à 1830.....	1,278,507 piastres.	1,412,358 piastres.	2,690,865 piastres.						
De 1831 à 1835.....	1,880,440 "	1,307,276 "	3,286,716 "						
De 1836 à 1840.....	2,660,162 "	3,437,329 "	5,797,491 "						
En 1845			6,344,829 5 "						
IMPORTATION.			EXPORTATION.						
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS.			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS.			piast. réaux.
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Année 1847.....	2,531,232 4	104	251	355	3,073,325 1 1/2	110	243	353	5,604,557 5 1/2
Année 1846. . .	2,672,243 7 1/2	112	237	349	2,973,905 1/2	118	238	356	5,641,119 "
Augmentation en 1847.....	" "	"	14	6	90,420 1	"	5	"	" "
Diminution en 1847.....	135,981 3 1/2	8	"	"	" "	8	"	3	36,561 2 1/2

GIBARA ou JIBARA.

Ce port, sur les côtes du nord, à 220 lieues est de la Havane et 9 lieues nord-nord-est d'Holguin, aux 23° 6' 15" de latitude boréale et 69° 46' 45" de longitude occidentale de Cadix, fut habilité pour le commerce étranger le 7 avril 1827. Il a assez d'eau pour recevoir des bricks ; il est grand, bien abrité ; une batterie placée sur la rive occidentale en défend l'entrée ; il est le débouché des denrées de la juridiction d'Holguin. Les na-

tions qui font le plus d'affaires avec lui sont : les Espagnols, les Danois, les Allemands, les Anglais, les Etats-Unis. Sur 55 bâtiments qui entrèrent en 1847, 36 étaient espagnols, 1 danois, 5 des villes Anarctiques, 5 anglais, 5 américains. Les Espagnols apportèrent pour 41,354 piastres 7 réaux de marchandises, exportèrent 113,711 piastres 1 réal 1/2 de denrées; les Danois apportèrent de Saint-Thomas 156,652 piastres 1 réal de marchandises, la plupart sous pavillon espagnol, exportèrent 25,632 piastres 3 réaux 1/2 de denrées; les Allemands exportèrent 194,276 piastres de denrées et n'eurent pas d'importation; les Anglais apportèrent 28,148 piastres 5 réaux 1/2 d'effets et exportèrent 39,919 piastres 7 réaux 1/2 de denrées; l'importation des Etats-Unis fut de 25,764 piastres 3 réaux, et l'exportation 8,208 piastres 6 réaux. Les principaux produits extraits de ce port sont le tabac et le sucre; le premier représentait, en 1847, plus des quatre cinquièmes de la valeur totale de l'exportation; il sortit, cette même année, pour 335,070 piastres 2 réaux 1/2 de tabac et 26,937 piastres 4 réaux de sucre.

Mouvement du port de Gibara depuis 1830.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.			EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.
1830.....	42,846 piastres.			81,838 piastres.			124,684 piastres.
De 1831 à 1835.....	46,440 "			94,332 "			140,772 "
De 1836 à 1840.....	136,568 "			199,284 "			335,852 "
En 1845.....							504,828 4 1/2

	IMPORTATION.			EXPORTATION.			MOUVEMENT commercial.		
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS		piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS.				
		Espagnols	étrangers		TOTAL.	Espagnols		étrangers	TOTAL.
Année 1847. ...	255,670 5	36	19	55	383,017 1/2	30	16	46	638,687 5 1/2
Année 1846.....	308,194 2 1/2	31	13	44	336,736 1	28	14	42	644,920 3 1/2
Augmentation en 1847.....	" "	5	6	11	46,290 7 1/2	2	2	4	" "
Diminution en 1847.....	52,523 5 1/2	"	"	"	"	"	"	"	0,232 6

MANZANILLO.

Cette rade, sur les côtes du sud-ouest, aux 20° 19' 28" de latitude boréale et 70° 50' de longitude occidentale de Cadix, fut habilitée comme port de première classe pour le commerce étranger en 1825; elle est protégée par une batterie; des bancs de rochers et de sable forment au nord-ouest et au nord-nord-ouest deux entrées; les bâtiments peuvent mouiller à portée de fusil de la ville. Son principal commerce est avec les Etats-Unis et les Anglais. Sur 71 bâtiments qui entrèrent en 1847, 27 étaient américains, 26 anglais, 8 espagnols, 6 allemands, 2 hollandais, 2 danois. Les Etats-Unis importèrent 82,951 piastres 5 réaux 1/2 de marchandises, et exportèrent 145,472 piast. 5 réaux de denrées; l'importation anglaise fut de 48,945 piastres 7 réaux 1/2, et l'exportation de 90,287 piast. 4 réaux 1/2. Les principaux produits extraits de ce port sont les bois d'acajou, de charpente et de teinture, qui représentent plus de la moitié de la valeur de l'exportation. En 1847, on exporta aussi 62,717 piastres 5 réaux de tabac; les produits secondaires sont le miel, la cire, le café, le sucre et le tafia.

Mouvement du port de Manzanillo depuis 1826.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	MOUVEMENT COMMERCIAL.
De 1826 à 1830.....	96,112 piastres.	80,532 piastres.	176,644 piastres.
De 1831 à 1835.....	138,680 "	95,527 "	234,216 "
De 1836 à 1840.....	165 419 "	164,337 "	329,756 "
En 1845.....			309,334 1 1/2

IMPORTATION.				EXPORTATION.				MOUVEMENT commercial.	
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS.			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS.			
		Espagnols	Étrangers	TOTAL.		Espagnols	Étrangers	TOTAL.	
Années 1847....	168,095 2	8	63	71	298,575 2	12	68	80	466,660 4
Année 1846.....	161,557 1	9	46	55	222,164 3	8	55	63	383,721 4
Augmentation en 1847.....	6,528 1	"	17	16	76,410 7	4	13	17	82,930 "
Diminution en 1847.....	" "	1	"	"	" "	"	"	"	" "

BARACOA.

Ce port, sur les côtes du sud, à 297 lieues de la Havane, aux 20° 20' 30" de latitude boréale et 68° 7' 30" de longitude occidentale de Cadix, fut ouvert au commerce étranger en 1826, et habilité par ordonnance royale du 7 avril 1827. C'est dans sa baie que l'expédition de Velazquez débarqua. Il est défendu par un fort et plusieurs batteries; quoique petit, il a assez d'eau pour recevoir des trois mâts; est sûr, bien abrité, mais a l'inconvénient de faire face à la brise, ce qui en rend la sortie difficile. Son principal commerce est avec les Etats-Unis et l'Espagne. Sur 22 bâtiments qui entrèrent en 1847, 13 étaient américains, 8 espagnols, 1 français. Les Etats-Unis importèrent 29,909 piastres de marchandises et exportèrent 24,693 piastres de denrées; l'importation espagnole fut de 22,324 piastres 6 réaux, et l'exportation de 1,826 piastres 1 réal; les Français exportèrent, sous pavillon espagnol, 6,564 piastres de denrées et n'eurent pas d'importation. Les principaux produits sont le tabac et le café. On exporta en 1847 16,814 piastres de tabac, 6,444 piastres 1 réal de café. L'année 1841 fut celle où le mouvement commercial de ce port s'éleva au plus haut: il y eut 81,833 piastres d'importation et 85,918 d'exportation.

Mouvement du port de Baracoa depuis 1826.

ANNÉES MOYENNES.	IMPORTATION.			EXPORTATION.			MOUVEMENT COMMERCIAL.
De 1826 à 1830.	32,190 piastres.			15,982 piastres			48,172 piastres.
De 1831 à 1835.	42,232 "			28,126 "			70,358 »
De 1836 à 1840.	39,643 "			36,282 "			75,925 "
En 1845.							128,042 "

IMPORTATION.				EXPORTATION.					
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS.			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS.			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	étrangers	TOTAL.		Espagnols	étrangers	TOTAL.	
Années 1847....	54,754 "	8	14	22	35,233 2	6	19	25	80,987 2
Années 1846....	36,517 1/2	5	15	20	46,556 6	7	13	20	83,073 7 1/2
Augmentation en 1847.	18,236 6 1/2	3	"	2	" "	"	6	5	6,913 2 1/2
Diminution en 1847.	" "	"	1	"	11,323 4	1	"	"	" "

GUANTANAMO.

La magnifique baie de Guantanamo, sur les côtes du sud, à 257 lieues de la Havane et 21 lieues de Santiago-de-Cuba, aux 19° 55' de latitude boréale, et 68° 55' 30" de longitude occidentale de Cadix, a 27 milles carrés de superficie, une entrée de 2,500 mètres de large. Les vaisseaux de ligne peuvent s'y mettre à l'abri de tous les vents, en face de la plage de l'est. Ce port, aussi beau que celui de Jagua, de la même côte, est encore désert. Il a été ouvert au commerce étranger en novembre 1845. Un seul bâtiment espagnol en sortit et y entra par année, en 1846 et 1847, et il n'y eut pas d'importation. En 1847, on exporta 4,270 piastres 6 r. 1/2 de tabac en rame et en cigares pour l'Espagne; 3,000 p. de cigares, 255 p. de sucre et 27 piastres de cire pour l'Angleterre.

Mouvement du port de Guantanamo depuis 1846.

IMPORTATION.					EXPORTATION.				
	piast. réaux.	ENTRÉES DES BÂTIMENTS.			piast. réaux.	SORTIES DES BÂTIMENTS			MOUVEMENT commercial.
		Espagnols	Etrangers	TOTAL.		Espagnols	Etrangers	TOTAL.	
Année 1847....	" "	1	"	1	7,553 3	1	"	1	7,553 3
Année 1846....	" "	1	"	1	2,407 4	1	"	1	2,407 4
Augmentation en 1847....	" "	"	"	"	5,145 7	"	"	"	5,145 7

En 1848, l'exportation de ce port est montée à 26,477 piast. (V. page 360, le mouvement commercial de l'année 1848 dans tous les ports de l'île de Cuba.)

RELATIONS COMMERCIALES DE CUBA
avec sa métropole et les nations étrangères.

NATIONS (1).	En 1847.		En 1846.	
	ENTRÉE des bâtiments.	SORTIE des bâtiments.	ENTRÉE des bâtiments.	SORTIE des bâtiments.
Espagnols.....	819	751	847	820
Etats-Unis.....	2,012	1,722	1,528	1,544
Anglais.....	563	489	440	441
Français.....	99	81	75	73
Belges.....	29	34	11	10
Hollandais.....	19	37	16	20
Villes Anséatiques.....	83	109	91	115
Danois.....	35	27	27	28
Suédois.....	16	22	14	15
Russes.....	7	7	12	9
Prussiens.....	13	15	3	4
Hispano-Américains....	33	36	20	13
Italiens.....	3	3	5	4
Brésiliens et Portugais...	9	6	2	1
Autrichiens.....	1	7	"	"
Total.....	3,741	3,346	3,091	3,097

**Droits différentiels d'importation entre le pavillon espagnol
et les pavillons étrangers.**

Marchandises espagnoles sous pavillon espagnol.	Marchandises étrangères provenant de la Péninsule sous pavillon espagnol.	Marchandises espagnoles sous pavillon étranger.	Marchandises étrangères sous pavillon étranger.
6 1/4 %.	13 3/4 à 16 3/4 %. Moyenne 15 " "	17 1/4 à 21 1/4 %. Moyenne 19 1/4 "	24 1/4 à 30 1/4 %. Moyenne 27 1/4 "

ESPAGNE.

En 1826, la marine espagnole figurait à peine dans le mouvement maritime. Le transport des marchandises espagnoles à Cuba et des denrées coloniales en Espagne se faisaient par les bâtiments des États-Unis, qui conservaient le monopole de la

(1) Pour le mouvement maritime de 1848, voir page 361.

navigation, que la guerre leur avait donné. Les droits différentiels ne tardèrent pas à rendre à l'Espagne la place qui lui appartient. En 1826, l'importation espagnole était de 2,858,793 p.; de cette valeur, 409,353 p. d'effets seulement furent apportées par des bâtiments espagnols. L'exportation de denrées coloniales pour la péninsule était de 1,992,689 p.; de cette valeur, 500,787 p. seulement furent exportées par les bâtiments espagnols. Quant au commerce étranger, sous ce pavillon, il était dans des proportions encore plus défavorables. Dix ans après, en 1836, les 6,819,178 p. qui représentent le mouvement commercial de l'Espagne avec Cuba, furent transportées entièrement par la marine marchande de cette nation; elle importa en plus 5,680,070 piastres de marchandises étrangères, et exporta 917,733 piastres de denrées coloniales pour des ports étrangers.

En 1834, on mit sur les farines espagnoles un droit de 25 0/0 au lieu de 6 0/0, *ad valorem*, et de 200 0/0 sur les étrangers, au lieu de 27 0/0 qu'indiquait le tarif. Cette augmentation, en même temps qu'elle favorisa la marine, et particulièrement le Trésor, eut de fâcheuses conséquences. Elle mécontenta le commerce de Santander, les agriculteurs de Castille et porta les Etats-Unis à user de représailles. Par une loi du 30 juin 1834, ils expulsèrent la marine espagnole de leurs ports, en la forçant de fournir une caution double de la valeur du chargement, et en obligeant les bâtiments qui venaient de Cuba à payer en plus, sur leurs propres denrées, ce qu'ils payaient en moins dans leurs ports.

L'Espagne doit la prospérité de ses colonies, les grands revenus qu'elles lui donnent, à l'heureuse pensée d'avoir abandonné le monopole du commerce, qu'elle ne pouvait maintenir sans préjudice pour ses propres intérêts, comme pour le leur. Puissance agricole et médiocrement industrielle, il lui eût été impossible de répondre à leurs besoins et de fomentier à elle seule leurs richesses. Le commerce extérieur de Cuba, qui est arrivé à dépasser le sien, le prouve suffisamment. Comment songerait-elle donc à s'écarter d'un principe d'économie politique qui lui a

rapporté de si grands avantages, et que les autres métropoles regrettent de ne pas avoir adopté? On comprend que, pour ouvrir une sortie aux blés de Castille, elle ait voulu leur assurer un marché avantageux dans sa colonie. Si elle eût atteint ce but, peu lui eût importé la mauvaise humeur des États-Unis, qui se sont servis vis-à-vis d'elle de procédés inconnus jusque-là dans l'histoire du commerce, et qui pourraient s'appeler audacieux, s'ils les eussent eus avec l'Espagne de Charles-Quint ou même de Charles III. Mais la mesure fiscale qu'elle a adoptée a vu se lever contre elle les nationaux et les étrangers. Comme cette question a autant d'écho en Espagne que celle des sucres en a eu en France, et qu'elle se rattache aux intérêts du commerce et de la navigation espagnole, on nous permettra quelques détails.

La farine de Castille, mise à bord à Santander, revient à 7 piast. 1/2 le baril; la farine américaine, selon le port de l'Union où elle est embarquée et le prix des céréales, revient de 4 à 6 p. La première, arrivée à Cuba après avoir acquitté 2 piastres de droit, se vend de 11 à 13 piastres; la seconde paie 10 piast. de droit, et se vend de 18 à 20 piast. Evidemment la farine américaine ne trouverait jamais d'acheteurs, si elle n'était d'une qualité fort supérieure et indispensable pour être mêlée avec celle de Castille, qui, fatiguée par une longue traversée, a besoin d'être rafraîchie. Cette position établie, on s'étonnera sans doute que les négociants de Santander se plaignent de perdre 4 fr. 15 c. par baril, et demandent que l'on réduise l'impôt de 2 piastres à 6 0/0, *ad valorem*, que devraient payer, sans distinction, les marchandises péninsulaires. Ce serait fort juste, s'ils ne prétendaient aussi que l'on dût maintenir pour les farines étrangères l'impôt prohibitif de 10 piastres, au lieu de le réduire à 27 0/0, qui est le taux le plus élevé pour les marchandises étrangères conduites sous pavillon étranger. Il est d'ailleurs difficile d'expliquer la perte qu'ils prétendent faire, lorsqu'ils la recherchent en continuant un commerce soi-disant ruineux, et de comprendre l'avantage qu'ils retireraient d'un exclusivisme plus grand, puisque les années où leur farine s'est trouvée pré-

que sans concurrence, ils ont fait valoir les mêmes plaintes. M. Vazquez Queipo a proposé à son gouvernement de mettre un droit de 7 piastres par baril sur toutes les farines, sans distinction ; et, calculant à 180,000 barils la consommation de Cuba, de garder 3 piastres pour le Trésor et de remettre les quatre autres à chacun des 180,000 barils qui soutiendraient, en Angleterre, la concurrence avec les blés de Dantzie. Nous croyons aussi que ces droits devraient être égalitaires, mais qu'ils ne devraient pas s'élever à plus de 4 piastres, et que la meilleure destination à donner à cette somme, ainsi qu'à tant d'autres extorquées aux contribuables espagnols, sous le nom d'emprunts forcés réintégrant, que l'on ne réintègre jamais, serait de les employer à construire des routes, des canaux ; à ouvrir des débouchés de toute espèce dans la péninsule, tellement riche en céréales, qu'en certains endroits on redoute autant une trop abondante récolte, qu'en Irlande une disette de pommes de terre. Les cultivateurs se voient quelquefois obligés de détruire les blés qu'ils n'ont pu vendre ou consommer. Les Castilles, avec des voies de communication, augmenteraient d'une manière incalculable les produits de leur agriculture et ne craindraient la concurrence pour leurs blés, ni en Europe ni en Amérique. Le pays réclame cet avenir que depuis longtemps on lui promet, et dont la révolution lui a fait payer si cher les arrhes sans en accomplir les conditions. Les consommateurs de Cuba réclament aussi le dégrèvement de ces droits énormes, et méritent les premiers d'être entendus ; car si l'on pense sérieusement à augmenter la population blanche, il faut mettre cet article de première nécessité à la portée des émigrés, qui, généralement, appartiennent aux classes les moins aisées de la société. Bien que les légumes et les racines farineuses soient en abondance sous les tropiques, et que l'on puisse facilement y habituer les nègres, qui n'en connaissent pas de meilleurs en Afrique, ils ne remplacent jamais, pour les Européens, le pain, qui est l'aliment le plus sain, et est ordonné même par les médecins aux nègres, lorsqu'ils sont malades. Le fisc est aussi in-

téressé à voir diminuer ces droits ; car, dans une Ile qui a 600 lieues de côtes, il est impossible d'empêcher la contrebande, et le seul moyen de la désarmer est de lui ôter son gain.

Si l'on compare les registres de douanes des États-Unis avec ceux de Cuba, on trouve une très-grande différence en plus dans le nombre des barils embarqués avec destination pour Cuba et ceux qui ont été débarqués, sans compter ceux destinés pour d'autres pays, et qui sont jetés sur les côtes.

La navigation et le commerce, pour s'agrandir, ne sauraient être limités aux colonies. L'Espagne aspire sans doute à conserver le reste d'influence qu'elle a encore dans le nord de l'Amérique, où plusieurs États lui ont appartenu. Cela doit l'engager à traiter avec les États-Unis pour faire cesser les mesures exceptionnelles prises à son égard, et qui équivalent à un blocus du continent américain, quelque injustifiables qu'elles soient de la part d'une nation qui jouit, à Cuba, des avantages accordés aux pavillons les plus favorisés, et y prend le premier rang par l'étendue et l'importance de ses transactions. Tout traité de commerce amène de part et d'autre des concessions. Aucune ne sera plus politique et en même temps plus agréable aux habitants de Cuba que le dégrèvement des droits sur les farines.

La marine marchande espagnole a fait des progrès extraordinaires depuis vingt-trois ans. En 1826, il entra à Cuba 192 de ses bâtiments. Aussitôt que les droits différentiels lui eurent rendu la navigation de la péninsule et facilité l'importation des marchandises de plusieurs puissances, notamment celles de la France, des villes Ansatiques et de l'Angleterre, elle augmenta rapidement, et quatre ans après, en 1830, le nombre des bâtiments espagnols qui entrèrent s'éleva à 572, et en 1840 à 958. Mais cette augmentation numérique laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la grandeur des navires, dont la majeure partie était seulement de 100 à 150 tonneaux. Les célèbres gallions des Indes avaient été remplacés par des coquilles de noix. Le Comité de commerce et d'agriculture de la Havane, pour exciter l'émulation des armateurs et augmenter l'exportation, accorda,

en 1843, une prime à tous les bâtiments, sans distinction de pavillon, qui dépasseraient le port de 250 tonneaux, et réduisit les droits de tonnage de moitié pour ceux qui exporteraient mille caisses de sucre (1). Cette décision donna de très-bons résultats, et la marine espagnole ne tarda pas à en ressentir les effets, comme le démontrent les données suivantes :

ANNÉES.	BATIMENTS ESPAGNOLS.	NOMBRE DE TONNEAUX.
1842.....	884	83,566
1843.....	815	118,414
1844.....	855	82,587
1845.....	919	117,855
1846.....	847	119,039
1847.....	819	137,582

Dans les trois premières années, le nombre des bâtiments espagnols qui entrèrent dans les ports de l'île monta à 2,554, et dans les trois dernières à 2,585, soit 31 bâtiments en plus. Les 2,554 bâtiments mesurèrent 284,567 tonneaux; les 2,585 en mesurèrent 374,476. Il résulte 89,909 tonneaux de plus pour les trois dernières années.

Dans l'année 1848, que nous avons reçu en dernier lieu, il y eut 201,622 tonneaux espagnols pour l'entrée de 875 bâtiments de la même nation, c'est-à-dire qu'il y eut sur 1847 une augmentation de 64,039 tonneaux et de 56 bâtiments; ce qui donnerait 1,143 tonneaux par bâtiment; mais évidemment les 64,039 tonneaux en plus des bâtiments entrés doivent être répartis sur la totalité; car les navires du commerce d'un pareil tonnage sont rares même chez les grandes nations maritimes.

L'Espagne occupe dans sa colonie le troisième rang par l'importation de ses marchandises et des denrées coloniales qu'elle exporte pour sa consommation; elle la pourvoit de farine, de

(1) Ces droits d'exportation sont de 25 centimes par caisse de sucre pour le pavillon espagnol, et 62 centimes 1/2 pour les autres pavillons.

comestibles, de vins, des produits des manufactures catalanes, et sous ce titre, de marchandises françaises, introduites par la contrebande. Elle prend ordinairement un quart dans l'importation; en 1847, elle prit seulement un cinquième; elle a consommé le huitième de l'exportation; et sa marine prend un tiers dans la navigation: pour son commerce de la péninsule avec Cuba, la valeur des marchandises étrangères importées sous son pavillon, et des denrées coloniales qu'elle exporte pour des ports étrangers. Cependant, le tonnage de ses bâtiments ne s'élève qu'à un cinquième du tonnage général, et par leur nombre à l'entrée et à la sortie des ports, elle prend 24.40 0/0 dans le mouvement maritime. Ses constructions navales trop petites expliquent cette différence. (V. après la p. 412, les tableaux 9 et 10.)

Principaux produits de Cuba exportés par l'Espagne en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	646,304 "	Quintaux	piast. r. 2,330,561 "
Café	1,488,766 3/4	Livres.....	59,550 6 1/2
Eau-de-vie de canne.....	4,422 5/21	Pipes.....	27,937 "
Cire	545,175 "	Livres.....	74,413 6 1/2
Miel.....	"	2,828 6 1/2
Mélasses.....	139 "	Boucauts.....	887 4
Minéral de cuivre.....	92 "	Quintaux.....	1,652 4
Tabac en rame et haché	2,609,858 "	Livres.....	324,315 5
Cigares.....	49,064 05	Milliers.....	487,201 3
Cigarettes.....	1,568,124 "	Paquets.....	39,232 2 1/2

Résumé du commerce de l'Espagne avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises espagnoles.		Produits coloniaux		
	Sous pavillon national	Sous pavillon étranger.	Pour la Péninsule sous pavillon national.	Pour la Péninsule sous pavillon étranger.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	6,775,812 "	12,246 2	3,507,940 1/2	327 "	10,296,391 2 1/2
1846.....	6,037,406 7 1/2	10,500 "	3,338,161 7 1/2	" "	9,385,768 7
Augmentation en 1847.....	738,705 1/2	1,746 2	169,784 1	327 "	940,562 3 1/2

Commerce étranger sous pavillon espagnol en 1847 et 1846.

ANNÉES.	Marchandises étrangères importées sous pavillon espagnol.	Produits coloniaux exportés pour des ports étrangers sous pavillon espagnol.	Mouvement commercial étranger sous pavillon espagnol.
	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	8,873,058 7 1/2	3,041,411 4 1/2	11,914,470 4
1846.....	7,904,446 3	2,471,733 1/2	10,376,179 3 1/2
Augmentation en 1847.....	968,612 4 1/2	569,678 4	1,538,291 1/2

La marine marchande espagnole pour les ports de Cuba, de la péninsule et de l'étranger, transporta en 1847 des marchandises espagnoles, des marchandises étrangères et des denrées coloniales, pour la valeur de 22,198,228 piast. ou 110,991,140 f. La valeur du même genre de fret en 1826 était de 1,411,703 p. ou 7,058,515 fr. c'est-à-dire seize fois moins qu'en 1847.

En 1826 le mouvement commercial de l'Espagne avec sa colonie fut de 4,851,482 p. : importation, 2,853,793 p. ; exportation, 1,992,689 p.

ÉTATS-UNIS.

Les Etats-Unis font avec Cuba un commerce qui ne pourrait pas être plus grand si l'île leur appartenait ; après la France et l'Angleterre, c'est le pays avec lequel ils ont le plus d'affaires. Jusqu'en 1840, ils lui prenaient plus de la moitié du sucre, un quart du café et presque tout le tabac. Ils n'ont pas continué dans cette proportion ; leur exportation a augmenté faiblement, si on la compare à l'époque où la colonie n'avait pas autant d'importance ; elle a été arrêtée en partie par les sucres de la Louisiane, qui, depuis 1840, ont sextuplé leurs produits et fournissent la plupart des marchés du nord de l'Amérique ; les douanes de l'Union ont augmenté les droits sur le café, et celui de Cuba a été remplacé en partie par celui du Brésil. Cependant, dans tous les ports, on ne voit que des bâtiments américains, et

dans plusieurs il n'en n'entre pas d'autres. Les principaux articles de leur importation sont la farine, les comestibles de toutes espèces, les viandes et poissons salés, les machines pour sucreries et chemins de fer, les cotons non ouvrés et les tissus, les meubles, etc. En 1847, l'importation dépassa de 2 millions de piastres l'exportation, et sur cette somme il y eut 1,836,530 p. 7 r. d'or et d'argent monnayé; les deux réunies s'élevèrent à près du tiers du mouvement commercial général, et la marine marchande américaine prit les trois cinquièmes dans le mouvement maritime. (V. après la page 412, les tableaux nos 9 et 10.)

Principaux produits exportés de Cuba par les États-Unis en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucres.....	1,745,274 "	Quintaux.....	6,095,500 1
Café.....	2,957,150 "	Livres.....	118,285 4
Eau-de-vie de canne.....	5 "	Pipes.....	100 "
Cire.....	82,962 1/2	Livres.....	14,210 6
Miel.....	"	46,110 1 1/2
Mélasse.....	248,211 1/2	Boucauts.....	1,417,564 1 1/2
Minerai de cuivre.....	32,449 3/4	Quintaux.....	113,090 1 1/2
Tabac en rame et haché.....	2,411,428 "	Livres.....	253,122 1 1/2
Cigares.....	59,267 10	Milliers.....	577,095 7
Cigarettes.....	147,927 "	Paquets.....	3,698 "

Résumé du commerce des États-Unis avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises américaines.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon américain.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon américain.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	10,827,669 7 1/2	54,065 5	3,849,600 1/2	30,341 1 1/2	19,762,375 6 1/2
1846.....	5,725,422 5 1/2	20,791 2	5,598,567 2 1/2	40,780 7 1/2	11,355,562 1 1/2
Augmentation en 1847.....	5,102,247 2	33,874 3	3,251,131 6	19,500 3	8,406,813 5

En 1826, le mouvement commercial des Etats-Unis avec Cuba était de 9,527,405 p. : importation, 5,632,808 ; exportation, 3,894,597. En le comparant avec celui de l'année 1846, qui peut être considérée comme une année moyenne, on le trouvera peu augmenté, proportion gardée avec le développement du commerce de l'île depuis 1826.

ANGLETERRE.

L'Angleterre occupe le second rang dans le commerce de Cuba, et dans quelques ports le premier ; à Santiago de Cuba, elle figure pour le tiers de l'importation et pour plus de la moitié de l'exportation, à cause des cuivres dont elle a le monopole d'extraction. En 1847, il entra dans son importation 1,516,391 p. d'or et d'argent monnayés. Ses principales relations sont avec la Havane, Matanzas, Santiago-de-Cuba et Cienfuegos. Elle apporte des machines, des fers, des cotons, des toiles, des draps, de la lière et quelques comestibles. Elle prend 20.45 0/0 dans l'importation ; 27.73 0/0 dans l'exportation, et sa marine 14.55 0/0 dans le mouvement maritime (1).

Principaux produits exportés de Cuba par l'Angleterre en 1847.

PRODUITS	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	1,172,169 "	Quintaux.....	4,934,147 2
Café.....	651,506 3/4	Livres.....	26,067 6 1/2
Eau-de-vie de canne	5,769 1/6	Pipes	121,488 2 1/2
Cire.....	101,450 "	Livres.....	10,954 2 1/2
Miel.....	"	9,672 4 1/2
Mélasses.....	30,146 1/2	Boucaux.....	198,381 4
Minéral de cuivre.....	549,804 3/4	Quintaux.....	1,372,637 7
Tabac en rame et haché... . .	523,215 "	Livres...	57,987 5
Cigares.....	28,532 25	Milliers	283,999 2 1/2
Cigarettes.....	24,343 "	Paquets	608 4 1/2

(1) Ces proportions sont prises sur la moyenne des années 1846 et 1847. Voir pour chaque nation le tableau n° 10 après la page 412, et le tableau n° 9 pour les proportions de ces deux années prises séparément.

**Résumé du commerce de l'Angleterre avec Cuba
en 1847 et 1846.**

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises anglaises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon anglais.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon anglais.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	2,851,432 3 1/4	3,538,504 3 1/2	6,294,405 "	946,475 5	13,630,817 4
1846.....	1,608,434 2 1/2	3,254,094 4 1/2	5,457,408 4 1/2	1,143,928 4	11,463,922 7 1/2
Augmentation en 1847.....	1,242,998 1	284,412 7	836,996 3 1/2	"	2,166,894 7 1/2
Diminution id..	"	"	"	197,452 6	"

En 1826, le mouvement commercial de l'Angleterre avec Cuba était de 2,752,926 piastres : importation, 1,169,451 piastres; exportation, 1,583,475 piastres.

VILLES ANSÉATIQUES.

Les villes Anséatiques viennent en quatrième lieu dans le commerce de Cuba. De 1826 à 1830, elles envoyèrent 31 bâtiments par an; de 1831 à 1835, 54; en 1841, 108. Leur importation consiste principalement en toile; elles apportent des tissus de coton, des laines, des vivres et divers objets de fer, des meubles, des jouets d'enfants, etc. Leurs principales relations sont avec les ports de la Havane, de Matanzas, de Trinidad, de Santiago-de-Cuba et de Gibara; elles prennent 6.95 0/0 dans l'importation, 11.20 0/0 dans l'exportation, et leur marine, 3.30 0/0 dans le mouvement maritime.

**Principaux produits de Cuba exportés par les villes
Anseñáticas en 1847 (1).**

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES	VALEURS.
Sucres.....	440,020 "	Quintaux.....	piast. r. 1,550,676 6
Eau-de-vie de canne	8,514 1/2	Pipes.....	172,040 "
Café.....	8,045,018 3/4	Livres.....	321,800 5
Miel.....	" "	5,980 5
Mélasses.....	38 1/2	Boucauts.....	355 "
Tabac en rame et haché.....	3,289,392 "	Livres.....	411,198 1
Cigares.....	47,994 70	Milliers.....	474,378 2

**Résumé du commerce des villes anseñáticas avec Cuba
en 1847 et 1846.**

ANNÉES	IMPORTATION. Marchandises des villes anseñáticas.		EXPORTATION. Produits coloniaux.		MOUVEMENT commercial.
	Sous pavillon allemand.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon allemand.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	291,144 7 1/2	1,765,616 4	2,562,776 4 1/2	455,720 2	5,005,258 2
1846.....	337,791 6	1,500,927 4	2,444,058 5 1/2	431,191 5	4,413,909 4 1/2
Augmentation en 1847.....	"	264,689 "	118,717 7	324,528 5	591,288 5 1/2
Diminution id..	116,646 6 1/2	"	"	"	"

Exportation de la Prusse en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Café.....	209,300 "	Livres.....	piast. r. 8,372 4
Eau-de-vie de canne	120 "	Pipes.....	2,400 "
Cigares.....	338 "	Milliers.....	3,380 "

Exportation de l'Autriche en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Café.....	137 1/2	Livres.....	piast. r. 5 4
Mélasses.....	300 "	Boucauts.....	1,875 "

(1) Le commerce de la Prusse et de l'Autriche avec Cuba est si peu consi-

En 1826, le mouvement commercial des villes Anséatiques avec Cuba était de 2,005,086 piastres : importation, 337,136 piastres ; exportation, 1,667,950 piastres.

FRANCE.

Le commerce de la France occupa à Cuba la troisième place. De 1826 à 1830, il rivalisa avec celui de l'Angleterre, dont il différait de fort peu ; il était plus considérable que celui des villes Anséatiques, aujourd'hui avant lui. Le terme moyen annuel de l'importation était de 1,249,221 piastres, et celui de l'exportation 925,265 piastres ; il baissa de près de moitié de 1830 à 1835 ; fut année moyenne de 842,695 piastres pour l'importation, et de 520,959 pour l'exportation ; de 1836 à 1840, l'importation annuelle fut de 765,777 piastres, et l'exportation de 871,669 piastres. Il entra 71 bâtiments français par an de 1826 à 1830, 52 de 1831 à 1835, 54 de 1836 à 1840. Le commerce a peu augmenté depuis 1840 ; en 1846, il dépassait seulement de 510,139 piastres celui de l'année 1826 ; il est resté très-en arrière de celui des autres nations, surtout si on compare l'étendue des affaires actuelles de Cuba avec celles de 1826. Les principales relations de la France sont avec les ports de la Havane, de Santiago-de-Cuba et de Matanzas. Longtemps elle tint le second rang à Santiago-de-Cuba ; elle venait après les États-Unis ; actuellement l'Angleterre et l'Espagne sont avant elle. Elle apporte des conserves, des comestibles, des vins, des toiles, des meubles, des soieries, des articles de Paris, de la parfumerie, des bijoux et des objets de mode de beaucoup de valeur et de peu de poids, ce qui en facilite la contrebande et fait que l'im-

dérable que nous n'avons pas cru devoir le séparer du résumé du commerce allemand, c'est-à-dire des villes Anséatiques ; et nous n'avons distrait seulement des principaux produits de Cuba, exportés par les villes libres en 1847, que la faible partie de l'exportation qui correspond à ces deux puissances. Cette même année il entra 13 bâtiments prussiens marchands ou de guerre, et il en sortit 15 ; il entra 1 bâtiment autrichien et il en sortit 7.

portation parait moindre qu'elle ne l'est; en 1847 elle importa 791,304 piastres d'or monnayé; elle prend dans l'importation 5.85 0/0, dans l'exportation 6.55 0/0 et sa marine prend 2.45 0/0 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par la France en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucres.....	488,104 "	Quintaux.....	piast. r. 681,874 6
Eau-de-vie de canne.....	75 "	Pipes.....	1,490 "
Café.....	7,629,316 3/4	Livres.....	305,441 7
Cacao.....	2,200 "	220 "
Tabac en rame et haché.....	453,203 "	56,646 4
Cigares.....	59,270 80	Milliers.....	502,723 2
Cigarettes.....	4,340 "	Paquets.....	120 "

Résumé du commerce de la France avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises françaises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon français.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon français.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	4,200,227 5 1/2	740,308 "	4,246,475 6	469,292 3	3,647,303 6 1/2
1846.....	435,914 3	851,364 "	4,016,854 7 1/2	537,675 3 1/2	2,844,609 4
Augmentation en 1847.....	764,313 1 1/2	"	229,620 6 1/2	"	805,494 4 1/2
Diminution id..	"	411,056 3	"	77,383 1 2	"

En 1826, le mouvement commercial de la France avec Cuba était de 2,331,670 piastres : importation, 1,169,451 piastres ; exportation, 1,162,219 piastres.

RÉPUBLIQUES HISPANO-AMÉRICAINES.

Les républiques Hispano-Américaines viennent après la France; elles font avec Cuba un commerce assez considérable depuis 1837. époque où leur indépendance fut reconnue par l'Espagne. Dès 1833 apparaît la valeur de leurs marchandises dans les balances, mais leurs bâtiments ne se présentèrent dans les ports à pavillon découvert qu'en 1837; de 1836 à 1840, le terme moyen annuel de leur importation fut de 1,351,846 p., celui de l'exportation de 84,655 p.; sur le total de l'importation de ces cinq années il entra 2,272,812 p. d'argent monnayé en échange de denrées de l'île et de marchandises étrangères tirées de l'entrepôt de la Havane; elles apportent principalement du tassot, des cuirs non tannés et du bois. En 1847, elles importèrent 16,150,803 livres de tassot représentant la valeur de 904,577 piastres et 861,916 d'argent monnayé; leur principal commerce est avec la Havane et Santiago-de-Cuba; elles prennent dans l'importation 6.85 0/0, dans l'exportation 2.50, 0/0 et leur marine prend 0.75 0/0 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par les républiques Hispano-Américaines en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucré.....	23,672 "	Quintaux.....	piast. réaux. 89,517 "
Café.....	408,350 "	Livres.....	6,734 4
Eau-de-vie de canne.....	2,572 "	Pipes.....	51,440 "
Cire.....	24,591 "	Livres.....	110,673 2
Miel.....	"	706 2
Mélasse.....	646 "	Boucaux.....	4,013 4
Tabac en rame et haché.....	36,954 "	Livres.....	3,782 7
Cigares.....	5,921 50	Miliers.....	48,915 "
Cigarettes.....	314,718 "	Paquets.....	5,973 1
Rapé.....	54 "	Livres.....	6 4

**Résumé du commerce des républiques Hispano-Américaines
avec Cuba en 1847 et 1846.**

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises américaines.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon hispano- américain.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon hispano- américain.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	960,882 5 1/2	1,602,396 4	116,398 2	533,480 "	3,213,147 3 1/2
1846.....	310,160 3	904,265 6	251,907 4	330,586 2	1,805,919 7
Augmentation en 1847.....	650,722 2 1/2	698,130 6	"	193,893 6	1,407,227 4 1/2
Diminution id..	"	"	135,549 2	"	"

BELGIQUE.

La Belgique se présente dans le commerce de Cuba avant la Hollande. Les deux réunies, sous le titre de royaume des Pays-Bas, de 1826 à 1830, importèrent, année moyenne, pour 322,554 p. de marchandises et exportèrent 985,934 p. de denrées. Après leur séparation, la Hollande fit plusieurs années le double d'affaires que la Belgique. En 1840, son importation fut de 474,871 p.; son exportation, de 207,310 p., tandis que la Belgique importa seulement pour 239,153 p. et exporta pour 61,761 p. Le nombre des bâtiments hollandais était, suivant les mêmes proportions, plus grand que celui des bâtiments belges.

Des puissances de second ordre, la Belgique fut celle qui, en 1847 et 1846, eut le commerce le plus actif. En 1847, il entra 29 de ses bâtiments et il en sortit 34. Ses principales relations sont avec les ports de la Havane et de Matanzas. Elle prend 0.65 0/0 dans l'importation, 2.70 0/0 dans l'exportation, et sa marine 0.65 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par la Belgique en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	205,492 "	Quintaux.....	piast. r. 748,836 "
Eau-de-vie de canne	344 1/2	Pipes.....	8,210 "
Café.....	23,487 1/2	Livres.....	930 4
Cire.....	291 2/3	Id.	52 4
Miel.....	" "	Id.	1,780 5
Mélasse.....	200 "	Boucauts.....	1,250 "
Tabac en romé et haché.....	103,565 "	Livres.....	13,005 2
Cigares.....	5,886 5	Milliers.....	58,805 "
Cigarettes.....	600 "	Paquets.....	15 "

**Résumé du commerce de la Belgique avec Cuba
en 1847 et 1846.**

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises belges.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon belge.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon belge.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	113,372 6 1/2	97,968 6 1/2	634,517 1	203,973 "	1,049,851 6
1846.....	40,695 7 1/2	95,170 3	450,934 5 1/2	58,577 6	645,378 6
Augmentation en 1847.....	72,676 7	2,818 3 1/2	183,582 3 1/2	145,395 2	404,473 "

En 1826, le mouvement commercial des Pays-Bas avec Cuba était de 1,667,341 : importation , 337,136 ; exportation , de 1,330,205.

HOLLANDE.

La Hollande a diminué son commerce avec Cuba à mesure que la Belgique a augmenté le sien. Les comestibles forment la plus grande partie de son importation ; elle apporte aussi ses toiles. Ses principales transactions sont avec la Havane et Matanzas ; ses bâtiments vont dans les ports de Santiago-de-Cuba, de Gibara et de Manzanillo. Elle prend 0.45 0/0 dans l'importa-

tion ; 2.40 0/0 dans l'exportation, et sa marine 0.70 0/0 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par la Hollande en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucré.....	215,254 "	Quintaux.....	piast. r. 781,256 2
Caté.....	3,725 "	Livres.....	438 "
Eau-de-vie de canne	181 "	Pipes.....	3,770 "
Cire.....	14,637 1/2	Livres.....	1,914 2 1/2
Miel.....	" "	" "	168 6
Mélasse.....	2,577 "	Boucauts.....	16,106 2
Tabac en rame et haché.....	69,151 "	Livres.....	9,000 7
Cigares.....	4,046 25	Milliers.....	40,605 "
Cigarettes.....	1,120 "	Paquets.....	28 "
Râpé.....	12 "	Livres.....	6 "

**Résumé du commerce de la Hollande avec Cuba
en 1847 et 1846.**

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises hollandaises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon hollandais.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon hollandais.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847	102,703 7	36,455 2 1/2	848,136 3	11,090 7 1/2	998,386 4
1846.....	40,232 " 1/2	53,157 5	315,770 5	34,239 3 1/2	443,399 6
Augmentation en 1847.....	62,471 6 1/2	" "	532,365 6	" "	554,986 6
Diminution id..	" "	16,702 2 1/2	" "	23,148 4	" "

En 1826, le mouvement commercial de la Hollande et de la Belgique était de 1,667,341 p. : importation 337,136 p. ; exportation, 1,330, 205 p.

DANEMARCK.

Le Danemarck a vu accroître ses relations avec Cuba depuis peu d'années. De 1826 à 1831, son importation annuelle était de 46,890 p. ; l'exportation, de 32,248 p. De 1830 à 1840, la première se maintint à peu près dans les mêmes termes ; la se-

conde baissa en 1840 à 11,886 p. L'une et l'autre se trouvent avoir augmenté beaucoup en 1847 et 1846, notamment l'importation. Le centre du commerce du Danemarck avec Cuba est dans le département oriental; il a lieu avec les ports de Santiago-de-Cuba, de Gibara, de Manzanillo et de Baracoa. Cette partie de l'île étant plus rapprochée des possessions danoises, va se munir d'effets au port franc de Saint-Thomas. La plus grande partie de cette importation se fait sous pavillon espagnol. Elle consiste en tissus de coton, en toiles et en soieries. En 1847, le Danemarck apporta aussi 60,000 p. d'or et argent monnayé. Il prend 2.30 0/0 dans l'importation, 0.45 0/0 dans l'exportation, et sa marine 0.90 0/0 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par le Danemarck en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucré.....	15,968 "	Quintaux.....	piast. r. 60,056 4
Café.....	191,825 "	Livres.....	7,673 "
Eau-de-vie de canne.....	161 "	Pipes.....	3,280 "
Cire.....	14,462 1/2	Livres.....	2,738 6 1/2
Tabac en rame.....	426,926 1/2	Id.....	53,692 3 1/2
Cigares.....	1,465 55	Milliers.....	13,066 "
Cigarettes.....	38,300 "	Paquets.....	957

Résumé du commerce du Danemarck avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises danoises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon danois.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon danois.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	53,036 7	508,830 1	98,314 6	49,743 5 1/2	709,934 3 1/2
1846.....	137,363 7	559,199 " 1/2	13,705 "	31,632 1	781,900 " 1/2
Augmentation en 1847.....	" "	" "	44,519 6	18,111 4 1/2	" "
Diminution id..	84,327 "	50,359 7 1/2	" "	" "	72,055 5

En 1826, le mouvement commercial du Danemarck avec Cuba était de 71,460 p. : importation, 5,995 p.; exportation, 65,465 p.

ITALIE.

Le commerce de l'Italie avec Cuba a suivi le progrès général, mais seulement pour l'exportation. L'importation a diminué. De 1826 à 1830, elle était annuellement de 70,688 p., et l'exportation de 293,298 p. Sous le titre national d'Italiens, sont compris les bâtiments qui viennent des ports de Sardaigne, de Toscane et des Deux-Siciles. Ils apportent des marbres sculptés et quelques vivres, ne viennent que dans les ports de la Havane et de Matanzas, prennent 0.15 0/0 dans l'importation, 2.0/0 dans l'exportation et 0.10 0/0 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par l'Italie.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
			piast. r.
Sucre	111,780 "	Quintaux.....	416,490 "
Café.....	4,843,812 1/2	Livres.....	73,752 4
Eau-de-vie de canne	95 1/4	Pipes.....	1,905 "
Mélasse.....	3 "	Boucauts.....	20 "
Tabac en rame et haché.....	8,052 "	Livres.....	574 5
Cigares.....	7,286 45	Milliers.....	72,874 4

Résumé du commerce de l'Italie avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises italiennes.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon italien.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon italien.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	397 "	20,918 5 1/2	219,053 "	348,646 3	589,615 " 1/2
1846.....	27,397 2	24,924 5	261,910 7	184,121 "	498,353 6
Augmentation en 1847.....	" "	" "	" "	164,525 3	91,261 2 1/2
Diminution id..	27,000 2	4,005 7 1/2	42,257 7	" "	" "

En 1826, le mouvement commercial de l'Italie avec Cuba était de 171,946 : importation, 53,376; exportation, 118,270.

PORTUGAL ET BRÉSIL.

Le Portugal et le Brésil ont des relations assez suivies avec Cuba, notamment le Brésil; mais il est impossible d'en apprécier la valeur. Les douanes n'apprennent rien à cet égard, car ces relations concernent le commerce des côtes d'Afrique, et comme les difficultés des introductions clandestines de nègres ont augmenté, les livres officiels n'en laissent plus aucune trace. De 1835 à 1840, l'importation officielle des Portugais fut annuellement de 13,249 piastres; pour cette modique somme, il entra 42 bâtiments portugais par an.

L'exportation annuelle fut de 274,359 piastres. Leurs chargements se composaient de fusils, de poudre, de coutelas, et indiquaient leur destination pour les côtes d'Afrique. Les entrées officielles des bâtiments portugais et brésiliens ont considérablement diminué; la traite se fait avec beaucoup plus de réserve. La principale importation du Brésil est le tassot. On en apporta, en 1847, 2,069,225 livres, représentant la valeur de 118,036 piastres 7 r. 1/2. Ces deux nations n'ont de rapport qu'avec la Havane et Matanzas. Elles prennent 0.40 0/0 dans l'importation, 0,02 0/0 dans l'exportation, et 0.15 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par le Brésil et le Portugal en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	2,304 "	Quintaux.....	piass. r. 8,640 "
Eau-de-vie de canne	20 "	Pipes.....	400 "
Café.....	625 "	Livres.....	25 "
Tabac en rame.....	1,176 "	Id.	147 "
Cigares.....	312 75	Milliers.....	3,428 "
Cigarettes	4,040 "	Poquets	103 4

Dans cette exportation, les Brésiliens ne figurent que pour 1,610 piastres 1 r., 161 milliers de cigares et 1,440 paquets de cigarettes.

Résumé du commerce du Portugal et du Brésil en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises brésiliennes et portugaises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon brésilien.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon brésilien.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847	21,306 7 1/2	136,083 6	11,951 4	1,648 *	170,990 1 1/2
1846	9,933 4	60,406 7	"	"	70,040 3
Augmentation en 1847.....	11,373 3 1/2	75,676 7	11,951 4	1,648 *	100,949 6 1/2

En 1826, le mouvement commercial du Portugal avec Cuba était de 177,554 piastres : importation, 12,492 p. ; exportation, 165,062 p.

RUSSIE.

La Russie a diminué son commerce avec Cuba depuis quelques années. Son importation n'a jamais été considérable, et ne figure dans les balances qu'à de longs intervalles. De 1827 à 1830, elle atteint le terme moyen annuel de 87,336 p., et plus tard elle cessa entièrement. L'exportation augmenta de 1826 à 1830. Cette dernière année, elle fut de 1,000,925 p., et de 695,411, année moyenne. De 1831 à 1835, elle fut, année moyenne, de 867,994 p., et s'éleva à 1,072,479 p. en 1832. Elle baissa de 1836 à 1840 et fut, année moyenne, de 730,666 p. En 1846 et 1847, elle apparaît diminuée de moitié. On doit l'attribuer aux progrès que font dans le Nord les sucreries de betterave. Les bâtiments russes ne viennent qu'à la Havane et à Matanzas. Ils prennent 1.50 dans l'exportation, et 0.30 dans le mouvement maritime.

Principaux produits de Cuba exportés par la Russie.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	426,100 "	Quintaux.....	piast. r. 400,011 "
Tabac en rame.....	7,576 "	Livres.....	846 "
Cigares.....	162 "	Milliers.....	1,622 "

Résumé du commerce de la Russie avec Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises russes.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon russe.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon russe.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847	"	"	402,962 6	"	402,962 6
1846	"	"	321,453 3	"	321,453 3
Augmentation en 1847	"	"	141,509 3	"	141,509 3

En 1827, le mouvement commercial de la Russie avec Cuba, était de 558,091 p. : importation, 109,284 p. ; exportation, 448,807.

SUÈDE.

La Suède n'eut jamais à Cuba qu'une très-faible importation, et elle n'avait pas lieu tous les ans. Actuellement elle n'en a plus. Son exportation de denrées coloniales augmenta de 1831 à 1835. Elle fut, année moyenne, de 79,879 piastres, et elle atteint, en 1835, la valeur de 224,851 p. De 1836 à 1840, le moyenne annuelle baissa à 41,772 p. Son commerce n'est pas indiqué dans la balance de 1846 ; cependant il entra, cette même année, 14 bâtiments suédois, et en sortit 15. Il faut croire qu'ils étaient tous bâtiments de guerre, ou que l'on a oublié la part qui correspond à cette nation dans le tableau commercial. Les bâtiments suédois viennent à la Havane et à

Matanzas. Ils prirent, en 1847, 0.15 dans l'exportation, et 0.50 dans le mouvement maritime. (Voir le tableau n° 9, après la page 412.)

Principaux produits de Cuba exportés par la Suède en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	2,292 "	Quintaux.....	piast. r. 8,595 "
Café.....	2,050 "	Livres.....	82 "
Tabac en rame	573 "	Id.	7,505 "
Cigares.....	6,250 "	Milliers	62,500 "

Résumé du commerce de la Suède avec Cuba en 1847.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises suédoises.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon suédois.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon suédois.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	"	"	78,772 "	"	78,772 "
1846	"	"	"	"	"
Augmentation en 1847.....	"	"	78,772 "	"	78,772 "

En 1827, le mouvement commercial de la Suède avec Cuba était de 35,275 p. : importation, 27,145 ; exportation, 8,130.

TURQUIE.

Le commerce de la Turquie avec Cuba figure dans l'exportation de 1847 ; sa proportion fut de 0.10 pour l'exportation.

Principaux produits de Cuba exportés par la Turquie en 1847.

PRODUITS.	QUANTITÉS.	POIDS ET MESURES.	VALEURS.
Sucre	4,221 "	Quintaux.....	piast. r. 15,040 "
Café.....	81,350 "	Livres.....	3,254 "
Eau-de-vie de canne	330 "	Pipes.....	6,600 "
Cigares.....	14 "	Milliers	140 "

Résumé du commerce de la Turquie avec Cuba en 1847.

ANNÉES.	IMPORTATION.		EXPORTATION.		MOUVEMENT commercial.
	Marchandises turques.		Produits coloniaux.		
	Sous pavillon turc.	Sous pavillon espagnol.	Sous pavillon russe.	Sous pavillon espagnol.	
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847	"	"	25,034 "	"	25,034 "
1846	"	"	"	"	"
Augmentation en 1847	"	"	25,034 "	"	25,034 "

En 1847, il y eut dans l'importation..... 4,544 p. 6 r. de marchandises chinoises.

Les proportions que nous n'avons pas désignées comme appartenant à l'année 1847 sont prises sur la moyenne des rapports commerciaux de 1846 et de 1847. (Voir pour chaque nation les tableaux n° 9 et n° 10, après la page 412.)

ENTREPOT DE LA HAVANE.

Il sortit de l'entrepôt de la Havane, en 1846 et 1847, de marchandises pour la consommation ou pour être réexportées, après être entrées dans la place, les valeurs suivantes, excepté pour l'Espagne. Il n'est pas indiqué quel fut le pavillon conducteur. Les proportions de l'entrepôt sont de 2.40 0/0 pour l'importation et de 0.03 pour l'exportation.

ANNÉES.	IMPORTATION.			RÉEXPOR- TATION.
	Pavillon espagnol	Pavillon étranger	TOTAL.	Pavillon étranger
	piast. r.	piast. r.	piast. r.	piast. r.
1847.....	371,282 1/2	371,282 1/2	742,564 3	"
1846.....	580,447 3	"	580,447 3	17,972 "
Augmentation en 1847.	"	371,282 1/2	162,117 "	"
Diminution id.....	209,165 1/2	"	"	17,972 "

Nombre de tonneaux des bâtiments espagnols et étrangers à leur entrée dans les ports de Cuba en 1847 et 1846.

ANNÉES.	Nombre de bâtiments espagnols.	Nombre de tonneaux.	Nombre de bâtiments étrangers.	Nombre de tonneaux.	TOTAL des bâtiments.	TOTAL des tonneaux
1847.....	819	137,582 3/4	2,922	552,187 1/4	3,741	680,770
1846.....	847	119,030 1/2	2,244	431,118 1/2	3,091	550,158
Augmentation en 1847.....	"	18,543 1/4	678	121,068 3/3	650	139,612
Diminution id.	28	"	"	"	"	"

Le tableau n° 8 donne le détail des marchandises de l'importation et des produits de l'exportation en 1847 pour toutes les nations qui font le commerce avec l'île de Cuba.

Le tableau n° 9 donne, en regard des sommes, les proportions que chaque nation a prises en 1847 et 1846, dans l'importation, l'exportation, l'entrée, la sortie des bâtiments et le mouvement général, soit commercial, soit maritime.

Le tableau n° 10 donne les mêmes détails que le tableau n° 9 pour l'année moyenne, prise entre 1847 et 1846.

ntes nations qui font le commerce a

HOLLANDAIS.	DANOIS.	CHINOIS.	SUÉDOIS.	RUSSE
piast. réaux.	piast. réaux.	piast. r.	piast. r.	piast.
4.862 2 1/2	30.812 3	2.930 5	" "	"
225 "	206.704 5 1/2	" "	" "	"
2.304 "	142.806 2	" "	" "	"
" "	43.330 7 1/2	" "	" "	"
" "	19.796 1	" "	" "	"
175 4	11.816 "	225 "	" "	"
559 "	" "	" "	" "	"
542 5 1/2	9.610 4 1/2	" "	" "	"
" "	60.053 4 1/2	" "	" "	"
20.460 5 1/2	63.945 4	1.382 1	" "	"
30.150 1 1/2	561.876 "	4.544 6	" "	"

Total	52,500,000 7 3/4	100
Allemands	4,709,013 7 1/4	8.96
Hispano-Américains	2,509,533 5 1/4	4.80
Italiens	538,984 3 1/4	1.05
Belges	847,015 2	1.60
Portugais	120,545 2 1/4	0.25
Hollandais	720,893 1	1.35
Danois	745,902 2	1.45
Chinois	2,272 3	"
Suédois	39,390 "	0.07
Russes	392,208 1/2	0.75
Turcs	47,517 "	0.03
Entrepôt	670,491 7	1.30

maritime des années 1847 et 1846.

1846.

EXPORTATION.	Proportion pour chaque nation.	Entrée de bâtiments.	Proportion pour chaque nation.	Sortie de bâtiments.	Proportion pour chaque nation.	Entrée et sortie de bâtiments. Mouv. mariti.	Proportion pour chaque nation.
piest. réaux.							
338,161 7 1/2	15.15 p. %.	847	27.40 p. %.	820	26.45 p. %.	1,667	26.95 p. %.
609,348 2	25.50 "	1,528	49.15 "	1,544	49.85 "	3,072	49.60 "
554,530 3	7.05 "	75	2.45 "	73	2.25 "	148	2.40 "
604,397 " 1/2	30.00 "	140	14.25 "	441	14.25 "	881	14.25 "
575,250 2 1/2	11.70 "	94	3.05 "	119	3.85 "	213	3.45 "
591,493 6	2.70 "	20	0.85 "	13	0.45 "	33	0.55 "
446,031 7	2.05 "	5	0.45 "	4	0.10 "	9	0.45 "
509,512 3 1/2	2.30 "	11	0.35 "	10	0.35 "	21	0.35 "
" "	" "	2	0.06 "	1	0.04 "	3	0.05 "
350,010 " 1/2	1.00 "	16	0.50 "	20	0.64 "	36	0.60 "
85,427 1	0.40 "	27	0.85 "	28	0.90 "	55	0.85 "
" "	" "	"	" "	"	" "	"	" "
" "	" "	14	0.45 "	15	0.47 "	29	0.45 "
321,453 3	1.45 "	12	0.10 "	9	0.30 "	21	0.35 "
" "	" "	"	" "	"	" "	"	" "
17,972 "	0.10 "	"	" "	"	" "	"	" "
000,588 4 1/2	100 "	3,094	100 "	3,097	100	6,188	100 "

Proportion moyenne pour chaque nation.
24.40 p. %.
51.25 "
2.45 "

PRODUCTION, CONSOMMATION ET IMPOTS.

La production et toutes les dépenses appartiennent à la population libre, qui se compose, à Cuba, de 425,767 blancs, 81,664 libres de couleur et 67,562 nègres libres, total 574,993 habitants. Nous avons vu, page 341, que les produits bruts du sol, tant en agriculture qu'en bestiaux et en mines, représentaient annuellement une valeur de 61,459,971 piastres. Chaque individu de la population libre crée donc 106.8 piastres par an ou 534 fr. La production agricole en Suisse est de 187 fr. par individu (V. M. Poussin); en Angleterre, de 176 fr.; en France, de 114; M. Moreau de Jonnés la porte à 200 fr. par tête dans le département du Nord; aux États-Unis, considéré comme le pays producteur par excellence, elle est de 387 fr. 50 cent. En admettant ce dernier chiffre, tout élevé qu'il nous paraisse (1), l'île de

(1) M. Poussin n'a pas séparé, dans les Etats à esclaves, les libres des esclaves comme nous avons cru devoir le faire, puisque les nègres sont considérés comme immeubles, et, toute regrettable que soit cette anomalie sociale, il faut nécessairement admettre, pour le calcul, qu'ils sont possédés et ne possèdent pas. Cette différence rendrait fausse notre comparaison de la production de l'île de Cuba avec celle des Etats-Unis, si elle ne s'appliquait qu'aux Etats à esclaves, mais elle s'applique aussi aux autres. Dans la Louisiane, en ne comptant que les libres, d'après le recensement de 1840, ils sont de 183,959, tandis que le total de la population est de 352,111. Cet Etat, qui, sans distinction de classe, avec le revenu agricole de 188,500,000, produit 535 fr. par tête, avec cette distinction, produit 1.004 fr.; mais l'auteur de *la Puissance américaine* s'est servi pour ses tableaux, d'un recensement ancien et d'un chiffre de production nouveau; il prouve que la population des Etats-Unis, de 1830 à 1840, a augmenté de 34 0/0; il faut donc supposer cette augmentation pour 1850, puisqu'elle a été plus forte, mais n'a jamais baissé au-dessous de 33 0/0 dans les recensements faits de dix années en dix années depuis 1790; ensuite, il mentionne vingt-cinq Etats seulement avec leurs productions agricoles annuelles: ces Etats avaient, en 1840, 15,242,779 habitants; en 1850, ils ont au moins un tiers en sus de population, ou 20,322,705 habitants; or, comme la somme de leurs productions est de 6,143,500,000 fr., chaque individu n'a produit en réalité que 302 fr. Reste toujours, pour rendre inégale la base de la comparaison que nous

Cuba produirait encore 146 fr. 50 c. par tête de plus que les Etats-Unis. Puis l'Union n'a pas couvert son vaste territoire de canaux et de chemins de fer sans emprunts ; la dette s'élève à 206,237,763 piastres ; les intérêts sont payés par les Etats qui l'ont contractée, ce qui diminue d'autant la production individuelle. Cuba a obtenu, en grande partie, les mêmes résultats sans avoir eu recours aux mêmes moyens.

Plus la consommation est grande dans un pays, plus elle indique l'aisance et le bien-être chez les habitants. Nous avons vu, page 366, comment la consommation de l'île de Cuba s'élevait à 64,103,586 piastres. En joignant aux 898,752 habitants de toutes classes la population éventuelle, composée de la troupe, de la marine et des voyageurs, évaluée à 40,000 âmes, on trouve que ces 938,752 personnes consomment annuellement 68.2 piastres par tête ou 341 fr. La consommation dans les pays les plus riches de l'Europe n'arrive pas à 200 fr. par tête. M. Moreau de Jonnés cite comme très-remarquable qu'elle fut en Prusse, en 1842, de 111 fr. 55 c.

Les contributions se divisent en deux sections principales, que l'on appelle contributions maritimes et contributions foncières (*terrestres*).

avons faite avec l'île de Cuba, la différence des Etats du Sud, où M. Poussin présente les esclaves comme producteurs. Mais la Confédération américaine ne se compose pas seulement de vingt-cinq Etats, et dans le tableau que nous avons eu sous les yeux, il n'entre ni la Floride, ni le Wisconsin, ni le Texas, ni l'Oregon, ni les autres Etats, fort loin d'être les plus productifs, où il y a peu ou point d'esclaves, et qui, réunis, ont, en 1850, une population de plus de 3 millions d'âmes, nombre égal à celui des esclaves dans les Etats du Sud. Or, la comparaison rétablie sur des bases égales, les Etats-Unis produisent annuellement par individu 302 fr. et l'île de Cuba 534 fr. Si cette démonstration est exacte, l'île de Cuba produirait par an, par individu libre, 232 fr. de plus que les Etats-Unis. Et si les 3 millions d'âmes qui apparaissent en dehors du tableau de M. Poussin et les faibles productions de leurs Etats respectifs venaient se fondre dans la population et la production générales, il serait facile de prouver que les Etats-Unis, malgré leur puissance colossale, que l'on se plaît encore à grandir, ne produisent pas plus de 200 fr. par individu, comme dans le département du Nord. Maintenant que deviendrait donc cette puissance agricole, si on la comparait par mille carré avec celle du nord de la France, avec celle de la Belgique ou de la Lombardie?

Les contributions maritimes ou droits de douane et de port comprennent d'abord l'importation, qui les supporte presque toutes (V. p. 387, le taux des droits différentiels); les produits du sol sont faiblement imposés à leur exportation. Excepté les droits exorbitants qui pèsent sur les farines étrangères et qui amènent souvent de vives polémiques entre les habitants de Cuba et les négociants de Santander, les autres s'acquittent sans difficulté. L'administration va même au devant de l'esprit du commerce en ne mettant aucune exigence pour la ponctualité des paiements; elle accepte pour ses créances des engagements à terme. Cette condescendance devrait être imitée par les gouvernements qui, pour les impôts, ne connaissent que l'inflexibilité. Elle nous paraît d'autant plus remarquable, qu'elle prouve que le fisc, sans perdre une obole, peut, au milieu des transactions commerciales qu'il rançonne, se soumettre aux lois du crédit.

Les contributions foncières comprennent les impôts directs et indirects, tels que l'enregistrement, les hypothèques, les droits de consommation sur les viandes, le papier timbré, la rente décimale, la bulle de croisade (1), les revenus de la loterie, de la poste, etc., etc.

Après les deux sections principales de contributions, sont les déductions sur les rentes ecclésiastiques et sur les rentes personnelles. Les premières se perçoivent sur le temporel des dignitaires de l'église, comprennent le neuvième de la dîme, les annates, etc.; les secondes se perçoivent sur les pensions, les droits de grandesse, les titres, etc. Viennent ensuite les retenues sur les caisses militaires (*montepios*) pour les veuves et enfants de militaires, et les dépôts pour pensions. En dernier lieu viennent, sous le titre d'entrées diverses, les produits des propriétés ou ventes des biens de l'Etat, ceux des biens des moines, les dons, etc.

Les deux sections principales que nous avons détaillées d'abord se subdivisent chacune en contributions ordinaires et spéciales; les premières entrent directement dans les caisses de

(1) Don volontaire pour exemption de jeûne et d'abstinence.

l'Etat, les secondes sont destinées par l'Etat au soutien d'établissements publics, soit de bienfaisance, soit d'intérêt général.

Tableau des contributions de 1848, d'après l'ordre que nous venons d'établir.

	Piastres.	Réaux.		Piastres.	Réaux.
Contrib. ma- ordinaires	6,750,305	3 1/2	}	7,135,621	5 (1)
ritimes spéciales.	385,316	1 1/2			
Contrib. dir. ordinaires	3,016,088	6 1/2	}	3,122,143	6
et indirectes. spéciales.	106,054	7 1/2			
Déduction sur les rentes ecclésiastiques	32,147	7 1/4	}	66,270	5 3/4
Déduction sur les rentes personnelles	34,122	6 1/2			
Caisse militaire pour veuves et enfants de militaires (montepios)	64,212	4 1/2			
Dépôts pour pensions (depositos)	755,626	6	}	821,839	2 1/2
Entrées diverses					
				629,752	1 3/4
Total des valeurs perçues dans l'année . . .				11,775,627	5
10 0/0 des sections spéciales, maritimes et foncières				54,896	
Reliquat des valeurs des mêmes sections de l'année 1847				1,092,050	1
Total des valeurs réunies en 1848				12,922,573	6
De ces valeurs, il a été perçu				12,407,539	5
Il reste à recouvrer de 1848				515,034	1

En récapitulant les valeurs de 1848, qui appartiennent uniquement aux droits de cette année, on pourrait classer ainsi les proportions que chaque contribution a données :

(1) Dans cette somme, les droits d'exportation sur les denrées ne figurent que pour 593,390 piastres.

Contributions maritimes.....	60 0/0
Contributions directes et indirectes.....	27
Déductions ecclésiastiques et personnelles..	1
Caisses militaires et dépôts.....	7
Entrées diverses.....	5
	100

Dans les 60 0/0 de contributions maritimes ou de douanes, il y a un peu plus de 8 0/0 qui se perçoivent à l'exportation des denrées et pèsent par conséquent sur l'agriculture. Cette somme fut, en 1848, de 593,390 piastres; réunie aux autres qui grèvent aussi l'agriculture, comme le droit d'enregistrement pour les habitations (*Alcabala de fincas*), celui sur la consommation des viandes et la rente décimale, on trouve 1,853,200 p 6 r. 1/2, et la production agricole étant de 61,459,971 p., elle n'est pas grevée de plus de 2.8 0/0.

En 1848, le revenu total des douanes fut de 7,135,621 p. Comparé au résultat du mouvement commercial de 51,512,823 p., le premier représente 14 0/0 du second.

La même année, le revenu des contributions directes et indirectes, de 3,122,143 p., comparé à la somme totale du produit de toutes les industries que nous avons estimées, page 366, à 107,554,996 p., est à peine de 3 0/0.

RÉSUMÉ.

La consommation de l'île, comme nous l'avons vu page 366, est de 64,103,586 p.; les contributions maritimes, directes et indirectes réunies, furent, en 1848, de 10,257,765 p., par conséquent de 16 0/0 de la consommation générale ou la sixième partie.

Comme nous avons démontré, au commencement de ce chapitre, que l'île de Cuba était plus riche en production que les Etats-Unis, nous voudrions pouvoir établir un parallèle pour les impôts; nous avons une donnée récente, elle concerne le

port de New-York. Ce port, dans les onze premiers mois de 1849, a eu un mouvement commercial de 125,681,559 piastres, qui a produit en droits de douane 20,719,957 piastres, c'est-à-dire 16 0/0. Il est à observer qu'aux États-Unis aucune marchandise n'est grevée à l'exportation : ainsi, l'importation seule a donné 2 0/0 de plus que les rentes maritimes de Cuba, importation et exportation réunies. Si nous étendions cette comparaison aux impôts directs, ce qui est en dehors des limites que nous nous sommes tracées, on verrait que le capital, aux États-Unis, est atteint partout où il se présente, soit comme propriété immeuble ou mobilière, soit comme valeurs déposées dans les banques ou sur les esclaves. Et le travail, croit-on qu'il ne soit pas imposé ? Il l'est plus que le capital proportionnellement. Il y a des patentes pour toutes les classes d'industries, des impôts de capitation sur les blancs, sur les gens de couleur libres, et ce genre d'impôt s'étend jusque sur les bestiaux, qui sont taxés par tête. Dans la Louisiane, que nous citons comme le pays de l'Union le plus voisin de Cuba, et pour se trouver, à cause de l'esclavage, dans des conditions identiques, outre la contribution de l'Etat de 11 centavos (55 centimes) par 100 p. (500 fr.) de la valeur des biens immeubles, on fait payer 1 p. (5 fr.) de capitation pour chaque homme âgé de 21 ans, et 7 p. (35 fr.) de patente *pour professer un métier*. Il n'existe pas un seul individu, une seule industrie, une seule fraction du capital ou des revenus, qui ne contribue aux charges de l'Etat, sans compter ce que l'on paie au gouvernement fédéral, sans compter les droits de douane ; et les municipalités, de leur côté, perçoivent aussi des impôts de même nature. Dans maints endroits, toujours excepté les douanes et la part due au gouvernement fédéral, les contributions s'élèvent à 16 0/0 ; le clergé est entretenu par chaque secte ; l'instruction publique est payée par ceux qui en profitent ; quant à l'armée, il n'y en a pas, car on ne saurait compter comme armée les 10,000 hommes de troupe dont se composent les forces militaires de l'Union ; la marine militaire même est très-limitée pour une puissance essentiellement maritime.

Nous demanderons maintenant ce qu'aurait à gagner l'île de Cuba, si les projets de réunion que le nord de l'Amérique laisse entrevoir venaient à se réaliser? Que gagnerait-elle à devenir membre de la grande Confédération? La liberté et une bonne législation, dira-t-on. Nous savons bien que la liberté n'a pas coutume de se donner pour rien; car, nous autres Français, nous l'avons toujours payée fort cher. Nous ne tarderons pas, d'ailleurs, à répondre plus catégoriquement à cette question; nous verrons bientôt en quoi consistent la liberté et la bonne législation des États-Unis, et si elles valent la peine d'engager Cuba à déposer sa couronne des Antilles sur l'autel de la patrie américaine.

CHEMINS DE FER.

Le commerce et l'agriculture se sont développés sous l'influence de la paix; c'est à elle seule que l'île doit sa prospérité, c'est avec son aide qu'elle pourra conserver ces premières bases de sa richesse. Éloignée des drames politiques dont la mère-patrie a été si longtemps le théâtre, elle n'a qu'à se féliciter de l'oubli où l'ont laissée les régénérateurs. Le riche tribut qu'elle leur paye l'a sauvé d'une ruine certaine. Ses efforts se sont portés vers l'acquisition des biens matériels, et ils ont été couronnés de succès; elle en a confié la direction à des hommes habiles. La Junte de Fomento, ou Comité du commerce et de l'agriculture, l'a dotée de plusieurs classes d'améliorations qui reversent leurs bienfaits sur la fortune publique, sont propices en même temps à l'agriculture, au commerce et aux relations sociales. Les chemins de fer ont doublé la valeur non-seulement des propriétés qu'ils traversent, mais aussi des propriétés assez éloignées des stations principales. Pour juger des avantages qu'ils ont rapportés, il suffit de rappeler les frais de transport d'autrefois. De la vallée de Guines à la Havane, où l'on con-

struisit le premier, on payait, en 1830, pour le charroi du sucre, 25 0/0 ; une pipe d'eau-de-vie, qui valait 15 p. en payait 10 de ransport, ou 67 0/0 ; le café, 12 0/0 ; le tabac, selon la valeur des feuilles, de 13 à 30 0/0 ; la mélasse, qui contribue aujourd'hui à l'exportation pour plusieurs millions, payait 300 0/0, et ce prix augmentait encore pour les districts plus éloignés des ports. Avant 1834, époque où l'on commença le chemin de fer de Guines, il y avait peu de chaussées praticables ; les chemins étaient frayés au hasard par les voyageurs, comme les caravanes arabes frayent le leur dans le désert. Des roues étroites y creusaient des profondeurs où hommes et chevaux s'enfonçaient jusqu'à mi-ventre, en nageant dans une boue que chaque saison pluvieuse augmentait, et où restaient embourbées, pendant des journées entières, les charrettes imprudentes qui en tentaient le gué. C'est encore là l'état des routes que les chemins de fer n'ont pas remplacés.

M. Vazquez Queipo écrivait en 1845 : « Sur ce point, l'île est » tellement arriérée, qu'il n'y a pas d'autres chemins que ceux » qu'il plait aux propriétaires d'ouvrir aux environs de leurs » propriétés. Il y a des chemins, comme celui de Vereda à la » ville de San-Antonio, où le voyageur passe successivement » par les 32 vents de la boussole. » La transition rapide de la nullité à la perfection fait ressortir davantage le désagrément de la première, et pendant qu'il existe déjà 288 milles de chemins de fer, c'est à peine si l'on trouve 50 milles de chemins bien ferrés. On a recherché l'utile dans le beau, il manque encore l'utile dans l'essentiel. Il n'y a ni routes, ni chemins vicinaux ; les terres sont marécageuses ; les pierres calcaires sont rares, de mauvaise qualité, et obligent de réparer souvent les chemins. Les chemins de fer ont trouvé un avantage dans ce même inconvénient. Les roues des wagons s'usant moins facilement contre des pierres molles, le travail esclave à fort bon marché, la beauté et la bonté des bois, l'empressement avec lequel les propriétaires cédèrent leur terrain, sans en accepter le prix, et à la condition seulement que les convois s'arrêteraient

pour prendre leurs denrées dans les magasins qu'ils construisirent le long des chemins ; ces circonstances réunies font que ce pays, où tout se paie plus cher qu'ailleurs, est celui où l'on construit les chemins de fer au meilleur marché. Celui de Guines, pour avoir été fait le premier, coûta davantage, et il ne revint qu'à 28,000 p. le mille. Les autres revinrent à 17,000 p. En France, ils coûtent trois fois autant ; aux Etats-Unis, où ils étaient considérés auparavant pour être les meilleurs marchés, ils coûtent 20,000 p. le mille.

Chemins de fer de l'île de Cuba.

ÉPOQUE où on commença leur construction	LIGNES.	MILLES.		CAPITAL de l'entre- prise. piastres.	PART QUE PRIT L'ADMINISTRATION	
		con- struits.	pro- jetés.		en actions.	en ins- cription
1834	De la Havane à La Union ...	88	"			
1843	Embranchement de Batabano.	11,10	"	3,500,000	"	"
1847	Embranchement de Guanajay.	45	"			
1839	De Cardenas.....	29,25	26	1,200,000	"	"
1840	De Jucaro avec 2 embranch..	35	"	1,100,000	35,000	"
1842	De Matanzas à Isabel.....	47	"	1,200,000	68,000	146,000
1845	De Matanzas à Coiseo.....	24	"	1,200,000	102,000	"
1840	De Nuevitas à Puerto-Principe	24	20	600,000	50,000	"
1844	De Cuba à Cobre.....	9	"	620,000	"	"
1848	De Remedios à Caibarien....	3	"	62,000	20,000	"
1849	De Cienfuegos à Villaclara....	"	41	900,000	"	70,000
"	De Regla à Guanabacoa.....	3	"	"	"	"
	Total.....	288,35	67	9,882,000	275,000	216,000
		(1)				

La plus importante de ces lignes de chemins de fer est, sans contredit, celle de la Havane à La Union, avec ses deux embranchements de Batabano et de Guanajay. Elle fut construite d'abord jusqu'à Guines (51 milles), aux frais de l'administration, sous la direction de la Junta de Fomento, qui la vendit, en 1842, à une Compagnie anonyme, 3,500,000 p. Le paiement devait avoir lieu en plusieurs termes ; ils furent prorogés pour douze années, afin de lui donner la faculté de prolonger la ligne principale. Il y a deux ans, pour obtenir une nouvelle concession, la Compagnie s'engagea à faire l'embranchement de San-Antonio à Guanajay. Ce prolongement s'arrêta à la station

(1) Près de 125 lieues de France.

de La Union, et fut livré à la circulation le 26 novembre 1848. Il est éloigné de 37 milles provinciaux (32 milles et demi anglais) de Guines. Sur cette distance, il y a quatre stations avec des magasins de dépôt en maçonnerie pour recevoir les denrées, et l'embarcadère de la station de La Union est en pierres de taille. Dans le même endroit vient aboutir la ligne du chemin de fer de Matanzas, et c'est là où s'effectue le changement entre les voyageurs des deux lignes. L'exécution de ce prolongement a coûté 16,800 p. (84,000 fr.) le mille anglais.

L'embranchement de San-Antonio à Guanajay fut commencé le 6 décembre 1847 et fut livré à la circulation, jusqu'à la station de Seiba-del-Agua, le 10 mai 1849, et jusqu'à Guanajay, le 1^{er} août de la même année. Sa distance est de 15 milles de Cuba (13 milles anglais).

La Compagnie dispose de 15 locomotives; elle en attend 3 de plus des Etats-Unis; elle a 29 voitures de différentes classes, qui peuvent contenir 1,550 voyageurs, et 500 wagons, qui peuvent transporter 3,000 tonneaux. Les locomotives, dans la dernière année économique qui a expiré en 1849, ont parcouru 184,312 milles; elles ont trainé 60,531 wagons chargés de marchandises et 8,627 voitures. Le nombre des voyageurs a été de 161,886; ils ont payé 251,000 p. On a transporté par cette même ligne les marchandises suivantes :

Caisses de sucre.....	76,886
Boucauts de sucre brut.....	1,807
Pipes d'eau-de-vie de canne.....	3,009
Boucauts de mélasse.....	4,845
Barils de miel.....	136
Sacs de café.....	67,501
Tercios de tabac.....	56,985
Charrettes de maïs.....	2,110
Id. de fourrages.....	2,428
Id. de bananes.....	1,457
Id. de charbon.....	1,192
Porcs.....	4,739

et un grand nombre d'autres effets, dont le prix de transport s'éleva à 306,927 p. ; le transport des voyageurs et des marchandises produisit 557,927 p.

La Compagnie de la ligne de Cardenas à Montalvo fut la première qui, sans autres capitaux que ceux de ses actionnaires, entreprit l'exécution d'un chemin de fer, et bien qu'elle ait à soutenir la concurrence des lignes de Matanzas à Sabanilla et à Coliseo, qui entrent dans la même zone du territoire qu'elle parcourt et ont fait changer de direction aux denrées, qui vont s'embarquer de préférence à Matanzas qu'à Cardenas; aux 29 milles en circulation elle en ajoutera 26, qui coûteront 411,277 p. Le premier semestre de 1849, cette ligne a rapporté 90,000 p.

La Compagnie du chemin de fer de Jucaro se forma en 1840. Elle réunit 1,100,000 p. de capital. Le transport des passagers et des principales denrées a été, en 1848 et 1849, ainsi qu'il suit :

	1848	1849
Voyageurs.....	13,813	14,650
Caisses de sucre.....	147,795	137,898
Boucauts de mélasse....	19,898	23,180

Les revenus de ce chemin ont été, jusqu'au 20 décembre 1849, de 252,300 p.

La Compagnie de la ligne de Matanzas à Sabanilla, sans autre capital que 501,000 p., possède un chemin de fer qui a coûté 1,600,000 p., et malgré qu'elle ait payé de fortes sommes pour l'intérêt de sa dette, elle s'en acquittera d'ici à peu d'années. En onze mois, elle construisit 20 milles de chemins de fer, de Bolondron à Isabel, quatre stations, avec de bons édifices en maçonnerie et en pierres de taille, et elle a augmenté son matériel de 100 wagons, 7 voitures et plusieurs locomotives. C'est à cette Compagnie que l'on doit la réunion des trois lignes de la Havane, Matanzas et de Cardenas, les trois points les plus importants de la côte du Nord dans le département occidental.

Les transports, du 1^{er} novembre 1848 au 31 octobre 1849, furent de :

Voyageurs.....	80,412
Caisses de sucre.....	76,332
Boucauts de sucre brut.....	1,334
Id. de mélasse.....	19,924

Ces transports, ainsi que quelques autres non mentionnés, rapportèrent 175,758 p., et un revenu net de 86,236 p.

Le chemin de fer de Matanzas à Coliseo, terminé en 1849, a rapporté dans cette même année près de 75,000 p.

Le chemin de fer de Nuevitas à Puerto-Principe, projeté depuis 1836, n'a pu réaliser son entière exécution et n'a vu terminer ses 24 premiers milles qu'à la fin de 1849. La Compagnie a fait cette même année un contrat par lequel elle s'engage à compléter les 44 milles, qui sont la distance entière de la ligne.

Le petit chemin de fer de la ville de Cobre à la Punta-del-Sal, sur la baie de Santiago de Cuba, est, entre tous, celui qui a réalisé les plus beaux bénéfices. La Compagnie se forma avec 500,000 p.; dans sa dernière année économique, en 1849, elle a réparti 30 0/0 de cette somme, et de 1844 à 1848, elle avait déjà réparti un dividende de 76 0/0, de sorte qu'en cinq ans, elle a retrouvé 106 0/0 du capital avancé.

Les 3 milles entre le port de Caibarien ou Colonia-de-Vives et Remedios devaient, depuis longtemps, être parcourus par un chemin de fer. On le commença en 1848, mais on s'est vu obligé d'en interrompre les travaux à cause d'un terrain contesté. Il paraît cependant que l'on passera outre, et qu'il ne tardera pas à être ouvert à la circulation; on l'a même déjà porté dans le tableau comme terminé.

Le chemin de fer de Regla à Guanabacoa eut pour objet l'exploitation d'une mine de charbon de terre, près de cette dernière ville. La mine ayant été abandonnée, le chemin sert aujourd'hui à transporter les voyageurs; les wagons sont trainés par des chevaux.

Depuis quelques années, il est question d'unir par un chemin de fer Villaclara, ville de l'intérieur, à Cienfuegos, magnifique port sur les côtes du Sud. A la fin de novembre 1849, on a commencé les travaux. La distance est de 41 milles 1/2. Le devis est de 1,205,989 p. Les actions réunies ne s'élevant encore qu'à 350,000 p., la Junta de Fomento a prêté à la Compagnie 70,000 p. Lorsque cette ligne communiquera avec une de celles du département occidental, elle mettra en rapport le centre de l'île avec l'extrémité de ce département.

En 1849, on a fait la concession d'une nouvelle ligne de la Havane à Matanzas; elle serait tracée le long de la côte du Nord et abrégèrait considérablement la distance qui sépare ces deux villes. Les embranchements qui les mettent actuellement en communication font un grand détour. Il paraîtrait que l'on a abandonné le projet d'un chemin de fer atmosphérique dont il était question lors de notre séjour, en 1847 (voir la carte de l'île de Cuba). La nouvelle ligne suivra le même tracé, ou peut-être la rapprochera-t-on davantage de la côte.

Neuf ports communiquent rapidement avec l'intérieur, et, en échange des marchandises qu'ils y répandent, reçoivent la majeure partie de la fortune agricole de l'île. Les principales lignes de la Havane, de Matanzas, de Jucaro et de Cardenas transportent à elles seules annuellement près de la moitié de la récolte des sucres et de la mélasse, et on compte au nombre des voyageurs un tiers de la population. Ces milliers de caisses de sucre par les anciens chemins eussent coûté, pour leur transport, terme moyen des distances, 4 p. la caisse, et actuellement elles n'en coûtent pas 2.

Il sera peut-être curieux de connaître quel est le rang qu'occupe Cuba parmi les pays qui ont adopté les chemins de fer, comme la voie la plus rapide de communication.

Lieues de 20 au degré.

Europe.	{	Allemagne.....	1,014 9/10
		Iles Britanniques.....	680 "
		France.....	407 9/10
		Belgique.....	139 4/10
		Pologne.....	51 "
		Italie.....	50 8/10
		Hollande.....	44 1/10
		Hongrie.....	39 6/10
		Danemark.....	32 9/10
		Russie.....	12 "
		Espagne.....	5 "
		Suisse.....	3 4/10
Suède et Norvège (en construction).	" "		
			<hr/>
			2,481 "

Lieues de 20 au degré.

Amérique.	{	Etats-Unis.....	2,316 3/10
		Canada.....	419 7/10
		Ile de Cuba.....	100 "
		Ile de la Jamaïque.....	20 "
			<hr/>
			2,856 "

Cuba occupe en Amérique, pour les chemins de fer, la troisième place en étendue réelle; mais si l'on compare sa surface avec celle des Etats-Unis, et le nombre de ses habitants avec celui de cette nation, on trouve que Cuba, en comptant les îlots et les rochers qui l'entourent, a 28,458 milles carrés ou 3,162 lieues marines carrées, et une population de 898,752 habitants, tandis que les Etats-Unis ont 2,300,000 milles carrés d'area ou de superficie, sans compter ni le Texas de 320,000 milles carrés, ni la Californie et le Nouveau-Mexique nouvellement annexés, ni l'Orégon, jusqu'au 49^e degré de latitude nord; par conséquent, en nous reportant seulement aux 2,300,000 milles carrés, ils ont 80 fois plus d'étendue que Cuba, et leur population est, en 1850, de 23 millions d'habitants; proportion gardée, la plus grande des Antilles est donc plus avancée qu'eux en chemins de fer.

Maintenant, si nous la comparons avec les Etats d'Europe, nous la voyons prendre rang immédiatement après la Belgique,

qui n'a pas la moitié de sa superficie, mais qui a près de cinq fois sa population, et qui se distingue entre toutes les nations par la multiplicité et la beauté de ses lignes.

Le parallèle que nous venons d'établir fait le plus grand éloge de l'administration, mais plus particulièrement celui de la Junte de Fomento, qui a pris sous sa responsabilité l'initiative des entreprises, et a su inspirer, par son exemple autant que par son concours, la plus grande confiance aux capitalistes.

NAVIGATION DES COTES.

La navigation a gagné autant que les communications de l'intérieur. Il y a une douzaine d'années, il n'y avait que quelques mauvaises goëlettes et un ou deux bateaux à vapeur ; pour le service des côtes, elles sont aujourd'hui parcourues par deux lignes de bons bateaux à vapeur : la première, sur les côtes du nord, se compose de quatre bateaux qui font le service presque journellement entre les ports de la Havane, Matanzas, Cardenas et Jucaro; l'un d'eux va chaque semaine plus à l'est jusqu'à Sierra-Morena et Sagua-la-Grande, un autre s'étend à l'ouest touche à Mariel, Cabañas et Cahia-Honda ; la seconde ligne, sur les côtes du sud, se compose de trois bateaux à vapeur. Deux vont et viennent entre Batabanò et Santiago-de-Cuba et touchent aux ports de Trinidad, Santa-Cruz, Manzanillo; le troisième fait le tour de l'île dans le sens opposé, prend les récoltes de la Vuelta-Abajo, et transporte en quelques heures les personnes qui se rendent aux bains de San-Diego.

Pendant que Cuba obtient chez elle ce progrès dans ses communications, l'Espagne n'a pas encore pu établir une ligne de bateaux à vapeur transatlantiques pour correspondre avec ses colonies; quatre mauvais bricks, auxquels on donne le nom de courriers, sont chargés de cette navigation, avec le privilège de porter la correspondance des particuliers, qui leur donne fort

peu, et la correspondance de l'État, qui ne leur donne rien; ils ne sont pas même disposés pour offrir aux passagers une traversée commode.

Mais en cela comme en tout, l'île prendra le devant sur sa métropole, et nous avons lu dans le journal officiel de la Havane que la Junte de Fomento s'occupe sérieusement d'établir une ligne de bateaux à vapeur entre la Havane et Cadix.

AMÉLIORATIONS ET PROGRÈS.

Les travaux publics doivent immensément à la sollicitude de la Junte de Fomento. Depuis notre retour de Cuba, il est impossible d'énumérer toutes les améliorations que l'île a reçues. Ce sont de nouveaux chemins de fer, de nouvelles routes, de nouveaux ponts. Le pont de San-Juan à Matanzas, terminé en 1849, a coûté 117,000 piastres, celui de Las-Casas en a coûté 64,000, et autant ceux de Velazquez et d'Alcoy; ce dernier a été jeté sur la rivière de Lugano, aux environs de la Havane, où il a été aussi tracé une large route, appelée route de Lugano; huit autres ponts ont été élevés dans différentes parties de l'île. La sûreté de la navigation n'a pas été plus négligée; les côtes sur tous les points se garnissent de phares; à Maternillos on en a élevé un sous le nom de Colomb, avec une tour de 50 mètres de haut; on doit y mettre une lanterne de première classe faite à Paris, et qui a attiré les regards des connaisseurs à l'exposition de 1849; un autre a été placé sur l'extrémité du cap San-Antonio, on lui a donné le nom de Roncali; tous les deux devaient être allumés au commencement d'avril 1850. On a terminé aussi celui de Cienfuegos; on doit en élever deux sur les rochers Confitas et Paredone-Grande sur les côtes du nord; ils seront d'une grande utilité pour préserver les bâtiments du danger de ces parages. Les môles de la Havane, de Cienfuegos, de Cuba, de Gibara, de Trinidad et de Caïbarien ont tous reçu

des améliorations; celui de la Havane sera fort agrandi, il aura 620 mètres de long sur 20 de large; 300 mètres seront couverts d'un toit en zinc soutenu par des colonnes en fer. Depuis 1846, il s'est établi à la Havane une compagnie de gaz; son capital était de 700,000 piastres; elle a consommé 69 millions de pieds cubes de gaz, dont 13 millions de pieds correspondent à l'année 1847, 23 millions à 1848 et 33 millions à 1849. Les conduits parcourent 28 milles et demi; ils s'étendent en majeure partie dans la ville intra-muros et dans quelques rues d'extra-muros. On compte 1,000 réverbères pour l'éclairage public et 6,740 becs, tant pour les édifices publics que particuliers. On a construit, en 1849, un nouveau gazomètre qui contiendra 200,000 pieds cubes de gaz.

La capitale va recevoir une amélioration dont elle avait grand besoin: on a déjà commencé à paver quelques rues d'intra-muros, et on croit qu'elles le seront toutes dans peu de mois. Les pierres que l'on emploie sont d'un pied cube. On a fait venir les premières de Barcelone et de Boston; mais à cause des frais énormes qu'entraîne leur transport, on a essayé de se servir d'une carrière de granit découverte récemment près du Cerro. On a élargi aussi quelques rues en faisant enlever les grandes fenêtres grillées des rez-de-chaussée qui, de chaque côté, prennent la place d'un trottoir; mais nous croyons que la municipalité, malgré sa bonne volonté, ne parviendra jamais à rendre commode et praticable la voie publique avec des rues aussi étroites; il faudrait reconstruire la ville en entier: aussi a-t-elle adopté l'unique mesure qu'il y eût à prendre, en obligeant les voitures, dans les rues les plus fréquentées, à passer dans un sens déterminé; c'était le seul moyen de rendre la viabilité plus facile et d'éviter les malheurs.

Les bas-fonds qui ferment presque l'anse de Regla ou de Marimelena (voir le plan de la ville et du port de la Havane), et s'avancent en pointe jusque vis-à-vis de Casa-Blanca, viennent d'être cédés à une entreprise qui nivèle le terrain avec des terres rapportées pour y construire; cette langue de terre sera coupée

par un canal. Les contours de la baie de la Havane sont peuplés de fabriques et d'établissements nouveaux, et il est question de tracer tout le long de la baie une belle route depuis la porte de l'arsenal jusqu'à Regla. Le développement de l'industrie agricole de Cuba, le progrès que cette île a fait en tout ce qui constitue le bien-être matériel, sont vraiment merveilleux. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce ne sont pas précisément les grands résultats obtenus ni la bonne direction à laquelle ils sont dus, car ce ne sont pas les capitaux et l'intelligence qui manquaient aux habitants; ce qui étonne, c'est cette activité incompréhensible chez un peuple d'origine espagnole, incompréhensible surtout pour celui qui a parcouru la péninsule ibérique, aussi riche en souvenirs et en produits de la nature, que pauvre en actualités et en industrie; pour celui qui a étudié ce hardi et poétique paysage que l'on appelle l'Espagne, où une heureuse indolence (bien heureuse sans contredit, car l'abîme d'une révolution sociale est encore loin de ce pays) contemple les beautés du ciel, goûte les douceurs de fruits faciles à cueillir, et dédaigne les grands rouages de la civilisation. Dans un pays plus chaud, plus prodigue en biens que l'Espagne, par conséquent où le repos paraît plus naturel, on se demande comment il se fait que le même peuple, d'un côté, avance à pas de géant, et de l'autre reste stationnaire.

Une autre considération, non moins extraordinaire et bien digne de fixer l'attention des hommes d'État en France et en Angleterre, c'est que ces deux nations, qui sont à la tête du mouvement européen, ont, avec leurs idées de philanthropie, ruiné leurs colonies aux Antilles, et notamment la France, qui, en 1848, avec la mise en pratique de ces idées, a porté le fer et le feu dans les siennes. L'Espagne a profité de la leçon, et la fortune est venue couronner sa prudente stabilité; elle a fait un seul pas, le jour où Ferdinand VII proclama la liberté du commerce, et des trésors se sont ouverts devant elle; la France et l'Angleterre en ont fait mille avant d'abolir l'esclavage, abolition mal entendue qui a été la ruine des habitants des îles et qui coûte

des millions aux métropoles; et pendant qu'elles proclamaient la liberté des noirs, elles conservaient pour le commerce toutes les entraves. Le pas qu'il fallait faire le premier est justement celui qu'elles n'ont pas fait. Cuba et Puerto-Rico ont recueilli de grands avantages de toutes les fautes de la France, et elles profiteront encore de la dernière de 1848. Comment voudrait-on que les colons français n'allassent pas dans des pays où ils trouveront la prospérité de leur industrie et la garantie des fruits de leurs travaux? Cuba tend aussi les bras à tous les habitants de l'ancienne Amérique espagnole; fatigués de leur indépendance si stérile de grandes choses et si féconde en luttes fratricides, l'habitant de Venezuela, de la Colombie ou du Chili, gémissant sous le joug des présidents dictateurs ou en butte à des haines de caste; l'habitant de ce beau royaume de la nouvelle Espagne, fuyant les malheurs et la honte d'une patrie mise en pièces par les serres de l'aigle anglo-saxon, trouveront à Cuba les plus puissantes ressources pour édifier un avenir. Sans changer de climat, de coutume et de langage; ils trouveront protection, tranquillité, richesse, trois biens que leur patrie leur refuse.

L'ARGENT.

L'argent est à Cuba la marchandise la plus chère et le meilleur marché : la plus chère, par les hauts intérêts qu'on lui fait rendre; le meilleur marché, car tout étant d'un prix exorbitant, il se donne en quantité dans les échanges, ce qui amène sa dépréciation. Déjà en 1845, il y avait en circulation 5 millions de piastres en argent et 17 millions de piastres en or; cette somme a dû augmenter par la forte importation d'or et d'argent de 1847; en supposant qu'elle n'ait pas varié, elle reviendrait à 24 piastres $\frac{1}{2}$ (122 fr. 50) par habitant libre et esclave, et 38 $\frac{1}{4}$ (191 fr. 25 c.) par personne libre, somme considérable comparée avec

celle des pays les plus riches et les plus chers d'Europe. L'Angleterre, en or, en argent et en papier, a une circulation de 16 piastres (80 fr.) par personne; mais lorsque l'argent abonde en Angleterre, ses intérêts baissent au taux de 3 et quelquefois de 2 0/0; à Cuba, ils s'élèvent de 14 à 25 0/0 à cause de la grande recherche dont l'argent est l'objet par toutes les industries, surtout par celles qui se pressent à exploiter les terres. Les forts revenus que la terre, par sa grande fécondité, donne au travail de l'homme, sont aussi cause de ce gros intérêt; mais ce qui y contribue principalement, ce sont les vices radicaux de l'administration, le doute qui existe dans les échanges de la propriété, le peu de garantie qu'offrent les spéculateurs et les propriétaires mêmes, qui, il y a peu d'années, jouissaient du privilège de ne pouvoir être expropriés pour dettes, les mille entraves que suscite le barreau pour arrêter le cours des lois et fausser les bases de la propriété. Le petit commerce, ne pouvant pas traiter à d'aussi favorables conditions que le grand, est à la merci de l'usure la plus éhontée; le prêt à 150 0/0 est si général, qu'il est pour ainsi dire le taux légal pour les petits débiteurs, et il se considère comme honorable vis-à-vis de celui qui se fait à 300 0/0; le dernier a encore des scrupules, car il est dépassé par de plus grands voleurs. Une once d'or, en certaines mains, rapporte de 2 à 5 piastres par mois. Ce lourd escompte retombe sur les pauvres; des épiciers par centaine le leur font payer en centuplant leurs gains sur les articles de première nécessité qu'ils vendent avec de faux poids, et même généralement sans balancés. Comme le haut commerce prétend qu'il serait indigne de l'opulente Cuba d'avoir une monnaie de cuivre, chacun de ces petits marchands bat une monnaie de fer-blanc en son nom, pour partager en quatre le réal de vellon (25 centimes) qui est la plus petite monnaie en circulation. C'est là ce qui se passe à la Havane. A Puerto-Principe, ce sont des œufs ou des bouts de chandelle qui remplacent la monnaie de cuivre. Les trois provinces n'ont pas le même système monétaire: dans la province orientale et une partie de celle du

centre, il est à peu près le même qu'en Espagne. Avant 1844, dans la province de la Havane, l'once d'or valait 16 piastres; la piastre se divise en quatre pécettes fortes, chacune de 1 fr. 25 c., et chaque pécette se divise en deux réaux forts, dont il faut par conséquent 8 pour une piastre. La pécette simple, qui a à peu près la même valeur que le franc et dont il faut 5 pour 1 duró espagnol, se substitua à la pécette de 1 fr. 25 c. et fut acceptée pour la même valeur. Il y eut alors une baisse de 20 0/0 dans le change de l'argent avec l'or, et l'or naturellement disparut des marchés; pour l'y faire revenir, on tomba dans un extrême opposé en donnant à l'once d'or la valeur conventionnelle de 17 piastres au lieu de 16; on se vit obligé de payer la différence à ceux qui retenaient l'argent, et de le marquer pour éviter qu'il se présentât une seconde fois à l'indemnité. L'or est revenu, mais l'argent, auquel on a fait perdre une partie de sa valeur, est disparu, et c'est un très-grand inconvénient. Dans les transactions, de détail on ne peut rien acheter, si ce n'est pour la presque totalité de la pièce d'or que l'on présente, et personne ne consent à la changer à moins de lui faire perdre sa valeur conventionnelle. Il existe un autre désagrément : les Etats-Unis introduisent beaucoup d'or rogné, creusé ou diminué avec de l'eau-forte; pour éviter d'être trompé, tout le monde pèse l'or; il faut, dans ses excursions, avoir une balance dans la poche, sans quoi on devient, comme cela nous est arrivé dans les premiers temps de notre séjour à la Havane, le dépositaire de beaucoup de monnaies à fausse valeur. La réforme de ce système monétaire vicieux et la nécessité d'établir un hôtel de la monnaie à la Havane se font vivement sentir. Un hôtel de la monnaie serait aussi avantageux à la colonie qu'à la métropole; son voisinage des pays productifs d'or et d'argent lui faciliterait l'acquisition des métaux précieux en barre à moindre prix que l'Espagne peut les acheter, et à de meilleures conditions par les échanges avec les produits industriels que favorise essentiellement l'entrepôt de la Havane. (Voir M. Vazquez Queipo.)

I. A JUSTICE.

La justice à Cuba n'est pas à la hauteur de son institution. Sans que l'on puisse en accuser les juges, dépouillés par les lois de leurs principales attributions, la législation est défectueuse; son texte prête appui aux mauvaises passions, fomenté l'immoralité, et, sous son ombre, se propagent les crimes et le désordre social.

En commençant par le criminel, nous avons vu, dans l'aperçu statistique sur l'administration, que les cas de vol et de meurtre dans les lieux dépeuplés sont justiciables des commissions militaires. Il semble que ce qu'il y a de plus à redouter dans ce genre de tribunal soit une trop grande sévérité, par l'application du code militaire. On leur reproche, au contraire, d'avoir protégé les malfaiteurs, fait trafic de leurs pouvoirs en vendant leurs verdicts d'acquiescement, mis en liberté des hommes accusés de vols à main armée et de meurtres, la terreur du pays, où ils dominaient par l'intimidation et l'impunité; menacé les témoins à charge de ruine et d'emprisonnement, pour leur faire rétracter leurs dépositions et nier leur signature; soldé de faux témoins; enfin, d'avoir poussé la prévarication jusqu'à vouloir mettre en prison et forcer à s'exiler un négociant, juge d'une municipalité, parce qu'il mettait trop d'activité à poursuivre une bande de voleurs. Ces faits sont graves, c'est pourquoi nous ne les citons que d'après un jugement rendu à Madrid, en 1839, et confirmé en 1847 par le tribunal suprême de guerre et de marine, contre plusieurs membres de la commission militaire de la Hayane et un grand d'Espagne, seigneur d'une des villes du département occidental, chef de cette conspiration contre l'ordre social, les condamnant à indemniser le négociant en question, qui, grâce aux lenteurs de cette administration, n'est parvenu à se faire rendre justice qu'après trois voyages de Cuba à la péninsule et quatorze ans de persécution.

En rappelant quelques détails de cette cause célèbre, nous démontrons, comme nous nous y sommes engagé en traitant de l'agriculture, à quel point est pernicieuse l'influence de quelques riches propriétaires sur les basses classes des campagnes. En les excitant au désordre, ils ont créé une féodalité où les vassaux et les seigneurs sont liés par le crime. Les uns le commettent et les autres lui donnent asile, imitation de ce qui se passait en Italie, il y a deux siècles, entre les bravi et leurs souteneurs. Reste aussi démontré à quel degré d'immoralité peuvent arriver des militaires sans honneur, et combien est regrettable leur conduite par les torts immenses qu'elle fait aux intérêts métropolitains.

En 1836, il y avait dans la juridiction de Bejucal une bande de malfaiteurs. Ses chefs, Valladares, Guzman, Tavarès et quelques autres, répandaient la terreur dans la population. Pas un jour ne se passait sans qu'il ne se commit plusieurs vols ou un meurtre. Les parents des victimes, les personnes volées se plaignaient en vain de l'abandon où les laissait la justice ; les propriétaires craignaient sans cesse pour leurs biens et leur existence. La place héréditaire de grand justicier de Bejucal était alors occupée par le marquis de San Felipe y Santiago, grand d'Espagne et maréchal de camp. Son indifférence au milieu de l'épouvante publique, la nullité de ses mesures de répression, le faisaient suspecter de protéger indirectement les criminels. La commission militaire ou le conseil de guerre de la Havane, chargée d'entendre des cas de vol et de meurtre dans les campagnes, offrait encore moins de garantie et de sécurité. Déjà plusieurs des chefs de bandits avaient comparu devant son tribunal, et bien qu'il résultât de ses enquêtes un nombre infini d'assassinats et de vols, des cadavres de blancs et de nègres trouvés sur les propriétés des prévenus, elle déclara toujours ne pas être suffisamment convaincue ; qu'il n'y avait pas lieu à suivre, et les remit en liberté. Elle fit plus : un fils auquel on avait assassiné son père, profitant de l'arrestation de l'assassin pour faire valoir ses indices et ses soupçons, fut condamné par

elle à deux mois de prison, comme calomniateur. Cette sévérité d'une part, et cette condescendance de l'autre, donnaient plus d'audace aux criminels, rendaient plus timides les honnêtes gens qui craignaient de faire aucune déposition, sachant qu'ils seraient exposés à la vengeance des malfaiteurs, qui avouaient eux-mêmes qu'ils achetaient l'impunité au poids de l'or.

Les choses en étaient là, lorsque trois chefs de bandits furent arrêtés après un vol à main armée, sur le territoire de Santiago-de-las-Vegas. La justice municipale de cette ville instruisit l'affaire. La saisie d'objets volés trouvés en leur possession ; des preuves d'autres crimes commis par les mêmes individus que s'empressa de réunir l'alcade ordinaire ou juge municipal de Bejucal, Gener, qui, à cause de son activité dans cette instruction, devint la principale victime de la haine du marquis de San-Felipe-y-Santiago, rendaient infaillible leur condamnation. Les accusés nièrent alors la compétence de leurs juges naturels et demandèrent d'en être séparés pour être jugés par la commission militaire de la Havane, qui appuya leur demande, et exigea des juges municipaux la remise des pièces et des détenus. Les principaux propriétaires de Bejucal, prévoyant que les accusés allaient être remis en liberté, comme cela était déjà arrivé plusieurs fois, effrayés des violences qu'ils ne pouvaient manquer de commettre envers ceux qui, dans l'interrogatoire, avaient déposé contre eux, firent devant l'alcade Gener une pétition adressée à la cour royale de Puerto-Principe, dans laquelle ils peignaient sous les plus vives couleurs leur triste situation et réclamaient son assistance. Les efforts de ces habitants pour obtenir justice furent inutiles. L'assesseur Suarez, le rapporteur Zurita, remplacé plus tard par Sanchez, le secrétaire Los Olivos, tous membres de la commission militaire, de concert avec le marquis de San-Felipe y Santiago, résolurent de sauver les accusés, et de perdre les témoins à charge, les signataires de la pétition, et particulièrement Gener, qu'ils considéraient comme son auteur : les uns, pour se venger de ce que l'on mit à découvert leur vénalité ; le

marquis, par inimitié contre Gener, pour avoir osé instruire une cause contre les bandits, ses protégés; et comme preuve de cette protection, il délivra un certificat de bonne conduite à Valladares, un des accusés les plus compromis. L'assesseur et le rapporteur, de leur côté, obtinrent, à force de menaces et de fraude, la rétractation de quelques-uns des témoins à charge, qui avaient déposé devant les juges municipaux, et bien que la majorité de ces témoins persistât dans ses déclarations, ils remirent les détenus en liberté. La population, pendant leur emprisonnement, n'avait eu à souffrir aucun excès; aussitôt qu'ils furent libres, il y eut plus de cinquante vols, incendies et l'assassinat d'un nègre qui avait déposé contre eux. La commission, non contente d'avoir exposé le pays à de nouveaux malheurs, faisait, dans l'acte de sursis, réserve, au nom des accusés, de la demande de dommages et intérêts contre l'alcade Gener et les témoins qui ne s'étaient point rétractés, les condamnait solidairement à payer les frais; ordonnait la séquestration des biens de Gener et son arrestation. Déjà antérieurement, le marquis de San-Felipe y Santiago, qui dirigeait cette persécution, lui avait intenté plusieurs procès pour le ruiner, comme cela ressort des documents du procès, et dressé un guet-apens en le faisant attaquer sur une route par un repris de justice. Gener ayant eu le bonheur d'en sortir sain et sauf, il avait lancé contre lui un mandat d'arrêt. Le malheureux alcade n'en était pas au terme de ses tribulations. Le jugement de la commission une fois rendu, il vint à la Havane pour demander justice. Suarez empêcha deux de ses pétitions d'arriver entre les mains du gouverneur. Il se vit alors obligé de se réfugier à Puerto-Principe, pour se mettre sous la protection de la cour royale, le seul tribunal dont il fût justiciable pour ses actes comme juge municipal. Les magistrats lui témoignèrent de l'intérêt, mais ne purent le juger, parce que la commission se refusa d'envoyer les pièces de l'instruction, sur ce qu'elle appelait ses abus de pouvoir. Il revint à la Havane, et trouva Suarez occupé à annuler la pétition faite devant lui par les habitants de Bejucal, et adressée à

la cour royale pour se plaindre des dispositions favorables aux bandits que montrait la commission militaire. L'assesseur travaillait à effacer cette tache, qui compromettait gravement la réputation de tous les membres de la commission. Voyant que la plupart des signataires refusaient de revenir sur leur signature, il fit en sorte que les frais du procès intenté aux malfaiteurs retombassent sur eux, bien qu'ils ne figurassent que comme témoins. Par un décret, il les en rendit responsables, et demanda la séquestration des biens de tous ceux qui ne nieraient pas leur signature. La commission sanctionna le décret, et comme, malgré cette intimidation inouïe, la plupart s'y refusèrent, il eut alors recours à un autre expédient. Il rechercha des hommes qui portaient les mêmes noms et prénoms que quelques-uns des signataires, et leur fit faire une déclaration par laquelle ils niaient avoir signé aucune pétition, et reconnaissaient les voleurs pour des gens de bien.

Gener, convaincu de l'impossibilité où il était de se faire rendre justice, et voyant sa liberté et sa vie menacées, s'enfuit à la Nouvelle-Orléans, d'où il s'embarqua, en janvier 1835, pour l'Espagne. A son arrivée à Madrid, sur ses instances, le tribunal suprême de guerre et de marine demanda au capitaine-général de Cuba de lui envoyer toutes les pièces qui concernaient cette affaire. Mais aussitôt après son départ de Cuba, Suarez, craignant le résultat des démarches qu'il allait faire, s'empessa de faire consacrer ses persécutions par la cour royale de Puerto-Principe, et, à cet effet, il s'entendit avec Bernal, le procureur-général de cette cour, pour expédier l'affaire au plus vite. Cet autre complice, sans prendre le temps d'examiner les 1,400 feuilles dont se composait le dossier, obtint de la cour qu'elle concédât la facilité à Suarez de continuer les poursuites contre l'alcaide Gener, pour que celui-ci lui renvoyât la cause toute jugée, et qu'elle n'eût plus qu'à dicter la sentence. Ces magistrats, qui avaient témoigné tant de sympathie aux malheurs de Gener, lui absent, ne s'en inquiétèrent plus, et laissèrent à ses ennemis le soin de décider de son sort dans une cause qu'ils avaient seuls le droit d'entendre.

Lorsqu'arriva la demande du tribunal de Madrid au capitaine-général de Cuba d'envoyer à la péninsule le dossier, Suarez, pour retarder encore l'heure de la justice, trompa le gouverneur, et lui fit répondre que le dossier était devant la cour royale de Puerto-Principe, tandis qu'elle l'avait expédié en juillet 1837, et que la demande se faisait en décembre. Trois ordonnances royales de 1837 à 1839 ne parvinrent pas à obtenir l'envoi, qui n'eut lieu qu'après la destitution de Suarez, en décembre 1839. Le tribunal de guerre et de marine de Madrid, après s'être saisi de cette cause, ordonna de continuer le jugement contre les voleurs, déclara les persécuteurs de Gener, le marquis de San-Felipe y Santiago, Suarez, inhabiles à occuper aucun emploi dans l'île, les rapporteurs Zurita et Sanchez suspendus de leurs emplois, l'un pendant trois ans, l'autre pendant un an, les condamna tous solidairement à indemniser Gener et les témoins à charge, auxquels on devait restituer aussi les frais du procès qu'ils avaient payé. Une simple omission, soi-disant involontaire, commise par ceux qui dressèrent l'acte, omission concernant le marquis de San-Felipe y Santiago, que l'on ne nommait pas pour le paiement de l'indemnité, tandis qu'on le désignait comme auteur des préjudices, fut cause que ce jugement n'a peut-être pas encore reçu son exécution. Il a duré de 1839 à 1847 et fut confirmé à cette dernière époque. Gener fut obligé de faire trois voyages de Cuba à la péninsule. Les assassins et les voleurs furent condamnés, la plupart, à l'exil, qui se limita, pour Valladares, à quelques lieues de Beju-cal. Guzman seul fut condamné aux galères.

Voilà, pour le criminel, comment se fait la justice à Cuba. Cette cause nous est tombée par hasard entre les mains. Tous les personnages nous sont inconnus. Nous avons cru donner une idée plus exacte du désordre judiciaire en présentant un exemple qui repose sur des documents officiels, qu'en faisant aucun commentaire. Nous ajouterons une seule réflexion, c'est que la plupart de ces événements se sont passés de 1834 à 1838, sous le gouvernement du général Tacon, l'homme le plus ha-

bile, le plus sévère et en même temps le plus juste qui ait gouverné l'île de Cuba, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût entouré d'officiers supérieurs, de brigadiers, comme ceux qui composaient la commission militaire; de l'assesseur Suarez, du marquis San-Felipe y Santiago (1), et qu'il ne découvrit pas les pièges que l'on tendait à sa bonne foi. Nous donnons à penser de quelle nature doivent être les actes judiciaires sous des gouverneurs moins habiles et moins intègres!

Pour donner un aperçu statistique des causes criminelles, nous nous en rapporterons aux discours d'ouverture de l'année 1850, prononcés par les présidents des cours royales de Puerto-Principe et de la Havane.

Dans la circonscription judiciaire de Puerto-Principe, qui embrasse les départements oriental et central, il y eut, en 1849, 1,189 causes jugées ou remises, c'est-à-dire 169 de plus qu'en 1848. De ces 1,189 causes criminelles, il y en eut 707 dont les coupables furent jugés étant présents : 105 de plus qu'en 1848. Il y eut 336 arrêts pour contumaces, suicides et morts involontaires : 45 de plus qu'en 1848. Il a été renvoyé 70 causes pour défaut de formes, et 76 étaient encore devant les juges d'instruction ou retenues par les défenseurs. Le président ajoute : « A mon avis, le nombre des coupables non découverts et des fugitifs est considérable, quoiqu'il ne me soit pas possible d'en déterminer le chiffre. »

Dans la circonscription judiciaire de la Havane, qui embrasse tout le département occidental, il y eut 2,411 causes criminelles : 3 de moins qu'en 1848; 1,601 furent expédiées sur séance et 810 jugées en appel. De ces dernières, 81 sont passées en 3^e instance. Il résulte pour l'île entière un total de 3,600 causes criminelles dont il faut déduire 484 acquittements ; il en reste 3,116 pour meurtres, vols et suicides. La population étant

(1) Le marquis de San-Felipe y Santiago est mort en 1849. Il était maréchal de camp, grand d'Espagne de première classe, et portait le titre de castille, le plus ancien qu'il y ait à Cuba. Il avait reçu tous ses grades, tous ses honneurs sans sortir de l'île.

de 898,752 habitants, il y eut donc en 1849 un cas de procédure criminelle pour 288,4 habitants.

Le discours d'ouverture du président de la Cour royale de la Havane, prononcé le 3 janvier 1850, nous a paru du plus haut intérêt; nous croyons devoir en extraire quelques passages. Pour faire connaître l'état criminel et surtout les causes qui tendent à le produire, nous ferons observer que toutes les données statistiques que contiennent ces extraits ont rapport seulement à la population du département occidental, qui est de 533,616 âmes.

« Les crimes compris dans les 2,411 causes jugées, dont il faut ôter 484 qui restèrent sans culpabilité, se réduisent à 1,927, qui donnent à peu près la proportion de 4 par millier d'âmes soumises dans cette circonscription à la justice ordinaire. De ces crimes, 1,168 furent commis dans les villes et bourgs, et 759 dans les campagnes (despoblado). Dans cette dernière catégorie, il y eut en 1849 une diminution de 185, comparativement à 1848.

» Sur les 1,927 causes, la justice est parvenue, dans 1,471, à agir contre des individus connus, et pour 456 les poursuites sont restées sans effet. Le nombre des individus connus mis en jugement pour ces 1,471 causes, a été de 1,905, c'est-à-dire 4 de plus qu'en 1848. Ils appartenaient: 1,080 à la classe blanche, 495 à la classe de couleur, et 629 à la classe noire. De toutes manières, on voit malheureusement que la propension à commettre le crime est plus grande chez les blancs, puisque 1,080 ont donné lieu à des poursuites judiciaires, tandis que la classe de couleur et la classe noire réunies, qui forment la majorité de la population, n'ont que 825 individus poursuivis. Cela porte à croire qu'il y a chez les blancs autant ou même plus de cruauté et d'immoralité que chez les gens de couleur. La comparaison de ces trois classes pour les différents crimes le prouve encore plus. Il suffit de déterminer les plus graves et les plus ordinaires, c'est-à-dire les homicides, les suicides et les vols, ainsi que les tentatives de ces trois catégories. Pour 66 homicides,

on a mis en jugement 33 blancs et 33 individus de couleur; sur 251 cas de suicide, il y eut 55 blancs et 172 gens de couleur; sur 774 vols, il a été mis en jugement 365 blancs et 244 individus de couleur. Prenant ensuite le recensement de la population de 1841 (1), qui, dans cette circonscription, donne un tiers de plus de gens de couleur, libres et esclaves, il est évident que les blancs commettent davantage de meurtres, de vols et se laissent aller aussi au suicide; car, bien que les gens de couleur offrent une plus grande proportion pour ce dégoût de la vie, *il existe deux faits permanents bien connus qui les y portent et qui n'ont pas d'empire sur les blancs* (2); ils sont aussi très-inférieurs aux blancs en capacité et en instruction, quoique ceux-ci soient eux-mêmes fort arriérés. Pour désigner avec quelque exactitude les causes qui ont pu amener cette immoralité chez les blancs, on se voit obligé de les attribuer à la grande différence de castes et de conditions, qui fait que les gens de couleur et les nègres se trouvent avoir leur volonté et leur élan individuel forcément contenus; à la tiédeur des blancs prolétaires dans les croyances et pratiques religieuses; cette tiédeur est presque générale et touche au matérialisme; à leur avidité sans limites pour faire fortune en peu de temps et à n'importe quel prix, et surtout à cette pensée dominante que l'ardeur du soleil des tropiques et le travail pénible sont réservés à des gens au-dessous d'eux. Ces remarques peuvent servir de guide au gouvernement de l'île pour, au moyen de lois et de préceptes, essayer de corriger le manque d'éducation civile et religieuse et le vagabondage qui viennent jeter leurs reflets dans les tribunaux.

» Un autre calcul démontre aussi une énorme différence dans la culpabilité des gens de couleur selon les différentes conditions auxquelles ils appartiennent. Ainsi, des 825 individus de

(1) Nous n'avons pas cru devoir admettre ce recensement, comme trop erroné. On supposait que les classes de la population étaient dans ces proportions : blancs, 42 0/0; libres de couleur, 15 0/0; esclaves, 43 0/0.

(2) Ce passage fait sans doute allusion à l'esclavage et au désespoir qui s'empare des Africains.

couleur et nègres esclaves compromis dans les procédures criminelles, que l'on divise en 531 libres de couleur et nègres libérés, et 294 esclaves, il ressort que 228 libres et 224 esclaves prirent part à la perpétration des meurtres, des vols et des suicides; mais le recensement de 1841 désigne les premiers dans la circonscription judiciaire de la Havane sous le petit nombre de 66,468, et les seconds sous celui de 321,274 (1); et encore faut-il ajouter que de ces 224 accusés, la plus grande culpabilité chez les esclaves consiste en 150 cas de suicide; restera donc de plus en plus démontrée la vérité de ce que j'avais l'année dernière à cette même place, c'est-à-dire que les esclaves ne sont coupables que par des attentats contre eux-mêmes, et que les blancs et les gens de couleur sont ceux qui augmentent et diversifient l'échelle du crime.

» Quant au sexe, à l'état et à l'âge des 1,905 individus, on comptait parmi eux 1,778 hommes et 127 femmes, 1,494 célibataires, 332 gens mariés et 79 veufs; 68, de 10 1/2 à 17 ans; 664, de 15 à 25 ans; 967, de 26 à 50 ans; et 85, de 50 ans et plus.

» Parmi les professions et métiers, il y eut 875 propriétaires ou employés aux travaux de l'agriculture, 447 ouvriers en tabac, cochers, tailleurs, cordonniers, maçons et charpentiers, 186 journaliers, revendeurs et domestiques, et 46 fonctionnaires publics. Cette proportion a été la même en 1848.

» Des 1,905 accusés, 511 savaient lire et écrire, et 1,374 n'en avaient aucune notion. En examinant l'origine des coupables, il résulte qu'il y eut 1,024 blancs nationaux (Espagnols et créoles); 458 créoles de couleur et 253 Africains. Le nombre des fugitifs, qui monte à 251, et quelques omissions des tribunaux inférieurs n'a pas permis de vérifier l'origine des autres pour compléter le nombre total de 1,905.

» Les peines appliquées ont été: 12 exécutions capitales

(1) Nous ne comprenons pas comment on se sert encore de ce faux recensement. Celui de 1846 compte dans le département occidental 61,694 libres de couleur et noirs libérés, et 227,813 esclaves. (Voir page 165.)

(5 de plus qu'en 1848); 12 condamnations aux travaux forcés à perpétuité en Afrique, 13 aux travaux forcés d'outre-mer pour 8 ans; 414 aux présides de l'île (67 de plus qu'en 1848); 35, au fouet; 241 à la prison (la plupart de ces dernières condamnations ont pu être rachetées); 169 à l'amende; 204 coupables ont été exemptés en considération de la prison préventive qu'ils ont soufferte. »

Ces données officielles sont très-significatives. Il en résulte que le crime, l'immoralité, sont le partage du blanc d'abord, du libre de couleur ensuite, et que l'esclave n'attente que contre lui-même. Le plus grand nombre de crimes se trouve chez ceux qui possèdent et sont employés aux travaux de l'agriculture; de sorte que l'échelle du crime s'élargit avec la domination, la liberté et l'aisance, et diminue avec l'esclavage et la misère. L'instruction primaire manque presque partout; mais c'est là où elle manque le plus que le crime existe le moins.

Il faut donc en conclure qu'à mesure que l'homme entre dans la jouissance de ses droits, il demande à être éclairé avec le plus grand soin sur la pratique de ses devoirs. La jouissance des uns sans la connaissance des autres conduit à l'anarchie, et il se comprend fort bien que l'instruction primaire, voire même secondaire, loin de l'atténuer, l'augmente si elle ne marche pas de pair avec l'éducation morale et religieuse. Cette considération s'applique à toutes les nations, et la position anormale de l'esclavage à Cuba est son point de départ, car elle prouve que le bien-être n'est pas toujours le thermomètre de la moralité; que si l'homme devait jouir de ses droits sans être retenu par le devoir et qu'une société dût se conserver à côté de lui, cette société ne pourrait continuer à exister sans mettre des entraves à la liberté de cet homme. Comprend-on maintenant la France qui, en 1848, a fait le même jour de 200,000 esclaves autant d'électeurs, et peut-on s'étonner que dans quelques endroits, notamment à la Martinique, les nouveaux citoyens aient inauguré la jouissance de leurs droits par le pillage et l'incendie? Cette abolition immédiate fut un crime; nous ne saurions

lui donner un autre nom. Pour en revenir à Cuba, le discours dont nous avons cité des passages ne nous est parvenu qu'en dernier lieu, lorsqu'étaient déjà imprimées les observations que nous avons faites sur le peu de moralité des propriétaires, et le besoin qu'on éprouve de lois plus équitables. Nous voyons avec plaisir qu'elles sont confirmées par le haut témoignage du président de la cour royale de la Havane.

Le désordre pour le civil n'est pas moindre que pour le criminel; les fausses bases sur lesquelles reposent la propriété, les procès interminables que lui a légués la mesure des circonférences, l'infinité de tribunaux indépendants les uns des autres, le manque de garantie pour la transmission de la propriété, soit par achat, vente ou héritage, et un barreau immoral, qui spéculé au milieu de ce chaos pour faire passer entre ses mains les dépouilles de ses clients : c'est là l'état de la justice dans les causes civiles.

Nous avons vu, dans l'aperçu statistique sur l'administration, qu'il y a autant de tribunaux que de classes différentes dans la société, de différentes armes dans l'armée et de différentes branches dans l'administration. Le premier soin de celui qui a un procès est d'attirer son adversaire sur son terrain, c'est-à-dire devant le tribunal où il se croit le plus appuyé; car il se présente des cas où le plaideur peut en avoir trois à choisir, s'il est, par exemple, milicien, employé, et chevalier d'un ordre; et comme l'adversaire en fait autant de son côté, cette première difficulté demande du temps avant d'être aplanie. Au moment où le juge commence à être instruit d'une affaire, pour empêcher qu'il ne prenne connaissance d'un point que l'on a intérêt à cacher ou pour traîner en longueur le procès, on use du droit de récusation, on récusé le juge, l'assesseur, et un autre juge recommence l'instruction; cette fois, on réclame le privilège d'être jugé par un des tribunaux de la classe à laquelle on appartient. (Voir M. Vazquez Queipo.)

La transmission de la propriété rencontre à chaque pas des obstacles que lui suscite la législation d'un temps où l'on

supposait à chacun des sentiments honorables et une bonne foi qui n'existe plus. Un acquéreur achète un bien payable en différents termes ; le premier arrive, il fait appel à un jugement d'attente (*juicio de esperas*), forme une majorité fictive de créanciers, et se fait accorder un délai de 10 ou de 20 ans ; ce délai expiré, les créanciers sont pauvres, n'ont pas les moyens de poursuivre ; ils perdent les intérêts et le capital. Les morts transmettent cette faculté, et les héritiers de l'acquéreur peuvent obtenir un jugement d'attente par les mêmes moyens. Il manque la première des garanties, sans laquelle il n'y a ni acquisition, ni transaction possible. La conservation des hypothèques existe, mais elle est illusoire ; plusieurs catégories de créanciers privilégiés, et dont les créances ne peuvent pas être constatées, rendent fort rares les cas où l'inscription hypothécaire peut faire valoir ses droits, et encore ce n'est qu'après avoir soutenu un volumineux procès, qui ordinairement dépasse la valeur de l'inscription. (Voir M. Vazquez Queipo.)

La tutelle, partout l'objet du respect des législateurs, par les devoirs sacrés qu'elle impose, n'oblige pas à Cuba le tuteur à répondre avec ses biens de l'administration de ceux de ses pupilles. Pour ne pas en avoir la responsabilité, il met la propriété des mineurs en adjudication, les abandonne à un étranger, et les orphelins ne rencontrent ni dans les lois ni dans celui que leur père a nommé pour le remplacer, une protection ; ils courent les mêmes chances que les créanciers ordinaires, et avant d'arriver à leur majorité, ils se trouvent dépourvus de l'héritage paternel. Si c'est la mère qui est appelée à prendre la tutelle, elle suit la même conduite, et souvent assure sa fortune aux dépens de ses enfants. M. Vazquez Queipo s'étend sur cet abus, et dit : « Tel » est le triste état des orphelins dans l'île de Cuba. Les abus du » barreau et les autres défauts de notre législation ont rendu » redoutable et odieuse l'honorable et noble charge de la » tutelle. »

Le barreau, tel qu'il existe à Cuba, est peut-être l'institution humaine la plus monstrueuse ; il rampe dans les ténèbres, at-

tire à lui, enveloppe et dévore la fortune publique. Les pique-procès, les avoués, les avocats, sont les trois anneaux de ce reptile. Le premier est une plaie exotique, aussi exotique que son nom, que nous traduisons par celui de *picapleitos*. Le pique-procès est né du désordre, de la confusion où se trouve la propriété; c'est une plaie sociale qui s'est attachée sur les propriétaires, de même que les vers s'attachent sur leurs troupeaux. Comme la chicane règne sur un si vaste terrain, qu'elle est une colonie dans la colonie, elle offre une carrière providentielle aux tard-venus qui n'ont pas pris leur part dans le gâteau des conférences. Des jeunes gens qui ont à peine secoué la poussière des bancs, ne sachant pas toujours lire et écrire correctement, se pressent en foule dans les études d'avoués et d'avocats, avec les noms de clercs, d'écrivains ou de bacheliers. Sous leurs yeux se machinent toutes les fraudes, se tissent les filets que l'on doit jeter sur les clients honnêtes, les véritables représentants du droit, pour leur substituer le fripon, l'intrigant, et partager avec lui les dépouilles de la veuve et de l'orphelin. Ils ont acquis une certaine expérience dans ce métier, dès qu'ils savent embrouiller une affaire et amener adroitement, par leurs quêtes, les plaideurs aux avoués et aux avocats, et que, sans connaître aucun principe de jurisprudence, ils en savent assez pour rendre troubles les questions les plus claires, rendre méconnaissables les causes les plus justes en soustrayant un acte du dossier, en en falsifiant un autre ou l'inutilisant à propos. Ce talent une fois connu, ils prennent le premier titre dans la chicane sous le nom de pique-procès. Ils se tiennent aux environs des parquets des tribunaux, et sous les portiques du palais du gouvernement, s'approchent du plaideur le sourire sur les lèvres, s'informent de son affaire, s'indignent avec lui de la fraude qu'ils promettent de faire réparer. Ils servent à plusieurs usages : ce sont aussi d'excellents faux témoins. Le général Tacon, en poursuivant le vagabondage, les avait dispersés; mais à peine fut-il remplacé, qu'ils revinrent de nouveau, comme des pigeons que l'on a chassés d'un champ nouvellement semé s'y

abattent un instant après. Les avoués, les avocats ne peuvent rien sans eux ; ils leur prêtent leur signature et partagent avec eux la moitié de ce que rapportent les causes qu'ils leur procurent. Ces messieurs sont aussi de grands maîtres dans l'art de s'approprier le bien d'autrui. Ils remplissent, outre leurs fonctions, celles d'agents d'affaires ; munis des pouvoirs de leurs clients, ils négocient, payent les frais, et finissent par se substituer en leur lieu et place, soit comme créanciers, soit au moyen de conventions secrètes avec leurs adversaires.

En 1849, il y eut devant les cours royales de la Havane et de Puerto-Principe 704 procès, sur lesquels 535 ont été jugés ; on en compte de plus 593 jugés en appel, ce qui fait 1,128 procès pour toute l'île. La même année, le ministère public (*la fiscalia*) des tribunaux inférieurs pour tous les genres d'affaires contentieuses, rendit 6,798 arrêts. En prenant le nombre des habitants blancs ou libres de couleur que les affaires civiles peuvent seuls concerner, il y eut un procès par 509.7 habitants, et une affaire contentieuse par 84.5 habitants (1).

Les frais de procédure s'élèvent annuellement à 3 millions de piastres, ce qui revient à 5 p. 21 centavos ou 26 fr. 5 cent. par individu libre. Il se consomme, année moyenne, 250,000 p. de papier timbré, ce qui revient à 2 fr. 15 c. par individu libre. Cette somme fut seulement, en 1848, de 200,500 p. Il est impossible de calculer à combien montent les honoraires des avocats, des avoués et des pique-procès ; mais ils dépassent de beaucoup les frais de procédure.

(1) S'il n'y a pas plus de procès, il paraît que cela ne dépend pas de la bonne volonté des habitants ; ce qui suit semble le prouver.

Dans son discours de 1850, le président de la cour royale de la Havane dit :
« Les tribunaux inférieurs commencèrent l'année 1849, selon l'ancien usage, de régler les listes, avec 8,736 procès, et il en fut porté devant eux 684 nouveaux, et il en reste 2,453. Ce n'est pas que l'on en ait terminé dans l'année près de 7,000 ; mais comme on voulait mettre en ordre la statistique civile, on a décidé que les données de la fin de 1849 comprendraient seulement les affaires en train véritablement contentieuses, et que l'on omettrait la multitude de procès paralyés et autres affaires civiles où il n'y a pas de débats sérieux et qui occupaient auparavant les listes. »

Contrairement à ce qui se passe dans la péninsule, les notaires jouissent d'une bonne réputation; leurs études sont héréditaires.

En récapitulant les obstacles que rencontre la justice pour s'exercer, les moyens employés pour lui faire prendre le change, le chaos des procédures criminelles, celui, non moins grand, des procédures civiles, les abus sans nombre qui ont besoin d'une nouvelle nomenclature pour être compris, et qui sont en opposition avec les sains principes de toutes les législations, comme avec ceux du droit naturel, on se demande à quoi servent les deux cours royales de la Havane et de Puerto-Principe. Toutes les catégories de tribunaux doivent se fondre en une seule, ou les cours royales sont inutiles, et encore faudra-t-il un long temps et d'habiles jurisconsultes pour élaguer les plantes parasites qui couvrent ce sol privilégié.

L'île de Cuba est riche, heureuse, elle a tout ce qui peut exciter l'envie des États. Comment ne pas lui donner un droit public qui consolide ses biens et soit en même temps un encouragement et une garantie pour augmenter le nombre de ses habitants?

De tant d'abus, on en a supprimé quelques-uns. Les juges municipaux, dans la plupart des mairies, étaient héréditaires; ils décidaient au civil comme au criminel, avec le conseil d'un assesseur avocat, et quelquefois même sans ce conseil; et pour ne pas se donner la peine de remplir leurs charges, ils déléguaient des lieutenants qui spéculaient sur les intérêts publics. Les mairies de la Havane rapportaient de 10 à 12,000 piastres à leurs titulaires. On comptait en 1845, 177 emplois d'officiers municipaux héréditaires. Ils rapportaient 170,000 piastres. Les alcades, élus ou héréditaires, ne peuvent plus remplir que les fonctions de juges de paix, et décider sur un contentieux qui ne dépasse pas 50 piastres. Il a été nommé des alcades majors, ou juges de première instance, pour les plus grandes villes. On doit en nommer pour toutes les juridictions.

Les juges reçoivent actuellement des émoluments fixes.

Chaque page du dossier où ils apposaient leur signature contribuant auparavant à grossir leurs honoraires, ils avaient intérêt à rendre les dossiers aussi volumineux que possible, et à nourrir les procès de manière qu'ils ne terminassent jamais autrement que par la ruine des plaideurs. N'étant plus excités à un travail qui ne leur rapporte rien, et le climat ne leur permettant pas de se livrer à une grande activité, ils préférèrent ne pas les prolonger inutilement.

Le système pénitentiaire est très-défectueux. Les prisons n'ont pas de tenue, de propreté, d'ordre dans les registres, de séparation pour les différentes classes de détenus ; leur administration est arriérée sur tous les points. Le bel édifice qu'a fait construire le général Tacon a remplacé des cachots infects qui décimaient les prisonniers ; et comme avant l'arrivée de ce gouverneur, les criminels étaient libres, ils contenaient plus de victimes du despotisme que de condamnés. Les débiteurs avaient tant d'influence, qu'ils étaient parvenus à bouleverser l'ordre au point de faire enfermer leurs créanciers dans les prisons pour dettes. En 1834, on trouva un maçon qui était détenu depuis quarante ans, pour avoir réclamé une somme que lui devait un des puissants du pays.

Les employés du gouvernement, civils ou militaires, les personnes d'une certaine classe, sont mises au château-fort du Morro, lorsqu'elles sont arrêtées par l'ordre du gouverneur.

LE CLERGÉ.

La morale publique n'a pas dans le clergé l'appui nécessaire pour s'infiltrer dans les mœurs, et si l'on doit en juger par ce qui se passe à la Havane, à une conduite peu exemplaire le clergé unit le manque d'instruction. Pendant notre séjour, le curé de Monserrate, une des plus fortes paroisses de la ville, fit des difficultés avant de permettre d'enterrer un étranger, par

la seule raison que l'on ne pouvait pas lui traduire son nom propre en espagnol. D'autres faits dont nous avons été témoin prouvent peu de lumières et une discipline ecclésiastique très-relâchée. L'évêque Fleix-y-Solons a fait cesser quelques scandales depuis qu'il a pris possession de son siège épiscopal ; mais difficilement les réformes arriveront à être radicales sans changer le personnel.

Cet évêque, ancien aumônier de la reine Christine, à qui il doit son élévation, a pris possession de son siège depuis plusieurs années ; cependant il n'a parcouru que tout récemment son diocèse, qui avait grand besoin de sa présence. On écrit de la Havane, janvier 1850, qu'il a déjà confirmé, dans sa tournée pastorale 40,000, personnes, dont 16,000 dans la seule ville de Matanzas. Dans la description statistique et topographique, page 207, nous avons dit que l'archevêché de Cuba n'avait pas encore de titulaire. Depuis, nous avons appris que le prêtre Don Antonio Claret-y-Clara avait été élu par le gouvernement espagnol pour cette dignité, et le journal *el Redactor* de Santiago de Cuba, à la date du 29 décembre 1849, contient une commutation du nouvel archevêque au chapitre de la cathédrale.

Le séminaire de la Havane est fréquenté par des jeunes gens qui apprennent toutes les sciences, moins la théologie, et se destinent à toutes les carrières, hormis la carrière ecclésiastique. Les classes de philosophie, de droit, de mathématiques, offrent presque seules le concours des pensionnaires et des externes, et l'on se verrait obligé, faute d'élèves, de fermer le séminaire, si on limitait l'enseignement aux études ecclésiastiques. Il y a peu de prêtres ordonnés dans le pays ; ils viennent d'Espagne ou de l'étranger ; ils suffisent à peine à desservir toutes les paroisses, qui sont, d'ailleurs, en petit nombre pour la population. En 1846, on comptait 438 ecclésiastiques (1). Ils sont mieux

(1) De Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, 1826, page 187.

« Le clergé de l'île de Cuba n'est ni nombreux ni très-riche, si l'on en excepte l'évêque de la Havane et l'archevêque de Cuba, dont le premier a 110,000 piastres (plus de 550,000 francs) ; le second 40,000 piastres

traités que leurs confrères de la péninsule, réduits à demander l'aumône, malgré la loi sur la dotation du clergé de 1849 ; mais ils ne sont pas déceimment rétribués en considération de la cherté du pays. La plupart des curés de campagne ne reçoivent que 300 p. par an, et quelques-uns 450 p. Par la dépréciation de l'argent, la piastre ne représente guère plus d'un franc. Ces émoluments mesquins sont peu faits pour maintenir la dignité du ministère. Les vachers, les charpentiers des sucreries sont plus généreusement rétribués. Quelques paroisses se composent d'un grand nombre d'habitations fort éloignées du centre, et qui demanderaient au moins deux ou trois vicaires pour être régulièrement servies. Le décorum de l'autel est aussi abandonné que celui de ses ministres ; et dans ce pays, où l'on ne compte que par milliers de piastres, sans s'éloigner beaucoup de la Havane, il y a quelques églises en chaume, où l'on dit la messe devant un autel plus querustique, et où difficilement peuvent assister à l'office divin les fidèles qui demeurent à trois ou quatre lieues. A propos de l'abandon où se trouve la religion dans les campagnes, nous laissons à un naturel de Cuba le soin de le dépeindre. Le correspondant du journal ministériel *la España* lui écrivait de la Havane le 26 janvier 1849 :

« C'est dans nos campagnes principalement que l'on manque
» non-seulement d'aliment spirituel, mais aussi dans quelques
» endroits d'idées religieuses. Il manque ce lien qui unit les
» hommes à la société, règle leurs actions et corrige leurs
» mœurs. Dans ces mêmes campagnes, nous avons une im-
» mense population ignorante, née dans l'idolâtrie, élevée dans
» la vie sauvage, que nous avons arrachée de ses foyers pour

- (200,000 fr.) de rentes annuelles. Les chanoines ont 3,000 piastres (15,000 fr.)
- Le nombre des ecclésiastiques n'excède pas, d'après les dénombrements officiels que je possède, 1,100. »

De 1826 à 1846, pendant que la population a augmenté d'un tiers, le clergé de 1,100 prêtres a diminué de plus de moitié ; il n'y en a plus que 438, d'après la statistique de 1846. Cette diminution est très-sensible dans un pays où la plus grande partie de la population a des mœurs à demi barbares, et où la religion devrait se hâter de prodiguer ses bienfaits.

» un commerce illicite, et qui ne peut être justifié, sinon avec
» le but de la conduire à la civilisation et de la convertir à notre
» foi catholique. Nous le voyons avec douleur, nous ne pensons
» pas à cela, nous établissons notre domination sur cette race,
» nous lui imposons le travail, lui donnons du pain, des vêtements,
» c'est-à-dire que nous nous efforçons de conserver
» ces machines vivantes pour qu'elles nous rapportent, voilà
» tout. Puisque les sentiments de justice et de religion ne nous
» guident pas, nous devrions au moins nous laisser conduire
» par certaines considérations d'intérêt et de convenances. »

Il ajoute qu'il eût été utile, dans la position où l'île se trouve, avec une population africaine aussi nombreuse, de lui envoyer quelques-uns des moines qu'on laisse mourir de faim dans la péninsule depuis la fermeture des couvents, et de les adjoindre aux curés de campagne pour les aider à répandre l'enseignement et les pratiques religieuses ; il dit, à propos de la saisie des biens des moines dans l'île : « Les choses sont restées où elles en étaient ; on a occupé les biens du clergé sans profit pour le Trésor, parce que leurs produits sont fort loin de couvrir les besoins du culte. » En effet, ces biens ne rendent pas le cinquième de ce qu'ils rendaient entre les mains des dépossédés, et quelques-uns même sont à charge à l'intendance, qui s'en trouve tellement embarrassée, qu'elle sollicite près du gouvernement pour vendre séparément les nègres et les terres, et démolir les habitations. Au milieu de la parcimonie avec laquelle on pourvoit aux besoins de l'Eglise, et de l'indifférence pour les principes religieux, il semble que l'on ait cherché les moyens les plus sûrs de faire dégénérer cette indifférence en haine, en levant, de la manière la plus odieuse, l'impôt destiné à la dotation du clergé. La dime existe ; par un décret du 9 septembre 1842, elle fut réduite à 2 1/2 0/0 des rentes territoriales, et répartie entre toutes les habitations qui cultivent les denrées coloniales, en en exceptant les nouvelles sucreries établies sur des terrains vierges, bien que ce soient celles qui fassent les récoltes les plus riches.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'injuste répartition de cet impôt : le riche habitant qui s'occupe des grandes denrées, de celles qui font la fortune du pays, ne paie que 2 1/2 0/0, et le pauvre métayer qui cultive quelques céréales, qui n'a souvent ni esclaves, ni trains d'agriculture, paie la dîme entière ou 10 0/0. Cette injustice, si criante qu'elle soit, n'est rien encore vis-à-vis du genre de perception que le gouvernement a adopté. Tous les quatre ans on met en adjudication la dîme de chaque paroisse ; les soumissionnaires poussent aux enchères, sûrs de les faire payer avec usure aux habitants. Le mode de percevoir la dîme est abandonné à leur bon plaisir. Pour plus de précision dans les faits, nous extrayons du rapport d'un des membres de la Junte de Fomento, adressé le 26 septembre 1848 à cette junte, le passage suivant :

« L'ordonnance royale excepte quelques habitations du paiement de la dîme, et par malheur les choses ont pris une telle tournure, que l'application de l'exception a coûté autant et souvent plus que ce que coûterait la dîme. Bien limité est le nombre de ceux qui ont obtenu cette grâce ; en général ils se sont tous engagés avec les adjudicataires dans des procès, terminés la plupart par une transaction. Il faut que l'on sache ce que l'on appelle une transaction dans le langage de ces messieurs, c'est leur payer une somme pour qu'ils ne s'opposent pas à l'exception, c'est-à-dire acheter leur vote.

» Quant aux propriétaires de sucreries qui ne jouissent pas d'exemption, ils les forcent à souscrire à une convention très-avantageuse pour eux ; s'ils s'y refusent, ils exercent une espèce d'inquisition sur l'habitation, inquiètent, tourmentent les maîtres, donnent mauvais exemple aux ouvriers et aux esclaves. Comme les propriétaires ordinairement ont des amis et des protections, ils se voient cependant obligés d'avoir quelques égards. Mais là où ils déploient toute leur tyrannie, l'exercent sans pitié, c'est avec les pauvres laboureurs, les malheureux métayers, chez cette classe utile et nécessaire, qui réclame plus impérieusement les soins paternels du gouvernement ; ils font chez

eux de fréquentes visites domiciliaires, comptent leurs bestiaux, la volaille, les semences, se font rendre compte de tout, établissent l'espionnage dans chaque quartier, jettent la désunion dans les esprits et tourmentent par tous les moyens, jusqu'à ce qu'ils obtiennent qu'on leur donne la somme qu'ils imposent. Ce n'est pas positivement la dime des récoltes qu'on leur paie, c'est un tribut pour les empêcher d'inquiéter et de faire du mal. Avec une pareille plaie, il n'est pas étonnant que l'agriculture aille en décadence, et que la population n'augmente pas comme il serait à désirer. Malheur au laboureur qui ne se soumet pas à leurs exigences : un procès ou une citation l'attend, le force à abandonner sa chaumière, et lui fait dépenser en frais les produits de la récolte de deux années. »

A cette juste appréciation, faite par un député du comité du commerce et de l'agriculture (*Junta de Fomento*), dont il est impossible de nier la compétence, nous ajouterons qu'il paraît démontré que si Cuba prospère, ce n'est pas au gouvernement qu'elle le doit ; autrement laisserait-il subsister de pareils abus ?

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Depuis plusieurs années, l'éducation privée pour les gens riches s'est améliorée sur tous les points : il y a à la Havane des collèges bien tenus et des professeurs pour les sciences et les arts. Quelques parents envoient leurs fils en Espagne ou en France pour faire leurs études. Mais l'instruction publique, sur laquelle reposent les intérêts majeurs de l'île et tout son avenir, celle qui demande la plus grande sollicitude et des sacrifices de la part du gouvernement, est nulle pour les gens de couleur et très-arriérée chez les blancs. On peut facilement s'en faire une idée par ce qui a lieu dans la province de la Havane, la plus riche, la plus peuplée et la plus à la portée de l'attention des autorités supérieures. On comptait en 1846, sur 60,000 enfants de cinq à quinze ans, 5,607 qui profitaient de l'enseignement

primaire; sur ce nombre, les parents payaient les écoles à 3,363; la municipalité les ouvrait gratuites à 642. La société économique, en dehors des 12,000 piastres que lui donnait le gouvernement pour cet usage, les payait de ses propres fonds à environ 400 élèves. Il y avait en tout dans le département occidental, y compris ceux des écoles de Réglá et de Matanzas, 1,200 enfants qui devaient leur instruction aux bienfaits de l'État. Ce département est le plus éclairé, et il contient près des deux tiers des habitants; les deux autres sont beaucoup plus arriérés: l'enseignement se trouve, à la Havane, à la charge d'une commission spéciale, intitulée *Commission provinciale de l'enseignement primaire*, à laquelle le gouvernement donne 14,000 piastres pour répandre l'instruction dans la province.

En 1843, on institua une inspection des études, qui a la direction générale de l'enseignement pour toute l'île. Au commencement de l'année 1849, elle paraît enfin avoir reconnu combien se trouve arriérée l'importante branche d'intérêt social confiée à ses soins, et la nécessité impérieuse de voir propager l'instruction primaire, jusque-là si limitée. Elle forma un tableau statistique pour établir un nouveau règlement. La première base qu'elle lui donna fut de nommer des commissions dans tous les bourgs et villages qui avaient déjà des écoles, et dans ceux où on sentait le besoin d'en établir. A la suite des nouvelles mesures prises, le corps de l'enseignement se compose aujourd'hui: d'abord, de l'inspection des études; puis, sous sa direction, de trois commissions provinciales pour les trois départements, de 32 commissions locales pour les juridictions, et de 163 commissions succursales dans les chefs-lieux de cantons, bourgs et villages importants. Les écoles que l'on a le projet d'établir s'élèveront à 106, et on a déjà fait la demande au gouvernement des fonds nécessaires à leur entretien; l'avenir apprendra si ce projet reçoit plus exactement son exécution que ceux proposés par les premières commissions, qui n'ont abouti à rien de sérieux.

La liberté de l'enseignement existe sans autres entraves que

les plus indispensables pour obtenir, de la part de ceux qui enseignent, aptitude et moralité. L'instruction secondaire se donne à l'Université et, comme nous l'avons indiqué ailleurs, aux séminaires de la Havane et de Santiago de Cuba, ainsi qu'aux collèges de trois départements. Dans le cours de l'année de 1848 à 1849, dans les divers établissements que nous venons d'indiquer, 411 élèves se sont fait inscrire pour étudier la philosophie, la jurisprudence, la médecine et la pharmacie; et de 1849 à 1850, il en a été inscrit 417. Le mouvement de l'Université et du séminaire de la Havane pour ces deux années a été celui-ci :

	Cours de 1848 à 1849.	Cours de 1849 à 1850.
	Nombre d'élèves.	Nombre d'élèves.
UNIVERSITÉ. Philosophie.....	137	124
Id. Jurisprudence.....	109	109
Id. Médecine et chirurgie..	51	49
Id. Pharmacie.....	5	7
AU COLLÈGE		
ET AU		
SÉMINAIRE. Philosophie et théologie	110	128
	412	417

La société économique, qui dirigeait auparavant l'enseignement, est abandonnée à elle-même; on lui a retiré l'une après l'autre toutes les subventions qui provenaient d'impôts municipaux et qui lui avaient été concédées dès les premiers temps de sa fondation. Cependant cette société, depuis qu'elle apparut en 1791, sous le protectorat du célèbre gouverneur don Luis de Las-Casas, n'a pas cessé de répondre avec zèle au but de sa création. On trouve dans ses salons une belle bibliothèque publique, une académie de dessin et de peinture, à laquelle sont attachés de bons professeurs; on lui doit l'établissement d'une école de comptabilité pour la tenue des livres; mais surtout ce qui mérite le plus grand éloge dans la position où se trouve le pays, c'est d'avoir institué, il y a peu d'années, une

école de machinistes, où l'on enseigne aux élèves le maniement des machines à vapeur, et où on les prépare à remplacer les machinistes américains, que les sucreries font venir à grands frais et maintiennent à des prix très-élevés. Cette nouvelle carrière qu'elle a ouverte à la jeunesse mérite une grande protection. Jusqu'à la fin de l'année 1849, la Société s'occupait aussi des arts et métiers; elle était l'arbitre entre les apprentis et les maîtres. Vu l'extrême dénûment où elle se trouve, on a soustrait à sa protection presque tous les établissements que le pays lui doit; l'apprentissage des arts et métiers vient de passer sous celle du gouvernement. Le 1^{er} décembre 1849, un nouveau règlement pour les maîtres et les ouvriers a été publié en même temps; les jeunes apprentis inscrits le 30 novembre 1849 étaient déjà au nombre de 4,800. Elle est parvenue à obtenir une exposition des produits industriels de l'île, qu'elle renouvelle chaque année. Malgré son utilité et les services qu'elle a rendus tant à l'industrie qu'à l'enseignement, elle est aujourd'hui réduite à ses propres fonds.

Pendant que l'instruction primaire est loin de se développer à proportion du bien-être et de l'accroissement de la population, et que l'on consacre à ses besoins une somme mesquine, la Havane pullule de demi-savants, ennemis du repos et du droit, qui recherchent, par l'étude superficielle des lois, à se faire jour vers la grande carrière du pays, la chicane et ses bonnes aubaines. Pour mettre un terme à cette fâcheuse tendance, on voulut réformer l'Université, et on créa, en 1843, la junta intitulée *Inspection des études*, afin de mettre plus de sévérité dans les examens; mais au lieu de cela, elle les facilita davantage. Les réceptions d'avocats, qui étaient de 20 annuellement, s'élevèrent, deux ans après le nouveau régime, à 150, et des bacheliers pique-procès qui avaient vieilli dans la chicane sans oser se présenter aux examens de la cour royale, se firent recevoir avocats à cinquante ans. (Voir M. Vazquez Queipo.)

Le 19 août 1847, l'inspection des études prit des mesures pour mettre plus d'ordre dans la réception des médecins, des chirurgiens,

giens et des pharmaciens espagnols et étrangers, en les obligeant à présenter leurs titres, et exigeant pour les porteurs de titres étrangers, le même nombre d'années d'étude que dans la péninsule; mais comme les charlatans en présenteront de faux, un examen fort sévère pourrait seul mettre la santé publique à l'abri des Figaros, qui sont en grand nombre, et dans leur genre sont encore plus redoutables que les pique-procès.

Il y a à la Havane plusieurs écoles spéciales : il y en a une de navigation, une de machinistes, qui entretient 50 élèves. Depuis juin 1845, où elle fut instituée par la société économique, elle a déjà eu 206 élèves, dont 36 ont reçu des brevets de capacité pour diriger des machines à vapeur. Elle est passée depuis peu sous la direction de la Junte de Fomento. Cette junte soutient aussi l'école de comptabilité pour la tenue des livres, et une académie de dessin linéaire. En 1849, comme nous l'avons déjà mentionné, elle a établi un institut pour les recherches chimiques.

ARMÉE.

Ce qui frappe le plus le voyageur à son entrée à la Havane, c'est la belle tenue de l'armée, sa bonne discipline et son instruction; elle est parfaitement équipée et présente un aspect militaire imposant. C'est encore au général Tacon que l'île doit cette organisation importante. A son arrivée, il n'y avait pas de discipline, pas d'exactitude dans le service, aucune ordonnance n'était mise à exécution; on insultait les sentinelles; elles-mêmes ne faisaient pas respecter leur consigne; les soldats étaient détachés de leurs corps à la suite des rondes de police, sous les ordres de fripons qui les employaient à protéger les exactions qu'ils étaient destinés à prévenir. Des personnes riches obtenaient d'en avoir chez elles, qui leur servaient à la fois de gardiens et de portiers. Ce privilège s'étendait à des maisons de campagne et à quelques habitations dont les maîtres étaient amis des autorités. Les officiers à demi-solde, en retraite, et

même les employés des bureaux avaient des soldats pour domestiques. Leur temps de service terminé, on ne leur accordait pas de congé. Fatigués de vivre dans un pays malsain, où ils périssaient dans les hôpitaux faute de soins et de salubrité, abandonnés à eux-mêmes, ils tuaient ou volaient pour être envoyés aux galères, espérant qu'ils parviendraient à s'y faire gracier. Ils avaient compris que c'était le seul moyen de rentrer dans leur patrie, qu'ils ne revoyaient jamais avec une bonne conduite. La métropole contribuait à augmenter ce désordre en envoyant pour recrues des condamnés. Les officiers s'occupaient de spéculation et d'affaires étrangères au service; ils s'arrangeaient pour ne jamais sortir de la garnison qui leur convenait le mieux. Le général Tacon fit rentrer l'armée dans l'ordre, ôta des régiments les hommes les plus mal notés, et parmi eux fit encore un choix des plus mauvais sujets pour une préside militaire qu'il destina à réparer les fortifications et aux travaux publics. Il accorda aux plus anciens militaires leur congé, et eut l'heureuse pensée de les remplacer par les prisonniers carlistes, que, contrairement au texte du traité Elliot, on envoyait aux galères de Cuba au lieu de les garder dans la péninsule, pour les échanger avec les prisonniers christinos. On ne les fusillait pas, par économie de poudre et de plomb, mais on les faisait mourir d'inanition et de maladie dans d'immondes cachots. Ces braves, qui avaient si souvent attiré l'attention de l'Europe par leur valeur, récompensèrent Tacon de cette générosité, en donnant l'exemple d'une conduite irréprochable (expression textuelle de ce général dans son rapport : *Su conducta ha sido intachable*). Il empêcha de diminuer la paie, s'opposa à plusieurs mesures de mauvaise administration, dictées de Madrid, qui auraient mis obstacle à l'organisation qu'il donna à l'armée, et qu'elle a conservée depuis son départ. Elle se compose de 16,000 hommes de troupes européennes recrutées par engagement. Avant 1844, il y avait un corps de troupes noires qui fut dissous après la tentative de révolte de Matanzas. 10,000 hommes résident dans le département occidental, 2,500 dans le centre, 3,500 dans

l'oriental (1). L'armée est bonne; la milice peut s'élever à 80,000 hommes en cas de guerre. Les principaux ports ont de belles fortifications; et bien que l'on pourrait facilement opérer des débarquements à cause de la grande étendue des côtes de Cuba, ils n'offriraient pas les mêmes chances de succès qu'en 1762: la population était alors six fois moins considérable, et la garnison se composait de forces insignifiantes; cependant, à cette même époque, les Anglais, avec une expédition de 28,000 hommes, ne purent pas s'emparer de l'île, et il leur fallut deux mois de siège pour prendre la Havane, qui était mal fortifiée.

MARINE.

Depuis la perte que l'Espagne a soufferte à Trafalgar, elle a cessé de figurer parmi les puissances maritimes; les guerres qu'elle eut à soutenir contre ses possessions d'Amérique, et particulièrement ses dissensions intestines de 1820 à nos jours, l'ont empêchée de penser à rétablir sa marine sur le pied qu'exige sa position topographique: les armées se font avec la guerre, la marine ne grandit qu'avec la paix, elle ne s'improvise pas; les constructions navales demandent du temps et de l'argent. Cependant, favorisée par ses possessions des Indes et des Antilles, qui ont gagné en prospérité ce qu'elle a perdu dans ses révolutions, il lui eût été facile, avec les forêts vierges de Cuba et de Puerto-Rico, de reconstituer peu à peu une marine. Pendant la guerre civile, le gouvernement de Madrid avait négligé cette arme au point de ne plus payer ni matelots, ni officiers; depuis la paix, on s'en est très-peu occupé et on n'a pas su profiter des ressources qu'offrent les colonies. Récemment il a été créé, dans la péninsule, un corps d'ingénieurs et une

(1) Nous avons appris récemment qu'il y avait six régiments d'infanterie dans le département occidental, trois dans le centre et trois dans l'oriental; et un régiment de lanciers, dont les escadrons sont répartis dans les trois départements, qui ont aussi des batteries d'artillerie en rapport avec le nombre de troupes qui y tiennent garnison.

école de marine; on a réparé des édifices, rétabli des chantiers et ouvert des ateliers; mais les acquisitions se font encore à l'étranger. A la Havane seulement on a construit quelques bâtiments légers, la plupart gardes-côtes; les chantiers du Ferrol, de Carthagène, de Cadix et d'autres ports, contribuent à peine aux constructions navales.

Marine espagnole en 1849.

BATIMENTS ARMÉS.		BATIMENTS EN RÉPARATION.		BATIMENTS DÉARMÉS.		BATIMENTS EN CONSTRUCTION	
Vaisseaux de ligne.	1	»	Vaisseaux de ligne.	1	»
Fregates.	4	Frégate.	1	Frégates.	1	»
Corvettes.	6	»	»	»
Bricks.	3	»	Bricks.	2	Bricks.	3
Bricks goëlettes.	2	»	»	»
Goëlettes.	9	Goëlettes.	1	»	»
Felouques.	2	»	»	»
Pontons.	2	»	»	»
Bâtiments de transp.	6	»	»	»
Bateaux à vapeur.	15	Bat. à vapeur.	1	Bat. à vapeur.	1	Bat. à vapeur.	1
Total.	32	3	5	4

Les trois bricks et le bateau à vapeur en construction sont dans le chantier de la Havane. Les plus grands bateaux à vapeur sont : *Blasco de Garay* (1), *Colon*, *Pizarro*, construits en Angleterre, chacun de la force de 350 chevaux; *Castilla*, de 300 chevaux; *Leon*, de 230 chevaux, les deux derniers furent achetés en 1846, au Mexique, lorsque les Etats-Unis lui déclarèrent la guerre; leurs anciens noms étaient *Montezuma* et *Guadalupe*; viennent ensuite *Vulcano*, *Lepanto*, chacun de 200 chevaux. Les autres bateaux à vapeur sont de la force de 80 à 150 chevaux.

L'arsenal de la Havane a longtemps contribué à pourvoir les escadres de l'Espagne; jusqu'en 1798, il s'y construisit 125 bâtiments de guerre de haut-bord, dont 53 vaisseaux de ligne, et aujourd'hui encore le peu de bâtiments qui sont de construction espagnole sont sortis de ses chantiers; il eût suffi à lui seul pour

(1) C'est à Blasco de Garay que l'on doit la découverte de la vapeur; il en fit l'essai devant Charles-Quint sur un bateau dans le port de Barcelone, en 1540; Fulton eut le mérite de l'application en grand.

remonter la marine, si l'Espagne eût eu une bonne administration, ce qui lui manque depuis si longtemps. Le décret royal de juillet 1819, qui accorda pleine et entière propriété des terres à ceux qui jouissaient de concessions à terme sur les domaines de la couronne, ne fit pas de réserve pour les bois qui avaient toujours appartenu de droit à la marine; les habitants, pour donner un cachet de propriété aux terres qu'ils ne pouvaient défricher, s'empressèrent d'abattre les forêts. Cette dévastation fut contraire à la salubrité du pays et aux intérêts de l'Etat. Les coupes faites à la hâte et sans nécessité profitèrent à l'Angleterre et aux Etats-Unis. M. Vazquez Queipo calcule que, de 1825 à 1840, on exporta pour l'Angleterre seulement et par le seul port de Cienfuegos, 1,337,332 pieds cubes de bois; et comme il faut 44,000 pieds cubes pour construire une frégate de 44 canons, ce sont 30 frégates de moins pour l'Espagne et de plus pour l'Angleterre; et cette quantité est peut-être la dixième partie du bois que l'on a exporté et que l'on exporte encore par les ports de Manzanillo, Sagua, les baies de Nipe, de Guantanamo et autres endroits. Ce pays, jadis si boisé, est obligé de recourir aux bois de Puerto-Rico pour les bâtiments que l'on construit à la Havane.

L'arsenal de la Havane est bien disposé, bien entretenu; on lui a donné toutes les conditions qui facilitent et permettent de perfectionner les constructions navales. En 1847, le comité du commerce et d'agriculture destina 50,000 piastres à l'achèvement d'une cale sèche et fit venir des machines des Etats-Unis; en 1846, on y établit une fonderie pour la réparation des bateaux à vapeur. Il serait à désirer pour l'Espagne d'être, pendant quelques années, sous la direction de ce comité, peut-être parviendrait-il à y introduire le progrès dont il porte le nom (*Junta de Fomento*). Il y a aussi à la Havane une école de navigation qui fournit d'assez bons pilotes à la marine marchande.

L'escadre de station pour les colonies espagnoles des Antilles se compose de gardes-côtes et de petits bâtiments de guerre; elle réunit ordinairement de 200 à 250 bouches à feu et 2,000

hommes d'équipage ; elle fait le service des côtes de Cuba, de Puerto-Rico, protège le pavillon espagnol dans l'archipel, le golfe du Mexique et devant la côte ferme.

CONCLUSION.

La position florissante de Cuba en regard des défauts capitaux de son administration, les projets de propre indépendance ou de réunion aux Etats-Unis, sont les points qu'il nous reste à examiner brièvement.

La prospérité dans toutes les branches de la fortune publique, la perfection du bien-être dans toute son étendue, tous les genres de progrès auxquels il soit permis à l'homme d'atteindre, mis à sa portée, protégés par la confiance du capital et l'action du gouvernement, enfin tout ce qui semble représenter l'idéal du bonheur pour la grande famille humaine, n'est pas encore ce qui constitue d'une manière inébranlable la société. On peut donner à cet ensemble, qui flatte les sens et l'amour-propre de l'homme qui s'en croit l'unique auteur, les noms de civilisation, d'illustration et de grandeur ; manquant de moralité, c'est l'idole d'or aux pieds d'argile : tout disparaît au souffle de la révolution.

La révolution a deux points de départ : l'immoralité chez le gouvernement ; l'immoralité chez le peuple. De l'un à l'autre la contagion est rapide.

En 1830, la classe moyenne renversa en France un pouvoir légitime auquel elle reprochait des tendances religieuses trop marquées, et le remplaça par un pouvoir immoral, qui lui donna accès à toutes les places, créa une cour exprès pour elle, développa ses intérêts industriels et la couvrit d'or, pendant qu'il laissait à découvert l'honneur et la probité du pays. La France, le dégoût sur les lèvres, prononça sa déchéance ; il tomba sans bruit comme si la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir, et après dix-huit ans de vénéralité, de consciences achetées au poids de l'or, il disparut sans laisser sur ses traces une épée brisée de-

vant l'autel de la fidélité. Cette leçon de l'histoire est trop récente, elle a touché de trop près à certains intérêts en Espagne, pour qu'on l'ait déjà oubliée. C'est là qu'on reconnaît combien la prospérité est illusoire lorsqu'elle a pour base l'immoralité. Pour raffermir les liens qui unissent l'Espagne à ses colonies, il faut répandre la religion, la morale et l'instruction; châtier non pas seulement avec sévérité, mais avec toutes les rigueurs de la loi, la prévarication et l'iniquité : une simple suppression d'emploi de deux ou trois ans pour des faits analogues à ceux que nous avons rapportés à propos de la justice, ressemble plutôt à une complicité de la part du gouvernement qu'à un châtiement imposé; laisser subsister sans réformes une législation qui n'est plus en rapport avec les besoins du pays, c'est se rendre solidaire des abus et des erreurs où elle entraîne. Pendant que les souverains, depuis Isabelle-la-Catholique, se sont étudiés à rendre leur domination la plus paternelle, la plus douce qui ait jamais été imposée à des peuples conquis, plus leur sollicitude était vive, plus ceux qui administraient en leur nom s'efforçaient d'en annuler les effets par des exactions qui ont laissé une teinte odieuse d'oppression sur la domination de l'Espagne en Amérique. On peut dire avec certitude que plus de la moitié des gouverneurs et des employés ont été indignes de leur mission. Devant cette perversité qui s'est léguée de siècle en siècle, et a été une des causes de la perte des possessions espagnoles du continent, comprend-on que le jour ne soit pas encore arrivé où l'on fera peser la plus grave responsabilité sur ceux qui sont appelés à administrer au nom de leur pays? Les possessions espagnoles s'appuyèrent sur cette démoralisation pour secouer le joug de leur métropole, et, par une fatalité qui est celle de toutes les révolutions, elles sont tombées dans une démoralisation plus grande, et ont eu à souffrir des épreuves tellement cruelles, que leur indépendance paraît avoir été la boîte de Pandore, qui a répandu sur elles tous les maux. Nous avons vu les Espagnols les plus jaloux de l'honneur national, en se rappelant leur origine commune de sang avec ces peuples,

déplorer comme s'ils eussent été ceux de leur propre patrie, les malheurs du Mexique et de Venezuela. La vengeance est trop complète quand de la haine on passe à la compassion !

Un journal de Carracas passait, il y a quelque temps, en revue la situation politique de toutes les républiques hispano-américaines ; en reproduisant cet article, nous voulons présenter cette situation telle que la trouvent et la dépeignent eux-mêmes les intéressés.

Revue du continent américain.

« Les peuples d'Amérique marchent infailliblement à la solution décisive de leur progrès ou de leur perte ; tous apparaissent dans un état violent d'agitation : les uns sont humiliés, les autres s'émeuvent, et la plupart sont enveloppés dans la guerre civile.

» Venezuela a compté onze mois de lutte fratricide ; les passions et les haines de parti sont arrivées à leur comble ; ses trésors sont épuisés et compromis ; son sang a coulé partout ! Teignant ses campagnes fleuries et jetant l'épouvante parmi les populations tranquilles, où régnait auparavant le contentement et la paix, Venezuela a décimé ses enfants et se trouve dans l'état le plus malheureux.

» La Nouvelle-Grenade joue son sort dans l'élection présidentielle ; les deux candidats sont Lopez et Cuervo. Le peuple demande par acclamation Lopez ; mais le Congrès qui fera l'élection est composé en majeure partie d'employés du gouvernement qui travaillent en faveur de Cuervo ; le Congrès va donc décider du sort de cette république. S'il élit Cuervo, il se mettra en lutte avec la majorité ; s'il choisit Lopez, Obando retournera dans le pays. Selon les uns, on aura la guerre, selon les autres, la paix. Enfin la Nouvelle-Grenade passe par un temps d'épreuves.

» L'Equateur souffre une crise révolutionnaire ; les intrigues de Flores le tiennent dans un état perpétuel d'agitation et de méfiance, la division intérieure commence, et le président

Roca a été accusé par ses partisans mêmes devant le Congrès national, en même temps que le Pérou, exerçant de funestes influences dans toute la république, paraît vouloir annexer à son territoire cette belle partie de la Colombie. L'Equateur est donc à la veille d'entrer en guerre civile, si Flores l'envahit, ou de perdre sa nationalité, s'il se réunit au Pérou.

» Le Pérou n'est pas dans un état moins lamentable ; probablement Castilla ne terminera pas sa présidence. Les rancunes de parti dominant déjà sur la terre du soleil, et l'horizon politique de cette république s'obscurcit chaque jour davantage en donnant tous les signes de prochaines et désastreuses tempêtes.

» La Bolivie vient de passer par les horreurs de la guerre civile ; le président Ballivian, après avoir exposé glorieusement sa vie sur les champs de bataille, abandonne le commandement et cherche un refuge au Chili. Le noble hôte est dignement reçu dans la république voisine, mais il laisse la fille du grand Bolivar pauvre, sans gouvernement, et éprouvant toutes les horreurs d'une guerre intestine.

» Chili, malgré sa position isolée, jouit d'une paix trompeuse ; ce peuple s'émeut déjà, et personne ne peut prévoir les événements qui l'attendent aussitôt que le président Bulnes cessera ses fonctions.

» Buenos-Ayres demeure dans une lamentable situation ; le dictateur Rosas rend de plus en plus difficile une réconciliation amiable entre les partisans de la confédération Argentine et les enfants de la république de l'Uruguay ; la paix est encore bien éloignée de ces régions, et les influences européennes ont été jusque-là inefficaces pour l'obtenir.

» Le Mexique a perdu sa nationalité en cédant définitivement aux Etats-Unis la plus grande partie de son territoire. C'est une république humiliée, qui ne doit plus jouer aucun rôle dans la liste des peuples qui ont adopté le principe démocratique ; et celui qui dès à présent réfléchit à son sort peut prédire qu'avant dix ans tout le vaste territoire d'Anahuac appartiendra à la confédération américaine.

» Santo-Domingo est encore une fois en alarme ; il a été attaqué de nouveau par ses voisins d'Haïti, et au moment où nous écrivons, il sera arrivé quelques malheurs sur la frontière qui divise les deux républiques. Haïti est un chaos : ce n'est ni un gouvernement, ni rien qui lui ressemble ; l'acharnement des castes est arrivé à ce point, qu'avant peu il aura dévoré tous ceux qui habitent ce pays. »

Cuba, au milieu des défauts de son administration, ne doit jamais perdre de vue sa brillante position, mais la tenir toujours présente vis-à-vis de ce tableau. Pendant que les possessions espagnoles se divisaient en plusieurs républiques, et que, sans s'entendre jamais entre elles, elles s'engageaient si bien dans la voie rétrograde qu'elles ont suivie ; que, sans faire un pas vers la civilisation, elles sont devenues le patrimoine de tyrans qui, sous les noms de président ou de dictateur, se combattent, se renversent tour à tour, entraînent les peuples dans des querelles d'ambition et souvent d'inimitié personnelle ; que la plupart n'ont pas eu depuis leur indépendance un jour d'union, de repos, pas un jour de prospérité ni même d'espoir de tranquillité pour un prochain avenir, et qu'elles n'ont pas recueilli de bien-être de leur séparation, qui profita seulement au pavillon anglais ; pendant ce même espace de temps, de 1818 à nos jours, Cuba a grandi dans toutes les branches de la richesse publique, et a laissé en arrière sa métropole. Depuis que Ferdinand VII rompit toutes les entraves qui gênaient le commerce, ouvrit à l'agriculture le plus vaste champ en se dessaisissant de tous les biens de l'Etat, ces bienfaits ont porté les fruits qu'elle recueille aujourd'hui. Nous avons vu que son commerce extérieur est plus étendu que celui de l'Espagne : des chemins de fer sillonnent l'intérieur, des bateaux à vapeur parcourent toutes les côtes, tandis que le premier chemin de fer de Barcelone à Mataro est à peine terminé, que le service des côtes d'Espagne dans la Méditerranée se fait mal et que celui des côtes de l'Océan est fait par des bateaux anglais. La Havane est depuis plusieurs années éclairée au gaz, et la plupart des rues de Madrid le sont encore à

l'huile ; enfin elle s'est donné tous les avantages que permettent d'acquérir les richesses au milieu de la civilisation la plus avancée (1). Sans doute son administration laisse beaucoup à désirer et sa législation est mauvaise : comment l'Espagne eût-elle pu lui donner ce qu'elle n'a pas pour elle-même ? Elle doit la remercier au contraire d'avoir gardé ses essais de révolution pour elle, surtout de lui avoir conservé l'unité dans le gouvernement. Les gouverneurs sont remplacés tous les cinq ans, bien des ministères n'ont pas duré plus de jours, et récemment il en est un qui n'a duré que vingt-quatre heures. L'intendant général dirige avec habileté les finances depuis longues années ; il a introduit un grand nombre d'améliorations : les recettes et les dépenses sont équilibrées, toutes les classes d'employés sont religieusement payées, la métropole reçoit en plus 25 à 30 millions de francs par an : les ministres des finances de la péninsule se sont étudiés à augmenter les budgets sans s'inquiéter de satisfaire les obligations du Trésor et d'éviter les déficits ; excepté l'armée, à cause de son utilité pour les cas de répression, toutes les classes d'employés, même les gens de service du pa-

(1) Le 29 novembre 1849, un journal havanais dépeignait l'état prospère de l'île de Cuba en ces termes :

« Les sciences fleurissent à l'ombre d'une université littéraire ; un institut de chimie s'organise, à l'avantage de notre agriculture et de notre industrie ; des collèges de haute éducation et des écoles primaires s'établissent pour répandre partout les connaissances utiles. On élève des ponts, on fait des routes ; des chemins de fer traversent l'île dans toutes les directions et facilitent les communications. On introduit de nouvelles machines, on adopte de nouveaux procédés pour simplifier l'élaboration et augmenter les produits de notre agriculture si privilégiée. On trace des allées, des nouvelles promenades. On construit des aqueducs pour embellir notre capitale ; tout enfin annonce un brillant avenir à la génération qui se présente. La classe pauvre a rencontré aussi la protection qu'elle mérite ; on va l'élever dans le travail et lui donner les moyens de produire à son tour pour qu'elle ne soit pas plus longtemps privée des bienfaits et des jouissances sociales que donne la richesse. »

Cette dernière observation se rapporte à l'apprentissage des arts et métiers que le gouverneur Roncali vient de placer sous la protection immédiate du gouvernement.

lais, ne reçoivent qu'une faible partie de leurs émoluments et à des époques indéterminées (1).

Le sort de Cuba, comme colonie, est enviable sous bien des rapports : devant elle est la Jamaïque, où le protestantisme et ses sectaires anabaptistes ont préparé la voie à l'émancipation, en inculquant des principes de haine aux esclaves, en les excitant à la révolte contre leurs maîtres, et après l'émancipation, ils ont ruiné l'agriculture en flattant la fainéantise des nègres et en les engageant à ne travailler que pour les enrichir. L'Angleterre se voit sur le point d'abandonner la protection qui permet à ses colonies de survivre à toutes les vicissitudes amenées à la suite d'une abolition mal conçue. Les colonies françaises, danoises sont déjà toutes ruinées.

Du golfe du Mexique où Cuba domine, elle peut se lever, regarder autour d'elle ; partout elle ne verra qu'elle-même dont le sort soit à envier.

La liberté de commerce n'a pas seule fait sa prospérité ; elle la doit principalement à la tranquillité d'esprit de ses habitants, à leur indifférence pour toutes les secousses révolutionnaires qui ont affligé sa métropole depuis seize ans. Elle fête tous les gouverneurs sans s'inquiéter de leur couleur politique, et leur demande seulement de protéger ses intérêts matériels. Elle peut lire son avenir dans l'histoire des colonies, et est appelée au plus haut degré d'opulence si elle ne dédaigne pas les leçons du passé. Malheur à elle le jour où elle se laissera entraîner à la recherche de l'indépendance, en admettant qu'elle surmonte facilement les obstacles qui se présenteraient, et dont le moindre serait celui d'avoir 350,000 esclaves à contenir pendant la lutte qu'elle aurait à soutenir contre sa métropole. A la suite des désastres qu'entraîne la guerre civile viendraient la mort du crédit et du commerce, l'abandon de l'a-

(1) En décembre 1849, on écrivait de Madrid : Les ressources du Trésor sont plus basses que jamais, les contributions de décembre sont déjà dépensées ; on doit huit mois au clergé, six à la liste civile, quatre à la marine, quatre aux tribunaux et deux à l'armée.

griculture, son partage en plusieurs républiques, selon que la soif du commandement gagnerait ses libérateurs. C'est là ce que lui coûterait la gloire de se gouverner elle-même, ou plutôt d'être gouvernée par ceux qui y trouveraient leur profit; et après la perte de tous ses biens, il ne lui resterait pas même la liberté pour s'en consoler. C'est là ce que lui apprennent les leçons du passé. Tout bien considéré, ce n'est donc pas ce danger qui est le plus à craindre; il en existe un plus grand qui réunit les attraits de l'opulence et les dehors de la liberté, nous voulons parler de sa réunion aux Etats-Unis. Depuis longtemps ils convoitent la possession de Cuba; il leur manque cette étoile sur leur pavillon. Plusieurs fois le congrès et le sénat de Washington se sont occupés de cette question, et dernièrement encore elle a été traitée d'une manière plus sérieuse; le ministre des affaires étrangères d'Espagne, M. Pidal, s'est vu obligé de protester devant les Cortès, non-seulement au nom du gouvernement, mais au nom de tous les partis, contre la pensée même de toutes négociations qui auraient pour objet la cession de Cuba.

Depuis cette protestation *del ministro de Estado*, il s'est passé un fait très-grave. A la fin de l'été de 1849, des aventuriers américains, destinés d'abord à protéger une tentative d'insurrection au Canada, se réunirent à New-York, dans l'île de Round-Island. Le premier projet ayant été abandonné, les chefs y substituèrent celui de faire une descente à l'île de Cuba pour piller, incendier les villes, s'en emparer, et ensuite, comme on fit jadis au Texas, y proclamer la souveraineté des Etats-Unis. L'expédition s'armait secrètement; cependant la voix publique annonçait déjà ses préparatifs, lorsque le président Taylor fit une proclamation pour la dénoncer comme un corps de pirates, et déclarer que le gouvernement des Etats-Unis s'opposerait de toutes ses forces à ses projets. On mit l'embargo sur deux bâtiments et sur des armes destinées à l'expédition, on arrêta quelques-uns des aventuriers qui devaient en faire partie.

Il n'est pas douteux que si la tentative eût eu lieu, les habitants seuls de l'île de Cuba, sans l'aide d'aucune troupe, auraient suffi pour rendre bon compte de ces nouveaux flibustiers. L'événement en lui-même est donc insignifiant, mais il n'en est pas de même des conséquences qu'il peut amener, car il établit un précédent très-grave.

Le général Taylor est président d'une administration whig, c'est-à-dire modérée; ses actes sont en rapport avec la politique des whigs, qui, aux Etats-Unis, consiste à respecter le droit des gens et des nations; mais de même qu'il a été précédé par une administration démocrate, de même un autre Polk ou un autre Jackson pourra le remplacer; qu'arrivera-t-il alors? Son successeur, expression du parti Locofoco ou radical, suivra naturellement une marche opposée à la sienne, il réveillera le souvenir de l'expédition de Round-Island étouffée par un whig, et, sous un prétexte ou sous un autre, tâchera de faire éclater une guerre nationale pour s'emparer de l'île de Cuba, et pour flatter les idées de conquête, en grande vogue aujourd'hui chez les Américains. Nous n'exposons rien de nouveau; c'est là l'histoire de ce qui s'est passé avec le Mexique en 1846 et en 1847.

L'Espagne est avertie, qu'elle se tienne sur ses gardes; aujourd'hui surtout qu'elle a interrompu ses relations diplomatiques avec l'Angleterre, et que M. Bulwer a été envoyé par lord Palmerston en ambassade à Washington. Si la plus petite contestation venait à s'élever entre elle et l'Union, elle aurait à redouter tout ce que peuvent les inspirations d'un ennemi implacable. Sans doute que l'Angleterre, à cause de sa rivalité envers ses anciennes colonies et la crainte qu'il y aurait pour elle de perdre la Jamaïque, et par suite toutes ses West-Indies, si Cuba tombait en leur pouvoir, serait la puissance la plus intéressée à intervenir par sa médiation, si toutefois ses relations avec l'Espagne étaient renouées(1); mais quel danger n'y aurait-il pas à accepter une pareille médiation, tant que M. Bulwer re-

(1) Elles viennent de l'être récemment.

présentera l'Angleterre à Washington ! Dans de pareilles éventualités, la prudence doit conseiller à l'Espagne d'augmenter son armée d'occupation. Elle a déjà réparé les fortifications de l'île et garni les principales batteries de canons à la Paixhans. Qu'elle continue ses armements et ses préparatifs, qu'elle augmente sa marine. Nous voudrions pouvoir nous tromper, mais nous croyons que le jour n'est pas éloigné où elle aura à songer sérieusement à défendre sa colonie contre les prétentions des Etats-Unis.

L'ambition de cette puissance, qui, dans le premier demi-siècle de son indépendance, s'était bornée à répandre son commerce aux extrémités du monde, à augmenter sa population et à s'agrandir sans blesser les susceptibilités d'aucune nationalité, s'est changée subitement en une soif insatiable de conquêtes; son territoire, qui pourrait contenir cinquante fois sa population, ne lui paraît déjà plus assez étendu. En 1846, il lui faut toute la partie de l'Oregon jusqu'au 49^e degré de latitude nord; elle s'empare ensuite du Texas, de la Californie, du Nouveau-Mexique, et menace d'absorber tout l'empire de Montezuma; ce n'est pas assez, elle étend actuellement ses bras vers Cuba. La réunion de cette île à la confédération l'entraînerait à des malheurs plus grands encore que ceux dont elle est menacée par l'indépendance. Quiconque a observé les mœurs de ces peuples, vécu parmi eux, a pu se convaincre de l'incompatibilité de leurs caractères, de l'extrême différence qui existe entre eux. Les Américains du Nord ont horreur de tout ce qui rappelle l'Espagne, mais principalement de la religion catholique; les Américains-Espagnols ne professent pas, il est vrai, à leur égard, la même antipathie, et quelques adeptes de la démocratie croient même que la prospérité des Etats-Unis s'allierait au mieux avec celle de leur pays, et qu'ils trouveraient au sein de la grande famille américaine puissance, bien-être et liberté : ils y trouveraient persécution religieuse, une immoralité plus grande dans la justice et l'administration que celle dont ils ont à se plaindre, et moins de garanties pour leurs biens et leurs libertés.

Nos résultats statistiques sur la production, la consommation et l'impôt, dont la logique l'emporte sur toute éloquence, démontrent assez que Cuba, loin d'avoir rien à envier aux Etats-Unis en puissance et en bien-être, doit exciter leur envie comme elle l'excite en effet; mais comme nous avons promis d'examiner ce qu'elle aurait à gagner en liberté si elle venait à s'unir à eux, nous allons y jeter un regard, en commençant par la plus respectable de toutes.

L'intolérance en matière de religion, en Amérique, est poussée on ne peut plus loin; les catholiques, dans certains Etats du Nord, vivent opprimés sous le poids du plus dur, du plus flétrissant préjugé : partout où le protestantisme envoie des missionnaires, construit des temples, il trace autour de lui une démarcation odieuse et déploie ses sectes innombrables comme les bras de l'hydre; toutes ont la fureur du prosélytisme, et ne laissent personne en repos s'il n'a pas une Bible à la main. En commençant par New-York, cette ville la plus européenne et la plus civilisée de l'Amérique, où il y a plus de 50,000 catholiques, l'évêque, M^r Hugues, s'est plaint souvent de l'arbitraire avec lequel sont traités les fidèles de son diocèse : on les oblige à payer une taxe pour maintenir des écoles où on enseigne à leurs enfants que leur religion est fausse, frauduleuse, infâme; que la vertu et le talent n'ont jamais existé ailleurs que chez Huss et Luther, et, lorsqu'ils se plaignent de cette violence, on leur répond que les catholiques sont bigots, hypocrites et ont besoin d'être américanisés, c'est-à-dire faits protestants par force. Le même évêque, homme de caractère et de talent, a vu plusieurs fois sa vie menacée, et a eu à souffrir du plus brutal fanatisme de tous les genres de persécution. A Philadelphie, la seconde ville des Etats-Unis par sa richesse et sa population, dans les premiers jours de mai 1844, des hordes de furieux profanèrent les églises, les incendièrent, ainsi que plusieurs quartiers habités par les catholiques, qui furent obligés de prendre les armes pour se défendre; on les assassinait, on les promenait dans les rues avec une corde au cou pour les

pendre. Au Congrès de la paix de Paris, en 1849, M. Victor Hugo aurait dû opposer aux protestants qui lui rappelaient la date de la Saint-Barthélemi, les dates des 3, 4 et 11 mai 1844 pour les incendies et les massacres de Kentsington à Philadelphie. Quand on a si bonne mémoire pour fouiller dans un passé de trois siècles, on devrait l'avoir plus fraîche encore pour une date de cinq ans. Sans nous arrêter à de plus longs détails sur la persécution et les outrages auxquels sont journellement exposés les catholiques dans les Etats du Nord, il est un exemple plus frappant pour les habitants de Cuba, parce qu'ils l'ont pour ainsi dire sous les yeux : dans l'Etat de la Louisiane, leurs coréligionnaires, d'origine française ou espagnole, sont en majorité, et cependant on ne saurait dire ce qu'ils ont à souffrir des contrariétés et des vexations même qu'on leur suscite, tantôt pour des établissements de bienfaisance dotés par les catholiques, dont les protestants veulent s'emparer, tantôt pour des écoles, dont ils veulent diriger l'enseignement. C'est là ce qui se passe dans cette république modèle, où la liberté des cultes fut la première proclamée.

Examinons maintenant quelle est son administration. Les Etats du Sud, à cause de l'esclavage qu'ils maintiennent et du même genre d'agriculture et de commerce ou à peu près, se trouvent dans une position égale à celle de Cuba ; leur sort serait donc le sien si elle venait à se réunir aux Etats-Unis. Considérons leur position, et nous verrons que, sous les dehors de la démocratie, elles cachent les institutions les plus difformes, et qu'elles ne garantissent ni la propriété, ni la vie des citoyens.

Les corps législatifs de ces Etats ont presque tous déclaré la banqueroute ; les différentes corporations d'industrie créèrent des banques à l'infini et suivirent cet exemple ; le papier monnaie perdit sa valeur et ruina toutes les familles. Dans la dernière guerre avec le Mexique, la Louisiane arma un corps de volontaires ; le temps de service terminé, on ne les paya pas ; aucun engagement, aussi sacré qu'il soit, n'est garanti par des gouvernements sans foi et sans crédit ; les particuliers entraînés

Dans cette démoralisation rendent les transactions avec eux très-difficiles. Partout le feu dévore la fortune publique; nous avons compté, dans un jour, jusqu'à sept incendies dans la même ville : ils proviennent de vengeances particulières, de spéculations chez les propriétaires, de la rivalité d'un grand nombre de compagnies d'assurances ou de celle des compagnies de pompiers, qui quelquefois mettent le feu au lieu de l'éteindre, pour avoir occasion de se rencontrer, de se battre ou même pour protéger le vol. Aucune loi ne s'oppose à ces attentats, qui sont permanents et se renouvellent toute l'année.

L'assassinat a des privilèges que lui accordent les lois : le meurtrier se présente devant le juge avec une caution qui ne peut être refusée; aussitôt après il peut revenir libre sur les lieux du crime assez à temps pour jouir des derniers soupirs de sa victime; le jour du jugement arrivé, il récusé les jurés sur lesquels il ne peut pas compter ou qu'il n'est pas parvenu à corrompre ou à intimider, achète le verdict des autres et est toujours sûr d'être acquitté. La Nouvelle-Orléans offre tous les jours des exemples pareils; dans les petites villes des Etats du Sud se forment des bandes de chevaliers d'industrie, des voleurs aux jeux, des fripons de toutes qualités que l'on appelle Blakleg; ils commettent tous les genres d'excès, sans qu'il existe une police pour les en empêcher. Dans les campagnes, au vol, à l'incendie se joignent le meurtre, le viol, et les voleurs ont quelquefois assez d'audace pour s'établir en maîtres sur la propriété d'autrui. Les pénitenciers, si bien construits, ces bâtiments modèles, sont pour quelques grandes villes. Les campagnes n'ont aucun moyen de répression : les bourgs sont éloignés les uns des autres, leurs prisons sont mal gardées, les prisonniers comptent sur l'appui du dehors et parviennent à s'échapper; les habitants, livrés sans protection à la discrétion des malfaiteurs, se voient dans la nécessité de se faire justice eux-mêmes; de là est venue la lynch law, où cinq individus se donnent le droit d'en pendre un sixième. On ne terminerait jamais s'il fallait s'étendre sur tous les vices de l'administration de la

justice civile et criminelle qui domine dans tous les États de la confédération.

En Europe, on admire cette nation et on s'extasie sur une prospérité que l'on attribue à la grandeur et à la perfection des rouages de son gouvernement, parce que plusieurs écrivains voyageurs, aujourd'hui hommes d'État, se sont plu à flatter ces illusions démocratiques. Si la moitié des faits que nous citons et qui peuvent être constatés par les Européens qui ont habité ou habitent encore l'Amérique, se passaient en Russie, les cent voix de la renommée ne suffiraient pas pour les flétrir; mais tout se pardonne sous le manteau de la démocratie, même la tyrannie. Quelque chose que l'on écrive pour prévenir les suites de l'aveuglement d'un peuple, rien ne saurait empêcher ses destinées de s'accomplir. Si Cuba, soit par la hardiesse des conspirateurs, soit par l'argent et les intrigues du nord de l'Amérique, venait à se jeter dans les bras des États-Unis, elle déchirerait les pages de son histoire, foulerait aux pieds le pavillon à l'abri duquel elle a grandi, consommerait un suicide, et en perdant son bonheur, elle ne tarderait pas à perdre son opulence (1).

De toutes les colonies qui se sont séparées de leur métropole pour s'ériger en république, l'Union est la seule qui ait prospéré sous le point de vue matériel, qui sans doute constitue une partie essentielle du bien-être; mais, quoi que l'on affirme de contraire à cet égard, le véritable bien-être n'existe pas

(1) Lorsque nous écrivions ces dernières lignes, il n'était pas encore question des expéditions des flibustiers Anglo-Américains de 1849 et de 1850. Nous apprenons à l'instant (juin 1850) que la dernière vient d'échouer. Du reste, le gouvernement espagnol l'avait prévue en envoyant à Cuba le comte de Mirasol, avec un renfort de troupes et une escadre. Cet envoyé extraordinaire et le gouverneur général Roncali avaient réuni 22,000 hommes des plus belles troupes du monde, et une escadre de 25 bâtiments de guerre, dont la moitié à vapeur. Ces forces étaient plus que suffisantes pour anéantir les flibustiers, que guidait le rénégat don Narciso Lopez, général espagnol dégradé, et créole de l'île de Cuba. Comme nous l'avons dit ailleurs, nous ne voyons pas de dangers immédiats dans ces tentatives, mais dans les précédents qu'elles établissent pour la politique à venir des États-Unis à l'égard de l'Espagne, lorsqu'une administration démocrate aura remplacé l'administration whig actuelle.

sans moralité. Les circonstances qui ont favorisé son développement sont : l'étendue presque sans limites de son territoire, qui attire chez elle le surplus de la population européenne; l'activité industrielle et agricole; les efforts du travail manuel, inhérents à la race anglo-saxonne; sa nature, réfléchie en même temps que forte, appropriée au climat tempéré qu'elle habite; la déclaration de son indépendance faite à une époque où l'équilibre européen paraissait intéressé à ce démembrement de la puissance de la Grande-Bretagne, où la rivalité de la France lui fit faire les plus grands sacrifices pour l'obtenir : pas une seule de ces considérations n'existe pour Cuba. Ses habitants sont doux, inoffensifs, peu susceptibles de changer leurs mœurs paisibles pour des habitudes guerrières. Leur nature cependant est ardente en même temps que faible, et leur intelligence travaille autant que leur corps se repose; le travail manuel même, chez la classe appelée à s'y dévouer, repousse difficilement le préjugé qui le concerne, à cause de l'esclavage qui l'avili, et sa lenteur est extrême. A côté de cette imperfection, ils jouissent de l'aliment de l'esprit par les sciences, les spéculations commerciales et les études de l'agronomie; des douceurs du repos, de l'abondance des biens et du tumulte des plaisirs. Tout inconciliables qu'elles paraissent, ces jouissances sont celles des habitants de Cuba; bien du monde pensera qu'elles ne valent pas le règne de la démocratie et les libertés politiques qui en découlent. C'est un grand bonheur pour eux s'ils peuvent se contenter de biens qui rapportent davantage et ne coûtent pas si cher; les uns ne changent jamais ce qu'ils donnent; les autres apportent souvent toute autre chose que ce qu'ils promettent. Cuba doit repousser tout changement qui la conduirait infailliblement à sa perte. Nous ne croyons pas cependant que, contribuant généreusement aux charges de l'État, elle doive renoncer à être admise dans les conseils de la nation. Si l'Espagne, fatiguée de ses épreuves, revenait à la loi salique, révisait ses lois fondamentales, il ne lui serait pas fait le même outrage qu'en 1837,

où ses représentants ne furent pas admis à prendre place dans le congrès; ce jour sera celui de son aurore politique. En attendant cette justice qui lui est due, pour retenir la domination du golfe où la nature l'a majestueusement placée, conserver la couronne des Antilles que le commerce et l'agriculture ont placée sur son front, elle n'a besoin de rechercher la protection de personne. Ses ports, ouverts à toutes les nations, continueront à être fréquentés par elles tant qu'elles y trouveront garantie la sûreté de leurs échanges. La tranquillité politique, l'union de ses habitants, la stabilité de son administration, sont les plus solides bases de son existence.



de Comercio

de

de

de

RÉDUCTION DES POIDS ET MESURES.

POIDS.

La livre espagnole = 459 grammes 76 centigrammes.

L'arrobo ou les 25 livres espagnoles = 11 kilogrammes 494 grammes.

Le quintal espagnol = 45 kilogrammes 976 grammes.

La caisse de sucre de 16 arrobes ou 400 livres espagnoles = 183 kilogr. 904 grammes (1).

La fanega, mesure pour les grains, varie, selon leurs poids, de 6 à 8 arrobes, soit de 68 kilogrammes 964 gr. à 91 kil. 952 gr.

La charge (*la carga*), mesure pour le tabac, les fruits, les légumes et les herbes ; on en connaît trois :

La charge du cheval, ordinairement de 8 arrobes = 91 kilogr. 952 gr. ;

La charge d'un cabrouet, de 40 arrobes = 459 kil. 760 gr. ;

La charge d'une charrette, de 120 arrobes = 1,379 kilogr. 280 gr. ;

La charge de tabac de première qualité pèse 10 arrobes = 114 kilogr. 940 gr.

La charge de tabac se divise en deux ballots ou *tercios*, le ballot en 60 paquets ou *manojos* ; le paquet en 4 poignées ou *gavillas* ; la poignée en 26 ou 36 feuilles, selon la qualité du tabac.

Le ballot ou *tercio*, selon la qualité de tabac, varie de 2 arrobes et demie à 5 ou de 28 kilogr. 735 gr. à 57 kilogr. 470 gr.

Le sac de café pèse 6 arrobes = 68 kilogr. 964 gr.

On évalue à 2 livres la tare, ou 919 gramm. 52 centigrammes le poids du sac.

MESURES DE LONGUEUR ET DE SUPERFICIE.

Le pied espagnol = 0 mètre 278 millimètres 635 millionièmes. Il se divise en 12 pouces, et le pouce en 12 lignes.

La vare de Castille ou de Burgos, ou 3 pieds espagnols = 0 mèt. 835 millim. 905 millionièmes. Elle se divise en moitié, quart ou palme (*palmo*), en 8° et 16° de vare. Elle se divise aussi en tierces (*tercias*) égales au pied espagnol, en demi-tierces (*medias-tercias*), ou sixièmes (*sexmas*), et en douzièmes (*medias-sexmas*).

La vare provinciale de Cuba = 0 mètre 848 millimètres.

Elle se subdivise, comme celle de Burgos, en 1/2, en 1/4, en 8°, en 16° et en 3 pieds espagnols, etc.

(1) On évalue le poids du bois et du cuir de la caisse, à 57 liv. ou 26 kilogr. 206 gr.

Les réductions de vares en mètres que l'on trouvera dans le courant de l'ouvrage, sont toutes de 0 mètre 818 millimètres.

Pour 1 vare de Cuba, nous avons supposé, au risque de nous tromper, que les statistiques de Cuba s'étaient servies de la mesure du pays, comme chaque province espagnole se sert de la sienne, et nous n'avons reconnu pour vares de Burgos ou de Castille, que celles qui étaient positivement indiquées sous ce nom.

La lieue espagnole = la lieue marine. Elle est à peu près de 20 au degré. Elle mesure 6,666.66 vares de Castille ou 6,571.58 vares de Cuba, ou 5,572.70 mètres.

La lieue provinciale de Cuba est de 26 lieues un quart au degré. Elle mesure 5,000 vares provinciales de Cuba ou 4,240 mètres.

La cavalerie de terre, mesure agraire de Cuba = 13 hectares 42 arcs. Le côté de cette superficie est de 336 mètres 336 millimètres.

Le solar, mesure de terrain pour construction, a 27 vares de face sur 40 de fond, ou 22 mètres 896 millimètres sur 33 mètres 920 millimètres.

Toutes les lieues carrées dont il est question dans l'aperçu statistique sont des lieues marines carrées.

Toutes les lieues de longueur dont il est question dans la description topographique et statistique sont des lieues de 5,000 vares provinciales de Cuba ou de 4,240 mètres.

Il y a à Cuba des lieues carrées dont nous n'avons pas eu occasion de nous occuper. Une de ces lieues contient 133 cavaleries de terre, 310 cordes : la corde = 24 vares carrées. Le côté de la cavalerie de terre = 336 mètr. 336 mill. Le côté de la vare carrée = 0 mètr. 848 millim. lorsque c'est une vare de Cuba, e. 0 mètr. 835 millim. 905 millièmes lorsque c'est une vare de Burgos ou de Castille, ce qui est la même chose.

La lieue de circonférence, ou *corralera*, contient 105 3/4 cavaleries de terre.

Le hatò complet, ancienne mesure agraire, contient 1684 cavaleries 144 cordes carrées ou 16 lieues *corraleras*.

Le corral comprend une superficie de 421 cavaleries et 36 cordes carrées cette mesure est rarement exacte, et on appelle aussi corral la moitié ou le tiers d'un hatò, ou même une superficie plus petite.

MESURES DE LIQUIDE.

La pipe contient 24 garafones; le garafone, 25 bouteilles; la bouteille = 0 litre 814.

Le boucaut contient 25 barrils; le barril, 80 bouteilles.

ORDRE ALPHABÉTIQUE

des

Cités, Villes, Bourgs, Villages et Hameaux

QUE CONTIENT LA DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE.

Toutes les longitudes de la description topographique et statistique sont prises au méridien de Cadix. Pour les ramener au méridien de Paris, il faut ajouter à chacune $8^{\circ} 37' 37''$, différence des deux méridiens.

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
A		
Aguacate (El)	La Havane, département occidental.	114
Alacranes	La Havane, département occidental.	123
Almacenes	La Havane, département occidental.	115
Almendares.	La Havane, département occidental.	122
Alquizar.	San-Antonio-de-los-Baños, départ. occi.	163
Alvarez(San-Narciso de)	Sagua-la-Grande, département central	177
Amazo	Sagua-la-Grande, département central	177
Arimao	Fernandina, département central.	190
Arroyo-Apolo	La Havane, département occidental.	119
Arroyo-Arenas	La Havane, département occidental.	116
Arroyo-Naranjo	La Havane, département occidental.	119
Artemisa.	Mariel, département occidental.	144
B		
Bacuranao	Guanabacoa, département occidental	154
Bagà	Nuevitas, département central	201
Bahia-Honda.	La Havane, département occidental.	112
Baire	Jiguani, département oriental.	231
Baja	Nueva-Filipina, département occidental.	140
Bainoa.	La Havane, département occidental.	116
Bainoa (canton).	La Havane, département occidental.	114
Banao.	Santo-Espiritu, département central	181
Banao.	Puerto-Principe, département central.	196
Banes.	Mariel, département occidental.	144
Baracoa.	Chef-lieu de juridiction, départem. orient.	224
Barrera (v. Bacuranao)	Guanabacoa.	154
Barrio-del-Condado.	Santa-Clara, département central.	173
Batabano (El).	Bejuca!, département occidental	151
Bayamo (El).	Chef-lieu de juridiction, département occi.	214
Bauta (canton).. . . .	La Havane, département occidental.	116
Bejuca!	Chef-lieu de juridiction, département occi.	149
Boca-de-Banes	Mariel, département occidental.	144
Boca-de-Jaruco	La Havane, département occidental.	115
Boca de Maya.	Matanzas, département occidental.	131
Buenaventura	Bejuca!, département occidental	152
Buenavista (canton).. . . .	Guanabacoa, département occidental	155

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
C		
Cabañas (Port)	Mariel, département occidental.	133
Cabezas	Matanzas, département occidental	132
Caibarien (Port)	San-Juan-de-Los-Remedios, départ. central	185
Caimanes-Horros (cant.)	Santiago-de-Cuba, département oriental.	210
Caimito	San-Antonio-de-Los-Baños, départ. occi.	164
Caimito.	Cardenas, département occidental	135
Calabazar	Santiago-de-Las-Vegas, département occid.	158
Camarioca	Matanzas, département occidental	131
Camarrones.	Fernandina, département central.	190
Caonao.	Fernandina, département central.	190
Cañas (Las-).	Mariel, département occidental.	145
Canei	Santiago-de-Cuba, département oriental	210
Cano (el).	La Havane, département occidental	117
Canoa	La Havane, département occidental.	120
Candelaria	La Havane, département occidental.	113
Canimar.	Matanzas, département occidental.	131
Capellanas (Las-).	Mariel, département occidental.	144
Cantarranas	La Havane, département occidental.	118
Caraballo	La Havane, département occidental.	114
Caracucey	Trinidad, département central	169
Cardenas	Chef-lieu de juridiction, département occi.	133
Carenero	La Havane, département occidental.	112
Cartagena	Fernandina, département central	190
Casa-Blanca	La Havane, département occidental	116
Casorro.	Puerto-Principe, département central.	197
Caserio-de-San-Fran- cisco-de-Paula	Guanabacoa, département occidental	156
Caserio-de-la-Playa	Bejuéal, département occidental.	151
Caserio-de-la-Playa.	Guanabacoa, département occidental	155
Caserio-de-los-Abreus	Fernandina, département central.	191
Caserio-del-Rio ou An- tigua-Ciudad	Jaruco, département occidental.	160
Caserio-de-Sagua-la- Grande	Sagua-la-Grande, département central	177
Caserio-San-Miguel	Guanabacoa, département occidental	156
Caserio-de-Saza (Port)	Santo-Espiritu, département central	180
Caserio-Cifuentes.	Sagua-la-Grande, département central	177
Casiguas.	La Havane, département occidental.	115
Casilda (Port).	Trinidad, département central	169
Cauto del Embarcadero.	Bayamo, département oriental	216

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
Cayajabos	Cardenas, département occidental	144
Ceja-de-Pablo (canton)	Mariel, département occidental.	135
Cercado	Puerto-Principe, département central.	196
Chorrera (La).	La Havane, département occidental.	122
Ciego-Abajo.	Fernandina, département central.	190
Ciego-Alonso.	Fernandina, département central.	190
Ciego-de-Avila.	Santo-Espiritu, département central	180
Cienfuegos	Chef-l. de la jur. de Fernandina, dép. cent.	188
Cimarrones	Cardenas, département occidental	135
Cojimar	Guanabacoa, département occidental	155
Camarrones	Cardenas, département occidental	135
Cobre (El)	Santiago-de-Cuba, département oriental.	210
Colonia-de-Vives	San-Juan-de-Los-Remedios, départ. cent.	185
Concepcion-de-Ti-arriba	Santiago-de-Cuba, département oriental.	211
Condado (Barrio-del-)	Santa-Clara, département central.	173
Consolacion-del-Sur	Nueva-Filipina, département occidental	138
Corajo.	Puerto-Principe, département central.	196
Corralillo (El).	La Havane, département occidental.	116
Corral-Falso	Cardenas, département occidental	135
Corral-Nuevo	Guines, département occidental.	147
Corral-Nuevo.	Matanzas, département occidental.	130
Cuatro-Virtudes	Mariel, département occidental.	144
Cuba (Santiago-de-)	Chef-lieu de départ. et de jurid., dép. orient.	205
Cumanayagua (canton)	Fernandina, département central	190
D		
Datil	Bayamo, département oriental	216
Département occidental		111
Département central.		167
Département oriental		205
E		
El-Calvario	La Havane, département occidental.	117
El-Cerro.	La Havane, département occidental.	116
El-Horcon.	La Havane, département occidental.	118
El-Horno	Bayamo, département oriental	217
El-Jibaro	Santo-Espiritu, département central	181
Entrada	Puerto-Principe, département central.	196
Embarcadero-del-Cauto	Bayamo, département oriental	216
Ermita-Vieja	Puerto-Principe, département central	196
Esperanza	Santa-Clara, département central.	174

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
F		
Fernandina	Gouvernement et juridict., départ. central.	188
Filipina (Nueva-)	Jurisdiction, département occidental.	137
G		
Gabriel (canton)	Bejucal, département occidental	152
Galafre	Nueva-Filipina	139
Gibara (port).	Holguin, département oriental	221
Govea	Santiago-de-Las-Vegas, département occi.	159
Guaimaro	Puerto-Principe, département central.	197
Guamacaro	Matanzas, département occidental.	131
Cuamutas (canton)	Cardenas, département occidental	135
Cuamutas (hameau).	Cardenas, département occidental	136
Guanabacoa	Chef-lieu de juridiction occidentale	153
Guanabana	Matanzas, département occidental.	131
Guanabo.	La Havane, département occidental.	114
Guanaja (La).	Puerto-Principe, département central.	197
Guanajay	Mariel, département occidental.	143
Guane ou Guanes.	Nueva-Filipina, départ. tement occidental	139
Guanimar.	San-Antonio-de-Los-Baños, départ. occid.	164
Guara	Guines, département occidental.	147
Guaracabuya	San-Juan-de-Los-Remedios, départ. cent.	186
Guasimas	Cardenas, département occidental	136
Guatao	La Havane, département occidental.	118
Guayabal (El-)	Mariel, département occidental.	144
Guayabal.	Puerto-Principe, département central.	197
Guaybacoa.	San-Antonio-de-Los-Baños, départ. occi.	164
Guines (Los-)	Chef-lieu de juridiction, dép. occidental	146
Güira-de-Melena (La)	San-Antonio-de-Los-Baños, départ. occi.	163
Güiro-de-Marreno	Bejucal, département occidental	151
Güiro-do-Muñingal	Bejucal, département occidental	152
Guisa	Bayamo, département oriental	217
H		
Hanabana (La) (canton).	Cardenas, département occidental.	135
HAVANE (La).	Capitale de l'île, département occidental	81
Hato-Nuevo	Cardenas, département occidental	135
Herradura (La)	Nueva-Filipina, département occidental ¹	138
Holguin	Chef-lieu de juridiction, dép. oriental.	220
Horno (Monte-de-)	Bayamo, département oriental	217
Hoyo-Colorado	La Havane, département occidental.	116

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
I		
Isabela	La Havane, département occidental. . . .	113
J		
Jacominos	La Havane, département occidental. . . .	119
Jagua	Baie, gouv. et jur. (v. Fernandina, dép. cent.	189
Jagua (hameau). . . .	Guines, département occidental	148
Jaraco	Chef-lieu de juridiction, départ. occidental	160
Jaruco (Roca de) . . .	La Havane, département occidental. . . .	
Jesus-del-Monte . . .	La Havane, département occidental. . . .	118
Jibacoa	La Havane, département occidental. . . .	115
Jibara (voir Gihara) . .		
Jibaro (San-Antonio-de)	Santo-Espiritu, département central . . .	181
Jiguani	Chef-lieu de juridiction, département ori.	231
Jiguabo.	La Havane, département occidental. . . .	115
L		
La Chorrera	La Havane, département occidental. . . .	117
Lagunillas	Cardenas, département occidental	134
La Mulata (Port) . . .	La Havane, département occidental. . . .	113
La Puerta-de-la-Güira	Mariel, département occidental	144
La Seiba	La Havane, département occidental. . . .	121
La Socapa.	Santiago-de-Cuba, département oriental. .	210
Las-Lajas (San-Jose-de)	La Havane, département occidental. . . .	122
Las Pozas	La Havane, département occidental. . . .	112
Las-Tunas.	Bayamo, département oriental	217
Limonar (El).	Matanzas, département occidental. . . .	131
Limones.	Puerto-Principe, département central. . .	196
Loma-de-Cantal . . .	Matanzas, département occidental. . . .	131
Los-Mangos (voir San-		
Marcos)	La Havane, département occidental. . . .	114
Los-Palos (Nueva-Paz)	La Havane, département occidental. . . .	123
Los-Quevedos	La Havane, département occidental. . . .	121
Lugano	La Havane, département occidental. . . .	119
M		
Macuriges	Cardenas, département occidental	135
Madrugá	Guines, département occidental	148
Managua.	La Havane, département occidental. . . .	119

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
Manicaragua-la-Vieja .	Santa-Clara, département central	173
Mantua	Nueva-Filipina, département occidental . .	139
Mantilla	La Havane, département occidental	117
Manzanillo (El) . . .	Chef-lieu de juridiction, dép. oriental . . .	227
Mariano	La Havane, département occidental	121
Maríel (El)	Chef-lieu de juridiction, dép. occidental . .	142
Matanzas	Chef-lieu de juridiction, dép. occidental . .	127
Mayajigua	San-Juan-de-Los-Remedios, départ. cent.	186
Mayari	Santiago-de-Cuba, département oriental . .	211
Mélena-del-Sur	Guines, département occidental	147
Mojanga	La Havane, département occidental	114
Monte-de-Horno (voir El Horno)		
Mordazo	La Havane, département occidental	120
Moron	Santiago-de-Cuba, département oriental . .	211
Moron	Santo-Espiritu, département central	180
Morillo	La Havane, département occidental	113
N		
Nazareno	La Havane, département occidental	120
Nueva-Bermeja	Cardenas, département occidental	134
Nueva-Filipina	Juridiction, département occidental	137
Nueva-Gerona	Ile de Pinos, jurid. de la Havane, dép. occ.	124
Nueva-Palmira	Fernandina, département central	190
Nueva-Paz (v. Los-Palos)		
Nuevitas (San-Fer- nando de)	Chef-lieu de juridict., département central.	200
P		
Palma (v. Ciego-de-Avila) .	Santo-Espiritu, département central	180
Palma-Soriano (canton)	Santiago-de-Cuba, départ. ment oriental . .	211
Palmillas	Cardenas, département occidental	134
Palacios (Los)	La Havane, département occidental	113
Paso-Real	Nueva-Filipina, département occidental . .	138
Paso-Real	Nueva-Filipina, département occidental . .	139
Pescante	La Havane, département occidental	116
Peñalver (San-Geroni- mo-de)	Guanabacoa, département occidental	154
Pendencias (canton) . .	San-Antonio-de-Los-Baños, dép. occid. . .	164
Pinar-del-Río	Chef-l. de jurid. de Nueva-Filipina, d. occ.	137
Pinos (Ile de)	La Havane, département occidental	123

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
Pipian	Guines, département occidental.	147
Playa-de-Mariano. . .	La Havane, département occidental	121
Pueblo-Nuevo	Matanzas, département occidental.	129
Puerta-de-la-Güira (v. la-Puerta-de-la-Güira)	Mariel, département occidental.	
Puerto-Principe.	Ch.-l. de prov. et de jurid., départem. cent.	193
Punta-de-Yareí. . . .	Holguin, département oriental	221
Puentes-Grandes. . .	La Havane, département occidental. . . .	120
Q		
Quemado ou Quemados (v. Los-Quemados) .	La Havane, département occidental.	121
Quemados-Viejos. . .	La Havane, département occidental.	121
Quemado-de-Guines (El)	Sagua-la-Grande, département central . . .	177
Quebra-Hacha (El-). .	Mariel, département occidental.	145
Quivican (El-)	Bejucal, département occidental	151
R		
Rancho-Boyeros	Santiago-de-Las-Vegas, départem. occid.	158
Ramirez.	Fernandina, département central.	190
Regla.	La Havane, département occidental.	121
Rio-Blanco-del-Norte.	La Havane, département occidental.	115
Rincon (El).	Département occidental.	115
Rincon	Santiago-de-Las-Vegas, départem. occid. .	158
Rio Blanco-del-Sur (canton)..	La Havane, département occidental	115
Rio-Grande (v. San- Marcos)	La Havane, département occidental.	
Rio-Hondo	Nueva-Filipina, département occidental . .	138
Roque.	Cardenas, département occidental.	135
S		
Sagua	Santiago-de-Cuba, département oriental. .	211
Sagua-la-Grande.	Chef-lieu de jurid., département central. .	176
Saltadero (El-)	Juridiction, département oriental.	233
San-Agustín.	Bejucal, département occidental	151
San-Anselmo-de-Los- Tiguabos.	Saltadero, département oriental	234
San-Anton.	Fernandina, département central.	191
San-Antonio-Chiquito.	La Havane, département occidental.	122
San-Antonio-de-Jibaro	Santo-Espiritu, département central. . . .	181

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
San-Antonio-de-Las-Vegas	Bejuca!, département occidental	152
San-Antonio-de-Los-Baños ou San-Antonio-Abad.	Chef-lieu de juridict., département occid.	162
San-Cristobal	La Havane, département occidental.	113
S.-Eugenio-de-Las-Palmas (v. Ciego-de-Avila)	180
San-Diego (Baños-de-) (Canton)	Nueva-Filipina, département occidental.	138
San-Diego (hameau)	Nueva-Filipina, département occidental.	138
San-Diego-de-Nuñez	La Havane, département occidental.	111
San-Felipe	Cardenas, département occidental	135
San-Fernando-de-Camarrones	Fernandina, département central.	190
San-Francisco-de-Paula	Matanzas, département occidental	132
San-Geronimo-de-Peñalver	Guanabacoa, département occidental	154
San-Geronimo	Puerto-Principe, département central.	197
San Gregorio de-Mayari	Santiago-de-Cuba, département oriental.	211
San-J-de-Jaruco.	Chef-lieu de juridict., départem. occident..	160
S.-Juan-de-Las-Yeras	Santa-Clara, département oriental	174
San-Juan-de-Los-Remedios	Chef-lieu de jurid., département central.	183
San-Juan-y-Martinez	Nueva-Filipina, département occidental.	137
San-Luis	Nueva-Filipina, département occidental.	139
San-Luis-de-Caneï	Santiago-de-Cuba, département oriental.	210
San-Luis-de-la-Seiba	Mariel, département occidental.	144
San-Luis-de-Yaguaramas	Fernandina, département central	191
San-Jose de-Las-Lajas	La Havane, département occidental.	122
San-Marcos	La Havane, département occidental.	114
San-Miguel	Nuevitas, département central	201
San-Miguel-del-Padron	Guanabacoa, département occidental	156
San-Narciso-de-Alvarez	Sagua-la-Grande, département central	177
San-Nicolas	Guines, département occidental	147
San-Nicolas-de-Moron	Santiago-de-Cuba, département oriental.	211
San-Pedro	Trinidad, département central	169
San-Pedro	La Havane, département occidental	117
Santa-Catalina.	Ch.-l. de la jurid. de Saltadero, dép. orient.	233
Santa-Catalina	Guines, département occidental	147

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
Santa - Clara ou		
Villa-Clara . . .	Chef-lieu de juridict., département central.	173
Santa-Clara (hameau) . . .	Nueva-Filipina, département central . . .	138
Santa-Cruz	Puerto-Principe, département central. . .	196
Santa-Cruz	La Havane, département occidental. . . .	115
Santa-Cruz-de-Cuma- nayagua	Fernandina, département central.	190
Santa-Cruz-de-Los-Pi- nos	(V. San-Cristobal.)	
Santa-Fé (Ile de Pinos). Santa-Isabela-de-Las- Lajas	La Havane, département occidental. . . .	125
Santa-Maria-del- Rosario	Fernandina, département central.	190
Santiago-de-Cuba	Chef-lieu de juridict., département occid.	161
Santiago-de-Las- Vegas	Ch.-l. de dép., de gouv. et de jur., dép. or.	205
Santo (El-) (port) . . .	Chef-lieu de jurid. département occidental.	157
Santo-Cristo-de-la-Sa- lud	San-Juan-de-Los-Remedios, départ. cent.	187
Santo-Domingo . . .	Bejucal.	152
Santo ou Santi- Espiritu	Chef-lieu de district colonial, départ. cent.	175
Saza (Caserio de) . . .	Chef-lieu de juridiction, départem. centr..	179
Seiba-Mocha	Santo-Espiritu, département central. . . .	180
Sibanicù	Matanzas, département occidental.	132
Soledad-de-Bemba . . .	Puerto-Principe, département central. . .	197
	Cardenas, département occidental	125
T		
Tabacuei	Puerto-Principe, département central. . .	196
Tapaste	Guanabacoa, département occidental . . .	155
Ti-Arriba	Santiago-de-Cuba, département oriental. .	211
Tiguabos.	Saltadero, département oriental	234
Trinidad	Ch.-l. de dép., de gouv., de jur., dép. cent.	167
Tumba	Mariel, département occidental.	144
Tunas (v. Las-Tunas) . .	Bayamo, département oriental	217
V		
Vereda-Nueva	San-Antonio-de-Los-Baños, départ. occid.	164
Versalles (Versailles). .	Matanzas, département occidental.	130

LOCALITÉS.	JURIDICTIONS ET DÉPARTEMENTS.	PAGES.
Vertientes	Puerto-Principe, département central. . .	197
Vivora	La Havane, département occidental. . . .	119
W		
Wajay (El).	Santiago-de-Las-Vegas, départem. occid. .	159
Y		
Yabu	Santa-Clara, département central.	174
Yaguaramas (v. S.-Luis de)	Fernandina, département central.	191
Yara ou Yara-Baja . .	Manzanillo, département oriental.	228
Yarei	Holguin, département oriental	220
Yarei (Punta-de-). . .	Holguin, département oriental	221
Yumuri	Matanzas, département occidental.	130
Z		
Zarzal	Manzanillo, département oriental	229

ERRATA.

Page 20, ligne 14, *au lieu de* 27,996,470, *lisez* 27,998,770.

Page 156, ligne 18, *au lieu de* Dans endroit gai, *lisez* dans un endroit gai.

Page 158, ligne 1^{re}, *au lieu de* corales, *lisez* corrales.

Page 177, ligne 27, *au lieu de* 5 lieues nord-ouest de Saguala-Grande, *lisez* 5 lieues sud-est.

Page 197, ligne 25, *lisez* se compose.

Page 202, ligne 22, *au lieu de* Saramanguacan, *lisez* Saramaguacan.

Page 284, ligne 5, *au lieu de* 59,732 pipes, *lisez* 19,732 pipes.

Page 302, ligne 15, *au lieu de* furent de 20 millions de livres, *lisez* furent de 2 millions de livres.

Page 334, à la somme des quintaux de minerai de cuivre pour 1846, *au lieu de* 633,654, *lisez* 635,654, et pour 1847, *au lieu de* 565,495, *lisez* 582,346.

NOTE DE L'AUTEUR.

Dans l'aperçu zoologique, à l'endroit de l'ornithologie, on nous a reproché d'avoir oublié deux oiseaux indigènes de l'île de Cuba : l'*oiseau moqueur* (et sinsonte) et le *rossignol créole*. Nous pensions en avoir oublié davantage, notre intention n'ayant jamais été de donner une description détaillée de la riche nomenclature ornithologique de cette île.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Aperçu historique	4
Aperçu géographique	22
Ile de Pinos (aperçu géographique)	37
Aperçu zoologique	39
Aperçu statistique	47
ADMINISTRATION	47
Division ecclésiastique	47
Id. civile	47
Id. militaire	48
Id. maritime	49
Id. judiciaire	50
Id. financière ou de l'intendance	54
CLIMAT	53
POPULATION	56
Cuba	75
Traversée de la Nouvelle-Orléans à la Havane	75
La Havane	84
Que'ques mots sur la division territoriale	107
Description topographique et statistique	114
Gouvernement	239
Les Havanais	250
Les Havanaises	252
Intérieur des maisons	255
Les Européens	256
Naturels des îles Canaries	259
Blancs de la terre	260
Classe de couleur	262
Les nègres	270
Agriculture	280
Revue générale du territoire	307
Origine de la propriété	322
Les mines	329
Eaux minérales	335
Considérations supplémentaires sur l'agriculture	338
Le commerce	342
Revue commerciale des ports	367
La Havane	367
Matanzas	370
Cardenas	371
Mariel	372
Trinidad	373
Cienfuegos ou Jagua	374

	Pages.
Saint-Ferdinand-de-Nuevitas.	375
Santa-Cruz.	377
Remedios.	378
Santo-Espiritu	379
Sagua.	380
Santiago-de-Cuba.	381
Gibara ou Jibara.	382
Manzanillo	384
Baracoa.	385
Guantanamo.	386
Relations commerciales de Cuba avec sa métropole et les na-	
tions étrangères.	387
Espagne.	387
Etats-Unis.	394
Angleterre.	396
Villes Anscatiques.	397
Prusse	398
Autriche.	398
France.	399
Républiques Hispano-Américaines.	401
Belgique.	402
Hollande.	403
Danemarck.	404
Italie	405
Portugal et Brésil.	406
Russie.	407
Suède.	409
Turquie.	410
Entrepôt de la Havane.	411
Production, consommation et impôts	413
Chemins de fer	419
Navigation des côtes	427
Améliorations et progrès	428
L'argent	431
La justice.	434
Le clergé.	450
Instruction publique.	455
Armée.	459
Marine.	461
Conclusion	464
Réduction des poids et mesures	484
Ordre alphabétique des villes, bourgs, villages et hameaux que	
 contient la description topographique et statistique	483
Errata.	494
Note de l'auteur.	494



32101 060182936



